

**Alma Mater Studiorum – Università di Bologna
in cotutela con Université de Haute-Alsace (UHA)**

DOTTORATO DI RICERCA IN
Doctorat d'Études Supérieures Européennes
Les Littératures de l'Europe Unie

Ciclo XXX

Settore Concorsuale: 10/H1 Lingua, Letteratura e Cultura Francese

Settore Scientifico Disciplinare: L-Lin/03 Letteratura francese

**ANDRÉ GIDE ET LA GRANDE GUERRE.
L'ÉMERGENCE D'UN ESPRIT EUROPÉEN**

Presentata da: Paola Codazzi

Coordinatore Dottorato

Professoressa Bruna Conconi

Supervisore

Professoressa Anna Paola Soncini

Supervisore

M. le Professeur Peter Schnyder

Esame finale anno 2018

Remerciements

*Al tuo sorriso
À ton sourire*

Cette thèse est le fruit d'un travail intense de trois ans au cours duquel j'ai été accompagnée par des personnes dont le soutien et l'encouragement ont été fondamentaux. Je tiens donc avant tout à remercier mes directeurs de thèse : Anna Paola Soncini qui, du début à la fin de ce parcours universitaire et personnel, m'a toujours ouvert sa porte pour m'offrir la possibilité d'une confrontation stimulante et enrichissante ; Peter Schnyder qui tout au long de ces années a été toujours présent, me donnant l'occasion, tant dans les couloirs de la BnF que dans les cafés mulhousiens, de partager des moments de dialogue et de réflexion. Sans leur appui intellectuel et humain, ce travail n'aurait pas été possible.

En outre, je dois amplement remercier Tania Collani non seulement pour son accueil à l'Université de Haute-Alsace mais aussi pour la générosité et la disponibilité dont elle a fait preuve à mon égard, donnant une impulsion décisive à mon chemin universitaire. Je souhaite adresser également mes plus vifs remerciements à Martina Della Casa, dont l'amitié m'a guidée à travers les différentes étapes de ma recherche et de mon travail au sein de l'ILLE. Je tiens également à remercier tous les Professeurs du consortium du DESE – *Les Littératures de l'Europe Unie* qui au cours de ces années ont suivi mes travaux et mes présentations et dont les conseils ont été d'encouragement dans la poursuite de mon parcours ; Barbara Sosien et Elena Galtsova, qui ont accepté de relire et d'évaluer ma thèse, suggérant des pistes pour l'améliorer ; Éric Lysøe, dont les remarques ont été précieuses pour avancer, d'année en année, dans mes recherches ; Marie-Christine Bellosta, dont les enseignements toujours bien vifs dans ma mémoire nourrissent ces pages.

Enfin, je souhaite exprimer toute ma reconnaissance à mes proches et surtout à ma famille pour son soutien assidu et pour le fait d'avoir toujours su m'accompagner dans les moments difficiles, en deçà et en delà des Alpes. Un grand merci va également à mes collègues et amies de Bologne et de Mulhouse, avec lesquelles j'ai pu partager, du début à la fin, angoisses et satisfactions, sous les *portici* de via Cartoleria ou dans la convivialité d'un bon dîner italien-alsacien. Merci également à tous ceux qui des quatre coins du monde ont été constamment présents. Si les occasions de rencontre sont de plus en plus rares, je sais pouvoir compter sur vous. Enfin, je remercie de tout mon cœur mon compagnon qui a été avec amour et patience toujours à mes côtés.

Sommaire

Introduction	p. 9
PREMIÈRE PARTIE	
André Gide à l'épreuve de l'Histoire : la Grande Guerre	p. 25
DEUXIÈME PARTIE	
Quelle Europe après la guerre ?	p. 133
TROISIÈME PARTIE	
L'Europe gidienne et ses représentations : continuités et variations	p. 235
Conclusion	p. 339

Abréviations

- J1* *Journal*, t. I : 1887-1925, édition établie, présentée et annotée par Éric Marty, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996.
- J2* *Journal*, t. II : 1926-1950, édition établie, présentée et annotée par Martine Sagaert, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997.
- EC* *Essais critiques*, édition présentée, établie et annotée par Pierre Masson, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999.
- SV* *Souvenirs et voyages*, édition présentée, établie et annotée par Pierre Masson, avec la collaboration de Daniel Durosay et Martine Sagaert, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2001.
- RR1* *Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques*, t. I, édition publiée sous la direction de Pierre Masson avec, pour ce volume, la collaboration de Jean Claude, Alain Goulet, David H. Walker et Jean-Michel Wittmann, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009.
- RR2* *Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques*, t. II, édition publiée sous la direction de Pierre Masson avec, pour ce volume, la collaboration de Jean Claude, Céline Dhérin, Alain Goulet et David H. Walker, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009.
- BAAG* *Bulletin des Amis d'André Gide*.
- Correspondance Gide-...* Correspondance d'André Gide avec...
- CPD1* *Les Cahiers de la Petite Dame, Notes pour une histoire authentique d'André Gide*, t. I, II, III, IV, « Cahiers d'André Gide », n^{os} 4, 5, 6, 7, Paris, Gallimard, 1973-1977.
- CPD2, ...*

Introduction

« Pensée constante des blessés de guerre ; principalement de ceux qui savaient et sentaient qu'on ne les soignait pas comme il eût fallu... On ne peut pas aller plus loin dans l'horrible. »

(*Jl*, 31 décembre 1924, p. 1275-1276)

Cette thèse s'inscrit dans le cadre du XXX^e cycle du Doctorat d'Études Supérieures Européennes – *Les Littératures de l'Europe Unie* (Alma Mater Studiorum – Université de Bologna)¹, dont le thème général porte sur : « *La Guerre* ». Notre recherche a bénéficié du soutien de la Fondation Catherine Gide par le biais d'une bourse intitulée « André Gide, la guerre et l'Europe ». Ce travail est donc le fruit conjoint d'un projet plus vaste et d'un choix individuel visant à resserrer l'objectif, à partir d'un cadre nettement défini, sur la vie et l'œuvre de ce grand écrivain ayant vécu entre deux siècles (1869-1951). Cette introduction se fixe ainsi le double objectif de mieux cerner les questionnements ayant conduit à la présente recherche et d'annoncer le plan de la thèse.

Penser « *La Guerre* » chez André Gide signifie plus largement s'interroger sur la question du rapport de l'écrivain à une époque marquée par de profondes mutations de nature historique et politique. Ainsi, nous nous sommes penchée sur son incessante réflexion, poursuivie sa vie durant et jamais close, sur l'interaction entre la singularité individuelle et les souffrances collectives à la lumière d'une critique qui s'est très tôt intéressée au sujet. Ces lectures, axées sur le rapport complexe et ambivalent de Gide avec l'Histoire (avec un « H » majuscule), nous ont permis de dégager à partir de perspectives diverses une tendance générale. Son attitude pourrait être comparée à celle du Narrateur de *Paludes* (1894), qui absorbé par le projet de son livre, affirme à plusieurs reprises : « Moi cela m'est égal, parce que j'écris *Paludes*². » L'auteur forge ses convictions esthétiques à la fin du XIX^e siècle, moment où les premiers symptômes de la crise commencent à se montrer. Suivant le

¹ Voir : <http://www2.lingue.unibo.it/dese/>. Une partie de cette recherche a été menée auprès de l'ILLE (Institut de recherche en langues et littératures européennes, EA 4363) à l'Université de Haute-Alsace de Mulhouse, où nous avons travaillé, pendant plus d'un an, sous la direction de M. Peter Schnyder et le soutien, en qualité de tutrice, de Mme Tania Collani (site internet du centre : <http://www.ille.uha.fr>).

² *Paludes* [1894], *RRI*, p. 268.

jugement de Schopenhauer, Gide n'hésite pas à leur tourner le dos pour s'attacher à la recherche de l'Absolu. « C'est poète que je veux être ! C'est poète que je suis³ ! », écrit-il dans *Si le grain ne meurt* (1924). Cet engouement va sans aucun doute de pair avec l'air du temps : il suffit de lire ses échanges avec Pierre Louÿs, ou avec Paul Valéry, pour se rendre compte qu'à cette époque une génération entière frémit à l'idée de pouvoir se consacrer au culte des muses. En ce temps de bouillonnement artistique et culturel, qui produit une société littéraire structurée autour du culte de la Poésie (les cénacles symbolistes sont très actifs), une ambition toute personnelle – d'ordre spirituel et mystique – l'anime toutefois. Face à l'écriture, il éprouve un sentiment d'obligation morale qui se trouve renforcée par l'idée encore plus impérieuse et sacrée de faire son salut. L'ouvrage monumental de Daniel Moutote – *Le Journal de Gide et les problèmes du Moi* (1968) – rend compte de façon admirable de la manière dont l'auteur essaie à tout prix de *manifester* sa différence⁴. Son existence même semble dépendre du maintien d'une aspiration idéaliste, de nature esthétique et religieuse, qui caractérise non seulement sa production fin de siècle, mais plus généralement l'ensemble de son œuvre, fictionnelle ou autre⁵. Dans ces conditions, d'après les mots de Ramon Fernandez – l'un de ses premiers critiques – Gide apparaît comme « le moins "historien" de nos écrivains, celui qui songe le moins à l'argument historique⁶ ». La question du rapport de l'auteur à son temps semble être résolue : le Culte de l'Art marque profondément, et durablement, son œuvre, au point qu'il ignore et dédaigne l'Histoire. Ou plutôt, comme l'affirme Éric Marty, il faudrait dire qu'il « ne l'a jamais bien prise au sérieux⁷ ».

Mais si Gide vit dans une « tour entourée de marais⁸ » – nous citons encore *Paludes* – comment expliquer ses diagnostics lucides sur les faiblesses de son pays, son anticolonialisme, son étonnante perspicacité en ce qui concerne les limites du communisme ? Il est évident que la prétendue « anti-historicité » de l'esprit gidien est toute relative. Une bonne part de la critique a essayé de le mettre en évidence à travers une réflexion sur la dimension idéologique de son œuvre. On peut, à ce propos, signaler le volume de Daniel Moutote, *André Gide : l'engagement (1926-1939)*, où il est question de s'interroger sur les

³ *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 255.

⁴ Daniel MOUTOTE, *Le Journal de Gide et les problèmes du Moi*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968.

⁵ À ce propos, voir Claude MARTIN (éd.), *André Gide 3. Gide et la fonction de la littérature*, Paris, La Revue des Lettres Modernes, Les Lettres Modernes, 1972. Voir également Pierre LACHASSE, « Le point de vue esthétique », *BAAG*, n° 78-79, avril-juillet 1988, p. 87-106.

⁶ Ramon FERNANDEZ, *Gide ou le courage de s'engager* [1931], Paris, Klincksieck, 1985, p. 4.

⁷ *J1*, « Préface », p. L.

⁸ *Paludes* [1894], *RRI*, p. 263.

racines – spirituelles et sociales – de l’entrée de l’écrivain dans l’arène publique⁹. Plus récemment, Yaffa Wolfman a tenté de mettre en relation la production gidienne des années 30 avec ses prises de position face au colonialisme et aux régimes totalitaires, afin de faire dialoguer littérature et politique¹⁰. Dans une lettre à Jean Guéhenno, Gide accuse ouvertement ceux qui lui attribuent « [une] réputation de mandarin insoucieux des autres¹¹ » ; comme il l’explique dans son *Journal*, il s’oppose à tout ce qui est « vain jeu de l’esprit¹² » et souhaite, à travers sa voix, non seulement exprimer son opinion sur des questions extra-littéraires, mais aussi *agir* dans la cité. Le militantisme de Gide au milieu de l’entre-deux-guerres fait l’objet de l’ouvrage collectif *André Gide’s Politics: Rebellion and Ambivalence*, qui recueille les contributions d’universitaires français et américains¹³. Le volume témoigne non seulement d’une œuvre ouverte et tournée vers l’autre et vers l’étranger, mais souligne également l’importance pour l’écrivain-*clerc*, d’établir un dialogue constant avec la société française, par rapport à laquelle il ressent le devoir urgent de s’engager. Bien avant Jean-Paul Sartre entre autres, Gide vise à la cohérence des pratiques et des discours, mais essaie d’éviter le risque de sclérose lié à l’esprit doctrinal : en prenant parti sans adhérer à un parti, son œuvre montre les deux faces de la responsabilité et de la lucidité.

*André Gide. Qui êtes-vous*¹⁴ ? Si d’une part l’auteur déverse sa vie sur ses pages dans la tentative constante de se construire une image de lui-même, de l’autre, il ne cesse jamais pourtant de faire de son œuvre un lieu d’expérimentation où, au fil du temps, son Moi protéiforme dessine une trame intriquée d’aspirations contradictoires, entre Art et témoignage. « Je m’effraie chaque instant, » – écrit-il dans son *Journal* – « à chaque parole que j’écris, à chaque geste que je fais, de penser que c’est un trait de plus, ineffaçable, de ma figure, qui se fixe¹⁵ ». Démêler le plus fidèlement possible l’écheveau des aspirations et des images tissé par Gide constitue le défi que tente de relever la critique la plus récente. Comme l’affirme Pierre Masson, « faute de se dire d’un coup, [l’auteur adopte] une stratégie de

⁹ Daniel MOUTOTE, *André Gide : l’engagement 1926-1939*, Paris, Sedes, 1991.

¹⁰ Yaffa WOLFMAN, *Engagement et écriture chez André Gide*, Paris, Nizet, 1996. Bien que l’ambition affichée au départ soit plus large – « Notre recherche a pour but de démontrer comment André Gide l’homme de lettres, fait face aux événements historiques mondiaux porteurs de répercussions cruciales pour son époque (1869-1951) » (p. 1-2) – les chapitres consacrés à la période dite de l’« engagement » demeurent les plus convaincants.

¹¹ Lettre citée par Paul PHOCAS, *Gide et Guéhenno polémiquent*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1987, p. 22.

¹² *J2*, 19 juillet 1932, p. 377.

¹³ Tom CONNER (éd.), *André Gide’s Politics: Rebellion and Ambivalence*, New York, Palgrave, 2000.

¹⁴ Éric MARTY, *André Gide. Qui êtes-vous ? Avec les entretiens Gide-Amrouche*, Paris, La Manufacture, 1987.

¹⁵ *J1*, 3 janvier 1897, p. 149.

séquençage de son être en postulations distinctes¹⁶ ». Stratégie parfaitement cohérente, mais qui le fera longtemps passer pour un écrivain au double visage, en fixant la chronologie des études gidiennes autour d'une date symbolique : 1926, l'année de son départ pour l'Afrique. Or, c'est cette cohérence que nous souhaitons retrouver dans le présent travail : à travers son *Journal*, mais aussi à travers ses écrits, fictionnels et critiques – sans oublier ses innombrables correspondances –, Gide a toujours été pris entre la primauté esthétique (l'autonomie du littéraire) et l'exigence éthique (l'engagement politique). Ces deux voies, il les a parcourues parallèlement, car c'est depuis son entrée en littérature – et non à partir de son expérience africaine – que son esprit est partagé : d'une part, le retrait du monde, garant de la parfaite autonomie de l'écrivain et de son œuvre ; de l'autre, la participation raisonnée aux débats du temps, en prise sur les faits. Dans la foulée de l'ouvrage de Pierre Masson et de nombreuses contributions de Jean-Michel Wittmann – dont *Gide politique. Essai sur Les Faux-monnayeurs* (2011)¹⁷ –, notre travail souhaite dépasser une certaine chronologie, qui fait de la décennie 1926-1936 le moment fort de sa découverte du « Réel ». À cette fin, nous envisageons plus particulièrement de reconsidérer le rôle joué par la Grande Guerre dans le parcours de l'auteur, à la fois du point de vue esthétique et idéologique.

Tout en demeurant le plus fidèle à cette figure en mutation permanente qu'est Gide et à son œuvre kaléidoscopique, nous avons choisi de focaliser notre attention sur une étape essentielle de son évolution au détriment d'autres. Notre façon de procéder répond en effet à une double exigence : ratisser large pour tenter de rassembler toutes les pièces d'un puzzle complexe s'il en est et circonscrire la fourchette chronologique aux années de la Première Guerre mondiale. Or, pour en comprendre les raisons, il faut tout d'abord constater qu'il s'agit d'un choix à contre-courant par rapport à l'actualité critique, qui a tout récemment fait preuve d'un regain d'intérêt pour la période de la Seconde Guerre mondiale. L'essai de Jocelyn Van Tuyl *André Gide and Second World War: a Novelist Occupation* – traduit par l'auteure elle-même en langue française en 2017¹⁸ – est un texte remarquable, qui propose une analyse systématique de la vie et de l'œuvre de l'écrivain pendant les années sombres. L'articulation du *Dictionnaire Gide*¹⁹, qui possède une entrée pour la Seconde Guerre mondiale et non pas pour la Première, est une preuve supplémentaire de l'attention portée

¹⁶ Pierre MASSON, *Les Sept vies d'André Gide. Biographies d'un écrivain*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 345.

¹⁷ Jean-Michel WITTMANN, *Gide politique. Essai sur Les Faux-monnayeurs*, Paris, Garnier, 2011.

¹⁸ Jocelyn VAN TUYL, *André Gide and the Second World War: A Novelist's Occupation*, New York, State University of New York Press, 2006 ; *André Gide & la Seconde Guerre mondiale. L'Occupation d'un homme de lettres*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2017.

¹⁹ Pierre MASSON, Jean-Michel WITTMANN (éds), *Dictionnaire Gide*, Paris, Classiques Garnier, 2011.

par les spécialistes à cette époque. Le *focus* sur la période 39-45 nous semble justifié tant sur le plan de la conduite de Gide – ses hésitations, ses doutes, puis ses repentirs, qui apparaissent à la lecture du *Journal* – que sur celui de la production critique et littéraire de ces années – la publication des *Interviews imaginaires* et l’élaboration de la première partie de *Thésée*. L’intérêt de l’ouvrage de Van Tuyl – qui permet d’éclairer la relation entre littérature, politique et Histoire en cette période trouble – ne fait pas de doute, mais il faut considérer que les références à la période 14-18 abondent. En effet, ainsi qu’il est écrit dans l’*Introduction*, Gide « [revit] – ou [cherche] à reproduire – certaines expériences de la Première Guerre pendant la Seconde²⁰ ». Cet avis est partagé par Hélène Baty-Delalande, qui analyse l’émergence d’un sentiment national, voire patriotique, dans les pages du *Journal* 39-45 à la lumière de 1916, moment où l’écrivain exprime ouvertement son accord avec les valeurs de l’Action française, en prônant le « retour à l’ordre » et à la discipline nationale²¹. Dans son ouvrage, *André Gide : écriture, culture, littérature*, Peter Schnyder avait déjà insisté sur cette idée de continuité, bien que dans une perspective différente. Pendant toute la durée des hostilités, loin de ses proches, Gide demeure « *actif*²² » et ne ménage pas ses efforts pour aider ceux qui ont besoin de son soutien (même économique). C’est un sentiment humanitaire de compassion qui le meut, comme en 1915 : si les différences ne sont pas négligeables²³, au fond l’auteur renoue avec l’esprit solidaire qui avait caractérisé son expérience au Foyer franco-belge, auquel il s’est consacré corps et âme pendant plus d’un an. Or, de toute évidence, s’il est vrai que les études gidiennes accordent un intérêt accru à la période 39-45 – dans le but de reconstruire les sinuosités de la vie et de la pensée de l’auteur au cours de ces années –, d’une certaine manière, elles nous invitent à considérer les deux expériences de Gide en parallèle, dans une espèce de chassé-croisé entre les deux guerres. Nos recherches ont confirmé ce phénomène qu’il s’agira à présent de mieux comprendre et d’expliquer.

En exil forcé à Tunis en 1942, l’auteur est mis rudement à l’épreuve. Le regard du diariste se porte sur les ruines des maisons, détruites par les bombardements ; en marchant parmi les décombres, sous lesquelles il peut arriver que quelqu’un lutte encore pour la vie,

²⁰ Jocelyn VAN TUYL, *André Gide & la Seconde Guerre mondiale. L’Occupation d’un homme de lettres*, *op. cit.*, p. 19.

²¹ Hélène BATY-DELALANDE, « “Une route qui s’écarte de plus en plus”. Gide et la crise de l’identité nationale (1939-1945) », in Jean-Michel WITTMANN (éd.), *Gide ou l’identité en question*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 249-263.

²² Peter SCHNYDER, *Permanence d’André Gide : écriture, littérature, culture*, Paris, L’Harmattan, 2007, p. 43-62 (« L’écriture entre action et réaction. Gide pendant la guerre de 1939-1945 »).

²³ C’est Gide lui-même qui en parle dans *Ainsi-soit-il ou Les Jeux sont faits* [1951], *SV*, p. 1057-1058.

il s'attarde sur sa respiration : « Dans les appartements éventrés, tout est flétri, souillé, terni. On soulève, en marchant, une épaisse poussière blanchâtre qui prend à la gorge et fait venir les larmes aux yeux²⁴. » Ce genre de descriptions est absent du *Journal* de la période 14-18 : Paris a été épargné par la violence des combats, dont l'écho ne parvient qu'à travers la presse. « La guerre ?... Nous n'en savons que ce que racontent les journaux²⁵ », écrit Jean Schlumberger à son ami. Mais cela ne veut pas dire que la ville, vidée de la plupart de sa population masculine et submergée par l'affluence de réfugiés, permissionnaires et volontaires étrangers, soit restée la même. « Paris est si étrange que je ne m'y reconnais plus » – écrit Gide dans son *Journal* – « et m'égare derrière l'École militaire²⁶. » Bien que matériellement plus dure et contraignante²⁷, la Seconde Guerre mondiale n'a pas eu tout à fait le même effet bouleversant que la précédente. À première vue, la portée de ce constat peut sembler très générale : au-delà du cas singulier, toute une génération d'écrivains français (dont Paul Valéry, Marcel Proust, Paul Claudel) est susceptible de s'y reconnaître, car, d'une certaine manière, il ne fait qu'exprimer l'ampleur des changements sociohistoriques liés à cet événement, qui marque la fin d'un monde. La Grande Guerre fait table rase de toutes les connaissances passées, en privant ceux qui la vivent, de près ou de loin, des cadres préexistants. Considérons ce passage de l'essai de Walter Benjamin « Der Erzähler » [« Le Conteur »] :

Denn nie sind Erfahrungen gründlicher Lügen gestraft worden als die strategischen durch den Stellungskrieg, die wirtschaftlichen durch die Inflation, die körperlichen durch die Materialschlacht, die sittlichen durch die Machthaber. Eine Generation, die noch mit der Pferdebahn zur Schule gefahren war, stand unter freiem Himmel in einer Landschaft, in der nichts unverändert geblieben war als die Wolken und unter ihnen, in einem Kraftfeld zerstörender Ströme und Explosionen, der winzige, gebrechliche Menschenkörper²⁸.

²⁴ *J2*, 3 mars 1943, p. 915.

²⁵ *Correspondance Gide-Schlumberger*, 5 novembre 1915, p. 596.

²⁶ *J1*, 3 août 1914, p. 825. La veille, il avait déjà parlé du « fantastique aspect de Paris » (*ibid.*).

²⁷ Dans le *Journal* de 39-45, il est possible de retrouver une multitude de références à un quotidien fait de privations : pas d'électricité, pas de gaz, pas d'eau, pas assez à manger (voir – en un vrai *crescendo* – *J2*, 1^{er} janvier 1943, p. 869 ; *ibid.*, 26 janvier 1943, p. 890 ; *ibid.*, 7 mars 1943, p. 919 ; *ibid.*, 23 avril 1943, p. 945). Pendant la période 14-18, en revanche, ce genre de notations est très rare : s'il est vrai qu'il faut se faire au « tarif de guerre » (*J1*, 4 février 1916, p. 924), les rations sont toujours suffisantes, au point que le *Journal* ne parle presque jamais de nourriture.

²⁸ Walter BENJAMIN, « Der Erzähler. Betrachtungen zum Werk Nikolai Lesskows » [1936], in *Gesammelte Schriften*, t. II : *Aufsätze, Essays, Vorträge*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1977, p. 439. Walter BENJAMIN, « Le Conteur. Réflexions sur l'œuvre de Nikolai Leskov », in *Œuvres complètes*, t. III, trad. de M. de Gandillac, P. Rusch et R. Rochlitz, Paris, Gallimard, 2000, p. 116 : « Car jamais expériences acquises n'ont été aussi radicalement démenties que l'expérience stratégique par la guerre de position, l'expérience économique par l'inflation, l'expérience corporelle par la bataille de matériel, l'expérience morale par les manœuvres des gouvernants. Une génération qui était allée à l'école en tramway hippomobile se retrouvait à

Qu'il s'agisse d'une catastrophe qui touche aux fondements spirituels et culturels de toute une génération, cela trouve confirmation dans l'idée de « Untergang des Abendlandes²⁹ » (« Déclin de l'Occident » – Spengler, 1918) et ensuite de « Unbehagen in der Kultur³⁰ » (« Malaise dans la culture » – Freud, 1930). Ces formules marquent à la fois la fin d'une ère de paix et le commencement d'un siècle mis à feu et à sang qualifié par Hobsbawm, dans son texte éponyme, de « Short Twentieth Century³¹ ». S'il ne fait pas de doute que la Grande Guerre, en tant qu'événement collectif, marque un moment de rupture radicale, il faut pourtant souligner qu'elle présente également cet intérêt particulier qu'elle opère, à l'intérieur même d'une existence – celle de Gide – une modification essentielle, dont les effets se prolongent dans les années tumultueuses qui suivent. Il s'agit certainement d'une question d'âge : en 1914, il a 45 ans et croit fermement que l'essentiel de son œuvre est en gestation ; en 1939, il est septuagénaire, Madeleine est décédée et l'essentiel a été dit (*Corydon*, *Si le grain ne meurt*, *Les Faux-monnayeurs*). Mais celle-ci ne suffit pas à tout expliquer. L'importance singulière que Gide accorde au conflit 14-18 dénote indubitablement l'apparition d'un clivage dans sa vie, mais aussi, corrélativement, dans son œuvre. Sa pensée se condense dans une phrase qu'il écrit peu après la mobilisation de 1914, mais qui garde toute son actualité : « Cette guerre n'est pas pareille à une autre guerre³² ». Sur le terrain de l'expérience commune, la Grande Guerre altère en profondeur le cours de l'Histoire, et sur celui de l'expérience individuelle – aspect essentiel à nos yeux –, elle en altère radicalement et durablement l'appréhension. C'est cette intuition que nous avons développée dans notre recherche, qui se focalise autour d'une période que seule l'occasion du Centenaire a contribué à porter à l'attention (occasionnelle) de la critique³³.

découvert dans un paysage où plus rien n'était reconnaissable, hormis les nuages et, au milieu, dans un champ de forces traversé de tensions et d'explosions destructrices, le minuscule et fragile corps humain. »

²⁹ Oswald SPENGLER, *Der Untergang des Abendlandes. Umriss einer Morphologie der Weltgeschichte. Mit einem Nachwort von Anton Mirko Koktanek* [1918-1922], t. I-II, München, Beck, 1923 ; Oswald SPENGLER, *Le Déclin de l'Occident : esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle* [1922], t. I-II, trad. de M. Tazerout, Paris, Gallimard, 1976.

³⁰ Sigmund FREUD, *Das Unbehagen in der Kultur* [1930], Frankfurt, Fischer Taschenbuch Verlag, 1994 ; Sigmund FREUD, *Le Malaise dans la culture*, trad. de P. Cotet, R. Lainé et J. Stute-Cadiot, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.

³¹ Eric HOBBSAWM, *The Age of Extremes: the Short Twentieth Century* [1994], London, Abacus, 1995 ; Eric HOBBSAWM, *L'Âge des extrêmes : le court vingtième siècle, 1914-1991*, Bruxelles-Paris, Complexe – “Le Monde diplomatique”, 1999.

³² *J1*, 15 novembre 1914, p. 885

³³ Nous songeons tout particulièrement à l'ouvrage de Jean-Pierre PRÉVOST, *1914-1918. Trois écrivains dans la guerre. Trois amis de Saint-John Perse (Alain-Fournier, André Gide, Jacques Rivière)*, Paris, L'Harmattan, 2015.

Pourquoi ce manque d'intérêt ? De manière générale, il faut considérer que les études gidiennes ont donné très peu de relief à la période 14-18 sous prétexte que le temps de l'Histoire – avec un « H » majuscule – recouvre et concurrence l'histoire – avec un h minuscule – de l'écrivain. L'étude de Pierre Lepape le confirme :

Il est trop vieux pour faire la guerre, trop protégé pour en subir réellement les épreuves. Il n'a rien à sacrifier pour savoir ce qu'il vaut. [...] Le seul problème qu'il se pose est de savoir s'il doit demeurer à Cuverville avec Madeleine, Copeau et sa famille, ou vivre à Paris. N'ayant rien à quoi se raccrocher ou s'opposer, Gide glisse tout naturellement sur la pente commune³⁴.

Les dates retenues par les spécialistes correspondent précisément à deux moments de crise : 1916, l'inquiétude religieuse ; 1918, la rupture avec Madeleine, le drame conjugal suivant de dix jours seulement l'armistice. Considérons par exemple le volume *1918 dans l'itinéraire d'André Gide*. La liste des sujets traités au cours du colloque éponyme est éclairante – l'élaboration de *Corydon*, la publication de *La Symphonie pastorale*, le drame des lettres brûlées, le début des *Cahiers de la Petite Dame* – : aucune référence à la guerre et aux questions idéologiques qui ont marqué cette période difficile et trouble. Au cours du débat, dont la transcription est disponible en ligne, Daniel Moutote affirme que « le rattachement de Gide au présent est, à cette époque de son itinéraire, encore d'ordre quasi symbolique³⁵ ». Plus récemment, la tendance est à peu près restée la même : dans un article de 2017, Pascal Ifri affirme d'entrée en jeu que les années 14-18 ont été capitales pour Gide « pour des raisons n'ayant que peu à voir avec les tragédies qui les ont caractérisées³⁶ ». Plus loin, il s'explique sur ce point en soulignant le fait que l'auteur accorde plus de place à la mort de son chien Toby qu'« à celle d'aucun soldat³⁷ ». Constater que le *Journal* de Gide parle rarement des blessés de guerre et conclure donc que l'événement n'affecte en aucune manière sa vie et son œuvre constitue une inférence pour le moins hasardeuse. Afin de mieux comprendre le rapport de Gide à la Grande Guerre, nous avons suivi la voie tracée par Pierre Masson: il ne s'agit pas de « juger » si l'écrivain a plus ou moins souffert de la tragédie collective, mais bien de « comprendre³⁸ » le mouvement complexe de sa personnalité, en sachant qu'elle emprunte des chemins différents, voire *différés*, par rapport à beaucoup de

³⁴ Pierre LEPAPE, *Gide le messenger*, Paris, Seuil, 1997, p. 264-265.

³⁵ AA. VV., *1918 dans l'itinéraire d'André Gide*, Actes du colloque de Paris (19 mars 1988), *BAAG*, n° 78-79, avril-juillet 1988. En ligne : < http://www.gidiana.net/TABLE_DOSSIERS_CRITIQUES.htm>.

³⁶ Pascal IFRI, « Gide et Proust face à la Grande Guerre », *BAAG*, n° 193-194, printemps 2017, p. 34.

³⁷ *Ibid.*, p. 43.

³⁸ Pierre MASSON, *Les Sept vies d'André Gide. Biographies d'un écrivain*, op. cit., p. 15.

ses contemporains. Si, dans le passé et le présent de la critique gidienne, les événements biographiques ont eu tendance à s'imposer sur les événements historiques, l'ouvrage de Frank Lestringant (*André Gide, l'inquisiteur*) confirme en revanche la pertinence de notre vision de la Grande Guerre en tant que « moment de césure³⁹ ».

À notre connaissance, c'est la première fois qu'une corrélation évidente est établie entre le conflit et l'évolution, tant au niveau personnel que littéraire, de l'auteur :

D'un côté la pente ascendante, qui le conduit des cénacles symbolistes à l'affirmation de soi dans *Si le grain ne meurt*, l'autobiographie en cours, et *Corydon* enfin complété ; de l'autre, la douce pente descendante qui mène le grand témoin, le témoin capital d'un demi-siècle, de la notoriété parisienne au prix Nobel de littérature⁴⁰.

Le choix opéré par Lestringant – manifestement à contre-courant par rapport à d'autres ouvrages du même genre⁴¹ – pose la Grande Guerre en tant que « ligne de faîte » d'une vie et d'une carrière. Toutes proportions gardées, il nous semble que la situation de Gide peut être comparée à celle de Sartre, qui dans un entretien tardif, à propos de son expérience de 39-45, affirme sans hésitation : « La guerre a vraiment divisé ma vie en deux. [...] [Elle] m'a révélé certains aspects de moi-même et du monde⁴². » Dans ce terme – « vie » – l'ancien soldat météorologue condense tant son existence que sa démarche intellectuelle. De même, dans la perspective qui est la nôtre, le conflit 14-18 est décisif pour Gide puisqu'il possède un sens à la fois du point de vue personnel que littéraire et idéologique. Les crises vécues à cette période – qui concernent la sphère de la religion et de la famille – n'expliquent pas complètement son évolution ultérieure, car il faut également considérer les prolongements d'une autre « crise », cette fois de nature historique, qui influence l'homme et surtout l'Homme des Lettres. La seule contribution critique qui s'insère dans cette direction – exception faite pour quelques passages épars du volume de Yaffa Wolfman – est celle de Catharine Savage-Brosman. Dans un article paru en 1999 dans *La Revue des Lettres Modernes* – « Gide et l'écriture de la guerre » –, elle fait le lien « entre la guerre et le roman [*Les Faux-monnayeurs*], par la voie du malin⁴³ ». Le rapprochement entre l'historique et le

³⁹ Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. I, Paris, Flammarion, « Grandes biographies », 2011, p. 18.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 18-19.

⁴¹ Les biographies précédentes, interrompues à mi-chemin, s'arrêtent l'une – celle de Pierre de Boisdeffre – à 1909, l'année de la fondation de *La NRF*, l'autre – celle de Claude Martin – à 1911.

⁴² Jean-Paul SARTRE, « Autoportrait à soixante-dix ans », in *Situations*, t. X, Paris, Gallimard, 1976, p. 180.

⁴³ Catharine SAVAGE-BROSMAN, « André Gide et l'écriture de guerre », in *André Gide II. L'Écriture d'André Gide 2 – Méthodes et discours*, Paris, La Revue des Lettres Modernes, Les Lettres Modernes, 1999, p. 114. Éliane Tonnet-Lacroix adopte un point de vue similaire dans son essai *Après-guerre et sensibilités littéraires (1919-1924)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991, p. 55-57.

poétique est plutôt troublant et se trouve d'ailleurs démenti par le *Journal*, où Gide relate sa conversation avec Raverat au sujet de Milton : c'est ce dialogue qui marque les débuts de sa réflexion sur le « diable⁴⁴ ». Sans compter que l'auteure ne fait pas de distinction entre cette figure et celle du « démon », qui est pourtant essentielle pour la compréhension du roman. Si l'étude de Catharine Savage-Brosman demeure, au fond, peu convaincante, elle n'en présente pas moins un mérite essentiel, qu'il nous importe ici de souligner. Dans le but de (re)penser l'importance du conflit 14-18 dans l'itinéraire de l'écrivain, le travail de l'auteure établit une connexion entre la Grande Guerre et ses *effets* sur la création littéraire. Nous lui avons donc emboîté le pas en considérant les années 14-18 non pas tant comme une « césure » (Lestringant) mais plus comme le franchissement d'un cap dont l'écrivain sort profondément transformé. Loin des partager les conclusions proposées par Catharine Savage-Brosman – les choses sont beaucoup moins tranchées qu'elle ne l'indique –, nous souhaitons réfléchir sur la question du sens du conflit et du regard que Gide porte sur lui, afin de comprendre la transition, tant au niveau de la pensée que de la création, entre *avant* et *après*.

Au cours des semaines qui précèdent l'armistice, Gide écrit à Jacques-Émile Blanche: « Nous entrons dans la phase vraiment intéressante de la guerre⁴⁵. » Dans le conflit meurtrier de 14-18, ce qui est le plus digne d'attention pour l'auteur, c'est le prélude à sa fin, le moment où le tragique rencontre l'inconnu. Comme l'explique Benjamin Crémieux, ce point de vue est commun à toute une génération : ce n'est pas tant le début des hostilités que leur fin tant souhaitée qui marque l'histoire culturelle de cette époque⁴⁶. Pourtant, sous la plume de Gide, cette affirmation présente un intérêt particulier, en ce qu'elle fait écho, nous semble-t-il, à sa célèbre devise *passer outre*. L'auteur envisage la Grande Guerre en fonction de ce qui suivra : dans un présent épouvantable, qu'il considère comme une évidence contre laquelle l'homme de Lettres ne peut rien, la seule solution possible est de penser le futur. Ces considérations valent pour l'automne 1918, mais caractérisent plus généralement l'attitude de Gide pendant toute la durée du conflit : s'il n'est pas *absent* face aux événements – ce que la critique lui a souvent reproché – c'est que du point de vue intellectuel, il se déplace par rapport à ceux-ci afin de regarder de l'avant. L'effondrement

⁴⁴ *Jl*, 25 septembre 1914, p. 869-870.

⁴⁵ *Correspondance Gide-Blanche*, t. I, 23 octobre 1918, p. 235. Considérons également la lettre qu'il adresse à Jean Ruyters (*Correspondance Gide-Ruyters*, t. II, 26 octobre 1918, p. 200) : « La guerre me semble enfin entrer dans une phase que tu vas consentir à trouver intéressante. »

⁴⁶ Benjamin CRÉMIEUX, *Inquiétude et reconstruction. Essai sur la littérature d'après-guerre* [1931], Paris, Gallimard, 2011, p. 24.

de l'univers paisible de la Belle Époque – rendu manifeste par la boucherie de la guerre – sollicite l'émergence d'un sentiment, d'une émotion, puis d'une idée, jusqu'alors inaperçue : celle de l'Europe. Plus d'un siècle après Montesquieu, qui fait dire à ses personnages « comment peut-on être Persan ? », au cœur même du conflit, l'écrivain se pose la question suivante : « Comment peut-on être Européen ? » La Grande Guerre apparaît ainsi comme le creuset où s'élabore une pensée de l'unité et de la cohésion supranationales : ce qui n'était jusqu'alors qu'une préoccupation littéraire devient, à travers le conflit, aussi et surtout une question idéologique et politique. Face à un réel fracturé en profondeur par la violence des affrontements, l'Europe apparaît à Gide comme un sujet de réflexion problématique ainsi que comme un objectif : il s'agit de prendre acte de la disparition du *monde d'hier* – d'après le célèbre ouvrage de Stefan Zweig – et de l'apparition virtuelle, dans le conflit, d'un autre monde, qui ne doit se tourner vers l'ancien que pour le dépasser. Grand voyageur, écrivain polyglotte et lecteur boulimique de littérature étrangère, traducteur de ses textes en allemand et en anglais, Gide a toujours été « européen », mais c'est la Grande Guerre qui lui révèle son *européanité*. Voilà donc la transformation qui marque ces années troubles : le conflit de 14-18 ébranle les équilibres existants et rend possible l'émergence d'un esprit fondamentalement nouveau, qui érige la « nécessaire solidarité de tous les peuples d'Europe⁴⁷ » en principe de vie et d'écriture.

Dès avant la condamnation des abus coloniaux (1927) et l'attraction, suivie de la terrible désillusion, que lui inspire le communisme (1936), le destin du Vieux Continent préside largement à la réflexion idéologique de Gide. Sur un monde en ruine, l'écrivain s'interroge, à l'instar de nombre de ses contemporains, sur un espace dont il est plus que jamais urgent de réenvisager les frontières, en vue d'une entente qui apparaît non seulement souhaitable, mais nécessaire. « Sa » revue, *La NRF* – fondée en 1909 – devient le porte-parole d'un groupe d'esprits variés qui entreprennent de penser le futur du continent parfois de façon très différente. Mais tous, d'une manière ou d'une autre, avant les géographes et les historiens, avant les politiciens et les administrateurs, se mettent – selon une formule célèbre – « à la recherche de l'esprit européen⁴⁸ ». Comme le dira plus tard Antonin Artaud pendant son voyage au Mexique, il n'« a pas eu besoin de Keyserling ou Spengler pour sentir la décomposition [du vieux monde] », c'est-à-dire pour se rendre compte de sa crise et de

⁴⁷ *Correspondance Gide-Blum*, 9 février 1925, p. 157-159.

⁴⁸ Encore aujourd'hui, *La NRF* joue le rôle de phare, en s'interrogeant sur le futur d'un territoire où, malgré les difficultés du moment, tout n'est pas encore perdu, comme le montre la parution en 2014 du numéro « Notre Europe » (sous la direction de Stéphane Audeguy et Philippe Forest).

son suranné⁴⁹. Or, Gide est à la fois un observateur attentif de la crise que l'Europe dans laquelle il vit est en train de traverser et un acteur fondamental de sa renaissance : le regard tourné vers l'avenir, il essaie de tracer, au niveau théorique et pratique, une voie de sortie. Nous souhaitons ici souligner l'actualité du sujet que nous nous proposons d'étudier : d'abord, notre recherche répond aux exigences de la critique gidienne la plus récente, qui suscite l'attention des chercheurs sur le rôle joué par l'auteur dans la construction de l'identité européenne⁵⁰ ; notre travail s'insère ensuite dans le panorama d'études qui en des temps récents se sont chargées d'explorer l'histoire de la vie intellectuelle des années vingt et trente dans le but de repenser les programmes et les idées de cette période en fonction d'un présent fragile et d'un futur incertain⁵¹. Dans ce cadre, l'originalité de notre approche réside dans la mise en parallèle du rôle de Gide dans la construction d'une identité européenne à l'entre-deux-guerres avec l'exigence d'affirmer la centralité fondamentale du premier conflit mondial. C'est à partir du point de vue conjoint de l'Histoire des Idées et de l'Histoire de la Littérature que nous avons travaillé, dans le but de proposer, la Grande Guerre au centre, une ouverture d'importance sur l'œuvre littéraire. En même temps que l'Europe hante, avec une évidence criante, la pensée de Gide, qui s'exprime essentiellement à travers ses articles critiques, elle sous-tend sa production fictionnelle. Le fait d'avoir choisi de considérer l'ensemble de son œuvre, sans distinction de genre, nous permet parallèlement, d'une part, de mettre en lumière un réseau d'idées qui ne tient pas compte de frontières, et de l'autre, d'ouvrir, à travers l'analyse des textes littéraires, des perspectives nouvelles quant aux études gidiennes.

La présente étude se propose donc : *primo*, de réévaluer le rôle joué par la Grande Guerre dans l'itinéraire biographique, idéologique et littéraire de l'écrivain ; *secundo*, d'étudier l'émergence, au cœur même du conflit, d'une pensée de l'Europe fondée sur le respect des identités nationales existantes, prélude à ses engagements suivants ; *tertio*, de

⁴⁹ Antonin ARTAUD, *Œuvres complètes*, t. VIII : *De quelques problèmes d'actualité aux Messages révolutionnaires*, Paris, Gallimard, 1980, p. 161.

⁵⁰ Nous songeons, en particulier, au Colloque International « Gide, L'Européen » (Université de Haute-Alsace, mars 2016), qui a jeté les bases pour une étude approfondie de la thématique concernée. Les actes vont bientôt être publiés : Martina DELLA CASA (éd.), *André Gide, l'Européen*, Paris, Classiques Garnier, en préparation.

⁵¹ Voir, par exemple, Jean-Luc CHABOT, *Aux origines intellectuelles de l'Union européenne : l'idée d'Europe unie de 1919-1939*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2005 et Gisèle SAPIRO (éd.), *L'Espace intellectuel en Europe : De la formation des États-nations à la mondialisation XIX^e-XXI^e*, Paris, Éditions La Découverte, 2009. Parmi les nombreux exemples possibles, citons encore Paola CATTANI (éd.), *Le Règne de l'esprit : littérature et engagement au début du XX^e siècle*, Firenze, L. S. Olschki, 2013. En ce qui concerne l'actualité de la réflexion de Gide, il n'est pas anodin de souligner que la devise de l'Union, utilisée pour la première fois en 2000 – « *In varietate concordia* » –, reprend presque parfaitement son idéal d'une Europe qui s'enrichit des différentes cultures et traditions qui la composent.

révéler les continuités, les limites et les ambiguïtés de la réflexion gidienne sur le futur du continent, telle qu'elle prend forme dans l'œuvre critique et fictionnelle. Ce dernier point implique d'une part, la nécessité d'adopter une perspective de longue durée, où les permanences et les différences paraissent en fonction d'un moment fort, la Grande Guerre, et, d'autre part, sous-entend la prise en compte de l'ancrage de l'auteur dans le débat intellectuel de son époque, seul moyen de faire ressortir les enjeux propres à sa pensée et à son écriture. L'étude des interactions nouées par Gide avec ses contemporains, français ou non – Paul Valéry, Paul Claudel, Romain Rolland, Jules Romains, Valéry Larbaud, Thomas Mann, Heinrich Mann, Ernst Robert Curtius, pour n'en citer que quelques-uns – s'avère indispensable pour montrer qu'il n'y a eu d'Europe qu'à la faveur d'une collectivité, d'un « concert » de voix différentes, harmonieusement unies autour d'un même questionnement. Comme il l'écrira dans son *Journal* en 1933, c'est justement « la diversité des exécutants [qui] fait la richesse et la beauté de la symphonie⁵² ». Avec Gide, et autour de Gide, c'est une véritable « conscience européenne » qui prend forme dans l'entre-deux-guerres, qui « n'est pas seulement conscience d'être européen », mais « conscience de la nécessité de faire l'Europe⁵³ ». À travers les rencontres, mais aussi et surtout à travers les correspondances et les articles publiés dans les revues de l'époque, une communauté intellectuelle transnationale émerge de l'hécatombe de 14-18 et Gide en devient le propulseur, le moteur silencieux. Restituer la réflexion de l'auteur à son contexte, nous amène à comprendre la manière dont celle-ci rend à la fois compte de l'esprit d'une époque, au-delà des clivages nationaux, et de la politique / poétique singulière d'un acteur majeur de cette époque.

Il ne nous reste plus qu'à présenter la structure de notre thèse, divisée en trois grandes parties. Dans la première – *André Gide à l'épreuve de l'Histoire : La Grande Guerre* – nous nous proposons de retracer l'itinéraire idéologique et littéraire de l'écrivain, du déclenchement des hostilités à la paix de 1918. Le premier chapitre (*Entre primauté esthétique et exigence éthique*) vise à explorer, bien que synthétiquement, l'ensemble de sa carrière, afin de mettre en avant les étapes essentielles de sa réflexion sur la littérature et sur son rapport au « Réel », conçu comme un matériel insolite et difficile à manipuler. Preuve s'il en est de la pertinence de la Grande Guerre en tant que tournant majeur dans le parcours de Gide : l'épreuve du conflit lui révèle une manière inédite de vivre, et surtout, d'écrire

⁵² *J2*, 12 août 1933, p. 425.

⁵³ Robert FRANK (éd.), *Les Identités européennes au XX^e siècle : diversités, convergences, solidarités*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004, p. 9.

l'Histoire, sans en être prisonnier. Le *Journal*, où la temporalité intime rencontre celle de l'histoire événementielle, s'affirme comme un observatoire privilégié de l'expérience aussi angoissante qu'exaltante du conflit. Le deuxième chapitre, intitulé *Guerre et Journal*, entend d'abord explorer les mécanismes de l'écriture diaristique pendant les premiers mois de guerre, pour ensuite mettre en avant l'expérience singulière du Foyer franco-belge, qui a porté à l'élaboration d'un texte – *Le Journal du Foyer franco-belge*, resté inédit – qui est bel et bien un journal hors *Journal*. Ce que nous voudrions démontrer, après avoir étudié les répercussions de cette aventure (humaine et littéraire) sur l'écriture, et après avoir tracé les contours de la notion d'« événement », c'est que Gide se place – dans et par l'écriture – *ailleurs* que dans le présent factuel. Afin de prouver combien non seulement la Grande Guerre inaugure une nouvelle manière d'appréhender l'Histoire, mais aussi, jusqu'à quel point, elle est à l'origine de l'émergence d'un esprit européen, nous avons consacré le troisième chapitre de cette première partie à l'explication des mécanismes du passage *De l'événement à l'idée*, en élargissant notre réflexion à des textes plus tardifs. Comme il apparaît évident à la lecture de *Solidarité* (1935) – récit demeuré inédit du vivant de l'auteur – et du troisième chapitre de *Geneviève* (1936) – celui-ci étant également inédit –, Gide envisage la Grande Guerre en fonction d'une future Europe. L'objectif est de montrer comment cette idée a pris forme – pour l'auteur et pour nombre de ses contemporains –, au beau milieu du conflit, lorsque la folie meurtrière des combats impose de penser au sort d'une culture et d'une civilisation à l'agonie.

Après avoir étudié l'Europe dans la Grande Guerre, notre propos dans la deuxième partie est de considérer l'évolution de la pensée de Gide à partir du point de repère que Valéry appelle la « Crise de l'esprit » (1919). Au fil du dialogue entretenu par l'auteur avec d'autres écrivains et intellectuels de l'époque, il s'agira de s'interroger sur – dans une perspective dépassant les cadres nationaux – le pourquoi de la multiplicité des réponses à une seule et même question : *Quelle Europe après la guerre ?* Comme le dira plus tard Albert Thibaudet dans son article « Les Europes », les années 20 et 30 se caractérisent par une multiplication des contacts et des échanges : c'est l'âge d'or de « l'idée de coopération⁵⁴ ». Bien que la voix de Gide se soit élevée moins haut que d'autres, elle a fait entendre son accent singulier tant en France, sa patrie, qu'ailleurs. D'une part le milieu intellectuel de *La NRF*, où se formulent et se côtoient des opinions divergentes, de l'autre, ses voyages : toujours en mouvement, l'auteur traverse le Vieux Continent, et le quitte aussi

⁵⁴ Albert THIBAUDET, « Les Europes », *La Nouvelle Revue française*, n° 242, novembre 1933, p. 726-731.

pour l’Afrique et la Russie. Ces expériences contribuent à dessiner les confins, intérieurs et extérieurs, de son Europe que nous allons étudier dans le premier chapitre, en prenant le contre-pied de la célèbre question adressée à Maurice Barrès – *L’enracinement de Gide dans l’espace culturel européen : réseaux et voyages*. Sans négliger l’écriture fictionnelle, nous souhaitons revenir, de manière critique, sur l’image d’un écrivain qu’on a tendance à considérer comme « sans frontières ». L’espace dans lequel il vit, et qu’il imagine, est conçu comme un système de « vases communicants⁵⁵ », où rien ne se perd ni ne se confond, chaque vase étant un univers en dialogue, mais aussi en confrontation. Cette vision de l’Europe s’accorde avec la manière dont il envisage la crise qu’elle traverse, et d’où, cela constitue une évidence pour lui, elle saura sortir. C’est de cette crise, perçue à la fois comme une source d’inquiétude et comme une occasion de régénération, que traite le deuxième chapitre, *Regards croisés sur l’Europe*. À l’époque où Paul Valéry se penche en arrière pour constater amèrement la décadence de la culture fin de siècle⁵⁶, Gide prépare l’article « L’Avenir de l’Europe » pour *La Revue de Genève*, recueillant l’essentiel de sa réflexion sur le présent et surtout sur le futur du continent. Dans cette analyse ponctuelle de l’état de santé de l’Europe, il indique clairement les causes de la maladie tout en proposant de(s) remède(s). Les dernières lignes sont en effet un véritable plaidoyer en faveur d’une Europe forte de son hétérogénéité première. Bien que moins développée que chez d’autres écrivains que nous aurons l’occasion d’étudier, la métaphore du « concert » révèle un enjeu central de la pensée gidienne, qui est une pensée de diversité et de scission, et en même temps d’harmonie et d’union.

Dans le contexte d’ouverture et de dialogue interculturel qu’il prône, tout en prenant ses distances par rapport aux théories universalistes d’un Romain ou d’un Barbusse, quelle est donc cette Europe imaginée par Gide ? C’est autour de cette question foncière que s’articule la troisième partie de notre thèse, qui interrogera *L’Europe gidienne et ses représentations*. Le principe de l’unité dans la diversité, clé de voûte à notre sens de l’interrogation de l’auteur en matière d’Europe, est également au cœur de sa réflexion sur le génie français, telle qu’elle prend forme dans le débat qui l’oppose à Maurice Barrès et Charles Maurras à partir de la publication des *Déracinés* (1897). Le premier chapitre, intitulé *Identité française et identité européenne : équilibre et diversité*, veut ainsi souligner que la représentation que Gide se fait de son pays est la prémisse nécessaire à son européisme, qui articule de manière originale

⁵⁵ Pascal DETHURENS, « Gide et la question européenne », *BAAG*, n° 85, janvier 1990, p. 121.

⁵⁶ Paul VALÉRY, « Note (ou L’Européen) » [1922], in *Œuvres*, t. I, édition établie, présentée et annotée par Jean Hytier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 1000-1014.

l'amour patriotique et l'élan cosmopolite. Nous tenterons ainsi de démontrer le rôle décisif joué par la Grande Guerre dans l'élargissement de perspective qui pousse l'auteur à considérer l'Europe en fonction de la France. L'analyse développée dans ce chapitre nous permet également de constater que si l'enjeu de sa réflexion sur le Vieux Continent est proprement idéologique, Gide aspire fondamentalement à une réforme de l'homme dans ses rapports avec la communauté. D'où notre deuxième chapitre – *Individu, communauté, Europe* – qui se propose d'approfondir la manière dont ses considérations sur la nation et l'Europe, sur l'individu et la communauté, s'expriment et s'entrelacent dans son œuvre fictionnelle. L'analyse des *Faux-monnayeurs* nous révèle une fois encore l'importance de la Grande Guerre en tant qu'agent de transformation, de l'œuvre littéraire cette fois : ressort narratif essentiel, comme jamais auparavant, l'amitié apparaît comme le type de relation idéal, forgeant une communauté d'esprits fondée sur le principe – humain, national et européen – de l'union dans la différence. À travers son roman – écrit à Paris et Cuverville, mais également à Pontigny et à Colpach, deux hauts lieux de l'Esprit –, Gide affirme sa foi en la *complémentarité* des hommes, qui recouvre celle des cultures au sein du Vieux Continent.

L'inscription, dans le tissu du roman, du discours idéologique, nous révèle un caractère essentiel de la pensée de l'auteur, que nous souhaitons ici souligner. À travers *Les Faux-monnayeurs* – mais aussi à travers ses textes critiques et son *Journal* – l'Europe de Gide apparaît comme un élan vital, une aspiration à devenir : si elle n'est pas *irréalisable*, elle demeure *irréalisée*. C'est cette tension que nous essaierons de montrer à travers l'analyse de son œuvre, lieu où se tissent les fils d'un présent fait d'attentes et d'un avenir fait de promesses.

Première Partie

André Gide à l'épreuve de l'Histoire : la Grande Guerre

Chapitre I

Entre primauté esthétique et exigence éthique

1. Littérature, politique, Histoire

Avec Pierre. Nous montons au sixième d'une maison de la rue Monsieur-le-Prince, en quête d'un local où se puisse tenir le cénacle. [...]

Et nous rêvons tous deux la vie d'étudiant pauvre dans une telle chambre, avec la seule fortune qui assure le travail libre. Et à ses pieds, devant sa table, Paris. Et s'enfermer là, avec le rêve de son œuvre, et n'en sortir qu'avec elle achevée.

Ce cri de Rastignac qui domine la ville, des hauteurs du Père-Lachaise : « Et maintenant..., à nous deux¹ ! »

C'est de l'automne 1889 que date la première page retenue par André Gide pour son *Journal [1889-1939]*, publié dans l'édition de la Pléiade en 1939. C'est le seuil de sa vie d'écrivain racontée au jour le jour, le moment où tout a commencé : en quête d'un local où tenir un cénacle littéraire, il visite, en compagnie de son ami Pierre Louÿs, une mansarde dans le Quartier Latin. Pour le jeune écrivain, il s'agit de s'y enfermer, avec le rêve de son œuvre, et de n'en sortir qu'avec elle achevée ; comme pour le héros des *Cahiers d'André Walter*, la création exige l'isolement et le retrait du monde : « Je ne sortirai d'ici que quand j'aurai fini mon livre : il faut y travailler forcenément². » Le réel – ce qu'il appellera par la suite la « prismatique diversité de la vie³ » – ne l'intéresse guère ; jeune homme au caractère timide et introverti, Gide n'accède au monde que par les livres⁴. Dès 1889, la variété et l'étendue de ses découvertes le poussent à tenir deux cahiers, appelés symétriquement *Subjectif* et *Objectif* : le premier est réservé à ses impressions de lecture, le deuxième aux citations⁵. C'est à cette époque qu'il découvre et lit passionnément *Le Monde comme représentation et comme volonté* d'Arthur Schopenhauer, paru dans sa première traduction française – celle d'Auguste Burdeau – en 1885. Lors d'un voyage en Belgique, accompli en compagnie de sa mère, l'écrivain note : « L'autre jour, dans les fameuses grottes, je ne

¹ *J1*, Automne 1889, p. 103.

² *Les Cahiers d'André Walter* [1891], *RR1*, p. 75.

³ *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 255.

⁴ « Je dévorais un livre par jour » (*ibid.*, p. 241). À ce propos, voir Peter SCHNYDER, *Pré-textes. André Gide et la tentation de la critique* [1988], Paris, L'Harmattan, 2001, p. 17-23.

⁵ Si l'*Objectif*, abandonné en 1892, reste inédit, le *Subjectif* est publié par Jacques COTNAM (« *Le Subjectif*, ou les lectures d'André Walter (1889-1893), « *Cahiers André Gide* », n° 1, Paris, Gallimard, 1969, p. 15-114).

pouvais même pas regarder ; je pensais à Schopenhauer qui m’attendait dans la voiture ; et je m’irritais d’avoir arrêté ma lecture pour regarder un paysage⁶. » Gide trouve dans la pensée du philosophe allemand à la fois un aliment et une caution : ce qui, au début, n’est qu’une tendance de son caractère – « Je ne parviens jamais à me persuader tout à fait de l’existence réelle de certaines choses⁷ », remarque-t-il dans son *Journal* – devient, Schopenhauer aidant, un *credo* esthétique.

« C’est lui, je pense, qui, dans mon esprit, aura creusé le plus vaste et le plus fructueux sillon⁸ », écrit Gide dans une lettre à Valéry. Reprenons le célèbre passage de *Si le grain ne meurt* où l’auteur s’explique sur sa vocation littéraire :

Si l’on s’étonne que ma mère ne me dirigeât point, de préférence, ou également du moins, vers des livres d’histoire, je répondrai que rien ne décourageait plus mon esprit. C’est une infirmité sur laquelle il faudra tout à l’heure que je m’explique. [...] Maintes fois [...], j’ai voulu forcer ma nature et m’y suis appliqué de mon mieux ; mais mon cerveau reste rebelle, et du plus brillant des récits ne retient rien – sinon ce qui s’inscrit en deçà des événements, comme en marge, et les conclusions qu’un moraliste en peut tirer. Avec quelle reconnaissance je lus, au sortir de ma rhétorique, les pages où Schopenhauer tente d’établir le départ entre l’esprit de l’historien et celui du poète : et voilà donc pourquoi je n’entends rien à l’histoire⁹ !

Le parti pris en faveur de la poésie n’exprime pas, à proprement parler, une prédilection pour un genre – « En vers ? en prose ? Qu’importe¹⁰ ! », écrit-il dans son *Journal*. Par le biais de Schopenhauer, Gide renvoie explicitement à deux manières différentes d’appréhender le réel : l’esthétique idéaliste d’un côté, le réalisme de l’autre. Le poète est le véritable artiste, celui dont l’œuvre s’attache à l’« absolu » et demeure à l’abri des « contingence[s]¹¹ ». L’historien, au contraire, ne parvient pas à aller au-delà de la surface extérieure des choses. Soucieux de percer le voile des apparences pour atteindre les vérités essentielles, l’auteur se préoccupe peu du réel : « Je n’écrivais et ne souhaitais rien écrire que d’intime ; [...] les événements m’apparaissaient comme d’impertinents dérangeurs¹². » Le fait que, pour

⁶ *Jl*, 7 août 1891, p. 138.

⁷ *Ibid.*, 10 juin 1891, p. 130.

⁸ *Correspondance Gide-Valéry*, 21 août 1891, p. 154.

⁹ *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 211-212. Cette volonté de marquer la séparation entre le poète et l’historien était déjà au centre d’*Isabelle* (1912). Ce n’est pas un hasard si Gide fait de Gérard un étudiant de la Sorbonne aux ambitions littéraires. L’« histoire a bien aussi ses droits » (*Isabelle* [1912], *RRI*, p. 924), comme l’affirme l’abbé Santal, mais à condition de ne pas la confondre avec la littérature (voir l’article de Jean-Michel WITTMANN, « Un portrait de l’apprenti romancier en poète : *Isabelle* d’André Gide », *Revue d’Histoire littéraire de la France*, n° 106, 2006, p. 387-400).

¹⁰ *Jl*, 15 mai 1888, p. 14.

¹¹ *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 255.

¹² *Ibid.*, p. 228.

répondre à sa vocation littéraire, il se soit affirmé « poète », voilà qui porte la marque de l'époque : dans un contexte de rejet du naturalisme (et du réalisme en général), dont certains attestent la mort¹³, le jeune écrivain essaie de trouver sa place parmi les grands : « Donc Mallarmé pour la poésie, Maeterlinck pour le drame – et, quoiqu'après d'eux deux je me sente bien un peu gringalet, j'ajoute Moi pour le roman¹⁴. » Toujours soucieux de sa position vis-à-vis des « écoles » et des institutions, il s'agit, pour Gide, d'affirmer son esthétique autant que de refléter les grandes questions agitant sa génération : « Ce livre [*Les Cahiers*] me paraissait un des plus importants du monde, et la crise que j'y peignais, de l'intérêt le plus général, le plus urgent¹⁵ ». En réagissant contre l'influence directe d'un déterminisme associant le milieu, la race et l'époque – selon les critères théorisés par Hippolyte Taine¹⁶ – l'écrivain souhaite rendre au roman sa grandeur perdue, avec l'idée qu'« un roman c'est un théorème¹⁷ ». Dans la droite ligne de la subjectivité idéaliste prônée par le symbolisme, en « [tournant] le dos à la réalité¹⁸ », il préfère la « question morale » à la « question sociale¹⁹ », car le livre, pour rester une œuvre d'art, doit conserver sa valeur générale, en rien dépendante du transitoire.

« Je voudrais cet hiver m'occuper de sciences, que j'ai toujours tant aimées, d'histoire, de science politique²⁰ », écrit Gide à Jacques-Émile Blanche en 1893, après la publication du *Voyage d'Urien*. L'année suivante voit la naissance d'un projet curieux : « Ce que je voudrais encore écrire : Vie de Goethe. [...] Un livre d'histoire²¹. » Or, force est de constater

¹³ En 1891, Léon Bloy signe un article intitulé « Les funérailles du naturalisme » ; la même année, *L'Événement* publie « La mort du réalisme » (Sandrine SCHIANO-BENNIS, *La Renaissance de l'idéalisme à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 54).

¹⁴ *Correspondance Gide-Valéry*, 26 janvier 1891, p. 52. Longtemps après, il dira : « Il n'y avait pas de roman symboliste et j'avais cette prétention un peu téméraire de lui en donner un. » (Éric MARTY, *André Gide. Qui êtes-vous ? Avec les entretiens Gide-Amrouche*, op. cit., p. 160).

¹⁵ *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 243. Voir également ce passage : « Oui, mon livre, pensais-je, répondait à tel besoin de l'époque, à une si précise réclamation du public, que je m'étonnais même si quelque autre n'allait pas s'aviser de l'écrire » (*ibid.*, p. 245). Pour avoir une idée du climat littéraire dans lequel Gide fait ses premiers pas, voir Peter SCHNYDER, « André Gide avant *La NRF* », in Robert KOPP (éd.), *La Place de La NRF dans la vie littéraire du XX^e siècle : 1908-1943*, Paris, Gallimard, 2009, p. 11-45.

¹⁶ En 1891, il lit son *Histoire de la littérature anglaise* et *Les Philosophes français du XIX^e siècle* (Jacques COTNAM, « Le Subjectif, ou les lectures d'André Walter (1889-1893) », art. cit., p. 97). À la même époque, il se passionne pour la lecture de Brunetière, qu'il apprécie beaucoup plus : « La race, le milieu et le moment dit Taine. Et Brunetière objecte : et l'individu ? l'idiosyncrasie !! Et cela me plaît, ce que Brunetière objecte, car, ce que je sens le moins en moi c'est la race, et le plus au contraire c'est la très rare idiosyncrasie de mon Être. » (*Jl*, 10 juin 1891, p. 131).

¹⁷ *Les Cahiers d'André Walter* [1891], *RRI*, p. 53. Voir également *Jl*, 19 octobre 1894, p. 187-188.

¹⁸ *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 255.

¹⁹ « Question sociale ? – Certes. Mais la question morale est antécédente » (« Littérature et morale » [1897], *Jl*, p. 257).

²⁰ *Correspondance Gide-Blanche*, 13 septembre 1893, p. 76.

²¹ *Objectif*, carnet inédit, cité par Pierre MASSON, « Gide et l'histoire littéraire », in Luc FRAISSE (éd.), *L'Histoire littéraire à l'aube du XXI^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, p. 317.

que le portrait qu'il trace de lui-même dans *Si le grain ne meurt*, où il affiche un dédain radical et originel de l'Histoire, appelle à être nuancé. Encore faut-il s'entendre sur le sens de ce mot : persuadé que le passé n'est d'aucun enseignement pour le présent²², l'Histoire pour Gide est surtout l'« actualité²³ », obstacle relatif et éphémère à sa quête d'absolu. Angoissé, l'écrivain assiste à une mobilisation progressive des esprits frappant tous les domaines : dans une Troisième République en crise, entre 1893 et 1894, les écrivains s'enrôlent, appelant à une politisation croissante de la littérature²⁴. Au nom de l'Art, Gide élève sa voix contre toute écriture *historique*, et en particulier contre les tenants du « roman à thèse²⁵ », Paul Bourget en tête. Cependant, face aux dérives hermétiques du symbolisme, le point de vue gidien sur le métier d'écrivain évolue rapidement : s'il demeure convaincu que l'œuvre d'art trahit sa vocation première lorsqu'elle se veut d'intérêt national ou social, il craint que la littérature « ne sèche misérablement²⁶ ». Il se montre de plus en plus critique envers les adeptes des cénacles, dont les œuvres « [sentent] furieusement le factice et le renfermé²⁷ ». En 1893, il note dans son *Journal* : « Mes prétentions à la métaphysique sont ridicules [...]. J'en arrive, par réaction, à souhaiter de ne plus m'occuper du tout de moi-même²⁸ ». Obsédé par le « désintéressement²⁹ » qu'exige la pratique artistique, il se découvre de plus en plus *intéressé* au monde et à ses soubresauts : lors de son premier voyage africain, il lui arrive même de demander à sa mère de lui envoyer des coupures de journaux pour être informé de la chose publique³⁰. Au moment de l'affaire Dreyfus, donc, la question cruciale

²² Or, c'est justement pour démontrer que « l'histoire de l'homme aurait pu être différente » qu'en 1893, peu avant son départ pour l'Afrique du Nord, il projette « d'écrire l'histoire imaginaire d'un peuple, d'un pays, avec des guerres, des révolutions, des changements de régime, des événements exemplaires. » (*Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 272).

²³ Il s'agit d'une notation tardive que Gide confie à son *Journal* au lendemain de la Seconde Guerre mondiale : « Valéry, Proust, Suarès, Claudel et moi-même, si différents que nous fussions l'un de l'autre, si je cherche par quoi l'on nous reconnaîtra pourtant du même âge, et j'allais dire : de la même équipe, je crois que c'est le grand mépris où nous tenions l'actualité. Et c'est en quoi se marquait en nous l'influence plus ou moins secrète de Mallarmé. » (*J2*, 19 janvier 1948, p. 1057).

²⁴ Voir Pierre MASSON, *Le Disciple et l'insurgé. Roman et politique à la Belle Époque*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1987. Consulter également l'essai de Géraldi LEROY, *Batailles d'écrivains. Littérature et politique (1870-1914)*, Paris, Armand Colin, 2003.

²⁵ Voir Susan Rubin SULEIMAN, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983.

²⁶ *Correspondance Gide-Blanche*, 13 septembre 1893, p. 76.

²⁷ « Préface de l'édition de 1927 [des *Nourritures terrestres*] » [1927], *RR1*, p. 443. Pour étudier la manière dont Gide prend progressivement ses distances avec le mouvement symboliste, voir Jean-Michel WITTMANN, *Symboliste et déserteur : les œuvres « fin de siècle » d'André Gide*, Paris, Honoré Champion, 1997 et Valérie MICHELET JACQUOD, *Le Roman symboliste. Un art de l'« extrême conscience »*. Édouard Dujardin, André Gide, Rémy de Gourmont, Marcel Schwob, Genève, Droz, 2008.

²⁸ *J1*, Août 1893, p. 168.

²⁹ Il emploie ce terme à propos de Flaubert et du « saint » Mallarmé (« Interviews imaginaires, XII » [1942], *EC*, p. 369). Au tournant du siècle, le « désintéressement » est la bannière sous laquelle Gide mène sa lutte contre l'« utilitarisme ».

³⁰ *Correspondance Gide-mère*, 24-25 novembre 1893, p. 248-249.

pour l'écrivain est celle de (re)penser le rapport possible, ou impossible, entre Littérature et Histoire.

En 1898, le « J'accuse... ! » de Zola secoue le monde des Lettres. Moment capital de l'histoire de la Troisième République, il marque le passage « du dilettantisme égotiste et cérébral à l'exigence d'action et de responsabilité³¹ » : d'après l'historien Michel Winock, c'est l'acte de baptême de l'intellectuel³². Même si Gide continue d'affecter un parti pris de détachement face aux événements, il juge l'affaire « angoissante³³ ». Soucieux de s'abstenir des mouvements collectifs, il hésite à s'engager, d'autant plus que sous la pression de l'actualité, ses proches se divisent³⁴. Soumis aux réquisitions éthiques de son temps, il adopte une stratégie de repli dans la correspondance : le commerce épistolaire témoigne de sa volonté d'être hors de la logique publique, tout en lui permettant de participer, en privé et en coulisses, aux débats du temps³⁵. En janvier 1898, il cède enfin aux pressions de Léon Blum et signe la pétition en faveur de la révision du procès de Zola³⁶. Par son intervention publique, il se range, certes, du « bon côté », parmi les bien-pensants, mais il reste néanmoins loin de Dreyfus lui-même : comme le souligne Éric Marty, il assume la position d'« antisémite dreyfusard³⁷ ». Pour paradoxale qu'elle soit, cette position est à l'origine d'une réflexion profonde, qui pénètre, discrètement, l'œuvre. *Philoctète ou Le Traité des trois morales*, paru en décembre 1898 dans la très dreyfusarde *Revue Blanche*, met en scène l'opposition entre le point de vue d'Ulysse – pour qui la patrie autorise la soumission, ou la suppression, de l'individu au bénéfice de la communauté – et celui de Philoctète – qui répond à son interlocuteur par l'affirmation obstinée de sa différence. Philoctète-Dreyfus est « l'irréductible, le gêneur, le nombre premier³⁸ », la victime du pragmatisme politique d'Ulysse, pour lequel la fin – le retour à l'ordre – justifie les moyens. S'il ne condamne pas

³¹ Pierre CITTI, *Contre la décadence. Histoire de l'imagination française dans le roman (1890-1914)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987, p. 113.

³² Voir Michel WINOCK, *Le Siècle des intellectuels*, *op. cit.* Consulter également Christophe CHARLES, *Naissance des intellectuels 1880-1900*, Paris, Éditions de Minuit, 1990.

³³ *Jl*, Janvier 1898, p. 277.

³⁴ Madeleine et sa sœur Jeanne, femme de Marcel Drouin, ainsi que l'oncle Charles, sont des dreyfusards ; Eugène Rouart, et plus modérément Paul Valéry, deux parmi ses amis les plus chers, se rangent dans l'autre camp.

³⁵ À ce propos, voir sa correspondance avec Maurice Denis, Jacques-Émile Blanche, Henri de Régnier, ainsi que, bien sûr, celle avec Valéry et Rouart. Ces lettres semblent faire partie de l'« espace intermédiaire » décrit par Vincent Kaufmann, celui-ci étant « une sorte de terrain vague [...], dissimulé entre la vie et l'œuvre » (Vincent KAUFMANN, *L'Équivoque épistolaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, p. 8).

³⁶ Pour une analyse des hésitations de Gide au sujet de sa signature, voir la biographie de Frank Lestringant, qui consacre un chapitre entier à « Les trois morales de l'affaire Dreyfus » (Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. I, *op. cit.*, p. 345-412).

³⁷ Éric MARTY, « Gide aux marges de l'affaire Dreyfus », in Tania COLLANI (éd.), *Variations et inventions. Mélanges offerts à Peter Schnyder*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 61.

³⁸ « Lettre à Angèle [II] » [1898], *EC*, p. 17.

son personnage, face à la raison d'État prônée par celui-ci – « Rien n'est trop malaisé pour la Grèce³⁹ » –, Gide fait valoir la défense des droits de l'individu à cultiver son particularisme. Inspiré par les événements, *Philoctète* n'en demeure pas moins l'œuvre d'un moraliste ; au centre du drame, l'écrivain pose en effet la question de l'individualisme, qui, à cette époque, l'oppose à Maurice Barrès, et plus généralement, au camp de « ces gens-là⁴⁰ ». D'après Marty, « la querelle avec Barrès [suit] exactement la chronologie et les méandres de l'affaire Dreyfus⁴¹ ». Dans son *Philoctète*, au-delà de toute réflexion sur le fait politique, Gide souhaite surtout affirmer une vérité personnelle lui tenant particulièrement à cœur : l'individu ne vaut que pour ce qui le distingue, c'est son « originalité⁴² » qui fait sa valeur.

« La politique, monsieur ! Eh ! comment ne s'en occuper point ? [...] Déjà sans le vouloir et sans le savoir on en fait⁴³ », écrit Gide en 1905. Après l'affaire Dreyfus, qui le place face à ses devoirs d'intellectuel, il est traqué de toutes parts : « Insupportable déjeuner, où l'on ne parle que politique et où je fais semblant d'avoir des idées sur la question⁴⁴. » Gide reconnaît la nécessité pour l'écrivain de s'occuper de politique – « l'attitude des littérateurs de l'école de Gautier, ou même de Flaubert, [...] n'est plus de mise⁴⁵ » – toutefois, il reste profondément hostile au slogan « Politique d'abord⁴⁶ ! » prôné par les nationalistes. Au tournant du siècle, il se trouve bel et bien face à un cas de conscience : il s'oppose frontalement à Barrès et à Maurras tant du point de vue littéraire que du point de vue personnel – il est homosexuel et protestant – toutefois, il en partage (avec des réserves⁴⁷) les idées. Si, en 1909, il n'approuve le parti qu'« en théorie⁴⁸ », en 1910, le rapprochement n'est plus seulement intellectuel : Gide participe à un meeting de

³⁹ *Philoctète ou Le Traité des trois morales* [1898], *RR1*, p. 450.

⁴⁰ *J1*, 27 novembre 1897, p. 268 : « Je continue à lire *Les Déracinés*. Ces gens-là me suppriment ; je n'ai de raison d'être qu'en leur étant hostile. »

⁴¹ Éric MARTY, « Gide aux marges de l'affaire Dreyfus », in Tania COLLANI (éd.), *Variations et inventions. Mélanges offerts à Peter Schnyder*, op. cit., p. 65.

⁴² « À propos des *Déracinés* de Maurice Barrès » [1898], *EC*, p. 6.

⁴³ « Chronique générale. Première visite de l'interviewer. Lettre à M. Édouard Ducoté » [1905], *ibid.*, p. 130.

⁴⁴ *J1*, 6 mars 1906, p. 510.

⁴⁵ *Correspondance Gide-Ghéon*, t. II, 15 mai 1909, p. 721-722, cité par Jean-Michel WITTMANN, « Gide, un "anti-Maurras" ? », in Olivier DARD, Michel LEYMARIE et Neil MCWILLIAM (éds), *Le Maurrassisme et la culture. L'Action française. Culture, société, politique*, t. III, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2010, p. 104.

⁴⁶ « Journal sans dates [décembre 1910] », *EC*, p. 259.

⁴⁷ « Journal sans dates [décembre 1909] », *ibid.*, p. 200 : « Ces écrivains de parti qui vous poussent par les épaules gêneront toujours qui tâche à marcher droit. »

⁴⁸ *Correspondance Gide-Ghéon*, t. II, 15 mai 1909, p. 721-722, cité par Jean-Michel WITTMANN, « Gide, un "anti-Maurras" ? », in Olivier DARD, Michel LEYMARIE et Neil MCWILLIAM (éds), *Le Maurrassisme et la culture. L'Action française. Culture, société, politique*, t. III, op. cit., p. 102.

l'Action française, à la fin duquel il verse sa souscription pour la ligue⁴⁹. Dans cet immédiat avant-guerre, où le nationalisme occupe une position d'hégémonie dans le champ intellectuel, l'écrivain se montre sensible aux questions concernant la pureté de la langue et la survie du génie français. Dans le contexte de la querelle autour du « classicisme », l'espace littéraire et l'espace idéologique se recourent ; à travers son activité critique – en particulier, les trois articles de la série « Nationalisme et littérature » (1909) – Gide essaie de *dépolitiser* le débat, voire de contredire Maurras sans pour autant engager un débat avec lui : s'il approuve sa pensée conservatrice, il ne peut accepter son dogmatisme littéraire⁵⁰. C'est dans cette perspective qu'il faut lire la fondation, en 1908, de *La Nouvelle Revue française*, dont le choix du titre n'est pas anodin : « C'est en somme un mouvement qui a des analogies avec celui de l'Action française, dans ce qu'elle a de meilleur (retour à l'ordre, à la probité politique) mais qui s'est placé dans un autre domaine, uniquement intellectuel, surtout littéraire⁵¹ ».

Bien qu'il leur soit proche du point de vue idéologique, Gide continue donc à s'opposer aux nationalistes sur la définition du métier d'écrivain. Même après l'expérience de l'affaire Dreyfus, où il a assumé de façon plus ou moins évidente sa responsabilité d'intellectuel, sa position est encore celle du Narrateur de *Paludes*, qui apostrophe ainsi l'auteur des *Déracinés* : « Barrès, vous le savez bien, le député⁵² ». En 1910, il affirme : « Sans doute la politique nous presse aujourd'hui d'une manière très urgente ; mais la politique se développe sur un plan, la littérature sur un autre⁵³ ». C'est armé de cette conviction profonde, quelque peu décalée par rapport à la conception alors dominante, qu'il s'apprête à affronter le grand événement de ce début de siècle : la Grande Guerre.

⁴⁹ Alain GOULET, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Minard, 1985, p. 160.

⁵⁰ À ce propos, voir Auguste ANGLÈS, *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue française*, t. I, Paris, Gallimard, 1978, p. 184-218 (« III. Des convictions » ; « IV. Une querelle d'époque »).

⁵¹ Lettre de Roger Martin du Gard à Marcel de Coppet, 12 mai 1912, citée par Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. I, *op. cit.*, p. 705-706. « L'épithète française ne pouvait pas ne pas entrer en résonance avec celui d'Action française », note Alain Goulet (*Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide, op. cit.*, p. 156). De son côté, Pierre Masson observe également : « La jeune [revue], par son titre, exprimait une orientation réelle en direction de l'ordre et du nationalisme tels que les célébrait alors *L'Action française* à la même époque » (*EC*, p. 1035).

⁵² *Paludes* [1894], *RRI*, p. 303.

⁵³ « Journal sans dates [décembre 1910] », *EC*, p. 259.

2. « Cette guerre n'est pas pareille à une autre guerre⁵⁴ »

Le 12 novembre 1892, Gide est convoqué au conseil de révision de Nancy. C'est pour lui une dure épreuve, comme il l'écrit à Régnier : « C'est le désir de se tuer – sitôt qu'on comprend que c'est bien *soi* qui est là, et que ce n'est plus la littérature⁵⁵. » Cette expérience – « une calamité insupportable » – est évoquée dans *Si le grain ne meurt*, où l'écrivain se dit influencé par le milieu du *Mercur* de France, farouchement antimilitariste : « L'uniforme était assimilable, selon eux, à la livrée des domestiques⁵⁶ ». Bien que le *Journal* ne porte pas de traces évidentes de cet antimilitarisme, Gide était bien loin d'avoir le culte de l'armée, et cela transparaît dans ses œuvres. Dans *La Porte étroite* (1909), tout le drame d'Alissa naît de l'infidélité de sa mère, Lucile Bucolin, quittant le foyer familial pour un « officier », un « jeune homme en uniforme de lieutenant⁵⁷ ». De plus, même si Jérôme – envoyé à Nancy comme l'auteur – « supporte fort allégrement » son service militaire, celui-ci est considéré comme un obstacle à son mariage avec sa cousine⁵⁸. Dans *Les Caves du Vatican* (1914), le Narrateur se moque de l'ingénuité de Fleurissoire et de « sa confiance dans l'armée⁵⁹ » : ayant vu des militaires dans les escaliers, le personnage se dit rassuré du lieu où Baptistin l'a conduit ; en réalité, l'édifice de la rue dei Vecchierelli a toutes les apparences d'une maison close. Ainsi disposé contre l'armée, c'est avec plaisir que Gide se voit délivré de ses obligations militaires en raison de sa « faiblesse de constitution » et de sa « prédisposition à la tuberculose⁶⁰ ».

Comme ceux de ses amis qui ne sont pas mobilisés, dès la déclaration de guerre, l'écrivain essaie de se rendre utile. L'émulation d'héroïsme des premiers jours laisse rapidement place au sentiment de la vanité des efforts : « Une carte-lettre de Ghéon, tout déçu : le petit hôpital dont il aurait la direction n'est qu'un lieu de plaisance ; on n'y voit aucun blessé⁶¹. » La victoire inespérée de la Marne est une trêve de bien courte

⁵⁴ *Jl*, 15 novembre 1914, p. 885.

⁵⁵ Lettre inédite de Gide à Henri de Régnier, citée in *Jl*, p. 1393, note 3.

⁵⁶ *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 260.

⁵⁷ *La Porte étroite* [1909], *RR1*, p. 818.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 862. « – Quand penses-tu épouser Alissa ? – Pas avant mon service militaire » (*ibid.*, p. 832) ; « À cause de tes études, de ton service militaire, vous ne pouvez pas vous marier avant nombre d'années » (*ibid.*, p. 845).

⁵⁹ *Les Caves du Vatican* [1914], *ibid.*, p. 1090.

⁶⁰ Jean DELAY, *La Jeunesse d'André Gide* [1957], t. II, Paris, Gallimard, 1992, p. 190.

⁶¹ *Jl*, 18 août 1914, p. 845. Voir également *Correspondance Gide-Valéry*, 4 octobre 1914, p. 742 : « Deux jours après l'ordre de mobilisation, Marcel et moi avons pris le dernier train qui emmenât à Paris des voyageurs. À Paris, je me suis occupé, ou du moins j'ai tâché de m'occuper, à la Croix-Rouge. [...] [Mais] tous les postes sérieux étaient déjà occupés, de sorte que bientôt, après m'être absurdement démené, j'ai dû me résigner à l'inutilité et à l'angoisse inactive. »

durée : quelques jours après, le 17 septembre, Gide apprend la mort de Charles Péguy, tué à Villeroy, à vingt kilomètres seulement de Paris⁶². Près du front, la capitale se trouve dans une situation de désordre : les hôpitaux sont submergés et des familles entières sont rassemblées pendant des semaines au Cirque d'Été, dans des conditions d'hygiène déplorables⁶³. Les Van Rysselberghe, installés en France depuis le début du siècle, Charles Du Bos et Gide, aidés par d'autres amis, décident de fonder une œuvre d'aide aux réfugiés : telle est l'origine du Foyer franco-belge, où, à partir d'octobre 1914 et pendant à peu près un an et demi, il déploie chaque jour toutes ses énergies. Enfermé du matin au soir dans une propriété sur l'Avenue de La Motte-Piquet, il n'est pas moins engagé dans le tourbillon de pétitions et de manifestes agitant le milieu intellectuel. Le 12 mars 1915, le *Journal des débats* publie un extrait d'un appel lancé contre « les représentants de la culture germanique », qui auraient « couvert les crimes et attentats commis sur les territoires envahis par les armées allemandes ». Parmi les signataires de ce texte figure le nom de Gide⁶⁴. Bien que les conditions soient défavorables à la création – « tout travail d'imagination m'est impossible⁶⁵ » – il ne se décourage pas : « Il n'y a pas de raison de renoncer à tout ; de 7 à 8, je pourrais étudier mon piano, par exemple ; ou m'occuper à une traduction⁶⁶. » La traduction apparaît à Gide comme un engagement efficace dans la guerre, au moment où il se *désengage* du Foyer. Lorsqu'il se lance dans *Typhon* de Conrad, en juin 1916, il reçoit cette lettre de Jean Schlumberger :

Certes, il importe que l'on traduise les ouvrages allemands sur la métallurgie et la chimie ; parce que nous pouvons en profiter ; mais nous ne faisons que donner satisfaction à l'orgueil teuton lorsque nous faisons connaître un Dehmel ou un George. La cordialité artistique a joué un rôle assez sinistre dans l'avant-guerre. C'était le tampon de chloroforme destiné à nous assoupir. Ne nous y exposons pas une seconde fois. Les Allemands "profitaient" de notre art, comme de nos prostituées. C'était parfait pour ménager une transition, une fusion entre les deux pays. Mais si précisément tout notre effort doit tendre à nous raidir contre l'invasion⁶⁷ ?...

⁶² *Jl*, 18 septembre 1914, p. 867.

⁶³ Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. I, *op. cit.*, p. 792.

⁶⁴ *Journal des débats politiques et littéraires. Édition hebdomadaire*, 22^e année, n° 1100, 12 mars 1915, « Informations générales », p. 397, cité par Frank LESTRINGANT, « André Gide et la Grande Guerre », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, t. 160, janvier-mars 2014, p. 456. Ce texte est une réponse au « Aufruf der 93 an die Kulturwelt » (« Manifeste aux nations civilisées ») du 4 octobre 1914, signé par 93 intellectuels allemands. Composé de six paragraphes introduits par les mots « Es ist nicht wahr » (« Ce n'est pas vrai »), le manifeste rejette une à une les principales accusations concernant la responsabilité de la guerre et le « viol de la Belgique », en les retournant contre les pays de l'Entente (la version française du texte a été reproduite dans le n° 17 de la revue *Foi et vie* du 1^{er} novembre 1914).

⁶⁵ *Jl*, 15 juin 1916, p. 949.

⁶⁶ *Ibid.*, 16 janvier 1916, p. 914.

⁶⁷ *Correspondance Gide-Schlumberger*, 6 juin [1916], p. 604. Outre la traduction de Conrad (juin 1916) et celle d'*Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare, Gide projette avec Jean Schlumberger de publier une édition de *Drum-Taps* de Whitman (*ibid.*, 28 juin 1916, p. 605-606).

Ainsi, l'absence des Allemands aux Éditions de La NRF – placées sous la responsabilité de Gaston Gallimard⁶⁸ – semble refléter le jeu des alliances. La traduction littéraire et le sentiment patriotique vont de pair : en s'occupant exclusivement d'écrivains de langue anglaise, Gide défend – et revitalise – la langue et la culture française⁶⁹.

Au printemps 1915, la mort de Dominique Dupouey, et quelques jours après, celle du poète anglais Rupert Brooke, contribuent à le plonger dans une profonde crise mystique⁷⁰. La détresse existentielle et spirituelle marquant « l'an de disgrâce 1916⁷¹ » s'accompagne d'une évolution idéologique assez marquée, aboutissement du parcours entamé avant le début des hostilités. Alors qu'en 1914, il croyait encore à l'idée d'une guerre régénératrice – il suffit de lire le poème qui clôt son *Journal* de 14⁷² – après Verdun et La Somme, comme pour beaucoup de ses contemporains, la confiance vacille. C'est alors que suite à un mois d'hésitations, il communique à Maurras sa parfaite communion de pensée avec lui. *L'Action française* datée du 5 novembre 1916 publie sa lettre intégralement, en l'incorporant à un article sous forme de chronique⁷³. Gide, qui aimait se définir comme un « dilettante⁷⁴ » de la politique, finit par choisir un parti, et même face à l'aveuglement de Maurras vis-à-vis du génie de Verhaeren, mort à La Panne en cette fin d'année, il n'en démord pas⁷⁵. Quelques mois plus tard, par l'envoi d'une deuxième lettre, il va même jusqu'à renouveler son adhésion : « *L'Action française* est, somme toute, le seul journal en France qui se soit bien tenu durant la guerre. [...] Pour moi, je ne puis que vous redire ce que je vous écrivais l'an passé, et que je pense plus fort encore [aujourd'hui]⁷⁶. » Même si le courrier est publié sous couvert d'anonymat, Roger Martin du Gard ne tarde pas à reconnaître

⁶⁸ Si, à la déclaration de guerre, les fondateurs s'étaient réunis et avaient décidé que *La NRF* ne paraîtrait pas pendant la durée du conflit, Gallimard continue son travail au comptoir d'édition, en dépit des contraintes matérielles (voir Alban CERISIER, *Une histoire de La NRF*, Paris, Gallimard, 2009, p. 210-226).

⁶⁹ Amélie AUZOUX, « André Gide et Valéry Larbaud : deux traducteurs en guerre (1914-1918) », in Christine LOMBEZ (éd.), *Traducteurs dans l'Histoire, traducteurs en guerre, Atlantide*, n° 5, 2016, p. 33-42. En ligne : <<http://atlantide.univ-nantes.fr>> [consulté le 05/05/2017].

⁷⁰ C'est sous le titre de *Numquid et tu... ?* – emprunté à l'Évangile de Jean – que Gide publie en 1922 le « cahier vert » dans lequel il note, de janvier à juin 1916, ses réflexions sur le christianisme. L'écrivain a été profondément bouleversé par la conversion de son ami Henri Ghéon, qui le 9 janvier 1916 lui envoie un billet lapidaire : « Je te dis seulement ceci : j'ai sauté le pas » (*Correspondance Gide-Ghéon*, t. II, p. 895 ; *J1*, 17 janvier 1916, p. 915). Beaucoup plus tard, Gide affirmera que « la guerre permet à la religion de faciles conquêtes » (*J2*, 12 octobre 1940, p. 737).

⁷¹ *J1*, 31 décembre 1916, p. 983.

⁷² *Ibid.*, 15 novembre 1914, p. 885-886.

⁷³ Voir la biographie de Frank Lestringant, où sont également reproduits les différents brouillons de la lettre (*André Gide, l'inquisiteur*, t. I, *op. cit.*, p. 874-880).

⁷⁴ « Chronique générale. Première visite de l'interviewer » [1905], *EC*, p. 130.

⁷⁵ Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. I, *op. cit.*, p. 887-890.

⁷⁶ Lettre transcrite dans « Varia », *BAAG*, n° 55, juillet 1982, p. 434.

le style de son ami et à mesurer la distance qui les sépare. Pacifiste de la première heure, convaincu que l'avenir sortira du socialisme, Martin du Gard se moque du réveil tardif de Gide à la vie publique : « [Il est] un rêveur [...] qui a vécu quarante ans sans lire un journal⁷⁷ ». Or, à cette époque, le socialisme représente justement l'une des préoccupations majeures de Gide. Sur ce futur sympathisant communiste, il n'exerce aucun attrait ; bien au contraire, la révolution d'Octobre lui inspire des craintes de « guerre civile⁷⁸ ». Lors d'un déjeuner, il rassure son ami Lucien Maury, tout aussi inquiet que lui quant au destin de la France : « Il croit inévitable la révolution et ne sait comment on pourra s'y opposer. [...] [Je] lui parle de l'organisation de résistance que travaille à former l'*Action Française*⁷⁹ ». S'il ne présente pas le parti de Maurras comme le meilleur, il est à ses yeux le seul rempart possible contre la « vague de socialisme » qui s'apprête à « submerger » l'Europe⁸⁰. Reste que Gide, dont l'adhésion idéologique ne fait pas de doute, a une manière d'appréhender la politique qui est plutôt éloignée de celle du *leader* de l'Action française. L'écrivain plaide pour une réforme de l'homme, et non pas du « système⁸¹ », car, comme au temps de l'affaire Dreyfus, son regard reste celui d'un moraliste.

S'il avait accepté pour un temps de subordonner les « choses de l'esprit » à la « raison d'État⁸² », en 1918, Gide s'interroge sur la manière d'affirmer sa présence au monde sans rien abdiquer de son indépendance et sans rien sacrifier de son œuvre. Au lendemain de la paix, la publication de sa « Préface » aux *Lettres* de Dupouey – jeune officier maurrassien mort à la guerre, celui que Ghéon tient pour son initiateur à la foi catholique⁸³ – fait beaucoup parler d'elle. Écrite sous la pression des circonstances, et les contraintes de l'amitié, ce texte met en jeu une question capitale, celle de l'engagement, mot dont l'usage était encore assez rare à l'époque⁸⁴. Dans le climat fortement politisé de l'après-guerre, il s'agit pour Gide – comme pour *La NRF* de Jacques Rivière – de (re)trouver une juste distance à l'égard

⁷⁷ Lettre de Roger Martin du Gard à Pierre Margaritis, 24 décembre 1917, citée par Yaël DAGAN, *La NRF entre guerre et paix (1914-1925)*, Paris, Tallandier, 2008, p. 115.

⁷⁸ Gide, partisan du « retour à l'ordre » prôné par Maurras, s'inquiète d'une désagrégation interne. C'est en 1915, lorsqu'il est consterné par la propagande antimilitariste de Romain Rolland, qu'il emploie pour la première fois le terme de « guerre civile » (*Jl*, 13 décembre 1915, p. 910).

⁷⁹ *Ibid.*, 3 mars 1918, p. 1060.

⁸⁰ *Ibid.*

⁸¹ *Jl*, Feuillet 1918, p. 1089. Si l'écrivain est tenté pour un temps de réfléchir « aux conditions nécessaires à la restauration du "pouvoir royal" » (Alain GOULET, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide, op. cit.*, p. 161), il n'approuve jamais complètement le maurrassisme, favorable au rétablissement monarchique.

⁸² *Correspondance Gide-Schlumberger*, 12 février 1917, p. 615.

⁸³ *Correspondance Gide-Ghéon*, t. II, 24 janvier 1916, p. 900-901 : « Je suis rentré spontanément dans ma confession : celle où j'ai été élevé, celle où vient de fleurir pour moi l'exemple miraculeux de Dupouey qui a bouleversé mon âme. »

⁸⁴ Voir Hélène BATY-DELALANDE, « De l'"engagement" chez les écrivains avant Sartre : essai de généalogie lexicale », *Les Temps Modernes*, n° 635-636, 2006, p. 207-248.

de l'actualité et de (re)définir la finalité de la littérature, sa raison d'être, sa légitimité. « Y-a-t-il encore place pour une revue qui ne sera pas politique ? », telle est la question⁸⁵. Dans l'article à valeur de programme publié en tête du numéro de juin 1919 de *La NRF*, Jacques Rivière appelle à une « démobilisation de l'intelligence⁸⁶ », mais ce retour à la pureté de l'art implique un certain rapport au réel, imposé par la conjoncture historique. Tout en évoquant la présence d'« une Force qui [...] tient rivés à l'actualité⁸⁷ », il défend l'idée d'un « écartement⁸⁸ » entre littérature et politique, soucieux de prendre ses distances par rapport à Ghéon et Schlumberger, voire par rapport à la droite conservatrice et catholique. Gide, pour sa part, défend le point de vue du nouveau directeur, en refusant toute compromission entre « Art et Pensée⁸⁹ ». À l'exigence d'une littérature prenant la forme d'un devoir social, il oppose le modèle d'une écriture qui trouve en elle-même sa raison d'être. C'est dans cette perspective qu'il faut lire son éloge passionné de la « gratuité » de la *Recherche* :

Il est étrange que de tels livres viennent à une heure où [...] la contemplation ne semble plus possible, plus permise, où, mal ressuyés de la guerre, nous n'avons plus de considération que pour ce qui peut être utile, servir. Et soudain l'œuvre de Proust, si désintéressée, si gratuite, nous apparaît plus profitable et de plus grand secours que tant d'œuvres dont l'utilité seule est le but⁹⁰.

En apparence, il n'y eut pas de grand changement dans l'orientation de *La NRF*. « La guerre est venue, la guerre a passé⁹¹ », affirme encore Rivière dans son article-programme. Si le souci principal du jeune directeur est celui de créer une impression de continuité, cela ne veut pas dire qu'il ignore la portée de l'événement, qui représente, pour tout le cercle *NRF*, une catastrophe insurmontable. Le cas de Gide, vivant une profonde transformation personnelle et intellectuelle, est emblématique. Dans son *Journal des Faux-monnayeurs*, entamé en juin 1919, il évoque à plusieurs reprises le projet de faire le bilan de son époque. Cela pose évidemment des problèmes d'ordre esthétique, car son souci, depuis toujours, est de conserver à son œuvre la valeur universelle propre à toute création littéraire. L'auteur est

⁸⁵ Lettre de Jacques Rivière à Jean Schlumberger, citée in Pierre HEBEY (éd.), *L'Esprit NRF (1908-1940)*, Paris, Gallimard, 1990, p. 237.

⁸⁶ L'expression est en réalité d'Albert THIBAUDET, qui n'intervient dans le débat qu'en 1920 (« Sur la démobilisation de l'intelligence », *La Nouvelle Revue française*, n° 76, janvier 1920, p. 129-140).

⁸⁷ Jacques RIVIÈRE, « *La Nouvelle Revue française* » [1919], in *Études (1909-1924). L'Œuvre de Jacques Rivière à La Nouvelle Revue française*, édition établie et annotée par Alain Rivière, Paris, Gallimard, 1999, p. 36.

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ *Correspondance Gide-Schlumberger*, 3 mars 1918, p. 665.

⁹⁰ « Billet à Angèle [juin 1921] », *EC*, p. 293.

⁹¹ Jacques RIVIÈRE, « *La Nouvelle Revue française* » [1919], in *Études (1909-1924). L'Œuvre de Jacques Rivière à La Nouvelle Revue française*, *op. cit.*, p. 30.

partagé entre le désir de broser un tableau de son temps et la nécessité d'éviter toute historicité, convaincu qu'« en art, il n'y a pas de problèmes – dont l'œuvre d'art ne soit la suffisante solution⁹² ». Animé par la volonté d'être tout à la fois « rétrospectif et actuel », « tout à la fois précis et non situé⁹³ », il décide enfin de ne pas évoquer d'époque historique précise. Il opte alors pour une stratégie de brouillage chronologique, en faisant d'une phrase célèbre de Mallarmé son mot d'ordre : « “Tricher avec son temps est en art l'acte capital⁹⁴.” » Les ancrages temporels s'accroissent, et se contredisent : avec l'escroquerie des pièces d'or, l'action se situe avant 1914⁹⁵, tandis qu'avec les allusions explicites aux doctrines de Freud et aux Avant-Gardes, elle se situe dans les années 20. Bien qu'« emmerdé » par les articles de Maurras – détail qui ne relève certes pas du hasard – un des amis d'Olivier lit *L'Action française* : le journal, pourtant, ne fut créé qu'après la mort d'Alfred Jarry, qui fait son apparition dans la troisième partie de l'œuvre⁹⁶. Si Michel Raimond situe l'intrigue des *Faux-monnayeurs* dans un monde « hors du temps⁹⁷ », nous sommes d'accord avec Jean-Michel Wittmann sur le fait que la dimension *historique* du roman ne disparaît pas complètement⁹⁸. Guidé par le souci d'inventorier les idées politiques dont le conflit lui a fait éprouver les séductions, Gide essaie de concilier littérature et actualité, voire d'écrire « un roman d'idées qui ne cesse pas pour autant d'être une œuvre d'art⁹⁹ ». Ainsi, la guerre inaugure dans l'itinéraire gidien un rapport au réel tout à fait inédit : *Les Faux-monnayeurs* s'élaborent dans l'interstice entre une conscience des droits inaliénables de l'esprit et une exigence historique ressentie de manière de plus en plus pressante.

À bien y regarder, *Les Faux-monnayeurs*, publié en 1926, représente l'aboutissement d'un parcours entamé à partir de la sortie de deux recueils d'articles, *Morceaux choisis* (1921) et *Incidences* (1924). Le premier répond à une exigence rétrospective, comme l'explique le bref avertissement qui apparaît au verso de la page de titre de la première édition : « Il nous a paru que nous devions [...] donner la préférence aux pages les plus significatives d'un auteur auquel les critiques ont souvent reproché de se dérober¹⁰⁰. » Pour

⁹² *L'Immoraliste* [1902], RR1, p. 592.

⁹³ *Le Journal des Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 523 et p. 527.

⁹⁴ « Préface aux *Poésies complètes* d'Emmanuel Signoret » [1908], EC, p. 449.

⁹⁵ « Toute l'histoire des fausses pièces d'or ne peut se placer qu'avant la guerre, puisque, à présent, les pièces d'or sont exilées. » (*Journal des Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 527).

⁹⁶ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *ibid.*, p. 177 et p. 393. Pour une étude de la chronologie interne du roman, voir Alain GOULET, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, *op. cit.*, p. 109-111.

⁹⁷ Michel RAIMOND, *Le Roman contemporain. Le signe des temps*, cité par Alain GOULET, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, *op. cit.*, p. 11.

⁹⁸ Jean-Michel WITTMANN, *Gide politique. Essai sur Les Faux-monnayeurs*, *op. cit.*, p. 25-27.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 47.

¹⁰⁰ André GIDE, *Morceaux choisis*, Paris, Éditions de La NRF, 1921.

Gide, il s'agit donc essentiellement de dresser le panorama de sa réflexion (et de sa production) d'avant-guerre ainsi que d'effacer l'image d'un écrivain compromis avec la droite nationaliste¹⁰¹. Au sommaire du recueil figure également « Réflexion sur l'Allemagne », extrait de l'article déjà paru dans *La NRF* de juin 1919 : convaincu de la nécessité d'une Europe pacifique et unie, Gide inaugure le nouveau cours de sa vie intellectuelle. *Incidences*, recueil complémentaire au précédent, fait l'inventaire de ses nouvelles préoccupations. Inquiet de l'immobilisme dans lequel stagne l'opinion – « nous vivons de bluff¹⁰² » – il éprouve le sentiment d'une responsabilité française lourde de conséquences : « L'écrasement de l'Allemagne ! J'admire si quelque esprit sérieux peut le souhaiter, fût-ce sans y croire¹⁰³. » En dépit de sa germanophilie, Gide hésite à entrer dans la frénésie du débat public, en prenant soin d'éviter toute dilution dans la collectivité¹⁰⁴. Cela ne l'empêche pas de prendre position et de revenir sur son attitude au cours du conflit, en donnant les explications qui suivent :

Quand j'abandonne à leur penchant naturel mes pensées, elles vont vers la gauche extrême, et je ne les ramène à droite que par l'effort de ma raison. Cet effort je l'ai donné durant la guerre, par opportunité, par urgence, et je le donne encore par égard pour quelques amis à qui il me déplaît de déplaire – et qui ne se doutent sûrement pas de ce que je prends sur moi pour eux¹⁰⁵.

Les événements suivants permettront d'attester le bien-fondé de cette affirmation : défini par Maurras comme l'« un de nos écrivains les plus subtils et raffinés¹⁰⁶ », la paix venue, Gide devient la cible des attaques de la droite nationaliste, Massis en tête : « Il n'y a qu'un mot pour définir un tel homme [...] : c'est celui de démoniaque¹⁰⁷. » Porteuse d'un profond

¹⁰¹ CPDI, 19 avril 1921, p. 78 : « La composition de ce livre m'importe beaucoup. À travers mon choix, je veux enfin dessiner ma figure ; il est temps. Je voudrais que tout soit du meilleur et s'organise. » Voir Alain GOULET, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, op. cit., p. 560-568.

¹⁰² CPDI, 22 février 1922, p. 110.

¹⁰³ André GIDE, « Réflexions sur l'Allemagne » [1919], in *Incidences* [1924], op. cit., p. 13. Par la suite, Gide reviendra souvent de manière critique sur les conditions imposées à l'Allemagne à l'issue de la Première Guerre mondiale : « Mais pourtant je me dis ceci : il était impossible de maintenir longtemps certaines clauses absurdes du déplorable Traité de Versailles » (*Correspondance Gide-Last*, 2 octobre 1938, p. 62). Il y fait encore allusion au cours de la Seconde Guerre mondiale (*J2*, 24 juin 1940, p. 704) et à la fin de celle-ci, quand, citant le *Journal de Nuremberg*, il note : « "Il n'y aurait jamais eu de Hitler sans le Traité de Versailles" [...]. Personne, en ce temps, pour dénoncer cette évidence. [...] *Ut sementem feceris, ita metes.* » (*Ibid.*, 5 mai 1949, p. 1078).

¹⁰⁴ En 1924, par exemple, il refuse de donner son adhésion à une souscription *Pour les malheureux d'Allemagne*. L'appel, lancé par le Comité français de Secours aux enfants, est reproduit dans le numéro du 12 janvier 1924 des *Libres propos*. Parmi les signataires, son oncle Charles Gide, Romain Rolland, Jean-Richard Bloch, René Arcos.

¹⁰⁵ « Billet à Angèle [avril 1921] », *EC*, p. 286.

¹⁰⁶ Charles MAURRAS, *L'Action française*, 21 décembre 1917. Version en ligne : <<http://gallica.bnf.fr>> [consultée le 05/05/2017].

¹⁰⁷ Henri MASSIS, « L'influence de M. André Gide », *La Revue universelle*, 15 novembre 1921, p. 29. Version en ligne : <<http://www.gidiana.net/MASS1.htm>> [consulté le 05/05/2017].

changement idéologique, la guerre joue un rôle clé dans l'itinéraire de l'écrivain, à la fois du point de vue intellectuel et esthétique. Après 1918, Gide s'envisage comme quelqu'un qui peut agir, et écrire, *politique*.

3. « Inquiéter, tel est mon rôle¹⁰⁸. »

Voyage au Congo paraît dans *La NRF* en une dizaine de livraisons, entre 1926 et 1928. Une fois dépassé « l'absurde culte des “compétences¹⁰⁹” » ayant dominé sa jeunesse, Gide s'indigne des abus coloniaux sur la population civile et décide de dénoncer cette injustice. C'est seulement dans un deuxième temps qu'il cherche des documents pour appuyer ses propos, car au départ sa réaction est spontanée : « Je ne savais trop tout d'abord à quoi je m'engageais, quel pourrait être mon rôle, et en quoi je serais utile. [...] À présent je sais ; je dois parler¹¹⁰. » Baptisé « contemporain capital¹¹¹ » par André Rouveyre en 1924, il préfère l'appellation d'« inquieteur ». Le terme, utilisé pour la première fois au lendemain de la publication des *Cahiers d'André Walter*¹¹², assume ici une connotation tout à fait positive : l'inquieteur est celui qui n'est pas le porte-parole de la société, mais qui, bien au contraire, en remet en cause les valeurs, brouille ses repères, sème le doute. C'est dans cette perspective qu'il faut considérer la création, dans *La NRF*, d'une rubrique consacrée aux faits divers (1926) ; comme il l'écrit dans la préface au premier (et seul) volume de la collection « Ne jugez pas », son propos est de « [bousculer] certaines notions trop facilement acceptées, et [...] [de forcer] à réfléchir¹¹³ ».

Avec *Voyage au Congo*, il ne s'agit pas encore à proprement parler de politique. Cependant, dans *La Trahison des clercs* de Julien Benda, publié en 1927, Gide figure déjà parmi ceux qui ont cédé à son emprise. Ses *Pages du Journal*, dont il entreprend la publication dans *La NRF* à partir de 1932, attestent de ses prises de position lucides. Il ne s'agit plus seulement de se battre au nom de la justice, mais de défendre un choix

¹⁰⁸ *Journal des Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 557.

¹⁰⁹ *Correspondance Gide-Schlumberger*, 1^{er} mars 1935, p. 863.

¹¹⁰ *Voyage au Congo* [1926], SV, p. 400-401.

¹¹¹ Dans une série de trois articles publiés dans *Les Nouvelles littéraires* (octobre-novembre 1924), André Rouveyre qualifie Gide de « contemporain capital ». Si l'expression renvoie au prestige littéraire de l'écrivain, « contemporain capital » fait surtout penser à « peine capitale », ou à « ennemi capital ». À ce propos, voir Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquieteur*, t. II, Paris, Flammarion, « Grandes biographies », 2012, p. 243-250.

¹¹² En 1892, Gide écrit : « Ce grand inquieteur de Louÿs m'aura-t-il manqué deux fois de parole ? » (*Correspondance Gide-Régner*, 29 mai 1892, p. 38-39).

¹¹³ André GIDE, *L'Affaire Redureau suivie de Faits divers*, Paris, Gallimard, 1930, p. 114.

idéologique, *en montant* : « J'aimerais vivre assez pour voir le plan de la Russie réussir » ; « Je voudrais crier très haut ma sympathie pour la Russie » ; « Et, s'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U.R.S.S., je la donnerais aussitôt¹¹⁴... ». De la tribune – en mars 1933, il est le président d'une manifestation organisée par l'Association des écrivains et des artistes révolutionnaires (A.E.A.R.) contre l'avènement d'Hitler¹¹⁵ – à l'action publique – en janvier 1934, il se rend à Berlin avec Malraux pour réclamer la libération de Georgi Dimitrov et de ses compagnons¹¹⁶ – son activité politique continue de se développer. Si ses déclarations ne tardent pas à faire de lui un sympathisant du Parti Communiste Français, Gide continue de se présenter comme un « inapte à la politique », en refusant toute forme d'embrigadement¹¹⁷. Ses réticences s'expliquent par sa hantise des idéologies – « Pour moi il n'y a jamais de fait acquis, dans aucun domaine, tout est sujet à révision, [...] c'est trop simple d'emboîter un système¹¹⁸ » – et par l'originalité de son point de vue, qui est celui d'un individualiste communiste¹¹⁹. En 1935, à l'Union pour la Vérité, il affirme : « Si je n'ai pas senti des contradictions entre la position communiste et la position individualiste, n'est-ce point parce que cette contradiction reste théorique et factice¹²⁰ ? ». Ainsi, Gide envisage son engagement en humaniste : son combat contre le « capitalisme et [...] tout ce qui se tapit à son ombre » est mené au nom de l'homme, dont il faut « tirer parti de toutes les valeurs, [...] obtenir le meilleur¹²¹ ». Ce « meilleur » est bien sûr la littérature, et plus généralement, la culture, de plus en plus menacée par la montée des fascismes. Dans son discours au Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, en juin 1935, il revendique pour chaque pays sa littérature en prônant le maximum de liberté et de tolérance¹²².

Modulée de différentes manières, cette question traverse toute la période de son rapprochement avec le communisme, car si Gide pense son engagement en humaniste, il le

¹¹⁴ *J2*, 13 mai 1931, p. 272 ; *ibid.*, 27 juillet 1931, p. 296 ; *ibid.*, 23 avril 1932, p. 362.

¹¹⁵ S'il accepte de présider cette réunion et d'autres qui lui ont succédé, Gide refusera toujours d'adhérer à l'Association : « Le plus clair résultat d'un tel engagement serait tout aussitôt de me retenir de plus rien écrire. » (« Lettre à l'A.E.A.R. » [1932], *Littérature engagée*, édition établie et présentée par Yvonne Davet, Paris, Gallimard, 1950, p. 18).

¹¹⁶ Voir l'« Adresse à la mère de Dimitrov », *ibid.*, p. 43-44.

¹¹⁷ *J2*, 13 juin 1932, p. 369 : « Au demeurant parfaitement inapte à la politique. Ne me demandez donc point de faire partie d'un Parti. » Voir également *ibid.*, « Feuilletts retrouvés » [1934], p. 479 : « J'ai déclaré mon adhésion à la cause du communisme, mais refusé de m'inscrire au parti. »

¹¹⁸ *CPD2*, 14-15 décembre 1933, p. 359.

¹¹⁹ Voir Daniel MOUTOTE, *André Gide : l'engagement 1926-1939*, *op. cit.*, p. 169-176.

¹²⁰ « André Gide et notre temps » [1934], *Littérature engagée*, *op. cit.*, p. 72. Voir également *J2*, « Autre feuilletts » [1934], p. 445-446.

¹²¹ *Ibid.*, 21 février 1932, p. 352.

¹²² Voir « Défense de la culture » [1935], *Littérature engagée*, *op. cit.*, p. 85-96. Pour l'ensemble des discours prononcés au Congrès, se rapporter à Sandra TERONI et Wolfgang KLEIN (éds), *Pour la défense de la culture. Les textes du Congrès international des écrivains, Paris, juin 1935*, Dijon, Presses Universitaires de Dijon, 2005.

fait aussi et surtout en écrivain. Au tournant des années 30, il est appelé à remettre en question ses convictions de naguère, apparemment incompatibles avec sa récente évolution :

Ce sentiment de la durée, qui me manquait à peu près complètement (sans que je susse qu'il me manquait ; et du reste l'influence de Mallarmé et de la philosophie allemande achevait de me précipiter dans ce sens où me portait naturellement déjà ma nature anti-historique ; on prétendait œuvrer dans l'absolu ; il y avait là également une réaction contre les théories de Taine, etc.). [...] De sorte que, depuis deux ans à peu près, en réaction contre moi-même, j'ai souci de situer et d'asseoir dans le temps mes pensées. Révision de toutes les valeurs littéraires¹²³.

Dans cet autre passage du *Journal*, Mallarmé est encore pointé du doigt :

Il arrive un moment dans la vie [...] où les choses que l'on avait méprisées dans sa jeunesse se vengent [...]. Oui, je paye aujourd'hui mes dénis d'antan, de ce long temps où me paraissait indigne de réelle attention tout ce que je savais transitoire et ressortissant à la politique, à l'histoire. L'influence de Mallarmé m'y poussait¹²⁴.

Si Gide semble placer son expérience communiste dans un rapport de rupture avec son passé, il ne renie pas pour autant le fond de ses idées. D'un côté, il ne cesse de souligner que toute création artistique prétendant se mettre au service d'une idéologie est « asservie », donc « avilie¹²⁵ ». De l'autre, il déplore son manque d'inspiration, qu'il identifie comme une conséquence directe de son engagement : « Comment peut-on encore écrire des romans ? quand se désagrège autour de nous notre vieux monde, quand je ne sais quoi d'inconnu s'élabore, que j'attends, que j'espère, et que de toute mon attention j'observe lentement se former¹²⁶. » S'il se dit convaincu de l'exigence pour l'écrivain de prendre conscience des questions sociales, l'engagement implique le renoncement à la création, car toute forme de conciliation entre littérature et politique semble impossible :

Montaigne vit toujours en moi ; mais le « mol et doux oreiller » de Montaigne, je ne consens plus à y reposer « une tête bien faite ». Cet oreiller d'ignorance et d'incuriosité (des questions sociales), j'en avais besoin pour écrire. Depuis quatre ans que les questions sociales me préoccupent, je n'écris plus¹²⁷.

¹²³ *J2*, 1^{er} septembre 1934, p. 475.

¹²⁴ *Ibid.*, 17 septembre 1935, p. 505. Voir également *ibid.*, 8 février 1933, p. 400-401 et *Correspondance Gide-Schlumberger*, 1^{er} mars 1935, p. 862 : « Il n'y avait chez nous, à propos des questions sociales, point tant ignorance et aveuglement que mépris ; un mépris né d'une méprise. Tout ce qui n'était que relatif (au temps, aux lieux, aux circonstances) nous paraissait indigne de l'attention d'un artiste ».

¹²⁵ « Littérature et révolution » [1934], *Littérature engagée, op. cit.*, p. 58.

¹²⁶ *J2*, 6 juin 1932, p. 365. Voir également *ibid.*, « Feuilletts retrouvés » [1934], p. 479 : « L'artiste doit avoir pour premier souci de conserver intacte l'intégrité de sa pensée... Et, parbleu ! je le sais si bien que, [...] depuis que mon cœur bat pour l'U.R.S.S., je n'ai plus rien écrit, rien pu écrire. »

¹²⁷ « André Gide et notre temps » [1935], *Littérature engagée, op. cit.*, p. 71-72. Remarquons au passage qu'en évoquant *Charles Blanchard* de Charles-Louis Philippe, c'est surtout à son talent littéraire que pense Gide, ce

Pourtant, Gide entreprend d'engager sa production littéraire : après *Perséphone* (1933) – où l'héroïne revient aux Enfers par pitié et solidarité avec ce peuple « insatisfait¹²⁸ » – il se lance dans l'écriture d'un « grand roman féministe¹²⁹ », *Geneviève* (1936), où la protagoniste milite pour disposer librement de son corps. Un exemple encore plus intéressant est celui de *Robert ou l'intérêt général*, œuvre qui se trouve « au croisement de l'engagement et du désengagement¹³⁰ ». Même si le terme « communisme » n'est pas prononcé une seule fois dans la version définitive du texte¹³¹ – l'intrigue de la pièce se situe « à l'heureux temps des pièces d'or¹³² » – Gide met en scène la lutte des classes : d'un côté, Robert Dormoy, chef d'entreprise, de l'autre, les ouvriers grévistes, guidés par Ivan Orlov, fils de Boris, le demi-frère du patron. Michel, deuxième fils de Robert, renonce à ses privilèges familiaux pour faire alliance avec les prolétaires ; tué d'un coup de revolver, il paiera de sa vie sa transgression de l'ordre. Par son contenu nettement politique, cette œuvre représente un cas unique dans la production de Gide. Elle illustre l'impasse dans laquelle il s'est enfermé, tiraillé entre sa conception de l'œuvre d'art et ses engagements du moment, incapable au fond de trouver les moyens d'une alliance efficace. De remaniement en remaniement, de retouche en retouche, il conclut au divorce entre l'art et le social et prend conscience de la faute originelle de sa pièce : « J'estime que ma grande erreur [...] vient de cet effort que je fis de rallier le réalisme¹³³. » Bien que déçu par le résultat final, il ne croit pas devoir désavouer son œuvre¹³⁴, intéressante en raison de ses défauts précisément. *Robert ou l'intérêt général* – cette pièce « mal fichue¹³⁵ » – est un précieux témoignage des

talent qu'il n'arrive plus à affirmer depuis son engagement : « [Ce beau livre] montre [...] que toute vie, ne progresse et ne réussit qu'à coup de sacrifices. L'important c'est de reconnaître à temps si ce que l'on s'apprête à sacrifier n'est pas précisément le meilleur. » (« Charles-Louis Philippe » [1938], *EC*, p. 900).

¹²⁸ *Perséphone* s'interroge ainsi : « Comment pourrais-je [...] / Rire et chanter, insouciant, / À présent que j'ai vu, à présent que je sais / Qu'un peuple insatisfait souffre et vit dans l'attente. » (*Perséphone* [1933], *RR2*, p. 720).

¹²⁹ *CPD2*, 9 mars 1930, p. 85. Voir également *J2*, 9 mars 1930, p. 188 : « *Geneviève ou la Nouvelle École des femmes* – où j'aborderais de front toute la question du féminisme. »

¹³⁰ Nous empruntons cette expression à Thierry LAURENT, *Le Roman français au croisement de l'engagement et du désengagement (XX^e-XXI^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2015. Plus précisément, *Robert ou l'intérêt général* est au croisement de la « satire sociale » et de la « comédie "de caractères" » (*J2*, 9 août 1943, p. 969).

¹³¹ Après avoir renoncé à faire jouer la pièce en 1936, Gide reprend le texte en 1939 et ne cesse d'y apporter des changements. La version définitive est publiée dans la revue *L'Arche* entre août 1945 et août 1946 (à ce propos, voir *RR2*, p. 1353-1356).

¹³² *Robert ou l'intérêt général* [1945], *ibid.*, p. 911.

¹³³ *J2*, 15 août 1935, p. 503-504.

¹³⁴ *Ibid.*, 9 août 1943, p. 969.

¹³⁵ On se reportera à Claude MARTIN, « Histoire d'une pièce mal fichue. La Petite Dame et *Robert ou l'intérêt général* », *André Gide 4. Méthode de lecture*, Paris, La Revue des Lettres Modernes, Les Lettres Modernes, 1974, p. 133-158. Consulter également Jean CLAUDE, *André Gide et le théâtre*, t. I, Paris, Gallimard, 1992, p. 167-195.

difficultés de l'écriture engagée, dont Gide eut le mérite de s'apercevoir : « L'œuvre qui répond uniquement et trop parfaitement à un besoin immédiat risque de paraître bientôt insignifiante¹³⁶. »

Après la publication de *Retour de l'U.R.S.S.* (1936) – fruit d'« [un] immense, un effroyable désarroi¹³⁷ » – et de *Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.* (1937) – où il est déterminé à élucider et à rectifier, documents à l'appui, les impressions de son aventure tragique¹³⁸ – toute tentative de dépasser l'antinomie entre littérature et action, art et vie, devient en quelque sorte inutile. Son engagement ne cesse pas pour autant : d'abord, il change de direction – Gide milite avec François Mauriac, Georges Duhamel et André Malraux pour la cause des républicains espagnols¹³⁹ – ensuite, il change de nature, car, comme au temps du Foyer franco-belge, l'aide humanitaire (re)devient prioritaire¹⁴⁰. Assombri par la mort de Madeleine, c'est dans un état d'angoisse profonde que Gide vit les mois précédant la déclaration de guerre, convaincu que le désastre qui se prépare est désormais inévitable : « Je ne vois partout que promesse de mort pour tout ce qui m'est encore cher et pour quoi nous vivions. La menace me paraît si pressante qu'il faille être aveugle pour ne la point voir et continuer d'espérer¹⁴¹. » Au déclenchement des hostilités, il multiplie les initiatives pour aider les uns et les autres, par des demandes, des pétitions, et souvent par l'envoi de chèques¹⁴². Si, à soixante-dix ans, il n'occupe plus le devant de la scène, il est encore considéré comme un guide moral et intellectuel, et pour cette raison, se voit sollicité de toutes parts. En 1941, lorsque le jeune Sartre lui rend visite, il refuse de prendre publiquement la parole : face aux nouvelles encourageantes provenant de la France

¹³⁶ « Discours aux étudiants de Moscou » [1936], *Littérature engagée, op. cit.*, p. 138. Voir Pierre MASSON, « Robert ou l'intérêt général. Quelques éléments pour un procès de réhabilitation », *BAAG*, n° 54, avril 1982, p. 269-293.

¹³⁷ *J2*, 3 septembre 1936, p. 540.

¹³⁸ *Retouches à mon "Retour de l'U.R.S.S."* [1937], *SV*, p. 833 : « Je vous assure qu'il y a dans mon aventure soviétique quelque chose de tragique. »

¹³⁹ La première manifestation en solidarité avec l'Espagne républicaine se tient à Paris le 30 juillet 1936, à l'appel du Comité de lutte contre la guerre et le fascisme, dit Comité Amsterdam-Pleyel. De nombreux intellectuels y participent, y compris Gide, qui, en décembre, signe un manifeste intitulé « Déclaration au sujet des événements d'Espagne » (*Littérature engagée, op. cit.*, p. 151). Après les journées de mai 1937 à Barcelone, il adhère à une pétition en défense des membres emprisonnés du POUM (voir Jean-François SIRINELLI, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX^e siècle*, Paris, Fayard, 1990, p. 103-107).

¹⁴⁰ Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. II, *op. cit.*, p. 869-873.

¹⁴¹ *J2*, 21 novembre 1938, p. 628. Gide avait déjà exprimé ses craintes quelques années auparavant : « Nous enfonçons dans un tunnel d'angoisse » (*ibid.*, 7 septembre 1936, p. 546) ; *ibid.*, 7 mai 1937, p. 555 : « Nous entrons dans une ère nouvelle ; celle de la confusion. »

¹⁴² Voir Peter SCHNYDER, *Permanence d'André Gide : écriture, littérature, culture, op. cit.*, p. 47-48. Rappelons également que Gide, Martin du Gard, Simon et Dorothy Bussy collaborèrent activement pour faire libérer leur amie Thea Sternheim, internée au camp de Gurs en 1940 (*Correspondance Gide-Bussy*, t. III, 2 août 1940, p. 174-175 et 17 août 1940, p. 177-178).

occupée, « cette autre France¹⁴³ », l'écrivain – qui loge à l'Hôtel Adriatic de Nice en zone libre – se réfugie dans un « attentisme passif¹⁴⁴ ». À la nécessité fondatrice de l'autonomie du littéraire, qui a toujours guidé ses pas, Gide rattache celle de sa liberté idéologique. Après avoir été séduit par les idées de l'Action française au cours de la Première Guerre, et après la déception de son expérience communiste, il s'agit pour lui de ne pas risquer sa liberté dans des combats où il y a plus à perdre qu'à gagner. Lorsque, sous la pression des événements, tout semble s'accélérer vers une fin tragique, le retrait sur soi devient à la fois une nécessité et un devoir. En temps de crise, mieux vaut garder son intégrité, d'autant plus que sa pensée « perdrait, à s'enrôler, toute valeur¹⁴⁵ ».

Malgré ses réticences, nourries de justifications variées – relevant à la fois d'un manque de compétence, d'un défaut de caractère et d'un parti pris de différence¹⁴⁶ – Gide ne s'est pas cantonné à une stricte position de retrait, ni de réserve. Tout en redoutant l'embrigadement sous la signature, il a su prendre position, sans forcément prendre parti. Il faut la publication de *Chronique privée de l'an 1940* de Chardonne – publié en volume après avoir paru dans *La NRF* – pour qu'il devienne *réactif* : « Il agit sur moi, ce livre, par réaction ; car je sens nettement, en le lisant, que cette position est à l'opposé de celle que je dois et veux prendre [...]. [Un] instinct m'avertit : je ne puis accepter d'être avec eux “du bon côté” ; je suis de l'autre¹⁴⁷. » Aussitôt après avoir cédé aux pressions de Gallimard, Gide regrette d'avoir donné des pages de son *Journal* à *La NRF* de Drieu La Rochelle, où quelques noms de la droite (Fabre-Luce, Bonnard) ont désormais remplacé les collaborateurs de longue date, juifs (comme Julien Benda) ou antinazis (comme Paul Claudel ou Jules Romains)¹⁴⁸. C'est avec la publication dans *Le Figaro* de son article « Chardonne 1940 » que se consomme la rupture avec la revue qu'il avait fondée. Pour l'écrivain, cet épisode

¹⁴³ *Correspondance Gide-Martin Du Gard*, t. II, 18 septembre 1941, p. 237.

¹⁴⁴ Jocelyn VAN TUYL, *André Gide & la Seconde Guerre mondiale. L'Occupation d'un homme de lettres*, *op. cit.*, p. 47.

¹⁴⁵ *J2*, 30 octobre 1939, p. 681.

¹⁴⁶ Voir « La Journée du 27 septembre » [1935], *SV*, p. 737 : « Je rencontrai quelqu'un de fort bien renseigné sur les dessous de la politique, avec lequel je m'entretins longuement ; avec grand intérêt certes, mais sans beaucoup de profit, car, dans des conversations de ce genre où je sens le sujet échapper à ma compétence, le grand souci que j'ai de ne point paraître idiot me fait aussitôt le devenir. » Dans son *Journal*, il se livre à la lecture des *Considérations inactuelles (Unzeitgemässe Betrachtungen)* de Nietzsche et réfléchit sur l'« anti-historicité de [son] esprit » (*J2*, 29 septembre 1940, p. 736). Toujours dans son *Journal*, il note : « Mais [...] pourquoi donc dire à demi-voix ce que tant d'autres excellent à crier ? Dès que je ne diffère pas, je me tais. » (*Ibid.*, 30 octobre 1939, p. 681).

¹⁴⁷ *J2*, 30 mars 1941, p. 755.

¹⁴⁸ Gide donne à *La NRF* deux séries de « Feuilletts » où il décide de supprimer les commentaires sur Hitler ou sur Vichy (par exemple, *ibid.*, 24 juin 1940, p. 704 ; *ibid.*, 22 septembre 1940, p. 732 ; *ibid.*, 14 octobre 1940, p. 739) en essayant d'éviter toute référence à l'actualité. À ce propos, voir Jocelyn VAN TUYL, *André Gide & la Seconde Guerre mondiale. L'Occupation d'un homme de lettres*, *op. cit.*, p. 76-86.

représente un nouveau départ : de novembre 1941 à juin 1942, il fait paraître dans *Le Figaro* une série d'articles, intitulés *Interviews imaginaires*¹⁴⁹. Pour quelqu'un qui possède « une "nature" [...] parfaitement impropre à la politique¹⁵⁰ », le débat sur l'art devient le seul moyen possible de s'insérer dans l'actualité. À l'intérieur d'une critique qui se veut d'abord et avant tout littéraire, l'auteur parvient à faire passer un message politique de liberté et d'insoumission¹⁵¹. Si Jocelyn Van Tuyl nous renseigne précisément sur le double fond de ces textes, elle n'insiste peut-être pas assez sur le fait que Gide revient à des stratégies anciennes : ses *Interviews imaginaires* s'apparentent aux « Billets à Angèle » (1920), et plus loin encore, à la « Chronique générale » (1906) et aux « Lettres à Angèle » (1898-1899)¹⁵². Tout comme à la fin du siècle précédent, cet exercice lui permet de se mêler naturellement à l'Histoire en marche, sans renoncer à sa liberté de jugement. Par une discrète subversion, à laquelle la censure n'est pas sensible, il œuvre à la fois pour la cause la plus particulière, la libération de la France, et la plus générale, celle du ressaisissement des esprits. Fidèle à lui-même, l'auteur revient à une forme qu'il affectionne pour faire de la critique même – qualité qui distingue la culture française¹⁵³ – une forme de résistance à l'occupant.

Alors que ses dernières *Interviews* paraissent dans *Le Figaro*, Gide quitte le Sud de la France et s'embarque pour Tunis. Aspirant principalement à la sérénité, il y vit dans un état d'isolement, en exilé¹⁵⁴. Comme il l'avait fait au cours de la Première Guerre, il s'occupe d'une traduction : « J'ai achevé avant-hier la traduction (horriblement difficile) de *Hamlet* [...]. [Je] suis immodérément satisfait¹⁵⁵ ». Si, à Sidi-Bou-Saïd, loin de l'atmosphère pesante de la capitale, il croyait trouver « repos, confort, tranquillité, salut¹⁵⁶ », l'auteur, privé de tout projet littéraire, se désespère : « Je suis comme un arbre dont les branches se sont peu à peu dépouillées¹⁵⁷ ». Obligé de rentrer à Tunis, cerné de toutes parts par la guerre, il renoue alors avec son mépris d'autrefois : « Je suis tenté de dire : de toutes les connaissances

¹⁴⁹ Sur l'histoire de cette publication, voir Peter SCHNYDER, *Permanence d'André Gide : écriture, littérature, culture, op. cit.*, p. 50-51 et p. 63-74 (« Dossier critique »). Remarquons qu'à cette époque Gide rédige également son « Introduction au *Théâtre* de Goethe », où il glisse une critique contre l'attitude collaboratrice du poète allemand envers Napoléon (*EC*, p. 762-766).

¹⁵⁰ *J2*, 13 avril 1943, p. 940. Voir également *ibid.*, 7 juillet 1943, p. 966 (« mal fait pour la politique ») et *ibid.*, 22 novembre 1946, p. 1028 (« en politique je ne vauds rien »).

¹⁵¹ Jocelyn VAN TUYL, « Les messages tacites des *Interviews Imaginaires* : décryptage d'un code intertextuel », *BAAG*, n° 113, 1997, p. 25-42.

¹⁵² Peter SCHNYDER, *Permanence d'André Gide : écriture, littérature, culture, op. cit.*, p. 55.

¹⁵³ « Réponse à une enquête [octobre 1940] », *EC*, p. 308.

¹⁵⁴ Voir « Gide à Tunis, 1942 – Souvenirs de Jacques Galland et Jean Amrouche », *BAAG*, n° 157, janvier 2008, p. 73-86.

¹⁵⁵ *Correspondance Gide-Schiffirin*, 5 septembre 1942, p. 186-187.

¹⁵⁶ *J2*, Septembre 1942, p. 829.

¹⁵⁷ *Ibid.*, 4 décembre 1942, p. 849.

humaines, celle qui m'intéresse le moins, c'est l'histoire¹⁵⁸. » Héritage mallarméen certes, mais surtout disposition naturelle de son esprit, comme il l'écrit à Gabriel Marcel – « “[Le] sens de l'histoire” me fait défaut¹⁵⁹ » – et à Valéry : « Les “événements” m'intéressent, et puissamment je l'avoue ; mais comme le ferait un spectacle¹⁶⁰. » En 1916, il reconnaissait déjà sa « grande difficulté [...] de prendre au tragique, au sérieux même, l'accident fortuit¹⁶¹ » ; en 1942, en regardant les fusées éclairer le ciel de la ville, il note : « On ne pourrait imaginer de plus splendide feu d'artifice¹⁶². » Après cet épisode, la guerre devient cependant une affaire bien concrète : la ville assiégée, Gide déménage une nouvelle fois et se voit obligé de passer ses journées entre sa chambre et la cave, où il se réfugie pendant les alertes. Sa captivité s'achève le 8 mai 1943 : « Vite, avant de quitter ma retraite, je rase une barbe de quatre semaines et [...] [pénètre] dans la ville en délire¹⁶³. »

Après la libération de Tunis – racontée dans la « Délivrance¹⁶⁴ » – Gide s'installe à Alger, nouvelle capitale de la France libre, où il passe le reste de la guerre (exception faite de quelques voyages au Maroc et d'une mission au Soudan). En 1943, c'est sous son patronage qu'est placée la revue *L'Arche*, lancée par Jean Amrouche, son correspondant depuis 1928, sous les encouragements de Charles de Gaulle. Plutôt frileux face à l'enthousiasme de son ami, il collabore avec circonspection à la revue en donnant ses *Pages de Journal*, qui paraissent dans trois numéros successifs en 1944¹⁶⁵. Dans le milieu culturel très actif d'Alger¹⁶⁶, poussé par ses hôtes – la famille Heurgon – Gide vit une période créative assez intense et qu'il pensait ne plus pouvoir connaître. Il lui semble être revenu en arrière,

¹⁵⁸ *Ibid.*, 10 octobre 1942, p. 836.

¹⁵⁹ Lettre du 13 mars 1940, citée par Pierre MASSON, « Gide et l'histoire littéraire », in Luc FRAISSE (éd.), *L'Histoire littéraire à l'aube du XXI^e siècle*, op. cit., p. 317.

¹⁶⁰ *Correspondance Gide-Valéry*, 10 septembre 1941, p. 943.

¹⁶¹ *J1*, 2 mars 1916, p. 934.

¹⁶² *J2*, 17 décembre 1942, p. 855.

¹⁶³ *Ibid.*, 8 mai 1943, p. 951.

¹⁶⁴ « La Délivrance » est publiée pour la première fois par *La Syrie et l'Orient*, journal francophone de Beyrouth, en août 1943. Sur l'histoire éditoriale de ce texte, voir Pierre MASSON, « Gide 43-44 ou Du danger de publier son journal en temps de guerre (début) », *BAAG*, n° 168, octobre 2010, p. 465-478.

¹⁶⁵ Remarquons que même si Gide prétend n'avoir rien changé aux *Pages de Journal* (1939-1942), il est désormais patent que certaines phrases ont été effacées ou gommées par égard pour les résistants (Jocelyn VAN TUYL, *André Gide & la Seconde Guerre mondiale. L'Occupation d'un homme de lettres*, op. cit., p. 189-192). Cette publication a déclenché une longue polémique qui a vu l'écrivain au centre de plusieurs attaques de la part de l'opinion publique : le député Arthur Giovoni réclame « la prison pour André Gide » (*J2*, p. 1105), tandis que Louis Aragon écrit une lettre ouverte à Claude Morgan – directeur du journal clandestin *Les Lettres françaises* – où il demande « qu'on ne le publie pas » (voir Pierre MASSON, « Gide 43-44 ou Du danger de publier son journal en temps de guerre (fin) », *BAAG*, n° 169, janvier 2011, p. 23-63).

¹⁶⁶ Vincent JAFFEUX, « Alger, un foyer culturel pour les écrivains exilés de la France combattante (novembre 1942-août 1944) », *Planeta Literatur. Journal of Global Literary Studies*, n° 1, 2014, p. 85-102, version en ligne : <http://www.planeta-literatur.com/uploads/2/0/4/9/20493194/pl_1_2014_85_102.pdf> [consulté le 7/05/2017].

à l'époque de la « ferveur joyeuse [...] des *Caves*, ou [du] *Prométhée* » : en avril 1944, il note avec satisfaction avoir terminé son *Thésée*, auquel il a « quotidiennement, et presque constamment travaillé¹⁶⁷ ». Après des années sombres de lassitude et de manque d'inspiration, l'écrivain accélère la mise au point de son texte, exalté par les prémices de la Libération et inspiré par la figure du général de Gaulle, promettant un travail de « reconstruction et reconstitution¹⁶⁸ » de la France. « La fable grecque est une mine sans fond, un trésor de vérités éternelles...¹⁶⁹ », confie-t-il à Roger Martin du Gard. Comme au temps de l'affaire Dreyfus, avec *Philoctète*, le mythe est pour Gide un recours, un havre où se réfugier en cas de tempête. Dans ce texte aux allures testamentaires – à la fois du point de vue littéraire et politique – l'auteur dispose très librement des sources antiques et fait de Thésée un héros résolument moderne : en quittant l'aventure pour s'enraciner en Crète, il est bâtisseur d'une société dont il fait don aux générations futures. C'est du reste à son fils Hippolyte que ce moderne fondateur de cité adresse idéalement le récit de sa vie¹⁷⁰. De la même manière, à rebours de toute idéologie, tout en tendant la main à l'Allemagne, comme il l'avait fait en 1919, c'est vers la jeunesse européenne que Gide tourne son regard après la fin des hostilités : « Il ne tient qu'à l'homme, et c'est de l'homme qu'il faut partir. Le monde, ce monde absurde, cessera d'être absurde : il ne tient qu'à vous. Le monde sera ce que vous le ferez¹⁷¹. »

4. Hier, aujourd'hui : Mallarmé et Barrès

La conférence « Souvenirs littéraires et problèmes actuels », prononcée d'abord à Beyrouth et ensuite à Bruxelles au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, est l'occasion pour Gide de reconsidérer ses débuts littéraires à la lumière de son présent. C'est à Mallarmé qu'il revient tout naturellement, figure tutélaire dont il s'était déjà servi au temps de ses *Interviews imaginaires*¹⁷². Un demi-siècle après la publication des *Cahiers*, le poète est encore un modèle, l'incarnation d'une haute idée de la littérature : « Ah ! que l'on était loin, dans cette petite pièce de la rue de Rome, loin des bruits vains de la ville affairée, des rumeurs politiques, des brigues, des intrigues¹⁷³. » L'exemple de Mallarmé, dont l'écrivain fait

¹⁶⁷ *J2*, 30 avril 1944, p. 989-990.

¹⁶⁸ *Ibid.*, 2 octobre 1944, p. 999.

¹⁶⁹ Roger MARTIN DU GARD, *Notes sur André Gide*, Paris, Gallimard, 1951, p. 136.

¹⁷⁰ *Thésée* [1946], *RR2*, p. 987.

¹⁷¹ « Souvenirs littéraires et problèmes actuels », *SV*, p. 922-923.

¹⁷² « Interviews Imaginaires. [XII] Il y a cent ans naissait Mallarmé l'ésotérique » [1942], *EC*, p. 367-372.

¹⁷³ « Souvenirs littéraires et problèmes actuels » [1946], *SV*, p. 912.

l'éloge passionné, lui sert pour dénoncer les leurre de la littérature engagée, « fort à la mode aujourd'hui¹⁷⁴ ». Gide, qui a toujours refusé une conception documentaire de la littérature¹⁷⁵, craint que les idées exprimées par Sartre ne conduisent « vers la barbarie¹⁷⁶ ». « Ce n'est jamais impunément que l'on s'engage [...]. Rien de plus marcescible que l'actualité¹⁷⁷ », écrit-il en 1947. Depuis le temps du « Politique d'abord » de Maurras et de l'Action française, l'écrivain a vécu un demi-siècle de violences historiques et d'idéologies collectives ; néanmoins, dans le climat d'après-guerre, les enjeux du débat restent les mêmes. Or, aux antipodes du « prince des poètes », il ne pouvait qu'y avoir « le prince des intellectuels¹⁷⁸ » : « [À l'époque] de Mallarmé, la "littérature engagée" avait un illustre représentant, Maurice Barrès¹⁷⁹. » En 1946, l'auteur des *Déracinés* fonctionne encore comme un repoussoir, dont Gide instruit le procès en tant que tenant d'une littérature mise au service des convictions idéologiques. Dans les années 30, quand il avait le devoir de parler¹⁸⁰, il a pris la décision de « témoigner », sans aucune crainte ; pourtant, de toute évidence, les « *Souvenirs de la cour d'assises*, non plus que la campagne contre les *Grandes compagnies concessionnaires* du Congo, ou que le *Retour de l'U.R.S.S.* n'ont presque aucun rapport avec la littérature¹⁸¹ ».

Or, il est évident que Gide se complaît dans la construction d'un dyptique – lui et Mallarmé d'un côté, Barrès et les existentialistes, de l'autre – quelque peu simplificateur. Le texte de « Souvenirs littéraires et problèmes actuels » est pensé de manière à établir clairement un partage des responsabilités entre littérature et politique, rendu nécessaire par le contexte historique. À bien y regarder, néanmoins, Gide a très tôt remis en question les fondements de l'esthétique symboliste, condamnant tout divorce entre l'art et la vie. Comme en témoignent *Si le grain ne meurt* et son *Journal des Faux-monnayeurs*, il n'a cessé d'interroger la conception idéaliste, aprioriste, de la littérature dominante en cette fin du XIX^e

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 914.

¹⁷⁵ Voir, par exemple, *J2*, 10 avril 1943, p. 937. *Vol de Nuit* d'Antoine de Saint-Exupéry représente une exception : « Ce récit, dont j'admire aussi bien la valeur littéraire, a d'autre part la valeur d'un document, et ces deux qualités, si inespérément unies [lui] donnent [...] son exceptionnelle importance. » (« Préface à *Vol de nuit* de Saint-Exupéry » [1931], *EC*, p. 706.)

¹⁷⁶ « Existentialisme » [1945], *EC*, p. 399.

¹⁷⁷ « En relisant *Lamuel* » [1947], *ibid.*, p. 811.

¹⁷⁸ « Quatrième lettre à Angèle » [1898], *ibid.*, p. 29.

¹⁷⁹ « Souvenirs littéraires et problèmes actuels » [1946], *SV*, p. 914. Considérons également ce passage : « Nous qui vivions dans l'entourage de Mallarmé, l'idée seule que la littérature pût nous "rapporter" nous faisait honte. [...] C'était le temps où Barrès, en se lançant dans la politique, nous paraissait abdiquer, déchoir. » (« Interviews Imaginaires. [XII] Il y a cent ans naissait Mallarmé l'ésotérique » [1942], *EC*, p. 369).

¹⁸⁰ *Correspondance Gide-Schlumberger*, 1^{er} mars 1935, p. 863 (« je devais parler »).

¹⁸¹ *J2*, 19 janvier 1948, p. 1058.

siècle¹⁸², sans jamais la condamner définitivement. Si la gratuité absolue de l'œuvre a pu apparaître comme l'expression suprême du devoir de l'artiste, elle n'en a pas moins été condamnée comme une forme de renfermement, de détachement du réel. *Les Faux-monnayeurs* est justement construit sur le fantasme du *roman pur*, dont l'ambition est celle d'être hors du temps, hors de l'Histoire. À rebours du personnage d'Édouard – lui-même romancier – Gide a essayé de concilier la prise en compte du réel et l'accomplissement de l'œuvre d'art, au sens mallarméen¹⁸³. Par la suite, il est à plusieurs reprises revenu sur cette question, notamment à l'époque de son engagement, avec des ouvrages comme *Geneviève* et *Robert ou l'intérêt général* (qu'il évite de nommer dans le texte de sa conférence). Si en 1946 il semble considérer que la littérature n'a pas à se soucier de l'actualité, sa production critique et fictionnelle témoigne d'un intérêt ambigu, mais constant, pour les questions historiques et sociales. Dans cette perspective, la Grande Guerre représente un moment crucial dans l'itinéraire de l'écrivain, car son rapport à la politique (au sens large) – un rapport fait d'un « mélange d'intérêt réel, de vrai dédain et de feinte désinvolture¹⁸⁴ » – se modifie et s'approfondit après 1914.

Gide appartient à la même génération que Julien Benda, génération qui avait vécu un des moments capitaux de l'histoire française, l'affaire Dreyfus. Toutefois, alors que pour son frère cet événement reste une référence incontournable¹⁸⁵, pour Gide, celui-ci joue un rôle mineur. Si Frank Lestringant est peut-être trop sévère dans son jugement – « C'était un dreyfusard honteux, un signataire malgré lui¹⁸⁶ » – il est vrai que l'affaire ne représente pas un véritable tournant, ni du point de vue biographique ni du point de vue esthétique. Les considérations qu'il livre dans son *Journal* au cours des années trente ne doivent donc pas être considérées au pied de la lettre : en oubliant ses hésitations, et surtout, la singularité de sa position en 1898, il lui arrive de formuler des propos anachroniques : « Du temps de l'affaire Dreyfus, c'était contre le militarisme, le pré-fascisme que nous nous élevions¹⁸⁷. »

¹⁸² *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 250-267. Voir également *Journal des Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 541 : « L'école symboliste. Le grand grief contre elle, c'est le peu de curiosité qu'elle marqua devant la vie. [...] La poésie devint [...] un refuge ; la seule échappatoire aux hideuses réalités ; on s'y précipitait avec une ferveur désespérée. »

¹⁸³ Voir *infra*, p. 259.

¹⁸⁴ Jean-Michel WITTMANN, *Gide politique. Essai sur Les Faux-monnayeurs*, *op. cit.*, p. 35.

¹⁸⁵ Voir Julien BENDA, *La Jeunesse d'un clerc*, suivi d'*Un régulier dans le siècle* et d'*Exercice d'un enterré vif*, Paris, Gallimard, 1968, p. 300 et p. 308 : « L'affaire Dreyfus a joué un rôle capital dans l'histoire de mon esprit » ; « J'ai souvent pensé que cette affaire avait été pour ceux de mon âge une bonne fortune [...]. Tous n'ont point au seuil de la vie un choix abrupt entre deux morales essentielles et de savoir tout de suite qui ils sont. »

¹⁸⁶ Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. I, *op. cit.*, p. 360-361.

¹⁸⁷ *Correspondance Gide-Martin Du Gard*, t. II, 3 juillet 1935, p. 36, cité par Éric MARTY, « Gide aux marges de l'affaire Dreyfus », in Tania COLLANI (éd.), *Variations et inventions. Mélanges offerts à Peter Schnyder*,

En lisant le passé à la lumière de son présent, il assimile le cas de Dreyfus à celui de Victor Serge, écrivain d'origine belge déporté à Orenbourg¹⁸⁸. Or, malgré son âge, Gide appartient plutôt à la « grande génération » décrite par Henri Godard, car c'est la Grande Guerre qui détermine sa sensibilité à « la présence quotidienne de l'Histoire¹⁸⁹ ». L'écrivain a toujours été écartelé entre deux postures, qu'il ressent comme contradictoires : celle d'un retrait du monde, garant de la parfaite autonomie de l'œuvre d'art et celle d'une participation à l'action et aux débats du temps, en prise sur les événements. L'« actualité » est un problème en soi et elle continue surtout d'être pour lui un problème en tant qu'homme de Lettres. Dans cette perspective, l'affaire Dreyfus vite surmontée, c'est la Grande Guerre qui est appelée à jouer un rôle déterminant, marquant un tournant dans sa vie et dans son œuvre. Alors que Proust ramène l'expérience de 14-18 à des continuités – dans *Le Temps retrouvé*, elle est très souvent associée à des événements passés¹⁹⁰ – pour notre écrivain, elle représente quelque chose d'inouï, sans précédent et sans postérité. C'est le *Journal* qui porte les marques de la « der des ders », extraordinaire exemple d'intégration au sein d'une œuvre déjà largement commencée d'un bouleversement considérable, survenu inopinément. Lieu privilégié où se déploient à la fois le temps du sujet et le temps de l'Histoire, celui-ci reflète les contradictions d'un temps et d'un pays partagés entre exaltation héroïque et dégoût d'un conflit meurtrier. En même temps, traversé par une réflexion ininterrompue sur le rapport de l'individu, et plus particulièrement de l'écrivain, au monde, il témoigne de la relation singulière et authentique établie par le « Je » avec ce qui a lieu. *Dans et par* l'écriture journalière, la Grande Guerre révèle à Gide – témoin de profondes mutations historiques, mais surtout témoin de soi à soi – une manière inédite d'être présent à son temps sans en être prisonnier, en préparant la voie à ses engagements successifs. Loin d'être un repère commode, destiné à retrancher le parcours gidien dans un « avant » et un « après », il est possible de déceler dans le conflit 14-18 une conversion décisive, fondée sur l'adhésion à une idée jusque-là passée inaperçue.

op. cit., p. 70. À peu près à la même époque, Léon Blum publie *Souvenirs sur l'affaire* (1935), où il range Gide parmi les dreyfusards de la première heure (*Souvenirs de l'affaire* [1935], Paris, Gallimard, 1981, p. 86), oubliant certaines phrases désobligeantes de celui-ci à son égard (voir, par exemple, « Léon Blum : *Nouvelles conversations de Goethe avec Eckermann* », *EC*, p. 185-187 ; *J1*, 5 janvier 1907, p. 547 et *ibid.*, 24 janvier 1914, p. 762-763).

¹⁸⁸ « À l'ambassadeur de l'U.R.S.S. en France » [1935], *Littérature engagée*, *op. cit.*, p. 99 : « Personnellement j'ai trop vécu dans l'affaire Dreyfus pour ne pas savoir le grand danger qu'il y a de ne point laisser poser certaines questions [...] par – comme on disait alors – “respect de la chose jugée”, ou de la décision qu'on a cru devoir prendre. »

¹⁸⁹ Henri GODARD, *Une grande génération. Céline, Malraux, Guilloux, Giono, Montherlant, Malaquais, Sartre, Queneau, Simon*, Paris, Gallimard, 2003.

¹⁹⁰ Le traitement du thème de la guerre dans la *Recherche* a fait l'objet de plusieurs études critiques récentes. Sur ce sujet, nous nous limitons à signaler la bibliographie établie par l'Équipe Proust de l'ITEM : <http://www.item.ens.fr/upload/proust/Bibliogr_Proust_Guerre.pdf>.

Chapitre II

Écrire la guerre : le *Journal*

Selon la définition de Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, un journal est tout simplement « une série de traces datées¹ ». Définition prudente, qui permet de faire entrer dans la catégorie nombre de textes exclus par les critères choisis par Alain Girard². Par ailleurs, même cette définition minimaliste peut être contestée, dans la mesure où la datation et le respect de la chronologie peuvent être remis en cause. C'est justement le cas de Gide, et la Petite Dame l'avait bien remarqué :

Bypeed m'a demandé d'être là ; de 10 heures à midi et demi, nous rangeons, nous classons : d'un côté le journal (le journal c'est une quantité de cahiers, de carnets de poche de formats différents, et pas toujours datés !!!), de l'autre tous les feuillets détachés, les alluvions rassemblés hier³.

L'une des caractéristiques essentielles du *Journal* gidien est son « élasticité⁴ » : non seulement il semble ne jamais devoir finir – « la forme journal est ennemie de la forme livre⁵ » –, mais il se fait le réceptacle de différents types d'écriture, et semble donc potentiellement transgénérique. L'écriture diaristique est une pratique – une question de « rythme⁶ » –, ainsi qu'une méthode de travail, surtout à ses débuts : des *Cahiers d'André Walter* (1891) aux *Nourritures* (1897), le *Journal* entre « en sympathie⁷ » avec le reste de l'œuvre, et se confond avec l'activité créatrice. C'est après 1905 qu'il cesse d'être un simple « avant-texte » pour acquérir une autonomie esthétique, pour devenir une œuvre à part entière⁸. Si le *Journal* laisse entrevoir que l'œuvre littéraire est au centre des préoccupations gidiennes, il est clair que, pour lui, l'écriture même du *Journal* est œuvre.

À travers une esthétique fragmentaire, puisant ses racines dans les *Essais* de Montaigne,

¹ Philippe LEJEUNE, Catherine BOGAERT, *Un journal à soi. Histoire d'une pratique*, Paris, Textuel, 2003, p. 8.

² Alain GIRARD, *Le Journal intime*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, p. 3-4.

³ CPD2, 20 mars 1931, p. 140.

⁴ À ce propos, voir Martine SAGAERT, Peter SCHNYDER (éds), *André Gide. L'écriture vive*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2008, p. 145-152.

⁵ Philippe LEJEUNE, Catherine BOGAERT, *Un journal à soi. Histoire d'une pratique*, op. cit., p. 188.

⁶ Béatrice DIDIER, *Le Journal intime*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976, p. 191 : « Sans même savoir si tel ou tel souvenir pourra lui "servir", l'écrivain tiendra son journal, comme le pianiste fait ses gammes, ou la danseuse sa barre. »

⁷ *JJ*, p. 1300.

⁸ *Ibid.*

Gide garde mémoire de ses émotions et de ses pensées « jour après jour en ajoutant des pages aux pages⁹ ». Il s'agit d'être quotidiennement présent à lui-même, voire de réaliser une « présence-à-soi¹⁰ » dans une notation qui fait de l'immédiateté son mot d'ordre. Travail difficile, dont l'auteur se plaint à plusieurs reprises – « Rien à noter ici, malgré mon application à tenir compte même de l'insignifiant¹¹ » – et en même temps, travail artistiquement, éthiquement nécessaire : « Je me calme en écrivant ces notes », ou encore « [je] m'attache à ce carnet désespérément ; il fait partie de ma patience ; il m'aide à ne pas enfoncer¹². » Dans ce rapport entre l'écrivain et son journal, rapport marqué par les ruptures et les déchirures – « J'arrache de ce carnet page après page mal venue¹³ » – il s'opère quelque chose de physique. D'ailleurs, Gide attache beaucoup d'importance au support de son écriture : il privilégie le carnet « tout petit¹⁴ », car celui-ci doit l'accompagner dans ses déplacements et ses mouvements de pensée ; de plus, dans un métadiscours qui fait souvent référence à la matérialité de la notation, il affiche son goût pour les lignes et son aversion pour le papier quadrillé, qu'il n'hésite pas à rendre responsable de l'espacement de ses entrées¹⁵. Le *Journal* se fonde sur un pari ambitieux, dire « tout » et « n'importe quoi¹⁶ » chaque jour, sans exception. « Je m'étais promis de reprendre ce journal et de le tenir régulièrement à partir du 1^{er} janvier. Mais je me suis traîné si misérablement ces derniers jours que, même à contrecœur, je ne fusse parvenu à rien écrire¹⁷ », note-t-il en 1912. En choisissant la forme *Journal*, Gide assume un devoir envers lui-même autant qu'envers son lecteur, sollicité de manière indirecte par l'écriture même.

La question de l'adresse est incontournable et il faut rappeler à quel point Gide écrit avant tout pour lui-même, et ensuite pour autrui, pour être (re)lu. Son attitude est bien décrite par le terme *parrésia*, mot mis à la mode par Michel Foucault en 1984, année de son dernier cours au Collège de France. En effet, Gide semble poursuivre l'idée du franc-parler, de la

⁹ Éric MARTY, « Lire et éditer le *Journal* de Gide », in Michel COLLOT, Yves PEYRÉ et Maryse VASSEVIÈRE (éds), *La Bibliothèque littéraire Jacques Doucet : archive de la modernité*, Actes du colloque des 5, 6 et 7 février 2004, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007, p. 275-288.

¹⁰ Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide*, Paris, Seuil, 1985, p. 12.

¹¹ *J1*, Samedi [3 février] 1907, p. 709.

¹² *Ibid.*, Janvier 1902, p. 331 et *ibid.*, 7 février 1916, p. 926.

¹³ *Ibid.*, 28 mars 1914, p. 765.

¹⁴ *Ibid.*, 10 mai 1906, p. 528 : « J'ai pris ce carnet tout petit pour pouvoir le mettre en poche. »

¹⁵ Par exemple, en 1942 : « Aucun désir de rien noter dans ce carnet. [...] Et c'est curieux combien nuit à ma pensée, à mon plaisir d'écrire, le papier quadrillé. (Mais on n'en trouve aujourd'hui plus d'autre, à Nice du moins.) C'est au point que je doute si, sur des feuilles plus avenantes, je n'aurais pas continué peut-être à tenir mon journal et si son arrêt n'est pas dû bien plutôt à cette cause extérieure, si mesquine. » (*J2*, 30 janvier 1942, p. 800). L'instrument d'écriture joue également un rôle de premier plan (voir *ibid.*, 4 juin 1949, p. 1082).

¹⁶ *J1*, 16 septembre 1916, p. 952 : « Rien d'obtenu si je prétends ne noter ici que l'important. Dans ce carnet je dois prendre le parti de tout écrire. Je dois me forcer à écrire n'importe quoi. »

¹⁷ *Ibid.*, 8 janvier 1912, p. 701.

parole franche, relève du cynisme (au sens philosophique)¹⁸. De sa part, il n'y aurait donc aucune volonté de préserver son écriture, ou de la cacher au regard public. Méfiant à l'égard d'une édition posthume, il opte pour une édition anthume de son *Journal* afin d'assumer pleinement – suppressions comprises – son écriture¹⁹. C'est une décision que Roger Martin du Gard condamne sévèrement, puisque les pages du diariste mêlent « autrui » à ses propres introspections. Bien avant 1939, année de la première publication en volume de son *Journal*, Gide s'était déjà interrogé sur les difficultés liées à une auto-édition de son vivant : « Si ces carnets viennent au jour, plus tard, combien n'en rebuteront-ils pas, encore... Mais combien j'aime celui qui, malgré eux, à travers eux, voudra demeurer mon ami²⁰ ! » Par sa complexe histoire éditoriale, soigneusement orchestrée, le *Journal* exacerbe la difficulté de définir la portée d'une écriture qui se veut tout à la fois privée et publique. Ce que Julien Green, autre grand diariste du XX^e siècle, note à propos de lui-même semble également convenir à notre auteur : « Je ne suis pas de ceux qui crient, ni sur la place publique ni dans le désert, cependant la page blanche où s'inscrivent ces mots est à la fois l'un et l'autre²¹ ».

Le *Journal* gidien est le produit d'un jaillissement intime et en même temps, d'un être historique, qui se pense par rapport au monde comme auteur. C'est dans cette perspective qu'il faut effectivement le considérer comme une « forme ouverte », qui se place, selon la définition de Béatrice Didier, entre « [pure] introspection » et « reportage²² ». Certes, par son intentionnalité éminemment subjective, la prééminence de la vie intime est indéniable, mais il serait injuste d'ignorer qu'une certaine sensibilité à l'Histoire, et plus généralement, au passage du temps, s'y fait jour. Le *Journal*, mettant en scène une dialectique serrée entre rapport à soi-même et rapport au monde, montre l'évidence d'une attention soutenue aux faits, aux événements en cours. Il ne s'agira pas de chercher des traces de l'engagement gidien, tel qu'il serait reflété par son *Journal*, ni de voir dans tout jugement, dans toute analyse, la preuve d'une *politisation* de son écriture. En revanche, nous essayerons de mesurer la porosité de la notation diaristique aux événements de 14-18 et de saisir l'élaboration, *dans et par* l'écriture, d'une posture intime, donc singulière, face à la Grande Guerre.

¹⁸ Éric MARTY, *André Gide (4) : Le Salut par le Journal*, émission diffusée sur France Culture le 25 mai 2017.

¹⁹ *Jl*, p. 1307-1317.

²⁰ *Ibid.*, 7 février 1916, p. 926. Martin du Gard, lui-même auteur d'un journal, le considère essentiellement comme une « chronique privée ». Comme le souligne Hélène BATY-DELALANDE (*Une politique intérieure. La question de l'engagement chez Roger Martin du Gard*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 149), cette définition est d'autant plus intéressante qu'elle date du milieu de la Seconde Guerre mondiale.

²¹ Julien GREEN, *Pourquoi suis-je moi ? Journal 1993-1996*, [10 décembre 1995], Paris, Fayard, 1996, p. 384.

²² Béatrice DIDIER, *Le Journal intime, op. cit.*, p. 187-193 (« Conclusion. Le journal, forme ouverte ? »).

1. Guerre et *Journal*

Un moment de crise collective, de violence historique, peut favoriser, comme il est fréquent, le « déclenchement de l'écriture journalistique²³ » : c'est une manière de résister, en rassemblant ses forces face au danger. Pour Gide, qui entame ses carnets en 1887, le conflit de 14-18 et l'écriture diaristique se croisent fatalement. À partir du moment où le *Journal* et l'Histoire ont un « *calendrier commun* », « il était nécessaire que celui-ci rencontrât celle-là, et avec elle l'événement historique²⁴ ». Ainsi, la Grande Guerre s'insinue de manière subtile, presque impalpable, entre les fils tissés par la chronologie intime :

Depuis l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, que publiaient les journaux d'hier matin, les esprits sont si alarmés qu'en entendant le tocsin d'incendie, nombre de gens crurent à l'appel aux armes. [...] Je me suis mis au piano pour changer le cours de mes idées [...]. Il me semblait que j'avais au bout des bras les mains d'une autre personne ; je me suis contraint néanmoins à jouer quand-même [...]. Rien n'est plus différent de ce que j'obtenais ce soir. J'en suis²⁵.

Une sorte de continuité symbolique est établie : en raison de la tension se propageant autour de lui, l'écrivain joue mal son morceau de Chopin. Dans les pages suivantes, les événements prennent beaucoup de place, dans un style dépouillé, plus *journalistique* que *journalier* : « Hier, envahissement de l'Allemagne. Schoen est parti. » ; « L'Allemagne déclare la guerre à la Belgique. L'Angleterre à l'Allemagne. » ; « Déclaration de guerre du Japon à l'Allemagne²⁶. » Les notes sont télégraphiques et cela exerce un effet évident sur la mise en page, qui peut ainsi être modifiée par souci de clarté et de synthèse :

Combat d'Altkirch.
Les Français à Mulhouse.
Résistance obstinée de Liège.
Les Allemands se retirent²⁷.

Ces simples enregistrements caractérisent surtout le *Journal* de la première année de guerre, lorsque Gide, comme ses contemporains, ne parvient pas encore à se faire une idée sur les événements en cours. Progressivement, il commence néanmoins à analyser les raisons

²³ Françoise SIMONET TENANT, *Le Journal intime. Genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Téraèdre, 2004, p. 95.

²⁴ Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide*, op. cit., p. 25.

²⁵ *J1*, 26 juillet 1914, p. 817.

²⁶ *Ibid.*, 5 août 1914, p. 828 et p. 830 ; *ibid.*, 17 août 1914, p. 842.

²⁷ *Ibid.*, 9 août 1914, p. 832. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, il écrira en lettres majuscules : « DÉBARQUEMENT DES ALLIÉS EN NORMANDIE. » (*J2*, 6 juin 1944, p. 991).

du conflit, se laissant aller à des considérations de portée générale. Souvent il se sert d'arguments relevant de la psychologie des peuples, remise à l'honneur pendant les années de guerre par Gustave Le Bon, qui publie en 1915 son *Enseignements psychologiques de la guerre européenne*. « C'est proprement la dispute entre le colossal et l'individuel, on l'a dit²⁸ », note l'écrivain. L'Allemagne, caractérisée par son « uniformité », par son « absence de profil », et la France, où « tout ce qui vit prend aussitôt contour²⁹ », s'affrontent : la première, convaincue de la « supériorité de sa race », met en jeu une intelligence « toute pratique » ; la deuxième, « perdue par la rhétorique », est « [habituée] à se payer des mots³⁰ ». Dans ce passage Gide fait référence aux opinions exprimées par André Ruyters, attribuant à l'Allemagne un militarisme foncier :

Son *désespoir* venait surtout de ceci qu'il savait bien que les armements allemands, que tout cet appareil de guerre n'était en rien factice ou postiche, mais aussi naturel à ce peuple et à ce pays qu'au crustacé la cuirasse et les pinces. Il y avait entre ceci et cela de profondes et nécessaires relations. Chez nous, l'armée restait un instrument ; chez eux c'est un organe ; de sorte que, sans pousser beaucoup, l'on pouvait dire que la guerre est, pour cet organe, le besoin d'entrer en fonction³¹.

Mieux préparée que la France à la guerre, l'Allemagne semble *naturellement* disposée à la victoire, d'autant plus qu'elle ne semble pas devoir s'inquiéter de ses morts : « Il me semble [...] que le massacre n'a pas même signification pour un peuple qui se raréfie que pour un peuple très prolifique³². » La question de la dépopulation avait déjà été soulevée durant la période après la défaite de 1870. Il s'agissait d'une question brûlante pour le gouvernement français et Charles Gide avait joué un rôle de premier plan au début du siècle, dénonçant ce « suicide³³ ». Le *Journal*, où l'écrivain se montre sensible au problème, fait écho à ce débat : « On ne peut demander à un peuple très prolifique d'avoir les mêmes égards pour la vie humaine et le même respect pour l'individu qu'une race sur le déclin³⁴. » Hanté par l'image d'une France mourante, Gide se documente : afin de démontrer à son oncle que la

²⁸ *J1*, Feuillet 1918, p. 1094.

²⁹ *Ibid.*, Feuillet 1916, p. 985.

³⁰ *Ibid.*, 8 octobre 1915, p. 894 et *ibid.*, 26 octobre 1915, p. 899.

³¹ *Ibid.*, 8 septembre 1914, p. 862. Voir la lettre que Ruyters écrit à Gide le 28 juillet 1915 (*Correspondance Gide-Ruyters*, t. II, p. 134-136).

³² *J1*, 16 octobre 1914, p. 879.

³³ À ce propos, voir Alain BECCHIA, « Les milieux parlementaires et la dépopulation de 1900 à 1914 », *Communications*, n° 44, 1986, p. 201-246. Version en ligne : <http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1986_num_44_1_1660> [consulté le 22/05/2017]. Gide avait très probablement connaissance des écrits de son oncle sur le thème de la dépopulation. Dans les années d'après-guerre, il manifeste son intérêt pour la question par la lecture de quelques extraits de son nouvel ouvrage (*Le Bilan de la guerre pour la France*), parus dans la revue *L'Émancipation* (voir *J2*, p. 1283, note 1).

³⁴ *J1*, 26 octobre 1915, p. 899.

population n'est pas en « régression égale dans toutes les parties de la Normandie », il s'adresse à M. Lechevalier, qui vient de réaliser un « remarquable travail sur la *non-dépopulation*³⁵ ». Cela ne l'empêche pas de se laisser entraîner par l'angoisse croissante, jusqu'à l'emphase : « Plus loin encore une campagne diaprée, que coupe tout à coup un fossé plein d'angoisse et de sang ; la guerre dont me parvient incessamment l'horreur³⁶. »

À quelques exceptions près, Gide essaie d'éviter toute emphase et toute grandiloquence pathétique. Il préfère, en effet, la saisie du réel dans ses manifestations quotidiennes et ses incarnations individuelles. D'ailleurs, il est très peu sensible à la foule, envers laquelle il exerce un point de vue plutôt critique. Attentif à ce qui se passe dans la capitale, où commencent à arriver plusieurs réfugiés fuyant leurs maisons³⁷, il juge sévèrement les Parisiens, qui apparaissent comme des irresponsables. Quelques jours après avoir assisté au pillage d'une boutique, face auquel la foule réagit avec enthousiasme³⁸, il s'exprime en ces termes : « On commence à voir circuler dans les rues, rasant les murs, des êtres bizarres, lucifuges, semblables à ceux que les grandes marées découvrent, à mesure que se retirent les flots³⁹. » Gide préfère appréhender la guerre par le *singulier*, qui devient dans son tragique, révélateur et exemplaire. Il confie donc à son *Journal* plusieurs anecdotes : la rencontre avec une femme allemande désespérée, sa conversation avec des rescapés au cours d'un voyage en train, ou bien l'écoute fortuite des propos d'une dame belge dans la rue, s'indignant contre les défauts de l'esprit français⁴⁰. Un exemple particulièrement poignant est représenté par un dialogue occasionnel avec un enfant, dont la curiosité dissimule un drame :

Le garçon me désigne du doigt et répète à la femme, plusieurs fois, [...] : « Il a des pieds ! Il a des pieds... » [...] « Mais toi aussi, tu as des pieds », dis-je au petit en lui caressant la joue. « Tu ne voudrais pas que je n'aie pas de pieds. – Ah ! mais c'est que son père, il n'en a qu'un », [dit] la femme, à quoi je ne trouve rien à riposter⁴¹

³⁵ *Ibid.*, 4 octobre 1916, p. 960-961.

³⁶ *Ibid.*, 31 mai 1915, p. 888. Voir également *ibid.*, 26 septembre 1915, p. 890.

³⁷ *Ibid.*, 26 août 1914, p. 851.

³⁸ *Ibid.*, 3 août 1914, p. 827 : « Deux grands gaillards, avec la demi-approbation des agents, achèvent de briser les glaces de la devanture à coups d'une sorte de râteau de bois. L'un d'eux [...] tient une grosse cafetière de terre brune, qu'il montre à la foule, puis jette sur la chaussée où elle se brise avec fracas. On applaudit beaucoup. »

³⁹ *Ibid.*, 22 août 1914, p. 848. Cette image entre en résonance avec d'autres notations journalistiques, et notamment avec les pages écrites par Gide lors de son séjour à Tunis (*J2*, p. 857, p. 876 et p. 914). Considérons en particulier l'entrée du 27 avril 1943, p. 946 : « Se peut-il humanité plus misérable que celle que je vois ici ? [...] [Écume] accumulée et comme rejetée en marge du courant des eaux claires ».

⁴⁰ *J1*, 10 août 1914, p. 833 ; *ibid.*, 28 août 1914, p. 854-855 (à propos de cet épisode, voir également *Correspondance Gide-Valéry*, 4 octobre 1914, p. 743) ; *ibid.*, 4 septembre 1914, p. 861.

⁴¹ *Ibid.*, 17 mars 1916, p. 940.

Gide privilégie les épisodes dont il a été témoin : à travers leur (ré)élaboration dans l'écriture journalistique, il parvient à leur conférer plus de force, plus d'épaisseur. En même temps, il affirme ainsi l'originalité de son regard, profondément marqué par sa sensibilité d'artiste. Considérons, par exemple, la description du drapeau bavarois, capturé par l'armée française et exposé au public dans la cour des Invalides. L'objet se transforme sous l'œil de l'écrivain : d'abord, il s'anime – « Il était en soie ; il semblait palpitant, frissonnant, vivant » – ensuite, il retombe, tout comme retombe son élan esthétique : « Il m'a paru beaucoup moins beau que l'autre jour, et déjà tout raidi par la mort⁴² ».

À Paris ou dans sa maison normande, il saisit ses notes sur le vif, car il lui suffit de marcher dans les rues ou d'errer à travers la campagne pour tomber nez à nez avec la guerre. Toutefois, les entrées journalistiques sont souvent caractérisées par un sentiment de décalage. Gide ne peut, le plus souvent, que saisir des traces d'un événement qui lui échappe ; cette sensation d'être « au dépôt » se manifeste à plusieurs reprises : « Que je sois *meilleur* en demeurant ici, comment parvenir à le croire⁴³ ? » Conscient d'occuper une position marginale par rapport aux combats, il s'efforce alors de croire que « l'utilité n'est pas toute sur la ligne de feu⁴⁴ ». En voyant ses proches et ses amis partir pour le front⁴⁵, il est tourmenté par l'image de la violence en cours, si proche et pourtant, pour lui, si lointaine. Afin de suivre les événements de près, il en arrive à acheter jusqu'à 8 journaux par jour⁴⁶, dont il se plaît à commenter la lecture. Pour toute la période 14-18, les « journaux *informent* le *Journal*⁴⁷ ». Gide constate cependant aussitôt que « les journaux disent exactement la même chose », voire qu'ils ne disent rien : d'un côté, par le biais d'habiles tournures rhétoriques, ils travaillent à « chloroformer le pays » dans l'optimisme ; de l'autre, ils alimentent la haine de l'ennemi par des « on-dit » provenant du front⁴⁸. À cet égard, la célèbre affaire des mains coupées constitue un exemple emblématique. Il ne s'agit pas d'une nouvelle à proprement parler, mais d'une *rumeur*, selon laquelle les Allemands auraient coupé les mains d'enfants belges et français au début de la guerre afin de les empêcher de devenir des soldats à leur tour. Ce thème, très populaire en 1914, trouve des mentions dans la presse ainsi que dans le

⁴² *Ibid.*, 18 août 1914, p. 844 et *ibid.*, 23 août 1914, p. 849. Sur cet épisode, voir l'analyse d'Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide, op. cit.*, p. 36-38.

⁴³ *Jl*, 17 septembre 1916, p. 953.

⁴⁴ *Ibid.*, 20 août 1914, p. 845.

⁴⁵ Voir, par exemple, l'entrée concernant le départ de « Domi » (Dominique Drouin), *ibid.*, 8 mars 1918, p. 1062.

⁴⁶ *Ibid.*, 12, 13, 14 août 1914, p. 835.

⁴⁷ Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide, op. cit.*, p. 25.

⁴⁸ Voir *ibid.*, 4 septembre 1914, p. 861 ; *ibid.*, 8 septembre 1914, p. 863 ; *ibid.*, 29 octobre 1916, p. 977 ; *ibid.*, 10 mai 1918, p. 1066.

monde de l'illustration – il suffit de penser au célèbre dessin de Francisque Poulbot, représentant des enfants mutilés se posant la question agaçante : « Et les mêmes boches ils embrassent leur père⁴⁹ ? » Cet acte atroce, perpétré au dam d'un enfant, le symbole par excellence de l'innocence, personnifie le caractère *barbare* attribué aux Allemands, rendus responsables de bon nombre d'autres monstruosité⁵⁰. Au lendemain de la paix, en 1921, l'historien Marc Bloch est l'un des premiers à se pencher sur la question des « atrocités allemandes », qu'il considère comme de « singulières efflorescences de l'imagination collective⁵¹ ». Expression inconsciente de nos préjugés, de nos haines, les fausses nouvelles prolifèrent en période de guerre, lorsque les émotions les plus profondes se trouvent exacerbées. Sous l'emprise de la fatigue et de la peur, il n'est pas étonnant que les rumeurs de mutilation continuent de courir plusieurs mois parmi la population occupée, qui ne pouvait, de toute évidence, pratiquer le doute méthodique. Gide, accueillant toute nouvelle de la presse avec méfiance, est tout de suite sceptique – « La chose n'a jamais pu être vérifiée⁵² » – et décide donc de suspendre, faute de preuves, son jugement. Quelque temps après, en 1915, un Américain promet au Foyer une somme importante à condition d'être mis en contact direct avec un enfant mutilé. Par souci de méthode et de probité, et également par besoin d'argent, Gide conduit – sans succès – une petite enquête dans son entourage :

Mme Edwards [...], à la fin du mois d'août [...] m'avait parlé de l'arrivée, rue Vaneau, d'une procession d'enfants, tous garçons du même village, tous pareillement amputés.

Avant-hier je vais la trouver lui disant de quelle importance serait pour nous une preuve certaine de ces monstruosité. [...] Elle m'invite à revenir déjeuner avec elle le lendemain (hier), me promettant, en attendant mieux, des photographies de ces mutilations.

Hier elle n'avait pu se procurer les photos, mais elle attendait, sitôt après le déjeuner, Cocteau, qui devait les apporter. Cocteau est venu après déjeuner sans les photos [...].

D'autre part, Ghéon me dit que deux jeunes amputés, l'un de quinze, l'autre de dix-sept ans, sont soignés en ce moment à Orsay. Il doit m'apporter des informations complémentaires.

Aucune de ces affirmations n'a pu être prouvée⁵³.

À la fin de décembre, Gide consigne aux pages de son *Journal* l'histoire de Mme Théâtre,

⁴⁹ Voir Pierre BROULAND, Guillaume DOIZY (éds), *La Grande Guerre des cartes postales*, Paris, Hugo Image, 2013.

⁵⁰ Voir John HORNE, « Les mains coupées : "atrocités allemandes" et opinion française en 1914 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 171, juillet 1993, p. 29-45.

⁵¹ Marc BLOCH, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de guerre* [1921], Paris, Allia, 1999, p. 21.

⁵² *JJ*, 26 août 1914, p. 851.

⁵³ *Ibid.*, 15 novembre 1914, p. 880-881.

que la Petite Dame rapporte du Foyer. Cette jeune femme est la mère d'un enfant avec une difformité naturelle et, pourtant, suspecte : le petit, âgé de trois ou quatre ans, dissimule sous sa blouse « un hideux moignon⁵⁴ ». Pour cette raison, à Reims, un jeune lieutenant allemand l'avait observé avec stupeur, sans trouver les mots pour exprimer son émotion : « “Alors, c'est donc vrai, ce dont on nous accuse ? voilà ce qu'ont fait les nôtres⁵⁵ ? ...” » Lorsque Ghéon revient une nouvelle fois sur le sujet, Gide constate, de manière définitive, que ses recherches « n'ont abouti qu'à des démentis⁵⁶ ». La guerre est « la saison des fausses nouvelles⁵⁷ », *refrain* constant du *Journal*, caractérisant également la période 39-45, où les journaux sont parfois remplacés par la radio⁵⁸. Au fond, l'écrivain partage les craintes de Romain Rolland : « Depuis le commencement de la guerre, chaque trait de barbarie [...] a été amplifié cent fois ; et, naturellement, il en a fait naître d'autres. C'est une suite de représailles. Jusqu'où n'iront-elles pas si [...] l'on ne s'efforce d'opposer une barrière à la haine⁵⁹ ? » Guidé par son souci de vérité, face à l'espoir irréflecti des journaux, et à leurs mensonges sur l'Allemagne, Gide éprouve également la crainte de déformer à son tour la réalité, voire de ne parler de la guerre que d'une façon stéréotypée⁶⁰. Dégoûté par la parole générale, il se tourne vers la parole singulière, personnelle, pour laquelle il éprouve une véritable fascination. C'est dans les petites phrases qu'il trouve le plus de goût et c'est à travers elles qu'il saisit l'événement, en gardant ce pli d'ironie qui est une caractéristique de sa personnalité : « Le mot de la dame à qui l'on fait des difficultés, en gare : “Et puis, vous savez, je commence à en avoir assez de votre guerre⁶¹ !” »

Gide est à l'écoute de toute voix et voudrait toujours en savoir plus sur « *cela* » – terme qui dans le *Journal* apparaît à plusieurs reprises pour désigner la guerre⁶². Souvent, il lui arrive ainsi de noter les histoires que les membres de son entourage lui racontent. C'est sa curiosité qui l'entraîne, car avant toute chose, il souhaite être informé, sur une petite

⁵⁴ *Ibid.*, 27 décembre 1915, p. 912.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 913.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 912.

⁵⁷ *Ibid.*, 1^{er} août 1914, p. 823.

⁵⁸ *J2*, 11 mai 1940, p. 692 ; *ibid.*, 16 janvier 1943, p. 883 ; *ibid.*, 5, 6 ou 7 septembre 1944, p. 998. Le dégoût de Gide envers les journaux est tel qu'il devient progressivement accoutumé à l'horreur : « Il n'est pas matin où je n'ouvre le journal avec l'espoir d'y trouver l'annonce de quelque événement prodigieux... Mais non ; rien que l'ordinaire : vaisseaux coulés, villes bombardées, incendiées ; tués, blessés, rien que par milliers... un monotone refrain de chaque jour... » (*Ibid.*, 6 janvier 1942, p. 799).

⁵⁹ Lettre de Romain Rolland à André Gide du 26 octobre 1914, citée in *Romain Rolland et La NRF. Correspondances avec Jacques Copeau, Gaston Gallimard, André Gide... et fragments du Journal*, édition présentée, établie et annotée par Bernard Duchatelet, Paris, Albin Michel, 1989, p. 149.

⁶⁰ *Correspondance Gide-Schlumberger*, 20 mai 1915, p. 584.

⁶¹ *J1*, 10 octobre 1914, p. 878.

⁶² *Ibid.*, 29 juillet 1914, p. 819 ; *ibid.*, 2 octobre 1914, p. 872.

échelle – il s'intéresse aux menus faits de la commune de Cuverville, dont son beau-frère Georges Rondeaux est maire – et sur une grande échelle, grâce aux récits que Maria Van Rysselberghe recueille sur ses compatriotes⁶³. Dans cette ère de mensonge généralisé, il cherche la vérité des faits, qui semble dépendre directement du degré de confiance qu'il accorde à sa famille et à ses amis. S'il croit à l'exactitude du récit que lui fait Ghéon, il se méfie de celui de Copeau, car comme toujours, « l'on entrevoit malaisément le point du départ réel sous l'énorme exagération poétique⁶⁴ ». La question de l'authenticité est ici centrale, car Ghéon et Copeau sont employés de force dans des hôpitaux militaires – le premier est médecin, le deuxième ambulancier – et sont donc en contact direct avec les blessés. Témoin depuis l'arrière, Gide a déjà eu l'occasion de visiter l'hôpital de Pont-l'Évêque, où des soldats provenant de Charleroi achèvent leur convalescence : « Leur récits semblent empruntés aux journaux. [...] [Je m]'étonne de n'entendre point de note plus personnelle⁶⁵. » Une idée tout à fait originale s'insinue dans l'esprit de l'auteur : la presse, voire la parole écrite, est si *puissante* qu'elle modifie et fausse l'oralité des combattants. Il affiche une attention particulière pour ceux qui sont plus directement confrontés que lui à l'horreur des combats, mais l'expression de leur souffrance lui semble contrefaite :

Au commencement de la guerre [...], me trouvant avec Jean Schlumberger à Braffy – transformé en infirmerie, ou maison de convalescence – où venaient d'arriver du front les premiers blessés, alors que nous interrogeons certains de ceux-ci avec une curiosité pleine d'angoisse, soucieux d'obtenir enfin d'authentiques récits, je me souviens de notre stupeur en entendant ces soldats – de qui nous attendions enfin un témoignage véridique – nous réciter naïvement les phrases mêmes que chaque jour l'on pouvait lire dans les journaux [...]⁶⁶.

Dans le contexte historique de la Première Guerre mondiale, cette réflexion renvoie à un enjeu crucial, celui du rapport entre l'événement, le sujet et l'authenticité (voire la vérité) de son récit. C'est en 1929 que Gide confie cette note à son *Journal*, l'année de la publication, par Jean Norton Cru, de *Témoins*, qui suscite une interrogation nouvelle – à la fois éthique et esthétique – sur la question du langage en relation avec l'expérience et la transmission. Dans sa définition et son évaluation du témoignage de guerre, Norton Cru refuse toute forme d'héroïsation dans les récits, et privilégie ceux qui sont caractérisés par une « esthétique qui

⁶³ *Ibid.*, 30 et 31 juillet 1914, p. 820-822 ; *ibid.*, 15 août 1914, p. 837 ; *ibid.*, 26 août 1914, p. 851.

⁶⁴ *Ibid.*, 15 novembre 1914, p. 883-884.

⁶⁵ *Ibid.*, 12 septembre 1914, p. 863-864.

⁶⁶ *J2*, 10 février 1929, p. 119.

s'ignore⁶⁷ ». S'il est vrai que les réflexions de *Témoins* se cristallisent autour de témoignages publiés, le point de vue gidien sur l'oralité des blessés rejoint ce débat : pour cause de déformation de la vérité, l'écrivain condamne la parole des soldats qui manque d'authenticité langagière, car elle se conforme à un discours conventionnel, donc suspect. D'ailleurs, sa réflexion va encore plus loin que celle de Norton Cru, puisque le langage ne représente qu'un aspect du problème. En effet, selon l'écrivain, c'est la perception, l'expérience même de la guerre, qui est faussée par les journaux :

Il ne paraissait point, hélas ! que cet emprunt fût seulement celui de formules faciles et de phrases plus ou moins bien tournées, de mots sonores et qui pussent leur en imposer ; leurs sensations, leurs émotions même avaient accepté cette dictée, s'y soumettaient [...]. C'est d'après elles qu'ils avaient vu, senti, éprouvé... Aucun d'entre eux n'avait été capable de fournir la moindre réaction originale⁶⁸.

Ces considérations sur le témoignage sont la preuve de l'importance, pour Gide, d'établir un rapport *intime* à l'événement, sous le signe de l'engagement de soi pour soi. Il faudrait encore citer l'histoire d'un Liégeois blessé, où le « je » est un « je » narrateur assumant l'organisation du récit. Celui-ci s'achève sur un commentaire, reprise de parole abrupte de la part du sujet écrivant : « La réputation des Liégeois : tous des hâbleurs⁶⁹ ». L'entreprise journalistique se fonde sur la recherche d'une parole authentique, *sincère* au sens le plus profond du terme. Au-delà des sentiers battus par l'opinion, Gide est témoin « de lui-même et pour lui-même⁷⁰ » face à la guerre.

Dans les moments les plus chargés historiquement, l'« écriture du jour » – ainsi qu'Éric Marty l'a définie – restitue l'expérience d'une singularité qui s'écrit et s'observe, dont les sensations semblent amplifiées par le cours des événements. C'est dans le déroulement quotidien du temps, tel qu'il prend forme dans le *Journal*, que s'opère l'expérience de la guerre. Le détail le plus infime, le plus familier, « “le plus tenu⁷¹” » – le temps qu'il fait, la couleur du ciel – prennent une importance nouvelle. Si, pendant la Seconde Guerre mondiale, Gide a la « sensibilité d'un sismographe⁷² », au cours de la Première, il a plutôt celle d'un baromètre. Souvent, la météo semble suivre le cours des événements : « Une certaine détente ce matin. On est à la fois soulagé et comme déçu d'apprendre que la Serbie

⁶⁷ Voir Carine TRÉVISAN, « Jean Norton Cru, anatomie du témoignage », in Jean-François CHIANTARETTO, Régine ROBIN (éds), *Témoignage et écriture de l'Histoire*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 47-65.

⁶⁸ *J2*, 10 février 1929, p. 119.

⁶⁹ *J1*, 15 novembre 1914, p. 882-883.

⁷⁰ Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide*, op. cit., p. 47.

⁷¹ *Ibid.*, p. 161.

⁷² *J2*, 4 décembre 1942, p. 849.

baisse pavillon. Le vent lui *aussi* est tombé ; une épaisse pluie fine a suivi la bourrasque⁷³. » L'adverbe « aussi » marque la coïncidence entre le temps atmosphérique et l'événement. Une connexion semble s'établir, au point qu'une action du premier sur le deuxième semble possible : « X. se demandait avec angoisse *contre* qui cette tempête soufflait⁷⁴. » Sensible à sa condition de privilégié, Gide n'appréhende la guerre que dans ses manifestations les plus extérieures. Voilà donc que *dedans*, il vit dans l'angoisse de ce qui se passe *au-dehors* : « Jours atroces, désœuvrés, occupés uniquement à vieillir. Au-dehors, vent glacé, pluie. La guerre⁷⁵. » Lorsque le temps est particulièrement dur, hostile, la pensée de l'écrivain s'adresse naturellement aux soldats sur les champs de bataille⁷⁶. Curieusement, en regardant les champs autour de Cuverville, c'est le paysage même qui semble lui restituer une image du front ; il s'agit d'ailleurs de la seule occurrence du terme *tranchées* dans le *Journal* de 14-18 :

Nous sommes sous la neige depuis une dizaine de jours. Il ne dégèle même pas dans le milieu de l'après-midi, et le vent a ramené la neige en si grande abondance au revers des talus que, dans le chemin qui les borde, on a dû creuser des *tranchées*. Toutes les routes en contrebas sont comblées jusqu'au ras des champs à l'entour⁷⁷.

Or, force est de constater que l'évocation systématique du temps ne semble pas être une manière de « recouvrir d'insignifiant⁷⁸ » l'événement. Bien au contraire, pour l'écrivain, il s'agit d'établir une relation entre l'intime et le monde : c'est une voie de *communication* de la conscience avec ce qui a lieu.

Dans un univers en train de se défaire, le repère quotidien de la météo peut être également une forme de réaction au tragique des événements : « Pourtant l'air n'est pas froid ; le ciel est beau. Ah ! qu'il fait bon, doux, *pacifique*⁷⁹ ! » Certes, le choix du mot ne relève pas du hasard et cela paraît évident à la lecture de l'entrée suivante : « Le temps est admirable ; le ciel est plein d'un excès de chaleur et de beauté. Les nuits sont tranquilles, *on*

⁷³ *J1*, 27 juillet 1914, p. 817 (c'est nous qui soulignons). D'autres exemples : *ibid.*, 1^{er} août 1914, p. 823 ; *ibid.*, 14 novembre 1915, p. 905.

⁷⁴ *Ibid.*, 12 septembre 1914, p. 865. Comme il arrive souvent dans le *Journal*, « X. » désigne Gide lui-même (voir par exemple *ibid.*, juillet 1911, p. 682 et *J2*, 4 janvier 1931, p. 241). Nous aurons l'occasion de revenir sur cet aspect (*infra*, p. 66).

⁷⁵ *J1*, 7 mars 1917, p. 1026.

⁷⁶ *Ibid.*, 23 mars 1917, p. 1029 : « Abondante chute de neige cette nuit. Angoisses à songer à nos soldats sans abri ». À l'opposé, la neige peut également être un doux « linceul [...] cachant les morts, étouffant les mourants, masquant l'horreur » (*ibid.*, 7 mars 1916, p. 937).

⁷⁷ *Ibid.*, 8 février 1917, p. 1023.

⁷⁸ Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide, op. cit.*, p. 29.

⁷⁹ *J1*, 28 août 1914, p. 854 (c'est nous qui soulignons). Ces mots sont attribués à un rouge-gorge de passage.

voudrait dire : *pacifiques*⁸⁰. » Si le beau temps peut faire douter un instant de la guerre en cours, l'esprit revient, presque malgré lui, à cette pensée (ce qui explique l'usage du conditionnel). Gide essaie de se montrer encore capable de goûter à la nature et à sa beauté, afin de révéler la vie sous cette apparence de mort. La force du *Journal* réside dans cette tentative de maintenir une « chambre à soi », pour citer Virginia Woolf, jusque dans les moments les plus sombres. C'est un effort constant, qui transparaît au jour le jour, et qui peut tout aussi bien se traduire par un échec : « Mais l'angoisse des événements nous tient à la gorge ; je m'interdis d'en parler, mais je ne puis penser à rien d'autre⁸¹. » Dans le *Journal*, la sensibilité du sujet au temps atmosphérique semble être révélatrice de sa manière de *sentir* les événements. D'un côté, Gide perçoit le besoin de participer à l'émotion collective, donc d'établir une forme d'empathie avec le monde ; de l'autre, il souhaite affirmer sa singularité, en contraste avec le cours des événements.

Ainsi, l'écriture diaristique fait émerger l'image d'une conscience tiraillée entre ses propres émotions et celles de la collectivité. L'angoisse du pays trouve « écho⁸² » dans le *Journal*, car la guerre est omniprésente et investit la pensée : « *On* ne parvient pas à oublier que là-bas [...] se prolonge une affreuse lutte indécise⁸³... » Ce « *On* » joue un rôle double dans les pages relatives à la Grande Guerre : il peut être « unanime », comme dans le cas cité – il s'agit alors d'une forme de dilution, forcée par les circonstances, du sujet dans le monde – mais le plus souvent il est « répulsif⁸⁴ », car le « *Je* » essaie de s'affirmer en opposition à l'impersonnel. Cette recherche constante d'une voix unique, entraîne un effet de déchirement, assumé dans sa gravité. Les instants de bonheur que Gide goûte en compagnie de Madeleine s'accompagnent d'un sentiment de culpabilité : c'est *son malgré* qu'il peut se dire comblé⁸⁵. Au temps de sa passion avec Marc, cela est encore plus évident : « Ma joie a quelque chose d'indompté, de farouche, en rupture avec toute décence, toute convenance, toute loi⁸⁶. » Certes, l'écrivain pense ici surtout au scandale moral lié à son départ pour l'Angleterre avec un mineur. Toutefois, il nous semble que le *moment* où cette passion se déclare revêt une certaine importance. Gide ne peut pas s'empêcher d'être heureux, et il veut l'être, corps et âme, car « maladroit au chagrin », c'est dans « l'excès de

⁸⁰ *Ibid.*, 14 août 1914, p. 836 (c'est nous qui soulignons).

⁸¹ *Ibid.*, 30 avril ou 1^{er} mai 1917, p. 1031.

⁸² *Ibid.*, 3 mars 1918, p. 1061.

⁸³ *Ibid.*, 28 septembre 1914, p. 872 (c'est nous qui soulignons).

⁸⁴ Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide*, op. cit., p. 32-33.

⁸⁵ *Jl*, 2 octobre 1914, p. 872 : « À peine échangeons-nous [avec Madeleine] de temps à autre quelques paroles, car nous ne pouvions parler que de *cela* ; et pourtant ce grand silence autour de nous, en nous, s'emplissait malgré nous de bonheur... »

⁸⁶ *Ibid.*, 30 novembre 1917, p. 1049.

joie⁸⁷ » qu'il écrit. Les années de guerre sont profondément marquées par la recherche d'un équilibre physique et intellectuel propice à la création, équilibre d'autant plus difficile à trouver face au *déséquilibre* du monde :

Je lis un conte de Maupassant (« Le Parapluie »), lecture coupée par le bruit des (ou *du*) zeppelin(s). [...] Assez tard nous restons aux aguets. Nuit à peu près blanche [...] ⁸⁸.

Travail, coupé de maux tête, non très douloureux, mais gênants, et qui mettent ma patience à l'épreuve. [...] Le temps où mon esprit, *lauter et munter*, naviguait sur un océan de gaieté⁸⁹...

Afin de pouvoir lire et travailler, Gide lutte contre lui-même, contre son propre corps, qui semble être trop sensible aux événements. L'insomnie est une constante de l'écriture journalière, « un des moments privilégiés de l'Intime », et « le plus souvent », elle « est immotivée⁹⁰ ». La guerre fait justement exception. Le fait de sentir avec les autres est à l'origine d'une lassitude qui empêche l'écrivain de travailler – « Ne puis fermer l'œil de la nuit ; je *sens* que tout le monde veille⁹¹ » – ce qui pose à nouveau l'exigence d'un *sentir* personnel.

Roland Barthes définissait le *Journal* comme la « superficie de Gide⁹² ». Or, c'est précisément dans la « superficie » que l'écriture peut saisir et retrouver les traces essentielles de l'événement. L'écriture diaristique restitue l'expérience d'un corps qui *sent* la guerre jour après jour, de manière tout à fait singulière et *physique* :

T. sentait l'estomac, le cœur, le jarret lui manquer ; c'était un extraordinaire relâchement de tout son être ; il n'avait plus de pensée, plus de chaleur, plus de souffle ; par instants un vertige affreux le prenait, comme si le sang se retirait à la fois de son cerveau et de son cœur. Il suait⁹³.

« T. » n'est par Tannery – nommé dans les pages précédentes – mais Gide lui-même, ainsi qu'Éric Marty l'a bien mis en lumière⁹⁴. Cela apparaît évident à la lecture de la note suivante, où il décrit son retour à Cuverville pour préparer le départ de la femme et des enfants de

⁸⁷ *Ibid.*, 16 octobre 1914, p. 879 et *ibid.*, 24 septembre 1915, p. 889.

⁸⁸ *Ibid.*, 29 janvier 1916, p. 921.

⁸⁹ *Ibid.*, 25 janvier 1917, p. 1022.

⁹⁰ Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide, op. cit.*, p. 165-168.

⁹¹ *Jl*, 3 août 1914, p. 826.

⁹² Roland BARTHES, « Notes sur André Gide et son *Journal* » [1942], *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Seuil, 2002, p. 35.

⁹³ *Jl*, 28 août 1914, p. 856.

⁹⁴ Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide, op. cit.*, p. 50. Il ne s'agit pas de la seule occurrence de cette lettre (voir *Jl*, 20 janvier 1919, p. 1100 : « T. s'explique »).

Copeau pour l'Angleterre :

Retour au pays. Il s'étonnait presque de retrouver encore tout en place. Son imagination faisait de tels bonds, qu'il eût trouvé presque naturel que l'avenue qui environnait la maison fût déjà rasée, pour je ne sais quel "besoin de défense"⁹⁵.

Dans le *Journal* de 14-18, l'écrivain recourt souvent à la troisième personne (« Il » ou plus fréquemment « X. ») : le glissement des pronoms et des sujets est particulièrement révélateur de la manière dont la conscience se pose face aux événements. Le regard de Gide, qui souhaite s'affirmer en opposition au regard collectif, hésite entre l'implication et la distance, entre la familiarité et l'étrangeté. Le « Il » témoigne de son effort de faire entendre *aux autres* une parole en contraste avec le discours collectif, un effort qui est également celui du « Je », mais que le « Il » semble mieux accomplir. Vidée de sa subjectivité, de son ancrage personnel, l'idée de la « non-résistance » évangélique peut être (ré)affirmée avec obstination : « Il reprenait, un peu plus tard et sur un ton un peu plus bas » ; « Il soutenait » ; « Il ripostait » ; « Il prétendait⁹⁶ ». Plus forte que le « Je » dans son opposition au langage factice du monde, la troisième personne poursuit les mêmes buts, à savoir l'affirmation d'une différence et la volonté de résister aux événements. Bien que formellement le « Il » permette une distanciation plus facile, la pensée ne peut pas se « désolidariser⁹⁷ » complètement de la guerre en cours. Comme dans le cas de la première personne, l'usage du conditionnel est significatif : « X. se reprend à lire, à jouer du Bach et même, de préférence, *il jouerait* celles des fugues du *Clavecin bien tempéré* dont le rythme invite à l'allégresse, et qu'il ne s'interdit encore qu'à contre-cœur⁹⁸. »

Ainsi, le *Journal* est le lieu où se trouve et se creuse le rapport du sujet, « Je » ou « Il », à la Grande Guerre. L'écriture diaristique garde les traces d'une double exigence de la conscience : celle de commenter les événements, et, en même temps, celle d'y participer, sous l'empreinte de la sincérité. Comme nous l'avons vu, en 1914, l'actualité rencontre l'œuvre et l'envahit brutalement. Impossible pour l'écrivain, du moins pendant les premiers mois, d'établir un rapport avec les faits : la finalité première du *Journal*, voué à l'introspection dialogique, est en contradiction avec l'extériorité radicale de l'événement

⁹⁵ *J1*, 28 août 1914, p. 856.

⁹⁶ *Ibid.*, 20 décembre 1915, p. 910-912.

⁹⁷ Voir *J2*, 11 mai 1941, p. 762 : « Mais plus que jamais je dépends du temps, des courants, de l'entourage, des circonstances [...] ; les événements ont pris une telle importance ! On ne peut plus en désolidariser sa pensée. On reste engoncé jusqu'au cœur et souffrant avec ceux qui souffrent. »

⁹⁸ *J1*, 16 septembre 1914, p. 865 (c'est nous qui soulignons).

historique. La Grande Guerre, telle qu'elle est appréhendée par le discours ambiant, est irrecevable, car l'écriture diaristique ne saurait avoir de prise sur elle. Après avoir manifesté tout le désarroi d'un sujet sous l'emprise de l'Histoire, qui se traduit dans une forme de *passivité* de l'écriture, il s'agit, pour Gide, de trouver une manière de *prendre* l'événement *sur soi* afin de l'intégrer dans la forme *Journal*. Comme il le dit en 1944, la « notation sincère » doit traduire « les relations d'une personne aux *Passions collectives*⁹⁹ ». Au fil des pages, on assiste à l'émergence progressive d'une posture singulière face à la guerre, où se donne à voir l'éthique de la *présence* sous-jacente à tout le projet journalier. Gide s'efforce d'édifier une mémoire vive de l'événement, dominée par l'anecdote (histoires et rencontres vécues ou racontées) et surtout, par l'« être-là¹⁰⁰ », voire le dialogue (de l'esprit et du corps) au monde. L'écriture est hautement surveillée, car l'auteur perçoit bien la nécessité constante d'être vigilant face au pouvoir agrégatif du moment historique. Le *Journal* fonctionne ainsi comme un « rempart dynamique¹⁰¹ » à toute voix collective.

En affirmant l'impossibilité d'un envahissement total de la conscience par les contingences brutales de l'actualité, Gide détruit toute possibilité d'élaborer un discours *historique* – démarche plus intellectuelle qu'introspective – à l'intérieur du *Journal*. Sa posture diffère radicalement de celle de Sartre, qui s'explique sur son attitude face à la guerre dans de nombreux passages de ses *Carnets*. Le texte *contre* lequel il élabore son projet est justement celui du *Journal* de Gide, qui vient de paraître aux Éditions Gallimard en 1939. De son poste – mobilisé dans un petit bourg alsacien, il remplit les fonctions de météorologue, puis de téléphoniste – le soldat lit avidement le livre et le commente en même temps que Simone de Beauvoir, comme il est possible de l'observer à la lecture de leur correspondance¹⁰². L'« écriture du jour » correspond pour Sartre à une période de métamorphose, en relation directe avec le moment historique¹⁰³. Les ébauches

⁹⁹ Gide fait ici référence à la préface de *Journal d'Allemagne* de Denis de Rougemont (J2, 22 décembre 1944, p. 1004).

¹⁰⁰ Nous empruntons cette définition à Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide*, op. cit.

¹⁰¹ Cette expression est d'Hélène BATY-DELANDE (*Une politique intérieure. La question de l'engagement chez Roger Martin du Gard*, op. cit., p. 149).

¹⁰² Dans une lettre du 8 septembre 1939, Beauvoir écrit : « Je suis restée là à lire Gide, et en particulier ses notes sur Août 14 ; il y avait beaucoup de ressemblances et bien des différences aussi ; c'était intéressant ; par instants ça me mettait en état de panique. » (Simone DE BEAUVOIR, *Lettres à Sartre*, t. I : 1930-1939, Paris, Gallimard, 1990, p. 94). Le même jour, dans une autre lettre : « Ce journal de Gide a suffi à remplir les journées – c'est un homme de politesse et cette vie est minable. Il devient gâteux et emmerdant au possible » (*Ibid.*, p. 96). Opinions contradictoires que celles de Beauvoir, auxquelles Sartre répond le 18 septembre, donnant un jugement plutôt positif, appelé à évoluer rapidement : « Je m'amuse fort à lire le Gide. Alléché par ce que vous m'en dites ; j'ai commencé en 1914 et je me suis bien plu. » (Jean-Paul SARTRE, *Lettres au Castor et à quelques autres*, t. I : 1926-1939, Paris, Gallimard, 1983, p. 303).

¹⁰³ Jean-Paul SARTRE, *Carnets de la drôle de guerre* [1983], in *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, édition établie, présentée et annotée par Jean-François Louette, avec la collaboration de Gilles Philippe et de

philosophiques, les fragments d'autoportrait, le discours sur soi font partie d'un seul grand projet, celui de l'« être-dans-le-monde », ou plus précisément, de l'« être-dans-la guerre¹⁰⁴ ». À l'origine de son œuvre, il y a donc un parti pris de témoignage de *soi* pour *autrui* – « le témoignage d'un bourgeois de 1939 mobilisé, sur la guerre qu'on lui fait faire¹⁰⁵ » – qui fait totalement défaut à l'écriture gidiennne. Voilà donc pourquoi le jeune auteur préfère parler de « *Carnets* » et non pas de « *Journal de guerre*¹⁰⁶ ». Ce petit détour par l'œuvre sartrienne nous aide à mieux comprendre pourquoi le *Journal* ne garde qu'une faible trace de l'activité à laquelle Gide consacre son temps pendant près d'une année. C'est de cette expérience au Foyer franco-belge dont nous allons maintenant nous occuper.

2. Hors *Journal* : le *Journal du Foyer franco-belge* (1916)

C'est à Bruxelles que Jean Jaurès parle pour la dernière fois, le 29 juillet 1914, devant une foule immense, accourue au Cirque Royal à la grande réunion organisée « contre la guerre » par le Conseil général du Parti Ouvrier Belge. Roger Martin du Gard évoque, dans *L'Été 1914*, l'atmosphère de cette soirée exceptionnelle : « Et, de partout, d'Anvers, de Gand, de Liège, de Namur, de tous les centres miniers, il était venu des militants pour se joindre aux socialistes bruxellois, et aux délégations étrangères : [la ville], ce soir, semblait devenue la capitale européenne de la paix¹⁰⁷. » La police, « impuissante », assiste au passage dans les rues d'« une marée déferlante » où bourgeois et socialistes se trouvent réunis au cri : « “Vive la Sociale !”, “À bas la guerre¹⁰⁸ !” » S'il est vrai que la restitution du discours de Jaurès faite par Roger Martin du Gard est plutôt « fantaisiste¹⁰⁹ », le romancier parvient à rendre le caractère spécifique de cet événement, ses résonances politiques et symboliques.

Juliette Simont, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 424 : « J'avais horreur des carnets intimes et je pensais que l'homme n'est pas fait pour se voir [...]. Je n'ai pas changé. Simplement il me semble qu'on peut, à l'occasion de quelque grande circonstance, et quand on est en train de changer de vie, comme le serpent qui mue, regarder cette peau morte, cette image cassante de serpent qu'on laisse derrière soi, et faire le point. »

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 448.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 350.

¹⁰⁶ Il faut rappeler que des quinze carnets que Sartre écrivit de septembre 1939 à juin 1940, cinq ont été publiés une première fois – de manière posthume – en 1983 ; une deuxième édition a vu le jour en 1995, lorsque le premier carnet est réapparu dans le tiroir d'un collectionneur. L'appellation « *Journal de guerre* » apparaît seulement sur la page de garde du premier carnet.

¹⁰⁷ Roger MARTIN DU GARD, *L'Été 1914*, in *Œuvres complètes*, t. II, avec une préface d'Albert Camus, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1955, p. 451.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 451-452.

¹⁰⁹ Jean STENGERS, « Le dernier discours de Jaurès » [1964], dans Ginette KURGAN-VAN HENTENRYK, Éliane GUBIN et José GOTOVITCH (éds), *Une guerre pour l'honneur. La Belgique en 14-18*, Bruxelles, Racine, 2014, p. 5-9.

Quelques pages plus loin, c'est du point de vue de Jacques que nous assistons à l'assassinat du dirigeant socialiste, tué d'un coup de pistolet au *Café Croissant* ; le fait divers se charge d'une forte puissance dramatique, le souci documentaire étant contaminé par la recherche d'un rythme romanesque :

La nuit était lourde. L'asphalte empestait. Tout alentour de la rue Montmartre, les voies étaient noires de piétons. La circulation était interrompue. Des grappes humaines se penchaient aux fenêtres. Des passants, qui ne se connaissaient pas, s'interpellaient : « Jaurès vient d'être assassiné ! » [...] Soudain Jacques sentit les doigts de Jenny se crispier sur sa manche. La porte du *Croissant* venait de s'ouvrir à doubles vantaux. Tout le monde se tut. [...] L'intérieur du café apparut, illuminé comme une chapelle, et grouillant de sergots noirs. [...] Lentement, dans un silence qui permettait de distinguer le pas des porteurs, la civière blanche franchit le seuil et traversa le trottoir, se balançant quelques secondes, et, d'un seul coup, disparut au fond du véhicule¹¹⁰.

La mort de ce défenseur de la paix anticipe de quelques heures seulement le décret de mobilisation générale. Dernier sursaut des peuples européens, la mort de Jaurès, dont Gide rend compte dans son *Journal* – « Le journal de ce matin nous apprend l'absurde assassinat de Jaurès¹¹¹. » – marque la fin de toutes les tentatives pour empêcher le déclenchement des hostilités : la guerre est inexorablement en marche. Le 4 août, le jour de ses obsèques, la Belgique est envahie par les troupes allemandes.

En l'espace de quelques semaines, la population voit déferler plus d'un million de militaires à la solde de l'empereur Guillaume II. L'invasion surprend les habitants de ce petit royaume ; elle les choque, car, jusqu'à la veille, ils étaient encore persuadés de pouvoir conserver leur neutralité. D'un jour à l'autre, les Belges se déversent sur les routes, n'ayant d'autre choix que de fuir. Tout moyen de transport est bon – en train ou en voiture, à vélo ou à pied – pour rejoindre les Pays-Bas, l'Angleterre et la France. Ce « premier exode » touche à peu près un million et demi de civils, voir un Belge sur cinq¹¹². Dans la capitale et dans de nombreuses villes françaises, des colonnes de réfugiés défilent dans les rues : démunis de tout moyen, ils fuient les villes attaquées et les campagnes pillées. Souvent, ils apportent avec eux les récits des violences perpétrées par les troupes allemandes (destructions de villages, viols, déportations, fusillades arbitraires). À la fin du mois d'août 1914, Gide livre à son *Journal* ce récit au ton apocalyptique :

Le 25 et le 26 [août 1914] commencèrent d'affluer à Paris ceux qui fuyaient les

¹¹⁰ Roger MARTIN DU GARD, *L'Été 1914*, in *Œuvres complètes*, t. II, *op. cit.*, p. 552-553.

¹¹¹ *Jl*, 1^{er} août 1914, p. 823.

¹¹² Voir l'ouvrage de Jean-Pierre POPELIER, *Le Premier exode. La Grande Guerre des réfugiés belges en France*, Paris, Vendémiaire, 2014.

villages incendiés. Un vieillard arrivait presque fou (l'oncle de Mme Ruyters) qui répandait autour de lui l'épouvante. « Nous ne sommes pas de force ! répétait-il. Nous ne sommes pas de force ! Ces gens-là ne respectent rien. » Il avait fait à pied une route énorme, rampant, se cachant, traversant les lignes de feu, voyant partout autour de lui fumer les bourgs et les fermes. Surpris à quelques kilomètres du village dont il était bourgmestre, il n'avait pu regagner son poste, séparé de sa famille, de son devoir, par une subite barrière de feu¹¹³.

Face à la barbarie allemande, les Belges sont accueillis par les Français comme de vrais martyrs. « C'est bien [...] dans le spectacle du noble courage des Belges qu'aujourd'hui nous puisons notre réconfort¹¹⁴ », note encore Gide, qui se montre particulièrement ému par le courage de ce peuple, pour lequel il éprouve une affection datant de ses débuts littéraires. C'est sur l'invitation d'Émile Verhaeren et de Maurice Maeterlinck – impressionnés par *Les Cahiers d'André Walter*¹¹⁵ – que l'écrivain se rend pour la première fois, en 1891, dans une Belgique fourmillante de jeunes créateurs. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait affirmé, avec un certain recul critique, avoir écrit son premier roman « en Belge¹¹⁶ ». Le pays apparaît à ses yeux plus ouvert et vivace que sa propre patrie, au moins du point de vue littéraire : « Il est triste de se dire que dans quelque temps, ce que la France aura de plus heureux, ce sera que l'on parle sa langue en Belgique¹¹⁷ », écrit-il à sa mère. C'est entre Paris et Bruxelles, entre son pays et celui qu'il considère comme une province française, que se situe la patrie spirituelle du jeune symboliste. Au premier rang de ses multiples contacts avec des Belges, il convient de placer Maria Van Rysselberghe, installée à Paris avec sa famille depuis la fin du XIX^e siècle. Le hasard des circonstances les met très tôt en contact : alors qu'elle fait le tri du courrier de Verhaeren, absent de son domicile, Maria découvre *Les Cahiers d'André Walter*. Leur première rencontre a lieu quelques années plus tard, à Paris, chez Francis Viéllé-Griffin : 1899 marque le début d'une longue correspondance couvrant un demi-siècle. Une amitié se noue entre la Petite Dame et le « Bipède » (de l'anglais « *Bypeed* »), qu'elle revoit

¹¹³ *Jl*, 26 août 1914, p. 851.

¹¹⁴ *Ibid.*, 26 août 1914, p. 852.

¹¹⁵ Au cours d'un des mardis de Mallarmé auxquels il participe, Gide a l'occasion de rencontrer le poète Albert Mockel, qui l'invite à collaborer à sa revue *La Wallonie*, fondée à Liège en 1886. Sur son conseil, il adresse ses *Cahiers* à Maeterlinck, qui rend son admiration publique : dans un article publié dans *L'Écho de Paris*, il place l'auteur au même rang qu'Edgar Allan Poe et Charles Baudelaire : « Baudelaire, Laforgue, les *Cahiers d'André Walter*. N'en oublie-je pas ? Oui, Edgar Poe » (Jules HURET, « M. Maurice Maeterlinck », in *Enquête sur l'évolution littéraire* [1891], Paris, Corti, 1999, p. 158). Quelques jours plus tard, *L'Art moderne*, un journal bruxellois, publie un article d'Émile Verhaeren, dont la renommée, à l'époque, dépassait largement les frontières nationales. Le poète loue *Les Cahiers* en raison de la place qu'occupe l'analyse du Moi – « Les livres qu'il lit, le livre qu'il fait, la réflexion personnelle sur lui-même » : cette fois, Gide a l'honneur de se placer à côté de Maurice Barrès et de Joris-Karl Huysmans (André GIDE, *Les Cahiers d'André Walter*, édition publiée sous la direction de Claude Martin, Paris, Gallimard, 1986, p. 297.).

¹¹⁶ Éric MARTY, *André Gide. Qui êtes-vous ? Avec les entretiens Gide-Amrouche*, op. cit., p. 147.

¹¹⁷ *Correspondance Gide-mère*, 31 mai 1894, p. 387.

régulièrement : en France – à Paris et à Cuverville – ou à l'étranger, car il lui arrive de l'accompagner en voyage (à Weimar, en 1903) ou tout simplement de croiser son chemin (en Italie, pendant l'hiver 1908-1909¹¹⁸). Son domicile parisien étant inhabitable, c'est chez la Petite Dame que Gide demeure à partir d'octobre 1914, lorsqu'il rentre dans la capitale après une période d'engourdissement auprès des siens en Normandie¹¹⁹. Entre les murs de la Villa Aublet, l'écrivain et la Petite Dame, douloureusement coupée de sa patrie envahie, donnent vie, avec le support de quelques amis, au Foyer franco-belge, œuvre destinée à accueillir les civils réfugiés de Belgique et du Nord de la France.

C'est depuis le début des hostilités que Gide ressent le besoin de se rendre utile, de trouver un « emploi sérieux¹²⁰ ». À la fin de l'été, il caresse l'idée, avec Jean Schlumberger, de se faire envoyer en Italie en tant que correspondant de guerre ; une nuit de réflexion suffit à lui révéler le caractère velléitaire d'une telle entreprise¹²¹. Moins d'un mois plus tard, il décide de se faire inscrire au Conseil de révision de Paris, bien qu'il doute qu'on le prenne, « ou même que l'on appelle la classe 89¹²² ». Animé d'un fort sentiment patriotique, il souhaite s'employer, et en ce début de guerre, il ne songe qu'à partir. Quelques années plus tard, Roger Martin du Gard, qui adopte dès la première heure une posture de réserve, revient sur les premiers mois de guerre en portant l'accent sur le caractère incongru, voir déplacé, de cette course aux armes. Dans une lettre à son ami, il ironise sur les intellectuels prétendant se risquer dans l'action :

Vous vous rappelez ce début d'août 14 où tous les messieurs entre deux âges parlaient de courir « s'engager » ? On regrette toujours ce qu'on dit et fait à ces heures où l'héroïsme ambiant fouette les vieux instincts combattifs de l'homme des cavernes¹²³.

Étant dans l'impossibilité d'aller au front, Gide envie ceux qui ont pu y trouver leur place et montrer leur valeur : « Ce même événement qui, pour tant d'autres, doit leur révéler leur courage, sera-t-il donc pour nous une école de fainéantise et de veulerie ? Nous voici donc contraints à l'égoïsme. C'est contre quoi nous nous démenons en vain¹²⁴. » Les nuits de

¹¹⁸ Voir Maria VAN RYSELBERGHE, *Le Cahier III bis de la Petite Dame*, édition présentée et annotée par Pierre Masson, Paris, Gallimard, 2012, p. 103-126 (« Voyage d'Allemagne, 1903 ») et p. 129-146 (« Voyage en Italie, 1908-1909 »).

¹¹⁹ Le 8 septembre 1914, Gide écrit à Ghéon : « Il s'est produit en moi un phénomène analogue à la congélation des gaz ; mon esprit, préalablement liquéfié par la compression de l'angoisse, puis brusquement décomprimé, a perdu toute chaleur vitale. » (*Correspondance Gide-Ghéon*, t. II, 8 septembre 1914, p. 865-866).

¹²⁰ *Correspondance Gide-Van Rysselberghe*, 23 septembre 1914, p. 343.

¹²¹ *Jl*, 25 août 1914, p. 849.

¹²² *Correspondance Gide-Van Rysselberghe*, 23 septembre 1914, p. 342-343.

¹²³ *Correspondance Gide-Martin du Gard*, t. I, 27 mars 1934, p. 609.

¹²⁴ *Jl*, 18 août 1914, p. 845.

guerre se déroulent de façon plus intense que les nuits de paix et une averse particulièrement violente est l'occasion de s'interroger sur son propre courage : « Les premiers roulements de tonnerre vers 4 heures du matin semblaient des explosions de bombes, à croire qu'un vol de zeppelins s'était rué sur Paris. [...] [Puis]-je savoir comment je réagirais, en face du danger réel¹²⁵ ? » Gide souffre de la distance qui le sépare du conflit ; il essaie alors de le suivre de près, dans les journaux – où il lit régulièrement la chronique militaire – et sur les cartes géographiques – qu'il ouvre le soir sur sa table, en faisant l'effort de comparer le désastre de 1870 avec la situation actuelle, à la recherche d'un peu de réconfort¹²⁶. « En ne cessant point d'y penser, on voudrait aider au succès¹²⁷ », note-t-il dans son *Journal*.

Après le choc initial, l'écrivain comprend que le contraire de l'« égoïsme », auquel sa posture d'homme de l'arrière semble le condamner, est la générosité. Voilà donc qu'il se consacre corps et âme au service de la Croix-Rouge, où, exception faite pour quelques travaux manuels – il aide, par exemple, à décharger de « pesants ballots¹²⁸ » – il s'occupe essentiellement, avec Jean Schlumberger, de relever des listes de brancardiers¹²⁹. Bientôt, néanmoins, ses efforts lui paraissent inutiles : « On nous apprend ce soir à la Croix-Rouge (où j'ai travaillé tout le jour) que l'on est décidé à ne prendre aucun infirmier ni aucun brancardier homme – de sorte que tout ce qu'on a fait depuis huit jours est vain¹³⁰. » Quelque temps après, Tristan Bernard lui propose d'entrer dans un groupe visant à occuper les jeunes désœuvrés, « appelés à remplacer leurs aînés et grisés par leur subite importance¹³¹ ». Après une courte hésitation, comme l'écrit la Petite Dame, il décline : « [II] me racontait cela bouleversé. Il trouvait que cette proposition faite à lui était presque tragique. [...] [II] s'abstint, à mon grand soulagement¹³². » En cette fin d'été, à la fois dans l'Assistance publique – où, faute de mieux, il continue de se rendre utile¹³³ – et en dehors d'elle, Gide peine à trouver pas sa place. Le 2 septembre, lorsqu'il se rend à Étretat pour un déjeuner, il assiste à une scène particulièrement touchante. L'écrivain relate cet épisode dans son *Journal* en adoptant la troisième personne, une posture d'énonciation qui caractérise fortement cette période. Si dans le passage qui suit, « Il » est Gide, « son frère » pourrait

¹²⁵ *Ibid.*, 15 août 1914, p. 839.

¹²⁶ Maria VAN RYSELBERGHE, *Le Cahier III bis de la Petite Dame, op. cit.*, p. 44.

¹²⁷ *Jl*, 4 octobre 1914, p. 874. Voir également *ibid.*, 20 août 1914, p. 846 : « Pour nous qui ne pouvons revêtir l'uniforme, c'est l'esprit que nous mobilisons. »

¹²⁸ *Ibid.*, 3 août 1914, p. 827.

¹²⁹ *Ibid.*, 7 août 1914, p. 831.

¹³⁰ *Ibid.*, 10 août 1914, p. 834.

¹³¹ *Ibid.*, 17 août 1914, p. 843-844.

¹³² Maria VAN RYSELBERGHE, *Le Cahier III bis de la Petite Dame, op. cit.*, p. 47.

¹³³ « Je passe mes journées à la X rouge m'occupant de mon mieux à former des équipes de brancardiers » (*Correspondance Gide-Blanche*, 14 août 1914, p. 168).

bien être Georges Rondeaux, maire de Cuverville depuis 1914 (frère de Madeleine et beau-frère de l'écrivain) :

Puis il voit arriver de Paris un troupeau de pauvres enfants ; cent cinquante petits orphelins de mère, dont les pères sont sous les drapeaux. Ces mioches sont harassés, car ils ont mis dix-huit heures pour venir, à cause des arrêts innombrables du train. [...] Mais voici que le courrier du lendemain apporte à son frère, le maire, une feuille à remplir, liste de tous les réquisitionnés pouvant fournir logement à de la troupe... Serait-ce donc qu'on les attend ?

Il ne peut plus voir le pays qu'en fonction de cela.

Il lui prenait des attendrissements niais devant les êtres innocents et faibles [...] ¹³⁴.

C'est dans cet épisode, nous semble-t-il, qu'il est possible de lire le sens profond de l'entreprise du Foyer franco-belge. Gide prend pour la première fois conscience du fait que, bien dirigée, son énergie pourrait vraiment être *utile*. L'écrivain propose une distinction entre « courage actif » et « courage passif » : le premier est celui des soldats sur les champs de bataille, « [déployant] en ces heures la totalité de leur valeur ¹³⁵ » ; le second est celui de l'arrière, le sien, qui se distingue par le fait qu'il est l'expression d'une singularité. Courage collectif d'un côté, courage *particulier* de l'autre, dans lequel Gide se reconnaît pleinement. Il s'agit alors de *combattre* diversement, voire de trouver une voie où sa personnalité, naturellement généreuse, pourrait s'exprimer de manière sincère. Pour lui, on l'a vu, il est essentiel d'être en contact avec l'humanité souffrante, d'établir une relation directe avec les « êtres innocents et faibles ¹³⁶ ». Avant même le début de la guerre, il avait accueilli favorablement la proposition de Xavier Léon, qui voulait organiser « un service de renseignements qui correspondrait avec les familles et les tiendrait au courant de l'état des blessés ¹³⁷ ». Au Foyer franco-belge, il ne s'agit pas d'être en contact épistolaire avec des familles vivant dans l'angoisse, mais de les connaître *personnellement*. Jour après jour, cas après cas, Gide, homme de l'arrière, touche à la détresse humaine et se laisse toucher par celle-ci, comme il l'écrit à Edith Wharton : « Il faut [...] se pencher tout près d'eux, et pour être touchés par eux, les toucher ¹³⁸. » Sa vocation, qui est également la vocation du Foyer,

¹³⁴ *Jl*, 2 septembre 1914, p. 859-860.

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *Ibid.*, 29 juillet 1914, p. 819.

¹³⁸ Lettre inédite du 1^{er} septembre 1915 citée par Alain GOULET, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, *op. cit.*, p. 609-610. Edith Wharton, romancière américaine amie de Charles Du Bos, soutient l'œuvre du Foyer franco-belge dès sa naissance. Parallèlement, elle fonde *The American Hostel for Refugees*, en devenant ainsi la responsable des subsides américains. Elle publie *The Book of Homless* (1915) – dont les profits sont utilisés pour aider les réfugiés présents sur le territoire français – où figure un portrait de Gide de la main de Théo Van Rysselberghe.

est celle d'« assumer le plus possible d'humanité », selon la formule des *Nourritures terrestres* (1897).

Le 10 octobre 1914, il apprend la « reddition d'Anvers » et en éprouve une « grande tristesse¹³⁹ ». C'est cet événement, suite auquel des milliers de familles débarquent à Paris, qui déclenche l'entreprise du Foyer franco-belge. Devant ce flot de malheureux, Gide prend honte de ses privilèges et critique l'attitude de Copeau et de Ghéon : « X. pensait que, du moment qu'on est à l'abri soi-même et qu'on sent à l'abri tous les siens, il est un peu trop facile de rire, et presque malséant¹⁴⁰. » Le 25 du même mois, l'auteur, la Petite Dame et Charles Du Bos louent « une boutique de camelote autrichienne » pour y installer « un bureau [...] qui voudrait bien [...] opérer librement¹⁴¹ ». Par haine de la bureaucratie et des honneurs, Gide laisse la présidence à un Belge, le baron Del Marmol, pour occuper, avec Du Bos, le poste de vice-président. En travaillant à un rythme exténuant – douze heures par jour – il *mobilise* son cœur et son intelligence au service des réfugiés, ou plus spécifiquement – comme le dit ironiquement Maria Van Rysselberghe – au service des « refusés », « les plus abandonnés et les plus discrets¹⁴² ». L'écrivain se donne tout entier au Foyer, qu'il considère comme une vraie mission de vie – « l'abandonner », écrit-il dans une lettre à Schlumberger, « cela s'appelle désert¹⁴³ ». La fréquentation quotidienne du malheur lui inspire ces réflexions, qu'il confie à son *Journal* :

Leur espoir d'autre chose, de davantage. Leur ennui. Ils méritaient mieux. Le premier soir ils sortent les papiers, les cartons où sont les adresses des personnes qui les ont reçus. Tous deux autour de la lampe de garde. Volonté de ne pas se laisser aller à la détresse qui grandit¹⁴⁴.

Si la collaboration avec Charles Du Bos est caractérisée par des périodes de crise récurrentes¹⁴⁵, Gide établit avec la Petite Dame une relation de plus en plus étroite, sous le

¹³⁹ *Jl*, 10 octobre 1914, p. 877.

¹⁴⁰ *Ibid.*, 16 octobre 1914, p. 879.

¹⁴¹ Pierre MASSON, « Le *Journal du Foyer franco-belge*, ou Le livre abandonné. Dossier critique », *BAAG*, n° 134, avril 2002, p. 140.

¹⁴² Maria VAN RYSSELBERGHE, *Le Cahier III bis de la Petite Dame*, *op. cit.*, p. 56.

¹⁴³ *Correspondance Gide-Schlumberger*, 19 décembre 1917, p. 644.

¹⁴⁴ *Jl*, 15 novembre 1914, p. 881.

¹⁴⁵ Pierre MASSON, « Le *Journal du Foyer franco-belge*, ou Le livre abandonné. Dossier critique », *art. cit.*, p. 141 (14 janvier 1915) et p. 156-157 (20 septembre 1915). Voir également Maria VAN RYSSELBERGHE, *Le Cahier III bis de la Petite Dame*, *cit.*, p. 65-68 : « [Du Bos] fit bientôt parmi nous figure de saint. Il l'était un peu. [...] Un saint, si peut-être il n'avait pas pris tant d'ivresse à l'être. Et puis, les saints sont-ils vraiment dispensés d'avoir le sens commun ! [...] Au sein du Foyer, nous le combattions au nom même de l'œuvre ; c'était du reste une nécessité, car il suffisait qu'il fit partie d'un service pour qu'il y poussât une excroissance énorme, qui menaçait de tout déséquilibrer. »

signe de la sincérité et de la complicité¹⁴⁶. Ce couple atypique partage chaque instant de la journée, tantôt dans la tension, lorsqu'ils travaillent jusqu'au bout de leurs forces, tantôt dans la détente, quand ils ont le temps de s'asseoir dans les bistrotts du quartier Marbeuf pour manger frugalement : « Qu'ils étaient charmants ces petits repas où nous mangions si mal et causions si bien. Il me semble que c'est là surtout que s'est nouée si solidement notre belle amitié¹⁴⁷. » Leur intimité se trouve renforcée par ces longs mois de collaboration côte à côte, durant lesquels Gide semble ne pas pouvoir se passer du soutien de Maria ; il suffit qu'elle s'éloigne pendant quelques jours, pour qu'il perde son assurance et son équilibre : « L'annonce du départ de la Dame a décroché un orage épouvantable ; le bipède ne vit plus qu'à cloche-pied au Laugier¹⁴⁸. » S'il arrive le contraire – au cours de l'année 1915, Gide rentre périodiquement à Cuverville et fait deux voyages dans le Midi¹⁴⁹ – Maria se montre ferme, en se vouant aux tâches quotidiennes et fatigantes. Le soir, elle lui écrit de longues lettres pour l'informer de ce qui se passe au Foyer ; Gide s'en réjouit immensément : « Que vous êtes exquise de m'écrire ainsi ! D'entendre parler des réfugiés, c'est comme d'entendre parler des chameaux, ça m'emplit de nostalgie¹⁵⁰ ».

Frénétiquement occupé par son activité au Foyer, Gide n'a plus le temps pour rien, pas même pour écrire. « L'œuvre dont je m'occupe ici ne me laisse pas un instant, je me persuade que, durant cette tourmente, je ne pouvais rien faire à la fois de plus intéressant et de plus utile¹⁵¹ », écrit-il à Roger Martin du Gard. Ses projets littéraires – dont *L'Aveugle*, qui deviendra *La Symphonie pastorale* – languissent dans l'attente, tandis que sa production épistolaire s'effondre. Comme le remarque Frank Lestringant, « l'année 1915 représente un étiage¹⁵² ». Le *Journal*, bien que de manière indirecte, le confirme : « L'œuvre du Foyer franco-belge. Il y donna, comme il disait dans les quelques rares lettres qu'il écrivait encore, “tout son cœur et toute son temps” ; cette mince formule lui servait à abréger sa correspondance¹⁵³. » La confrontation quotidienne avec la misère humaine demande un

¹⁴⁶ Nous songeons, en particulier, à leur « aventure » tragi-comique à la poursuite d'un prétendu espion (Maria VAN RYSSSELBERGHE, *Le Cahier III bis de la Petite Dame*, op. cit., p. 50-51).

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 63. Voir Jacques ROUSSILLAT, *Maria Van Rysselberghe, la Petite Dame d'André Gide*, Paris, Pierre-Guillaume de Roux, 2017 (« Années de guerre »).

¹⁴⁸ *Correspondance Gide-Copeau*, t. II, 20 mars 1915, p. 93.

¹⁴⁹ Voir Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. I, op. cit., p. 834-844.

¹⁵⁰ *Correspondance Gide-Van Rysselberghe*, 30 novembre 1915, p. 348.

¹⁵¹ *Correspondance Gide-Martin du Gard*, t. I, Janvier 1915, p. 135.

¹⁵² Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. I, op. cit., p. 802 : « Cette année-là, Gide n'écrit que 89 lettres, contre 200 en moyenne au cours des deux décennies précédentes. » Le biographe fait référence aux données statistiques recueillies par Claude Martin dans son inventaire – qui reste toutefois incomplet – de la correspondance générale de Gide (Claude MARTIN, *La Correspondance générale d'André Gide : répertoire chronologique (1879-1951)*, Lyon, Centre d'Études gidiennes, 1997, p. 559).

¹⁵³ *Jl*, 15 novembre 1914, p. 884.

investissement personnel complet, et cela surtout en raison du fonctionnement du Foyer, qui comme le rappelle la Petite Dame, est plutôt novateur : « C’est ainsi qu’il fut le premier à adopter le système des subventions en argent, qui était considéré, par les autres œuvres, comme une folie¹⁵⁴ ». À la fin de la première année de guerre, la situation financière devenant difficile, Gide propose d’aider les réfugiés de manière *ponctuelle*, en fonction des exigences de chacun. À partir de janvier 1915, les subventions sont attribuées après un entretien hebdomadaire : l’objectif est de fournir une aide au cas par cas. Indigné contre les organismes officiels, Gide raconte dans son *Journal* l’histoire de « Mme X » :

[Elle] vient à nous, après s’être adressée au *Cirque de Paris*, sordide, au *Séminaire Saint-Sulpice* lamentable, à la *Salle Wagram* comble ; on lui offre le logement, dont elle n’a que faire [...]. Si on lui offre les repas, qu’en ferait-elle ? Il lui faut simplement un petit acompte hebdomadaire qui la mette à même de faire face à la situation ; par exemple le paiement de loyer assuré¹⁵⁵.

Bien que le nombre de réfugiés soit très élevé – « la porte s’ouvrait devant [...] une queue parfois énorme¹⁵⁶ », raconte la Petite Dame – Gide s’efforce de les connaître un par un. Comme il aime à le répéter chaque jour, « “Tous les cas sont particuliers¹⁵⁷” » : il s’agit d’écouter, d’enregistrer les informations et de les examiner, car chaque détail, à longueur de journée, à son importance. C’est pour cette raison que le *Journal* peut (occasionnellement) servir de support de mémoire :

À réétudier : la famille Abed, une des plus tard venues – qui ne demande rien qu’un matelas et des couvertures (neuf personnes).

Famille Klint, envoyée à Magny – (les deux fils, dont Ambiorix), le gendre et la fille qu’on cache... Déplorable découverte de la malle de vêtements qu’ils trimbalent avec eux¹⁵⁸.

Si l’on considère l’immense activité et la dépense d’énergie caractérisant cette période, force est de constater que le *Journal* ne rend pas compte de l’entreprise *totale et totalisante* du Foyer. À partir de janvier 1915, lorsque l’activité se fait plus intense, les références s’espacent, jusqu’à se raréfier. Bien que l’on puisse penser que le temps faisait défaut à

¹⁵⁴ Maria VAN RYSELBERGHE, *Le Cahier III bis de la Petite Dame*, op. cit., p. 57.

¹⁵⁵ *Jl*, 15 novembre 1914, p. 885.

¹⁵⁶ Maria VAN RYSELBERGHE, *Le Cahier III bis de la Petite Dame*, op. cit., p. 59. Comme le rappelle Frank Lestringant, le local de l’avenue de la Motte-Picquet devient vite trop exigu, de sorte que le Foyer se déplace rue Royale à partir du mois de décembre 1914 ; à la fin de l’hiver 1915, il s’agrandira encore, occupant le vaste rez-de-chaussée d’un immeuble au coin des Champs-Élysées et de la rue Pierre Charron (Frank LESTRINGANT, *André Gide, l’inquiéteur*, t. I, op. cit., p. 799).

¹⁵⁷ Maria VAN RYSELBERGHE, *Le Cahier III bis de la Petite Dame*, op. cit., p. 57.

¹⁵⁸ *Jl*, 15 novembre 1914, p. 884.

l'auteur, cela ne suffit pas à expliquer le silence de l'écriture diaristique. De fait, en ce début d'année, il s'extrait volontairement, bien que provisoirement, de son *Journal* et relate son expérience *ailleurs* : cette « aventure particulière » requiert un « récit particulier¹⁵⁹ ». Ainsi, l'auteur commence à tenir un carnet où il se donne comme tâche de transcrire au jour le jour les menus aspects de son travail bénévole. Ces notes, qu'il rédige ou qu'il dicte à Mlle Rallet – la dactylographe du Vieux-Colombier¹⁶⁰ – composent le *Journal du Foyer franco-belge*, couvrant la période de janvier à novembre 1915¹⁶¹. Un *Journal* qui est hors *Journal* en raison de ses particularités.

Le *Journal du Foyer franco-belge* a un statut assez étrange : les indications de jour donnent au récit l'allure d'un vrai journal de bord, tandis qu'un découpage (partiel) en chapitres numérotés laisse plutôt entrevoir la main de l'auteur dans l'organisation du texte. Il est en effet possible d'observer que Gide s'est engagé dans un véritable travail de composition – très tôt abandonné en faveur d'autres projets – laissant progressivement de côté le découpage chronologique caractérisant l'écriture diaristique¹⁶². Plus particulièrement, il place les dates entre parenthèses, comme s'il se plaisait à jouer avec les repères traditionnels du genre. Distinction essentielle de l'écriture diaristique, le temps s'efface, ce qui fait du *Journal du Foyer franco-belge* une « œuvre de témoignage¹⁶³ » plutôt qu'un journal au sens strict. Au chapitre VII, par exemple, Gide opère une *analepse* dans son récit pour raconter des histoires de « réfugiés parasites¹⁶⁴ ». Dans ses notes, ce genre d'épisodes, souvent regroupés en raison de leur similarité foncière, abondent. En effet, si l'écrivain a bien raison de vanter les avantages du secours en argent, il est vrai que ce système favorise l'action des escrocs, tirant profit de la confusion générale : « On apprend par la suite que certains s'étaient fait habiller des pieds à la tête cinq ou six fois¹⁶⁵ ». Souvent, il

¹⁵⁹ Pierre MASSON, « Le *Journal du Foyer franco-belge*, ou Le livre abandonné. Dossier critique », art. cit., p. 138.

¹⁶⁰ Maria VAN RYSELBERGHE, *Le Cahier III bis de la Petite Dame*, op. cit., p. 61 : « Il finit par engager la dactylographe du Vieux-Colombier, pour écrire sous sa dictée tout ce qu'on lui racontait et aussi l'historique du Foyer. [...] Ça se passait certains soirs au Laugier ; il dictait en marchant, enveloppé dans son manteau. » Voir également *Correspondance Gide-Ghéon*, t. II, 22 janvier 1915, p. 872.

¹⁶¹ Le manuscrit du *Journal du Foyer franco-belge* – conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet de Paris (gamma 894) – demeure encore inédit.

¹⁶² Pierre MASSON, « Le *Journal du Foyer franco-belge*, ou Le livre abandonné. Dossier critique », art. cit., p. 139.

¹⁶³ Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. I, op. cit., p. 805.

¹⁶⁴ Pierre MASSON, « Le *Journal du Foyer franco-belge*, ou Le livre abandonné. Dossier critique », art. cit., p. 142. Comme le remarque Pierre Masson, ce procédé s'inscrit dans la droite ligne des *Souvenirs de la Cour d'Assises* (*Ibid.*, p. 139).

¹⁶⁵ *Journal du Foyer franco-belge*, BLJD, gamma 894, 23-29, p. 5, à la date du 7 janvier 1915, cité par Frank LESTRINGANT, « André Gide et la Grande Guerre », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, art. cit., p. 451. Voir également le chapitre XXV : « Cas d'un agent de change de Bruxelles, qui

arrive également que les réfugiés, attirés par la facilité avec laquelle ils peuvent gagner de l'argent, se laissent aller à l'instinct de paresse. « Je le revois, » – raconte la Petite Dame – « fulminant contre un [homme] [...] qui, stupidement, lui répondait : “Moi, Monsieur, je n'ai jamais travaillé.” La colère le prit comme un accès. Il s'était levé et marchait autour de la table, très pâle. Il devint d'une éloquence insoupçonnée, abondant, écrasant¹⁶⁶. » Bien que ces différends soient à l'ordre du jour, Gide se montre toujours disposé à l'écoute ; en dépit de la mesquinerie ambiante, « [l']absence d'idées préconçues, l'absence surtout de défiance *a priori* vis-à-vis des êtres, [laissent] son bon sens intact¹⁶⁷ ». Parmi la foule de noms occupant les pages du *Journal du Foyer franco-belge*, celui de Teughels (ou Teugels) occupe une place particulière. L'intensité de l'affection que Gide éprouve pour ce jeune réfugié affleure dans son récit, surtout lorsqu'il décrit leur entrevue du 8 mars 1915 : « Je répétais plusieurs fois “Au revoir” sans pouvoir me décider à le quitter, jusqu'à l'instant où je vis le garde-chiourme repasser derrière la vitre. Alors je lui fis de la main un geste d'adieu qu'il répéta¹⁶⁸. » La Petite Dame a sans doute raison d'affirmer que ses « deux démons » – « [celui] de la curiosité et celui du plaisir » – prennent « à son activité un grand part¹⁶⁹ ». Gide lui-même semble le confirmer : « Dans ma charité, constamment, trop de sensualité s'insinue¹⁷⁰. »

Parallèlement à son *Journal du Foyer franco-belge*, il écrit un article intitulé « Réfugiés », publié dans *L'Intransigeant* le 3 mars 1915¹⁷¹. Il raconte ici le récit d'un petit vieillard, ballotté d'une œuvre charitable à l'autre, happé dans une spirale solidaire aux allures infernales. L'homme *confesse* à « M. Gille » ses malheurs, ce qui amène l'écrivain à revenir sur les origines du Foyer franco-belge et sur sa vocation en citant un vers de Verlaine : « “C'est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour¹⁷².” » Le verbe *confesser* revêt dans ce contexte une signification bien précise. Il faut en effet considérer qu'en janvier

profitait de deux œuvres à la fois » (Pierre MASSON, « Le *Journal du Foyer franco-belge*, ou Le livre abandonné. Dossier critique », art. cit., p. 148).

¹⁶⁶ Maria VAN RYSELBERGHE, *Le Cahier III bis de la Petite Dame*, op. cit., p. 59-60.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 57.

¹⁶⁸ Pierre MASSON, « Le *Journal du Foyer franco-belge*, ou Le livre abandonné. Dossier critique », art. cit., p. 149.

¹⁶⁹ Maria VAN RYSELBERGHE, *Le Cahier III bis de la Petite Dame*, op. cit., p. 61. Pour l'histoire de Teughels (ou Teugeuls) – dont le *Journal* donne un prolongement (*Jl*, 14 novembre 1915, p. 905) – voir Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquiéteur*, t. I, op. cit., p. 806-810 et p. 828-833.

¹⁷⁰ *Jl*, 14 février 1916, p. 929.

¹⁷¹ Le texte est bientôt repris dans *The Book of France*, un ouvrage collectif « vendu au profit du Comité de secours aux réfugiés des régions occupées » (Winifred STEPHENS (éd.), *The Book of France in Aid of the French Parliamentary Committee's Fund for the Relief of the Invaded Departments*, Paris, Édouard Champion, 1915, version en ligne : <<https://archive.org/details/bookoffranceinai00whal>> [consultée le 26 juin 2017]).

¹⁷² *Ibid.*, p. 187.

1915, le journaliste Albert Flament avait publié un long article consacré à Gide, où celui-ci était présenté « comme un prélat qui confesserait des moniales¹⁷³ ». En le peignant sous les traits d'un ecclésiastique, Flament perçoit bien la dimension religieuse de son engagement humanitaire. Avec l'expérience du Foyer franco-belge, son individualisme bourgeois glisse vers une prise de conscience progressive de ce que devrait être une vraie justice sociale – « Devant ce défilé continu de misères qui sans cesse me tiraient le cœur, je prenais honte de toute supériorité¹⁷⁴ » – et il le fait en se « *dépouillant* », au sens chrétien du terme¹⁷⁵. Dans cette perspective, le *Journal du Foyer franco-belge* semble présager le *Voyage au Congo* : par le secours quotidien aux réfugiés, comme en Afrique coloniale, où il dénonce l'exaction des compagnies concessionnaires, l'attention bienveillante de Gide puise ses racines dans un Évangile personnel, « celui des opprimés¹⁷⁶ ». Rédigé en marge du *Journal* – comme ce sera le cas de *Voyage au Congo* et même de *Retour de l'U.R.S.S.*¹⁷⁷ – le *Journal du Foyer franco-belge* anticipe dans ses pages les plus réussies la période de l'engagement.

Ce genre de considérations ne doivent cependant pas nous conduire à réévaluer (trop) positivement cette œuvre, dont Gide interrompt la rédaction à la fin du mois de novembre 1915, moins d'un an après son commencement. En 1933, au moment de l'édition de ses *Œuvres complètes*, l'auteur se demande si le *Journal du Foyer franco-belge* peut y trouver sa place. Comme toujours, la Petite Dame veille sur son ami et sur sa carrière et lui déconseille de sortir ce texte de ses tiroirs :

Je suis consternée de l'ennui qui s'en dégage, ça n'a aucun caractère, c'est un pénible devoir qui n'a ni la substance d'une chose bien établie ni la saveur, la chaleur des notes prises sur le vif, c'est vu de trop près, par le détail, honnêtement, avec le désir de ne rien laisser échapper, sans liberté de coup d'œil. [...] Il ne pense pas à s'y donner la place d'animateur, qu'il occupait réellement au Foyer, et pourtant quand il dit « Je », ça a l'air déplaisant étant donné le côté collectif de cette œuvre de guerre, trop d'explications et

¹⁷³ Cité par Pierre MASSON, « Autour du Foyer franco-belge », *BAAG*, n° 105, janvier 1995, p. 22. Dans son *Journal du Foyer franco-belge*, Gide écrit : « Si confiants qu'ils se montrent, [les réfugiés] prennent à cette sorte de confessionnal où je les interroge, une attitude d'emprunt. » (Pierre MASSON, « Le *Journal du Foyer franco-belge*, ou Le livre abandonné. Dossier critique », art. cit., p. 146).

¹⁷⁴ *Jl*, 16 janvier 1916, p. 914.

¹⁷⁵ Sur cette question, voir l'article de Frank LESTRINGANT, « *Numquid et tu... ? L'Évangile latin d'un protestant* », in Stéphanie BERTRAND, Paola CODAZZI et Enrico GUERINI (éds), *Latin et latinité dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Classiques Garnier, en préparation.

¹⁷⁶ Nous empruntons cette expression à Frank LESTRINGANT, « "Le Christianisme contre le Christ". Gide, de l'Évangile au communisme », in Tania COLLANI (éd.), *Variations et inventions. Mélanges offerts à Peter Schnyder*, op. cit., p. 47.

¹⁷⁷ Sur le statut particulier de ces textes, qui sont hors *Journal* – alors que celui-ci contient des récits de voyage – et qui, par ailleurs, reprennent le style fragmenté caractérisant la notation diaristique, voir Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide*, op. cit., p. 133-151.

pas assez¹⁷⁸.

De fait, le *Journal du Foyer franco-belge* n'est le plus souvent qu'une galerie de figures, une simple liste de personnes et de menus faits au caractère purement anecdotique. Au fil des pages, les détails s'accumulent : Gide s'attarde sur les difficultés de gestion, il raconte le détail des discussions ayant lieu lors des réunions du bureau, il laisse trace des comptes quotidiens (additions, soustractions de la caisse). « Quelle difficulté il trouvait à faire un récit vivant de cette matière pourtant si palpitante », commente encore la Petite Dame¹⁷⁹. Aux yeux de cette lectrice attentive, le texte est réalisé comme un « pénible devoir », comme si l'écrivain avait perçu la nécessité (voire l'obligation) de laisser une trace de son engagement pour la postérité. Les mots de sa première lectrice semblent renvoyer indirectement à une page célèbre du *Journal* : « Absurde cette comédie qu'on est tenté de se jouer à soi-même par crainte d'être en retard sur les autres¹⁸⁰. » S'il est vrai que Gide manque du recul nécessaire pour (bien) raconter son expérience, le véritable problème semble être ailleurs. Face à une matière envahissante, il oscille entre deux postures contradictoires : tantôt il s'absente du texte, en privilégiant un point de vue objectif sur les faits, tantôt il est trop présent, affirmant la singularité de son regard. Dans le *Journal du Foyer franco-belge*, pour le dire autrement, soit le « Je » s'exclut – au profit d'un ton neutre, qui fait des réfugiés les vrais protagonistes du récit – soit il s'impose – au détriment de la voix collective, celle de l'« œuvre ». Le texte nous intéresse en raison de cette opposition même, encore irrésolue : à quoi tient le malaise de l'auteur, ou plutôt de sa conscience, à *se situer* ?

Si, au début de l'année 1915, Gide avait (provisoirement) délaissé son *Journal*, en novembre, quand il interrompt l'écriture du *Journal du Foyer franco-belge*, il y revient : « Engourdissement détestable. [...] Cet état d'apathie est sans doute la suite naturelle du surmenage sentimental au Foyer¹⁸¹. » Sa mobilisation patriotique aux côtés des réfugiés lui a révélé le prix de l'investissement ; pendant près d'un an, il a éprouvé « le dangereux enivrement qu'apporte l'*abandon de soi*¹⁸² ». Or, à travers le *Journal*, il s'agit de se ressaisir, de reprendre possession de soi-même. L'expérience du Foyer – telle que l'écriture diaristique en développe le parcours – ne se confond nullement avec celle que

¹⁷⁸ CPD2, 11 août 1933, p. 325.

¹⁷⁹ Maria VAN RYSELBERGHE, *Le Cahier III bis de la Petite Dame*, op. cit., p. 61.

¹⁸⁰ *Jl*, 14 août 1914, p. 836.

¹⁸¹ *Ibid.*, 11 novembre 1915, p. 902.

¹⁸² *Ibid.*, 16 octobre 1915, p. 897.

raconte la biographie. Si Gide continue d'être *présent* aux côtés de Maria Van Rysselberghe, la parole intime ne cesse de manifester ses doutes sur l'utilité de cette *présence*, sur son profit pour le « Je » : « Onze mois durant, au Foyer, j'ai vécu tout dévoré de sympathie. Ce que ce temps fut pour moi, je ne puis encore le dire ni le savoir. Certains jours j'ai pu croire que je ne m'en *relèverais* pas¹⁸³. » Subissant chaque jour le *choc* produit par la rencontre d'un réel tragique et dérangeant, Gide réfléchit au fait que l'effacement de l'individu au profit de l'ensemble ne vaut que s'il permet « une saisie plus authentique de soi-même¹⁸⁴ ». Le grand problème gidien pourrait se résumer ainsi : suis-je davantage *moi-même* en me donnant à *autrui* ? À partir du moment où il se pose cette question, l'expérience du Foyer franco-belge subit une lente dégradation. Dans le *Journal*, ce mouvement se manifeste à partir de 1916, au moment où l'inquiétude religieuse prend le dessus sur toute autre préoccupation :

En rentrant au Foyer j'ai dû présider un comité où rien ne marchait à mon gré. Mon irritation était si vive que j'ai craint de lui donner cours et me suis imposé silence.

Je n'ai plus de raisons d'être au Foyer et m'y déplais. Durant plus d'un an la charité l'a fait palpiter et vivre ; à présent il devient une entreprise de philanthropie, dont se détournent *mon esprit et mon cœur*.

Depuis quelques jours, je fais effort pour me dégager, me désintéresser du Foyer. J'y ai beaucoup de mal et le temps où je tâche de me reprendre *à autre chose (pour ne pas dire : à moi-même)* est mal employé, presque perdu¹⁸⁵.

De toute évidence, la séparation est avant tout psychologique : afin de « se reprendre », voire de reprendre possession de lui-même, Gide se doit de détourner son « esprit » et son « cœur » de l'œuvre. Au niveau textuel, cela est bien visible : d'abord, les notations s'espacent, ensuite, l'auteur prend du temps, en reportant le récit de son expérience dans un avenir lointain et dense d'incertitude – « Je tâcherai de noter par ailleurs la curieuse évolution du Foyer » ; « Obtiendrai-je de moi de noter la nouvelle phase où entre notre œuvre ? Il faudrait » ; « Hier, deux comités très importants [...]. Je raconterai cela par ailleurs¹⁸⁶. » Le *Journal* est (légèrement) *en avance* sur les bouleversements réels. En effet, Gide donne sa

¹⁸³ *Ibid.*, 10 octobre 1915, p. 896. Voir également *ibid.*, 10 novembre 1914, p. 880 : « Au "Foyer franco-belge", pas un instant de solitude où reprendre sa forme personnelle et se détendre. Je me sentais *bu* par *autrui*. »

¹⁸⁴ Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide, op. cit.*, p. 48.

¹⁸⁵ *J1*, 23 janvier 1916, p. 918 et *ibid.*, 25 janvier 1916, p. 920 (c'est nous que soulignons).

¹⁸⁶ *Ibid.*, 29 janvier 1916, p. 921 ; *ibid.*, 31 janvier 1916, p. 923 ; *ibid.*, 8 février 1916, p. 926.

démission au Foyer fin février 1916¹⁸⁷, tandis que la dernière référence dans le *Journal* date du 14 février 1916 :

Le calorifère détraqué, la maison glaciale, sauf la seule salle à manger où je ne puis trouver la solitude que lorsque Mme Théo, est au Foyer. J'ai donc dû interrompre ces méditations matinales où se lavait mon âme, et où elle puisait tant de force et d'aménité pour le restant du jour. C'est l'heure où l'on « fait pièce ». Puis ensuite, sitôt après le petit déjeuner, c'est l'attente du départ de Mme Théo pour le Foyer – attente *égoïste*, exaspérée, d'où je sors les nerfs tendus, tout déséquilibré, tout méchant¹⁸⁸...

S'il entreprend son activité bénévole pour fuir l'« égoïsme » de sa condition de non-mobilisé, c'est à celui-ci qu'il revient, presque malgré lui. Après cela, le silence : l'entreprise du Foyer franco-belge perd progressivement la « valeur existentielle¹⁸⁹ » qu'elle pouvait avoir au début.

Si « [tout] événement n'accède au *Journal* qu'à la condition de s'intégrer à la structure complexe de conscience que celui-ci présuppose¹⁹⁰ », la tendance première du *Journal* est de ramener l'événement – dans ce cas, l'expérience du Foyer franco-belge – à son retentissement privé (au niveau de l'Intime). Après les premiers mois d'activité, Gide décide de relater le récit de son entreprise philanthropique *hors Journal*, comme s'il avait besoin d'un ton plus objectif pour rendre compte de l'intensité de celle-ci. Au final, deux discours s'articulent autour du Foyer franco-belge : celui d'une conscience qui réfléchit sur le sens et la valeur de son engagement, qui doit être une intime révélation de soi à soi (*Journal*) ; celui d'un sujet qui, au contact de l'humanité souffrante, oriente son regard sur elle et traite de la dure réalité matérielle (*Journal du Foyer franco-belge*). Au fond, le projet d'extraire l'expérience du Foyer du *Journal* se traduit par un échec : son *Journal* / récit sombre dans la petite histoire. Si sa générosité le conduit à défendre les individus les plus faibles, c'est bien sa volonté de défendre sa propre individualité qui le ramène à l'écriture diaristique : l'inscription de l'expérience du Foyer dans le *Journal* correspond à sa tentative de faire de la « petite histoire », *son* histoire. Au fil des pages, l'écriture intime laisse transparaître le vertige d'une conscience qui se cherche dans le brouhaha d'un monde en guerre. Ainsi, le Foyer franco-belge ne « profite¹⁹¹ » au *Journal* que lorsqu'il peut conduire

¹⁸⁷ La correspondance avec Maria Van Rysselberghe atteste d'un intérêt se prolongeant jusqu'à l'automne. Le 24 octobre 1916, par exemple, Gide propose à la Petite Dame de revenir au Foyer pendant trois semaines pour faire face aux difficultés (*Correspondance Gide-Van Rysselberghe*, 26 octobre 1916 (note 3), p. 401).

¹⁸⁸ *Jl*, 14 février 1916, p. 929.

¹⁸⁹ Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide*, op. cit., p. 48.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 47.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 48.

à une meilleure saisie de soi-même. Une fois anéantie toute possibilité de parvenir à une plus profonde « présence-à-soi » par l'ouverture à autrui, Gide accomplit un geste d'éloignement du Foyer, qui est plus largement une prise de distance à l'égard des événements, de l'Histoire. Dans et par l'écriture journalière, le « Je » se défend et s'apprête à *passer outre*.

3. Le Moi dans la guerre

Peu après avoir donné sa démission au Foyer, Gide part pour Cuverville, où il séjourne au printemps 1916, marqué par les débuts de sa crise mystique ainsi que par la bataille la plus meurtrière de l'Histoire française, celle de Verdun. Le jour de Pâques, il note dans son *Journal* : « Je ne retrouve un peu de détente que devant le piano, qu'au travail, ou que dans le jardin¹⁹². » Loin du surmenage du Foyer, l'écrivain peut enfin se consacrer à l'écriture, qu'il alterne, comme d'habitude lors de ses séjours normands, avec le jardinage. Le rythme du *Journal* est fortement scandé par le labeur dans le potager qu'il faut émonder pour que la récolte soit féconde. Les soins qu'il prodigue à ses arbres sont comparables à ceux prodigués, un mois auparavant, aux réfugiés et les escarmouches avec Mius, qui semble ne pas savoir s'y prendre, rappellent les prises de bec avec Du Bos à propos de la gestion des subventions¹⁹³. Gide assimile sa vie, dominée à cette époque par le sentiment d'une forte impuissance créatrice, à celle des plantes. Il élague ses papiers comme il élague les arbres de son jardin : « J'ai déchiré, déchiré, déchiré, comme la veille je coupais et arrachais le bois mort des espaliers¹⁹⁴. » La métaphore de l'arbre dévoile le désarroi de l'auteur, vivant dans l'angoisse constante de la mort. Si son destin est assimilé à celui d'un « affreux bois sec¹⁹⁵ », attendant d'être ébranché, dès le 2 février 1916, le destin du pays est comparé à celui d'un vase :

Nos chats brisent le plus beau vase du salon ; le seul beau ; un grand vase persan gris et bleu que j'avais pris à une vente publique. Sa base rétrécie prêtait à craindre et j'avais eu soin de le lester abondamment avec de la grenaille de plomb. Pour y mettre des fleurs de Saint-Clair, récemment Em. a enlevé la grenaille (c'eût été sinon, dit-elle, trop lourd à soulever) mais, quand elle a enlevé les fleurs, elle n'a pas remis la grenaille. Sitôt après la guerre il se passera des choses comme ça dans le pays¹⁹⁶.

¹⁹² *Jl*, 22 ou 23 avril 1916, p. 947.

¹⁹³ *Ibid.*, 21 mars 1916, p. 941 et *ibid.*, 26 mars 1916, p. 942.

¹⁹⁴ *Ibid.*, 5 mars 1916, p. 936.

¹⁹⁵ *Ibid.*, 18 avril 1916, p. 946.

¹⁹⁶ *Ibid.*, 2 février 1916, p. 924.

Dans cette tentative de *domestiquer* les événements en cours, il est possible de lire, encore une fois, la volonté de l'auteur de (r)amener l'Histoire à la sphère privée, intime. Dans le cadre de sa retraite à Cuverville, la brisure d'un vase symbolise la désagrégation – sociale, politique et culturelle – à laquelle le conflit conduit, et qui a pour conséquence la perte de ce que la France a « de plus beau », son équilibre. Gide trouve une explication au présent (et au futur) de la Nation dans un *accident* du quotidien, qu'il met en rapport avec les grands bouleversements en cours. Afin de comprendre les mécanismes à l'œuvre dans le *Journal* de 14-18, il convient d'abord de s'interroger sur le rapport de l'écrivain à la guerre en tant qu'événement historique.

C'est après la fin des hostilités, dans ses *Feuillets* de 1921, que Gide dresse un premier bilan de ces années : « J'ai toujours eu plus d'intelligence, plus de mémoire et plus de goût pour l'histoire naturelle que pour l'histoire. Le fortuit m'a toujours moins intéressé que le nécessaire et il m'a toujours paru que l'on pouvait recueillir plus d'instruction de ce qui se répète chaque jour que de ce qui ne recommencera jamais¹⁹⁷. » Le passé ne nous fournit aucun enseignement, c'était déjà l'erreur de Michel dans *L'Immoraliste* (1902). Réfractaire à la théorie nietzschéenne de l'éternel retour – « On joue sans cesse un jeu toujours neuf et avec des cartes dont la valeur n'a pas encore été éprouvée¹⁹⁸ » –, l'auteur est persuadé que les leçons de l'Histoire sont inutiles pour comprendre le présent (toujours instable) et l'avenir (toujours insoupçonné) :

Car depuis quand l'expérience historique a-t-elle servi ? et à qui ? Que signifie une « expérience » que l'on ne peut contrôler et refaire, dont les composantes échappent à notre connaissance précise et où, lorsque l'omelette est manquée, l'on ne parvient pas à savoir si c'est la faute de la cuisinière, de la poêle, ou du beurre, ou des œufs ? [...] Comme si l'on pouvait jamais connaître par avance des dangers nouveaux ! [...] Comme si l'avenir reproduisait jamais le passé¹⁹⁹ !

La publication d'un article de Louis Madelin dans *L'Écho* lui fournit l'occasion de reprendre des idées que Valéry avait exprimées dans son *Regards sur le monde actuel et autres essais* (1931). Dans ce texte, celui-ci insiste sur le fait que l'Histoire ne nous instruit pas, car comme les événements récents l'ont bien démontré, le présent demeure imprévisible. « Rien n'a été plus ruiné par la dernière guerre que la prétention de prévoir. Mais les connaissances

¹⁹⁷ *Ibid.*, *Feuillets* 1921, p. 1157. Voir également *J2*, Novembre 1943, p. 972 : « C'est ce qui me met en garde contre l'histoire et m'invite à lui préférer de beaucoup l'"histoire naturelle" où nous gardons un constant contrôle sur les faits et pouvons sans cesse à neuf nous y reporter ; où le "si" devient instrument d'expérience et permet de nouvelles constatations. »

¹⁹⁸ *J2*, 2 septembre 1933, p. 430.

¹⁹⁹ *Ibid.*

historiques ne manquaient point, il me semble²⁰⁰ ? », s'interroge ironiquement Valéry. Et Gide de répondre dans la foulée : « Le grand enseignement de l'histoire, c'est de ne point se fier à son enseignement²⁰¹. » Le refus de tout déterminisme historique conduit l'auteur à se méfier également de tout finalisme : non seulement, dans l'Histoire, jamais rien ne recommence, mais celle que l'on connaît aurait bien pu être différente. L'écrivain croit beaucoup au rôle joué par le hasard ; de son point de vue, les faits ne sont pas nécessairement enchaînés : en mettant à mal la notion de fatalité – ce qui est une caractéristique de ses fictions – il insiste sur le caractère muable du réel, où aucun lien de *cause à effet* n'existe entre les différents éléments qui le composent. Ainsi, les événements n'enseignent rien, ni ne prouvent rien, car l'actualité n'est que la réalisation éphémère d'une série de *coïncidences* variables. « C'est ainsi que tous les événements de la vie, comme firent également ceux de la guerre, ne servent qu'à enfoncer chacun dans son sens ; de sorte que rien n'est plus vain et plus illusoire que ce qu'on appelle communément l'« expérience²⁰² », écrit-il dans son *Journal* en 1923. Dans sa préface au *Théâtre* de Goethe, il revient sur ce sujet, en opposant l'« épisodique » – l'Histoire – au « permanent²⁰³ » – l'histoire naturelle, celle-ci étant l'un de ses domaines de référence privilégiés. Ce parallèle est une constante de sa réflexion ; en pleine guerre, lorsqu'il s'interroge sur le futur de ce monde en ruines, il note : « C'est de [la contemplation des plantes et des animaux] qu'il faut partir et tirer nouvelle instruction. [...] Une voiture de marâcher charrie plus de vérités que les plus belles périodes de Cicéron²⁰⁴. » Gide ne vise ici pas uniquement une mise en perspective du conflit par rapport au temps de la paix ; il formule également des considérations d'ordre esthétique. Si les événements ne nous offrent aucune instruction, peuvent-ils *influencer* l'art ?

Quelques années après la parution de son livre, Roland Dorgelès se souvient de la facilité déconcertante avec laquelle il avait signé son contrat : « En cinq minutes, le traité était signé, j'avais mille francs en poche, et encore tout abasourdi de ce qui m'arrivait, je repartais grisé, Albin Michel m'ayant juré sur le pas de la porte qu'il était certain du

²⁰⁰ Paul VALÉRY, « De l'Histoire » [1931], in *Œuvres*, t. II, édition établie, présentée et annotée par Jean Hytier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, p. 937.

²⁰¹ *J2*, 5 septembre 1933, p. 431.

²⁰² *J1*, 11 janvier 1923, p. 1203.

²⁰³ « Introduction au *Théâtre* de Goethe » [1942], *EC*, p. 763-764.

²⁰⁴ *J1*, 8 octobre 1915, p. 894. Considérons également ces propos de Paul Valéry : « La notion d'événement, qui est fondamentale, ne semble pas avoir été reprise et repensée comme il conviendrait [...]. Tandis que dans les sciences de la nature, les recherches multipliées depuis trois siècles nous ont refait une manière de voir, [...] nous en sommes demeurés dans l'ordre historico-politique à l'état de considération passive et d'observation désordonnée. » (Paul VALÉRY, « Avant-propos à *Regards sur le monde actuel et autres essais* » [1931], in *Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. 920).

succès²⁰⁵. » Vite élevé au rang de classique du genre, *Les Croix de bois* est au centre d'un fait marquant l'histoire littéraire de ces années. Après cinq prix décernés aux ouvrages d'écrivains combattants, en 1919, le jury préfère au livre de Dorgelès celui de Proust, qui remporte le Goncourt pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Une fois la paix signée, l'intérêt de la critique (et du public) pour la littérature de guerre décroît fortement, phénomène mis en évidence par maintes études²⁰⁶. Dans le milieu de *La NRF*, Georges Duhamel déplore cette lassitude à l'égard de la littérature de témoignage²⁰⁷, tandis que Jacques Rivière semble s'en réjouir. Dans son article-programme, en effet, il n'accorde aucun intérêt à la littérature née du conflit : « Qui pourrait citer une seule œuvre vraiment ingénue, une seule tige qui soit montée bien droit²⁰⁸ ? » Le jugement d'Albert Thibaudet, bien que plus modéré, va dans le même sens. Pour lui, la littérature de guerre a surtout une valeur « pragmatique et documentaire²⁰⁹ » : si *Le Feu* d'Henri Barbusse a travaillé à rendre meilleures les conditions de vie des soldats au front, il lui manque, comme à bien d'autres romans, le recul nécessaire par rapport aux événements. À la fin de sa chronique, Thibaudet encourage « la littérature normale – et la meilleure²¹⁰ », qui provient de ceux qui écrivent *hors* de l'influence du conflit. Dans un autre article, publié en mai 1922, il se montre déçu par cette « littérature immédiate », voire « hâtive », et affirme : « La littérature de guerre a été [...] une littérature de quantité plutôt que de qualité. On espérait mieux²¹¹. » Comme cet exemple le démontre, au fur et à mesure que la guerre s'inscrit dans le passé, son importance

²⁰⁵ Roland DORGELÈS, *Souvenirs sur Les Croix de bois*, cité par Nicolas BEAUPRÉ, « De quoi la littérature de guerre est-elle la source ? Témoignages et fictions de la Grande Guerre sous le regard de l'historien », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n° 112, 2011, p. 43.

²⁰⁶ Voir, par exemple, Nicolas BEAUPRÉ, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 1914-1920*, Paris, CNRS Éditions, 2006, p. 231-254 (« La fin de la guerre : sortir ? »). Remarquons, au passage, que la raréfaction des livres de guerre après 1919 était à l'époque déjà une évidence (Jean NORTON CRU, *Témoins, essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928* [1929], Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2006, tableau VIII, p. 683-684).

²⁰⁷ Georges DUHAMEL, *Guerre et littérature*, conférence tenue le 13 janvier 1920 à la Maison des amis des livres, Paris, A. Monnier, 1920, p. 5-6. Version en ligne : <<https://archive.org/details/guerreetlittra00duha>> [consulté le 26 juin 2017]. Duhamel est un proche de Jules Romains – en janvier 1920, il écrit un éloge passionné de son poème *Europe* (*La Nouvelle Revue française*, n° 76, janvier 1920, p. 117-120) – et un collaborateur assidu de *La NRF*, à laquelle il consacre plusieurs articles ainsi que sa nouvelle « Le Miracle », l'histoire d'un groupe de blessés attendant dans un hôpital militaire le « miracle » de la chirurgie esthétique (*La Nouvelle Revue française*, n° 69, juin 1919, p. 55-67).

²⁰⁸ Jacques RIVIÈRE, « *La Nouvelle Revue française* » [1919], in *Études (1909-1924). L'Œuvre de Jacques Rivière* à La Nouvelle Revue française, *op. cit.*, p. 32. Rivière ne fait que reprendre une opinion qu'il avait déjà exprimée et théorisée dans ses carnets de guerre le 8 mai 1917 : « Je ne crois pas beaucoup à une influence vraiment profonde de la guerre actuelle sur l'art. Ses mouvements sont beaucoup plus lents et dérobés que ceux des événements. » (Yaël DAGAN, *La NRF entre guerre et paix (1914-1925)*, *op. cit.*, p. 138).

²⁰⁹ Albert THIBAUDET, « Romans pendant la guerre » [1919], in *Réflexions sur la littérature*, édition publiée sous la direction de Antoine Compagnon et Christophe Pradeau, Paris, Gallimard, 2007, p. 276.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 278.

²¹¹ Albert THIBAUDET, « Un livre de guerre » [1922], *ibid.*, p. 613.

s'affaiblit aux yeux de la critique littéraire (et du milieu de *La NRF* en particulier). Gide s'insère dans cette mouvance, tout en veillant à rester dans les coulisses du débat littéraire, au moins jusqu'en 1920, quand son nom apparaît en tête du numéro du 1^{er} avril de *La NRF*.

Pour un écrivain qui conçoit le roman comme « l'histoire qui aurait pu être²¹² », rien de plus ennuyeux que les récits de guerre, et plus largement, ou les œuvres à vocation historique. À propos des goûts littéraires du docteur Ragu, qu'il côtoie pendant son exil à Tunis, il écrit :

J'ai mis assez longtemps à me rendre compte que, dans ses lectures, il cherche surtout à se renseigner, et dans un domaine presque uniquement historique ; celui précisément où j'ai le moins de désir de le rejoindre ou de l'accompagner et pour lequel mon cerveau reste le plus obtus. Ce qu'il lit le plus volontiers, donc, ce sont des chroniques et des mémoires ; ce n'est, je crois bien, que dans ses rapports avec l'histoire que la littérature éveille sa curiosité²¹³.

Un roman ne devrait pas se soucier de son exactitude documentaire, car, pour connaître les faits, il vaut mieux alors lire, tout simplement, un (bon) livre d'Histoire. À propos de *La Débâcle*, il commente : « Zola [...] demeure [...] soumis par mille liens aux événements historiques et l'on sent à l'excès le livre artificiellement fabriqué [...] »²¹⁴. À propos d'*Ivanhoé* de Walter Scott, il écrit : « J'ai ce genre carton-pâte et Viollet-le-Duc en horreur²¹⁵. » Or, il n'est pas étonnant de constater que Gide se montre plutôt sévère envers les textes écrits au cours de la Grande Guerre, qui sont très loin de son idéal de roman, ce « roman d'aventure » théorisé par Rivière à la veille du conflit²¹⁶. Exception faite pour Ernst Jünger et ses *Orages d'acier* – qu'il promeut au rang de la *haute littérature*²¹⁷ – il rejoint essentiellement le point de vue de Thibaudet, ce qui le conduit à formuler, nous l'avons vu, un éloge de la *gratuité* de l'œuvre de Proust²¹⁸. Considérons ce passage de *Si le grain ne*

²¹² Nous citons un extrait des *Caves du Vatican* [1914], *RRI*, p. 1059 : « Il y a le roman, et il y a l'histoire. D'avisés critiques ont considéré le roman comme de l'histoire qui aurait pu être, l'histoire comme un roman qui avait eu lieu. »

²¹³ *J2*, 6 avril 1943, p. 936.

²¹⁴ *Ibid.*, 26 juin 1940, p. 706.

²¹⁵ *Ibid.*, 20 avril 1943, p. 945.

²¹⁶ À ce propos, voir l'essai, un peu daté, de Kevin O'NEILL, *André Gide and the Roman d'Aventure. The History of a Literary Idea in France*, Sidney, Sidney University Press, 1969.

²¹⁷ *J2*, 1^{er} décembre 1942, p. 848 : « Le livre d'Ernst Jünger sur la guerre de 14, *Orages d'acier*, est incontestablement le plus beau livre de guerre que j'aie lu ; d'une bonne foi, d'une véracité, d'une honnêteté parfaites. » Les qualités qu'il apprécie dans ce texte manquent totalement au *Feu*, à propos duquel il formule un jugement tranchant (*J1*, 7 mars 1917, p. 1026). À l'occasion de la publication par *L'Action française* d'un article ouvertement anti-Barbusse, Gide écrit une lettre à Maurras, qu'il décide finalement de ne pas envoyer ; dans ce texte, il affirme : « C'est assurément là la critique la meilleure du livre pernicieux de Barbusse. » (Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. I, *op. cit.*, p. 914).

²¹⁸ « Billet à Angèle [mai 1921] », *EC*, p. 289-293.

meurt : « Mon cerveau reste rebelle, et du plus brillant des récits ne retient rien – sinon ce qui s’inscrit *en deçà des événements*, comme *en marge*²¹⁹ ». À bien y regarder, dans l’immédiat après-guerre, Gide s’intéresse plutôt à ce qui s’inscrit *au-delà* des événements : quelle littérature *au-delà* de la guerre ? Dans un article intitulé « DADA », qui paraît en tête du n° 79 de *La NRF*, il donne son avis sur ce phénomène, qui après l’arrivée dans la capitale de Tristan Tzara, fait beaucoup parler (en négatif) de lui. Cette année-là, la revue consacre trois articles au mouvement avant-gardiste : le deuxième est d’André Breton, qui est une sorte de banc d’essai pour son talent et sa discipline ; le troisième est « Reconnaissance à DADA » de Rivière, qui fonctionne comme une caution²²⁰. Dans son texte, Gide commence d’abord par justifier le sérieux avec lequel il tient à discuter du phénomène et de ses acteurs. Ensuite, il affirme qu’aucun art ne peut exister s’il se contente de reprendre « une forme devenue formule » : « Le parfait est ce qui n’est plus à refaire ; et mettre devant nous le passé, c’est faire obstacle à l’avenir...²²¹. » Derrière les questions d’ordre esthétique, il y a celles d’ordre historique : après cinq ans de combat, après avoir « supporté la mort des autres », il n’est plus possible de « renouer le fil du vieux discours interrompu²²² ». C’est le conflit qui a permis l’épanouissement à tel endroit, à tel moment, de DADA. Reconnaître la légitimité des tentatives dadaïstes signifie, pour Gide, saisir et interpréter les effets (éventuels) de la guerre sur l’histoire littéraire. Si le conflit de 14-18 a eu quelque influence sur la littérature, notre auteur semble l’attribuer à l’essor de ce phénomène d’avant-garde.

« Si vous lisez Gide tout haut pendant dix minutes, vous sentirez mauvais dans la bouche » : c’est la lecture de l’article « DADA » qui pourrait avoir inspiré à Francis Picabia cet aphorisme célèbre. En effet, en même temps qu’il établit l’éloge de leurs méthodes les plus excessives, Gide ne peut s’empêcher d’instruire le procès du mouvement. Le talent d’Aragon et de Breton ne font pas de doute, mais il est évident que *La NRF* ne peut cautionner certains excès car, on l’a vu, pour les auteurs de la revue, le renouveau de la littérature passe essentiellement par la continuité²²³. Une fois consommée sa rupture avec

²¹⁹ *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 212 (c’est nous qui soulignons).

²²⁰ André BRETON, « Pour DADA », *La Nouvelle Revue française*, n° 83, août 1920, p. 208-215 ; Jacques RIVIÈRE, « Reconnaissance à DADA », *ibid.*, p. 216-237. Certains collaborateurs de la revue, comme Thibaudet ou Schlumberger, ne voient pas de bon œil cet excès d’attention (*Correspondance Gide-Schlumberger*, 9 août 1920, p. 722-723).

²²¹ « DADA » [1920], *EC*, p. 277.

²²² *Ibid.*

²²³ À ce propos, voir Robert KOPP, « Gide entre Tzara et Breton », in Robert KOPP, Peter SCHNYDER (éds), *André Gide et la tentation de la modernité*, Colloque international de Mulhouse (25-27 octobre 2001), Paris, Gallimard, 2002, p. 72-87.

DADA – dont Frank Lestringant reconstruit minutieusement les étapes²²⁴ – Gide revient sur les rapports entre guerre et littérature dans le cycle de ses conférences sur l'écrivain russe Dostoïevski. Son analyse diffère sensiblement de celle d'un Marcel Arland dans son texte intitulé « Sur un nouveau mal de siècle ». L'article, publié par *La NRF* en 1924, vise à montrer que la guerre a été porteuse d'une angoisse que le public a pu retrouver dans les romans de Dostoïevski, d'où l'engouement pour l'œuvre du romancier. L'impact de 14-18 sur la littérature s'appuie ainsi sur un fait de réception :

L'actualité de Dostoïevsky est un signe fort net ; jamais l'on ne s'était en France senti plus près de certains des héros des *Possédés* ou des [*Frères*] *Karamazov* ; l'angoisse où vivent ces personnages, l'allure tragique de leurs gestes, et le mysticisme évangélique que le romancier partage parfois avec ses héros, ce sont autant de traits que nous pourrions retrouver chez quelques-uns de nos contemporains²²⁵.

Or, Gide refuse catégoriquement de lire Dostoïevski, un écrivain appartenant à la fin du siècle précédent, à la lumière du présent historique. Ce n'est pas parce que nous vivons dans l'angoisse que nous lisons *Les Frères Karamazov* ou *L'Idiot*. Néanmoins, il se sert du romancier russe pour répondre à une question agitant la critique littéraire de l'après-guerre :

On a fait des enquêtes à propos de la terrible guerre que nous venons de traverser. On a demandé à des littérateurs quelle importance elle avait, elle leur semblait avoir, quel retentissement moral ; quelle influence sur la littérature ?... La réponse est bien simple : cette influence est nulle – ou à peu près²²⁶.

Gide est bien revenu de l'accueil qu'il avait réservé au mouvement dadaïste. Ici, il affirme clairement un point de vue *dé-historicisé* sur la littérature : il n'admet pas que l'on puisse considérer la production littéraire d'après-guerre dans la perspective d'une évolution déterminée par le cours des événements. En 1923, il rejoint pleinement les conclusions de Thibaudet – « Il est certain que la guerre n'a encore renouvelé aucun genre²²⁷ » – et en même temps, il les dépasse, car son discours ne concerne pas seulement la création littéraire, mais plus largement, l'*esprit* du créateur, sur lequel les événements n'exercent aucun effet. Gide focalise son attention sur l'originalité de Dostoïevski et sur le caractère exceptionnel de ses héros, dont il analyse les passions et les angoisses. D'après lui, celles-ci n'auraient pas

²²⁴ Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. II, *op. cit.*, p. 25-78 (« Les années Lafcadio »).

²²⁵ Marcel ARLAND, « Sur un nouveau mal du siècle » [1924], in Pierre HEBEY (éd.), *L'Esprit NRF (1908-1940)*, *op. cit.*, p. 465.

²²⁶ « Dostoïevski » [1923], *EC*, p. 622.

²²⁷ Albert THIBAUDET, « *L'Honneur au miroir de nos lettres*, par G. Le Bidois ; *L'Art Vainqueur*, par Joachim Gasquet » [1920], *La Nouvelle Revue française*, n° 80, mai 1920, p. 751.

d'effet sur leur « âme », qui est la « couche », ou la région, la plus profonde de la personnalité humaine. Des sentiments aux événements, il n'y a qu'un pas : émotions et faits n'intéressent aucunement les soubassements de l'être. Le passage mérite d'être cité dans son intégralité :

Voyez plutôt les guerres de l'Empire ! Cherchez à découvrir leur retentissement dans la littérature ; cherchez en quoi l'âme humaine a pu en être modifiée... Il y a certes des poèmes de circonstance sur l'épopée napoléonienne, comme il y en a maintenant en très grand nombre, en trop grand nombre, sur cette dernière guerre ; mais le retentissement profond, la modification essentielle ? Non ! ce n'est pas un événement qui les peut provoquer, si tragique, si considérable soit-il ! Par contre, pour la Révolution française il n'en va pas de même. Mais nous n'avons pas affaire ici à un événement uniquement extérieur ; ce n'est pas à proprement parler un accident ; ce n'est pas un traumatisme, si je puis dire. L'événement ici naît du peuple lui-même. Aussi pourrait-on dire que l'influence de la Révolution française sur les écrits de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau, a été considérable bien que les écrits de ceux-ci datent d'avant la Révolution. Ils la préparent. Et c'est bien aussi ce que nous verrons avec les romans de Dostoïevski : la pensée ne suit pas l'événement, elle le précède. Le plus souvent, de la pensée à l'action la passion doit servir d'intermédiaire²²⁸.

L'événement n'enseigne rien, ni ne prouve rien. De plus, et c'est sur cet aspect que Gide insiste dans son « Dostoïevski », il n'intéresse, il ne touche rien²²⁹, ni du point de vue esthétique – la guerre n'a aucune influence sur la littérature²³⁰ – ni, plus profondément, du point de vue intime – la guerre n'a aucune influence sur l'âme humaine, sur l'essence même de l'être (pour utiliser une expression chère à la philosophie existentialiste)²³¹. Au-delà de l'opposition entre « guerre » et « révolution », la réflexion de Gide sur l'Histoire – générale et littéraire – nous permet de mieux comprendre les mécanismes de l'écriture diaristique.

En reprenant, dans sa chronologie, l'apparition dans le *Journal* de la guerre de 14-18, nous remarquons que le sujet s'efface derrière la puissance de l'événement, qui est « sèchement²³² », objectivement, reporté. Le déclenchement des hostilités déstabilise le *Journal* dans son rythme et dans sa structure, ainsi que dans son orientation : « Au lieu du cœur je ne sens qu'un chiffon mouillé dans ma poitrine ; l'idée fixe de la guerre est entre mes deux yeux comme une barre affreuse à quoi toutes mes pensées viennent buter²³³. » Du 1^{er} août au 18 septembre 1914, rares sont les jours qui échappent à une réflexion sur le

²²⁸ « Dostoïevski » [1923], *EC*, p. 622.

²²⁹ Nous empruntons les verbes *toucher* et *intéresser* à l'« Introduction au *Théâtre* de Goethe » [1942], *EC*, p. 763 : « Le vrai, c'est qu'il se sentait peu touché par les événements historiques. Au sens propre du mot, ceux-ci ne l'intéressaient pas. »

²³⁰ Dans son *Journal des Faux-monnayeurs* [1926], il écrira : « Les événements extérieurs, les accidents, les traumatismes, appartiennent au cinéma ; il sied que le roman les lui laisse. » (*RR2*, p. 227).

²³¹ Comme il l'écrivit dans une lettre à François Alibert, « la guerre apporte à chacun de quoi s'entêter dans son sens » (*Correspondance Gide-Alibert*, 16 février 1917, p. 154).

²³² *J1*, 5 août 1914, p. 829.

²³³ *Ibid.*, 1^{er} août 1914, p. 824.

présent. « J'ai de nouveau laissé s'échapper un jour²³⁴ », écrit-il le 25 août : la guerre pèse sur l'écriture et la détermine. Le 23 septembre, comme le remarque Éric Marty, « l'ère de la coïncidence des deux temporalités²³⁵ » se termine brusquement. Le *Journal* cesse d'être un bulletin militaire (d'où des phrases comme « douzième jour de la mobilisation²³⁶ ») pour (re)devenir intime, ou plutôt, personnel, au sens que Philippe Lejeune attribue à ce terme :

Il m'a paru mal séant de laisser à mes notes, en face d'événements si graves, leur allure subjective ; j'ai ouvert un nouveau carnet (de format plus grand, jaune, à dos rouge) où j'ai noté, tout indépendamment de moi-même, ce qui, pensai-je, pourrait fournir matière à mon roman ; et cela m'a servi d'abord, car j'ai noté là ce que je n'aurais pu sous forme de journal. Mais cette nouvelle méthode ne vaut plus rien aussitôt que les événements extérieurs cessent de l'emporter sur la vie intime²³⁷.

Si ce jour-là le sujet pose un terme à la domination du *Journal* par l'Histoire, l'écriture diaristique porte déjà, quant à elle, les signes d'une tentative de « résistance²³⁸ » du « Je » face aux événements. « Je me reproche », écrivait Gide le 14 août, « toutes les pensées qui ne sont pas en fonction de cette attente angoissée ; mais rien ne m'est moins naturel que tout ce qui dérange l'équilibre de l'esprit. N'était l'*opinion*, je sens que, sous le feu de l'ennemi, encore je jouirais d'une ode d'Horace²³⁹. » Le terme de « résistance » apparaît ici particulièrement approprié : il n'y a pas de véritable opposition à *cela* – à la guerre – mais le désir de parler d'*autre chose*. En ces temps de perplexité, l'écrivain exprime les doutes agitant son esprit en prenant appui sur ses interlocuteurs, incarnant deux exigences perçues comme contradictoires : d'un côté, Gide affirme la nécessité d'être pleinement *présent* aux événements – André Ruyters – de l'autre, il donne voix à sa volonté d'agir, et de penser, comme si de rien n'était – Jean Cocteau. Le premier « n'admet pas qu'on puisse parler d'autre chose que de la guerre²⁴⁰ » : face à lui, l'écrivain, qui voudrait changer de sujet, se sent jugé, mal à l'aise. Le second « trouve des épithètes amusantes, des mimiques » pour parler des tueries de Mulhouse, témoignant de « l'insouciance du gavroche²⁴¹ » : l'auteur

²³⁴ *Ibid.*, 25 août 1914, p. 849.

²³⁵ Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide, op. cit.*, p. 43.

²³⁶ *Jl*, 14 août 1914, p. 836.

²³⁷ *Ibid.*, 23 septembre 1914, p. 867-868.

²³⁸ Nous empruntons ce mot à Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide, op. cit.*

²³⁹ *Jl*, 14 août 1914, p. 836. Voir également *ibid.*, 20 août 1914, p. 846 : « Hier soir, excédé, exaspéré contre cette militarisation de l'esprit, avant de m'endormir, j'ai sorti de la bibliothèque d'Élisabeth *Sesame and Lilies* dont j'ai lu presque toute la préface (nouvelle édition) ; il me semblait me plonger dans un flot d'eau claire et que toute la poussière et le hâle d'une trop longue course sur une route aride s'y lavât. »

²⁴⁰ *Ibid.*, 10 août 1914, p. 834.

²⁴¹ *Ibid.*, 20 août 1914, p. 847.

éprouve un sentiment de lourdeur, car il peine à accepter que l'ami soit si « *out of time*²⁴² », comme il l'écrira quelques mois plus tard. D'une part, l'Intime, d'autre part, l'Histoire, en décalage par rapport à la subjectivité. Ainsi, le « Je » du *Journal* tente de résister à l'emprise des événements et, en même temps, s'efforce de trouver une manière de dialoguer avec eux. Lisons ce passage de septembre 1914, moment clé, nous l'avons dit, du rapport de la conscience au fait historique : « L'impossibilité de maintenir en soi l'état de tension (somme toute artificiel), du moment que rien plus ne le motive dans le *voisinage* extérieur²⁴³. » C'est dans le contact avec le « *voisinage* extérieur » que le sujet parvient à établir un rapport, sincère et personnel, avec les événements. D'un côté, Gide montre un intérêt marqué pour les phrases, les pensées circulant dans son entourage, qui, par leur insignifiance, sont l'expression d'une plus grande *individualité*, à l'opposé de la parole collective, prétendant à une (fausse) *unanimité*. De l'autre, le corps, dans le repère quotidien du temps – y compris le temps atmosphérique – fonctionne à la fois comme un lieu d'intériorisation et comme un espace de défense face à l'événement. La guerre sur laquelle il est dans un premier temps impossible d'élaborer un discours, surgit dans le *Journal* à la manière d'un symptôme physique. Finalement, Gide essaie de *domestiquer* l'Histoire afin de pouvoir en être le témoin, et parallèlement afin de se protéger, en plaçant son individualité à l'abri de son pouvoir agrégatif.

La fin de l'expérience du Foyer franco-belge marque un nouveau tournant dans le *Journal*. En effet, lorsque Gide reprend en main son carnet après l'avoir délaissé pendant quelques mois, il opère un repli de plus en plus évident sur lui-même. C'est la crise mystique qui se prépare, dont rendra compte *Numquid et tu ?* La guerre se joue alors entre les aspirations contradictoires de l'être :

Rien de moins romantique, rien de plus rebutant parfois, que la minutie de cette hygiène morale ; pas de grandes victoires ; c'est une lutte sans gloire, à la manière de celle des tranchées.

Chaque défaite au contraire est subite, totale et semble vous replonger au plus bas.

On lutte bien, tant que l'on croit devoir lutter ; mais dès l'instant que cette lutte paraît vaine et que l'on ne hait plus l'ennemi... Pourtant encore je tiens bon ; mais moins par conviction que par défi.

Un dégoût, une haine atroce de moi-même surit toutes mes pensées dès le réveil. L'hostilité minutieuse avec laquelle j'épie chaque mouvement de mon être le contorsionne²⁴⁴.

²⁴² *Ibid.*, 27 septembre 1915, p. 890.

²⁴³ *Ibid.*, 16 septembre 1914, p. 865.

²⁴⁴ *Ibid.*, 11 février 1916, p. 928 ; *ibid.*, 22 mars 1916, p. 941 ; *ibid.*, 20 septembre 1916, p. 955-956.

La crise religieuse se double d'une recherche constante d'hygiène morale et intellectuelle, indispensables afin de sortir de l'état de stérilité créative dans lequel Gide se trouve depuis le début des hostilités²⁴⁵. C'est à cette époque qu'il écrit à la Petite Dame : « Je n'ose parler de mon travail ; il s'assimile à la guerre d'usure – celle où l'on n'avance pas²⁴⁶. » Au fur et à mesure que l'écriture redémarre – entre 1916 et 1917, il écrit l'essentiel de ses *Mémoires* – il délaisse son *Journal*, comme il arrive souvent lorsqu'il vit une période de travail plutôt intense²⁴⁷. C'est également qu'à cette période qu'il met en place une stratégie du silence. Le 19 avril 1917, il confie à son *Journal* son angoisse pour les soldats au front, qui se trouvent sans abri après une chute de neige abondante. Le lyrisme de ces lignes s'interrompt abruptement : « Mais je m'étais promis de ne plus parler ici de la guerre. Ce matin, le ciel est radieux. Je quitte Cuverville à 4 heures ; sans trop savoir où je vais – et laisse ici ce carnet²⁴⁸. » Taire la guerre devient l'impératif gidien : « Je m'interdis d'en parler²⁴⁹ », écrit-il. Cette forme d'autocensure – qui n'est pas sans failles – est une constante du *Journal* jusqu'à la fin des hostilités. À y regarder de plus près, elle s'exerce sur un double front, à la fois externe et interne : non seulement Gide s'oblige à endiguer ses réflexions sur les événements *publics*, mais il se défend également de transcrire les bouleversements *intimes* qui l'agitent à cette époque. Au moment où il s'éprend de Marc Allégret, l'amour, comme la guerre, deviennent des sujets qu'il faut passer sous silence :

Nous lisons à voix haute *Under Western Eyes*, où nous admirons, sur l'âme russe, des réflexions si prophétiques.

Pourquoi noter tout cela ?... Mais que noterais-je d'autre sur ce carnet ? si je m'interdis tout à la fois d'y parler des événements politiques ou de la guerre – et de ce qui fait l'aliment de ma ferveur²⁵⁰.

Ainsi, il est possible d'identifier deux moments clés dans le parcours du Moi à travers la Grande Guerre. Tout d'abord, « une sorte de passivité de la conscience²⁵¹ » – les deux premiers mois, le *Journal* se limite à enregistrer les événements – ; ensuite, la mise en place d'une résistance, qui se traduit par une tentative de dialogue personnel du « Je » avec

²⁴⁵ Voir, par exemple, *ibid.*, 20 octobre 1916, p. 969 : « Travail un peu meilleur, résultat d'un énorme effort. Je ne puis croire que, dans des conditions hygiéniques un peu meilleures, je n'arriverais pas à donner une plus grande somme de travail avec une moindre usure. »

²⁴⁶ *Correspondance Gide-Van Rysselberghe*, 16 octobre 1916, p. 397.

²⁴⁷ Voir par exemple *Jl*, 31 mars 1916, p. 943 ; *ibid.*, 31 décembre 1916, p. 983 ; *ibid.*, 18 janvier 1917, p. 1018.

²⁴⁸ *Ibid.*, 23 mars 1917, p. 1029.

²⁴⁹ *Ibid.*, 30 avril ou 1^{er} mai 1917, p. 1031.

²⁵⁰ *Ibid.*, 13 décembre 1917, p. 1050.

²⁵¹ Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide*, op. cit., p. 55.

l'événement. Tout le problème que pose le *Journal* dérive de la volonté de la conscience d'affirmer un discours intime sur les faits : l'écriture du jour restitue l'événement à partir du moment où celui-ci parvient à s'intégrer à elle. Si, jusqu'à septembre 1914, on assiste à l'« abandon du Moi dans la guerre²⁵² », après cette date, Gide essaie de faire sien l'événement. Mais même quand il semble toucher à la réalité historique de la manière la plus sincère possible, celle-ci ne parvient pas vraiment à intéresser le *Journal*, d'où l'usage de la troisième personne (« Il » ou « X. »). La Grande Guerre n'est qu'un « accident », un « traumatisme » qui n'engage pas les strates les plus profondes de l'être ni l'écriture diaristique. La seule position tenable semble alors être le silence, auquel Gide recourt afin de maintenir l'impératif d'une parole qui se veut « la moins idéologique possible, la plus singulière et la plus irrécupérable²⁵³ ». Son parti pris de *ne pas dire la guerre* n'est pas le fruit d'un retrait solipsiste motivé par la lâcheté ou l'égoïsme intellectuels ; bien au contraire, il s'agit pour lui de demeurer fidèle à l'intentionnalité première du *Journal*, voire à l'authenticité de la parole quotidienne. Faut-il en conclure que sa présence aux événements se traduit dans le choix, ultime et définitif, de se taire ? Or, notre analyse nous conduit plutôt à considérer ces non-dits comme un pouvoir positif, une force, et donc l'affirmation d'une tentative de transcender la situation en cours. Comme on l'a remarqué, s'il ne dit pas la guerre, c'est pour dire *autre chose* : il tait le conflit afin d'affirmer, librement, son nécessaire dépassement. Peu après la fin de l'expérience au Foyer franco-belge, Gide note ceci :

Je lis, dans la *Revue des Deux Mondes* que les Jung nous envoient ce matin, l'article de Gosse sur les rapports intellectuels anglo-français.

Gosse joue sur les mots. Il ne s'est jamais agi de « littérature européenne », ainsi qu'il le prétend ; mais de « culture européenne », qui comporte une participation des diverses littératures de notre vieux monde, chacune puissamment individualisée²⁵⁴.

La pensée de Gide, telle qu'elle se développe dans les méandres de l'écriture intime, se distingue nettement de ses prises de position publiques ; en effet, c'est peu après avoir écrit ces mots qu'il envoie sa première lettre à Charles Maurras. L'intérêt du *Journal* réside dans le fait qu'il fait état d'une *progression* n'ayant rien à voir avec les événements biographiques et historiques de cette période. Au moment même où il adhère à l'Action française, l'écrivain exprime pour la première fois le désir d'assister à une « européanisation de la culture » : en

²⁵² Daniel MOUTOTE, *Le Journal de Gide et les problèmes du Moi*, op. cit., p. 301.

²⁵³ Éric MARTY, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide*, op. cit., p. 54.

²⁵⁴ *Jl*, 9 octobre 1916, p. 965.

opposition avec l'idée d'une « littérature européenne », il souligne que « seule la particularisation de chaque littérature, seule sa nationalisation, permettrait l'europanisation de la culture²⁵⁵ ». Cette volonté de *passer outre* se manifeste également dans *Si le grain ne meurt*, qu'il rédige justement en cette époque de grands bouleversements : « Je sens au-dehors et en moi un immense désarroi, et si j'écris aujourd'hui ces souvenirs, c'est aussi que je m'y raccroche²⁵⁶. » Dans la page où il évoque les mots poignants d'Albert à propos de 1870 – « “Alors tu penses qu'on peut de sang-froid laisser insulter ses parents, violer ses sœurs, piller son bien...²⁵⁷ ?” » – il se laisse aller à ces considérations :

Ce soir, Albert m'expliqua ce que c'était que la patrie.

Certes sur ce sujet il restait beaucoup à m'apprendre ; car ni mon père, ni ma mère, si bons Français qu'ils fussent, ne m'avaient inculqué le sentiment très net des frontières de nos terres ni de nos esprits. Je ne jurerais pas qu'ils l'eussent eux-mêmes ; et, par tempérament naturel, disposé comme l'avait été mon père à attacher moins d'importance aux réalités qu'aux idées, je raisonnais là-dessus, à treize ans, comme un idéologue, comme un enfant et comme un sot. J'avais dû déclarer, pendant le dîner, qu'en [18]70 “si j'avais été la France” je ne me serais sûrement pas défendu – ou quelque ânerie de ce genre [...]²⁵⁸.

Certes, au moment où ce souvenir refait surface, le cataclysme de la guerre fait 1 million de morts sur le front Est, ce qui explique la reprise d'un principe – celui de la « non-résistance » – que Gide avait déjà exprimé par le truchement du « X. » en 1915²⁵⁹. Néanmoins, le fait est là : comme son père, il attache moins d'importance aux « réalités » qu'aux « idées », qui l'intéressent puissamment par leur caractère vivant, par leur capacité de grandir et de se métamorphoser dans le temps²⁶⁰. « Il faut porter jusqu'à la fin toutes les idées qu'on soulève » : cette sentence – qu'il met en relief dans la « Table des phrases les plus remarquables de *Paludes*²⁶¹ » – revêt une valeur paradigmatique. Durant la Grande Guerre, Gide aperçoit les prémises d'une « culture nouvelle », « non tant spécialement française qu'europanienne²⁶² ». Cette idée, destinée à dépasser tant les frontières nationales que les frontières génériques, occupera une importance croissante dans son œuvre, tout en se transformant.

²⁵⁵ *Ibid.*

²⁵⁶ *Ibid.*, 15 juin 1916, p. 949.

²⁵⁷ *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 169.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 168-169.

²⁵⁹ *J1*, 20 décembre 1915, p. 910-912.

²⁶⁰ Voir « Postface pour la nouvelle édition de *Paludes* et pour annoncer *Les Nourritures terrestres* » [1896], *RR1*, p. 325-326.

²⁶¹ *Paludes* [1894], *ibid.*, p. 317.

²⁶² *J1*, 8 octobre 1915, p. 895.

Pour conclure, la Grande Guerre, en tant qu'événement, ne se configure pas comme le sujet possible d'une réflexion problématique, ni comme l'agent d'une transformation profonde, *intime*. Dans la décision de *ne pas dire* le fait historique, « accident » extérieur à la conscience, il est possible d'observer une forme de *tension* vers autre chose. Finalement, le « Je » du *Journal* est à la fois passif – il accepte l'inéluctable ; résistant – il affirme sa singularité, étant inassimilable à la voix *unanime* – et progressif – il dépasse la situation en cours afin d'établir une relation *authentique* avec l'Histoire. De manière significative, dans une lettre datée du 6 septembre 1916 – année charnière, non seulement du point de vue religieux –, il affirme : « Aujourd'hui je ne travaille plus que pour l'après-guerre²⁶³ ».

²⁶³ Lettre d'André Gide à Berthe Laurens du 6 septembre 1916 faisant partie des dossiers réunis pour la Correspondance Générale d'André Gide. Nous remercions vivement M. Peter Schnyder de nous avoir permis d'accéder à ces documents.

Chapitre III

De l'événement à l'idée

1. Passer outre : reflets littéraires

Lorsque la guerre en est à ses débuts, Gide confie à son *Journal* le projet d'insérer dans le roman qu'il prépare un « récit militaire [...] [qui] peut-être servira de conclusion¹ ». Celui-ci devait se fonder sur des notes prises dans le désarroi des premiers jours de mobilisation, non par un soldat, mais par un civil observant de loin le mouvement des troupes. L'écrivain s'impose une discipline rigide afin de ne rien laisser échapper : « J'ai honte à noter ici sèchement l'emploi de ces heures si palpitantes et gonflées de vie [...] ; ces notes [...] me serviront de points de repère². » Si, après août 1914, Gide ne fait plus aucune mention de ce projet, Martin du Gard raconte qu'il restera longtemps tenté par l'idée de faire de la guerre un moment de césure narrative :

Il projette un roman énorme, en mosaïque ; il pense à *La Chartreuse [de Parme]* et à *Guerre et Paix*, il voit 3 parties, avec la Guerre au milieu, faisant une scission absolue entre avant et après.

Il veut que la guerre dure encore six mois au moins, pour que la coupure soit plus profonde³.

Nous avons déjà parlé de l'essor de ce roman, qui aboutira à la rédaction des *Faux-monnayeurs*, où domine le brouillage chronologique. S'il est vrai que Gide finira par abandonner le projet d'un roman coupé en deux – « avant et après⁴ » – il suit de très près Roger Martin du Gard, en l'aidant dans la réalisation des *Thibault*. Or, ce dernier produira un roman à la Stendhal et à la Tolstoï, auxquels Gide avoue préférer Dostoïevski. Au cours de son cycle de conférences au Vieux-Colombier, il s'exprime ainsi : « Dostoïevski compose *un tableau* où ce qui importe, surtout et d'abord, c'est la répartition de la lumière. [...] Dans un roman de Stendhal, de Tolstoï, la lumière est constante, égale, diffuse : tous les objets

¹ *Jl*, 25 août 1914, p. 849.

² *Ibid.*, 5 août 1914, p. 829.

³ Extrait du *Journal de guerre (1914-1918)* de Roger Martin du Gard, in *Correspondance Gide-Roger Martin du Gard*, 17 mai 1915, p. 653.

⁴ *Journal des Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 527.

[...] n'ont point d'ombre⁵. » Pour Gide, l'univers du roman ne devrait pas baigner dans la lumière, aplati par un éclairage uniforme, mais se développer dans le clair-obscur. Au fond, comme il l'écrit dans son *Journal des Faux-monnayeurs*, il rejette le modèle du panorama, qui est, pour Martin du Gard, une référence essentielle :

Je reprocherais à Martin du Gard l'allure discursive de son récit ; se promenant tout le long des années, sa lanterne de romancier éclaire toujours de face les événements qu'il considère, chacun de ceux-ci vient à son tour au premier plan ; jamais leurs lignes ne se mêlent et, pas plus qu'il n'y a d'ombre, il n'y a de perspective. C'est déjà ce qui me gêne dans Tolstoï. Ils peignent des panoramas ; l'art est de faire un tableau⁶.

Les échanges entre les deux écrivains se font particulièrement intenses dans les années 30, lorsque l'œuvre de Roger Martin du Gard amorce une nouvelle phase. C'est à cette époque que celui-ci conçoit son projet de *L'Été 14*, qui marque l'entrée de l'Histoire dans le monde des *Thibault*, jusque-là exclusivement composé d'individus et de relations interpersonnelles. En mars 1933, il écrit à Gide : « Le premier plan, c'est *la guerre*, l'exaltation de Juillet 14, les révoltes de Jacques, mes personnages emportés dans la tourmente. [...] La vie publique très mêlée à la vie privée⁷. » Contrairement à ce que l'on pourrait attendre, l'antithèse attendue entre *guerre* et *paix* n'est pas réalisée, car l'écrivain suspend le critère de lisibilité totale qui l'avait jusqu'alors guidé. Sous l'influence de son ami, il change de technique d'éclairage : pour raconter la Grande Guerre, et plus particulièrement son attente spasmodique, il délaisse le *panorama* au profit du *tableau*, demandant une démultiplication du point de vue.

Lorsqu'il parle à Gide de son nouveau livre, en 1933, Martin du Gard revient à plusieurs reprises sur le fait qu'il désire « ressusciter l'atmosphère du temps⁸ ». Après moult hésitations – comme en témoignent les manuscrits⁹ – le nouveau plan est établi : la *guerre* devient l'horizon narratif du roman, qui mettra en scène l'affrontement, par les personnages, des bouleversements précédant la démobilisation. « Je voudrais surtout que cela reste un *roman*. Que les idées exprimées ne soient que des réactions des individus. Que le dialogue soit entre des *êtres*, et non entre des théories¹⁰... », écrit-il à Marcel Lallemand. Ce qui

⁵ « Dostoïevski » [1923], *EC*, p. 598.

⁶ *Journal des Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 530.

⁷ *Correspondance Gide-Martin du Gard*, t. I, 22 février 1933, p. 547.

⁸ *Ibid.*, t. I, 3 octobre 1933, p. 579.

⁹ À ce propos, voir Hélène BATY-DELALANDE, *Une politique intérieure. La question de l'engagement chez Roger Martin du Gard*, *op. cit.*, p. 207-210.

¹⁰ Lettre de Roger Martin du Gard à Marcel Lallemand, 10 juillet 1935, citée par Maurice RIEUNEAU, *Guerre et révolution dans le roman français de 1919 à 1939* [1974], Paris, Honoré Champion, 2000, p. 482.

l'intéresse « c'est [...] le climat vécu de l'histoire, non les faits eux-mêmes¹¹ ». Quand Jean Norton Cru publie en 1929 son *Témoins* – recensement monumental de quelque trois cents livres de guerre (journaux, témoignages, réflexions, lettres, romans) publiés à Paris à partir de 1915 – il a peut-être raison de penser qu'un premier inventaire s'impose. Une nouvelle période s'ouvre alors en France, celle où le recul (indispensable) face aux événements favorise l'éclosion d'une nouvelle vague de romans visant à (re)penser radicalement l'expérience du conflit¹². *Les Thibault*, et plus particulièrement *L'Été 14*, répond à cette exigence : loin d'être un genre en retard sur l'époque, le roman-fleuve répond aux exigences de celle-ci de (re)construire sur un *monde en ruine*¹³. Les angoisses sur l'avenir de la paix, de plus en plus menacée par la montée des fascismes, et la hantise de l'Histoire, promettant de nouveaux cataclysmes, réveillent chez Martin du Gard les vieilles préoccupations de temps de guerre. C'est dans l'inquiétude pour les désordres et les incertitudes de la vie politique nationale et internationale qu'il élabore son roman : « Émotion rétrospective qui est comme une harmonique des anxiétés de l'heure présente. L'analogie est par instants saisissante entre 1933 et 1913-[19]14¹⁴. » S'il a parfois des doutes sur « l'inactualité du sujet », son ami l'encourage à persévérer : « Non ; rien ne vous empêche de glisser vos préoccupations d'aujourd'hui, sournoisement, dans les événements d'hier¹⁵. » En effet, du point de vue de Gide, la force du roman de Martin du Gard vient justement de cette entreprise de « réactualisation du passé » : « Laissez [*Les Thibault*] se gonfler de cette angoisse qui vous habite et que la catastrophe de 1914 peut tout aussi bien motiver, de sorte qu'elle ne paraîtra nullement un anachronisme¹⁶. » En 1934, il se propose même de lui procurer des articles ou des documents sur la Grande Guerre susceptibles de l'aider dans la rédaction :

Les documents, livrés par *Gringoire*, et qui peut-être vous auront échappé, sont de nature à intéresser l'auteur des *Thibault*, me semble-t-il, et fourniront peut-être quelque aliment nouveau à votre livre.

Impossible de remettre la main sur l'article de *Gringoire* que j'avais mis de côté pour vous. Et, à Cabris, pas moyen de se le procurer à neuf. – Il y avait un « à suivre » ; donc la publication se poursuit : des télégrammes de Joffre, durant les premiers mois de guerre, peignant les côtés secrets de l'in-préparation¹⁷.

¹¹ *Ibid.*, p. 487.

¹² Pour une approche récente de la périodisation de la littérature de guerre, voir Antoine COMPAGNON, *La Grande Guerre des écrivains. D'Apollinaire à Zweig*, Paris, Gallimard, 2014.

¹³ Voir Aude LEBLOND, *Sur un monde en ruine. Esthétique du roman-fleuve*, Paris, Honoré Champion, 2015.

¹⁴ *Correspondance Gide-Martin du Gard*, t. I, 25 février 1933, p. 550.

¹⁵ *Ibid.*, 15 août 1933, p. 574.

¹⁶ *Ibid.*, 9 août 1933, p. 570 et 2 mai 1933, p. 566.

¹⁷ *Ibid.*, 22 août 1934 et 23 août 1934, p. 629-630.

Bien qu'il soit convaincu qu'il n'y ait aucune « leçon à dégager¹⁸ » de ces documents, Gide est de quelque manière influencé par le discours engagé avec son ami. Même s'ils regardent l'actualité sous deux angles différents – l'auteur des *Thibault* refuse toute forme d'action dans l'arène publique, celui des *Faux-monnayeurs* s'apprête à partir pour l'U.R.S.S. – ils partagent le même avis sur l'Europe, qui s'achemine « vers de très grands chambardements, à une allure qui s'accélère de semaine en semaine¹⁹ ». Sous la menace d'un nouveau conflit, Gide ressent le même besoin que Martin du Gard de s'interroger (à nouveau) sur l'hécatombe de 14-18.

Le *Journal* des années 30 témoigne d'un intérêt renouvelé pour la Grande Guerre : l'auteur réfléchit sur la valeur de vérité du témoignage des soldats et s'interroge sur la question de la guerre en tant que source d'« expérience²⁰ ». C'est à cette époque qu'il lit un texte qui l'impressionne beaucoup ; il raconte l'histoire tragique d'un jeune soldat allemand interné par les Cosaques en Courlande :

Je lis avec un très grand intérêt *Mon Journal de Sibérie* (1915-1918) traduit de l'allemand par Edwin Erich Dwinger, engagé volontaire à dix-sept ans, publié par Payot dans la grande collection des documents sur la guerre, ouvrage qui n'a rien de littéraire, très chaudement recommandé par Malraux, qu'on sent profondément authentique et qui dépasse en horreur et en... véracité tout ce que j'ai lu jusqu'à présent²¹.

Après avoir fait part à Roger Martin du Gard de ses impressions, Gide cite un passage assez long du texte qui « vient en confirmation » – écrit-il – « de ce que vous me disiez et de ce que je vous racontais au sujet de notre prisonnier allemand de Cuverville²² ». Dans son ouvrage, Dwinger raconte l'histoire d'un gros Berlinois ayant fait un enfant à la paysanne auprès de laquelle il travaille. Le mari, qui vient de rentrer du front, est à sa poursuite. Loin de vouloir tuer l'Allemand, celui-ci ne souhaite que le remercier du travail qu'il a fait en son

¹⁸ Rappelons qu'au début de la guerre, Gide avait accueilli avec froideur le projet de Paul Desjardins d'éclairer l'opinion par la publication d'un bulletin officiel : « Il prépare, avec l'assentiment de Viviani, un bulletin qu'on se propose de tirer à plus de cent mille exemplaires (il m'a dit le chiffre exact) qui contiendra maints récits, reportages, lettres de soldats, de gens ayant vu, etc., et suivis de commentaires et la "leçon à dégager" de ces faits. » (*Jl*, 17 août 1914, p. 843).

¹⁹ *Correspondance Gide-Martin du Gard*, t. I, 27 juin 1934, p. 623.

²⁰ Voir *supra*, p. 61 et s.

²¹ *Correspondance Gide-Martin du Gard*, t. I, 27 septembre 1932, p. 538. André Malraux, qui appréciait beaucoup le livre en question, rejoint le point de vue de Gide : « La force de Dwinger est d'avoir franchement écrit un journal » (« *Les Traqués* par Michel Matveev (Éditions de La NRF) » [1934], in *Œuvres complètes*, t. VI : *Essais*, édition établie, présentée et annotée par Jean-Yves Tadié, avec la collaboration de Philippe Delpuech, Christiane Moatti et François de Saint-Cheron, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 296).

²² *Correspondance Gide-Martin du Gard*, t. I, 27 septembre 1932, p. 538.

absence :

C'est toi, dit-il, c'est bien toi ? Voilà des semaines que je suis en route pour te trouver ! Comment te remercier de tout ce que tu as fait pour moi et pour ma ferme ! Les vaches ont force de lait, les truies, des portées, il est né quatre veaux..., et sais-tu, frère ? le petit est un enfant superbe²³.

Quelques deux ans après en avoir parlé à Roger Martin du Gard, au moment où celui-ci s'appête à conclure *L'Été 14* sur l'évocation du début des hostilités, Gide se souvient de cette lecture. Il revient alors sur la figure du prisonnier de Cuverville dans un bref récit, écrit en même temps qu'*Acquasanta* lors d'un séjour à Fès. Le 3 mai, de retour à Paris, il en donne lecture à Maria Van Rysselberghe, qui note :

Celui-là pourrait s'appeler *Solidarité*, et je lui reproche à peu près tout : son manque d'unité, de signification, ses éléments éparpillés dans le Journal de la période de guerre eussent pu être intéressants, autrement je ne vois pas qu'on en puisse tirer parti²⁴.

Gide ne cherche pas à se défendre – « Tout à fait mon avis²⁵ » – et le surlendemain, il communique à Roger Martin du Gard sa décision définitive : « J'ai déchiré hier (après lecture à la Petite Dame) un autre récit (d'égale longueur [écrit à Fez] plein de qualités inutiles²⁶). » Gide déchire, ou plutôt arrache, les treize pages du carnet où le récit avait été écrit à la suite d'*Acquasanta* ; au lieu de les détruire, il les laisse au fond d'un tiroir, d'où Claude Martin les a sorties tout récemment²⁷. Témoignage précieux de sa tentative de *fictionnaliser* un souvenir de la Grande Guerre, ce texte nous intéresse en raison de ses limites mêmes.

La « solidarité » est pour Gide à la fois un principe et un sentiment. L'oncle Charles est l'un des premiers promoteurs de cette idée qu'il définit exactement comme un « communisme atténué²⁸ ». En 1932, il y dédie un cours au Collège de France, au moment même où son neveu s'intéresse aux idées provenant d'U.R.S.S. Peut-on parler d'influence, sur ce point, de Charles l'économiste sur André l'écrivain ? Si cette influence existe, elle remonte loin dans le temps, car comme Royo Morii l'a bien démontré, Gide s'intéresse à la notion de solidarité et au solidarisme comme philosophie politique depuis la fin du siècle,

²³ *Ibid.*, p. 539.

²⁴ *CPD2*, 3 mai 1935, p. 439.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Correspondance Gide-Martin du Gard*, t. II, 5 mai 1935, p. 27.

²⁷ André GIDE, *Solidarité* [1935], Claude Martin éd., *BAAAG*, n° 172, octobre 2011, p. 433-443.

²⁸ Charles GIDE, « Recherche d'une définition de la Solidarité » [1900], cité par Ryo MORII, *André Gide, une œuvre à l'épreuve de l'économie*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 124.

au moins depuis la rédaction du *Prométhée mal enchaîné*²⁹. En ce qui concerne le récit de 1935, celui-ci semble reprendre une entrée du *Journal* de 1918, où l'auteur insiste sur la nécessité de la solidarité dans la République :

Si j'en viens à souhaiter pour la France un roi, fût-ce un despote, c'est bien que tout me prouve, hélas, que le Français est de tous les peuples que je connais celui chez qui fasse le plus défaut le sentiment de la chose publique et de cette solidarité sans laquelle une république tourne au plus grand dam de chacun³⁰.

Il est bien remarquable qu'au lendemain de la paix Gide considère la monarchie, même si elle est despotique, comme une solution possible au manque de « solidarité » caractérisant la société de la III^e République. Son récit s'ouvre sur des considérations similaires concernant plus particulièrement la société rurale normande :

Les principes premiers de la solidarité, voilà ce qu'on devrait surtout et d'abord enseigner dans les écoles. Le sentiment de la solidarité, voilà ce que le maître devrait prendre à tâche de développer. Dans les villages du pays de Caux, où, selon la diction, « pour voir les gens aux fenêtres, mieux vaut crier *Au feu* qu'*Au secours* », chacun vit pour soi et ne se soucie du voisin que pour lui chercher noise ou lui nuire³¹.

D'un côté, Gide condamne l'individualisme (« chacun pour soi ») et le « désintéressement du voisin³² », des tendances égocentriques répandues en Normandie ; de l'autre, il préconise d'enseigner publiquement les « premiers principes de la solidarité », dont le plus important, comme l'écrit son oncle, est « chacun pour tous, tous pour chacun³³ ». Cela dit, il n'est pas étonnant que le Narrateur commence son histoire par un fait d'ordinaire indifférence, ce qui a motivé la Petite Dame à penser que le texte pouvait bien s'appeler (ironiquement) *Solidarité* :

Un matin, tandis que Marthe s'occupe de ses deux enfants en bas âge, une génisse s'échappe de l'enclos. Quand elle s'aperçoit de la fuite, la génisse est loin. Tous les voisins l'ont vue passer, l'ont reconnue ; aucun ni ne la ramène, ni ne l'arrête. Marthe ne la retrouve que le soir, malmenée et avec une corne de moins. Marthe ne songe même pas à s'en plaindre. À quoi ? De quoi ? Il n'est là rien que de naturel, de coutumier³⁴.

²⁹ *Ibid.*, p. 151-175.

³⁰ *J1*, Feuillet 1918, p. 1089. Voir également ce passage : « La solidarité entre tous les citoyens d'un pays reste assez mal établie, du moins en France, et peu *sentie* ; elle demeure chose abstraite ; et, du reste, pour un grand nombre, existe réellement fort peu. Il se fût agi, non de la créer précisément, mais d'en inculquer le sentiment dans le peuple et la jeunesse des écoles. » (*J2*, 13 juillet 1940, p. 712).

³¹ André GIDE, *Solidarité* [1935], *op. cit.*, p. 435.

³² *Ibid.*, p. 436.

³³ Charles GIDE, *La Solidarité : cours au Collège de France (1927-1928)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1932, p. 190.

³⁴ André GIDE, *Solidarité* [1935], *op. cit.*, p. 436.

Cet épisode renvoie à une page du *Journal* de 1916 : Gide raconte la fuite des génisses de Mme Freger, une « jeune femme dont le mari est sur le front et qui se tue de travail³⁵ ». Après avoir décrit le destin de ses animaux et la détresse de leur propriétaire, l'auteur conclut amèrement : « Cela est proprement monstrueux ; mais dans ce pays le monstrueux est quotidien³⁶. » Comme Mme Freger, Marthe, mère de deux enfants, gère sa ferme par ses seuls moyens, privée qu'elle est de son mari, enrôlé en Argonne pour défendre le pays. Bien que vaillante, la jeune femme peine à faire face aux labours les plus durs et songe à trouver quelqu'un qui pourrait l'aider. Lorsqu'il est question d'employer des prisonniers allemands comme ouvriers agricoles, les gens du pays protestent :

A-t-on idée d'inviter l'ennemi à venir cultiver nos terres ? Ils allaient faire en sorte de tout saccager. Les Boches étaient fourbes, malveillants, perfides, on le savait ; cruels jusqu'à couper les mains aux enfants ; et, même étroitement surveillés, et même sans mauvais vouloir, ils n'avaient pas nos méthodes de culture, comment se faire entendre d'eux qui ne parlaient pas notre langue³⁷ ?

La voix du « On », comme dans le *Journal*, se nourrit de pseudo-événements – la rumeur des mains coupées – et de stéréotypes cautionnés par une (fausse) unanimité. Plus par intelligence que par désespoir, Marthe refuse de croire aux « on-dit » et décide d'engager Karl, originaire du Wurtemberg, « superbe gaillard aux yeux bleus, aux cheveux blonds, la face ouverte et souriante³⁸ ». C'est lui-même un paysan, qui s'acquitte fort bien des travaux de la ferme et établit un rapport d'intimité avec la patronne. Les « mauvaises langues » commencent à parler :

Un Allemand ! Si ça n'est pas malheureux, tout de même ! Il se croit chez lui, ma parole ! Et la femme fait tout à sa guise. Ah ! ils ne s'en font pas, pour sûr, ces deux-là ! Et pendant ce temps, Eugène, le mari, se bat dans les tranchées. S'il se doutait, lui qu'on sait jaloux comme un tigre... On ferait peut-être mieux de l'avertir. Mais chacun pour soi. Attendons seulement qu'il revienne³⁹.

Bénéficiant d'un congé, Eugène ou Ugène – comme on dit « dans le patois du pays de Caux⁴⁰ » – rentre pour les moissons et trouve sa femme enceinte. On s'attend au pire, vu le

³⁵ *Jl*, 5 novembre 1916, p. 979.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ André GIDE, *Solidarité* [1935], *op. cit.*, p. 437.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, 438-439.

⁴⁰ Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. II, *op. cit.*, p. 675.

caractère ombrageux et fermé du cultivateur mais voici que les deux hommes, peu de temps après, se promènent dans les champs « bras dessus, bras dessous en riant⁴¹ ». Les bêtes sont parfaitement tenues, la récolte est abondante : pour Ugène, la ferme est la chose la plus importante au monde, elle est plus importante que son épouse, laquelle, du reste, est en pleine santé. Le point de vue de la population locale sur les prisonniers allemands change rapidement : il faut faire confiance aux « Fritz » – appellatif amical remplaçant l’argotique et dépréciatif « Boche » –, ce sont des hommes « du pauvre peuple, des braves gens, des cultivateurs⁴² ». Quant à Ugène, il trouve en Karl un frère, un ami véritable, comme il n’en avait jamais eu : « Les deux hommes rivalisaient entre eux de petits soins pour [Marthe] ; tandis que le sentiment plus fort, d’amitié, c’était entre eux deux qu’il se tissait⁴³. » L’histoire s’achemine rapidement vers l’épilogue : Ugène repart pour le front, laissant Karl plus triste que son épouse ; quelque temps après, vient l’armistice, et Karl quitte le pays avant le retour d’Ugène et la naissance de son enfant. Le récit se conclut ainsi :

[L’enfant] grandit à présent comme un fils d’Ugène, si différent de ses frères et sœurs qu’il pourra bien comprendre un jour que celui qu’il appelle *papa* n’est pas son père ; si déjà Marthe et Ugène ne le lui apprennent pas d’eux-mêmes.
Karl a retrouvé les siens, de l’autre côté de la frontière⁴⁴.

Profondément marqué par la lecture de l’ouvrage d’Edwin Dwyer, Gide revient sur son expérience, quand, lors de ses séjours normands, il pouvait observer de ses propres yeux les manifestations d’indifférence de la population rurale. S’il a toujours fait preuve de générosité – à Paris comme dans son pays natal⁴⁵ – en 1916, il partage le sentiment de méfiance ambiant qui parcourt la communauté de Cuverville vis-à-vis des prisonniers allemands. « Je n’ai pu parler à aucun d’eux ; ou plus exactement n’en ai pas eu le désir⁴⁶ », écrit-il dans son *Journal*. Bien que plein de mépris pour les opinions du peuple, voilà que Gide s’aligne sur le gros bon sens qu’exige la détresse commune. À propos de l’Allemand qui loge chez Mme Freger – c’est un autre point en commun avec le personnage de Marthe – il commente : « Son aspect et l’expression de son visage m’avaient retenu de lui

⁴¹ André GIDE, *Solidarité* [1935], *op. cit.*, p. 440.

⁴² *Ibid.*, p. 441.

⁴³ *Ibid.*, p. 442.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 443.

⁴⁵ En 1916, par exemple, il prend part à un dîner à l’hôpital auxiliaire de Veules et passe la soirée avec les blessés (*Jl*, 31 octobre 1916, p. 978). Madeleine sert la soupe aux enfants pauvres de la commune (*ibid.*, 13 février 1918, p. 1056-1057) et son mari l’aide volontiers (*ibid.*, 4 mars 1918, p. 1061). Leurs « dons » dépassent sensiblement les « revenus » (*ibid.*, 6 mars 1918, p. 1062).

⁴⁶ *Ibid.*, 28 octobre 1916, p. 975-976.

parler. C'est un Saxon, court et râblé, de trente-deux ans. [...] [II] est cultivateur et père de trois jeunes garçons⁴⁷. » Il est assez aisé de mesurer la distance qui sépare cet homme de Karl, dont l'esprit ouvert encourage le Narrateur à lui adresser la parole : « J'allais assez souvent causer avec lui, heureux de faire usage de mon peu d'allemand et de servir entre Marthe et lui d'interprète⁴⁸. » Animé par le désir de délivrer un message de paix, Gide souhaite en même temps dénoncer les leurres du langage. Sans renoncer à la satire du milieu rural normand – dont certains éléments rappellent l'article « La Normandie et le Bas-Languedoc » (1902)⁴⁹ – il renoue avec l'un des thèmes privilégiés de son *Journal* de guerre : dans *Solidarité*, la haine de l'ennemi n'a rien d'instinctif, elle est le produit d'un monde en guerre prétendant à l'*unanimité* des opinions autant que des sentiments. Les journaux – « bourreurs de crâne⁵⁰ » – mettent en scène une comédie verbale, qui n'a rien à voir avec les événements en cours. La Petite Dame avait bien raison de faire le lien entre le récit et l'écriture diaristique ; en 1918, Gide écrivait : « Je crois [...] que [les différences entre Français et Allemands] sont moins foncières et natives que jalousement exaltées par l'éducation familiale, par l'instruction des écoles, puis par la presse⁵¹. »

Si la haine de l'ennemi n'est qu'une question de langage – le passage de « Boches » à « Fritz » est emblématique – il en va de même pour l'expression du sentiment patriotique. Quelques temps après la mobilisation, dans son *Journal*, Gide écrivait : « Voici que s'établit un poncif nouveau, une psychologie conventionnelle du patriote, hors quoi il ne sera plus possible d'être "honnête homme". [...] Chacun a peur de rester en retard, d'avoir l'air moins "bon Français" que les autres⁵². » Dans *Solidarité*, c'est le discours anonyme qui prolifère, le « On-dit ». Puisant ses racines dans les concepts massifs véhiculés par le discours collectif, celui-ci est par nature oscillant : aujourd'hui, « on » haït l'Allemand, demain ce sera le tour de l'Anglais⁵³. De notre point de vue, il ne faut pourtant pas conclure à l'« inconsistance », et à l'inconstance, « du sentiment patriotique⁵⁴ ». Dans son récit, ainsi qu'il le fait à plusieurs reprises dans son *Journal*, Gide insiste sur la nécessité d'élaborer un discours propre, un *lexique* personnel. En 1933, il note :

⁴⁷ *Ibid.*, p. 976.

⁴⁸ André GIDE, *Solidarité* [1935], *op. cit.*, p. 438.

⁴⁹ « La Normandie et le Bas-Languedoc » [1902], *SV*, p. 3-6.

⁵⁰ André GIDE, *Solidarité* [1935], *op. cit.*, p. 441.

⁵¹ *Jl*, Feuillet 1918, p. 1094.

⁵² *Ibid.*, 15 août 1914, p. 837.

⁵³ André GIDE, *Solidarité* [1935], *op. cit.*, p. 440 : « Le véritable ennemi, ce n'est pas l'Allemand, c'est l'Anglais. Sous prétexte de nous secourir, le voici bien installé en Normandie et dans nos provinces du Nord que l'Allemand n'a pas envahies. »

⁵⁴ Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. II, *op. cit.*, p. 675.

De chaque phrase que j'eusse tenté d'écrire pour fixer à peu près ma pensée, il n'est pas un des mots dont il n'eût été bon, préalablement, de donner une définition, de sorte qu'il n'exprimât rien que ce que j'eusse prétendu lui faire exprimer. Les mots *patrie* et *nationalité*, par exemple, [...] signifient pour moi (dans ce lexique que je me suis fait pour mon usage tout personnel et pour m'y reconnaître en moi-même [...]), ces mots n'ont que le sens que je leur prête⁵⁵.

Dans cette perspective, on voit bien qu'Ugène est celui chez qui le sentiment patriotique est (paradoxalement) le plus fort, le plus *sincère* : c'est parce qu'il aime sa « patrie » – sa terre, sa ferme, ses champs – qu'il se lie à Karl. Or, le propos de Gide semble imbriquer le discours *nationaliste* dans le discours *internationaliste*⁵⁶. À travers le rapport entre les deux cultivateurs, plus fort que celui qui lie un mari à sa femme, il souhaite représenter les « frères-amis » France et Allemagne, le lien sur lequel se fonde son espoir d'une Europe unie. Au lendemain de l'armistice de 1918, se souvenant des prisonniers allemands de Cuverville, il notait : « Sur le terrain de la culture, aussi bien que dans les sciences, que dans les lettres et les arts, les défauts et qualités de part et d'autre sont à ce point complémentaires qu'il ne peut y avoir que profit dans une entente que préjudice dans un conflit⁵⁷. » En plaidant pour la réconciliation franco-allemande, l'auteur développe dans *Solidarité* l'un de ses thèmes de prédilection, celui de la bâtardise, qui s'accompagne d'un éloge de la famille non-conventionnelle. « [Produit] de croisement⁵⁸ » – pour utiliser les mots de Vincent dans *Les Faux-monnayeurs* – le fils de Marthe et Karl, dont Ugène est le père putatif, pourra grandir sans n'être entravé ni déformé par le poids de l'éducation et du milieu. L'auteur s'exprime ici en faveur de l'ouverture et de l'« hybridation », du mélange. Cette idée sera appelée à jouer un rôle central dans sa vision de l'Europe⁵⁹.

Ainsi, *Solidarité* est le récit d'un souvenir de guerre et en même temps un appel en faveur de l'amitié entre la France et l'Allemagne. Ce texte est le produit d'un moment historique fort agité comme celui des années trente, moment où Gide ressent le besoin de prendre position en faveur du Vieux Continent, menacé par la montée des fascismes. Mais bien loin d'être un simple récit de circonstances, *Solidarité* est surtout révélateur d'une manière particulière d'appréhender les événements : l'auteur pense, et écrit, la Grande Guerre *en fonction* de l'Europe. L'histoire de l'Allemand de Cuverville lui permet d'énoncer

⁵⁵ *J2*, 12 août 1933, p. 425.

⁵⁶ Voir *infra*, p. 289 et s.

⁵⁷ *J1*, Feuilles 1918, p. 1094.

⁵⁸ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 217.

⁵⁹ Le terme « hybridation » est utilisé par Gide lui-même dans le premier des articles de la série « Nationalisme et littérature » (*EC*, p. 179). Voir *infra*, p. 254.

celle qui pour lui est une évidence, c'est-à-dire que c'est *dans* et *par* le conflit que s'affirme l'entente. Cette réflexion trouve son prolongement naturel dans la troisième partie de *Geneviève*, restée longtemps manuscrite et tout récemment publiée⁶⁰. En février-mars 1936, l'auteur essaie de redémarrer son roman en écrivant un chapitre (renommé ensuite « partie ») où Geneviève raconte sa vie après la mort de sa mère, engagée volontaire dans un hôpital en 1916. De retour d'un bref séjour à Saint-Louis du Sénégal, Gide donne lecture à Maria Van Rysselberghe de son texte, que celle-ci juge « gauche, sans intérêt aucun ». En particulier, elle lui reproche d'avoir détourné l'attention du lecteur de l'héroïne pour introduire « le ménage d'un frère et d'une sœur qui n'ont rien à voir avec la vie de Geneviève⁶¹ ». Roger Martin du Gard, qui y entrevoit le germe d'une grande idée, supplie la Petite Dame de ne pas couper l'élan du créateur : « Il est inadmissible que Gide se soit trompé à ce point, il n'a pas écrit cela au hasard, cela avait un sens que nous allons découvrir⁶². » Mais après cette entrevue, au grand déplaisir de son ami – « À cause de la Petite Dame, nous ne saurons jamais la fin⁶³ » –, Gide renonce à son projet :

J'ai donc déchiré tout le travail de Saint-Louis [...]. Force était de me rendre à l'évidence : ce troisième chapitre de *Geneviève* ne valait rien. Il était pire que mauvais : médiocre. [...] Mieux vaut couper, laisser le livre inachevé et ne plus y user ce qu'il me reste de ferveur. [...] J'aurais voulu faire Geneviève se ressaisir après la mort de sa mère ; se dire : « "Par où je passe n'importe guère, mais seulement vers où je vais"⁶⁴. »

Comme elle avait fait pour le *Journal du Foyer franco-belge* et pour *Solidarité*, Maria Van Rysselberghe condamne la suite de *Geneviève* : aucun de ces trois textes, décrivant et racontant, bien que de manière différente, la Grande Guerre, n'a rencontré sa faveur. Gide, de son côté, ment à son *Journal* : encore une fois – heureusement pour le lecteur d'aujourd'hui –, il arrache les pages de son carnet sans les déchirer.

La mère de Geneviève meurt à la fin de la deuxième (et dernière) partie du roman : nous sommes en 1916. La lecture de *L'École des femmes* (1929) nous permet de mieux comprendre les raisons de l'engagement d'Éveline : en partant pour Châtellerault, elle sait qu'elle va y mourir, en affirmant de cette manière son héroïsme ainsi que la lâcheté de son mari Robert, qui reçoit la Croix d'honneur sans jamais avoir vraiment combattu⁶⁵. Si dans

⁶⁰ Voir « La III^e partie de *Geneviève*. Une suite abandonnée » [1936], *RR2*, p. 880-907.

⁶¹ *CPD2*, 20 avril 1936, p. 520.

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *J2*, 17 mai 1936, p. 522.

⁶⁵ Voir, en particulier, *L'École des femmes* [1929], *RR2*, p. 641-643.

Geneviève, la guerre n'est présente que comme horizon narratif, dans la suite abandonnée, elle est évoquée de manière insistante. Gide nous raconte la vie de sa jeune héroïne dans les années vingt : après quatre ans de combats, où elle a vécu au contact d'une « humanité [...] surchauffée, désaxée, dévergoncée », elle ne pense qu'à s'instruire par la fréquentation de la « [société] pacifique des livres⁶⁶ ». Pendant la guerre, bien qu'elle ait eu l'occasion d'une aventure sans suite avec un officier anglais, elle a très peu pensé à son projet d'avoir un enfant hors mariage. Maintenant, « à la faveur du printemps⁶⁷ », c'est à l'amour qu'elle songe plutôt qu'à la maternité. Dans un bistrot où elle a l'habitude de manger presque chaque jour, Geneviève rencontre Sidonie, jeune femme emprisonnée dans le rêve d'une vie différente, et son frère Sylvain, ouvrier dans une typographie. Pendant un déjeuner, celui-ci évoque ses souvenirs de combattant, tout en mettant l'accent sur le fait qu'il considère les Allemands plus comme des « frères » que comme des « ennemis » :

Tenez, mademoiselle Geneviève, j'ai fait la guerre ; je me suis battu contre ceux qu'on nous présentait comme nos ennemis. Mais je vous assure bien que je suis plus près de m'entendre avec les gens du peuple là-bas, des travailleurs comme moi, des frères, qu'avec ceux qui nous forçaient de nous entretuer⁶⁸.

Les préoccupations politiques de Gide influencent fortement le discours. Il faut en effet considérer que peu après avoir écrit ces pages, il s'embarque pour l'U.R.S.S. Cela dit, les propos de Sylvain s'insèrent dans la droite ligne de *Solidarité*. Au moment même où « on » incite à la haine, un sentiment d'*amitié* unissant les peuples de France et d'Allemagne se fait jour. Sylvain pense pouvoir mieux s'entendre avec ses voisins d'Outre-Rhin qu'avec ses compatriotes, si seulement il connaissait leur langue :

J'ai souvent pensé que si l'on connaissait bien la langue de l'ennemi... [...] Eh bien ! quand on parle la même langue, on comprend du moins pourquoi l'on n'aime pas certains gens. Les Allemands, la haine que l'on excite en nous contre eux est aveugle et sourde, tenez... Si l'on parlait la même langue, il y en a beaucoup parmi eux, avec qui l'on s'entendrait fort bien, j'en suis sûr ; bien mieux qu'avec bon nombre de Français, faut croire⁶⁹.

Parler la « même langue » signifie ici trouver *son* langage, à l'écart de tout discours collectif idéologiquement marqué. Par la bouche de Sylvain, Gide s'en prend encore une fois au

⁶⁶ « La III^e partie de *Geneviève*. Une suite abandonnée » [1936], *ibid.*, p. 883.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 885. Dans *Geneviève*, l'héroïne entretient une longue conversation avec le Docteur Marchant au sujet de son désir de devenir mère sans l'obligation de se marier (voir *Geneviève* [1936], *ibid.*, p. 866-872).

⁶⁸ « La III^e partie de *Geneviève*. Une suite abandonnée » [1936], *ibid.*, p. 888.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 890.

« On » pour (ré)affirmer la nécessité d'une parole *sincère*, garant de l'authenticité des sentiments. Comme dans *Solidarité*, la haine de l'ennemi n'est qu'un fait verbal. Quand Sylvain apprend que l'homme qui fait souffrir sa sœur est le même qui a fait un enfant à Geneviève, il s'écrie : « Mais je le déteste, ce pierrot-là, comme je n'ai jamais détesté aucun Allemand⁷⁰. »

Finalement, si Gide ne décrit pas la guerre, c'est peut-être à cause de sa façon de s'y intéresser moins comme événement historique que pour ses *marges* (réfugiés et prisonniers). Le conflit de 14-18 a été une étape décisive sur le chemin de son engagement, car il a entraîné une prise de conscience sociale fondamentale. Cela dit, ce qui apparaît évident à la lecture de *Solidarité* et de la suite abandonnée de *Geneviève*, c'est que Gide pense et raconte la Grande Guerre avec un esprit de dépassement et de reconstruction. Pour l'auteur, ainsi que pour d'autres écrivains, l'idée d'une Europe unie, construite sur l'axe franco-allemand, n'est pas une simple réponse aux exigences de 1918 : il s'agit d'une *recherche* qui s'achemine au moment même où l'intégrité du Vieux Continent se trouve menacée par l'horreur et la violence des affrontements. Il s'agit donc autant d'un souhait que d'un besoin émergent, progressivement, de 1914 à 1918. Rappelons, en effet, que dans un passage du *Journal* de 1915 Gide envisage déjà de voir naître, du bain de sang en cours, l'espoir d'une Europe renouvelée⁷¹. Pour l'auteur, c'est décidément dans la Grande Guerre que couve l'avenir de l'Europe.

2. L'Europe dans la Grande Guerre

« Nous autres, civilisations, nous savons *maintenant* que nous sommes mortelles⁷² », écrit Paul Valéry dans le célèbre *incipit* de « La Crise de l'esprit » (1919). Ce n'est qu'après la guerre que l'Europe devient une interrogation consciente, car d'une certaine manière, jusqu'à 1914, son existence ne pose pas de problème. Le poète avoue avoir lui-même vécu, avant la catastrophe, dans une sorte d'insouciance heureuse : « Je n'avais jamais songé qu'il existât véritablement une *Europe*. [...] Nous ne pensons que par hasard aux circonstances permanentes de notre vie ; nous ne les percevons qu'au moment qu'elles s'altèrent tout à coup⁷³. » « [Man war] wie im Schlafwagen fuhr und erst durch den Zusammenstoß

⁷⁰ *Ibid.*, p. 899.

⁷¹ *Jl*, 26 septembre 1915, p. 890 : « Serait-ce enfin l'aube qui point ? »

⁷² Paul VALÉRY, « La Crise de l'esprit » [1919], in *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 988 (c'est nous qui soulignons).

⁷³ Paul VALÉRY, « Avant-propos à *Regards sur le monde actuel et autres essais* » [1931], in *Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. 914.

erwachte⁷⁴ », estime Robert Musil dans un essai de 1922, *Das hilflose Europa*. Ces deux écrivains appartiennent, comme Gide, à une génération née en période de paix. Entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, il suffisait d'une invitation de la part d'un homme politique ou d'un artiste renommé pour se rendre dans un pays étranger et s'insérer dans les cercles cultivés. Considérons à cet égard les propos de l'écrivain autrichien Stefan Zweig, dessinant un brillant tableau du monde d'avant-guerre :

Wir konnten ungestörter unserer Kunst, unseren geistigen Neigungen uns hingeben [...]. Wir vermochten kosmopolitisch zu leben, die ganze Welt stand uns offen. Wir konnten reisen ohne Paß und Erlaubnisschein, wohin es uns beliebte, niemand examinierte uns auf Gesinnung, auf Herkunft, Rasse und Religion⁷⁵.

À l'époque de ses vingt ans, Gide est bien loin de considérer « la ligne bleue des Vosges » – expression forgée par Jules Ferry⁷⁶ – comme une frontière infranchissable. Appartenant à la bourgeoisie privilégiée et à une famille à la grande ouverture d'esprit, il se rend pour la première fois en Allemagne en 1898 (un pas que sa femme Madeleine se refusera toujours de faire). Quelque temps après, c'est sur l'invitation du comte Harry Kessler qu'il visite la ville de Goethe, où il donne sa conférence célèbre sur l'importance du public (1903). Ainsi, bien que la réflexion sur l'Europe ne prenne vraiment forme qu'après 1918, l'origine de ce sentiment d'identité et d'appartenance (ce que Musil appelle « europäertum⁷⁷ ») remonte à la période de l'entre-deux-siècles. « Der Begriff Europa » – affirme Hugo von Hofmannsthal dans sa conférence de Berne, « Die Idee Europa » (1917) – « Wir sind mit ihm groß geworden. Sein Zusammenbruch für uns ein

⁷⁴ Robert MUSIL, « Das hilflose Europa oder Reise vom Hundertsten ins Tausendste » [1922], in *Das hilflose Europa*, München, R. Pieper & Co., 1961, p. 24. Robert MUSIL, « L'Europe désemparée ou petit voyage du coq à l'âne », in *Essais*, édition établie et présentée par Philippe Jaccottet, trad. de Philippe Jaccottet, Paris, Seuil, 1984, p. 150 : « Nous avons été pareils à ces voyageurs de wagons-lits qui ne se réveillent qu'au moment de la collision. »

⁷⁵ Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 2006, p. 111. Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, in *Romans, nouvelles et récits*, édition établie, présentée et annotée par Jean-Pierre Lefebvre, trad. de Dominique Tassel, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2013, p. 938 : « Nous rencontrons moins d'obstacles si nous voulions nous consacrer à notre art et aux inclinations de notre esprit [...]. Nous pouvions mener une vie plus cosmopolite, le monde entier nous était ouvert. Ni passeport ni visa n'étaient nécessaires pour voyager où nous le souhaitions, personne n'examinait nos opinions, notre origine, notre race et notre religion. »

⁷⁶ L'expression apparaît dans son testament, rendu public après son décès le 17 mars 1893 : « Je désire reposer dans la même tombe que mon père et ma sœur, en face de cette ligne bleue des Vosges, d'où monte jusqu'à mon cœur fidèle la plainte touchante des vaincus. »

⁷⁷ Robert MUSIL, « Europäertum, Krieg, Deutschtum » [1914], in *Gesammelte Werke*, t. VI : *Prosa und Stücke*, hrsg. v. Adolf Frisé, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1978, p. 1020-1022. Robert MUSIL, « Européanité, guerre, germanité », in Philippe Jaccottet (éd.), *Essais, op. cit.*, p. 73- 76.

erschütterndes Erlebnis⁷⁸. » Jusqu'au déclenchement des hostilités, l'Europe représente une évidence géographique et culturelle ; après quatre ans d'effrayants combats, ce monde s'éclipse soudainement. En 1918, la fin du *Monde d'hier* – titre du célèbre livre de Stephan Zweig, *Die Welt von Gestern* (1942) – est un fait acquis, à la fois du point de vue « spirituel », « culturel » et « politique », pour reprendre les trois grandes catégories définies par Oswald Spengler. L'Europe n'est plus un concept qui va de soi, alors qu'il a été donné comme tel à la génération à laquelle appartient Hofmannsthal, de 5 ans l'aîné de Gide. Au lendemain de la paix, plusieurs intellectuels et écrivains se sentent orphelins d'une patrie jusqu'alors tenue pour acquise et qu'il s'agit maintenant de reconstruire. Investis de cette mission, ils s'interrogent sur la manière de la mener à bien : restaurer ou innover ?

Considérons l'une des conséquences majeures du conflit de 14-18 : la ruine politique et économique de l'Empire austro-hongrois. Composé d'une multitude de nations et de peuples, qui parlent des langues et pratiquent des religions différentes, celui-ci entre en crise dès avant le début de la guerre. La stabilité de la Double monarchie est minée par de profondes divisions internes, qui ne font que s'accroître pendant le conflit, au fur et à mesure que la dynastie habsbourgeoise perd de son prestige d'antan. La dislocation de l'Empire se produit à la fin de la Première Guerre mondiale, aboutissant à un partage du territoire entre sept États indépendants. Cette vaste portion du Vieux Continent, morcelée par le Traité de Versailles, devient le symbole d'une Europe qui doit s'interroger sur son passé afin de penser son futur. Une différence importante doit néanmoins être soulignée entre deux types de regards rétrospectifs : d'un côté, la nostalgie d'un temps heureux et paisible, de l'autre, la critique d'un monde en proie à l'immobilisme et à la stagnation. Si Stefan Zweig idéalise *Die Welt von Gestern* – livre qui a comme sous-titre, soulignons-le, *Erinnerungen eines Europäers* [*Souvenirs d'un Européen*] – Hermann Broch en dénonce toutes les faiblesses. Conçu comme le cœur battant de la culture européenne, et profondément regretté à ce titre, l'Empire austro-hongrois est décrit par Zweig comme un paradis perdu. Rédigé à la veille de la Seconde Guerre mondiale, avec le recul et la lucidité d'un testament, *Die Welt von Gestern* évoque la jeunesse insouciante de l'écrivain dans la Vienne du début du siècle. Zweig tend à minimiser les problèmes qui se posaient alors au sein du vaste Empire austro-hongrois ; pour lui, en effet, la période de l'entre-deux-siècles représente « das goldene

⁷⁸ Hugo VON HOFMANNSTHAL, « Die Idee Europa. Notizen zu einer Rede » [1917], in *Gesammelte Werke*, t. II : *Gedichte und Prosa*, hrsg. v. Dieter Lamping, Düsseldorf und Zürich, Artemis&Winkler, 2003, p. 574-585. « Le concept d'Europe, nous avons grandi avec lui. Son effondrement est pour nous une expérience bouleversante. » (C'est nous qui traduisions).

Zeitalter der Sicherheit⁷⁹ ». L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand marque le passage d'un monde (hyper-)rationnel à un monde irrationnel. Incarnation de l'esprit européen, Zweig porte le deuil de cet univers harmonieux bousculé par l'irruption de la violence ; le monde d'avant-guerre est évoqué avec une nostalgie empreinte de ferveur : « Nie war Europa stärker, reicher, schöner, nie glaubte es inniger an eine noch bessere Zukunft⁸⁰ ». La perspective d'Hermann Broch, lui aussi né dans la capitale de l'Empire, est sensiblement différente. Dans son essai sur Hofmannsthal, composé lors de ses années d'exil aux États-Unis – *Hofmannsthal und seine Zeit. Eine Studie* (1947-1948) –, il décrit une réalité sociale, politique et culturelle aux contours fort sombres. Son point de départ est une réflexion sur le style architectural, exprimant au mieux les tendances profondes d'une époque [Zeitgeist]. L'attachement à un art coupé de l'esprit du temps fait de Vienne le haut lieu de la décadence européenne fin de siècle. La capitale de l'Empire n'est plus « [die] deutlich geschichtete [und] [...] wunderbar orchestrierte Stadt⁸¹ » célébrée par Stefan Zweig : elle n'est qu'« [ein] eklektizistisch[es] Stilkonglomera[t], das den [...] Un-Stil ausmachte⁸² » (l'absence de style équivaut au chaos et à la perte du sens). Le pitoyable état dans lequel se trouve la capitale – continue Broch – ne semble pas affecter ses habitants. Le « Wert-Vakuum » [« Vide des Valeurs »] qui y règne est pris par les Viennois avec légèreté : la population se fait bercer par l'insouciance, elle est « heiter, oft schwachsinnig heiter⁸³ ». Pour l'écrivain, dont la réflexion sur Hofmannsthal participe à la fois de l'essai et de l'autobiographie, l'Empire austro-hongrois est le pays heureux « ohne Hoffnung⁸⁴ », le lieu du vide clinquant, où la crise bat son plein. En revanche, Stefan Zweig, tout comme Joseph Roth – qui célèbre

⁷⁹ Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers* [1942], *op. cit.*, p. 15. Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, in *Romans, nouvelles et récits*, *op. cit.*, p. 861 : « l'âge d'or de la sécurité. »

⁸⁰ Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers* [1942], *op. cit.*, p. 224. Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, in *Romans, nouvelles et récits*, *op. cit.*, p. 1031 : « Jamais l'Europe n'avait été plus forte, plus riche, plus belle, jamais elle n'avait cru plus intimement à un avenir encore meilleur ».

⁸¹ Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers* [1942], *op. cit.*, p. 33. Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, in *Romans, nouvelles et récits*, *op. cit.*, p. 875 : « [Ville] en strates clairement définies » ; « merveilleusement orchestrée ».

⁸² Hermann BROCH, *Hofmannsthal und seine Zeit. Eine Studie* [1955], hrsg. v. Paul Michael Lützel, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 2001, p. 14. Hermann BROCH, *Hofmannsthal et son temps*, in *Création littéraire et connaissance*, trad. d'Albert Kohn, Paris, Gallimard, 1985, p. 53 : « [un] conglomerat éclectique de styles constituant le non-style. »

⁸³ Hermann BROCH, *Hofmannsthal und seine Zeit. Eine Studie* [1955], *op. cit.*, p. 48. Hermann BROCH, *Hofmannsthal et son temps*, in *Création littéraire et connaissance*, *op. cit.*, p. 80 : « gaie, souvent de la gaieté des imbéciles ».

⁸⁴ Hermann BROCH, *Hofmannsthal und seine Zeit. Eine Studie* [1955], *op. cit.*, p. 169. Cette expression – qui est une citation de Hofmannsthal [« sans espoir »] – n'a pas été traduite dans la version française du texte.

dans plusieurs de ses romans les fastes de l'Empire⁸⁵ –, le considèrent comme l'incarnation de la culture européenne d'avant-guerre et le regrettent profondément à ce titre⁸⁶. Deux regards différents sur le Vieux Monde, et par conséquent, deux manières différentes d'interpréter le conflit : 14-18 apparaît tantôt comme une folie, un drame inattendu, tantôt comme l'explosion violente de la crise affectant la culture européenne, la preuve que *Le Déclin de l'Occident* [*Der Untergang des Abendlandes*] puise ses racines dans l'aube dorée du xx^e siècle. La Grande Guerre est-elle la cause de la décadence européenne ou en est-elle l'aboutissement ultime et tragique ? Dès lors que les armées s'affrontent sur le champ de bataille, cette question se pose après 1918 avec prégnance aux écrivains et aux intellectuels.

« Visite au Louvre – désolation. La fin d'une civilisation⁸⁷ ? », se demande Gide à la fin de la première année de guerre. Au moment où « le pays plonge dans le deuil, la dévastation, l'horreur », il s'inquiète du destin de la culture occidentale : « [Copeau] parle de Florence, de l'Angelico... Tout cela existe donc encore⁸⁸ ? » Le *Journal* fait l'inventaire des signes menaçant la survie de la France, au cœur de ses préoccupations : le pays subit une « lente décomposition » et recule progressivement dans une « abominable déchéance⁸⁹ ». Gide, qui se veut l'observateur attentif de son temps, insiste sur le fait que l'alanguissement, moral et culturel, de sa patrie remonte à bien avant le début de la guerre. « Il est vrai que depuis longtemps, » – écrit-il dans son *Journal* – « j'étais obsédé par l'idée abominable que notre pays se mourait⁹⁰. » Au moment où la guerre impose la nécessité de (re)penser les principes sur lesquels la civilisation européenne s'était jusqu'alors fondée, l'auteur endosse l'habit du prophète : avec la perspicacité qui le distingue, il avait pressenti – et ce, dès la fin du siècle précédent – la fin imminente du Vieux Monde. Dans un texte plutôt tardif, Paul Claudel souhaite faire preuve de la même clairvoyance quant au (faux) bonheur d'avant 1914 : « Comme tout allait bien à cette époque ! Quelle tranquillité ! comme tout le monde était heureux et content ! Tout le monde excepté moi, et c'est précisément de ce

⁸⁵ L'idéalisation de l'ancien régime des Habsbourgs et l'amour de sa patrie est l'un des piliers fondateurs de son roman le plus célèbre, *Radetzky* (*La Marche de Radetzky*), paru en 1932. *Die Kapuzinergruft* (*La Crypte des Capucins*) – lieu de sépulture des empereurs d'Autriche – publié en 1938, est considéré comme le prolongement de ce roman, puisque le dernier membre de la famille von Trotta, portraiturée dans *Radetzky*, en est le héros principal.

⁸⁶ Voir Philippe CHARDIN, « Sentiment européen et nostalgie de l'Europe d'avant 1914 », in Claude DE GRÈVE, Colette ASTIER (éds), *L'Europe. Reflets littéraires*, Actes du Congrès National de Littérature Générale et Comparée (Nanterre, 24-27 septembre 1990), Paris, Klincksieck, 1993, p. 135-141.

⁸⁷ *Jl*, 15 novembre 1914, p. 883.

⁸⁸ *Ibid.*, 8 octobre 1914, p. 877 et *ibid.*, 27 septembre 1915, p. 891.

⁸⁹ *Ibid.*, 18 septembre 1916.

⁹⁰ *Ibid.*, 18 décembre 1917, p. 1051.

contentement que ma révolte intérieure était faite⁹¹. » Essentiellement guidé par la volonté d'affirmer son insoumission à l'état de choses, qu'il considère comme le fondement même de sa création, le poète décrit l'« atmosphère d'étouffement et de stagnation » qu'il prétend avoir respiré dans sa jeunesse : « Tout était plein, depuis l'estomac des possédants jusqu'à la cervelle des philosophes : plein, compact, coincé, bourré, tendu, dilaté jusqu'à la congestion et jusqu'à la boursoufflure⁹². » Afin de décrire cette Europe momifiée, où tout lui apparaissait « affreusement, ridiculement, scandaleusement solide⁹³ », Claudel recourt à une image, ou plus précisément, à une photographie, celle de « tout le personnel couronné de l'Europe » : « On sent pour l'éternité que tous les figurants de ce groupe convaincu ont reçu le commandement : “Ne bougeons plus⁹⁴ !” » C'est au cœur de ce monde immobile, figé pour toujours dans l'instant, que « pète le coup de pistolet de Sarajevo⁹⁵ », le déclencheur de la guerre. L'Europe fin de siècle de Claudel est pétrifiée, immobilisée ; celle de Mann, en revanche, bouge convulsivement au rythme « der Tango- und Two-Step », « ein Monte-Carlo-Europa », une farce ridicule dont l'artiste est le spectateur / roi⁹⁶. À l'époque même où l'écrivain allemand dénonce, dans ses carnets, « die Formen [der] Sündhaftigkeit » européenne, qui sont à ses yeux « kraß und abstoßend⁹⁷ », Gide constate amèrement : « “Le mal vient de plus loin”, hélas⁹⁸ ! » Leurs regards désenchantés sur le passé se croisent, tandis que leurs pressentiments pour le futur divergent : si Mann semble douter que le Vieux Monde puisse un jour se réveiller apaisé et réconcilié⁹⁹, l'auteur du *Journal* entrevoit dès la première année de guerre une lueur d'espoir.

1914 est une année sous le signe des émotions contrastées. À la veille de la mobilisation,

⁹¹ Paul CLAUDEL, « Remerciement à mes amis de Belgique » [1946], in *Œuvres en prose*, édition établie, présentée et annotée par Charles Galpérine et Jacques Petit, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 1366.

⁹² *Ibid.*, p. 1367. Remarquons que Claudel considérait *Paludes*, où les personnages gisent dans l'impuissance et l'inaction, comme « le document le plus complet que nous avons » sur le milieu culturel fin de siècle (*Correspondance Gide-Claudé*, 12 mai 1900, p. 46).

⁹³ Paul CLAUDEL, « Remerciement à mes amis de Belgique » [1946], in *Œuvres en prose*, *op. cit.*, p. 1368.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 1367.

⁹⁵ Paul CLAUDEL, « L'Europe » [1947], *ibid.*, p. 1381.

⁹⁶ Thomas MANN, *Betrachtungen eines Unpolitischen* [1914-1918], Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1984, p. 65. Thomas MANN, *Considérations d'un apolitique*, trad. de Jeanne Naujac et Louise Servicen, Paris, Grasset, 2002, p. 63-64 : « du tango et du two-step » ; « une Europe Monte Carlo ».

⁹⁷ Thomas MANN, *Betrachtungen eines Unpolitischen* [1914-1918], *op. cit.*, p. 353. Thomas MANN, *Considérations d'un apolitique*, *op. cit.*, p. 298 : « les formes de la culpabilité » ; « flagrantes et répugnantes ».

⁹⁸ *Jl*, 16 novembre 1915, p. 906.

⁹⁹ Thomas MANN, *Betrachtungen eines Unpolitischen* [1914-1918], *op. cit.*, p. 353 : « Die Welt lag im argen vor dem Kriege, – wer leugnet es? Ob sie je weniger im argen liegen, ob sie es nicht immer nur auf andere Weise tun wird, das weiß ich nicht ». Thomas MANN, *Considérations d'un apolitique*, *op. cit.*, p. 297 : « Le monde était mal en point avant la guerre, qui le contesterait ? Quant à savoir si jamais il sera un peu moins mal en point, s'il ne le sera pas toujours, mais seulement d'une autre manière, je l'ignore ».

Gide avoue que « l'approche du tragique, de quelque ordre qu'il soit, [le] galvanise¹⁰⁰ ». À l'image de la plupart de ses contemporains, il accueille la guerre avec un certain enthousiasme. Considérons, par exemple, les mots que Paul Claudel note dans son carnet quelques jours avant la mobilisation générale :

Dimanche 26 [juillet], le matin en allant à la messe grande affiche blanche au coin de la rue chez le marchand de tabac, le beau mot de délivrance et d'aventure :

KRIEG !!!

Ode de la guerre : On étouffait, on était enfermé, on crevait dans ce bain grouillant les uns contre les autres. [...] Tout-à-coup un coup de vent [...].

Images : le courant d'air par la porte qui s'ouvre, la guerre qui introduit sa tête et ses épaules et qui d'un coup de reins arrache, déracine toute la porte avec ses tours, la brèche. Hourra¹⁰¹ !

Cette soudaine euphorie de l'été 1914 laisse vite place à un sentiment d'angoisse, mêlé de frustration. Loin des champs de bataille, isolé, désorienté par tant d'informations peu fiables, Gide vit dans l'attente : « Pas un instant on ne parvient à oublier que là-bas, depuis quinze jours, se prolonge une affreuse lutte indécise¹⁰²... » Après le désarroi du mois de septembre, il rentre à Paris, où l'ambiance de la maison Van Rysselberghe semble lui faire retrouver (au moins en partie) la sérénité perdue : « Nous faisons ménage commun, bourse commune et résistons de notre mieux, et même très victorieusement, aux idées noires¹⁰³. » C'est à cette époque, lorsqu'il travaille déjà au Foyer franco-belge, qu'il commence à entrevoir la fin imminente de la guerre et l'avènement d'un temps nouveau. L'hiver 1914-1915 est caractérisé par la volonté de chanter l'espoir de reconstruire sur les ruines du Vieux Monde. En quelque sorte, Gide renoue avec sa ferveur des premiers jours : la guerre est considérée comme une chance unique de réaliser la libération artistique et morale que, depuis des années, il appelle de ses vœux. Le poème qui clôt l'année 1914 du *Journal* – non daté¹⁰⁴ – mérite d'être cité en entier :

Alors, puisque nous avons cette chance immense,
Que l'ancien instrument qui vibrait encore soit brisé

¹⁰⁰ *J1*, 29 juillet 1914, p. 820.

¹⁰¹ Paul CLAUDEL, *Journal*, t. I : 1904-1932, édition établie, présentée et annotée par Jacques Petit et François Varillon, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1968, p. 292-293.

¹⁰² *J1*, 28 septembre 1914, p. 872.

¹⁰³ *Correspondance Gide-Alibert*, 25 octobre 1914, p. 122.

¹⁰⁴ Si Daniel Moutote suggère que l'écriture de ce poème remonte à janvier 1915 (Daniel MOUTOTE, *Le Journal de Gide et les problèmes du Moi*, op. cit., p. 329), pour Frank Lastringant, son écriture date du 15 novembre 1914 (Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. I, op. cit., p. 797).

Saisissons-nous intrépidement de cet avantage
Et n'allons pas nous courber pour rien ramasser.

Puisque aussi bien nos bibliothèques étaient pleines
Et nos cerveaux, à ne pouvoir plus rien y loger ;
Puisque tout était dit, du moins selon l'ancien mode,
Tout connu, tout vécu, du moins à l'ancienne façon ;

Puisque notre manteau de morale était usé jusqu'à la corde
Et que pourtant il n'est pas encore permis d'aller nu ;
Puisque tout ce qui étouffait en nous criait miséricorde
Sans avoir, jamais encore, rien obtenu ;

Puisque dans le secret de nos cœurs, nous souhaitons le cataclysme,
Le grand coup de vent qui balayât l'impureté,
Vive Dieu ! s'il ne vient pas du dehors, mais s'élève
Du profond de l'humanité !

Cette guerre n'est pas pareille à une autre guerre ;
Il n'est pas seulement question d'un territoire à protéger,
D'un patrimoine, d'une tradition... Non ! c'est un avenir qui veut naître

Oh ! quel coup de talon tu donnes
Pour bondir en avant, nouveauté !
Dans l'amour et dans l'espérance
D'une plus vivace beauté,
Que le sol écrasé te pardonne !

Pauvre âme incertaine, tu ne peux t'éprendre
À la fois de l'avenir et du passé.
Il s'agit de savoir si tu veux rester pleurante sur tes cendres,
Si vers la tombe enfin il ne te reste plus qu'à descendre
Ou si, dans l'inconnu, tu te sens assez jeune encore pour t'élancer.

Gide constate, ainsi que le fera Valéry en 1919, que l'Europe est le lieu du *trop-plein* : les « innombrables pensées » de ses nombreux savants ont produit un amas chaotique et désordonné, une surcharge de savoir¹⁰⁵. L'écrivain réactive ici un thème central de son œuvre, caractérisant sa réflexion critique autant que son écriture fictionnelle : le détachement nécessaire des livres et l'abandon de la morale traditionnelle. Cette question est au cœur des *Nourritures terrestres* (1897) et de *L'Immoraliste* (1902), où l'on retrouve la figure de Ménalque : d'une œuvre à l'autre, ce personnage met à mal la culture, la tradition, la morale, prenant ainsi son élan. Le poème de Gide, inspiré par le choc des premiers mois de guerre, chante un bonheur semblable à celui de Ménalque, car il se fonde sur le même refus de tout attachement au passé. L'écrivain se sert d'un genre qui, dans le *Journal*, semble posséder une force propulsive. C'est la parole poétique qui lui permet de placer ses espoirs dans un

¹⁰⁵ Paul VALÉRY, « La Crise de l'esprit » [1919], in *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 988-994.

futur inconnu, ainsi qu'il l'avait fait à la veille de son départ pour l'Afrique (« Et puis je ne voulais plus de morales ; je voulais vivre puissamment¹⁰⁶ »). Plus généralement, il faut souligner, comme le fait Pascal Dethurens, qu'avant le livre fondateur de Spengler, « l'Europe a d'abord été affaire de poètes¹⁰⁷ ».

Au moment où il en entame l'écriture, à la fin de la première année de guerre, Jules Romains est bien loin d'imaginer le remarquable retentissement de son ouvrage. *Europe* – poème en cinq chants publié par les Éditions de La NRF en 1916 – est un appel au secours lancé par le poète au monde européen. Pour Romains, un seul pays est en guerre, un pays dont il se sent citoyen ; le conflit est donc décrit dès les premiers vers comme une guerre civile : « Voilà soixante jours que l'Europe est en guerre, / L'Europe, mon pays, que j'ai voulu chanter¹⁰⁸. » Nous sommes ici loin de la perspective adoptée par Gide, pour lequel l'Europe naîtra du conflit en cours : il s'agit de protéger le « territoire », le « patrimoine », la « tradition » françaises, et en même temps, de préparer la naissance de quelque chose de plus grand, dépassant les frontières (voir les vers 17-19). Composé entre octobre 1914 et décembre 1915, le poème de Romains est à la fois un éloge de l'avant-guerre et une condamnation de la guerre :

Ce n'est pas ainsi que je rêvais
De commencer le chant de l'Europe [...].

Et je commence ta louange,
Europe, dans un grand tumulte ;
Je dis le chant de ta naissance
Dans le cri même de ta mort¹⁰⁹.

Le poète évoque l'un après l'autre les lieux de la joie et de la sérénité d'autrefois : Londres, le Gothard, « la plaine de Picardie », Lyon, le Rhône, et « mille choses délicieuses¹¹⁰ ». En juxtaposant l'horreur (présent) au bonheur (passé), il semble vouloir rappeler à l'Europe qu'elle pourrait être encore heureuse, si seulement elle savait jouir de ses richesses. Ainsi, pour Romains, l'avenir naît du passé. Le quatrième chant se clôt sur une invitation à sortir de sa torpeur : « Europe ! Europe ! / Je crie : / Ne te laisse pas mourir ! / Cramponne-toi.

¹⁰⁶ *Jl*, 10 octobre 1893, p. 176. C'est Daniel Moutote qui suggère de rapprocher le poème de 1914 à la prose poétique concluant le *Journal* de l'année 1893 (*Le Journal de Gide et les problèmes du Moi, op. cit.*, p. 330).

¹⁰⁷ Pascal DETHURENS, *De l'Europe en littérature. Création littéraire et culture européenne au temps de la crise de l'esprit (1918-1939)*, Genève, Droz, 2002, p. 47.

¹⁰⁸ Jules ROMAINS, « Europe » [1916], Paris, Gallimard, 1919, p. 9.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 11-12.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 32, p. 33, p. 36, p. 38 et p. 40.

Crispe-toi. / Reprends ta vie dans un spasme¹¹¹. » La dernière partie du poème est une péroraison à l'adresse des foules européennes ; il leur impose de prendre conscience de leurs pouvoirs, et surtout, de leurs responsabilités :

Foules du train et du théâtre,
Du café et du music-hall ;
Foule de Hyde-Park en Mai ;
Foule du Lido en Septembre ;
Foules du port et du navire ;
Foules de l'Europe vivante ;
Foules contraires à la mort ;

Je vous répète qu'il est temps¹¹².

Le poème de Romains doit, au fond, se lire comme un cri du cœur pour la *vieille* Europe, qui se meurt dans la folie, dans le « délire » de la guerre¹¹³. En revanche, Gide fait partie de ceux qui conçoivent la guerre comme la prémisse d'une Europe profondément renouvelée. Comme il l'écrit dans une lettre adressée à Jean Schlumberger en 1915 : « Oui, je voudrais sortir tout nu de l'aventure, cynique, naïf et joyeux¹¹⁴. » Ses vers, nous semble-t-il, rappellent le ton de certains passages des *Nourritures terrestres* et, en même temps, anticipent l'exaltation poétique des *Nouvelles nourritures* (1935) : « J'ai tout balayé. C'en est fait ! Je me dresse nu sur la terre vierge, devant le ciel à repeupler¹¹⁵. » Le vent du poème – v. 14 – est un vent de nouveauté, une force à valeur nettement positive ; au contraire, le vent parcourant *Europe* est froid, glacé, il est le souffle de mort d'un continent à l'agonie :

Le vent qui longe cette rue n'a pas dormi ;
Il a froid d'insomnie ; il frémit de fatigue.
Mais il vous prend, il vous ajoute à sa détresse ;
Il n'y a pas de vêtement qui vous défende ;
Il n'y a pas de souvenir assez épais.
Un souffle, et votre cœur est cerné tout à coup
Comme un passant distrait qui n'a plus que ses cris¹¹⁶.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 68.

¹¹² *Ibid.*, p. 85.

¹¹³ « Europe ! je n'accepte pas / Que tu meures dans ce délire. / Europe, je crie qui tu es / Dans l'oreille de tes tueurs. » (*Ibid.*, p. 40). Il faut néanmoins remarquer que l'*incipit* institue une certaine ambiguïté sur l'intention du poème : « Premier cri de la plainte » – l'agonie de l'Europe – « Premier son de l'hymne » – son avènement (voir Pascal DETHURENS, *De l'Europe en littérature. Création littéraire et culture européenne au temps de la crise de l'esprit (1918-1939)*, op. cit., p. 54).

¹¹⁴ *Correspondance Gide-Schlumberger*, 20 mai 1915, p. 584-585.

¹¹⁵ *Les Nouvelles nourritures* [1935], RR2, p. 751.

¹¹⁶ Jules ROMAINS, « Europe » [1916], op. cit., p. 35.

Gide dénonce ce qui a conduit l'Europe à l'échec *par le passé* et annonce que la Grande Guerre pourra la faire entrer dans l'avenir. Sa prophétie en vers, formulée au seuil de la guerre, fait écho à la parole poétique de Fernando Pessoa, écrivain portugais aux multiples identités, déclinées sous différents hétéronymes. En 1917, dans le numéro unique de *Portugal Futurista*, Alvaro de Campos / Pessoa fait paraître le célèbre *Ultimatum*. Voici le début furieux du poème, où l'auteur attaque tout ce qui a précédé la guerre. La culture occidentale dans son ensemble est à mettre *dehors* (*hors d'ici*) – refrain quasi obsessionnel des premiers vers :

Ordre d'expulsion aux mandarins de l'Europe ! Hors d'ici.
 Hors d'ici, toi, Anatole France [...] !
 Hors d'ici, toi, Maurice Barrès [...] !
 Hors d'ici, toi, [Paul] Bourget [...] !
 Hors d'ici, toi, marchandise [Ruyard] Kipling [...] !
 [...] Hors d'ici, toi, George Bernard Shaw [...] !
 Hors d'ici, toi, H.G. Wells [...] !
 Hors d'ici, toi, G.K. Chesterton [...] !
 Hors d'ici, toi, [W.B.] Yeats [...] !
 Hors d'ici ! Hors d'ici !
 Hors d'ici, toi, Rapagnetta-D'Annunzio [...] !
 Et toi, Maeterlinck [...] !
 Et toi, Loti, [...] !
 [...] Ôtez tout cela de ma vue¹¹⁷ !

Quelques lignes plus loin, Pessoa s'en prend également à la politique, en passant en revue ses contemporains illustres : s'ils n'acceptent pas de partir, il leur intime de rester, mais de se laver¹¹⁸. Il énumère ensuite les différentes cultures du Vieux Continent pour en dénoncer les défauts – la France, par exemple, n'est qu'« un coq déplumé, des plumes peintes sur la peau¹¹⁹ ». Nous ne sommes pas loin ici de certains passages du *Journal* de 14-18, où Gide attaque « cette insouciance, cette confiance vague, faite de bêtise et de présomption¹²⁰ », caractérisant son pays :

Les trois quarts des erreurs commises en France sont dues à l'amour du mot, du geste.
 [...] [Du] panache, du champagne, tout ce qui flatte cette incurable légèreté d'esprit qui
 [nous] fait plaisanter sous la mitraille et ne jamais admettre que les autres sont prêts...
 [...] La confiance en soi est une belle chose, mais surtout lorsqu'elle est motivée¹²¹.

¹¹⁷ Fernando PESSOA, *Ultimatum* [1917], trad. de Dominique Touati et Simone Biberfeld, Paris, Mille et une nuits, 1996, p. 7-8.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 9.

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ *Jl*, 16 novembre 1915, p. 905

¹²¹ *Ibid.*, Feuillet 1918, p. 1095. Ce sont les mots d'une dame belge qu'il transcrit dans cette note mais ils reprennent assez fidèlement ses propres idées.

S'il est vrai que la virulence des attaques de Pessoa n'a pas d'égal, il est intéressant de remarquer que son invective se fonde sur la même opposition passé / avenir caractérisant le poème de Gide. Après avoir dénoncé en tous points le monde d'avant-guerre – « merde à l'Europe¹²² », s'écrie-t-il – le poète portugais en vient à rechercher une nouvelle Europe, qui doit encore voir le jour. Dans l'*Ultimatum*, comme dans le poème de 1914, l'Europe dénonce ses manquements ainsi que ses espoirs, ses chances, ses perspectives pour l'avenir : « [Elle] a soif qu'on crée, elle a faim d'Avenir¹²³ ». Messianisme mis à part, l'ambition de Pessoa coïncide avec celle de Gide : « L'Europe ne veut plus être une désignation géographique, mais une personne civilisée¹²⁴. »

L'exaltation du poème de 1914 retentit également dans les pages du *Journal* de 1915, où l'auteur continue de placer ses espoirs de renouvellement dans le conflit en cours : « Si quelque chose peut nous sauver » – écrit-il – « ce ne peut être qu'une crise immense, comme en a déjà traversé notre histoire, un grand danger, la guerre¹²⁵... » Suite à la lecture d'une lettre de Mme Mayrisch, dont il transcrit un extrait, il avoue qu'en 1914, lors d'un voyage décevant en Turquie, l'explosion imminente d'un conflit lui paraissait presque *souhaitable* :

Oui, je me souviens de ces conversations, avec elle et Ghéon, en Asie Mineure (une à Smyrne, particulièrement), sur la lente décomposition de la France, sur ses vertus inemployées ou dilapidées, sur l'imminence de la guerre – à quoi [elle] se refusait de croire, et que, quelques mois avant la déclaration, Ghéon et moi, prévoyions, prédisions, souhaitions presque, tant il nous paraissait que la guerre même était un moindre mal que l'abominable déchéance où reculait peu à peu notre pays – et d'où la guerre seule pouvait peut-être encore nous sauver¹²⁶...

La Grande Guerre est le temps où « tout ce qui représente la tradition est appelé à être bousculé¹²⁷ », voici donc son *sens* : il s'agit d'une occasion de renaissance, de rénovation totale de l'esprit. « Cette guerre achève de ruiner dans mon esprit toutes les formes du passé avec quoi nous avons vécu jusqu'à ce jour¹²⁸ », écrit-il encore dans son *Journal*. Tout se passe comme si c'était au prix du conflit que pouvait s'obtenir une nouvelle ferveur : malgré la guerre – ou plutôt grâce à elle – il est possible de croire en un avenir heureux. Or, pour

¹²² Fernando PESSOA, *Ultimatum* [1917], *op. cit.*, p. 16.

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ *Ibid.*, p. 17.

¹²⁵ *Jl*, 18 décembre 1917, p. 1051.

¹²⁶ *Ibid.*, 18 septembre 1916, p. 954.

¹²⁷ *Ibid.*, 8 octobre 1915, p. 895.

¹²⁸ *Ibid.*, 25 septembre 1915, p. 889.

Gide, au beau milieu de la crise, la régénérescence de l'Europe est chose acquise. Dès le début des hostilités, au moment même où le pays plonge dans le deuil, il s'hasarde dans la croyance d'un avenir confédéré – « les États-Unis d'Europe liés par un traité limitant leurs armements¹²⁹ ». La Grande Guerre apparaît comme le crépuscule de l'Europe d'hier et, en même temps, comme l'aube de l'Europe de demain :

Le communiqué de ce soir m'emplit d'angoisse. Serait-ce enfin l'aube qui point ?... J'entends les cris, là-bas ; je vois cette ruée, l'essor de ce mortel espoir. [...]

Suffoquant communiqué, ce matin. Va-t-on enfin soulever le couvercle ? Il me semble qu'à la première bouffée d'air libre, j'étoufferai¹³⁰.

Pour dire la fin du Vieux Monde et la naissance d'une nouvelle ère, Gide parsème son *Journal* de remarques aux accents nietzschéens. « Les esprits sont abominablement secoués et déjetés par la tourmente¹³¹ », écrit-il encore à la fin de l'année 1917. Si l'on accepte de juxtaposer fiction et *Journal*, nous remarquons que certains passages de celui-ci rappellent le dernier chapitre de *Demian* d'Hermann Hesse, (premier) roman d'apprentissage *européen*. En 1919, la revue *Die Neue Rundschau* publie le livre d'un certain Emil Sinclair : *Demian. Die Geschichte einer Jugend* [*Demian. Histoire d'une jeunesse*]. L'année de sa sortie, l'œuvre remporte le Prix littéraire Fontane que le jury attribue de bonne grâce au jeune auteur de ce premier roman [*das beste Erstlingswerk eines Nachwuchsauteurs*]. Toutefois, le prix est vite restitué, car sous le pseudonyme d'Emil Sinclair se cache un écrivain qui n'est certainement pas débutant et qui n'est plus très jeune – en 1919, Hermann Hesse a 42 ans. Quand il a l'occasion de lire *Demian. Histoire de la jeunesse d'Émile Sinclair* [*Demian. Die Geschichte von Emil Sinclairs Jugend*], Gide reconnaît aussitôt une certaine parenté littéraire ; dans une lettre adressée à Hans Prinzhorn, son traducteur allemand, il écrit : « Étrange roman, avec lequel je me sens des bizarres affinités. [...] Évidemment nous sommes marqués du même signe¹³² ». Rédigé en quelques semaines au cours de l'année 1917 – la même année où il fonde le *Verlag der Bücherzentrale für deutsche Kriegsgefangene*¹³³ – *Demian* est à la fois l'histoire de deux jeunes – Emil Sinclair (le

¹²⁹ *Ibid.*, 6 août 1914, p. 830.

¹³⁰ *Ibid.*, 26 et 27 septembre 1915, p. 890.

¹³¹ *Ibid.*, 22 décembre 1917, p. 1052.

¹³² Lettre de Gide à Hans Prinzhorn de juin 1930, citée par Claude FOUcart, « De Gide, de Hesse et surtout de Hans Prinzhorn (fin) », *BAAG*, n° 51, juillet 1981, p. 324. L'expression « même signe » est emprunté au roman de Hesse, où certains individus portent ce fameux « Zeichen » qui les distingue.

¹³³ Il est intéressant de remarquer qu'à l'instar de Gide, se prodiguant alors pour les réfugiés du Foyer franco-belge, Hesse s'engage pour les soldats prisonniers en France : il leur envoie des livres, il crée un journal et fonde une maison d'édition visant à combattre l'enthousiasme guerrier ambiant (voir Claude FOUcart,

Narrateur) et son ami Demian – et l’histoire d’une jeunesse, d’une génération animée par toutes sortes de « Träume, Trieben, Wünschen¹³⁴ ». Le récit s’achève en 1914, à la veille de la guerre ; Demian instruit le procès de l’Europe, dont le déclin lui paraît inéluctable :

Er sprach vom Geist Europas und von der Signatur dieser Zeit. Überall, sagte er, herrsche Zusammenschluß und Herdenbildung, aber nirgends Freiheit und Liebe. Alle diese Gemeinsamkeit, von der Studentenverbindung und dem Gesangverein bis zu den Staaten [...] sei im Innern faul und alt und dem Zusammenbruch nahe¹³⁵.

Ayant écrit dans *Paludes* que « nous ne valons que par ce qui nous distingue des autres¹³⁶ », Gide se sent vite proche de Hesse : les réflexions multiples de *Demian* contre les tendances grégaires de l’homme européen convergent parfaitement avec ses idées sur l’importance de la recherche et de l’affirmation de soi. La métaphore de la putréfaction revient quelques lignes plus loin – « Ja, es war faul, faul bei uns¹³⁷ » – et apparaît également dans le *Journal* de Gide : « On s’aperçoit, à l’heure du danger, que l’édifice entier, du haut en bas, est vermoulu¹³⁸ ». Le Vieux Monde se précipite vers l’abîme, sacrifice nécessaire préparant l’avènement d’un nouvel âge :

Denn dies war, gesagt und ungesagt, uns allen im Gefühl deutlich, daß eine Neugeburt und ein Zusammenbruch des Jetzigen nahe und schon spürbar sei. [...] Aber die Wege und Umwege sind belanglos, wenn nur die wahre Not der Seele zutage kommt, die man seit so langem immer und immer wieder weglügt und betäubt. Die Welt will sich erneuern. Es riecht nach Tod. Nicht Neues kommt ohne Tod¹³⁹.

« André Gide et Hermann Hesse ou l’indépendance de l’esprit au milieu des guerres », *BAAG*, n° 40, octobre 1978, p. 24-25).

¹³⁴ Hermann HESSE, *Demian. Die Geschichte von Emil Sinclairs Jugend* [1919], Tübingen, Suhrkamp Basisbibliothek, 2000, p. 52. Hermann HESSE, *Demian. Histoire de la jeunesse d’Émile Sinclair*, trad. de Denise Riboni, Paris, Stock, 2017, p. 64 : « de rêves, d’instincts, de désirs obscurs ».

¹³⁵ Hermann HESSE, *Demian. Die Geschichte von Emil Sinclairs Jugend* [1919], *op. cit.*, p. 139. Hermann HESSE, *Demian. Histoire de la jeunesse d’Émile Sinclair*, *op. cit.*, p. 155 : « [II] parla de l’esprit de l’Europe et du caractère de notre époque. Partout, disait-il, régnait l’esprit de troupeau, mais nulle part l’amour et la liberté. Toutes ces communautés, les sociétés d’étudiants et les sociétés de chants comme les États [...] étaient pourries intérieurement et prêtes à s’écrouler. »

¹³⁶ *Paludes* [1894], *RRI*, p. 288.

¹³⁷ Hermann HESSE, *Demian. Die Geschichte von Emil Sinclairs Jugend* [1919], *op. cit.*, p. 141. Hermann HESSE, *Demian. Histoire de la jeunesse d’Émile Sinclair*, *op. cit.*, p. 157-158 : « Oui, tout était pourri, pourri chez nous ».

¹³⁸ *Jl*, 16 novembre 1915, p. 906.

¹³⁹ Hermann HESSE, *Demian. Die Geschichte von Emil Sinclairs Jugend* [1919], *op. cit.*, p. 150-159. Hermann HESSE, *Demian. Histoire de la jeunesse d’Émile Sinclair*, *op. cit.*, p. 166-176 : « Car tous, nous sentions, que nous l’exprimions ou non, l’imminence d’un effondrement du présent et d’une renaissance. [...] Mais qu’importe les chemins et les détours ! L’essentiel est que devienne manifeste la misère de l’âme moderne, misère que depuis si longtemps, on s’applique à dissimuler, à étouffer. [...] Le monde veut se renouveler. On sent l’approche de la mort. Rien ne naît sans elle ».

Si l'Europe de Gide ressemble à un phénix renaissant de ses cendres – voir les derniers vers du poème – celle de Hesse est « ein Reise-Vogel » qui s'efforce de sortir « aus dem Ei¹⁴⁰ » – l'œuf, comme l'explique le Narrateur, est le (Vieux) Monde. Pour les deux écrivains, la Première Guerre mondiale signifie la mort de l'Europe, et en même temps, représente le prélude à sa renaissance. Déluge du présent¹⁴¹, le conflit ne sera qu'un commencement : « Das Neue beginnt, und das Neue wird für die, die am Alte hängen, entsetzlich sein. Was wirst du tun¹⁴²? », demande Demian à son ami Sinclair. Gide regarde confiant vers l'avenir, prêt à tout remettre en question¹⁴³.

Ainsi, la particularité du discours de Gide, et de celui de Hesse, consiste dans la (quasi)-superposition des discours catastrophiste et utopiste. Bien qu'elle soit une pure virtualité, cette nouvelle Europe, née de la guerre, ne semble faire de doute ni pour l'écrivain allemand ni pour l'auteur du *Journal*, qui en 1923 publiera son célèbre article « L'Avenir de l'Europe » (sans point d'interrogation). La guerre en cours lui inspire une vision régénératrice, autant du point de vue collectif qu'individuel, si l'on considère la lettre adressée à Jacques-Émile Blanche le 22 septembre 1915 : « Aussi bien avais-je bouclé la première période de ma vie, ce que je me plais à considérer comme la période ironique. Vienne l'affirmative, qui exige une autre encre et d'autres moyens. Il faudra repartir à neuf ; c'est plus intéressant que de "continuer"¹⁴⁴. » Gide prend à son compte une conception organiciste de la civilisation : celle-ci est assimilée à un organisme vivant, engagé dans un cycle naturel de naissance, de croissance, de dégénérescence, et finalement de mort. Sa réflexion repose sur l'opposition entre la maladie et la stérilité, d'un côté, la santé et la vitalité, de l'autre :

Je vous dis que c'est une nouvelle civilisation qui commence. Celle d'hier s'était trop

¹⁴⁰ Hermann HESSE, *Demian. Die Geschichte von Emil Sinclairs Jugend* [1919], *op. cit.*, p. 166. Hermann HESSE, *Demian. Histoire de la jeunesse d'Émile Sinclair*, *op. cit.*, p. 183 : « oiseau géant » ; « de l'œuf ».

¹⁴¹ Remarquons qu'Hesse se sert de cette métaphore dans la fable allégorique *Der Europäer. Eine Fabel* (1917), dont la rédaction remonte à la même époque : « Endlich hatte Gott der Herr ein Einsehen und machte dem Erdentage, der mit dem blutigen Weltkriege geendet, selber ein Ende, indem er die große Flut sandte. » (Hermann HESSE, *Der Europäer. Eine Fabel* [1917], in *Gesammelte Erzählungen*, t. III : 1909-1918, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1977, p. 315). Hermann HESSE, *L'Européen. Une fable*, in *Souvenirs d'un Européen*, trad. d'Edmond Beaujon, Paris, Calmann-Lévy, 1988, p. 143 : « Finalement, le Seigneur s'était fait une raison et, en provoquant le déluge, avait mis fin lui-même à cet âge de la terre qui s'était achevé par la sanglante Guerre mondiale. »

¹⁴² Hermann HESSE, *Demian. Die Geschichte von Emil Sinclairs Jugend* [1919], *op. cit.*, p. 162. Hermann HESSE, *Demian. Histoire de la jeunesse d'Émile Sinclair*, *op. cit.*, p. 179 : « Une ère nouvelle va s'ouvrir et elle sera terrible pour ceux qui sont attachés au passé. Que vas-tu faire ? »

¹⁴³ *J1*, 25 septembre 1915, p. 890 : « Fâcheux temps, pour apprendre, que celui où tout est remis en question. »

¹⁴⁴ *Correspondance Gide-Blanche*, 22 septembre 1915, p. 175-176. Ces mots de Gide évoquent à notre mémoire les célèbres vers du poème de Guillaume Apollinaire « La Petite Auto » (1914) : « Nous comprîmes mon camarade et moi / Que la petite auto nous avait conduits dans une époque / Nouvelle / Et bien qu'étant déjà tous deux des hommes mûrs / Nous venions cependant de naître ».

appuyée sur la latine ; c'est-à-dire sur ce que la culture avait produit de plus artificiel et de plus vain. Autant la grecque était naturelle¹⁴⁵...

Dans cet extrait, il établit un rapport (implicite) entre latinité et décadence, deux idées qui sont régulièrement associées à la fin du XIX^e siècle¹⁴⁶. Plus particulièrement, comme il l'avait fait dans *L'Immoraliste* (1902), il lie « l'extrême civilisation latine » et « la diminution de la vie¹⁴⁷ ». La sclérose et l'artifice caractérisent l'Empire romain ainsi que la civilisation française d'avant-guerre, en rupture avec la nature. Au V^e siècle, comme en 1914, le danger vient de l'autre côté du Rhin : les Germains / Allemands, pleins de force et de vitalité, représentent une menace pour les pays latins gagnés par l'épuisement, à commencer par la France. « Il est certain que les Allemands ne voient pas la même face de la guerre que nous. Nous en voyons la face horrible¹⁴⁸ », écrit-il dans son *Journal* au début du conflit. Son propos, comme toujours, reste néanmoins teinté d'ambiguïté. Durant la Grande Guerre, en effet, Gide ne fait pas mystère de sa fascination pour les qualités de l'ennemi, jusqu'à considérer l'invasion de sa patrie comme un risque positif. Lors d'un séjour à Cuverville, l'écrivain s'en prend à cette portion de terre ravagée par l'alcoolisme, et plus largement, dénonce la faiblesse de son pays, « qui ne sait plus se défendre » :

Ce pays qui ne sait plus se défendre. Idée germanique du coup de grattoir : suppression de cette population pourrie, inguérissable, intraitable – il ne reste plus qu'à la supprimer. On appelle cruauté cette mesure d'ordre sanitaire.

Dialogue avec le médecin du pays qui a assisté à la naissance du fléau.

Dans ce cas mieux vaut se laisser envahir : l'Allemagne elle aura la force et les méthodes par quoi supprimer le mal.

Ce qui ne peut plus être sauvé¹⁴⁹.

Afin de mesurer la portée subversive d'un tel constat, il suffit de penser au célèbre discours prononcé par Henri Bergson devant l'Académie des Sciences Morales et Politiques : « La lutte engagée contre l'Allemagne est la lutte même de la civilisation contre la barbarie¹⁵⁰. »

¹⁴⁵ *Jl*, [sans date], p. 887.

¹⁴⁶ Voir l'ouvrage de Pierre CITTÌ, *Contre la décadence. Histoire de l'imagination française dans le roman (1890-1914)*, *op. cit.* Si dans le passage cité le mot « décadence » n'est pas employé, il faut néanmoins souligner que c'est justement à partir de la Grande Guerre que Gide commence à l'utiliser (assez) régulièrement, alors que chez les écrivains de sa génération, son usage le plus fréquent se situe plutôt au tournant des années 1880-1890 (Jean-Michel WITTMANN, *Gide politique. Essai sur Les Faux-monnayeurs*, *op. cit.*, p. 53-54).

¹⁴⁷ Voir Jean-Michel WITTMANN, « De l'utilité des "cousins germains" : Gide, les Latins et les Barbares », in Stéphanie BERTRAND, Paola CODAZZI et Enrico GUERINI (éds), *Latin et latinité dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Classiques Garnier, en préparation.

¹⁴⁸ *Jl*, 28 août 1914, p. 854.

¹⁴⁹ *Ibid.*, 7 juin 1915, p. 888.

¹⁵⁰ Henri BERGSON, « Discours prononcé à l'Académie des Sciences Morales et Politiques le 8 août 1914 », cité par Romain ROLLAND, *Au-dessus de la mêlée* [1914], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2013, p. 70.

Or, d'après Gide, si la latinité est décadente, c'est la « barbarie » qui possède le plus de vertus. Curieuse germanophilie que celle de l'écrivain, qui admire la « force d'expansion prodigieuse » des Allemands – qui « [se passent] des théories de Barrès¹⁵¹ » – autant que la supériorité de leur race. Il est d'ailleurs assez étonnant d'entendre le fondateur du Foyer franco-belge s'exprimer ainsi :

Que de fois, au Foyer, soignant, consolant, soutenant ces pauvres loques humaines, capables seulement de gémir, infirmes, sans sourires, sans idéal, sans beauté j'ai senti se dresser en moi la question affreuse : Méritent-ils d'être sauvés ? L'idée de les remplacer par d'autres, mieux venus, fait certainement partie de la *philanthropie* germane. C'est logique et, partant, monstrueux¹⁵².

Conformément à sa manière de procéder, qui consiste à laisser les idées se former et se développer librement, Gide pousse à bout la logique de son argumentaire. Pressentant un conflit pourvoyeur de *nouveauté*, il ne considère pas l'ennemi comme une menace, mais comme une ressource. En reprenant les enjeux du débat de l'époque, qu'il s'agisse de culture ou, plus généralement, de civilisation, Gide suggère la nécessité pour le Latin d'assumer en soi la part du Barbare, afin de se régénérer et d'échapper ainsi au processus de la décadence. À l'agonie et en proie à la torpeur, la France a besoin de l'Allemagne afin de se délivrer, afin de sortir de la crise qu'elle traverse. Ainsi, la vision d'une guerre salvatrice – appelée à s'estomper au fur et à mesure que la guerre s'éternise – puise ses racines dans la hantise de la décadence, véritable *leitmotiv* au tournant du siècle. Pour l'écrivain en guerre, la seule victoire qui importe semble être celle de l'avenir sur le passé¹⁵³.

Abordant la guerre plein d'enthousiasme, croyant dans la « nouveauté » après la violence, Gide formule des réflexions à l'évidence à contre-courant du discours dominant, pour lequel les « Boches » incarnent le Mal. Dès le début des hostilités, l'écrivain refuse de croire aux clichés antiallemands, dans lesquels s'expriment « la niaiserie, la malpropreté et la laideur de la bêtise populacière¹⁵⁴ ». Au milieu même du conflit, il ne parvient tout simplement pas à imaginer l'Europe de demain, apaisée et réconciliée, sans la reprise des

¹⁵¹ *Jl*, Feuilletés 1916, p. 985.

¹⁵² *Ibid.*, 26 octobre 1915, p. 899. Quelques mois auparavant, il écrivait à Henri Ghéon : « Je m'assombris de ne connaître cette guerre que par [ses] scories. » (*Correspondance Gide-Ghéon*, t. II, 6 avril 1915, p. 880-881). Remarquons au passage que dans *Ainsi soit-il ou Les Jeux sont faits* (1950) – dernier ouvrage publié de son vivant – l'auteur ne se montre guère plus aimable à l'égard des réfugiés : « Quelle école de misanthropie ! [...] Ceux à qui nous donnions les moyens de vivre nous paraissaient presque tous de lamentables déchets d'humanité. » (*Ainsi soit-il ou Les Jeux sont faits* [1950], *SV*, p. 1058).

¹⁵³ *Jl*, 1^{er} juin 1918, p. 1067-1068.

¹⁵⁴ *Ibid.*, 25 août 1914, p. 850. Lorsqu'on lui apprend que les Allemands achèvent leurs blessés « sur le champ de bataille », il se contente de constater (ironiquement) : « Il semble acquis » (*ibid.*, 8 septembre 1914, p. 863).

relations franco-allemandes. En 1917, sa pensée est déjà assez ferme ; dans une lettre à Jean Schlumberger, il se dit confiant dans le fait que les rapports intellectuels avec les voisins d'Outre-Rhin reprendront bientôt « de plus belle¹⁵⁵ ». Au contraire, son correspondant ressent fortement le climat ambiant et sa situation personnelle, au point que son nationalisme modéré évolue rapidement vers un patriotisme exacerbé. À partir de 1916, en effet, Schlumberger s'éloigne du front pour prêter ses services au centre de renseignements de Réchésy ; ici, une fois entré en contact avec l'équipe de Bucher, il se laisse envahir par la « haine » et par le « désir de nuire¹⁵⁶ ». Au fil de leur correspondance, bien qu'espacée à cause des difficultés matérielles, il est possible de mesurer la distance séparant les deux amis en ce moment crucial. Si Schlumberger le met en garde contre une position trop timorée, Gide continue d'exprimer, dans ses lettres ainsi que dans son *Journal*, une certaine modération : « Quoi ! ce serait en vain que ces peuples auraient mêlé leur sang dans la tombe ! Quoi ! ce fossé que vous avez creusé entre eux, tant de morts ne l'auraient pas comblé¹⁵⁷ ! » Comme d'autres intellectuels français ne se résignant pas à refuser en bloc la culture germanique, l'écrivain finit par considérer le « militarisme prussien¹⁵⁸ » comme le déclencheur de la guerre en cours. Bien qu'il n'adhère pas ouvertement à la théorie des « deux Allemagnes » – partagée par bon nombre de ses compatriotes¹⁵⁹ – il traite d'« imbéciles » ceux qui considèrent les « grands philosophes germains » comme les « responsables de cette guerre¹⁶⁰ ». Dans son esprit se fait progressivement jour une vérité inébranlable, à savoir que qualités et défauts, d'un côté comme de l'autre, sont *complémentaires* :

Et, par certains côtés, cette guerre tend à le prouver. Notre façon même de nous combattre est une collaboration. Nos plus beaux dons, peut-être avons-nous besoin de l'Allemagne pour les mettre en œuvre ; comme elle avait besoin de notre levain pour faire lever toute sa pâte¹⁶¹.

¹⁵⁵ *Correspondance Gide-Schlumberger*, 27 janvier 1917, p. 611.

¹⁵⁶ *Ibid.*, 2 février 1917, p. 612. Pour approfondir son rapport avec Pierre Bucher, et plus généralement, l'importance de ses origines alsaciennes dans la formation de son nationalisme outré, voir Jean-Luc EICHENLAUB, « La jeunesse de Jean Schlumberger » et Jean-Paul SORG, « Y a-t-il un *éveil* alsacien de Jean Schlumberger ? », in Gilbert-Lucien SALMON (éd.), *Jean Schlumberger et La Nouvelle Revue française*, Actes du colloque de Gubwiller et Mulhouse des 25 et 26 décembre 1999, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 9-14 et p. 15-24.

¹⁵⁷ *Jl*, 8 janvier 1917, p. 1017.

¹⁵⁸ *Ibid.*, 20 décembre 1915, p. 910.

¹⁵⁹ Voir, par exemple, Martha HANNA, *The Mobilization of Intellect. French Scholars and Writers during the Great War*, Cambridge and London, Harvard University Press, 1996 (en particulier, « Chapter four. The controversy over Kant », p. 106-141).

¹⁶⁰ *Jl*, 29 octobre 1917, p. 1043.

¹⁶¹ *Ibid.*, 8 octobre 1915, p. 895.

Sans tomber dans les pièges du nationalisme le plus borné, la pensée de Gide demeure pourtant fortement influencée par l'enthousiasme patriotique qu'il respire dans son entourage. C'est peut-être même son attirance pour l'Action française qui explique sa germanophilie... Ce qui le fascine chez les voisins d'Outre-Rhin, c'est justement ce que les nationalistes essaient de réaliser en France. Porté par son admiration de l'ordre et de la « méthode », Gide affirme : « C'est ce qu'enseigne Maurras ; mais c'est ce que l'Allemagne met en pratique¹⁶². » Dans un autre extrait du *Journal*, il avoue admirer son ennemi pour ce qu'il a de plus français : « Et quelle assurance je puis à constater que ce qu'il y a eu de meilleur en Allemagne, c'est ce qui s'est le plus rapproché du Français ou tout le moins ce qui s'est le plus écarté de la Prusse¹⁶³. » S'il est vrai qu'il considère nécessaire de ne pas couper tout lien avec la culture germanique, Gide n'est pas prêt à faire trop de concessions. « À dire vrai, aucun des deux pays ne mérite d'écraser l'autre¹⁶⁴ », écrit-il en 1915, au moment où son espoir de renouvellement l'emporte sur toute autre préoccupation. Mais dans la lutte entre la *décadence* et le *progrès*, entre la latinité et la barbarie, c'est la France qui doit primer. « Il ne suffit pas de remporter matériellement la victoire, il importe que chaque Allemand connaisse que le peuple allemand a été vaincu¹⁶⁵ », écrit-il dans une lettre à Ghéon. Ce n'est donc qu'*après* le triomphe qu'il s'agira de reconnaître aux Allemands l'honneur des armes : « Rien ne magnifiera plus notre victoire que de magnifier notre ennemi¹⁶⁶. » Penser l'Europe, pour Gide, ne signifie pas tomber dans les utopies pacifistes et internationalistes de Romain Rolland.

Il y a d'ailleurs quelque ironie à constater que le *Jean-Christophe* de Rolland, qui se voulait le premier défenseur de l'esprit européen, est lu par l'auteur du *Journal* comme un manifeste anti-européen. Le roman suscite en lui une réaction négative et durable, puisqu'il ressent le besoin de revenir à plusieurs reprises sur ses défauts et sur ses manques. Il s'agit d'un « livre barbare, mal équilibré, sans art », « épais et rudimentaire », ou encore « informe », comme « un *kugelhof* » :

Ce qui me confond, c'est l'aisance, l'inconscience, avec laquelle il fait de son héros un Allemand – ou, si l'on veut, il fait d'un Allemand son héros. [...] Que faut-il donc y

¹⁶² *Ibid.*, 25 octobre 1916, p. 974.

¹⁶³ *Ibid.*, 8 janvier 1917, p. 1017. Quelques pages auparavant, il avait justement souligné qu'il y a « quelque chose de divin » – demeurant « impuissant et muet » dans la guerre – pour lequel la France reste supérieure à l'Allemagne (*ibid.*, 25 octobre 1916, p. 975).

¹⁶⁴ *Ibid.*, 22 octobre 1915, p. 898.

¹⁶⁵ *Correspondance Gide-Ghéon*, t. II, 15 octobre 1918, p. 942-943.

¹⁶⁶ *Jl*, 29 octobre 1917, p. 1043.

voir davantage ? Le germanisme de ses goûts, de ses tendances, de ses réactions, de ses volontés, qui permet à Romain Rolland de peindre Jean-Christophe sinon précisément à son image, tout au moins de l'animer par sympathie ? – ou bien l'illusion d'un cerveau, généreux mais incapable de critique, qui crée en Jean-Christophe, abstraitement, un être non plus allemand que français, un musicien, un être vague, à qui il prête toutes les sensations, les émotions qu'il veut ?

Ah ! que cette insuffisance psychologique est donc germaine encore ! Que cela est peu signifiant¹⁶⁷ !

Gide attaque avec la même virulence *Au-dessus de la mêlée*, en accusant indirectement Rolland de lâcheté : « Titre insolent. [...] [L']on se croit “au-dessus” sitôt que l'on se met *en dehors*¹⁶⁸. » Publié dans le *Journal de Genève* le 15 septembre 1914, avant d'être repris en deux brochures – l'une publiée le mois suivant, l'autre au mois de novembre 1915 – l'article de Rolland suscite un mouvement d'indignation collective. Si celui-ci recopie soigneusement dans son *Journal* plusieurs pages de témoignages en sa faveur¹⁶⁹, il faut pourtant considérer que ses adversaires restent les plus nombreux. Certaines de ses formules, particulièrement audacieuses – non seulement il s'adresse à « [ses] amis allemands », mais il se présente comme le « fils de Beethoven, de Leibnitz et de Goethe » – font de lui un traître aux yeux de ses compatriotes. Pour Gide, comme pour l'historien Alphonse Aulard, Rolland se rend coupable de « germanophilie déplacée¹⁷⁰ ». En réalité, comme beaucoup d'autres intellectuels de l'époque, notre auteur se montre peu sensible à la sévérité de Rolland à l'encontre de l'Allemagne, sévérité émergeant dans ses textes critiques (la brochure de 1915 recueille dix-sept articles) ainsi que dans son écriture privée (*Journal de guerre* et correspondance)¹⁷¹. S'il se refuse à haïr l'Allemagne, dont il continue d'admirer la « grandeur intellectuelle et morale », l'écrivain jette un regard contrasté sur l'ennemi, traduisant la confusion de ses sentiments : « L'Allemagne semble atteinte d'une exaltation morbide, d'une folie collective, sur laquelle aucun remède ne peut

¹⁶⁷ *Ibid.*, 26 février 1916, p. 933 ; *ibid.*, 30 janvier 1917, p. 1023 ; *ibid.*, Feuilletts 1918, p. 1081-1082.

¹⁶⁸ *Ibid.*, 13 décembre 1915, p. 910.

¹⁶⁹ Romain ROLLAND, *Journal des années de guerre 1914-1919*, Paris, Albin Michel, 1952, p. 157 : « Nous sommes quelques amis qui vous considérons comme un grand frère dont la pensée est toujours présente parmi eux. [...] Encore merci d'avoir donné l'appui de votre voix aux hommes isolés dont le cœur saigne devant l'immensité du crime... »

¹⁷⁰ Alphonse AULARD, « Germanophilie déplacée », cité par Pierre SIPRIOT, *Guerre et paix autour de Romain Rolland. Le désastre de l'Europe (1914-1918)*, Paris, Bartillat, 1997, p. 186.

¹⁷¹ À notre connaissance, personne n'a entrepris de réflexion globale sur cette thématique, pourtant essentielle afin de mieux comprendre l'œuvre de Romain Rolland ainsi qu'une portion importante de l'histoire de la vie intellectuelle (française et allemande). La réédition en 2013, à l'occasion du centenaire, d'*Au-dessus de la mêlée*, par la Petite Bibliothèque Payot a contribué à ouvrir de nouvelles perspectives. La préface est signée par Christophe Prochasson, l'un des meilleurs spécialistes français de l'histoire culturelle de la Grande Guerre. La journée d'études que l'Université de Regensburg (*Universität Regensburg*) a organisée pour le samedi 11 novembre 2017 – date hautement symbolique – visait à apporter une contribution supplémentaire à l'analyse de cette question.

agir que le temps. Si l'on en croit l'observation médicale pour des cas analogues, ces formes de délire sont à évolution rapide et suivies subitement de profondes dépressions¹⁷². » Cela dit, *Au-dessus de la mêlée*, aussi modéré soit-il, ne peut rencontrer chez Gide un écho favorable. D'abord, les propos de Rolland sont intempestifs : pour l'auteur du *Journal*, tout effort vers la conciliation est pour l'instant prématuré¹⁷³. Ensuite, ses aspirations apparaissent déplacées : Gide s'oppose fermement au « parti germanophile¹⁷⁴ » qui se crée alors en France et dont Rolland, à son corps défendant, est le porte-drapeau. La réalisation de celui-ci risque de miner l'intégrité même du pays ; partant, il est « plus dangereux [...] que les fils barbelés de l'ennemi¹⁷⁵ ». Au fond, ce que Gide reproche à Rolland avec tant de vigueur, c'est cette « profonde erreur » qui consiste à « croire que l'on travaille à la culture européenne avec des œuvres dénationalisées¹⁷⁶ ». Voici le sens profond de son accusation adressée à *Jean-Christophe*, bien expliqué par cet extrait de 1918 :

Évidemment ce qui me choque dans le cas de Romain Rolland, c'est qu'il n'a rien à perdre par le fait de la guerre : son livre (*Jean-Christophe*) ne paraît jamais meilleur que traduit. Je vais plus loin : il ne peut que gagner au désastre de la France, que gagner à ce que la langue française n'existe plus, ni l'art français, ni le goût français, ni aucun de ces dons qu'il nie et qui lui sont déniés¹⁷⁷.

Au moment où Gide formule ces considérations, l'heure de la paix n'a pas encore sonné. Pour l'instant, donc, il ne peut que s'en tenir aux conjectures. Ce qu'il attend, confiant, est l'avènement d'une Europe unie dans le respect des identités nationales existantes. Les difficultés de réalisation d'un tel projet vont tout naturellement faire surface au moment où la signature du Traité de Versailles porte au premier plan la question de la *responsabilité* dans la guerre et, par conséquent, la question (brûlante) des réparations. Avec la publication de *L'Allemand* de Jacques Rivière aux Éditions de la NRF en 1919, Gide comprend, si besoin était, que rien ne sera moins simple que de renouer des relations avec un pays qui vient d'être l'ennemi sur les champs de bataille. Témoin d'une « *fracture ontologique*¹⁷⁸ » qui a produit

¹⁷² Romain ROLLAND, « Inter arma caritas » [1914], in *Au-dessus de la mêlée*, *op. cit.*, p. 101.

¹⁷³ À Copeau qui lui propose d'écrire un article « soit sur des questions de littérature et d'art, soit sur les questions de la guerre » pour un journal de la Suisse allemande, Gide riposte : « Je tiens tout effort prématuré vers la conciliation pour pire que vain, pour nuisible, et crois que celui qui parle présentement dans ce sens perd sa voix ; qui pis est : il la discrédite. Et je me serais tu jusqu'à présent pour reprendre la parole en allemand ! » (*Ibid.*, 17 octobre 1916, p. 969).

¹⁷⁴ *Ibid.*, 25 octobre 1916, p. 975.

¹⁷⁵ *Ibid.*, 11 octobre 1916, p. 967.

¹⁷⁶ André GIDE, « Réflexions sur l'Allemagne » [1919], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 20.

¹⁷⁷ *JJ*, Feuillet 1918, p. 1081.

¹⁷⁸ Pascal DETHURENS, *De l'Europe en littérature. Création littéraire et culture européenne au temps de la crise de l'esprit (1918-1939)*, *op. cit.*, p. 32.

l'effondrement d'une culture, celle de l'avant-guerre, que l'on a crue immortelle, l'auteur ressent le besoin de s'interroger sur les frontières de l'Europe nouvelle à l'aube de sa naissance. Pour preuve, au lendemain de la paix, il sera toujours en mouvement, tissant un dense réseau de relations, multipliant les voyages et les amitiés. La question, autant du point de vue politique que culturel, est la suivante : quelle Europe après la guerre ?

Deuxième Partie

Quelle Europe après la guerre ?

Chapitre IV

L'enracinement de Gide dans l'espace culturel européen : réseaux et voyages

1. Proximités

Le 27 novembre 1916, Émile Verhaeren meurt en gare de Rouen à la suite d'une chute sur les rails, alors qu'il tente de monter dans un train en marche. Ce sont Gide et la Petite Dame qui avertissent Marthe, sa femme. Le 30, ils quittent Paris pour Rouen, lieu des funérailles, et se dirigent ensuite « vers ce qui restait de la Belgique¹ » ; le poète est inhumé à La Panne, petite station balnéaire où il aimait se rendre. Sans être un intime de Verhaeren, Gide le connaissait bien depuis ses débuts littéraires. Tous deux sont représentés dans *Une lecture*, le grand tableau peint par Théo Van Rysselberghe en 1903 : le premier, en veste rouge, au premier plan, scande ses vers, tandis que le deuxième, pensif, écoute l'aîné avec admiration². Pendant la guerre, les rapports de Verhaeren avec Gide, qui se dévoue alors au Foyer franco-belge, se resserrent. La Petite Dame s'en souvient dans ses carnets : « C'était en février 15. Il revenait de Londres où il s'était réfugié [...]. Il était toute douceur, toute chaleur, plein de ferveur, habité par l'héroïsme de la guerre. Je sentais Gide en jouir jusqu'au fond et souvent ils communiaient dans l'enthousiasme³. » Bien que tout de suite après la mort du poète, Gide refuse de le défendre publiquement contre les attaques de Maurras⁴, en février 1918, quelques mois avant la fin de la guerre, il confie à son *Journal* un éloge passionné de son ami, représentant éminent de la culture de son pays :

Je revois tout cela dans ton vivant regard, Verhaeren, grand ami disparu, plus vivant aujourd'hui, plus existant par ton absence, que lorsque nous te savions parmi nous – j'entends un grand amour chanter, et une grande indignation, dans ta voix plus active et qui ne connaît pas la mort⁵.

¹ CPD2, Septembre 1930, p. 98.

² Le beau tableau de Théo Van Rysselberghe a été au centre d'une exposition dans la Salle d'Honneur de l'Hôtel de Ville du Lavandou (18 avril-30 mai 2015). Dans la même salle a eu lieu la 2^{ème} édition des Journées Catherine Gide (18-19 avril 2015).

³ Maria VAN RYSELBERGHE, *Le Cahier III bis de la Petite Dame*, op. cit., p. 79.

⁴ Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. I, op. cit., p. 887-890.

⁵ *JJ*, Feuilletts 1918, p. 1088.

À lui seul, le poète semble incarner le sort de sa patrie envahie et souffrante, ce « petit pays dont l'immense horizon recule jusqu'au ciel sa frontière et d'où l'âme aisément bondit⁶. »

Au début du siècle, Émile Verhaeren et Maurice Maeterlinck comptent certainement parmi les auteurs qui représentent le mieux une Europe sans frontières. Leur influence se mesure au nombre de traductions et à l'impression durable produite sur la génération nouvelle – à laquelle appartient le jeune Gide – qui se donne rendez-vous rue de Rome, chez Mallarmé. Estimés à Paris, leur public ne connaît pas de frontière : l'Angleterre, puis l'Amérique, se les disputent ; en Italie, D'Annunzio se réclame de leur esthétique⁷. Verhaeren se rend à Varsovie, à Saint-Pétersbourg et visite à plusieurs reprises l'Allemagne, où il est invité à donner une série de conférences. Son succès y a été préparé par Stefan Zweig, l'un de ses traducteurs, qui a fait connaître au public germanophone ses poèmes ainsi que ses pièces de théâtre. L'écrivain autrichien est également l'auteur d'une biographie sur Verhaeren, poète au génie cosmopolite : « Das ganze Europa spricht durch seine Stimme, spricht unsere Zeit hinaus⁸ ». La pierre de touche de son esprit d'ouverture est justement l'intérêt que Verhaeren porte à la culture germanique, dans laquelle, comme beaucoup de ses contemporains, il voit un réservoir précieux de modernité et dont son œuvre porte les traces. Or, la Grande Guerre qui survient inopinément fait basculer l'existence de l'écrivain ainsi que celle de ses compatriotes. Après 1914, tout comme Maeterlinck, il se jette dans la propagande active en faveur de la Belgique occupée et effectue plusieurs tournées de conférences en Grande-Bretagne et en France, se faisant ainsi le chantre de sa patrie. En avril 1915, il publie *La Belgique sanglante*, un recueil d'articles reprenant le titre de son poème de l'année précédente, où il évoque l'image de pieds d'enfant coupés par les Allemands :

Partout, du fond des bourgs vers les villes voisines
Les gens fuyaient avec des yeux épouvantés
De voir comme une mer immense de ruines
Crouler sur le pays qu'ils avaient dû quitter.
Derrière eux s'exaltait le tocsin fou des cloches,
Et quand ils rencontraient quelque teuton frappé
Par une balle adroite, au bord d'un chemin proche,

⁶ *Ibid.*

⁷ Voir David GULLENTOPS (éd.), « Émile Verhaeren et l'Europe », *Revue belge de philologie et d'histoire / Belgisch Tijdschrift voor filologie en geschiedenis*, n° 77, 1999. Version en ligne : <http://www.persee.fr/issue/rbph_0035-0818_1999_num_77_3?sectionId=rbph_00350818_1999_num_77_3_4373> [consultée le 1^{er} septembre 2017].

⁸ Stefan ZWEIF, *Émile Verhaeren* [1910-1913], Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1984, p. 246. Stefan ZWEIF, *Émile Verhaeren : sa vie, son œuvre*, trad. de Paul Morisse et Henri Chervet, Paris, Belfond, 1985, p. 205 : « L'Europe entière parle à travers sa voix, et cette voix s'élève au-dessus du siècle présent ».

Souvent ils découvraient, dans le creux de ses
poches,
Avec des colliers d'or et des satins fripés,
Deux petits pieds d'enfant atrocement coupés⁹.

Verhaeren est bien revenu de son admiration pour la culture allemande : son poème, largement diffusé, fait sensation. Le propos du recueil homonyme, qui a connu à l'époque un succès considérable, pourrait se résumer en ces quelques lignes :

La vraie Allemagne – nous en avons aujourd'hui, la triste, mais inébranlable conviction – ne fut qu'accidentellement celle de Goethe, de Beethoven ou de Heine [...]. [Elle] est la nation dangereuse, parce qu'elle est la nation incivilisable, et que ses châteaux, ses campagnes et ses casernes sont demeurés le réservoir inépuisé, et peut-être inépuisable, de la férocité humaine¹⁰.

Le dernier chapitre – « L'Allemagne asiatique » – mêle sans relâche le racial et le politique : pour l'écrivain, la puissance militaire germanique dépend du soutien économique des banquiers juifs. Tant dans la sphère publique que privée, la guerre fait de Verhaeren un autre homme, qui cède aux discours de circonstances et fait de ses amis d'hier, ses ennemis d'aujourd'hui : « J'avais des amis de l'autre côté du Rhin, qui me ménagèrent dans plusieurs villes des réceptions extrêmement cordiales. Aujourd'hui, ces gens-là, je les exécute¹¹ ! ». Après cette déclaration, il décide d'interrompre sa correspondance avec Stefan Zweig : celui-ci lui confie son affection et sa douleur, mais le poète affirme, péremptoire, qu'« il ne faut pas tenir en main une balance quand l'adversaire tient en main une épée¹² ». Ses écrits et ses lettres font preuve de ce que le poète a vécu la guerre comme un renversement de toutes les valeurs auxquelles il adhérait : à sa mort, en 1916, ce n'est plus l'esprit européen qu'il incarne, mais plutôt un nationalisme profondément hostile, exacerbé par l'invasion de la Belgique. Qu'en est-il de cette haine en 1920, quand Gide affirme que le trait le plus marquant de la personnalité de Verhaeren a toujours été son « inlassable force de sympathie », son extraordinaire capacité d'« accueil¹³ » ?

⁹ Réfugié en Angleterre, Verhaeren donne le poème « La Belgique sanglante » à *L'Observer*, qui le publie en 1914. Il ne sera reproduit que dans la version anglaise de *La Belgique sanglante* (1915) que nous citons ici : Émile VERHAEREN, *Belgium's agony*, trad. de M. T. H. Sadler, Boston and New York, Houghton Mifflin Company, 1915, p. 7. Version en ligne : <<https://archive.org/details/belgiumsagony00verhuoft>> [consultée le 1^{er} septembre 2017].

¹⁰ Émile VERHAEREN, « L'Allemagne incivilisable », in *La Belgique sanglante*, Paris, Éditions de La NRF, 1915, p. 101.

¹¹ Émile VERHAEREN, Marthe VERHAEREN, Stefan ZWEIG, *Correspondence (1900-1926)*, édition établie, présentée et annotée par Fabrice van de Kerckhove, Bruxelles, Labor, 1996, p. 506.

¹² *Ibid.*, p. 509.

¹³ « Émile Verhaeren » [1920], *EC*, p. 865.

En décembre 1920, quand on le sollicite pour parler de Verhaeren au théâtre Marigny, au cours d'un après-midi organisé par les Amitiés françaises – quatre ans après sa mort –, Gide est d'abord tenté de refuser. Il ne peut finalement pas se soustraire et se dit « au fond content d'avoir un peu la main forcée et de se donner de la peine pour Verhaeren¹⁴ ». L'auteur évoque la dimension européenne de l'œuvre du poète, chantre de l'amour entre les peuples, ainsi que la ferveur militante de ses écrits d'après 1914, lorsque l'invasion de la Belgique met rudement à l'épreuve son idéal de fraternité entre les peuples. En raison de sa vision d'une Europe qui inclut l'Allemagne, Gide se sent fort éloigné de l'anti germanisme virulent de Verhaeren. C'est pour cette raison qu'il cherche à gommer son nationalisme en l'apparentant à sa « robustesse » poétique¹⁵ : il fait l'éloge de sa passion, de son enthousiasme, en transformant la « haine » en « indignation » et la virulence de ses attaques en « tumultueuse protestation¹⁶ ». Mais son embarras a probablement des raisons plus profondes. L'Europe de demain ne peut pas se passer de l'Allemagne, ni de la Belgique, qui, par sa position au cœur du Vieux Continent, semble être appelée à jouer un rôle de premier plan. Pour l'écrivain, il devient donc impératif d'insister sur l'ouverture d'esprit de Verhaeren afin de faire de lui l'emblème de l'intellectuel incarnant le génie européen qui distingue ce pays aux confins de la latinité et de la germanité. En passant sous silence les dérives ultra-nationalistes de son œuvre, Gide fait du poète le chantre de la Belgique, et en même temps, de l'Europe : « C'est en incarnant ainsi son pays qu'Émile Verhaeren a fait une œuvre européenne¹⁷. » Après quatre ans d'affreux combats, le Vieux Continent a plus que jamais besoin de ses héros belges.

Du point de vue intellectuel, mais également du point de vue historique, le cataclysme de 14-18 pose de manière urgente la question de la place de la Belgique sur la scène européenne. L'expérience de ce petit royaume dans le conflit demeure singulière et spécifique. L'invasion de la Belgique par l'Allemagne a un retentissement médiatique inédit, surtout eu égard à de la violation de sa neutralité : les premières images de la Grande Guerre *européenne* qui apparaissent dans les journaux sont celles des villes du pays, mises à feu et à sang par une armée violente, massacrant les civils désarmés. La cause du « martyr » belge – comme le rappelle fort justement l'historien Michaël Amara – devient un enjeu

¹⁴ *CPDI*, 16 décembre 1920, p. 65.

¹⁵ *EC*, p. 1219-1220.

¹⁶ « Émile Verhaeren » [1920], *ibid.*, p. 865.

¹⁷ *Ibid.*, p. 866.

central de la culture de guerre¹⁸. Il convient d'ailleurs de considérer qu'à l'exode de 1914 fait suite le contre-exode de 1918, non moins douloureux : des millions de Belges provenant de France, d'Angleterre et des Pays-Bas se remettent en route pour retrouver, à leur arrivée, une terre meurtrie par les combats. En quête d'une identité nouvelle, la Belgique doit composer avec la présence de deux communautés – wallonne et flamande – ayant vécu la Grande Guerre différemment : en exil pour la première, en territoire occupé pour la seconde. C'est dans ce contexte, fortement marqué par la multiplication d'initiatives politiques visant à redessiner le rôle et la place de la Belgique en Europe¹⁹, que se situe l'entreprise de Franz Hellens. Au lendemain de la paix, dans un contexte idéal où les frontières s'ouvrent après quatre ans de cloisonnement, celui-ci conçoit l'idée d'une revue littéraire susceptible de constituer un lieu privilégié d'échanges avec la France. Cette caractéristique est due autant aux relations nouées par Hellens – avant la guerre et durant celle-ci, il a sillonné l'Hexagone de long en large²⁰ – qu'à son désir de réorienter la production littéraire belge vers l'Ouest. Dans les années vingt – au moment même où il commence sa collaboration avec *La Nouvelle Revue française*²¹ – il fonde le périodique *Signaux de France et de Belgique*, dont il devient le directeur avec André Salmon, coordonnant la revue depuis Paris. Cette direction, conjointe et transnationale, réalise l'ambition d'Hellens de rallier un public européen choisi, composé par l'élite littéraire et intellectuelle de l'époque : « Ouvert à tous, difficile cependant à ouvrir²² » est la devise de la revue. Peu de temps après sa naissance, *Signaux de France et de Belgique* devient *Le Disque Vert* : c'est encore Hellens qui en assume la direction, secondé – côté français – par André Salmon et Jean Paulhan, alors jeune secrétaire de *La Nouvelle Revue française*. En dépit des problèmes financiers auxquels il sera

¹⁸ Voir Michaël AMARA, *Des Belges à l'épreuve de l'Exil. Les réfugiés de la Première Guerre mondiale. France, Grande-Bretagne, Pays-Bas*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2008. Voir également le livre d'Anna Paola SONCINI, *Neutralité, guerre, littérature en Belgique entre 1914 et 1918* (Bologna, I Libri di Emil, 2015), qui analyse la question du « martyr » belge à la lumière des textes littéraires écrits entre 1914 et 1918.

¹⁹ Voir Geneviève DUCHENNE, *Esquisses d'une Europe nouvelle. L'europhisme dans la Belgique de l'entre-deux-guerres (1919-1939)*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2008.

²⁰ Robert FRICKX, « Franz Hellens », *Nouvelle biographie nationale*, t. I, Bruxelles, Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-arts de Belgique, 1988, p. 140-160.

²¹ Dans ses *Documents secrets* (1958), Hellens raconte les après-midis passés rue Madame, où il a eu l'occasion de rencontrer Gide, Claudel, et bien d'autres familiers de la maison (Franz HELLENS, *Documents secrets 1905-1950. Histoire sentimentale de mes livres et de quelques amitiés*, Paris, Albin Michel, 1958). Remarquons, au passage qu'avant la guerre Hellens avait déjà passablement voyagé, non seulement en France, mais également en Allemagne et en Autriche. Le 27 mai 1914, Émile Verhaeren écrit à Stefan Zweig pour lui annoncer son arrivée dans la capitale de l'Empire : « Vous recevrez bientôt à Vienne la visite d'un de mes jeunes amis » (Émile VERHAEREN, Marthe VERHAEREN, Stefan ZWEIF, *Correspondance (1900-1926)*, op. cit., p. 483).

²² Sophie LEVIE, « “Ouvert à tous, difficile cependant à ouvrir”. La revue belge *Le Disque Vert* (1921-1941) », in Sophie LEVIE (éd.), *Reviews, Zeitschriften, Revues : die Fackel, die Weltbühne, Musikblätter des Anbruch, Le Disque Vert, Mécano, Versty, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1994*, p. 100.

confronté, *Le Disque Vert* s'affirme comme l'une des revues les plus représentatives du panorama littéraire belge et se caractérise surtout pour son ouverture vers la France – au fil des années, Franz Hellens s'assure la collaboration d'écrivains aussi renommés que Jean Cocteau, Blaise Cendrars, Valéry Larbaud et, bien sûr, André Gide²³ – et, plus généralement, vers l'Europe.

La première contribution de Gide date de 1925. Il s'agit de l'article d'ouverture du numéro spécial de juin, dédié au « Cas Lautréamont », où il compare le poète au génie de Rimbaud, avec un clin d'œil à ses admirateurs d'autrefois : « J'estime que le plus beau titre de gloire du groupe qu'ont formé Breton, Aragon et Soupault, est d'avoir reconnu et proclamé l'importance littéraire et ultra-littéraire de l'étonnant Lautréamont²⁴. » Le numéro est particulièrement intéressant si l'on considère, du point de vue géographique, la diversité des écrivains y ayant contribué (Giuseppe Ungaretti, pour l'Italie, Ramón Gómez de la Serna, pour l'Espagne, etc.). Si l'on s'en tient à son *Journal*, Gide lisait *Le Disque Vert* au moins depuis l'année précédente. Le numéro spécial dédié à Freud et à la psychanalyse provoque chez lui ces considérations célèbres :

Ah ! Que Freud est gênant ! et qu'il me semble qu'on fût bien arrivé sans lui à découvrir son Amérique ! [...] Ce qu'il nous apporte surtout c'est de l'audace ; ou plus exactement, il écarte de nous certaine fausse et gênante pudeur.

Mais que de choses absurdes chez cet imbécile de génie²⁵ !

C'est surtout par son ouverture d'esprit et par sa vocation cosmopolite que *Le Disque Vert* s'impose. La question de l'identité et de la culture belge est d'une grande importance pour la revue, qui essaie de trouver une formule permettant de concilier la production littéraire nationale avec les nouvelles tendances provenant de France et d'autres pays d'Europe, considérées comme enrichissantes. Dès la présentation du premier cahier des *Signaux de France et de Belgique*, Hellens avait bien fixé son but : « Nous souhaitons qu'on sente monter d'entre les pages, d'un accent parfaitement français, l'odeur de la bibliothèque d'un

²³ Voir Paul GORCEIX, « *Le Disque Vert* (1921-1941). Franz Hellens et les écrivains français », in Robert FRICKX (éd.), *Les Relations littéraires franco-belges de 1914 à 1940*, Actes du colloque international organisé à la Vrije Universiteit Brussel par la Société d'Étude des Lettres françaises de Belgique (10 mars 1990), Bruxelles, VUB-Press Brussel, 1990, p. 111-128.

²⁴ « Préface au “cas Lautréamont” » [1925], *EC*, p. 658. Suite à la fin du conflit, en 1919, les surréalistes s'intéressent beaucoup à l'œuvre de Gide ; tout particulièrement à Lafcadio qui leur apparaît comme une figure presque mythique. En 1920, les enthousiasmes se sont déjà refroidis (voir Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. II, *op. cit.*, p. 25-77).

²⁵ *J1*, 19 juin 1924, p. 1250.

bon Européen. Odeur des livres et des paysages crevant les fenêtres²⁶. » Dans ses métamorphoses successives, la revue demeure fidèle à quelques mots-clés, qui sont – d’après Sophie Levie – « “esprit”, “tradition”, “(nouvel) humanisme^{27” » et aux termes composés à partir de ceux-ci. Tout en entretenant avec la France des rapports privilégiés, Hellens porte son regard bien au-delà de l’espace francophone, dans une perspective résolument européenne :}

Le Belge est un peu dans la position d’un homme qui se trouverait debout sur un balcon et dominerait, de cet endroit, une large étendue. Il lui est impossible de regarder devant lui, autour de lui, sans apercevoir la variété des pays qui l’entourent [...]. Il lui faut à tout prix, franchir ses limites étroites ou renoncer à se mouvoir librement²⁸.

Dans cet article – symboliquement intitulé « La Belgique, balcon sur l’Europe » – Hellens explique que si « l’esprit européen se manifeste aussi assidûment en Belgique », c’est parce que le pays « méprise tout ce qui porte la marque d’un nationalisme artificiel » et laisse se développer « une grande liberté d’allure et de pensée²⁹ ». Ainsi, l’ouverture cosmopolite professée par *Le Disque Vert* procède d’une réflexion sur la destinée particulière de la Belgique, qui, de par sa position géographique, semble être *naturellement* prédisposée à jouer un rôle déterminant sur l’échiquier européen.

Comme le remarque Pierre Masson, la géographie d’un pays est abordée par Gide premièrement du point de vue esthétique³⁰. Il suffit de lire la lettre qu’il adresse à Valéry à l’occasion de son premier voyage en Belgique pour s’en rendre compte :

Non, mon doux Ambroise, de ce voyage, rien de ce que tu crois. [...] Mais (“cécité fatale et morne des visières”) quelqu’un, moi, penché sur un livre, entre des feuillets alternés, méditatif et contempteur du reste, qui savoure orgueilleusement des pages métaphysiques.

Il se peut bien qu’il y ait eu des béguines, et des croix de fer ennuyées, des canaux où des eaux benoîtes, – je sais même bien que parfois, quand je levais les yeux, je percevais des paysages –, mais j’ignore maintenant jusqu’à si j’ai voyagé³¹.

²⁶ Franz HELLENS, « Préface », *Signaux de France et de Belgique*, n° 1, 1^{er} mai 1921, cité in Sophie LEVIE, « “Ouvert à tous, difficile cependant à ouvrir”. La revue belge *Le Disque Vert* (1921-1941) », in Sophie LEVIE (éd.), *Reviews, Zeitschriften, Revues : die Fackel, die Weltbühne, Musikblätter des Anbruch, Le Disque Vert, Mécano, Versty, op. cit.*, p. 102.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Franz HELLENS, « La Belgique, balcon sur l’Europe », *Le Disque Vert*, n° 1, novembre 1922, p. 34, in Paul GORCEIX (éd.), *Un Balcon sur l’Europe*, Bruxelles, Labor, 1992, p. 38.

²⁹ *Ibid.*, p. 37.

³⁰ Pierre MASSON, *André Gide, voyage et écriture*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1984 (en particulier, chapitre I, « Histoire et littérature. Le contexte des premiers voyages d’André Gide », p. 6-42).

³¹ *Correspondance Gide-Valéry*, 8 août 1891, p. 148-149.

Cette page illustre parfaitement l'idéalisme dont l'écrivain est empreint à l'époque : il préfère se refaire « à [sa] façon, quelques paysages nécessaires³² » au lieu de voyager réellement. Cette petite province du Nord, avec ses villes et ses espaces naturels, se matérialise au fur et à mesure que ses relations avec Verhaeren, Maeterlinck, Mockel – pour n'en citer que quelques-uns – s'affermissent : la géographie du territoire prend forme en fonction de cette famille d'esprits, sans qu'une spécificité *nationale* ne voie jamais vraiment le jour. En effet, si l'on peut aisément parler de multiples contacts de Gide avec les Belges, il est difficile de cerner les contours de son rapport à la Belgique³³. Après la guerre de 14-18, une nouvelle ère commence : son regard se politise, presque malgré lui, et la forme d'identité nationale spécifique à ce territoire, bien que de manière discrète, l'attire. Gide semble être conscient que l'année de l'Armistice marque pour la Belgique l'aube d'un nouveau commencement, où le pari d'une identité sans fantasme nationaliste n'est pas si loin d'être gagné. Après la Grande Guerre, il regarde vers ce territoire avec confiance, ainsi qu'il le fera au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, quand il se rend une nouvelle fois à Bruxelles pour prononcer son célèbre discours « Souvenirs littéraires et problèmes actuels » (1946). En quelque sorte, la boucle est bouclée : la Belgique est le lieu qu'il a choisi pour tenir sa première conférence publique – en 1900, à la « Libre esthétique », il énonce les principes essentiels de sa poétique³⁴ – ainsi que l'une des dernières, où il jette un regard plein d'espoir sur la génération montante. C'est au balcon de l'Europe qu'il incite la jeunesse à avoir confiance en l'avenir : « Je crois à la vertu des petits peuples. Je crois à la vertu du petit nombre. Le monde sera sauvé par quelques-uns³⁵. » Le destin du Vieux Continent, meurtri par l'épreuve du deuxième conflit mondial, est entre les mains des « petits peuples » : la Belgique semble appelée, une nouvelle fois, à servir de modèle et de guide pour l'Europe. C'est un défi que le « petit peuple » de la Suisse – comme le remarque Peter Schnyder – n'a jamais su et ne saura jamais relever³⁶.

En 1889, en guise de récompense pour avoir passé la deuxième partie du Bac, Mme Gide concède à son fils l'occasion de faire son premier voyage seul. La Suisse est désignée comme la destination idéale, mais le jeune écrivain s'y oppose ; à son retour de Bretagne,

³² *Jl*, 7 août 1891, p. 138.

³³ Il est d'ailleurs significatif que le *Dictionnaire Gide* comporte l'entrée « Littérature belge de langue française » et pas l'entrée « Belgique » (voir Pierre MASSON, Jean-Michel WITTMANN (éds), *Dictionnaire Gide, op. cit.*).

³⁴ « De l'influence en littérature » [1900], *EC*, p. 403-417.

³⁵ « Souvenirs littéraires et problèmes actuels » [1946], *SV*, p. 924.

³⁶ Peter SCHNYDER, « Comment peut-on être Suisse ? », in Martina DELLA CASA (éd.), *André Gide, l'Européen*, Paris, Classiques Garnier, en préparation.

qui est la réalisation d'un compromis, non seulement géographique – la mère suit le fils en train étape par étape –, il confie à Élie Allégret : « Je déteste les pays à sites et connus où l'admiration devient de commande, puis je n'aime pas la couleur des Alpes [...]. Je cherchais un pays non transcendant³⁷ ». Très tôt, Gide conçoit la Suisse comme le prolongement du puritanisme de son enfance, un lieu d'hygiène morale où sa sensualité serait étouffée par des cumulus de neige. Dans une lettre à sa mère, il justifie son désamour pour le pays par son horreur de la montagne, qui pour lui n'a rien de sublime ni de mystique : « Quand Michelet appelle la Suisse l'autel neigeux où vient communier l'Europe, c'est parfait ; mais ces communions glacées, je les préfère intellectuelles³⁸. » En solitude ou en compagnie – de sa femme en 1895, lors de son voyage de noces, ou de Marc Allégret, en 1917 – Gide se construit une image foncièrement négative du pays, *topos* caractérisant son écriture diaristique ainsi que sa production fictionnelle³⁹. En pleine guerre, après avoir rendu visite à Jacques Rivière, transféré à Engelberg après quatre ans de prison, il laisse trace dans le *Journal* de son passage (plutôt décevant) à Lucerne : « Quelle propreté, partout ! On n'ose pas jeter sa cigarette dans le lac. Pas de graffiti dans les urinoirs. La Suisse s'en enorgueillit ; mais je crois que c'est de cela précisément qu'elle manque : de fumier⁴⁰. »

Bien que dans l'imaginaire de Gide le pays soit investi de la fonction de repoussoir, il n'en demeure pas moins que celui-ci l'intéressait profondément en raison de son délicat équilibre confessionnel (catholicisme, protestantisme et calvinisme) et linguistique (italien, français, allemand et romanche). Sur cette question du plurilinguisme, l'écrivain prend ouvertement la parole dans *La NRF* de décembre 1910. L'occasion lui en est fournie par la publication, dans *Les Marches de l'Est*, d'un article de René Lauret, au titre provocateur : « Quel profit peut tirer un Français des études germaniques ? ». Son analyse vise essentiellement à démontrer la supériorité de la langue française sur la langue allemande, au moins du point de vue de la syntaxe : la première est un instrument plus *performant* que la seconde pour les gens de Lettres. La réplique d'Albert Trachsel ne se fait pas attendre : dans son numéro d'octobre 1910, *La Voix Latine* publie une lettre où le peintre et écrivain bernois se dit « irrité » – comme l'écrit Gide – « par certains extraits [de l']article

³⁷ Lettre citée par Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. I, *op. cit.*, p. 109-110.

³⁸ *Correspondance Gide-mère*, 29 juin 1894, p. 413, citée par Peter SCHNYDER, « Comment peut-on être Suisse ? », in Martina DELLA CASA (éd.), *André Gide, l'Européen*, Paris, Classiques Garnier, en préparation.

³⁹ C'est en Suisse qu'André Walter se retire pour terminer son roman *Alain* ; c'est ici que séjourne Michel et Marceline dans *L'Immoraliste* avant leur seconde descente vers le Sud ; Jacques, de *La Symphonie pastorale*, se convertit au catholicisme à La Brévine ; à Saas-Fée se joue la partie intermédiaire des *Faux-monnayeurs*, où Édouard, Bernard et Laura font la connaissance de Boris, venu expier ses péchés dans la pureté blanche du pays (voir Pierre MASSON, *André Gide, voyage et écriture*, *op. cit.*).

⁴⁰ *Jl*, 10 août 1917, p. 1036.

de M. Lauret⁴¹ ». Or, si M. Trachsel a raison d'en condamner le ton, le raisonnement de Lauret tient la route : Gide estime qu'aucun poète français n'aurait pu, comme Goethe, qualifier d'« ingrate⁴² » sa propre langue. Français et Allemands n'ont pas « d'égaux ressources de clarté, de sonorité, de ductilité » : « L'écrivain allemand, pour bien écrire, doit toujours lutter contre sa langue ; le français est pour ainsi dire porté par la sienne⁴³. » Celui qui a toujours prôné l'ouverture envers les littératures étrangères, tient pour acquis qu'il n'est nul besoin d'aller chercher ailleurs que dans le *français* – Gide essaie de ne pas mélanger langue et nation – de quoi nourrir une réflexion sur le style et, encore moins, des modèles d'écriture. La Suisse, aspirant à réaliser un équilibre parfait, commet une erreur : au moins du point de vue structurel, le français est meilleur que l'allemand, de sorte que l'harmonie linguistique, envers laquelle le pays tend, demeure un idéal irréalisable. À l'opposé de Jean Schlumberger, qui a toujours admiré sa recherche de compromis⁴⁴, Gide dénonce assez précocement un certain mythe suisse, dont le plurilinguisme n'est qu'une composante.

À la fin de la guerre, ce petit pays, ancré au sein de l'Europe continentale, carrefour de différentes religions et cultures, ne peut demeurer indifférent aux ruines qu'il observe autour de lui. Suite aux événements survenus dans le royaume d'Albert I^{er}, ayant subi une violation de sa neutralité, la Suisse se sent en quelque sorte investie d'une mission d'ordre international et vise à se proposer comme l'agent d'une action médiatrice. Avant d'être une question spécifiquement franco-allemande, le rapprochement des frères ennemis est l'affaire d'un espace, celui de la Suisse, étroitement lié à l'une et à l'autre des deux nations. C'est dans cette mouvance de pensée que s'inscrit Robert de Traz, qui, en juillet 1920, fonde *La Revue de Genève*, où l'élite intellectuelle d'une Europe en crise se ressemble afin de discuter des divisions agitant la communauté internationale. Tribune de grands noms des Lettres européennes ainsi que de jeunes talents (comme Denis de Rougemont et Marguerite Yourcenar), *La Revue de Genève* propose un programme original, qui s'affirme comme le prolongement de la neutralité active et bienveillante du pays. À cet égard, l'« Éditorial » du premier numéro de la revue est particulièrement intéressant :

L'ordre et le bonheur sont au prix d'une compréhension réciproque, et le monde en ruines ne peut être rebâti que par des efforts conjugués. Nous tâcherons donc de renseigner, au moyen de témoignages directs. De cette connaissance améliorée, naîtra

⁴¹ « La Suisse entre deux langues » [1910], *EC*, p. 263.

⁴² *Ibid.*, p. 264.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Peter SCHNYDER, « Les affinités suisses de Jean Schlumberger », in Gilbert-Lucien SALMON (éd.), *Jean Schlumberger et La Nouvelle Revue française*, *op. cit.*, p. 63-80 [avec des documents inédits].

plus tard une collaboration progressive, une entente, et, plus tard encore, peut-être une amitié⁴⁵.

Si l'europhisme de de Traz se réclame ouvertement du modèle helvétique, il ne débouche pas pour autant sur l'élaboration d'un projet précis. Sa stratégie consiste à juxtaposer des points de vue nationaux contradictoires, dans l'espoir de faire naître une réflexion croisée et féconde, préparant un avenir culturellement pacifié. De Traz invite au calme et exprime son souhait de procéder par étapes : l'Europe a besoin de temps. Poser des questions, telle est la mission de *La Revue de Genève* et plus particulièrement de son numéro de juillet-décembre 1922 : l'enquête sur « L'Avenir de l'Europe » est lancée⁴⁶.

Le 28 mars 1922, dans son *Journal*, Gide cite pour la première fois « un article important pour la *Revue de Genève* (sur l'état actuel de l'Europe)⁴⁷ ». Le 21 septembre de la même année, il affirme avoir respecté son engagement : « Ai devant moi [...] cette étude sur l'état de l'Europe que j'ai promise à de Traz⁴⁸ ». Au moment où l'occupation de la Ruhr réveille les passions nationalistes, révélant par là même toute la fragilité du Traité de Versailles, c'est sur l'Europe et son futur qu'il s'agit de s'interroger. L'avertissement de Gide – « L'Europe entière court à la ruine si chaque pays d'Europe ne consent à considérer que son salut particulier⁴⁹ » – résume parfaitement la volonté de de Traz de sauver ce qui reste du Vieux Continent, en affirmant, dans une période marquée par les tensions politiques, les bienfaits de la collaboration entre les différents pays. Son idéal contraste avec les projets internationalistes de Rolland, « cet esprit généreux, mais falot, et qui se venge de la réalité par des tirades d'un lyrisme inopportun⁵⁰ ». Comme la devise placée en tête de la revue l'indique – « internationale sans être internationaliste » – l'Europe de de Traz se fonde sur l'union de ses composantes dans un ensemble tirant profit des antagonismes : « Chacun vaut d'être soi, certes, mais afin de pouvoir s'unir aux autres sans pourtant se confondre⁵¹. » Le point de vue du directeur rejoint celui de Gide, qui pourtant n'en partage pas le point de

⁴⁵ Robert DE TRAZ, « Éditorial », *La Revue de Genève*, n° 1, 1920, p. 3, cité par Jean-Pierre MEYLAN, *La Revue de Genève, miroir des Lettres européennes, 1920-1930*, Genève, Droz, 1969, p. 46.

⁴⁶ L'article de Ferrero – « L'Avenir de l'Europe. Le point de vue d'un Italien » (*La Revue de Genève*, t. V, juillet-décembre 1922, p. 438-448) – inaugure une série d'articles en réponse à la question posée par de Traz : « Y a-t-il une Europe ? » (*La Revue de Genève*, t. V, juillet-décembre 1922, p. 417-422).

⁴⁷ *Jl*, 28 mars 1922, p. 1174.

⁴⁸ *Ibid.*, 21 octobre 1922, p. 1190.

⁴⁹ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 33.

⁵⁰ Lettre de Robert de Traz à Paul Seippel, 8 mai 1920, citée par Landry CHARRIER, « *La Revue de Genève. Hantise de la décadence et avenir de l'Europe (1920-1925)* », *Études Germaniques*, n° 254, 2009, p. 370. Version en ligne : <<http://www.cairn.info/revue-etudes-germaniques-2009-2-page-363.htm>> [consultée le 25 août 2017].

⁵¹ Robert DE TRAZ, *L'Esprit de Genève* [1929], Lausanne, L'Âge d'Homme, 1995, p. 159. Cet essai rassemble les réflexions théoriques ayant guidé de Traz pendant les dix ans de direction de *La Revue de Genève*.

départ : pour celui-ci, en effet, la Suisse ne peut en aucun cas représenter un modèle de référence pour l'Europe de demain. Bon nombre d'intellectuels français de l'époque considèrent la neutralité du pays comme une donnée « un peu visqueuse », pour reprendre les termes d'un article de Maurice Muret, paru en 1915⁵². Or, Gide ne s'exprime pas sur la « neutralité » de façon explicite ; cependant, au début du Second conflit mondial, il note dans son carnet un rêve curieux ayant pour toile de fond la station thermale de Loèche-les-Bains. Lors d'un séjour dans le pays, l'auteur perd sa femme et se met désespérément à sa recherche :

Nous étions arrivés, je ne sais pourquoi ni comment, à Loèche-les-Bains. [...] Il y avait foule [dans le casino]. Un grand nombre de personnes, et particulièrement de jeunes servantes en costume de Suissesses ou de Tyroliennes, et en tablier ; toutes savaient que je cherchais ma femme. Alors l'une d'elles, s'approchant de moi, me fit comprendre qu'elle savait où la retrouver, qu'elle était prête à me le dire : « Mais d'abord, on voudrait savoir : qu'est-ce que vous pensez de la Russie ? » [...] Je pensais : *Voyons !* Nous sommes en Suisse... la Suisse est-elle aujourd'hui « pour » ou « contre » ..., ne parvenant plus à savoir de quel côté elle penchait. [...] – « Pouvez-vous le demander ? » m'écriai-je avec fougue. J'ajoutai même, pour plus d'assurance : « Et en Suisse ? » [...] Et là-dessus je m'éveillai⁵³.

Pour anecdotique qu'il soit, cet extrait nous éclaire sur la manière dont Gide jugeait l'*équilibrisme* suisse en matière de politique. À peu près à la même époque, alors qu'il prépare la mise en scène des *Caves du Vatican*, il formule cette considération, qui est la reprise d'une note de 1914 : « La Suisse est une île⁵⁴. » Lorsqu'on parle d'insularité, il faut bien prendre en compte le concept d'isolement : loin d'être un modèle de stabilité, ce territoire incarne à lui seul la crise du sentiment européen. Gide se place aux antipodes de Thomas Mann, qui dans *Der Zauberberg* [*La Montagne magique*] (1924) fait de la station transalpine de Davos un lieu cosmopolite où l'*intelligentsia* se donne rendez-vous : « [Das Haus] “Berghof”, das mit so großem Recht das Beiwort “international” in seinem Schilde führte⁵⁵. » La première description du sanatorium, qui « semblait de loin troué et poreux

⁵² À ce propos, voir Landry CHARRIER, « La neutralité suisse à l'épreuve de la Première Guerre mondiale. *L'Internationale Rundschau*, une entreprise de médiation internationale », *Histoire@Politique*, n° 13, 2011, p. 146-160. Version en ligne : <<http://www.cairn.info/revue-histoire-politique-2011-1-page-146.htm>> [consultée le 27 août 2017].

⁵³ *J2*, 26 juin 1941, p. 765. Remarquons que Gide rêve souvent de « perdre » sa femme, qui meurt le 17 avril 1938.

⁵⁴ Peter SCHNYDER, « Comment peut-on être Suisse ? », in Martina DELLA CASA (éd.), *André Gide, l'Européen*, Paris, Classiques Garnier, en préparation.

⁵⁵ Thomas MANN, *Der Zauberberg* [1924], Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1981, p. 767 : « [la maison du] “Berghof” qui, avec quelque raison, portait sur son enseigne l'épithète “internationale” » (Thomas MANN, *La Montagne magique*, trad. de Maurice Betz, Paris, Fayard, 1995, p. 625).

comme une éponge » [« wie ein Schwamm⁵⁶ »] semble définir, avant même que le roman ne commence véritablement, la perméabilité de la structure aux influences les plus diverses. De toute évidence, Berghof n'est pas Saas-Fée : s'il est vrai qu'« il y a des gens de toutes les nationalités », il suffit d'une conversation avec la doctoresse polonaise Sophroniska pour créer tension et malaise parmi les voyageurs, chez Édouard en premier lieu⁵⁷. Facile à rejoindre depuis Paris, la Suisse est le pays où l'on se rend faute de mieux : enceinte de Vincent, son amant, Laura s'y fait accompagner car elle « ne [sait] plus que faire, ni où aller⁵⁸ ». Or, si *La Revue de Genève* pouvait bien convenir à Gide en tant que tribune où faire entendre sa voix – il s'agit de l'« un des rares îlots habitables⁵⁹ », au sens positif cette fois-ci du terme – l'*esprit de Genève* n'était pas pour lui un modèle vers lequel tendre. De Traz conçoit la Suisse comme un espace *supra partes*, investi d'une fonction de coordination des autres pays. Son héritage est recueilli par Denis de Rougemont, plaçant invariablement la problématique de l'Europe à bâtir dans la perspective du fédéralisme, à l'exemple du « peuple heureux⁶⁰ » de la Suisse. Pour Gide, en revanche, ce territoire est *extra partes*, voir *hors* de l'espace culturel du Vieux Continent. Rien de plus loin de son point de vue que ces mots de Romain Rolland, qui passe l'essentiel du premier conflit mondial dans la ville de Genève, dont il loue l'esprit cosmopolite : « C'était le cœur de ma vraie patrie : l'Europe⁶¹. »

En 1918, Gide se trouve dans une situation quelque peu paradoxale : il ne peut et il ne veut pas se rendre en Allemagne⁶², mais il ne parvient tout simplement pas à imaginer l'Europe sans reprise des relations franco-allemandes. Dans l'immédiat après-guerre, il

⁵⁶ Thomas MANN, *Der Zauberberg* [1924], *op. cit.*, p. 15 ; Thomas MANN, *La Montagne magique*, *op. cit.*, p. 13 : « comme une éponge ».

⁵⁷ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 310-317.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 300. Ces considérations de Bernard viennent toutefois nuancer l'image négative du pays : « Eh bien ! mon vieux, je ne dirai plus de mal de la Suisse : quand on est là-haut, [...] on a envie de chanter, de rire, de pleurer, de voler, de piquer une tête en plein ciel ou de se jeter à genoux. » (*Ibid.*, p. 302).

⁵⁹ Lettre d'André Gide à Robert de Traz, [Fin décembre 1922-Début janvier 1923], citée par Landry CHARRIER, « *La Revue de Genève*. Hantise de la décadence et avenir de l'Europe (1920-1925) », *art. cit.*, p. 371.

⁶⁰ Nous songeons à l'essai *La Suisse ou l'histoire d'un peuple heureux* (Lausanne, Le Livre du Mois, 1970). La correspondance entre André Gide et Denis de Rougemont a été publiée dans le *BAAG*, n° 133, janvier 2002, p. 7-23.

⁶¹ Une considération semblable est formulée également par Stefan Zweig dans son *Die Welt von Gestern* : « Die schweizerische Idee des Beisammenseins der Nationen im selben Räume ohne Feindlichkeit, diese weiseste Maxime durch wechselseitige Achtung und eine ehrlich durchlebte Demokratiesprachliche und volkliche Unterschiede zur Brüderlichkeit zu erheben – welch ein Beispiel dies für unser ganzes verwittertes Europa! » (Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers* [1942], *op. cit.*, p. 300). Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, in *Romans, nouvelles et récits*, *op. cit.*, p. 1092 : « L'idée suisse de la cohabitation sans hostilité des nations dans le même espace, la maxime si sage qui élève jusqu'à la fraternité les différences de langue et d'ethnie en cultivant une estime réciproque et en pratiquant loyalement la démocratie – quel exemple c'était pour notre Europe en plein désarroi ! »

⁶² Son ami Franz Blei lui propose d'effectuer un voyage à Munich au lendemain du conflit – « Vous y seriez reçu à bras ouverts », lui écrit-il dans une lettre – mais Gide, considérant cette proposition inopportune, décide de ne pas lui répondre (*Jl*, Feuilletts 1921, p. 1152).

s'impose une certaine réserve, convaincu – comme Ernst Robert Curtius aura soin de le remarquer – que ce n'est pas à lui de donner la première poussée : « Wenn ein Dialog zwischen dem deutschen & dem französischen Geist wieder beginnen soll, so darf das erste Wort nicht von uns gesprochen werden⁶³. » Si la Belgique apparaît, à ses yeux, comme un « balcon sur l'Europe », elle ne possède pas néanmoins les conditions matérielles pour devenir une passerelle sur le Rhin. De toute évidence, pour mettre en place sa stratégie de rapprochement, il a besoin d'un appui que seules des relations solides peuvent lui fournir : la Suisse hors-jeu, c'est le Luxembourg qui va jouer un rôle décisif dans la réconciliation entre les frères ennemis. Les rapports privilégiés que l'écrivain entretenait avec les Mayrisch font du Grand-Duché la destination idéale de son premier voyage d'après-guerre. Du 16 au 30 avril 1919, Gide séjourne dans leur maison de Dudelange, qu'ils occupent dans l'attente de voir achevés les travaux d'agrandissement de leur nouvelle demeure, à Colpach. Mariée à un riche industriel, Aline Mayrisch est depuis 1901 l'amie de Maria Van Rysselberghe. À l'occasion de la sortie de *L'Immoraliste*, elle publie dans *L'Art moderne* de 1903 un article fort élogieux, qu'elle signe du pseudonyme de A. M. de Saint-Hubert⁶⁴. C'est à cette occasion qu'elle entre en contact avec Gide : par l'intermédiaire de la Petite Dame, les deux se retrouvent à Weimar, où l'écrivain est invité pour donner une conférence⁶⁵. Leurs relations s'intensifient à partir de 1909, avec la création de *La NRF*, à laquelle Mme Mayrisch collabore régulièrement⁶⁶. Ce rapport éminemment littéraire débouche sur une amitié appelée à se renforcer après la rude épreuve de la Grande Guerre. Le séjour de 1919 est l'occasion pour l'écrivain de réunir sa deuxième famille ; la ligne du front effacée, il n'est pas seul à franchir la frontière : il est accompagné de Marc Allégret, avec lequel il vient de passer l'été à Cambridge⁶⁷, de la Petite Dame, de sa fille, Élisabeth Van Rysselberghe, et d'une amie anglaise de celle-ci, Ethel Whitehorn. Si le *Journal* demeure silencieux – dominé par le sentiment de perte et de crise à la suite du drame des lettres brûlées⁶⁸ – *Les Cahiers*

⁶³ Lettre d'Ernst Robert Curtius à André Gide, 11 août 1920, in *Deutsch-Französische Gespräche 1920–1950. La correspondance de Ernst Robert Curtius avec André Gide, Charles Du Bos et Valéry Larbaud*, Herbert et Jane M. Dieckmann éd., Frankfurt am Main, Klostermann, 1980, p. 19. « Si un dialogue devait reprendre entre l'esprit allemand et français, le premier mot ne serait pas prononcé par nous. » (C'est nous qui traduisons).

⁶⁴ *L'Art moderne*, n° 5, février 1903, in *Correspondance Gide-Mayrisch*, p. 357-360. Six ans plus tard, *La Porte étroite* est l'occasion pour Mme Mayrisch de publier une deuxième note (*ibid.*, p. 360-364).

⁶⁵ Maria VAN RYSSELBERGHE, « Voyage d'Allemagne, 1903 », in *Le Cahier III bis de la Petite Dame, op. cit.*, p. 103-126.

⁶⁶ Voir Tony BOURG, « André Gide et Mme Mayrisch », in *Colpach*, Luxembourg, Amis de Colpach, 1978, p. 66-100.

⁶⁷ Sur ce voyage, voir David STEEL, « Gide à Cambridge, 1918 », *BAAG*, n° 125, janvier 2000, p. 11-74.

⁶⁸ À ce propos, voir Pierre MASSON, « Les Lettres brûlées ou le chef-d'œuvre inconnu d'André Gide », *BAAG*, n° 78-79, avril-juillet 1988, p. 71-86. Consulter également Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquisiteur*, t. I, *op. cit.*, 959-966.

de la Petite Dame, commencés six mois plus tôt, le jour de la victoire⁶⁹, nous fournissent beaucoup de détails sur ces journées. Pleins d'enthousiasme, Gide et ces dames parlent des « changements dans les mœurs, de ceux que peut amener la guerre, des enfants naturels, de la volonté qui semble se faire jour d'avoir des enfants en dehors du mariage, des nouvelles conditions dans lesquelles se trouvera la femme⁷⁰ ». La littérature est bien sûr l'un des sujets privilégiés, à côté de la politique, qui ne cesse de manifester sa présence ; dans une lettre à Auguste Bréal, en effet, Gide évoque le souvenir d'une « énorme randonnée à travers tout le Grand-Duché et tout le long de la frontière prussienne⁷¹ ». Le 23 avril, Mme Mayrisch prévoit un *tour* guidé des usines et des institutions sociales créées par son mari⁷², ce qui permet à Gide de prendre contact avec la réalité économique du pays, dont son hôte est l'un des plus importants représentants. Une lettre à Rouart confirme que les questions sociales et financières étaient bien à l'ordre du jour de ces visites :

J'ai passé dans le Luxembourg une quinzaine des plus instructives ; je t'aurais souhaité visitant avec moi les fermes modèles des Mayrisch et les forges et les hauts fourneaux et surtout une école professionnelle bien aménagée pour les enfants des ouvriers⁷³.

La défaite de l'Allemagne en 1918 a imposé un changement important dans les affaires du maître de forges luxembourgeois, qui est alors activement à la recherche d'un nouveau partenaire économique. Tourné vers la France plutôt que vers la Belgique, l'intérêt d'Émile Mayrisch – ce « génie de la conciliation⁷⁴ », d'après la définition de Schlumberger – rejoint celui de son épouse. À Dudelange, la conjonction du littéraire et du politique se réalise admirablement et lors de son séjour, Gide s'en tient pas à l'activité de simple observateur. Par l'envoi de deux lettres aux chefs de la Section de la Propagande à la Maison de la Presse, fondée en 1915, il intervient sur la question alors en suspens du référendum relatif au futur rattachement économique du pays, en se faisant le promoteur de l'entente franco-

⁶⁹ Il faut remarquer que Maria Van Rysselberghe conçut d'abord ses *Cahiers* comme une longue lettre à Mme Mayrisch, « Loup » : « Dater de la victoire ce cahier, où je prends la résolution de noter pour toi, selon la promesse que je te fis, tout ce qui éclaire la figure de notre ami et dont je suis témoin, m'incite à commencer aujourd'hui. » (*CPDI*, 11 novembre 1918, p. 5).

⁷⁰ *Ibid.*, p. 16.

⁷¹ Lettre d'André Gide à Auguste Bréal, 22 avril 1919, citée par Daniel DUROSAY, « Diplomatie gidienne : au service du Luxembourg en 1919 – et des Mayrisch », *BAAG*, n° 66, avril 1985, p. 251.

⁷² *CPDI*, 23 avril 1919, p. 19.

⁷³ Lettre de Gide à Eugène Rouart du 16 mai 1919, citée par Tony BOURG, « André Gide et Mme Mayrisch », in *Coplach, op. cit.*, p. 96 (note 38).

⁷⁴ Jean SCHLUMBERGER, *Émile Mayrisch. Précurseur de la construction de l'Europe* [1928], Lausanne, Centre de recherches européennes, 1967, p. 47.

luxembourgeoise, une solution favorable aux négociations menées par Émile Mayrisch⁷⁵. Contrairement aux espoirs de l'industriel, il ne semble pas que ces lettres aient eu un écho officiel dans les bureaux parisiens ; cela dit, elles ont certainement contribué à faire du Luxembourg le lieu stratégique des futures négociations (économiques et bien sûr culturelles) de l'Europe.

À ce premier séjour, fortement marqué par des questions d'ordre extra-littéraire, en succède un autre, du 26 juillet au 17 septembre 1919. C'est à cette occasion que Gide entreprend une excursion à Trèves, où il retrouve la Petite Dame : pour la première fois depuis la fin de la guerre, il est en Allemagne. D'une part, comme le raconte son amie, il s'amuse à « constater le mauvais goût allemand », de l'autre, « conscient du reste de la banalité » de ses propos, « il remarque avec envie la beauté, la vigueur des enfants » : « Ce que les Allemands ont de plus particulier, c'est la nuque : ils l'ont indécente⁷⁶. » Il est assez curieux d'observer que l'aspect physique soit pour Gide si important : cette image de la « vigueur » corporelle de l'ennemi, attirant ici son attention, fait écho aux considérations qu'il avait formulées pendant la guerre. Entretemps, *La NRF* a redémarré ses activités et Alain Desportes (*alias* Aline Mayrisch) vient de publier un article intitulé « Premier Regard sur l'Allemagne », faisant écho aux « Réflexions sur l'Allemagne » de Gide, au même sommaire de juin 1919⁷⁷. L'histoire du numéro 69 de *La Nouvelle Revue française* a fait l'objet de maintes études, qui ont tenté de reproduire l'atmosphère de trouble et de division régnant rue Madame⁷⁸. C'est au cœur d'une véritable tempête politique, recouvrant des idées fort différentes sur la fonction de la littérature, que Jacques Rivière, le nouveau directeur en chef, prend la barre. Dans son texte-programme – préparé par une correspondance de deux ans avec Jean Schlumberger, sous le signe de l'incompréhension réciproque⁷⁹ –, Rivière ne

⁷⁵ Les deux lettres – la première adressée à Auguste Bréal, la seconde à Edmond Jaloux – ont été publiées par Daniel Durosay dans le *BAAG* (n° 66, avril 1985, p. 248-252). Sur la question du référendum de 1918 – l'indépendance du Grand-Duché est une question à propos de laquelle les prétentions belges et françaises s'affrontent pendant de longs mois – et sur la stratégie industrielle de Mayrisch, culminant dans la signature de la convention de l'Entente internationale de l'Acier, le 30 septembre 1926, à Bruxelles, voir Éric ROUSSEL, « Aux origines de la construction européenne : Aline et Émile Mayrisch », in Antoine COMPAGNON (éd.), *La République des Lettres dans la tourmente (1919-1939)*, Actes du colloque international de Paris (Collège de France, 27 et 28 novembre 2009), Paris, CNRS / Alain Baudry et Cie, 2011, p. 75-81.

⁷⁶ *CPDI*, 16 mars 1920, p. 39.

⁷⁷ Aline Mayrisch donnera en tout cinq articles à *La NRF* sur ce sujet : « Premier regard sur l'Allemagne » (*La Nouvelle Revue française*, n° 69, juin 1919, p. 157-160) ; « La critique d'art allemande » (*ibid.*, n° 73, octobre 1919, p. 804-811) ; « Les pionniers littéraires de la France nouvelle, par Ernst Curtius » (*ibid.*, n° 85, octobre 1920, p. 626-635) ; « Un jeune intellectuel allemand » (*ibid.*, n° 95, août 1921, p. 239-250) ; « Au nom de Goethe » (*ibid.*, n° 104, mai 1922, p. 629-633).

⁷⁸ Récemment, la question a été traitée par Yaël DAGAN, *La NRF entre guerre et paix (1914-1925)*, *op. cit.*, p. 183-225.

⁷⁹ À ce propos, voir Jean LACOUTURE, *Une adolescence du siècle. Jacques Rivière et La NRF*, Paris, Gallimard, 1994, p. 583-617 (« Une revue à refaire »).

manque pas d'introduire la possibilité d'une réflexion politique à l'intérieur de la revue, mais sous un prudent régime de séparation : « Nous avons l'ambition de nourrir à la fois, conjointes mais séparées, des opinions littéraires et des croyances politiques parfaitement définies⁸⁰. » Dans son article, Aline Mayrisch prolonge les réflexions du directeur, en posant les bases d'une ouverture à l'ennemi d'hier (par le biais du Luxembourg) :

Si nos moyens d'investigation, dans un pays et à une époque où les questions économiques ont une influence si prédominante, nous ouvraient quelques perspectives sur cette sphère, jusqu'ici en dehors des préoccupations de *La Nouvelle Revue française*, nous ne négligerions pas de signaler ce que là aussi nous aurions pu voir ou entendre⁸¹.

Le numéro de reprise est significatif de l'attention privilégiée que l'on porte à l'Allemagne : dès juin 1919, il est établi que *La NRF* s'occupera de questions intéressant l'un et l'autre côtés du Rhin. L'économie et la culture européenne ne peuvent se passer de la collaboration de l'ennemi d'hier. Pour cette raison, Gide ressent le besoin de poser les fondements d'une *politique* de la division, du morcèlement de sa « masse énorme » :

L'écrasement de l'Allemagne ! J'admire si quelque esprit sérieux peut le souhaiter, fût-ce sans y croire. Mais diviser l'Allemagne, mais morceler sa masse énorme, c'est, je crois, le projet qui raille les plus raisonnables, c'est-à-dire les plus Français d'entre nous. [...] Diviser l'Allemagne ; et pour la diviser, la première chose à faire, c'est de ne pas mettre tous les Allemands dans un sac [...] ⁸².

Dans l'article d'Alain Desportes, transparaît le même esprit d'écoute que dans celui de Gide, ainsi que la même image d'une Allemagne gigantesque – « une masse nombreuse, dense, énorme » – sur laquelle « il faudra malgré tout terriblement compter⁸³ ». Dans son ensemble, Mme Mayrisch apparaît néanmoins plus conditionnée que Gide par les clichés de l'époque ; son texte atteste en effet de son mépris pour la littérature de guerre allemande, se caractérisant par sa médiocrité et sa vulgarité⁸⁴. À cet égard, l'allusion faite par l'auteure à Walter Rathenau s'avère particulièrement intéressante. C'est la première fois qu'il est évoqué dans la revue, mais à peu de distance, trois articles différents lui seront consacrés : deux de Félix Bertaux – ce sont les chapitres d'une étude dédiée au futur ministre des Affaires étrangères – et un de Michel Arnauld – c'est la recension de la biographie de

⁸⁰ Jacques RIVIÈRE, « *La Nouvelle Revue française* » [1919], in *Études (1909-1924). L'Œuvre de Jacques Rivière à La Nouvelle Revue française*, *op. cit.*, p. 36-37.

⁸¹ Alain DESPORTES, « Premier regard sur l'Allemagne » [1919], in *Correspondance Gide-Mayrisch*, p. 158.

⁸² André GIDE, « Réflexions sur l'Allemagne » [1919], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 13.

⁸³ Alain DESPORTES, « Premier regard sur l'Allemagne » [1919], in *Correspondance Gide-Mayrisch*, p. 157.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 159-160.

G. Raphaël⁸⁵. En réunissant en soi les qualités d'homme d'action et de penseur, Rathenau incarne une Allemagne en pleine mutation ; si elle n'est pas encore l'*amie* de la France, elle semble être porteuse d'une promesse d'avenir. Sa rencontre avec Gide – ayant lieu entre le 22 et le 23 septembre 1920 à Colpach⁸⁶ – constitue le point d'orgue du travail de rapprochement promu par l'équipe *NRF* ainsi que par les Mayrisch. Politiquement et économiquement, Émile Mayrisch avait un certain intérêt à soutenir Rathenau⁸⁷, tandis que sa femme était bien contente de faire de sa demeure un carrefour entre la France et l'Allemagne, dans la perspective d'une réconciliation qui semblait se rapprocher de jour en jour. Ce « petit noyau de la future Europe⁸⁸ » est le cadre idéal où expérimenter le juste équilibre entre la politique et l'esprit, entre la pratique et la spéculation, à la recherche d'une entente avec les ennemis d'hier.

Comme la Petite Dame le précise, et comme Gide lui-même l'indique dans son *Journal*, c'est à la demande de l'écrivain que Rathenau vient au Luxembourg. Mais leur entrevue, au grand regret de Mme Mayrisch, ne se passe pas ainsi que tous l'avaient espéré. Gide est plutôt gêné par la personnalité ouverte et attachante (au sens littéral) de Rathenau : dans le parc, en marchant, il lui saisit le bras ; assis – rappelle la Petite Dame – il empoigne fermement son genou⁸⁹. Instinctivement, Gide prend ses distances et se raidit. À plus d'un an de distance, il livre à son *Journal* le vif souvenir de cette conversation en tête-à-tête, qui s'avère à ses yeux malgré tout plus importante « que toutes les conférences » :

J'avais pensé que nous converserions gravement, sans cesser de sentir entre nous l'effroyable abîme que venait de creuser la guerre ; il avait dès le premier instant, dis-je, saisi mon bras, ma personne, avec autant de cordialité, de chaleur que l'eût fait un vieil ami que l'on retrouve après un voyage au long cours⁹⁰.

Dans le contexte d'une rencontre suivant une guerre affreuse et meurtrière, la familiarité de Rathenau lui paraît excessive. Comme au temps de son excursion à Trèves, l'aspect physique joue un rôle déterminant dans sa perception de l'*étranger*, cette fois-ci en négatif. À la

⁸⁵ Félix BERTAUX, « Notes sur l'Allemagne : Walter Rathenau », *La Nouvelle Revue française*, n° 79, avril 1920, p. 610-616 et « L'utopie de Rathenau », *ibid.*, n° 80, mai 1920, p. 767-770 ; Michel ARNAULD, « Walther Rathenau, par Gaston Raphaël », *ibid.*, n° 76, janvier 1920, p. 120-124.

⁸⁶ Sur les détails dans l'organisation de cette rencontre, voir Tony BOURG, « La rencontre Rathenau – Gide à Colpach » [1964], *BAAG*, n° 181-182, janvier-avril 2014, p. 47-57.

⁸⁷ Il faut rappeler qu'avant d'être un politicien, Rathenau, tout comme Émile Mayrisch, est un chef d'entreprise soucieux de faire redémarrer au plus tôt ses affaires après quatre ans de guerre.

⁸⁸ Nous citons ici une expression employée par Paul Desjardins, reprise par François CHAUBET, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny* [2000], Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009.

⁸⁹ *CPDI*, 22 septembre 1920, p. 48-49.

⁹⁰ *J1*, Feuillet 1921, p. 1153.

description de son expansivité débordante s'ajoute l'allusion au livre de Groethuysen, illustrant les deux extrêmes du caractère allemand, « une âme et un automate » : « *De "Parsifal" au "pas de l'oie"*, tel devait être le titre⁹¹ ». Il est bien étonnant de lire ce genre de considérations sous la plume de Gide, surtout si l'on considère l'avertissement qu'il place en tête de sa « Conversation avec un Allemand quelques années avant la guerre » (1904). Ce texte, publié une première fois dans *La Nouvelle Revue française* d'août 1919, et ensuite dans le recueil *Incidences* (1924), dessine les contours de la figure de Felix Paul Greve, futur traducteur de l'écrivain. Ces quelques lignes précèdent la description de leur rencontre :

Bien que quelques traits de la figure de F. P. G. , accusent une inquiétante ressemblance avec ceux que certains de nous baillent aujourd'hui pour les plus marquants de la race germanique, je doute qu'il soit prudent de s'attacher trop à leur valeur représentative. [...] [Je] n'ai fait ici, d'après nature, que le portrait d'un individu, à une époque où aucune des considérations ne pouvait intervenir, qui risquent aujourd'hui de fausser un peu notre peinture⁹².

Or, alors même qu'il invite son public à ne pas *généraliser*, il déclare à la Petite Dame son mépris de la lourdeur germanique : « [Rathenau] me plaît mystiquement, si je fais abstraction de sa personne [...], mais quelle absence de distinction, de vraie élégance ! Je lui trouve un ventre allemand⁹³ ! » Bien plus que dans ses *Feuillets* – où affleure sa défiance vis-à-vis de la « race juive⁹⁴ » – c'est à la Petite Dame que Gide explique les raisons profondes de sa déception :

Je sors de cette entrevue tout déprimé ; dire que c'est sans doute avec lui qu'en Allemagne on pourrait le mieux s'accrocher ! Eh bien ! on ne s'accroche pas du tout. Au fond, c'est l'ennemi ; il y a une impossibilité intérieure. Certes, dans ses livres, il a mis quelques idées qui me sont les plus chères, mais [...] je ne sens pas l'homme, cela justement qui serait intéressant. [...] Au fond, je suis déçu. Je le croyais plus extraordinaire⁹⁵.

Gide est au fond d'accord sur la pensée exprimée par Rathenau : il est tout à fait convaincu de l'exigence d'un redressement – « solidaire et parallèle⁹⁶ » – de la France et de l'Allemagne. Néanmoins, sa personnalité, orientée plus vers le politique et le social que vers

⁹¹ *Ibid.*

⁹² « Conversation avec un Allemand quelques années avant la guerre » [1904], *SV*, p. 71.

⁹³ *CPDI*, 22 septembre 1920, p. 49.

⁹⁴ « Certaines de ses théories, et celles mêmes auxquelles je me rattachais le plus volontiers, me paraissaient si contraires à l'esprit de la race juive que je ne pus me retenir de marquer mon étonnement. » (*Jl*, *Feuillets* 1921, p. 1153-1154)

⁹⁵ *CPDI*, 23 septembre 1920, p. 49.

⁹⁶ Lettre d'André Gide à Walter Rathenau, 25 juin 1921, in André GIDE, *Divers*, Paris, Gallimard, 1931, p. 134.

le culturel, le dérouté. En 1922, une nouvelle rencontre ne fait que confirmer ses mauvaises impressions. Le caractère excessivement familier de Rathenau l'embarrasse plus que jamais : « J'ai bien du mal à n'être pas gêné par ses manières trop cordiales de s'emparer de votre personne ; sa main n'a presque pas quitté mon bras durant toute la conversation, dont "l'Europe court à l'abîme" était le refrain⁹⁷. »

La déception de Gide est celle d'un homme de Lettres face à un homme d'action – et bientôt homme d'État – dont le premier souci est de s'occuper de l'état financier de l'Allemagne. S'il ne comprend véritablement la grandeur de Rathenau qu'après son assassinat⁹⁸, leur rencontre à Colpach revêt une importance fondamentale. Une petite phrase vient éclairer le revirement d'opinion survenu en quelques mois : « J'irai peut-être lui rendre sa visite⁹⁹. » Pour la première fois depuis le début de la guerre, il envisage de se rendre en Allemagne, non seulement pour un voyage d'agrément, mais pour ce qui a bien l'air d'être une visite diplomatique. Le regard de Gide sur les autres pays d'Europe, sur l'ennemi en particulier, est en train de changer, devenant de plus en plus orienté vers un engagement actif, en prise sur les événements. Tout de même, il faudra encore attendre quelques années avant de le voir aller en Allemagne en mission : le 4 janvier 1934, le voilà à Berlin avec Malraux pour tenter d'obtenir auprès de Goebbels la libération du communiste Dimitrov, accusé d'avoir incendié le Reichstag, puis innocenté. S'il finit par renoncer à rencontrer Rathenau dans la capitale, c'est qu'en 1920 les temps ne sont pas encore mûrs pour franchir le Rhin sur le terrain de la politique. Au lendemain de la Grande Guerre, Gide opère avec circonspection et essaie surtout de trouver une entente culturelle avec l'Allemagne. Encore une fois, c'est Mme Mayrisch – incarnation de l'esprit d'un pays stratégiquement situé au cœur du Vieux Continent – qui lui en fournit l'occasion : c'est au cours d'un long séjour à Colpach, en 1921, qu'il va faire la connaissance de l'universitaire allemand Ernst Robert Curtius.

⁹⁷ *Jl*, 3 janvier 1922, p. 1167.

⁹⁸ Lorsque le comte Kessler publie en 1928 le livre *Walter Rathenau. Sein Leben und sein Werk*, il demande à Gide de bien vouloir en écrire la préface. Tout en déclinant l'offre, il formule cet éloge : « Il est peu d'hommes dont l'absence est aujourd'hui plus regrettable ! » (Voir Claude FOUCART, *André Gide et l'Allemagne. À la recherche de la complémentarité (1889-1932)*, Bonn, Romanistischer Verlag, 1997, p. 168). Peu après son assassinat, en 1922, Aline Mayrisch avait écrit des mots semblables : « L'Europe ne compte pas un nombre très considérable d'intelligences de cette valeur. Et c'est bien dommage que Walter Rathenau ait été sacrifié avant d'avoir accompli cette mission au service de laquelle il a trouvé la mort. » (*Luxemburger Zeitung*, 27 juin 1922, in *Correspondance Gide-Mayrisch*, p. 371).

⁹⁹ *CPDI*, 7 juin 1921, p. 83.

2. L'axe franco-allemand

Ernst Robert Curtius est l'un des plus grands romanistes de sa génération et l'auteur d'un ouvrage – *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich* (1918) – consacré aux plus éminents représentants de la littérature française de l'époque : Romain Rolland, Paul Claudel, André Suarès, Charles Péguy, et bien sûr, André Gide. Publié au lendemain du conflit, l'essai suscite maints remous dans les milieux universitaires allemands : non seulement Curtius fait montre d'une profonde connaissance des culture et littérature françaises, mais il adopte une perspective critique manifestement à contrecourant avec le climat intellectuel ambiant, encore profondément marqué par la Grande Guerre. Le jeune professeur voit dans cette « nouvelle » génération, tant française qu'européenne, la réalisation d'un idéal d'art universel auquel la littérature entière devrait tendre. Flatté par la place d'honneur qui lui est réservée, Gide n'attend pas 1921 pour entrer en contact avec l'universitaire allemand : peu après la sortie de l'ouvrage, chaleureusement accueilli par Hermann Hesse¹⁰⁰, il lui adresse un exemplaire de sa *Symphonie pastorale*. À partir de ce moment, leurs échanges, plutôt fréquents, se déroulent dans une atmosphère de confiance : l'écrivain apprécie la réserve, la « Zurückhaltung » [« retenue »] de son interlocuteur allemand ; celui-ci a bien compris, contrairement à Rathenau, qu'après la guerre, il n'est plus possible de « tendre la main comme si rien ne s'était passé¹⁰¹ ». Leur proximité trouve sa pleine expression dans la correspondance, où Gide se trouve face à un interlocuteur, certes bienveillant et admiratif, mais également critique et lucide – autant du point de vue littéraire (sur *Les Faux-monnayeurs*, par exemple, ou plus tardivement, sur *Ainsi soit-il*) qu'idéologique. Sans prétendre ici à une étude détaillée de leur rapport épistolaire – déjà réalisée d'ailleurs par Raimund Theis¹⁰² – nous visons plutôt à faire ressortir leur communauté de pensée au sujet de l'avenir du continent.

Dans un passage du *Journal* de 1927, l'auteur célèbre ouvertement Curtius et l'affinité de leurs idées en matière d'Europe :

Conversations « infinies », avec Ernst Robert Curtius. Je me sens souvent plus près de lui que peut-être d'aucun autre ; et non seulement je ne suis pas gêné par notre diversité d'origine, mais ma pensée trouve un encouragement dans cette diversité même. Elle me

¹⁰⁰ Hermann HESSE, « Über die neue französische Literatur », in *Die Welt im Buch III: Rezensionen und Aufsätze aus den Jahren 1917–1925*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2002, p. 85.

¹⁰¹ Lettre d'André Gide à Ernst Robert Curtius, 20 août 1920, *Deutsch-Französische Gespräche*, op. cit., p. 20.

¹⁰² Voir Raimund THEIS, *Auf der Suche nach dem besten Frankreich: zum Briefwechsel von Ernst Robert Curtius mit André Gide und Charles Du Bos*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1984. L'essai a été repris en partie (en traduction) dans le *BAAG*, n° 80, octobre 1988, p. 83-132.

semble plus authentique, plus valable, lorsqu'au contact de la sienne je me persuade qu'il n'était pas besoin de telle culture particulière pour la produire et que, partis tous deux de lieux si différents, nous nous retrouvons sur tant de points¹⁰³.

Le professeur de Bonn incarne, dans l'ordre intellectuel, cette Allemagne dont Gide, et plus largement *La NRF*, ont besoin. L'équipe de la revue ne pouvait pas demeurer insensible à son article d'avril 1921, publié dans le *Neue Merkur*, sur les rapports, encore problématiques, entre France et Allemagne (« Deutsch-französische Kulturprobleme »). Curtius insiste ici sur la fausse alternative posée par le nationalisme d'un côté, et l'internationalisme de l'autre, en préconisant une Europe fondée sur la solidarité entre les diverses nations :

Wir müssen abwarten, ob der durch sieben Jahren offenen und latenten Krieges schwer geschädigte Sinn für die geistige Lebensgemeinschaft Europas wiedererwacht – eine geistige Lebensgemeinschaft, die sich nicht gegen die nationalen Kultursysteme richtet, sondern sie in ihrer Sonderung bejaht, um sie als Harmonie zu begreifen: als ein Drittes gegenüber den Einseitigkeiten des Nationalismus und Internationalismus. Das ist die organische Art, das geistige Europa, zu denken. [...] Auch Französer haben so gedacht: Renan und Taine; von den Heutigen Rolland (solange er sich von der Internationale des Geistes freihielt) und André Gide¹⁰⁴.

Les considérations de Curtius et celles formulées par Gide à la même époque dans « Réflexions sur l'Allemagne » (1919) sont pratiquement superposables, sans oublier d'autres écrits du professeur allemand, peut-être moins connus, comme « Die geistige Bewegung in Deutschland und der französische Geist » (*Westdeutsche Wochenschrift*, 31 octobre 1919), ou « Die heutigen Probleme der französischen Intelligenz » (*Kölnische Volkszeitung*, 17 mars 1920). Avec de telles prémisses, leur rencontre était en quelque sorte vouée au succès. En novembre 1921, dans *La NRF*, Gide publie un article consacré aux « Rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne », qui est le résultat le plus évident du débat entamé avec Curtius dans le parc de Colpach. L'écrivain reprend plusieurs extraits de l'article de celui-ci, en esquisant une troisième voie entre nationalisme et internationalisme, celle d'un cosmopolitisme respectueux des identités existantes. « Puisse

¹⁰³ *J2*, 12 mai 1927, p. 36.

¹⁰⁴ Ernst Robert CURTIUS, « Deutsch-französische Kulturprobleme », *Der Neue Merkur*, n° 5, avril 1921-mars 1922, p. 153. « Il nous faut attendre pour savoir si l'intérêt porté à une véritable communauté des esprits en Europe, ébranlé après sept ans de guerre, encore ouverte et latente, reprendra vie – une communauté des esprits qui ne serait pas dirigée contre les systèmes culturels nationaux, mais qui les accepterait pleinement avec toutes leurs singularités, pour les concevoir comme un tout harmonieux, comme une troisième voie qui se détacherait des ornières du nationalisme et de l'internationalisme. C'est ainsi qu'on peut penser sur un mode organique l'Europe intellectuelle. [...] Il y a aussi des Français qui ont partagé [avec les Allemands] cette manière de voir : Renan et Taine, et, parmi les contemporains, Rolland (aussi longtemps qu'il s'est tenu éloigné de l'Internationale de l'esprit) ainsi qu'André Gide. » (C'est nous qui traduisons).

La NRF y aider » – écrit-il – « il n’est peut-être pas aujourd’hui de tâche plus importante¹⁰⁵. » Leurs échanges se prolongent dès l’année suivante dans un autre lieu, à Pontigny, en Bourgogne : c’est la première fois que l’universitaire allemand séjourne en France après le déclenchement des hostilités et cette « reprise de contact » – comme il l’écrira plus tard à Gide – est pour lui « chose vitale¹⁰⁶ ». La Décade littéraire « Le miroir de l’honneur » – ayant lieu du 14 au 24 août 1922 – constitue le banc d’essai d’une réunion authentiquement internationale, à laquelle l’Allemagne, en la personne de Curtius, prend part. Si Gide est persuadé qu’« il est inutile, imprudent même de différer davantage » l’invitation « des éléments germains¹⁰⁷ », Paul Desjardins, hôte et fondateur des Décades, est beaucoup plus prudent : il accepte de bon gré la présence de l’Allemand, mais pour lui les rencontres de Pontigny sont l’occasion « non point [de] se rapprocher, mais sans préjugés [de] s’entre-connaître¹⁰⁸ ». Durant ces journées, Curtius prononce une conférence sur Nietzsche autour du thème de l’« honneur », dont Du Bos, animateur incontournable des Décades, nous fournit quelques renseignements. Entouré de personnalités venues de France (Roger Martin du Gard, Jean Schlumberger, Jacques Rivière, Edmond Jaloux, Charles Du Bos), de Belgique (Maria Van Rysselberghe), du Luxembourg (Mme Mayrisch), d’Angleterre (Dorothy Bussy, amie et future traductrice de Gide), de Suisse (Robert de Traz), d’Italie (Giuseppe Prezzolini) et des Pays-Bas (Johannes Tielrooy, professeur de Littérature), l’universitaire allemand éprouve un grand contentement et voit se réaliser son souhait de rencontrer l’*intelligentsia* européenne « sur un pied de parfaite égalité intellectuelle et morale¹⁰⁹ ». Revenu de France, il publie un article dans le numéro du *Neue Merkur* de novembre 1922 – « Pontigny » – repris ensuite dans *Französischer Geist im neuen Europa* (1925). De son point de vue, les Décades représentent une occasion précieuse de créer une « freie Geistesgemeinschaft¹¹⁰ » [« une communauté d’esprits libres »] qui soit en mesure d’assurer un « Ausgleich » [« équilibre »] harmonieux entre la France et l’Allemagne, entre la « mesure » latine et l’« All-Sinn » germanique¹¹¹. Les espoirs de Curtius rejoignent ceux des autres décadistes, Gide en tête, voyant dans les frères ennemis « les deux centres d’attraction du continent » autour desquels

¹⁰⁵ André GIDE, « Les rapports intellectuels entre la France et l’Allemagne », *La Nouvelle Revue française*, n° 98, novembre 1921, p. 521.

¹⁰⁶ Lettre d’Ernst Robert Curtius à André Gide, 15 novembre 1922, *Deutsch-Französische Gespräche*, *op. cit.*, p. 62.

¹⁰⁷ Lettre d’André Gide à Ernst Robert Curtius, 28 mars 1922, *ibid.*, p. 55.

¹⁰⁸ Cité par François CHAUBET, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, *op. cit.*, p. 112.

¹⁰⁹ Lettre d’Ernst Robert Curtius à André Gide, 1^{er} avril 1922, *Deutsch-Französische Gespräche*, *op. cit.*, p. 57.

¹¹⁰ Ernst Robert CURTIUS, « Pontigny » [1922], in *Französischer Geist im neuen Europa*, Berlin und Leipzig, Deutsche Verlags-Anstalt, 1925, p. 330 (c’est nous qui traduisons).

¹¹¹ *Ibid.*, p. 335 (c’est nous qui traduisons).

va s'organiser l'Europe de demain. Les cultures allemande et française ne « peuvent pas s'éviter, s'ignorer » : pour Curtius, comme pour Gide, l'avenir du Vieux Continent dépend du rapprochement des ennemis d'hier, de la construction d'une « Kulturpolitik¹¹² » [« politique de la culture »] qui serait un modèle pour les autres pays.

Ainsi que le château de Colpach, l'abbaye de Pontigny partage le privilège de représenter, dans les années vingt, l'un des hauts lieux de la reconstruction de l'identité européenne. Le passage de Curtius au Luxembourg, et ensuite, en Bourgogne, des lieux où il revient à plusieurs reprises, met en branle un réseau capillaire de relations. Après avoir accueilli l'universitaire allemand dans son abbaye, Paul Desjardins est invité chez les Mayrisch, où il reviendra avec une certaine régularité. Rivière et Curtius entament leur collaboration avec le *Luxemburger Zeitung*, dont Aline Mayrisch fait l'instrument de son activité de médiation entre la France et l'Allemagne¹¹³. Avec celle-ci, Pierre Viénot – qui deviendra plus tard son gendre – fonde le *Comité d'information franco-allemand*, dont le but est de créer une meilleure compréhension entre les deux pays¹¹⁴. Du Bos entre en correspondance avec Curtius, tandis que Gide, par le truchement de ce dernier, commence à échanger des lettres avec Stefan Zweig – auquel il envoie une copie de ses *Morceaux choisis* – et avec Thomas Mann, qui avait tant apprécié son article sur les rapports franco-allemands qu'il en avait repris des extraits dans son « Das Problem der deutsch-französischen Beziehungen¹¹⁵ » (1922). Heinrich Mann, son frère, sera le grand protagoniste de la Décade de 1923, la même année où Gide signe l'article « L'Avenir de l'Europe » pour *La Revue de Genève*. Quelques années plus tard, l'aîné de Thomas Mann, Klaus, sur les conseils de Curtius, lui rend visite à Paris¹¹⁶. En 1928, celui-ci se rend à Berlin, où il retrouve le comte Harry Kessler ainsi que son correspondant depuis le début du siècle, Rainer Maria

¹¹² *Ibid.*, p. 338 (c'est nous qui traduisons).

¹¹³ Deux années durant, Rivière publie au total une vingtaine d'articles, dont le dernier s'intitule, prophétiquement, « Une communauté européenne » (*Luxemburger Zeitung*, 9 septembre 1924, in Jacques RIVIÈRE, *Une conscience européenne (1916-1924)*, édition établie par Yves Rey-Herme, avec la collaboration de Bernard Melet et Alain Rivière, Paris, Gallimard, 1992, p. 248-253). Les contributions de Curtius sont plus rares, la plus importante est celle dédiée au génie de Thomas Mann (« Briefe aus Deutschland, Thomas Mann und die Republik », *Luxemburger Zeitung*, 3 janvier 1923).

¹¹⁴ Sur l'importance de cette figure pour le rapprochement franco-allemand, voir Hans Manfred BLOCH, « Pierre Viénot, der Deutschland-kenner im Freundkreis von André Gide », in Hans T. SIEPE, Raimund THEIS (éds), *André Gide und Deutschland / André Gide et l'Allemagne*, Düsseldorf, Droste Verlag, 1992, p. 194-207.

¹¹⁵ Thomas MANN, « Das Problem der deutsch-französischen Beziehungen » [1922], in *Essays*, t. II : 1914-1926, hrsg. v. Hermann Kurzke, Frankfurt am Main, S. Fischer, Verlag, 2002, p. 445-468.

¹¹⁶ Voir la lettre d'Ernst Robert Curtius à André Gide, [1926], *Deutsch-Französische Gespräche*, *op. cit.*, p. 82. « Je crois que vous le trouveriez sympathique et qu'il vous intéresserait comme représentant je ne dis pas de la jeunesse, mais d'une certaine jeunesse allemande. » Klaus Mann est l'auteur de l'essai *André Gide and the Crisis of Modern Thought*, publié en 1943, pendant la période de son exil américain. Le livre a été traduit en allemand en 1948 sous le titre *André Gide: Die Geschichte eines Europäers*.

Rilke. Pendant les années vingt, jusqu'à l'arrivée au pouvoir d'Hitler, l'image de Gide évolue de manière décisive de l'autre côté du Rhin, où il jouit depuis le début du siècle d'une certaine notoriété : il n'est plus simplement l'homme de Lettres attaché à son œuvre, mais l'intellectuel, le « Grand Européen » – d'après la définition de Klaus Mann¹¹⁷ – dont l'intelligence est au service de la réconciliation, celle-ci étant perçue comme la prémisse nécessaire à la reconstruction d'un monde en ruines. Les échanges entre la France et l'Allemagne se multiplient, mais au-delà de la chronique de ces rapports dessinant sur le continent une vaste toile, c'est davantage sur les réponses multiples à une interrogation commune que nous souhaiterions nous pencher : « Mais que sera l'Europe de demain¹¹⁸ ? » À travers les relations personnelles, mais surtout à travers les livres et les revues, c'est une internationale de l'esprit – dans une perspective anti-ollandienne – qui prend forme. Le dialogue franco-allemand fait émerger une pensée authentiquement européenne, s'exprimant indépendamment de la langue et du pays d'origine.

Après une brève rencontre avec Thomas Mann, Curtius écrit à Gide pour lui raconter ses impressions : ce « pionnier » de la littérature allemande semble prêt à favoriser « eine kosmopolitische (nicht internationalistische) europäische Gesinnung auf dem Fundament eines unbefangenen und unverzerrten nationalen (nicht nationalistischen) Gefühls¹¹⁹ ». La correspondance entre le maître d'Outre-Rhin et le père de *La NRF* débute en 1921, sous prétexte de la publication – dans la traduction de Curtius – de la préface d'*Armance* dans le *Neuer Merkur* avec le titre « Über Stendhal ». Les dix-sept lettres qui ont survécu à la Deuxième Guerre mondiale et conservées aux archives Thomas Mann à Zurich, sont un témoignage précieux de l'estime liant les deux auteurs, partageant leurs craintes sur le futur de l'Europe. Lors d'un séjour à Varsovie, Thomas Mann prononce un discours au PEN-Club où il affirme l'importance du dialogue international, seul espoir de survie pour toute culture nationale, qui prospère et s'enrichit au contact du *divers*¹²⁰. Quelques années plus tard, dans la conférence « Lübeck als geistige Lebensform » (1926), l'écrivain allemand précise sa vision de l'Europe comme une « unité spirituelle supérieure » fédérant les grands

¹¹⁷ Cité par Christophe DUBOILE, « L'Avenir de l'Europe (1923) d'André Gide ou la pensée européenne d'un moraliste moderne dans le contexte intellectuel de l'entre-deux-guerres », *BAAG*, n° 193-194, avril 2017, p. 47.

¹¹⁸ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 33.

¹¹⁹ Lettre d'Ernst Robert Curtius à André Gide, 12 juillet 1921, *Deutsch-Französische Gespräche*, *op. cit.*, p. 30. « Je pense que les meilleurs esprits des deux nations se retrouveront sur la base que vous avez esquissée et que j'ai également en tête (comme mon essai du *Neue Merkur* a pu vous le montrer) : une pensée cosmopolite (non pas internationaliste) européenne sur le fondement d'un sentiment national (non pas nationaliste), sans préjugés et non déformée. » (trad. Peter Schnyder).

¹²⁰ Thomas MANN, « Im Warschauer PEN-Club » [1927], in *Reden und Aufsätzen*, t. III, Berlin, S. Fischer Verlag, 1990, p. 401-407.

intellectuels¹²¹. Face à la crise politique qui a suivi la Grande Guerre, il pose le salut de l'Europe au centre des responsabilités des *clerics*, appelés à combler le vide laissé par les dirigeants politiques. Tout comme Gide, Mann s'oppose radicalement aux nationalistes, et polémique :

Und sperrten wir, meine Herren Völkischen, unsere nationalen Grenzen; vereinten wir uns [...] zum dem Schwure, weder im Urtext noch auf deutsch eine Silbe europäischer Literatur mehr zu lesen, – das Ideal ethnischer Verdummung bleibe dennoch ein Wunschtraum eures nebelfeuchten Gemütes¹²².

En même temps, il affirme son opposition envers le groupe rassemblé autour de la revue *Clarté* ; il évoque en effet les risques d'un effacement des différences entre les cultures, qui conduit l'art et la pensée à une fâcheuse internationalisation (« zu *verhüten*¹²³ », « à éviter »]. Si, dans « L'Avenir de l'Europe », Gide expose le point de vue d'un Français sur l'Europe de demain, Mann défend dans ses écrits une idée d'unité fortement ancrée dans sa germanité : « Sie wünschten zu hören, was ich dem kosmopolitischen Geiste verdanke. Ich antworte, daß meine glücklichsten und fruchtbarsten Begegnungen mit diesem Geist intern deutsche waren, daß ich den Kosmopolitismus oder Europäismus in wesentlichen auf deutsch erlebte¹²⁴ ». Les points de vue de Gide et de Mann sur les rapports franco-allemands apparaissent ainsi parfaitement *complémentaires*. L'évolution accomplie par l'écrivain allemand pendant le conflit de 14-18 est considérable : un abyme semble séparer ses *Betrachtungen eines Unpolitischen* de ses articles d'après-guerre, ouvertement marqués par le désir de renouer avec l'ennemi d'hier. Or, si à la fin du chapitre « Einiges über Menschlichkeit », il avait laissé entrevoir son espoir de voir se réaliser une Europe

¹²¹ Thomas MANN, « Lübeck als geistige Lebensform » [1926], in *Über mich selbst. Autobiographische Schriften*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1984, p. 28-51.

¹²² Thomas MANN, « Kosmopolitismus » [1925], in *Essays*, t. II : 1914-1926, *op. cit.*, p. 1018. « Et même si nous fermions nos frontières nationales, Messieurs [les Nationalistes], même si nous nous réunissions [...] pour prononcer [...] le serment de plus jamais lire ni dans le texte original ni en allemand une seule syllabe de littérature européenne – votre idéal d'abêtissement ethnique resterait cependant un rêve irréalisable de votre esprit brumeux. » (C'est nous qui traduisons).

¹²³ Thomas MANN, « Das Problem der deutsch-französischen Beziehungen » [1922], in *Essays*, t. II : 1914-1926, p. 448-449. Mann attaque ouvertement l'universalisme de Romain Rolland, contre lequel il s'était déjà exprimé pendant les années du conflit. Sur le débat opposant Romain Rolland – qui fait dans « *Pro Aris* » le procès de *Gedanken im Kriege* – et Thomas Mann – qui riposte aux réflexions ironiques du premier dans *Der Taugenichts*, publié dans *Die Neue Rundschau* en mai 1916 – voir Chantal EDET-GHOMARI, « La polémique Romain Rolland-Thomas Mann face à la guerre », in Annamaria LASERRA, Nicole LECLERCQ et Marc QUAGHEBEUR (éds), *Mémoires et antimémoires littéraires au XX^e siècle. La Première Guerre mondiale*, t. I, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, p. 33-50.

¹²⁴ Thomas MANN, « Kosmopolitismus » [1925], in *Essays*, t. II : 1914-1926, *op. cit.*, p. 1023. « Ils voudraient savoir ce que je dois à l'esprit cosmopolite. Je réponds que mes rencontres les plus heureuses et les plus fructueuses avec cet esprit étaient profondément allemandes, que j'ai expérimenté le cosmopolitisme et l'européisme essentiellement en allemand » (c'est nous qui traduisons).

pacifiée¹²⁵, ce passage fait figure d'exception dans un ensemble caractérisé par des considérations anti démocratiques, imprégnées de thèmes chers au romantisme allemand, comme l'exaltation de la Patrie [*Heimat*] et du peuple [*Volk*]. Sans les renier – ce qu'il ne fera jamais –, Mann dépasse de manière critique ses *Betrachtungen*, rejoignant le point de vue de son frère, auquel il s'était longuement opposé¹²⁶.

Dans les années vingt, la renommée intellectuelle et littéraire d'Heinrich Mann dépasse largement les frontières nationales. Son invitation aux Décades de Pontigny – par l'intermédiaire de Félix Bertaux, qui propose son nom à Paul Desjardins – est l'événement de l'année : c'est ici que Gide et lui se rencontrent pour la première fois. En juin, Heinrich Mann publie dans *La NRF* l'article « Coopération économique seulement ? » en réponse à celui de Rivière de mai, « Pour une entente économique avec l'Allemagne¹²⁷ ». Dans ce texte, comme dans d'autres écrits de la même époque¹²⁸, Mann insiste sur l'importance de réaliser une entente intellectuelle et spirituelle, plus importante que toute coopération d'ordre matériel. « Nicht immer sichert wirtschaftliche Annäherung auch nur den Frieden¹²⁹ », écrit-il. En 1924, il publie dans le *Vossische Zeitung*, l'article « V S E », acronyme de « Vereinigte Staaten Europas » (« États-Unis d'Europe »). La première partie reprend pour l'essentiel le point de vue de Coudenhove-Kalergi, homme politique et philosophe d'origine austro-japonaise, avec lequel Mann était entré en contact au lendemain de la paix¹³⁰. Nous retrouvons ici tous les éléments-clés du manifeste de *Pan-Europa* (1923), s'appuyant sur

¹²⁵ Thomas MANN, *Betrachtungen eines Unpolitischen* [1914-1918], *op. cit.*, p. 488-490. Thomas MANN, *Considérations d'un apolitique* [1914-1918], *op. cit.*, p. 406-408.

¹²⁶ Alors que Thomas Mann rédigeait ses *Betrachtungen*, où il dessinait la distinction bien connue entre « Kultur » et « Zivilisation », Heinrich Mann écrivait son essai-monument *Zola* ainsi que ses articles en faveur d'une Europe pacifiée (Heinrich MANN, « Der Europäer », *Europäische Zeitung*, 23 octobre 1916 ; « Das junge Geschlecht », *Berliner Tageblatt*, 25 décembre 1917 ; « Leben – nicht Zerstörung », *Berliner Tageblatt*, 27 mai 1917. Ces textes ont été recueillis dans le volume *Essays und Publizistik. Kritische Gesamtausgabe*, t. 2/1, hrsg. v. Wolfgang Klein, Anne Flierl und Volker Riedel, Göttingen, Aisthesis Verlag Bielefeld, 2015).

¹²⁷ Heinrich MANN, « Coopération économique seulement ? », *La Nouvelle Revue française*, n° 119, août 1923, p. 248-253. Le texte avait précédemment été publié en allemand dans *Die Neue Rundschau* (« Deutschland und Frankreich. Antwort an Jacques Rivière », in *Essays und Publizistik. Kritische Gesamtausgabe*, t. 3/1, hrsg. v. Wolfgang Klein, Anne Flierl und Volker Riedel, Göttingen, Aisthesis Verlag Bielefeld, 2015, p. 199-207). Jacques RIVIÈRE, « Pour une entente économique avec l'Allemagne » [1923], in *Une conscience européenne*, *op. cit.*, p. 203-214.

¹²⁸ Voir, par exemple, Heinrich MANN, « Europa, Reich über den Reichen » [1923], in *Essays und Publizistik. Kritische Gesamtausgabe*, t. 3/1, *op. cit.*, p. 167-191.

¹²⁹ Heinrich MANN, « Deutschland und Frankreich. Antwort an Jacques Rivière », *ibid.*, p. 203. « La proximité économique n'est pas toujours un gage absolu de pacification. » (C'est nous qui traduisons).

¹³⁰ Une amitié solide lie Heinrich Mann à Coudenhove-Kalergi : les deux hommes se rencontrent en 1920 et commencent une étroite collaboration, en se faisant promoteurs d'une Europe confédérée. Thomas Mann aura également l'occasion de faire sa connaissance en janvier 1926, lors d'un séjour à Paris. Comme il le raconte dans son journal de voyage – *Pariser Rechenschaft* – il est à la fois admiratif et sceptique. Bien qu'il ne partage pas entièrement les idées de Coudenhove-Kalergi, Mann se prononce ouvertement en faveur du mouvement pan-européen dans « Die Bäume im Garten. Rede für Pan-Europa » [1930], in *Von Deutscher Republik. Politische Schriften und Reden in Deutschland*, *op. cit.*, p. 285-293.

une prémisse essentielle : le seul espoir pour le Vieux Continent réside dans la formation d'une confédération de pays collaborant ensemble. Le salut sera collectif ou ne sera pas, affirme Gide dans « L'Avenir de l'Europe¹³¹ » ; Heinrich Mann va dans la même direction, mais pose la question sur le plan politique, en affirmant la nécessité, pour le futur de l'Europe, de la construction d'un État Allemagne-France : « Ich ersehne den übernationalen Staat und nicht nur im allgemeinen den europäischen Staatenbund, sondern ohne Umschweife seinen nächsten Anfang, den Bundestaat Deutschland-Frankreich [...]. Ein einzelnes Land ist in Europa nicht mehr lebensfähig¹³². » Dans la deuxième partie de son article, il exprime ouvertement son support au modèle proposé par Coudenhove-Kalergi, voire à la réalisation d'une confédération de pays pourvus d'un parlement transnational. Sur un point néanmoins Mann se différencie nettement de son contemporain : si Coudenhove-Kalergi exclut l'Angleterre et la Russie du projet, l'écrivain allemand propose une vision plus large, incluant « die Heimat Shakespeares » et l'Est européen¹³³. Il reviendra sur cette question en 1925, au moment de la signature des accords de Locarno. Mann insiste sur le fait que l'Allemagne se trouve dans une position géographique idéale pour faciliter le dialogue entre l'Est et l'Ouest :

Deutschland sehe ich als den geborenen Vermittler an. Um nur die wichtigsten der kontinental-europäischen Nationen im Auge zu behalten, von Rußland nach Frankreich darf uns keines ferner bleiben als das andere.

[...] Wir sind das Land der Mitte Europas. Daraus folgt erstens, daß wir uns mindestens ebenso sehr wie andere als Europäer und für dieses Europa verantwortlich fühlen müssen. Sodann scheint mir klar, daß wir zwischen unseren Nachbarn im Osten und im Westen nicht nur geographisch die Mitte zu halten haben¹³⁴.

¹³¹ « Aucun pays d'Europe ne peut plus désormais prétendre à un progrès réel de sa propre culture en s'isolant, ni sans une indirecte collaboration des autres pays ; [...] l'Europe entière court à la ruine si chaque pays d'Europe ne consent à considérer que son salut particulier. » (André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 33).

¹³² Heinrich MANN, « Das Bekenntnis zum Übernationalen » [1932], in *Essays und Publizistik. Kritische Gesamtausgabe*, t. 5, hrsg. v. Wolfgang Klein, Anne Flierl und Volker Riedel, Göttingen, Aisthesis Verlag Bielefeld, 2015, p. 382. « J'aspire à un état supranational et non seulement à la confédération européenne dans son ensemble, mais aussi, sans plus tarder, à son prochain début, l'État fédéral Allemagne-France [...]. Un pays ne peut plus vivre seul en Europe. » (C'est nous qui traduisons).

¹³³ Heinrich MANN, « V S E » [1924], in *Essays und Publizistik. Kritische Gesamtausgabe*, t. 3/1, *op. cit.*, p. 257. À ce propos, voir Ernest SCHONFIELD, « The Idea of European Unity in Heinrich Mann's political Essays of the 1920s and early 1930s », in Mark HEWITSON, Matthew D'AURIA (éds), *Europe in Crisis: Intellectuals and the European idea*, New York / Oxford, Berghahn Books, 2012, p. 257-270.

¹³⁴ Heinrich MANN, « Ein geistiges Locarno » [1927], in *Essays und Publizistik. Kritische Gesamtausgabe*, t. 4/1, hrsg. v. Wolfgang Klein, Anne Flierl und Volker Riedel, Göttingen, Aisthesis Verlag Bielefeld, 2015, p. 166. « Je vois l'Allemagne comme un médiateur né. Nous ne pouvons pas permettre à la France et à la Russie d'être distantes de nous, pour ne mentionner ici que les deux nations les plus importantes de l'Europe continentale. [...] Nous sommes le pays au centre de l'Europe. Il en découle que nous devons nous sentir européens au moins autant que les autres, et être responsables de cette Europe. Et il est évident pour moi que nous sommes au croisement de nos voisins d'Est et d'Ouest, non seulement du point de vue géographique. » (C'est nous qui traduisons).

Cette idée de l'Allemagne comme médiateur idéal entre la France et la Russie est également exprimée par Thomas Mann dans sa conférence – déjà citée – « Lübeck als Lebensform » (1926) : les deux frères sont très proches à cette époque. La position de Curtius, en revanche, est plus modérée. Bien qu'il loue l'importance de l'étude de Gide sur Dostoïevski, ayant le mérite d'avoir souligné l'influence *souterraine* de la littérature slave sur le monde français¹³⁵, la Russie n'entre en aucune mesure dans sa vision de l'Europe. Celui que Du Bos définit comme un « esprit spacieux¹³⁶ », oriente ses regards presque exclusivement vers l'Ouest, vers la France.

La question de la délimitation de l'Europe à l'Est s'inscrit pleinement dans le débat sur le futur du continent qui anime les milieux intellectuels au cours des années 20. La Décade de 1925, « Orient-Occident », inspire une réflexion passionnée sur le devenir de la civilisation occidentale en relation aux « Appels de l'Orient », selon le titre d'une enquête célèbre¹³⁷. En dehors du cercle de Pontigny, la question intéresse l'écrivain Hermann Hesse, qui en 1922, publie une brochure – *Blick ins Chaos* [« Regards dans le chaos »] – où sont contenus trois articles consacrés à Dostoïevski¹³⁸. Enthousiasmé par le monde indien – *Siddharta* date de la même année – il l'est moins par un autre Orient, celui de la Russie, occupant un espace hybride entre l'Europe et l'Asie. L'écrivain est convaincu que la Russie des *Frères Karamazov* est représentative d'une crise dans laquelle l'Europe occidentale, l'Allemagne en premier, s'apprête à plonger : « In den Werken Dostojewskis [...], scheint mir das, was ich für mich den "Untergang Europas" nenne mit ungeheurer Deutlichkeit ausgedrückt und vorausverkündigt¹³⁹ ». L'interrogation européenne préside largement, quoique de façon plus discrète que chez les frères Mann, aux préoccupations de Hesse. Il ne faut pas oublier qu'Harry Haller, le héros de *Die Steppenwolf* (1927), assiste à un spectacle théâtral au titre splenglerien : « Untergang des Abendlandes¹⁴⁰. » Si les rapports directs entre l'écrivain allemand et Gide « ne se caractérisent point, à première vue, par leur

¹³⁵ Ernst Robert CURTIUS, « Pontigny » [1922], in *Französischer Geist im neuen Europa*, op. cit.

¹³⁶ Charles DU BOS, « E. R. Curtius » [1930], in *Approximations*, t. V, Paris, Corrêa, 1948, p. 110.

¹³⁷ « Les appels de l'Orient », *Les Cahiers du Mois*, n° 9-10, février-mars 1925. À propos de cette Décade particulièrement significative dans l'histoire de Pontigny, voir François CHAUBET, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, op. cit., p. 125-134.

¹³⁸ Hermann HESSE, *Blick ins Chaos: Drei Aufsätze*, Bern, Seldwyla, 1922. Version en ligne : <https://archive.org/details/bub_gb_vKbrAc4LfyYC> [consultée le 26 septembre 2017].

¹³⁹ « Die Brüder Karamasoff oder der Untergang Europas. Einfälle bei der Lektüre Dostojewskis », *ibid.*, p. 1-2. « Il me semble que les œuvres de Dostoïevski [...] expriment et annoncent très clairement ce que j'appelle le "déclin de l'Europe". » (C'est nous qui traduisons).

¹⁴⁰ Hermann HESSE, *Steppenwolf* [1927], Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1997, p. 244 ; Hermann HESSE, *Le Loup des steppes*, Paris, Le Livre de Poche, 1991, p. 167 : « Le Crépuscule de l'Occident »

intensité¹⁴¹ » – comme l’indique Claude Foucart – il faut bien prendre en compte leur engagement commun en faveur d’une Europe unie et pacifiée. Dans son « O Freunde, nicht diese Töne » – le premier article du recueil *Krieg und Frieden* (1946) –, écrit en septembre 1914, Hesse s’adresse aux intellectuels des pays belligérants en les exhortant à réfléchir sur les conséquences néfastes de l’incompréhension réciproque. Tout comme Gide, l’écrivain n’attend pas 1918 pour s’exprimer en faveur de la réconciliation franco-allemande :

Gewinnt Deutschland etwas, wenn es keine englischen und französischen Bücher mehr liest? Wird irgendetwas in der Welt besser, gesünder, richtiger, wenn ein französischer Schriftsteller den Feind mit gemeinen Schimpfworten bewirft [...] ¹⁴²?

C’est au cours de ces années que Hesse entre en contact avec Romain Rolland. Une amitié solide se construit au fil d’un dense échange de lettres et de nombreuses rencontres, facilitées par leur proximité géographique (tous deux se sont expatriés en Suisse). Contrairement à Rolland, Hesse n’aime point la politique et ne nourrit aucune ambition d’occuper la scène publique, ce qui finit par les éloigner progressivement l’un de l’autre¹⁴³. Mais si son désir est celui de continuer son œuvre littéraire et critique, loin des clameurs des manifestes et des pétitions, Hesse n’est pas moins déterminé à lutter en faveur d’une Europe unie. En 1919, il commence à éditer, avec la collaboration de Richard Woltereck, la revue *Vivos Voco* : celle-ci s’adresse à la jeunesse *européenne* dans la tentative de favoriser le dialogue entre les différents pays. La même année, dans son article « Über neue französische Literatur », l’écrivain fait preuve d’une bonne connaissance de la scène littéraire française et d’une grande ouverture d’esprit. Il se plaint de la connaissance superficielle dont beaucoup de ses contemporains témoigneraient à l’égard de la France contemporaine et remercie Curtius, éternel défenseur du dialogue franco-allemand, pour son essai lucide et révélateur (*Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich*). Dans un texte plutôt tardif, Hesse revient sur son importance pour sa carrière : les idées de Curtius ont trouvé en lui un « fruchtbaren

¹⁴¹ Leurs relations sont tardives et caractérisées par l’expression d’une sympathie réciproque plutôt que par la régularité des échanges (voir Claude FOUCCART, « André Gide et Hermann Hesse ou l’indépendance de l’esprit au milieu des guerres », *BAAG*, n° 40, octobre 1978, p. 3-32).

¹⁴² Hermann HESSE, « O Freunde, nicht diese Töne » [1914], in *Krieg und Frieden: Betrachtungen zu Krieg und Politik seit dem Jahre 1914* [1946], Frankfurt am Main, Fischer, 1965, p. 14. « Est-ce que l’Allemagne tire quelques avantages si elle ne lit plus de livres anglais ou français ? Est-ce que quelque chose dans le monde devient meilleur, plus sain, plus juste quand un auteur français lance de viles insultes à un ennemi [...] ? » (C’est nous qui traduisons).

¹⁴³ La déception de Rolland quant à l’attitude passive de Hesse dans la vie politique transparaît à la lecture de leur correspondance, ainsi que le remarque Claude DAVID, « Hermann Hesses Beziehungen zu Frankreich », in Rolf WIECKER (éd.), *Text&Kontext*, n° 6.1/6.2, 1978, p. 337.

Boden¹⁴⁴ » [« terrain favorable »] en l'encourageant à nourrir sa passion et son intérêt pour la France. Parmi les auteurs mentionnés dans l'essai, Hesse se voit tout particulièrement ramené à Gide : c'est grâce à lui, le pionnier de sa génération, que la littérature a su se libérer de ses artifices pour parvenir à une écriture *vive* de la réalité, ce que les auteurs allemands de l'époque sont bien loin de réaliser¹⁴⁵. L'intérêt accru de Hesse pour la littérature française s'inscrit dans un appel à l'échange culturel : « Mögen wir nun Wege zum früheren Europa-Geist zurückfinden dessen klassischer Ausdruck die französische Literatur ist¹⁴⁶. » Il puise ses espoirs dans la littérature : la reprise du dialogue franco-allemand est essentiellement l'affaire des poètes et des artistes. Ceux-ci doivent se faire les promoteurs des idéaux cosmopolites défendus par Goethe, le génie allemand appelé à être un guide intellectuel et moral pour les Européens d'après-guerre¹⁴⁷.

C'est justement à travers la lecture de Goethe que Gide avait découvert une invitation à s'ouvrir au monde. On se souvient du *lapsus* révélateur de la conférence « De l'influence en littérature » (1900) :

Lorsque Goethe, arrivant à Rome, s'écrie : *Nun bin ich endlich geboren !* « Enfin, je suis né ! ... » lorsqu'il nous dit dans sa correspondance qu'entrant en Italie il lui sembla pour la première fois prendre conscience de lui-même et *exister*¹⁴⁸...

En remplaçant involontairement « geborgen » par « geboren », le jeune écrivain révèle combien Goethe, cet esprit supranationaliste, apparaît à ses yeux comme un modèle vers lequel tendre. De son vivant, Gide reviendra sans cesse à cette figure tutélaire, mais dans des conditions bien différentes. Son regard est en effet appelé à se politiser progressivement : le génie de Weimar devient l'incarnation de la « bonne Allemagne » avec laquelle la « bonne France » veut (et doit) renouer le dialogue. En 1919, dans « Réflexions sur l'Allemagne », Goethe reçoit le rôle d'otage allemand en France, et avec lui, Nietzsche, enrôlé dans la « légion étrangère¹⁴⁹ ». Un otage, remarque Gide, qui n'est pas toujours bien traité, car il n'échappe pas complètement à l'embrigadement intellectuel : Louis Bertrand, par exemple,

¹⁴⁴ Hermann HESSE, « Erinnerung an André Gide » [1950], in *Autobiographische Schriften II*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2003, p. 465 (c'est nous qui traduisons).

¹⁴⁵ Hermann HESSE, « Über die neue französische Literatur » [1919], in *Die Welt im Buch III: Rezensionen und Aufsätze aus den Jahren 1917–1925*, *op. cit.*, p. 84-85.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 86- 87. « Essayons maintenant de retrouver des voies pour l'ancien esprit de l'Europe, dont l'expression classique est la littérature française. » (C'est nous qui traduisons).

¹⁴⁷ Hermann HESSE, « O Freunde, nicht diese Töne » [1914], in *Krieg und Frieden: Betrachtungen zu Krieg und Politik seit dem Jahre 1914* [1946], *op. cit.*, p. 14-17.

¹⁴⁸ « De l'influence en littérature » [1900], *EC*, p. 405.

¹⁴⁹ André GIDE, « Réflexions sur l'Allemagne » [1919], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 12.

croit lire dans le *Faust* une invitation à la guerre... Or, pour l'auteur, l'esprit de Goethe s'oppose résolument à celui de la Prusse : « Cette guerre monstrueuse où on l'entraîne » – écrit-il – « [il] ne l'aurait pas approuvée¹⁵⁰ ». Dans son « Projet de conférence pour Berlin » (1928), où il défend un idéal européen fondé sur l'acceptation des différences entre les pays, Goethe demeure un modèle. En faisant référence au « *Schaudern* » de son enfance, Gide souligne l'importance que le génie allemand a exercée sur lui : « Je découvrais un idéal tout humain, tout terrestre, fait de santé, d'équilibre, d'appropriation sage, d'harmonie souriante et d'activité¹⁵¹. » Quelques années plus tard, il exprime une nouvelle fois toute sa *reconnaissance* à Goethe, en lequel – « jouant sur le mot¹⁵² » – il s'est toujours *reconnu* :

[Je pense] lui rendre meilleur hommage en exposant simplement le rôle qu'il a joué dans mon développement intellectuel et moral, dans ma vie. Ce rôle a été considérable. Plus important sans doute que celui qu'il a pu jouer dans la vie de bien des Allemands ; plus important que si j'avais été Allemand moi-même. Car, venu de plus loin, Goethe pouvait m'apporter davantage¹⁵³.

Gide reprend un principe qui lui est cher depuis longtemps, à savoir le fait que les idées et les œuvres doivent circuler librement entre les pays, car l'influence d'un écrivain étranger, loin de nuire à la littérature nationale, l'enrichit et lui permet de prendre conscience de sa spécificité. La question des frontières est ici centrale, car son propos est non seulement de mesurer l'influence que Goethe a eue sur lui, mais plus généralement, « le retentissement [qu'il peut éveiller] dans un cerveau français¹⁵⁴ ». En raison de sa profonde *germanité*, Goethe apparaît aux yeux des *Français* comme « universellement humain », de sorte que son œuvre est plus utile à ceux-ci qu'aux membres de « toute sa race¹⁵⁵ ». Il ne s'agit plus ici de faire l'« apologie de toutes les influences¹⁵⁶ », comme en 1900, mais de faire de Goethe le modèle, le garant même, d'un nouvel ordre européen possible, fondé sur l'entente – culturelle plus que politique – franco-allemande. À peu près à la même époque, ce qui ne relève pas du hasard, Curtius insiste sur le fait que, des trois auteurs français

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 13.

¹⁵¹ « Projet de conférence pour Berlin » [1928], *EC*, p. 663. En 1942, dans l'« Introduction au *Théâtre* de Goethe » (1942), il s'exprime de manière similaire : « [Il faut] chercher et trouver en Goethe ce qu'il apporte au monde : le plus haut enseignement que l'Allemagne est en mesure de recevoir et de donner, celui d'une sagesse accueillante et respectueuse d'autrui, aimable, harmonieuse et aisée » (*Ibid.*, p. 755).

¹⁵² « Goethe » [1932], *ibid.*, p. 710.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 706-707.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 707.

¹⁵⁵ *Ibid.*

¹⁵⁶ « De l'influence en littérature » [1900], *EC*, p. 403.

majeurs que sont pour lui Proust, Gide et Valéry, les deux derniers sont de fervents admirateurs de Goethe et de son œuvre¹⁵⁷. La France et l'Allemagne, ces deux pays traditionnellement antagonistes, séparés par quatre ans de guerre, ont, dans le génie universaliste de Goethe, une référence commune : pour Gide, il est celui « auquel, sans doute, [il doit] plus qu'à aucun autre » ; Valéry, de son côté, voit en lui « le dernier homme qui ait joui de la perfection de l'Europe¹⁵⁸ ». Les textes auxquels nous faisons ici référence datent tous les deux de 1932, une date hautement symbolique, car il s'agit de l'année du centenaire de la mort du grand écrivain allemand.

L'article de Gide dont il est question paraît pour la première fois dans *Die Neue Rundschau* sous le titre « Leben mit Goethe », dans la traduction réalisée par Curtius. Il est ensuite repris dans le numéro spécial de *La Nouvelle Revue française* de mars 1932, où l'on retrouve également des écrits de Thomas Mann (« Liberté et noblesse¹⁵⁹ ») et de Curtius lui-même (« Goethe ou le classique allemand »). Celui-ci voit en l'écrivain de Weimar le représentant de l'*uomo universale* de la Renaissance et insiste sur la nécessité pour la France de rendre hommage à ce grand « classique », sans oublier qu'il s'agit bien d'un Allemand¹⁶⁰. Gide semble rejoindre pleinement le point de vue de son ami – « Si, par lui, je communiais avec l'humanité, c'était bien à travers l'Allemagne¹⁶¹ » –, qui s'attarde longuement sur ce point : « Il n'est pas un Allemand qui ne se réjouisse d'apprendre qu'on reconnaît en France l'universalité de Goethe. Mais il n'en est pas un qui consente à ce qu'on arrache pour cela à Goethe ses titres d'Allemand¹⁶². » Tout en étant un écrivain profondément représentatif de son pays, Goethe a su apporter quelque chose à la France, et par cette voie, il a contribué (et peut encore contribuer) à la réconciliation entre les frères ennemis. Curtius souligne la « portée politique » de la vie et de la pensée de Goethe, en lequel il voit un modèle pour l'Europe à (re)construire : « Si la France veut vraiment s'assimiler Goethe tout entier et non pas le filtrer, il faut qu'elle choisisse de considérer l'Allemagne sous un angle nouveau¹⁶³. » De la même manière, évoquant « Goethe l'universel », André Suarès voit en lui le « plus

¹⁵⁷ Voir Ernst Robert CURTIUS, « Goethe ou le classique allemand », *La Nouvelle Revue française*, n° 222, mars 1932, p. 321-350.

¹⁵⁸ « Goethe » [1932], *EC*, p. 706 et Paul VALÉRY, « Discours en l'honneur de Goethe » [1932], in *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 538.

¹⁵⁹ Thomas MANN, « Liberté et Noblesse », *La Nouvelle Revue française*, n° 222, mars 1932, p. 358-367. Il s'agit d'un extrait de l'essai *Goethe und Tolstoï*, publié en 1921 et traduit pour *La NRF* par Félix Bertaux.

¹⁶⁰ Ernst Robert CURTIUS, « Goethe ou le classique allemand », art. cit., p. 347 : « Il serait vraiment regrettable que la France, en rendant un hommage à Goethe, ne s'adressât qu'à l'homme, et non pas en même temps à l'Allemand. »

¹⁶¹ « Goethe » [1932], *EC*, p. 707.

¹⁶² Ernst Robert CURTIUS, « Goethe ou Le classique allemand », art. cit., p. 330.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 328.

grand des Européens », le promoteur de l'enrichissement par les différences : « Il n'y a de salut pour l'Europe que dans l'esprit de Goethe. Mais il n'est pas possible que cet esprit s'éteigne, puisqu'il est celui de l'Europe même, et que l'Europe ne serait qu'un mot vide sans lui¹⁶⁴. » Aux Décades de Pontigny, la même année, Denis de Rougemont prononce une conférence sur « Goethe médiateur ». Fidèle à l'esprit de l'écrivain de Weimar, voire à son souci de préserver la diversité, Rougemont affirme : « L'harmonie d'un tableau naît de l'opposition des tons : c'est une harmonie fédérale¹⁶⁵. » De façon emblématique, un mois après la sortie du numéro spécial de *La NRF*, la revue *Europe* publie à son tour un numéro entièrement consacré à Goethe, où sont recueillis les articles de plusieurs contributeurs allemands, parmi lesquels Hermann Hesse. Dans son article « Remerciement à Goethe » – traduction française de « Dank an Goethe », paru dans *Die Neue Rundschau* – il fait du génie allemand l'apôtre de l'universalité¹⁶⁶, en reprenant (indirectement) des idées chères au Gide des « Réflexions sur l'Allemagne » (1919) et de « L'Avenir de l'Europe » (1923). Remarquons au passage que c'est précisément à cette époque qu'Ernst Robert Curtius achève la traduction d'un choix d'essais politiques et critiques de l'écrivain, essentiellement tirés du volume *Incidences*. Le livre paraît en 1931 sous le titre *Europäische Betrachtungen* et Hesse en prend aussitôt connaissance. Dans son commentaire de juillet 1932, publié par le mensuel littéraire *Bücherwurm*, il considère le travail de Curtius « dieses Mannes [Gides] würdig¹⁶⁷ » [« digne de cet homme (Gide) »]. Même s'il avoue ne pas trop apprécier l'emploi du « Modewort “europäisch” », il trouve certains textes d'une « wunderbarer Lebendigkeit » [« merveilleuse vitalité »], où il reconnaît ses propres réflexions et pensées dans celles exprimées par cet esprit ferme et élevé qu'est à ses yeux André Gide¹⁶⁸.

« Français et Allemands peuvent-ils se comprendre ? » se demande Curtius dans un article publié dans *La Revue de Genève* en 1922. Si nous considérons les hommages à Goethe, nous serions tentés de répondre positivement, tant cette figure incarne, en deçà et

¹⁶⁴ André SUARÈS, « Goethe l'universel », *La Nouvelle Revue française*, n° 222, mars 1932, p. 388.

¹⁶⁵ Denis DE ROUGEMONT, « Goethe médiateur » (Décades de Pontigny, 8-18 septembre 1932), *Bulletin de l'Union pour la Vérité*, n° 3-4, décembre 1932-janvier 1933, p. 99-110.

¹⁶⁶ Goethe a toujours rejeté toute forme de nationalisme et ne peut donc, aux yeux de Hesse, être récupéré par la moindre idéologie : « Les patriotes qui cherchaient à employer comme munitions tous les biens de la nation s'aperçurent bientôt que Goethe était inutilisable à cette fin. » (Hermann HESSE, « Remerciement à Goethe », *Europe*, n° 28, 1932, p. 250).

¹⁶⁷ Hermann HESSE, « André Gide, *Europäische Betrachtungen* » [1931], in *Die Welt im Buch IV: Rezensionen und Aufsätze aus den Jahren 1926 – 1934*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2003, p. 301 (c'est nous qui traduisons).

¹⁶⁸ Hermann HESSE, « Eine Bibliothek der Weltliteratur » [1929], in *Gesammelte Schriften*, Zurich, Ex Libris, 1968, p. 319-321 (c'est nous qui traduisons).

au-delà de toute frontière, la possibilité d'une réconciliation franco-allemande. Mais l'interrogation que Curtius adresse à ses lecteurs est posée dans un moment historique fortement marqué par la crise de la Ruhr, qui fait éclater les tensions assoupies et transforme le dialogue en confrontation. Si en 1932 les écrivains de France et d'Allemagne se trouvent rassemblés dans une opposition commune à l'hitlérisme montant, la décennie précédente est caractérisée par des phases alternées de rapprochement et d'éloignement, dans une oscillation perpétuelle entre la sphère de la culture et celle du politique, où se jouent des luttes économiques et territoriales. L'article de Curtius est emblématique de la fragilité de l'équilibre international, secoué par l'application des sanctions prévues par le Traité de Versailles. Dans un moment de pessimisme et de profond découragement, l'universitaire allemand conclut à l'impossibilité d'une entente et accuse la France d'être la seule responsable de l'état actuel des choses. Si cet article ne parvient pas à ébranler ses bonnes relations avec Gide, il cause néanmoins une tension profonde entre les deux intellectuels. En décembre 1922, celui-ci écrit à Félix Bertaux pour le féliciter de son article, publié dans le numéro du périodique où paraît celui de Curtius ; à cette occasion, il fait part à son correspondant de l'agacement qu'il a éprouvé à la lecture de ce dernier : « [Il] m'a été douloureux à lire – comme il a dû lui être douloureux à écrire. J'y répondrai peut-être (dans *La Revue de Genève*) – mais j'ai grand peur de m'envenimer¹⁶⁹. » Quelques jours plus tard, hanté par l'idée de *devoir* répliquer aux propos abrupts de son ami – « Force est de vous répondre¹⁷⁰ » – il lui adresse une lettre empreinte de tristesse, et en même temps, d'indignation. Gide commence par reconnaître qu'il n'a pas lu l'article de Pierre Mille auquel celui de Curtius était censé répondre. Mais cela n'a pas d'importance : il sait avec certitude que la dureté des propos de son ami tient au discours tracé par son interlocuteur. À cette (prudente) attestation d'estime – Gide se dit convaincu de la bonne foi de Curtius – fait suite un plaidoyer en faveur des particularismes nationaux, qui débouche pourtant sur l'affirmation d'une pleine responsabilité de l'Allemagne dans l'ouverture des hostilités : « Et maintenant vous venez nous dire : le coup est parti tout seul ; ou même : vous nous avez poussés ! Laissez donc. Canon si bien chargé devait partir¹⁷¹. » Une accusation qu'il prend toutefois soin de ne pas généraliser, soucieux qu'il est de ne pas s'aliéner l'affection de son

¹⁶⁹ Lettre d'André Gide à Félix Bertaux, 21 décembre 1922, citée par Landry CHARRIER, « Une amitié à l'épreuve de la crise de la Ruhr : Gide, Curtius et *La Revue de Genève* (décembre 1922-janvier 1923) », *Chroniques allemandes*, n° 11, 2006-2007, p. 274.

¹⁷⁰ Lettre d'André Gide à Ernst Robert Curtius, 25 décembre 1922, *Deutsch-Französische Gespräche*, *op. cit.*, p. 65.

¹⁷¹ Lettre d'André Gide à Ernst Robert Curtius, 23 décembre 1922, *ibid.*, p. 64.

correspondant. La lettre se conclut sur quelques considérations au sujet de l'« *indéfinition* de l'Allemagne¹⁷² » : l'impossibilité de tracer avec précision les contours de son « caractère » – Gide s'appuie beaucoup sur la psychologie des peuples – est ce qui l'attire le plus envers ce pays, si différent du sien. Outré par les propos de Curtius, qui ne semble pas croire à la *complémentarité* des peuples, il conclut sur un ton amer : « Si nous commençons, en Europe, à ne plus vouloir comprendre et admettre que nos semblables, [...] c'en est fait de la culture¹⁷³. » De son côté, l'universitaire allemand est tout naturellement affligé par le courrier de Gide. Après lui avoir répondu – ce qu'il fait dans une lettre datée 2 janvier 1923¹⁷⁴ – il s'adresse à Charles Du Bos, auquel il essaie d'expliquer les difficultés de la tâche qu'il s'était senti obligé d'accomplir à l'invitation de de Traz :

Je ne sais pas si vous avez vu mon article sur les relations franco-allemandes dans le dernier numéro de la *Revue de Genève*. À mon grand chagrin, Gide s'en est montré peiné. Je ne puis l'attribuer qu'à un malentendu. [...] Mais j'ai pris tout soin [...] de marquer la différence de plan entre le domaine purement spirituel de Pontigny et la sphère plus terrestre et épineuse des relations politiques et psychologiques de nos deux pays. C'est pourquoi j'éprouve du chagrin à voir que Gide semble confondre ces deux plans. Je lui ai d'ailleurs écrit à ce sujet et j'espère pouvoir croire que vous comprendrez mes intentions en vous rendant compte des difficultés extrêmement graves où m'expose ma situation de bon Allemand, de bon Européen et d'ami de la France¹⁷⁵.

Or, dans cette lettre, écrite très peu de temps après les « crises » de décembre 1922 – celle de la Ruhr et celle avec son correspondant – Curtius s'efforce de préciser la nature du désaccord : Gide semble « confondre » deux plans, le plan « purement spirituel » de Pontigny et celui, plus « épineux » des relations politiques entre les deux pays. Cette distinction, pour schématique qu'elle soit, est en réalité fondamentale pour comprendre le rôle que Gide souhaite jouer dans cette Europe en pleine construction. S'il décide finalement de ne pas publier sa réponse à Curtius – qui devait figurer dans le sommaire de *La Revue de Genève* de février¹⁷⁶ – cette escarmouche est révélatrice de sa manière de considérer le rôle et la

¹⁷² *Ibid.*

¹⁷³ *Ibid.*

¹⁷⁴ Lettre d'Ernst Robert Curtius à André Gide, 2 janvier 1923, citée par Landry CHARRIER, « Une amitié à l'épreuve de la crise de la Ruhr : Gide, Curtius et *La Revue de Genève* (Décembre 1922-Janvier 1923) », art. cit., p. 284-285.

¹⁷⁵ Lettre d'Ernst Robert Curtius à Charles Du Bos, 5 janvier 1923, in *Deutsch-Französische Gespräche*, *op. cit.*, p. 190-191.

¹⁷⁶ Le 8 janvier il fait part de sa décision à Robert de Traz (voir Landry CHARRIER, « Une amitié à l'épreuve de la crise de la Ruhr : Gide, Curtius et *La Revue de Genève* (Décembre 1922-Janvier 1923) », art. cit., p. 286) et le communique le même jour à Curtius (Lettre d'André Gide à Ernst Robert Curtius, 8 janvier 1923, *Deutsch-Französische Gespräche*, *op. cit.*, p. 66).

fonction de l'homme de Lettres dans le champ des relations internationales, tant « spirituelles » que politiques.

Dans sa lettre du 23 décembre 1922, Gide pose la nécessité de la « discrétion » dans le domaine politique, qui lui apparaît « naturel et fatal¹⁷⁷ ». En affirmant sa méfiance naturelle envers l'Histoire, il envisage le rapprochement franco-allemand sur un plan que Curtius qualifie de « spirituel » : d'un côté, un pays riche « d'une force d'expansion et prolifération prodigieuse », de l'autre sa patrie, « un peuple clairsemé, sclérosé, mal organisé¹⁷⁸ ». Pour l'écrivain, l'entente et la compréhension réciproque, passent par le rapprochement des « génies » de part et d'autre du Rhin. Le rôle de l'intellectuel, donc, est d'échapper aux aléas de l'Histoire pour mettre en œuvre le mécanisme de la *complémentarité*, opérant par élection, en dehors de l'épisodique et du contingent. Le point de vue « politique, économique, industriel¹⁷⁹ », ainsi que le souligne Claude Foucart, « n'est abordé que dans le sillage de la question culturelle¹⁸⁰ » : le propos de Gide est de construire le « sentiment d'un intérêt commun¹⁸¹ », en mettant de côté les problèmes liés à la mise en pratique des conditions prévues par le Traité de Versailles. Cela dit, il faut quand même admettre que l'écrivain ne néglige pas complètement les événements de son époque. En 1924, lorsqu'une reprise des relations économiques s'amorce, aboutissant à la création de l'Entente internationale de l'Acier, il se félicite avec Curtius de voir une « orientation nouvelle de la politique » qui semble poser un terme au long « silence » qu'il s'était imposé et que, d'une certaine manière, il avait imposé à son correspondant : « Les voix, étouffées depuis si longtemps, vont-elles enfin pouvoir se faire entendre¹⁸² ? » Après l'incident de 1922, Curtius avait beaucoup insisté sur la nature (essentiellement) culturelle des rapports entre la France et l'Allemagne, en prenant bien soin de ne pas s'aliéner l'amitié de son correspondant par des incursions dans le politique que celui-ci jugerait maladroit. Mais cette lettre de Gide, à deux ans de distance, le pousse à prendre la parole à propos du renouvellement politique qui se prépare, et dans lequel il place ses espoirs pour le futur de l'Europe (et de l'Allemagne) :

¹⁷⁷ Lettre d'André Gide à Ernst Robert Curtius, 23 décembre 1922, *Deutsch-Französische Gespräche*, *op. cit.*, p. 63.

¹⁷⁸ *Ibid.*

¹⁷⁹ Nous reprenons les trois adjectifs choisis par Gide dans « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 33.

¹⁸⁰ Claude FOU CART, « Le conflit du "spirituel" avec le "psychologique" et le "politique". André Gide et Ernst Robert Curtius entre 1923 et 1924 », in Jean-Yves DEBREUILLE, Victoire Martin-SCHMETS et Pierre MASSON (éds), *Lectures d'André Gide. Hommage à Claude Martin*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1994, p. 196.

¹⁸¹ « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 34.

¹⁸² Lettre d'André Gide à Ernst Robert Curtius, 16 mai 1924, in *Deutsch-Französische Gespräche*, *op. cit.*, p. 75.

Le chapitre de Fabre-Luce dans *La NRF* m'a beaucoup impressionné. Et les élections ! On est tellement habitué à vivre sous le poids de fer de la réaction qu'on ose à peine croire à l'esprit nouveau qui semble se faire jour. Et pourtant ! Il est permis d'espérer et je le fais de grand cœur¹⁸³.

Mais Gide allait-il si loin ? Les propos de Curtius, exprimant ici son désir de voir la gauche au pouvoir, font indirectement écho à l'article de Jacques Rivière pour le *Luxemburger Zeitung*, « Une coopération européenne ? ». Le directeur de *La NRF* commente les événements récents, permettant, enfin, « de respirer un peu » : la politique de Poincaré est sortie fort compromise des débats parlementaires, ce qui offre l'occasion de « rétablir la paix et les échanges » à travers une étroite collaboration « des industries française et allemande¹⁸⁴ ». Rivière apparaît attaché à une construction européenne davantage par le biais des *intérêts* que par celui des *amitiés*, et en cela, tout comme Curtius, il s'éloigne de Gide. En 1922 comme en 1924, c'est encore par la voie « spirituelle » que celui-ci considère la reprise des relations franco-allemandes. Si son correspondant allemand croit en une politique de remise en cause des sanctions définies par le Traité de Versailles, Gide s'accroche aux valeurs intellectuelles de l'« esprit de Pontigny » en refusant de s'engager dans le débat socio-économique, ainsi que Curtius le souhaitait.

Grand défenseur d'une ligne européenne modérée, loin de l'internationalisme de *Clarté*, Curtius compte beaucoup sur Gide – et sur sa renommée – auquel il attribue un rôle de premier plan dans l'entreprise de réconciliation franco-allemande. À ses yeux, l'écrivain français incarne un modèle d'ouverture vers lequel tendre : sa sensibilité aux « *Zuströme der germanischen und der slawischen Welt*¹⁸⁵ » [« aux confluent du monde germanique et du monde slave »] fait de lui le *pionnier* d'une sensibilité nouvelle qui transcende les frontières nationales. En 1922, Curtius revient sur cette idée par la publication de l'article « Über André Gide » (*Die Neue Rundschau*, 1922), où celui-ci est considéré comme « [die] weltbürgerliche Ausdrucksform des europäischen Geistes¹⁸⁶ » [« [le] porte-parole de l'esprit européen »].

¹⁸³ Lettre d'Ernst Robert Curtius à André Gide, 21 mai 1924, *ibid.*, p. 76. Curtius fait ici référence à l'article « Sur l'idée de victoire » (*La Nouvelle Revue française*, n° 128, mai 1924, p. 538-576) où, à la veille des élections législatives en France, Fabre-Luce proclame une révision du Traité de Versailles en s'appuyant sur l'idée d'une *responsabilité partagée* entre la France et l'Allemagne (Yaël DAGAN, *La NRF entre guerre et paix (1914-1925)*, *op. cit.*, p. 311-318).

¹⁸⁴ Jacques RIVIÈRE, « Une Communauté européenne ? », *Luxemburger Zeitung*, 9 septembre 1924, in Jacques RIVIÈRE, *Une conscience européenne (1916-1924)*, *op. cit.*, p. 248-253.

¹⁸⁵ Ernst Robert CURTIUS, *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich* [1918], Potsdam, G. Kiepenheuer, 1920, p. 45 (c'est nous qui traduisons).

¹⁸⁶ Ernst Robert CURTIUS, « Über André Gide », *Die Neue Rundschau*, t. I, n° 1, janvier 1922, p. 536 (c'est nous qui traduisons).

Emblématique s'il en est du génie de son peuple [« überfranzösisch »], il incarne au mieux son nécessaire dépassement. Ainsi, son classicisme représente admirablement « der gemeinsame europäische Seelenhorizont » [« l'horizon commun aux âmes européennes »]. Plus largement, son art est un « Weltkunst¹⁸⁷ » [« art mondial »], franchissant tout cadre politique et culturel artificiellement échafaudé. Si Gide a pu être froissé par l'attitude de son correspondant à l'égard du débat politique, l'universitaire allemand, de son côté, a probablement été déçu par la prudence excessive de son interlocuteur. Au fil de leur correspondance, la réserve dont témoigne notre auteur face à l'actualité brûlante achève d'éteindre le zèle de Curtius. « J'attends le plus grand profit, je vous l'ai dit, de cette reprise de contact avec l'Allemagne¹⁸⁸ », écrit Gide à son correspondant à la veille de son départ pour Berlin. Mais celui-ci semble ne pas partager le même enthousiasme : tout ce pour quoi ils ont longtemps travaillé, un effort sincère de compréhension et de collaboration réciproque – « eine ehrliche prinzipielle Bemühung um gegenseitiges Verstehen und Zusammenarbeiten » –, pourrait bien un jour se réaliser, mais pour l'instant, par cet été de pluie incessante, le pessimisme l'emporte¹⁸⁹. Dans sa lettre à Curtius datée du 27 mai 1932, Gide admet qu'une distance insidieuse s'est à leur insu installée entre eux : « Le chemin que nos esprits ont fait depuis notre dernière rencontre nous ne l'avons pas fait l'un et l'autre dans le même sens¹⁹⁰. » Christoph Dörge a certes raison d'affirmer que la fascination de Gide pour le communisme creuse un gouffre entre les deux correspondants¹⁹¹ ; il n'en demeure pas moins que les propos de l'auteur constituent bien plus qu'une simple référence à ses passions politiques. C'est bien de la question européenne dont il s'agit ici, une question que les deux intellectuels ont interprétée chacun selon sa sensibilité, l'un selon la voie de l'« esprit », l'autre selon la voie de la « réalité¹⁹² ». À la fin de 1932, au moment où Gide formule ces considérations, il est déjà trop tard : quelques mois seulement et tous les efforts

¹⁸⁷ Ernst Robert CURTIUS, « Europäischer Geist und französische Literatur » [1924], in *Französischer Geist im neuen Europa*, op. cit., p. 304-305.

¹⁸⁸ Lettre d'André Gide à Ernst Robert Curtius, 10 avril 1927, in *Deutsch-Französische Gespräche*, op. cit., p. 86.

¹⁸⁹ Lettre d'Ernst Robert Curtius à André Gide, 20 août 1931, *ibid.*, p. 117 : « Dennoch steht auch für mich persönlich dieser Sommer unter dem Zeichen der Depression, zu der ewige Regen das Seine beiträgt. » « Néanmoins, pour moi personnellement, cet été est aussi marqué par la dépression, à laquelle s'ajoute la pluie éternelle. » (C'est nous qui traduisons).

¹⁹⁰ Lettre d'André Gide à Ernst Robert Curtius, 27 mai 1932, *ibid.*, p. 130.

¹⁹¹ Christoph DÖRGE, « Avec Goethe, contre Berlin : l'image de l'Allemagne chez Curtius et Gide », in Jeanne BEM et André GUYAUX (éds), *Ernst Robert Curtius et l'idée d'Europe*, Actes du Colloque de Mulhouse et Thann (29, 30 et 31 janvier 1992), Paris, Honoré Champion, 1995, p. 212.

¹⁹² Nous reprenons le titre de l'article de Claude FOUCART, « L'esprit et la réalité : Curtius, Gide et Goethe en 1932 », *BAAG*, n° 126-127, avril-juillet 2000, p. 335-350.

tentés des deux côtés du Rhin visant à tracer les grandes lignes d'un avenir culturel *commun*, voire européen – au-delà des différences – s'avèreront tout à fait inutiles.

En dépit des grands bouleversements marquant la décennie 1920-1930, Gide est toujours demeuré fidèle à l'idée d'une « Europe des esprits », d'une « République des Lettres » supranationale. Il ne faut pas entendre cette expression au sens que Julien Benda lui attribue dans son célèbre essai *La Trahison des clercs* (1927), ni d'ailleurs au sens éminemment sociologique de « champ intellectuel » que lui attribue, plus récemment, Pierre Bourdieu. Il faut plutôt revenir à sa signification première, voire à la « *respublica literaria* » des humanistes, où l'expression indique, généralement, une collaboration *pro communi utilitate*¹⁹³. Sans prétendre ici tracer les contours de cette notion complexe, nous souhaitons en souligner un des caractères fondamentaux : la « République des Lettres » est par nature *intempestive*, elle prétend s'émanciper du *diktat* du présent, des pressions temporelles – c'est-à-dire politiques – immédiates. Comme on l'a vu, Gide poursuit ce propos avec acharnement, en tissant un dense réseau de relations avec les grands noms de son époque : l'axe franco-allemand apparaît à ses yeux comme le pilier sur lequel bâtir une nouvelle union, avant tout culturelle. Récurrente dans sa pensée depuis les années de guerre, la réconciliation entre les ennemis de Verdun lui apparaît essentielle. Elle l'est également pour Jean Giraudoux, l'auteur de *Siegfried et le limousin* (1922), « une sorte de petit pamphlet pour attirer l'attention d'un certain public français sur la nécessité de reprendre contact avec l'Allemagne littéraire¹⁹⁴. » Dans l'entre-deux-guerres, la réflexion critique et l'imagination littéraire – comme l'exemple de Giraudoux le démontre – sont profondément marquées par la recherche d'un dialogue franco-allemand, apparaissant comme le prélude à une entente plus large, comprenant les autres pays du Vieux Continent. Au-dessus du *contingent* et au-dessus des nations, c'est ainsi que Gide conçoit son idée de l'Europe, née des cendres de la Grande Guerre. Gide, homme sans frontières¹⁹⁵ ? Ce partisan du dialogue entre les différentes cultures a toujours recherché l'entente entre les hommes indépendamment des pays, mais il n'a jamais oublié qu'en passant le Rhin, c'est une barrière le menant sur un autre territoire qu'il franchissait. Par-delà les nations, certes, mais sans en

¹⁹³ Voir Antoine COMPAGNON (éd.), *La République des Lettres dans la tourmente (1919-1939)*, *op. cit.*, p. 9-14.

¹⁹⁴ Jean GIRAUDOUX, *Siegfried et le limousin* [1922], in *Œuvres romanesques complètes*, t. I, édition publiée sous la direction de Jacques Body, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1990.

¹⁹⁵ Nous reprenons de manière critique une expression employée par Pierre MASSON dans son article « Gide et les frontières intérieures », in Christine AMSTRONG et Jocelyn VAN TUYL (éds), *Gide à la frontière*, Actes du colloque de Denison University (Ohio, États-Unis, juin 2012), *BAAG*, n° 177-178, janvier-avril 1988, p. 17-30.

oublier les confins. L'Europe de Gide apparaît comme un questionnement portant sur la culture et la civilisation – passées, présentes et futures – qui se définissent et s'enrichissent au fil du dialogue transnational, tel un espace vécu dont, tout au long de sa vie, il traverse sans cesse les frontières intérieures et extérieures. C'est sur cet espace, et sur ses limites, qu'il convient à présent de nous interroger.

3. Frontières de l'Europe

« La génération dont je fais partie était casanière » – écrit Gide dans « L'Avenir de l'Europe » (1923) – « elle ignorait beaucoup l'étranger, et loin de souffrir de cette ignorance, était prête à s'en glorifier¹⁹⁶. » Qui sont ces « casaniers » qui n'ont pas le recul nécessaire pour juger de l'Europe ? Sans doute pas Valéry, Claudel, Giraudoux, Larbaud ou Gide lui-même. Aux yeux de la génération montante, celle de Sartre notamment, celui-ci incarne le prototype même du grand voyageur fin de siècle, ayant fait du mouvement, de la découverte, le principe même de son existence¹⁹⁷. Les « casaniers » sont les Barrès et les Massis, auxquels Gide fait allusion de manière directe – « La Terre et les morts » – et indirecte – « l'histoire de la femme de Loth¹⁹⁸ ». En prenant conscience, au moment de la publication des *Déracinés* (1897), que « ces gens-là [le] suppriment » et « qu'il n'a de raisons d'être qu'en s'opposant à eux¹⁹⁹ », l'écrivain a très tôt « pris le parti de voyager²⁰⁰ », en plaidant pour l'ouverture et le mouvement, contre la clôture et la fixité. Gide considère le voyage à la fois comme le fondement de son esthétique et comme une forme d'opposition aux tenants du culte de la nation, ayant « la haine large et l'amour étroit²⁰¹ ». En 1918, dans ses *Feuillets*, il s'en prend à certains « mots spécifiquement français » :

« Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir demeurer en repos, dans une chambre. »
« Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux. »
« Que diable allait-il faire dans cette galère ? »
« Cultivons notre jardin. »

¹⁹⁶ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 26.

¹⁹⁷ Jean-Paul SARTRE, *Carnets de la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 396 et s.

¹⁹⁸ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 26. « La Terre et les Morts (sur quelles réalités fonder la conscience française) » est le titre d'une conférence prononcée par Maurice Barrès en 1899 (Version en ligne : <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54482341/f1.image>> [consultée le 27 septembre 2017]). Dans la Bible, la femme de Loth est une figure présente dans le Livre de la Genèse, et qui se transforme en statue de sel après s'être retournée vers Sodome.

¹⁹⁹ *Correspondance Gide-Rouart*, t. I, 27 novembre 1897, p. 425-426.

²⁰⁰ « À propos des *Déracinés* de Maurice Barrès » [1898], *EC*, p. 4.

²⁰¹ *Jl*, *Feuillets* 1918, p. 1089.

« Comment peut-on être persan ? »
« L'homme... porte toujours le châtimeut d'avoir voulu changer de place. »
(Ironique chez Baudelaire)
« La terre et les morts. »
« Fallait pas qu'il y aille. »
Etc²⁰².

Pierre Masson a bien raison de parler d'une « politique du voyage²⁰³ ». Pour l'écrivain, ainsi que pour les personnages de ses œuvres – nous songeons en particulier au Ménalque des *Nourritures terrestres* (1897) – *partir* est une manière de s'enrichir, de mieux se connaître, au contact de l'autre. En refusant le nationalisme borné de Barrès, Gide a depuis toujours cherché *ailleurs* que dans la terre qui l'a formé de quoi se nourrir, ainsi qu'il a souligné la nécessité pour l'artiste de sortir des sentiers battus. Dans « Nationalisme et littérature » (1909), il engage les néo-latins, tenant d'un classicisme fermé, à admettre qu'il faudrait s'en prendre à ces « terres nouvelles – sans être moins Français pour cela²⁰⁴ ». Le jeu avec la double signification du mot « culture » lui permet d'intervenir dans le débat de ce début de XX^e siècle, tout en préservant le caractère général, sinon intemporel, d'une vérité sur l'art. Dans son *Journal*, il développe la même idée, au fil d'un commentaire sur son article « Chronique générale. Seconde visite de l'interviewer » (1905) :

Qui osera affirmer qu'en notre race les éléments latins sont les plus forts ? – ou non point simplement les plus loquaces, et cela pour de très simples raisons. Ce qui ne s'est pas encore exprimé n'est pas moins important pour être moins précoce ; simplement il est plus difficile d'inventer que d'imiter. On se fait fort du passé ; la belle avance ! Barrès est de ceux-là : fortement adossé ; immobile²⁰⁵.

C'est là un principe fondamental du *credo* esthétique gidien, auquel les propos d'Édouard, dans *Les Faux-monnayeurs* (1926), font écho : « En art, et en littérature en particulier, ceux-là seuls comptent qui se lancent vers l'inconnu. On ne découvre pas de terre nouvelle sans consentir à perdre de vue, d'abord et longtemps, tout rivage²⁰⁶. »

« Pionnier appelé à déplacer les frontières » – comme le rappelle Jean-Michel Wittmann – Gide souhaite l'être sur différents plans : moral – en raison de sa *différence* –,

²⁰² *Ibid.*, p. 1096.

²⁰³ Pierre MASSON, « Politique du voyage chez André Gide », repris dans *Le Disciple et l'insurgé. Roman et politique à la Belle Époque*, op. cit., p. 219-240.

²⁰⁴ « Nationalisme et littérature (troisième article) » [1909], *EC*, p. 196-199.

²⁰⁵ *J1*, 25 août 1905, p. 477.

²⁰⁶ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 435.

politique et esthétique – en lutte contre Barrès et Maurras²⁰⁷. Mais l’exploration des terres lointaines est surtout une marque distinctive de sa personnalité, qu’il explique par sa double provenance géographique (« fils d’un père uzétien et d’une mère normande²⁰⁸ »). Très tôt, le voyage s’impose à lui comme un mode de vie, le conduisant à sillonner sans cesse le Vieux Continent, et à le quitter également, pour ses incursions en Afrique notamment, ou encore en Russie. Il est pour ainsi dire impossible de tenir le compte des mouvements de Gide²⁰⁹, dont l’existence procède selon un rythme pendulaire entre Cuverville – où réside le plus volontiers Madeleine – et divers points de France, d’Europe, voire du monde. L’un de ses premiers voyages solitaires à l’étranger le conduit à Munich, en Allemagne (1892), où sa cousine refusera toujours de l’accompagner. Dès lors, peu à peu, son univers s’élargit : l’Espagne, qu’il décrit comme la découverte d’une « chose délicieuse²¹⁰ », l’Afrique du Nord, d’où il revient avec un « secret de ressuscité²¹¹ », et ensuite l’Italie, où il se montre plus sensible au charme de Florence qu’à la beauté monumentale de Rome²¹². Par définition, le pionnier est celui qui se lance le premier, ouvrant la voie à d’autres dans un territoire inexploré, sans jamais reculer. Or, de ce point de vue, la posture de Gide est quelque peu paradoxale, car il se déplace surtout en fonction des personnes et des circonstances : il aime aller là où quelqu’un – Mme Mayrisch, à Colpach, Paul Desjardins à Pontigny – ou quelque chose – en 1932, il effectue six séjours en Allemagne pour suivre les débuts au théâtre de son *Œdipe* – l’attend. Celui qui, comme Édouard, se refuse d’être un « côtoyeu[r]²¹³ » ne s’est jamais aventuré ni trop à l’Ouest, ni trop à l’Est, ce qu’il finit par regretter à la fin de sa vie. En 1946, exprimant une profonde lassitude, il confie à Jean Lambert : « l’Inde, la Chine... Il est trop tard²¹⁴. » Dans son *Journal*, il s’explique longuement sur ce point et déplore le manque d’un « entraîneur » qui aurait pu le conduire loin :

Ah ! lever l’encre, et pour n’importe où ! Pourquoi, comment me suis-je laissé retenir si longtemps, durant ma jeunesse ! [...] Que n’ai-je rencontré, vers vingt ans, celui qui

²⁰⁷ Voir Jean-Michel WITTMANN, « En être, ou ne pas en être : Gide face aux terres “en marge des cultures, barbares et méconnues” », in Christine AMSTRONG et Jocelyn VAN TUYL (éds), *Gide à la frontière, op. cit.*, p. 179-190.

²⁰⁸ « À propos des *Déracinés* de Maurice Barrès » [1898], *EC*, p. 4.

²⁰⁹ Pierre MASSON, « Chronologie des voyages d’André Gide », *BAAG*, n° 61, janvier 1984, p. 95-105. Version en ligne : <<http://www.gidiana.net/Voyages.htm>> [consultée le 2/09/2017].

²¹⁰ Lettre d’André Gide à Pierre Louÿs, 4 février 1893, citée dans Jean DELAY, *La Jeunesse d’André Gide*, t. II, *op. cit.*, p. 219.

²¹¹ *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 293.

²¹² Voir, par exemple, *J1*, Feuilles de route (1895-1896), p. 213.

²¹³ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 435.

²¹⁴ Jean LAMBERT, *Gide familial* [1958], Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2000, p. 86.

m'aurait entraîné ! que j'aurais accompagné jusqu'au bout du monde. [...] Qu'eussent été mes *Nourritures*, si j'avais su promener ma faim jusqu'aux Tropiques²¹⁵ ?

La frontière géographique est ici également psychologique : Gide ressent l'appel des « Tropiques », mais est retenu par la peur du « trop loin », d'où la nécessité d'un ami prêt à le conduire où il n'a pas le courage d'aller seul. Mais, même en bonne compagnie, Gide est-il vraiment prêt à voyager « partout²¹⁶ », comme le déclare Jérôme à la sédentaire Alissa ?

En février 1914, l'écrivain écrit une lettre à Mme Mayrisch pour lui proposer un voyage en Asie mineure :

Mais, chère amie, je vais vous faire un aveu terrible : c'est que la Grèce ne m'attire pas du tout (pour le moment du moins). Si vous tenez absolument à la Grèce, c'est en Grèce que nous irons et ce sera très beau tout de même ; pourtant c'est un peu plus au nord et un peu plus à l'est que cinglent tous mes désirs. [...] Oh ! dites-moi que, vous aussi, c'est à Brousse, à Troie ! à Koniah !!, à Smyrne, à Angora peut-être, que vous voulez aller ! Je me persuade que c'est là ce qu'il nous faut²¹⁷.

Le 25 avril, Gide, Henri Ghéon et Aline Mayrisch quittent Paris et arrivent à Constantinople trois jours plus tard. L'enthousiasme du voyageur s'éteint dès qu'il foule le sol turc. Le 12 mai, Madeleine écrit à Valéry pour lui donner des nouvelles de son mari, profondément déçu par sa visite de la capitale²¹⁸. « La Marche turque » – titre du récit publié dans *La NRF* d'août 1914 – le confirme : « Joie de quitter Constantinople, qu'il appartient à d'autres de louer²¹⁹. » Mais si Gide affiche ici la volonté de se démarquer d'une certaine littérature, tout le voyage constitue une profonde déception. Comme le remarque Auguste Anglès, l'écrivain « semble s'être imaginé que l'Asie Mineure lui rendrait ses joies d'Afrique du Nord²²⁰ ». Or, de toute évidence, l'Algérie bat largement la Turquie : « Mais combien ces montagnes sont moins belles, et de couleur et de formes, que les monts de l'Hamar Khadou ; combien moins belle que le désert, cette plaine ; moins beaux ces arbres que les palmiers, et que les Arabes ces Turcs²²¹ ». Gide fait plusieurs allusions à la laideur des Turcs – « [le] peuple est laid » ; « rien que de hideux visages²²² » – et formule cette considération caustique : « Le costume turc est

²¹⁵ *J2*, 30 décembre 1929, p. 175-176.

²¹⁶ *La Porte étroite* [1909], *RRI*, p. 834.

²¹⁷ *Correspondance Gide-Mayrisch*, 25 février 1914, p. 104.

²¹⁸ *Correspondance Gide-Valéry*, 12 mai 1914, p. 729-730.

²¹⁹ « La Marche turque », *J1*, p. 768. Gide fait ici allusion à Loti, et à Barrès, qui vient lui aussi de se rendre en Turquie.

²²⁰ Auguste ANGLÈS, *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue française*, t. III, Paris, Gallimard, 1986, p. 380.

²²¹ « La Marche turque », *J1*, p. 779.

²²² *Ibid.*, p. 769 et p. 772.

ce qu'on peut imaginer de plus laid ; et la race, vraiment, le mérite²²³. » Le terme race, conformément à l'usage de l'époque, revient souvent sous sa plume. Gide s'en prend au mélange des civilisations : « Rien n'est jailli du sol ; rien d'autochtone ne se retrouve au-dessous de cette écume épaisse que font le frottement et le heurt de tant de races, d'histoires, de croyances et de civilisations. » À propos de Koniah – « “le clou” du voyage²²⁴ » – il reprend cette idée : « Ce que j'ai vu de plus hybride, de plus vulgaire et de plus laid, depuis que je suis en Turquie [...]. Ici tout est sali, gauchi, terni, adultéré²²⁵. » À la dépréciation de l'Orient anatolien fait suite l'exaltation de la Grèce, un lieu qui pourtant ne l'attirait point au moment du départ. La Turquie lui apparaît ainsi comme l'étape idéale sur le chemin menant à la péninsule du Péloponnèse : le paysage étrange de la première prédispose l'âme à admirer la familiarité de la seconde. Les dernières lignes sont un véritable manifeste d'orgueil national :

Trop longtemps j'ai pensé, par amour de l'exotisme, par méfiance de l'infatuation chauvine et peut-être par modestie, trop longtemps j'ai cru qu'il y avait plus d'une civilisation, plus d'une culture qui pût prétendre à notre amour et méritât qu'on s'en éprît... À présent je sais que notre civilisation occidentale (j'allais dire : française) est non point seulement la plus belle ; je crois, je sais qu'elle est la *seule* - oui, celle même de la Grèce, dont nous sommes les seuls héritiers²²⁶.

De telles considérations ne sont pas sans surprendre de la part d'un auteur qui, quelques années auparavant, avait formulé en 1909 un éloge passionné du métissage. D'après André Alain-Morello, au moment du départ, Gide se trouve dans « les pires dispositions²²⁷ » personnelles, auxquelles s'ajoutent des conditions historiques défavorables. L'écrivain y fait une allusion discrète au début de son texte, lorsque la vue d'un « immense terrain vague entre Andrinopole et Tchataldja », lui inspire ce commentaire : « On s'étonne moins que les Turcs ne l'aient pas plus âprement défendu²²⁸. » Le souvenir de la guerre des Balkans est encore bien vif : les voyageurs entendent circuler « les bruits les plus inquiétants » et

²²³ *Ibid.*, p. 768. Lorsqu'il retrace le voyage en train à travers la Serbie, il formule cette considération, aussi caustique que celle citée sur les Bulgares : « Qu[']ils] sont laids ! On les dit xénophobes ; tout à leur aise ! » (*Ibid.*, p. 766).

²²⁴ *Correspondance Gide-Valéry*, 12 mai 1914, p. 729-730.

²²⁵ « La Marche turque », *J1*, p. 779.

²²⁶ *Ibid.*, p. 785-786.

²²⁷ André ALAIN-MORELLO, « Gide et le dialogue des cultures : relire *La Marche Turque* au XXI^e siècle », in Martine SAGAERT, Peter SCHNYDER (éds), *Actualités d'André Gide*, Actes du colloque international organisé au Palais Neptune de Toulon et à la Villa Noailles à Hyères (10-12 mars 2011), Paris, Honoré Champion, 2012, p. 155-166.

²²⁸ « La Marche turque », *J1*, p. 766-767.

observent partout des soldats²²⁹. Preuve en est la rencontre, dans le compartiment du train, d'un garçon qui « se déclare “jeune-Turc” de tout son cœur, et croit à l'avenir de [son pays]²³⁰ ». Au-delà du contexte historique, qui a certainement influencé l'auteur, il faut également considérer que ce séjour en Turquie est le vestige tardif et écourté du grand voyage vers Bagdad dont il n'avait cessé de rêver avec André Ruyters²³¹. En 1914, sa déception est si grande qu'il décide de faire demi-tour avant d'avoir rejoint la destination finale et de fait, après cette date, il ne poussera jamais plus loin dans cette direction. « Déception » est peut-être un terme trop vague dans ce contexte : le problème n'est pas que le pays ne soit pas aussi beau qu'il l'avait espéré, c'est qu'il est trop « *étrange*²³² ». Si ce n'est pas la première fois qu'une telle expérience intervient, nous touchons ici à une question essentielle, déterminant la définition d'une pédagogie du voyage. Pour l'écrivain, nous l'avons déjà souligné, le voyage est une manière de s'ouvrir au monde, et par là, de mieux se connaître. Dans le débat qui l'oppose à Barrès, il affirme la nécessité pour l'« homme fort » de se *dépays*er :

Et peut-être pourrait-on mesurer la valeur d'un homme au degré de dépaysement (physique ou intellectuel) qu'il est capable de maîtriser. [...] [Voilà] l'éducation que réclame l'homme fort, – dangereuse, il est vrai, éprouvante ; c'est une lutte contre l'*étranger* ; mais il n'y a éducation que dès que l'instruction modifie. – Quant aux faibles : enracinez ! enracinez²³³ !

Effectivement, c'est ce « dépaysement » même qu'il entend rechercher en Turquie, comme il l'écrit à Mme Mayrisch : « Je me sens un urgent besoin de m'aérer²³⁴ ». D'emblée, il n'éprouve que de l'incompréhension pour ce territoire, dans lequel il ne parvient pas à *se reconnaître* (c'est dans ce sens qu'il est « *étrange* »). Comme le souligne Pierre Masson, il y a un subtil équilibre à établir : un certain degré d'*étrangeté* – mot qui a chez Gide une signification particulière – est nécessaire pour éveiller le voyageur à lui-même, mais à

²²⁹ *Ibid.*, p. 777-778.

²³⁰ *Ibid.*, p. 767.

²³¹ Voir Michel LIOURE, « *La Marche turque* ou le renoncement au voyage », in Jean-Yves DEBREUILLE, Victoire MARTIN-SCHMETS et Pierre MASSON (éds), *Lectures d'André Gide. Hommage à Claude Martin*, op. cit., p. 109-122. Gide avait discuté avec Ruyters du projet de se rendre en Turquie avec Rouart ; Ruyters, qui avait déjà visité le pays, lui envoie un programme très détaillé de son voyage (*Correspondance Gide-Ruyters*, t. II, 15 juin 1913, p. 121-124).

²³² « *La Marche turque* », *Jl*, p. 778 : « Plus on va loin plus le pays devient étrange. »

²³³ « À propos des *Déracinés* de Maurice Barrès » [1898], *EC*, p. 7. Sur cette conception « élitiste » du déracinement nous aurons l'occasion de revenir (*infra*, p. 240).

²³⁴ *Correspondance Gide-Mayrisch*, 25 février 1914, p. 104.

condition qu'elle demeure dans les limites de l'assimilable²³⁵. « La Marche turque » est un texte fondamental pour la compréhension de l'itinéraire – géographique et intellectuel – de l'auteur, dans lequel est clairement illustré le concept de « point limite » : en éternel enfant prodigue, et en représentant de la civilisation occidentale, Gide affirme la nécessité, pour mieux réussir son retour sur le sol européen, de s'arrêter, de ne pas aller *au-delà*. Par rapport à ses autres récits de voyage, il pose pour la première fois la question du dialogue des cultures sur un plan problématique. Ainsi, comme l'a suggéré Thomas Cazentre, « La Marche turque » s'impose comme un moment crucial sur le chemin menant aux forêts de l'Afrique Noire²³⁶.

Ce n'est pas avec la volonté de dénoncer les abus coloniaux que Gide se rend au Congo et au Tchad. Les raisons de ce voyage, le plus lointain et le plus long qu'il n'ait jamais fait, sont multiples. À la première page du *Voyage au Congo*, l'écrivain s'est même plu à affirmer la nécessité « d'être là-bas » pour savoir ce qu'il allait « chercher là-bas²³⁷ ». Il s'agit essentiellement pour lui d'explorer un territoire inconnu et mystérieux – dont l'imaginaire a été nourri par la lecture de Conrad ainsi que par les récits d'Élie Allégret, le père de Marc – et de découvrir l'homme hors du contexte de la civilisation. Comme il le reconnaît dans ses entretiens avec Jean Amrouche, il est davantage captivé par l'exotisme de ces lieux que par les questions sociales : « J'étais attiré [...] par la race noire, [...] non déformée par le costume, la civilisation, les lois, [...]. J'espérais trouver là-bas [...] une humanité libre et naturelle²³⁸. » Ces mots expliquent sa déception lors de son arrivée à Brazzaville, où « rien n'y entre que tamisé²³⁹ » : Gide souhaite pénétrer dans l'arrière-pays africain, afin d'y découvrir « l'immense forêt vierge, la vraie²⁴⁰... » La première partie du *Voyage au Congo* est dominée par les références à la nature : l'auteur admire l'enchevêtrement des branches et des lianes – « [rien] de plus élégant que cet arachnéen réseau, d'apparence si fragile que l'on s'y aventure en tremblant²⁴¹ » – et s'intéresse surtout aux arbres, « extraordinairement plus grands que nos arbres d'Europe²⁴² ». Tout en reconnaissant à la terre africaine sa spécificité, il cherche souvent des similarités avec sa patrie :

²³⁵ Pierre MASSON, « Gide et les frontières intérieures », in Christine AMSTRONG et Jocelyn VAN TUYL (éds), *Gide à la frontière*, op. cit., p. 21-24.

²³⁶ Thomas CAZENTRE, *Gide lecteur. La littérature au miroir de la lecture*, Paris, Kimé, 2003, p. 333.

²³⁷ *Voyage au Congo* [1927], *SV*, p. 333.

²³⁸ Éric MARTY, *André Gide. Qui êtes-vous ? Avec les entretiens Gide-Amrouche*, op. cit., p. 263. Pour plus de détails, se reporter à la notice de Daniel Durosay (*SV*, p. 1194-1211).

²³⁹ *Voyage au Congo* [1927], *SV*, p. 345.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 336.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 437.

²⁴² *Ibid.*, p. 367.

À partir de Kuigoré, très belles roches de granit, et même formant de grands soulèvements parfois analogues à ceux de la forêt de Fontainebleau. Chaque fois que le paysage se forme, se limite et tente de s'organiser un peu, il évoque en mon esprit quelque coin de France ; mais le paysage de France est toujours mieux construit, mieux dessiné et d'une particulière élégance²⁴³.

Gide se veut observateur attentif du paysage, en notant dans les pages de son carnet de longues descriptions, qui témoignent le plus souvent d'une déception. L'adjectif « étrange » est connoté une nouvelle fois négativement et est utilisé en opposition à « européen » :

Passé la rivière (la Bodangué ?), durant un kilomètre ou deux la forêt est de nouveau des plus étranges et des plus belles. J'associe volontiers dans ce carnet ces deux épithètes, car le paysage vient-il à cesser d'être *étrange*, il rappelle aussitôt quelque paysage européen, et le souvenir qu'il évoque est toujours à son désavantage²⁴⁴.

Non seulement, Gide évoque à plusieurs reprises le « paysage européen » mais il ressent le besoin de faire allusion à toute une pléiade d'auteurs appartenant à la tradition littéraire et artistique du Vieux Continent. La lecture est évoquée dès la deuxième page du *Voyage au Congo* : « Je reprends, avec délices, depuis la fable I, toutes les fables de La Fontaine²⁴⁵. » Au cours de son séjour, il ne lit aucun ouvrage concernant l'Afrique, mais privilégie les *Sermons* de Bossuet, les pièces de Racine et de Corneille, ou encore Shakespeare, en anglais, et *Die Wahlverwandtschaften* [*Les Affinités électives*] de Goethe – « *leatherbound* », dans la belle édition que « [lui] avait donné[e] le comte Kessler²⁴⁶ ». Ces lectures permettent, au sein d'un espace sans repères, de maintenir un lien avec le Vieux Continent : voilà donc que les « [m]urs extraordinairement épais » d'une ville lui rappellent « les tombes étrusques d'Orvieto ou de Chiusi²⁴⁷ ». Ce qui est intéressant est que Gide semble rechercher un subtil équilibre entre littérature française et littérature étrangère, comme s'il souhaitait s'investir du rôle d'ambassadeur de l'Europe. À plusieurs reprises, il avoue n'avoir jamais aussi bien lu qu'en Afrique, pour suggérer, nous semble-t-il, que « pour bien comprendre », il faut « voir de l'étranger²⁴⁸ ».

²⁴³ *Ibid.*, p. 454.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 405.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 334.

²⁴⁶ *Ibid.* À ce propos, voir André ALAIN-MORELLO, « Lire Bossuet au Congo », in Christine AMSTRONG et Jocelyn VAN TUYL (éds), *Gide à la frontière, op. cit.*, p. 87-97.

²⁴⁷ *Voyage au Congo* [1927], *SV*, p. 505.

²⁴⁸ *Correspondance Gide-Schlumberger*, 10 décembre 1925, p. 800.

Même si le regard de l'écrivain reste plutôt tourné vers le paysage, tant naturel qu'urbain, sur lequel il s'exprime en subissant le conditionnement de ses références culturelles – une ville admirable lui apparaît « une sorte de Pompéi nègre²⁴⁹ » –, la part de l'observation des Africains n'est pas en reste. À la lecture de son récit, nous sommes frappés par certains de ses jugements sur la population locale, où la part du préjugé l'emporte. « Je ne les crois [les Noirs] pourtant capables que d'un très petit développement, » – écrit-il – « le cerveau gourde et stagnant le plus souvent dans une nuit épaisse²⁵⁰ ». Plus Gide s'enfonce dans ce territoire, plus il se persuade que ces gens-là ne sont pas comme *nous*, les Européens. Tout en condamnant la monstruosité des Blancs, qui s'acharnent sur cette « pauvre race opprimée », il rabaisse les Noirs dans une « bêtise, [...] comme celle de l'animal, [...] naturelle²⁵¹ ». Contrairement à ses voyages précédents, Gide ne cherche jamais à se rapprocher de la population locale : alors que dans *Amyntas* (1906), il souhaitait s'identifier aux Arabes, se placer à leur niveau, les Africains du Congo lui apparaissent toujours trop différents pour susciter en lui de la *sympathie*. Malgré ses ambiguïtés²⁵², *Voyage au Congo* témoigne de l'intérêt ethnologique que Gide portait à ces peuples, dont, au-delà de toute idée préconçue, il a essayé de comprendre les coutumes et les modes de vie. C'est à la frontière entre « les préjugés [et] l'appel vers l'autre monde²⁵³ » que se situent, par exemple, ces considérations sur la musique :

Mayoumba. – Lyrisme des payeurs, au dangereux franchissement de la barre. Les couplets et les refrains de leur chant rythmé se chevauchent. À chaque enfoncement dans le flot, la tige de la pagaie prend appui sur la cuisse nue. Beauté sauvage de ce chant semi-triste ; allégresse musculaire ; enthousiasme farouche²⁵⁴.

À travers son récit, l'écrivain reconnaît « la nécessité, mais aussi la difficulté, du dialogue entre cultures différentes²⁵⁵ ». Mais, par rapport à la Turquie, d'où il revient avec « dégoût²⁵⁶ », l'Afrique est une expérience profitable, car ce voyage est porteur d'un enseignement. Gide se montre alors sensible aux vertus du dépaysement et revient en France

²⁴⁹ *Voyage au Congo* [1927], *SV*, p. 441.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 421.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 589-590.

²⁵² Voir Walter PUTNAM, « Gide et le spectacle colonial », *BAAG*, n° 131-132, juillet-octobre 2001, p. 495-511.

²⁵³ André ALAIN-MORELLO, « Lire Bossuet au Congo », art. cit., p. 96.

²⁵⁴ *Voyage au Congo* [1927], *SV*, p. 339.

²⁵⁵ David ELLISON, « André Gide et la question de la culture, de Brazzaville à Moscou », in *La Littérature française au croisement des cultures*, Actes du colloque des 5-8 mars 2008 à l'Université Paris-Sorbonne, Genève, ADIREL, « Travaux de littérature », 2009, p. 377-384.

²⁵⁶ « La Marche turque », *J1*, p. 785.

avec le sentiment d'avoir appris quelque chose de plus sur lui-même et sur la culture européenne dont il s'est fait le représentant :

L'absence d'individualité, d'individualisation, l'impossibilité d'arriver à une différenciation, qui m'assombrissaient tant au début de mon voyage, et dès Matadi devant le peuple d'enfants tous pareils, indifféremment agréables, etc., et dans les premiers villages, devant ces cases toutes pareilles, contenant un bétail humain uniforme d'aspect, de goûts, de mœurs, de possibilités, etc., c'est ce dont on souffre également dans le paysage. [...] Tout est uniforme – pas un site, pas une prédilection possible. [...] D'un bout à l'autre de l'horizon, et où que mon regard puisse porter, il n'est pas un point particulier, et où je me sente désir d'aller. [...]

Cette notion de la différenciation, que j'acquiers ici, d'où dépend à la fois l'exquis et le rare, est si importante qu'elle me paraît le principal enseignement à remporter de ce pays²⁵⁷.

L'approche de ce lieu frontière correspond à un moment de vérité. Or, c'est surtout en tant qu'Européen que Gide se rend au Congo. Des profondeurs du sol africain, il peut regarder le Vieux Continent de loin, en prenant conscience de son atout principal : sa diversité. *Voyage au Congo* n'est pas seulement un ouvrage dénonçant une promesse non tenue par l'Europe ; plus profondément, il s'agit d'un texte porteur – bien que de manière indirecte – d'une réflexion sur l'esprit européen. Par son *étrangeté*, l'Afrique est une vraie révolution – au sens étymologique du terme – pour le voyageur, car à la fin de cette expérience, il retourne parmi les *siens*, les Européens, ayant pris conscience de son unicité. L'expérience africaine s'avère fondamentale pour la compréhension de l'itinéraire idéologique gidien et représente un moment fondamental dans son itinéraire intellectuel, préparatoire au voyage soviétique.

Le 5 mai 1936, Maria Van Rysselberghe note : « Oui, c'est décidé, il ira en Russie, mais sans grand entrain, me semble-t-il²⁵⁸. » Depuis quelques années, l'écrivain nourrit le désir de visiter le pays ; toutefois, craignant les contraintes d'un tel séjour, programmé jusque dans ses moindres détails, il continue de retarder le moment du départ. Ce sont des années difficiles pour un partisan de l'entente comme lui : Hitler est au pouvoir depuis trois ans et le spectre du fascisme hante l'Europe. Comme beaucoup d'autres intellectuels, l'écrivain place ses espoirs dans les horizons ouverts par la Russie postrévolutionnaire, et ce, avec le « mélange de cautèle et d'audace²⁵⁹ » qui fait, selon Sartre, l'originalité et la grandeur de son engagement. Dans le discours *Fascisme*, prononcé à l'occasion d'une manifestation

²⁵⁷ *Voyage au Congo* [1927], *SV*, p. 454-455.

²⁵⁸ *CPD2*, 5 mai 1936, p. 539.

²⁵⁹ Jean-Paul SARTRE, « Gide vivant » [1951], *Les Temps Modernes*, n° 66, mars 1951, repris in *Situations*, t. IV, Paris, Gallimard, 2015, p. 94.

organisée par l'*Association des écrivains et artistes révolutionnaires* (1933), il s'exprime ainsi : « Dans le terrorisme allemand, je vois une reprise, un ressaisissement du plus déplorable, du plus détestable passé. Dans l'établissement de la société soviétique, une illimitée promesse d'avenir²⁶⁰. » Cet extrait montre la continuité, dans la pensée de Gide, du plan politique et du plan culturel, tout en véhiculant une image stéréotypée de la révolution russe. En s'adressant à la jeunesse de l'U.R.S.S, il affirme : « Ce que vous apportez à notre vieux monde de jeune, de vivace et de neuf, mon cœur l'accueille avec *reconnaissance*²⁶¹ ». Plusieurs termes de ces deux passages (« avenir », « vieux monde » – qui pourrait bien s'écrire en majuscules – « *reconnaissance* ») nous semblent renvoyer directement à la question européenne. Gide semble *passer outre* le régime politique de Staline pour s'intéresser essentiellement à la Russie en tant qu'allié culturel, à des fins antifasciste. L'écrivain considère l'U.R.S.S. comme une promesse, ou plus profondément, comme un modèle pour une Europe menacée par les totalitarismes (au niveau politique et culturel). C'est le sens profond du discours qu'il prononce au Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, qui se tient à la Mutualité, à Paris, en juin 1935. En reprenant les idées de son allocution d'ouverture, il s'exprime en « homme de Lettres » certes, mais également, ajoutons-nous, en Européen :

Ma thèse a toujours été celle-ci : c'est en étant le plus particulier que chaque être sert le mieux la communauté. Il s'y ajoute aujourd'hui cette autre thèse, pendant ou corollaire de la première : c'est dans une société communiste que chaque individu, que la particularité de chaque individu, peut le plus parfaitement s'épanouir [...].

Ce qui vaut pour les individus est également vrai pour les peuples. Et je n'admire rien tant en URSS, que ce grand souci de protection, de respect des particularités de chaque petit État compris dans la grande Union Soviétique : respect de la langue, des mœurs, des coutumes, de la culture particulières à chaque petit État²⁶².

Les attentes de Gide à la veille de son départ sont donc doubles : d'un côté, il souhaite observer de ses yeux le modèle communiste *en action*, de l'autre, il espère trouver un pays où la particularité de chaque individu, et partant de chaque peuple, peut le plus parfaitement s'épanouir dans l'ensemble. Dans cette perspective, *Retour de l'U.R.S.S.* ne peut pas être

²⁶⁰ André GIDE, « Fascisme » [1933], in *Littérature engagée*, *op. cit.*, p. 20-25.

²⁶¹ André GIDE, « À la jeunesse de l'U.R.S.S. » [1933], *ibid.*, p. 26-27.

²⁶² Sandra TERONI, Wolfgang KLEIN (éds), *Pour la défense de la culture. Les textes du Congrès international des écrivains, Paris, juin 1935*, *op. cit.*, p. 182. Le texte a également été repris, dans une version (légèrement) réduite, in *Littérature engagée*, *op. cit.*, p. 85-96. Sur cette équivalence entre le plan des relations humaines et le plan des relations politiques, nous aurons l'occasion de revenir dans notre troisième partie (*infra*, p. 317).

considéré comme un simple pamphlet politique²⁶³ : ce texte met également en jeu des questions plus profondes, liées à une définition de l'identité russe en relation avec celle de l'Europe. C'est Gide lui-même qui encadre son texte dans cette perspective, en reprenant une phrase du discours qu'il prononce à Moscou en juin 1936 pour les funérailles de Gorki : « Le sort de la culture est lié dans *nos* esprits » – « nous », les Européens – « au destin même de l'U.R.S.S.²⁶⁴ »

Pendant toute la durée de son voyage, neuf semaines environ, Gide écrit au jour le jour dans son carnet, en pensant déjà au livre qu'il élaborera une fois rentré à Paris. Comme le remarque Martine Sagaert, qui s'est penchée sur les « Carnets de l'U.R.S.S. » – restés inédits jusqu'en 1997 –, l'écrivain résume ce qu'il ne peut pas dire publiquement et ce qu'il n'a pas le temps de développer : « Plus de critique. Plus d'opposition » ; « Les dessous. Profonde misère de certains²⁶⁵ ». Entre esprit documentaire et témoignage personnel, son *Retour de l'U.R.S.S.* – œuvre mûrie au fil de plusieurs mois de travail, à Cuverville et à Paris – est fondamentalement le récit d'une désillusion : Gide trouve un pays miné par le conformisme, où la culture se trouve en grand danger. « Rien de tel qu'un séjour en U.R.S.S. (ou en Allemagne, il va sans dire) » – écrit-il – « pour nous aider à apprécier l'inappréciable liberté de pensée dont nous jouissons encore en France, et dont nous abusons parfois²⁶⁶. » Non seulement il met à mal le mythe soviétique, mais il laisse entendre que l'U.R.S.S. est (presque) pire que l'Allemagne : « Et je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé²⁶⁷. » En Russie, le peuple ne connaît plus que la culture et la littérature officielles. Tenant de l'idiosyncrasie, sans laquelle il n'est point d'art, Gide écrit :

C'est ainsi que Dostoïevski, par exemple, ne trouve guère plus de lecteurs, sans qu'on puisse exactement dire si la jeunesse se détourne de lui, ou si l'on a détourné de lui la jeunesse – tant les cerveaux sont façonnés²⁶⁸.

²⁶³ Nous rejoignons ici le point de vue de MAJA VUKUŠIĆ ZORICA, « L'identité russe et soviétique à l'épreuve du regard gidien », in Jean-Michel WITTMANN (éd.), *Gide ou l'identité en question*, *op. cit.*, p. 287-302.

²⁶⁴ *Retour de l'U.R.S.S.* [1936], *SV*, p. 750 (c'est nous qui soulignons).

²⁶⁵ Voir *J2*, p. 532 et p. 538. Sur le dossier génétique du *Retour*, voir Martine SAGAERT, Peter SCHNYDER (éds), *André Gide. L'écriture vive*, *op. cit.*, p. 35-52. (chapitre III. « Gide et la Russie soviétique. De l'usage de la retouche »).

²⁶⁶ *Retour de l'U.R.S.S.* [1936], *SV*, p. 782-783.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 774.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 782.

À Tiflis, où il constate « une abnégation, une sorte de reniement de toute valeur personnelle²⁶⁹ », il reprend une idée qu'il avait déjà exprimée dans son étude « Dostoïevski d'après sa correspondance » (1908), première manifestation de son intérêt pour l'écrivain, un intérêt appelé à s'approfondir dans les années suivantes : « [Il] reste celui dont on ne sait comment se servir. On trouve en lui de quoi mécontenter chaque parti²⁷⁰. » Il est de notoriété publique que Gide a été le principal passeur de l'œuvre du romancier russe en France. Les notes prises en vue de son projet de biographie de celui-ci, à laquelle il travaille jusqu'en 1914, lui servent pour préparer la série de conférences qu'il donne au Vieux-Colombier en 1922 (recueillies en volume aux Éditions de La NRF l'année suivante). Pour Gide, la grandeur de l'auteur des *Possédés* tient surtout à la profondeur psychologique de ses personnages. Mais au-delà de l'œuvre, il y a l'homme, l'écrivain, le meilleur représentant de cette « âme slave » envers laquelle il s'est très tôt senti « en état de fraternité singulière²⁷¹ ». Une note en bas de page de ses *Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.* (1937) le confirme :

Il faut pourtant mentionner encore une prodigieuse aptitude du peuple russe à vivre. « La vitalité d'un chat », disait de lui-même Dostoïevski, s'étonnant d'avoir traversé d'incomparables épreuves, sinon sans en souffrir, du moins sans en être diminué. [...] Et c'est bien par là que Dostoïevski reste si représentatif. C'est aussi par là qu'il me touche si profondément, si fraternellement, et, à travers lui, avec lui, tout le peuple russe. Aucun peuple sans doute ne se serait prêté si magnanimement à une aussi tragique expérience²⁷².

Or, de même que la « vraie » Allemagne est l'Allemagne de Goethe, Dostoïevski incarne aux yeux de Gide l'essence même de la *russité*. Dans son étude de 1908, il insiste longuement sur ce point, ce qui le conduit à formuler quelques considérations sur le public occidental, « peu accoutumé à ce désir de conciliation des extrêmes²⁷³ » qu'il considère si représentatif de l'esprit du romancier. Le mot « Occident » ainsi que l'adjectif « occidental » reviennent à plusieurs reprises sous la plume de Gide, souhaitant marquer la distance qui sépare sa propre culture de celle – différente mais indéfinie – de Dostoïevski²⁷⁴. Dans la

²⁶⁹ « Existentialisme » [1946], *EC*, p. 399.

²⁷⁰ « Dostoïevski d'après sa correspondance » [1908], *ibid.*, p. 471.

²⁷¹ Passage inédit de *Retour de l'U.R.S.S.* (1936), cité in Martine SAGAERT, Peter SCHNYDER (éds), *André Gide. L'écriture vive, op. cit.*, p. 61.

²⁷² *Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.* [1937], *SV*, p. 835.

²⁷³ « Dostoïevski d'après sa correspondance » [1908], *EC*, p. 472.

²⁷⁴ Dans ce texte, aucune référence à l'Orient n'est faite. Gide s'exprime plus clairement sur cette question en 1923, où il distingue l'esprit latin de l'esprit asiatique (« Dostoïevski » [1923], *ibid.*, p. 591). Plus loin, on peut lire : « Le christianisme de Dostoïevski [est] plus près de l'Asie que de Rome. Encore que [son] acceptation [...] de l'énergie [...], soit plus occidentale qu'orientale. » (*ibid.*, p. 639).

première conférence au Vieux-Colombier, il précise son point de vue en s'exprimant sur l'« infirmité » (supposée) du romancier : « Dostoïevski n'est pas informe ; loin de là : tout simplement, ses codes de beauté sont différents de nos codes méditerranéens²⁷⁵ ». Bien que Gide semble être conscient de la diversité du monde latin et du monde slave, jamais Dostoïevski n'apparaît « trop russe²⁷⁶ » à ses yeux. « Vieil Européen russe », disait l'auteur de lui-même, une formule que Gide reprend à la fois en 1908 et en 1922. Dans sa sixième conférence, il s'autorise une longue tirade contre le « protectionnisme intellectuel²⁷⁷ » de Barrès, en plaidant en faveur de l'importance, pour la culture française, de connaître des ouvrages comme *L'Idiot* ou *Les Possédés*. « Quoi de plus espagnol que Cervantès, de plus anglais que Shakespeare, de plus italien que Dante, de plus français que Voltaire ou Montaigne, que Descartes ou que Pascal, quoi de plus russe que [Dostoïevski] ; et quoi de plus universellement humain que ceux-là²⁷⁸ ? », écrit encore Gide. Il ne s'agit pas ici de comparer l'œuvre du romancier russe avec celle d'autres grands écrivains européens, mais de l'y intégrer, en abolissant la frontière précédemment tracée. Son propos demeure teinté d'ambiguïté : la Russie, dont Dostoïevski incarne l'âme authentique, est-elle une cime à laquelle « les nouvelles soifs de l'Europe se peuvent abreuver²⁷⁹ », ou prend-elle part, au même degré que l'Allemagne, au jeu de forces fondant l'équilibre européen ? Aux yeux d'un Français, Dostoïevski incarne un pays sensiblement plus *lointain*, du point de vue culturel, par rapport à la patrie de Goethe. Par son œuvre profondément humaine, le romancier russe fait partie du patrimoine européen – au sens large du terme – mais reste un auteur dont le caractère *slave* n'est tout à fait pas assimilable à la culture du Vieux Continent, qui est pour Gide essentiellement « occidentale ». Dans son article de 1923, il concède à Dostoïevski le caractère d'Européen, mais précise qu'« à nous extrême-occidentaux, [il apparaît] parfois quasi asiatique²⁸⁰ ». Or, ce qui est certain, c'est que le romancier parle à l'esprit européen parce qu'il parle à l'homme, son langage étant *universel* : il incarne l'essence la plus profonde de l'âme slave, voir celle qui peut le mieux dialoguer avec les autres cultures, dont

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 651. Dans ce cas spécifique, le mot « méditerranéen » semble être synonyme d'« européen ». Il s'agit cependant d'une exception et cela pour deux raisons : d'abord, parce que l'élément germanique, d'après Gide, est essentiel à la construction d'une totalité harmonieuse ; ensuite, parce que les peuples riverains ne possèdent pas à ses yeux des qualités qui les distinguent des autres (c'est le point de vue défendu par Paul Valéry qui s'interroge à plusieurs reprises sur l'unité culturelle de la Méditerranée).

²⁷⁶ « *Les Frères Karamazov* » [1911], *ibid.*, p. 493. Gide se moque ici de M. Vogüé, l'introducteur de la mode pour Dostoïevski en France à travers ses articles et son livre *Le Roman russe* (1886) : pour « acclimater » le public français, ce qu'il jugeait nécessaire, il n'a pas ménagé ses efforts.

²⁷⁷ « Dostoïevski » [1923], *ibid.*, p. 652.

²⁷⁸ André GIDE, « Réflexions sur l'Allemagne » [1919], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 20.

²⁷⁹ « Dostoïevski d'après sa correspondance » [1908], *EC*, p. 450.

²⁸⁰ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 29.

celle du Vieux Continent. Mais la Russie de Staline a renié l'esprit de Dostoïevski, au même titre que l'Allemagne de Hitler l'a fait avec Goethe. Lors de son voyage en U.R.S.S., Gide renoue avec le romancier russe, « comme on rejoint la dissidence, comme on retourne aux sources²⁸¹ ». Ce qu'il écrivait en 1923 reste valable en 1936 : « Au travers de ces ténèbres où se débat aujourd'hui la Russie, Dostoïevski continuerait sans doute d'espérer²⁸². » Et l'Europe continuera d'espérer en lui.

Les considérations de Gide sur la faillite du mythe communiste laissent transparaître la désillusion d'un intellectuel, ou pour mieux dire, d'un Européen. Parti avec le désir de trouver un pays dans lequel *se reconnaître*, il revient avec le sentiment accru de la distance séparant le Vieux Continent du monde soviétique. *Retour de l'U.R.S.S.* fait ainsi (indirectement) émerger une vision assez nettement définie de l'Europe, délimitée par ses frontières géographiques et culturelles. Voyager, ce n'est pas seulement partir à l'aventure : lorsqu'il se rend en Asie mineure, ou en Afrique, ou encore au pays des Soviets, Gide se déplace sur un échiquier où chaque case a une valeur particulière, par rapport à laquelle il est amené à repenser les bons et les mauvais côtés de son point de départ. « Relativisme » – écrit Pascal Dethurens – « est sans doute le terme qui convient le mieux pour qualifier la place occupée par l'Europe dans le monde selon Gide²⁸³ ». Dans l'*incipit* de son article de 1923, il refait l'*Émile* de Rousseau, en expliquant à un enfant quelques fondements de géographie. Il lui apprend « [que] sur ce globe [...] telle heureuse proportion de terre et d'eau, tel écartement du soleil, entre tous continents surent favoriser notre Europe²⁸⁴... » Celle-ci n'est pas « un petit cap du continent asiatique²⁸⁵ », comme l'écrivait Paul Valéry en 1919, mais il s'agit bien d'un petit miracle, d'un don du ciel, qu'il faut savoir préserver, d'où l'importance de ses frontières. Souvent disputées, toujours mouvantes, elles délimitent les contours du Vieux Continent, qui est pour Gide synonyme de « civilisation occidentale²⁸⁶ ». Son horizon est bien celui d'un Français convaincu que, même s'il est bon de savoir en sortir, le centre du monde se situe dans la partie ouest du Vieux Continent. Le dialogue avec les autres cultures est aussi nécessaire que risqué, car à l'appel de l'*étrange* correspond la peur de l'annulation, et la nécessité d'un retour (du Congo, comme de Russie)

²⁸¹ Martine SAGAERT, Peter SCHNYDER (éds), *André Gide. L'écriture vive*, op. cit., p. 61.

²⁸² « Dostoïevski » [1923], *EC*, p. 655.

²⁸³ Pascal DETHURENS, « Gide et la question européenne », art. cit., p. 111.

²⁸⁴ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], op. cit., p. 25.

²⁸⁵ Paul VALÉRY, « La Crise de l'esprit » [1919], in *Œuvres*, t. I, op. cit., p. 995.

²⁸⁶ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], op. cit., p. 26 : « Lorsqu'on parle aujourd'hui de civilisation occidentale, ce n'est pas tel pays en particulier, mais l'Europe entière qu'il s'agit de considérer. »

rassurant. Si le regard de Gide est globalisant, comme ses voyages le démontrent, il n'en demeure pas moins celui d'un Européen dont l'identité se met à l'épreuve d'« AUTRUI²⁸⁷ » – comme il l'écrivait déjà dans *Les Nourritures terrestres* (1897) – afin de se retrouver. Au final, il n'est pas le Sindbad moderne décrit par Jean Paulhan, « sans boussole, et près de s'écrier à tout moment [...] : Voici que nous avons dépassé les frontières du monde²⁸⁸ ! » La frontière est pour Gide un seuil critique, révélateur de ce que l'homme européen est en mesure d'assimiler. En janvier 1912, traversant une période de trouble, il écrit ainsi :

Danger de vouloir illimiter son empire. En conquérant la Russie, Napoléon dut risquer la France. Nécessité de relier la frontière au centre. Il est temps de rentrer.
(Ce sera le sujet d'*Alexandre aux Indes*²⁸⁹.)

S'il n'a jamais raconté l'histoire d'Alexandre le Grand, cette « nécessité de relier la frontière au centre » – l'Europe, et plus particulièrement, la France – est, depuis toujours, son *Baedeker*. Et il l'est également pour les voyageurs de ses fictions, appelés à évoluer sans cesse dans un espace géographiquement et culturellement connoté.

L'Immoraliste (1902) s'ouvre sur une lettre écrite par un ami de Michel à son frère, dont nous citons un passage significatif :

Tu sais quelle amitié de collègue, forte déjà, mais chaque année grandie, liait Michel à Denis, à Daniel, à moi. Entre nous une sorte de pacte fut conclu : au moindre appel de l'un devaient répondre les trois autres. Quand donc je reçus de Michel ce mystérieux cri d'alarme, je prévins aussitôt Daniel et Denis, et tous trois, quittant tout, nous partîmes.
Nous n'avons pas revu Michel depuis trois ans. Il s'était marié, avait emmené sa femme en voyages et, lors de son dernier passage à Paris, Denis était en Grèce, Daniel en Russie, moi retenu, tu le sais, auprès de notre père malade²⁹⁰.

Le héros se trouve près de Touggourt, où il vient de perdre sa femme. Entraîné par une force démoniaque dans cette plaine déserte, il se trouve maintenant perdu, incapable de revenir. La lumière éblouissante du pays le paralyse : « Arrachez-moi d'ici » – demande-t-il – « je ne puis le faire moi-même²⁹¹. » Points de repère pour le voyageur, les amis de Michel incarnent une Europe consolatrice, dans laquelle, dans les moments de détresse, on peut

²⁸⁷ *Les Nourritures terrestres* [1897], *RR1*, p. 440 (en capitales dans le texte).

²⁸⁸ Jean PAULHAN, « La mort de Gide n'a pas été si mal accueillie », in « Hommage à André Gide », *La Nouvelle Revue française*, « Numéros spéciaux », novembre 1951, p. 155-160, cité par Alain GOULET, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, *op. cit.*, p. 540.

²⁸⁹ *J1*, 18 janvier 1912, p. 704.

²⁹⁰ *L'Immoraliste* [1902], *RR1*, p. 593.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 690.

toujours avoir confiance. Dans *Les Nourritures terrestres* (1897), Ménélaque rassemblait déjà autour de lui quelques amis pour leur raconter son expérience vagabonde : ceux-ci venaient de différents coins du Vieux Continent (Rome, Madrid, Budapest). Dans l'œuvre de Gide, l'Europe apparaît comme une certitude rassurante, une toile de fond « d'autant plus discrète que l'on sait pouvoir compter sur elle²⁹² ». L'Afrique du Nord semble représenter le point de dépaysement maximum, au-delà duquel le héros court le risque de s'égarer. Il n'y a d'ailleurs rien d'étonnant à cela, puisque ce territoire était à l'époque une colonie française, où l'exotisme s'alliait à une certaine *familiarité*. Michel fait un pas de trop lorsqu'il décide de ne pas s'arrêter à Biskra, destination ultime de son voyage de noces, pour pousser jusqu'à Touggourt ; mais tout n'est pas perdu pour lui : ses relations européennes lui redonnent une raison d'être et finalement le sauvent. D'autres personnages osent cependant s'hasarder (encore) plus loin et finissent par se perdre dans un espace aux contours flous, d'où il leur est impossible de revenir. Dans *Les Faux-monnayeurs* (1926), l'auteur semble formuler un éloge de la modération : tous les personnages qui partent pour les profondeurs de l'Afrique s'acheminent vers un destin tragique – c'est le cas de Vincent Molinier et de Lilian Griffith – ou décevant – c'est le cas d'Alexandre, l'aîné de la famille Vedel. Celui-ci, attiré par la promesse de gagner de l'argent rapidement, se rend au Sénégal, en quête de fortune. Bientôt, néanmoins, il se retrouve criblé de dettes : Armand, son frère, ironise sur son activité – « [un commerce de] caoutchouc, d'ivoire, de nègres peut-être... d'un tas de bricoles » – et le tient pour responsable de la mauvaise situation financière à laquelle la Pension fait face²⁹³. C'est sur les rives de la Casamance qu'Alexandre fait la connaissance d'un jeune homme bizarre, qui se croit possédé par le Diable, « ou plutôt qui se croit le Diable lui-même » : il s'agit de Vincent, qui vient de commettre le meurtre de son amante Lilian²⁹⁴. Une règle semble s'imposer aux voyageurs gidiens : ceux qui, d'une manière ou d'une autre, croient un moment aux promesses d'un horizon *extraeuropéen*, sont condamnés à une disparition définitive. Et cela, quelle que soit la direction de leur mouvement. Si la descente vers les profondeurs du Sud apparaît dangereuse, le Nord n'est pas plus réconfortant (c'est là que se trouvent les paysages glaciaux d'Urien). À l'Ouest et à l'Est de l'Europe – univers de référence des fictions gidiennes – les États-Unis et la Russie plongent dans le mystère et l'indéfinissable.

²⁹² Pierre MASSON, *André Gide, voyage et écriture, op. cit.*, p. 318-321.

²⁹³ *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 452 et p. 354 (« C'est encore Alexandre, mon cochon de frère, qui a fait des dettes dans les colonies. »).

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 453.

Bien qu'il ne soit certainement pas un personnage sédentaire ou peu enclin à l'aventure, Lafcadio dépeint l'Amérique de manière profondément négative. Bornéo et Java exercent sur le héros des *Caves du Vatican* (1914) un attrait beaucoup plus fort : « Pas assez voluptueux pour mon goût, ces loups : je suis de nature féline²⁹⁵. » Le Nouveau Monde est un territoire caractérisé par la violence et l'affairisme, ce qui en fait une terre idéale pour Protos – n'estimant que « les barbares de Chicago » – et pour le baron Heldenbruck, l'un des oncles de Lafcadio²⁹⁶. Il est également le pays d'origine de Lilian Griffith, un personnage qui se caractérise par son ambiguïté originelle : « Aucun passé, aucune astreinte ; [elle est] sans lois, sans maîtres, sans scrupules ; libr[e] et spontané[e]²⁹⁷ ». Le caractère dur et impitoyable de la jeune femme apparaît dans *Les Faux-monnayeurs* comme une conséquence du naufrage tragique auquel elle a survécu²⁹⁸ ; néanmoins, s'il est vrai que son absence de réserves ne découle pas directement de ses origines, elle trouve en cela de quoi se nourrir. À l'opposé de cet univers se situe la Russie, territoire où disparaît un autre oncle de Lafcadio, le marquis de Gesvres²⁹⁹. La représentation de ce territoire nous intéresse particulièrement en raison du rôle qu'il joue dans la réflexion idéologique de l'auteur. Tant dans la fiction que dans le discours critique, il reste marqué par le sceau de l'ambivalence : il est à la fois *européen* – Daniel, l'ami de Michel, vient justement de Russie – et *non européen* – point de fuite désigné dans la narration. Si l'on se tient aux considérations de Lafcadio à propos du baron Bielkowski, il est même *anti-européen*. Le héros des *Caves* évoque ironiquement le destin tragique de la Pologne, alors soumise à la domination de cette puissance (entre autres³⁰⁰). À une époque où l'existence même de ce pays fait problème, Gide y fait allusion à plusieurs reprises, notamment dans *Les Faux-monnayeurs* (1926) : la doctoresse Sophroniska, d'origine polonaise, soigne le petit Boris – né et ayant grandi à Varsovie – dans la station suisse de Saas-Fée. L'enfant, qui a des difficultés à communiquer – Édouard parle de « réticences du langage³⁰¹ » – souffre de la vie en perpétuel mouvement qu'il mène en accompagnant sa mère dans les théâtres de l'Europe entière. Dans l'imagination hyperbolique du petit, déboussolé par les déplacements auxquels il est obligé de se plier, elle parlerait « le français, l'anglais, le romain, le russe, le turc, le polonais,

²⁹⁵ *Les Caves du Vatican* [1914], *RR1*, p. 1129.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 1129 et p. 1049-1050.

²⁹⁷ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 339.

²⁹⁸ Voir le récit du naufrage de *La Bourgogne* qu'elle fait à son amant, Vincent, le lendemain de leur première nuit ensemble, *ibid.*, p. 218-220.

²⁹⁹ *Les Caves du Vatican* [1914], *RR1*, p. 1054.

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 1050.

³⁰¹ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 330.

l'italoscope, l'espagnol, le perruquoi et le xixitou³⁰² ». Si les réflexions d'ordre politique sont presque totalement absentes de son œuvre, Gide souligne, à travers ce personnage franco-polonais, combien les frontières européennes – externes et internes – sont importantes et même nécessaires.

Né en Pologne, d'un père Français et d'une mère Russe : voilà l'histoire du petit Boris, une histoire qui ressemble beaucoup à celle de Lafcadio, lui aussi « produi[t] de croisement³⁰³ », pour emprunter les mots de Vincent. Ces deux personnages bâtards sont pourtant très différents l'un de l'autre : autant le premier est délicat, et souffre d'un excès de *dépaysement*, autant le second est insensible à ses vertus, possédant « l'ambigu privilège de ne se sentir étranger nulle part³⁰⁴ ». Le héros des *Caves* surgit *ex nihilo*, sans nationalité, ou plus précisément, il a plusieurs nationalités à la fois, car il comprend et parle plusieurs langues. En outre, les traits de son visage le rattachent à des pays différents : « La courbe parfaite de son menton semblait maure, la morbidesse et l'éclat sombre de sa peau italiens, son œil, qu'on eût dit sans iris, ou roumain ou bulgare, et ses cheveux châtain, presque anglais³⁰⁵. » Autour de sa mère Wanda, installée à Bucarest, gravitent les représentants de toutes les principales puissances de l'époque : le comte de Baraglioul et le marquis de Gesvres pour la France, Faby pour l'Angleterre, Baldi pour l'Italie, Heldenbruck pour l'Allemagne, Bielkowski pour la Pologne / Russie³⁰⁶. Éduqué par cinq oncles de cinq nationalités différentes, Lafcadio a appris tout ce qu'il lui faut pour vivre : armé d'une éducation toute pratique, il se sent libre d'accomplir ce que bon lui semble, hors de toute règle et de toute loi³⁰⁷. Suite à une série de rencontres fortuites et imprévues – c'est le hasard romanesque qui mène le jeu –, il se met en voyage de Paris à Rome, où il espère retrouver son demi-frère Julius. Lafcadio parcourt l'Italie, « à petites journées³⁰⁸ », sans aucun enthousiasme : son chapeau de castor « rabattu devant les yeux », il demeure insensible à la beauté du paysage, soucieux seulement de quitter pour toujours le Vieux Continent : « Allons ! plions bagage ; il est temps ! » – s'écrie-t-il – « quittons l'Europe en

³⁰² *Ibid.*, p. 303.

³⁰³ *Ibid.*, p. 217.

³⁰⁴ Pierre MASSON, « Gide et les frontières intérieures », in Christine AMSTRONG et Jocelyn VAN TUYL (éds), *Gide à la frontière, op. cit.*, p. 23.

³⁰⁵ « En marge des *Caves du Vatican* » [1914], *RRI*, p. 1179.

³⁰⁶ Masson parle de « Marché Commun de l'éducation » (*André Gide, voyage et écriture, op. cit.*, p. 140).

³⁰⁷ Lafcadio sait très bien faire du calcul, grâce au baron Heldenbruck ; il a appris le goût de la fête et de la clandestinité de Bielkowski, un diplomate russo-polonais ; Ardengo Baldi, italien, lui a tout enseigné sur les jeux et les travestissements ; Lord Gravensdale, dit Faby, l'a amené en Algérie, où il a pris conscience de son corps ; enfin, le marquis de Gesvres lui a transmis le goût du costume (*Les Caves du Vatican* [1914], *RRI*, p. 1049-1055).

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 1128.

imprimant notre talon nu sur le sol !...³⁰⁹ » Lafcadio aspire à visiter un lieu où aucune trace, ou pour mieux dire, *vestige* du passé – du latin *vestigium*, « trace du pied, empreinte des pas » – ne soit visible : en Indonésie, à Java ou à Bornéo, la première sera la sienne. Si lors de sa traversée des Apennins, il exprime le désir d'étrangler une vieille dame – symbole d'une Europe sénescence³¹⁰ –, c'est que le héros des *Caves* envisage une humanité nouvelle, sans la parure de la civilisation occidentale dont toute l'histoire reste à construire³¹¹. Le jusqu'au-boutisme de ce personnage, incarnant une forme d'internationalisme sans frontières, est condamné par Gide, promoteur d'une idée d'Europe fondée sur les particularismes nationaux. De Lafcadio, il dit que « rien ne le [retient] à Paris, ni ailleurs », ce qui sous-entend que rien non plus ne l'appelle : Lafcadio n'est pas *déraciné* – au sens que l'écrivain donne à ce mot – il est proprement sans racines, voir sans une identité qui lui soit propre. En portant dans son nom même le principe de l'errance, il est citoyen du monde et citoyen de nulle part : bien qu'il soit certainement plus intéressant et complexe que le personnage de Lilian Griffith³¹², l'apatride Lafcadio n'est pas moins dangereux pour l'idéal d'une Europe fondée sur l'équilibre entre des pays, et partant des individus, avec une identité nationale profondément marquée. À l'opposé de Lafcadio se situe Fleurissoire : le jeune Baptistin, qui l'accueille à la gare, reconnaît « en [lui] un pays³¹³ ». Se rendant seul en Italie, il déclare à son ami Blafaphas : « Prépare-moi un horaire détaillé, avec les endroits où il faut que je change ; et les buffets ; jusqu'à la frontière ; après, je serai lancé, je me débrouillerai et Dieu me guidera jusqu'à Rome³¹⁴. » Si pour Lafcadio les confins n'existent pas, le passage de France en Italie s'apparente pour Fleurissoire à une chute dans un gouffre. Ainsi, par les biais de ses personnages, Gide nous fournit deux exemples extrêmes de ce que l'Europe ne doit pas être : ni un espace cloisonné, dans lequel la frontière est un mur – au-delà duquel il y a l'inconnu, le mystérieux, l'abîme –, ni un espace informe, où aucune dialectique entre les différentes cultures n'est possible, car le collectif s'affirme au détriment de l'individuel.

Insistant sur l'importance des racines et proposant l'image d'une Europe se caractérisant par la diversité de ses terres, Gide établit une tension entre celles-ci, ce qui lui permet de jouer sur leurs similitudes et leurs différences. Si l'Italie, par exemple, est un

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 1129.

³¹⁰ « Je l'aurais tout aussi bien serrée à la gorge – d'une main qui ne tremble pas – quand j'ai senti cette sale peau ridée sous mon doigt... [...] Je me sentais d'étreinte assez large pour embrasser l'entière humanité ; où l'étrangler peut-être... » (*Ibid.*, p. 1128).

³¹¹ *Ibid.*, p. 1129.

³¹² « De tels personnages », écrit le Narrateur, « sont taillés dans une étoffe sans épaisseur. L'Amérique en exporte beaucoup » (*Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 339).

³¹³ *Les Caves du Vatican* [1914], *RRI*, p. 1089.

³¹⁴ *Ibid.*, p. 1078-1079.

paradis sensuel comparable à l'Algérie, l'Espagne n'exerce aucun attrait sur les voyageurs gidiens : il n'est pas inutile d'y séjourner – comme le fait Michel en compagnie de son père, ou Juliette (*La Porte étroite*, 1909) pendant son voyage de noces – mais le Sud du pays ne peut en aucune manière rivaliser avec l'Orient. Le Vieux Continent se configure ainsi comme un espace complexe et multiple, où chaque élément possède une fonction – symbolique et politique – définie. Le cas de l'Angleterre est particulièrement intéressant : bien que le pays proprement dit reste presque invisible, entouré d'un brouillard épais, les allusions dans l'œuvre fictionnelle sont nombreuses et constantes. Lieu de refuge pour Abel – repoussé par Juliette – il est également la destination choisie par Édouard, qui n'ose pas faire comprendre à Olivier ses sentiments. Dans ce territoire stérile, nul amour ne peut s'épanouir (songeons, par exemple, au mariage de Laura avec Douviers, ou à Lilian Griffith, y ayant oublié son mari³¹⁵) et aucun autre plaisir ne semble possible. C'est ainsi que le Narrateur présente Édouard sur le bateau qui le ramène en France : « Il a été terriblement sevré de plaisir, ces temps derniers, en Angleterre ; à Paris, la première chose qu'il fera, c'est d'aller dans un mauvais lieu³¹⁶. » À d'autres occasions, toutefois, l'Angleterre joue un rôle nettement positif, apparaissant comme un lieu d'émancipation sensuelle : c'est d'ici que revient Sarah Vedel – femme moderne et indépendante –, et c'est ici que devait se rendre Geneviève pour se former aux idées progressistes des suffragettes. Stimulé par l'expérience londonienne de 1917 au cours de laquelle il prend contact avec le Bloomsbury Group – grâce à l'entremise de Dorothy Bussy –, Gide tend progressivement à voir dans le pays un noyau de modernité, une zone d'élaboration d'idées novatrices. Si pour beaucoup de ses contemporains, l'Angleterre est en Europe un pays entièrement à part, pour l'auteur, en revanche, elle est un pays européen à part entière. Sensible aux clichés nationaux, quelques années après la fin de la guerre, il note dans son *Journal* : « Mais c'est ici que la diversité des races se manifeste : l'Anglais a toujours une tendance à considérer la guerre comme un sport, le Français comme un tournoi tandis que l'Allemagne la prétend résoudre à la manière d'un problème³¹⁷. » L'Angleterre, en allié, l'Allemagne, en ennemi, participent à même titre à la partie où se joue le destin de l'Europe. Cependant, les deux pays ne participent pas à même titre à la construction de son futur : si l'Outre-Manche n'est pas exclu du champ de

³¹⁵ « Mais mon cher [Passavant]... c'est que je crois bien que me souvenir que j'ai oublié un mari en Angleterre. » (*Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 211).

³¹⁶ *Ibid.*, p. 223. Remarquons également que l'oncle Faby emmène Lafcadio en Algérie et non pas en Angleterre, qui ne peut rien lui apprendre sur son corps et sur ses désirs.

³¹⁷ *J1*, Feuilletts [1922], p. 1199.

vision de l'écrivain, il est quand même beaucoup plus loin que l'Outre-Rhin³¹⁸. Dans la lignée des tendances politiques et culturelles de l'époque, l'Europe de Gide est essentiellement une Europe continentale, bien que l'Allemagne, n'ait droit dans la fiction qu'à quelques références passagères³¹⁹. Au lieu de voir là une contradiction, ou un choix délibéré de l'auteur³²⁰, il faut plutôt considérer que l'Europe, pour l'écrivain, prend forme à travers les cheminements des différents personnages aussi bien qu'à travers les « vides », les « blancs » qu'ils laissent derrière eux.

À travers ses voyages – réels ou imaginaires, réalisés ou inaccomplis – Gide dessine les contours de sa patrie intellectuelle. L'Europe est à la fois un espace géographique vécu que, tout au long de sa vie, il parcourt sans relâche, et un espace culturel « éminemment oscillant, dialectique³²¹ » – selon la définition de Pascal Dethurens – nourrissant sa pensée et son œuvre à plusieurs niveaux. L'étude de ses récits de voyage en Turquie, au Congo, ou encore en Russie, nous a conduit à mettre en lumière l'importance pour l'écrivain de la notion de frontière, dont le franchissement correspond à une découverte de l'Autre / des autres et en même temps à une découverte de soi-même. Si envers la Turquie, il ne ressent que de la répulsion, le Congo et la Russie contribuent à définir la forme et la substance de son *européanité*. L'analyse des personnages de ses fictions nous a permis de compléter notre réflexion sur la frontière, qui agit dans la définition du Vieux Continent à la fois extérieurement et intérieurement : d'une part, elle circonscrit l'espace européen en le séparant de ce qui est *non-européen* ; d'autre part, elle permet de délimiter et préserver l'identité de chaque pays qui le compose. Souvent mouvante, fragile par définition, elle trace les bords d'un territoire en pleine mutation. Dans son jeune âge, Lafcadio sillonne le côté Est du Vieux Continent, en se rendant dans l'Empire Austro-hongrois, à Eperjès et à Duino, tout près de Trieste³²². Si son point d'ancrage principal reste la ville de Paris, où il retrouve presque miraculeusement son père, l'horizon de son enfance est celui des Balkans, d'où vient la conflagration générale de cette année 1914³²³. Bien que Gide se retienne la plupart du

³¹⁸ Dans une lettre à André Ruyters, il avoue que Londres l'attire « autant que l'Afrique ; mais [lui] apparaît presque aussi loin » (*Correspondance Gide-Ruyters*, t. II, 22 mars 1917, p. 154).

³¹⁹ Généralement, elle est présentée comme le pays du savoir et de l'esprit sérieux, où Michel accomplit un voyage d'étude et où Boris – personnage de *Robert ou l'intérêt général* (1936) – fréquente une école de chimie.

³²⁰ Pierre MASSON, « Gide, Goethe, Geheimnis ou l'Allemagne dans les coulisses d'André Gide », in Hans T. SIEPE, Raimund THEIS (éds), *André Gide und Deutschland / André Gide et l'Allemagne*, *op. cit.*, p. 20-31.

³²¹ Pascal DETHURENS, « Gide et la question européenne », *art. cit.*, p. 115.

³²² *Les Caves du Vatican* [1914], *RRI*, p. 1028 et p. 1051-1052.

³²³ Remarquons que dans la même région se trouve Miramar, ce château dont Fleurissoire admire la photographie dans le train qui l'emporte de Rome à Naples (*ibid.*, p. 1135). Alain Goulet souligne l'importance de la géographie politique des *Caves* : « C'est vers cet Empire austro-hongrois à bout de souffle [...] que Gide attire notre attention par cette sorte de préscience de la catastrophe prête à éclater, qui allait faire vaciller ce

temps de situer ses fictions dans un contexte historique précis, les personnages évoluent dans un espace politiquement connoté dans lequel les frontières jouent un rôle essentiel : d'un pays à l'autre, le sentiment de s'arracher de sa patrie, peut être plus ou moins fort, mais il est toujours bien présent³²⁴. En ardent défenseur d'une Europe unie dans le respect des identités nationales existantes, les différents pays intéressent Gide toujours moins pour ce qui les unit que pour ce qui les divise. Cette vision de l'Europe, qu'il considère comme un système clos, bien que dynamique, une vision que son écriture fictionnelle contribue admirablement à éclairer, influence directement sa manière de penser la crise dans laquelle elle verse et de laquelle, cela ne fait aucun doute pour lui, elle saura sortir.

monde en décomposition. » (Alain GOULET, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, *op. cit.*, p. 172). Pierre Masson est du même avis : « Gide choisit de faire circuler ses voyageurs dans les coulisses de la politique internationale, en témoins muets des drames de l'Histoire » (Pierre MASSON, *André Gide, voyage et écriture*, *op. cit.*, p. 322).

³²⁴ Pierre Masson distingue au moins trois « registres géographiques » (*André Gide, voyage et écriture*, *op. cit.*, p. 318).

Chapitre V

Regards croisés sur l'Europe

1. Penser la crise : inquiétude(s)

Dans *Le Sentiment tragique de la vie* [*Del sentimiento tragico de la vida*] – livre publié aux Éditions de La NRF en 1917¹ – Miguel de Unamuno s'écrit : « L'Europe ! Cette notion primitivement et directement géographique, on nous l'a transformée par la magie en une catégorie métaphysique. [...] [Qui] sait aujourd'hui ce que c'est que l'Europe² ? » Par cette interrogation, l'écrivain met l'accent sur la fracture occasionnée par la Grande Guerre : celle-ci a englouti un monde pacifié où l'Europe n'était pas une question mais une évidence, en laissant la place à une entité abstraite, qui est à la fois un rêve, un idéal et un mythe. Suite à l'hécatombe de 14-18, l'Europe cesse d'être un lieu familier pour devenir la promesse d'une renaissance, dont la réalisation dépend de la force et de la volonté des esprits qui l'animent. À l'occasion de la remise du titre de docteur *honoris causa*, Paul Claudel s'adresse ainsi aux professeurs de l'Université de Yale : « I hope in my future life that I will have the pleasure to meet many of your younger graduates who will specialize in that complicated business, which is the business of Europe³. » Une bonne préparation est fondamentale : on ne naît pas *Européen*, on le devient avec le temps, par la réflexion. Comme le souligne Stefan Zweig, « l'idée européenne n'est pas un sentiment premier [...], elle n'est pas originelle et instinctive, [...], elle n'est pas le produit d'une passion spontanée, mais le fruit lentement mûri d'une pensée élevée⁴ ». Les années vingt marquent l'avènement du concept, de l'idée

¹ La publication de cet ouvrage est à l'origine d'un différend entre Gide et Claudel. Celui-ci refuse l'« honneur » de signer la préface – Unamuno est un « protestant, ou pire encore, un moderniste » (*Correspondance Gide-Claudel*, 14 mars 1916, p. 234-235) – un geste auquel Gide réagit avec indignation dans son *Journal* : « Il y flaire l'hérésie : modernisme, protestantisme... Comment ai-je pu m'y méprendre ?... Décidément tous les chemins ne mènent pas à Rome » (*Jl*, 16 mars 1916, p. 939).

² Miguel de UNAMUNO, *Le Sentiment tragique de la vie* [1917], trad. de Marcel Faure-Beaulieu, Paris, La République des Lettres, 2017, p. 230.

³ Paul CLAUDEL, « Discours de remerciements à l'Université de Yale pour le titre de docteur *honoris causa* » [1928], in *Œuvres diplomatiques. Ambassadeur aux États-Unis (1927-1923)*, t. I : 1927-1929, édition présentée, établie et annotée par Lucile Garbagnati, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1994, p. 275. Traduction, *ibid.*, p. 277 : « J'espère qu'à l'avenir j'aurai le plaisir de rencontrer plusieurs de vos jeunes diplômés qui se spécialiseront dans cette difficile affaire, qui est celle de l'Europe. »

⁴ Le texte allemand étant actuellement hors commerce (*Einigung Europas. Eine Rede*, hrsg. v. Klemens Renoldner, Salzburg-Paris, Tartin Editionen, 2013), nous faisons ici référence à l'édition française : Stefan ZWEIF, « L'unification de l'Europe » [1934], in *Appels aux Européens*, préface et traduction de Jacques Le Rider, Paris, Bartillat, 2014, p. 110.

d'Europe, ce qui représente un changement important par rapport à l'avant-guerre. Par un étrange paradoxe, après avoir brillé de tout son éclat dans l'insouciance, l'Europe assiste impuissante à son démembrement au moment même où, plus que jamais, elle a le sentiment de son unité. C'est dans un territoire meurtri par la rude épreuve de 14-18 que nous voyons fleurir toute une série de textes consacrés à l'idée d'Europe, à la patrie européenne – selon le titre du livre de Gaston Riou⁵ –, alors que l'éclosion des nationalismes rend l'affirmation d'une telle appartenance quelque peu anachronique. Ce sentiment d'unité, qui se manifeste dans l'élaboration de projets très divers, prend son élan à partir de la réflexion sur la « crise de l'esprit » dénoncée par Valéry en 1919. À l'urgence de penser une Europe nouvelle, née des cendres de la guerre, fait contrepoids l'exigence d'une analyse de son état de santé actuel : le Vieux Continent, sa culture, sont malades. Encore ne suffit-il pas de le constater, il faut essayer d'en comprendre et d'en expliquer les raisons.

« À vrai dire, la question de l'Europe préoccupe bien peu les esprits » – écrit Gide en 1923 – « ou plus exactement : ne préoccupe qu'un bien petit nombre d'esprits⁶. » Dans « L'Avenir de l'Europe », l'écrivain constate lucidement que la « question de l'Europe » n'est pas très partagée, comme s'il avait pressenti que toute action politique, dont la création en 1920 de la S.D.N., ne suffirait point à garantir une paix durable. Le véritable sentiment européen, relevant davantage de la sphère de la conscience que de la sphère de la diplomatie, n'est pas accessible à tous : il est au contraire le fait (et le devoir) d'une élite, celle-là même qui pourrait être désignée, en passant par Benda, comme le *clergé*. Après la Grande Guerre, Gide préconise une « Europe des esprits », fédérée autour d'une prise de conscience commune : le risque de dissolution des valeurs du Vieux Continent. En effet, peu intéressé par la recherche d'une union politique, *son* Europe est une Europe de la culture et des idées, dont la réalisation (future) présuppose nécessairement une réflexion sur le présent. En 1923, Gide se pose des questions qui lui avaient parues comme une évidence au cœur même de l'hécatombe guerrière, lorsqu'il écrivait dans son *Journal* :

La question [est celle-ci] : une civilisation, une culture peut-elle prétendre à se prolonger indéfiniment et selon une trajectoire directe, ininterrompue. Et comme la réponse est nécessairement négative, cette seconde question vient aussitôt en corollaire de la première : *Notre* civilisation, *notre* culture est-elle encore prolongeable ? Ce chapitre nouveau que nous vivons fait-il suite aux précédents ? Est-ce que nous continuons le passé⁷ ?

⁵ Gaston RIOU, *Europe ma patrie*, 1933.

⁶ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 34.

⁷ *Jl*, 8 octobre 1915, p. 894-895.

Il est également un autre « esprit », appartenant à la même génération, qui dirige sa réflexion dans cette direction et qui constate, au lendemain du conflit, qu'« une civilisation a la même fragilité qu'une vie⁸ ». Le célèbre article « La Crise de l'esprit », publié au début de 1919 dans l'*Athenaeum* de Londres, et ensuite dans *La NRF*, consacre Paul Valéry comme témoin de l'Europe, et plus particulièrement, comme prophète de son déclin. Pour décrire le présent, le poète recourt à une métaphore aux relents shakespeariens :

Maintenant, sur une immense terrasse d'Elsinore, qui va de Bâle à Cologne, qui touche aux sables de Nieuport, aux marais de la Somme, aux craies de Champagne, aux granits d'Alsace, – l'Hamlet européen regarde des millions de spectres.
Mais il est un Hamlet intellectuel. Il médite sur la vie et la mort des vérités⁹.

Devant les crânes de De Vinci, Leibniz, Kant, Hegel, Marx, l'Hamlet valéryen incarne l'intellectuel européen aux prises avec un questionnement existentiel : « Que vais-je devenir¹⁰ ? » Tirailé entre un passé dont il ne sait plus que faire et un futur dont il ignore les contours, il ressemble à un médecin au chevet d'un moribond : « Un frisson extraordinaire a couru la moelle de l'Europe. Elle a senti, par tous ses noyaux pensants, qu'elle ne se reconnaissait plus, qu'elle cessait de se ressembler, qu'elle allait perdre conscience¹¹. » En poursuivant la ligne directrice tracée par Valéry, cinq ans après la fin des hostilités, Gide formule un diagnostic semblable sur le Vieux Continent. Dans « L'Avenir de l'Europe », il met en scène un dialogue avec un ministre chinois afin de proposer une vision à la fois interne et externe sur l'Europe : c'est par la bouche de celui-ci qu'on apprend que le continent « souffre » d'un « malaise¹² » ayant des causes profondes que la Grande Guerre n'a fait que révéler.

L'imaginaire de finitude caractérisant l'essai de Valéry est largement représentatif de l'époque, où pour décrire l'état du Vieux Continent, il est fait souvent référence au lexique du dépérissement. Oswald Spengler, l'auteur du célèbre *Der Untergang des Abendlandes* [*Le Déclin de l'Occident*] (1922), décrit l'Europe comme un corps malade, dont le « médecin expérimenté » – l'intellectuel – suit « tous les stades de la dissolution¹³ ». Romain Rolland

⁸ Paul VALÉRY, « La Crise de l'esprit » [1919], in *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 988.

⁹ *Ibid.*, p. 993.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p. 989.

¹² André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 30 et p. 32.

¹³ Oswald SPENGLER, *Der Untergang des Abendlandes. Umriss einer Morphologie der Weltgeschichte. Mit einem Nachwort von Anton Mirko Koktanek* [1918-1922], t. I: *Gestalt und Wirklichkeit*, *op. cit.*, p. 20 ; Oswald

parle du continent comme d'un « organisme [...] [rongé] de fièvre¹⁴ » – conséquence de l'hypertension des années de guerre – tandis qu'en 1936, à l'époque de son voyage au Mexique, Antonin Artaud affirme que l'Europe souffre d'une forme de « scorbut¹⁵ ». Dans le texte d'une conférence prononcée sous le patronage du Département d'Action Sociale de l'Université Nationale Autonome de Mexico, il résume ainsi son point de vue : « L'Europe est dans un état de civilisation avancée : je veux dire qu'elle est très malade¹⁶. » Si le continent se configure ici comme un corps souffrant, chez Claudel, il prend plutôt les formes d'un organe mystérieusement placé dans les entrailles du monde, causant une douleur aiguë et indéfinissable. Dans « L'Esprit européen », paru dans les *Nouvelles littéraires* en janvier 1936, en réponse à une enquête du journal, il écrit :

Si l'on demandait à l'un de ces voisins d'omnibus que nous voyons lire d'un sourcil contracté quelques-uns de ces journaux qu'on dirait chaque jour datés de Charenton : « Qu'avez-vous, mon ami ? Où souffrez-vous ? », il vous répondrait, s'il était sincère : « J'ai mal à l'Europe¹⁷ ! »

Ces images illustrent le débat intellectuel de l'époque autant qu'elles hantent l'imaginaire littéraire. Jean Giraudoux, par exemple, représente une Europe-hôpital, où les soldats, revenus des champs de bataille, sont à l'agonie : « C'était affreux. On aurait dit l'Europe. Au bout d'une semaine, je comprenais la nationalité des cris, des râles¹⁸. » Considérons également le discours que Paul Nizan insère en position liminaire dans son *Aden Arabie*, publié par le journal *Europe* en 1930. Le Vieux Continent est présenté ici comme un cadavre en décomposition :

Tout ressemblait au désordre qui conclut les maladies : avant la mort qui se charge de rendre tous les corps invisibles, l'unité de la chair se dissipe, chaque partie dans cette multiplication tire dans son sens. Cela finit par la pourriture qui ne comporte pas de résurrection¹⁹.

SPENGLER, *Le Déclin de l'Occident : esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, t. I : Forme et réalité, *op. cit.*, p. 27.

¹⁴ Romain ROLLAND, « Inter arma caritas » [1914], in *Au-dessus de la mêlée*, *op. cit.*, p. 112.

¹⁵ Antonin ARTAUD, *Œuvres complètes*, t. VIII : *De quelques problèmes d'actualités aux Messages révolutionnaires*, *op. cit.*, p. 209.

¹⁶ Antonin ARTAUD, *ibid.*, p. 161. Martina Della Casa a bien mis en évidence comment, chez Artaud, le mouvement de la civilisation occidentale s'assimile à la progression d'une maladie affectant le corps européen (voir Martina DELLA CASA, « "L'Europe est dans un état de civilisation avancée : je veux dire qu'elle est très malade". Crise et régénération d'un mythe chez Artaud », *Lingue culture mediazioni / Languages cultures mediation*, n° 2, 2015, p. 149-164).

¹⁷ Paul CLAUDEL, « L'Esprit européen » [1936], in *Œuvres en prose*, *op. cit.*, p. 1310.

¹⁸ Jean GIRAUDOUX, *Siegfried et le Limousin* [1922], in *Œuvres romanesques complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 707.

¹⁹ Paul NIZAN, *Aden Arabie* [1931], Paris, La Découverte, 2002, p. 55.

Corps malade ou plus généralement organisme vivant tributaire des lois naturelles, l'Europe apparaît également comme une « terre désolée ». C'est ainsi que le poète anglais T.S. Eliot imagine la crise de la civilisation d'après-guerre. Le pont de Londres s'effondre – « London bridge is falling down, falling down, falling down²⁰ » – et avec lui, les tours mystérieuses de l'Occident : « What is the city over the mountains / Cracks and reforms and bursts in the violet air / Falling towers²¹ ». La première traduction de *The Waste Land* en français date de 1925 : Jean de Menesce en signe une copie pour l'envoyer à Ernst Robert Curtius, qui traduit le texte en allemand dans *Die Neue Schweizer Rundschau*, en 1927. Comme le remarque Mario Domenichelli, par le complexe réseau personnel et culturel qu'il met en œuvre, cet ouvrage – portant la dédicace « Jerusalem Athens Alexandria / Wein London / Unreal²² » – semble incarner à lui seul le fantasme d'une Europe réduite à un champ de ruines²³.

Pendant la période de l'entre-deux-guerres, poètes, romanciers et intellectuels prennent conscience, comme jamais auparavant, de la fragilité du continent européen. Un « esprit d'inquiétude » s'empare alors des consciences : le problème ne réside pas tant dans la catastrophe qui vient de se produire mais dans l'impossibilité où l'on est de la surmonter. Crémieux livre, dans *Inquiétude et reconstruction* (1931), une vision particulièrement pessimiste du temps présent, en identifiant dans l'année 1918, le vrai tournant du début du siècle (bien plus que 1914) :

Avec la paix [...], la vie d'autrefois n'a pas repris et c'est à un effondrement du vieux monde qu'on a assisté. C'est pourquoi, bien plutôt que d'une influence de la guerre, il convient de parler d'une influence de l'après-guerre. Toutes les prévisions faites en vue de la paix, – et qui, obscurément, identifiaient la paix avec le calme et le bonheur – se sont trouvées démenties. [...] [L']enseignement de l'après-guerre fut beaucoup plus radical et essentiel [que celui de la guerre]. Il peut se résumer en cette formule, sans nouveauté, mais brusquement devenue aveuglante, urgente : rien ne dure et peut-être rien n'existe²⁴.

²⁰ Thomas Sterns ELIOT, *The Waste Land / La Terre Vaine*, in *Anthologie bilingue de la poésie anglaise*, édition publiée sous la direction de Paul Bensimon, Bernard Brugière, François Piquet et Michel Remy, trad. par un collectif de traducteurs, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, p. 1212.

²¹ *Ibid.*, p. 1208.

²² *Ibid.*

²³ Mario DOMENICHELLI, « Le Macerie d'Europa: *The Waste Land*, *Das wüste Land*: T.S. Eliot, E. R. Curtius e *Die Einheit der Europäischen Kultur* », in Ivano PACCAGNELLA, Elisa GREGORI (éds), *Ernst Robert Curtius e l'identità culturale dell'Europa*, Atti del XXXVII Convegno Interuniversitario Bressanone / Innsbruck (13-16 luglio 2009), Padova, Esedra editrice, 2001, p. 153-168.

²⁴ Benjamin CRÉMIEUX, *Inquiétude et reconstruction. Essai sur la littérature d'après-guerre* [1931], *op. cit.*, p. 25-26.

L'antithèse est de fait la figure centrale de l'analyse de Crémieux, dans la mesure où il s'agit ici de décliner et de souligner l'opposition entre un passé bienheureux et un présent dévasté. L'Europe de l'après-guerre semble avoir oublié son identité intellectuelle et morale, comme si le premier conflit mondial avait englouti les cultures grecque, romaine et chrétienne à leur origine, ainsi que le rappelle Paul Valéry dans « La Crise de l'esprit²⁵ » (1919). Leurs analyses, néanmoins, diffèrent au moins sur deux points. D'abord, il faut considérer que pour l'auteur de *La Jeune Parque*, le monde d'avant-guerre portait déjà les marques du déclin de la civilisation européenne. « Ce qui donne à la crise de l'esprit sa profondeur et sa gravité, » – écrit-il – « c'est l'état dans lequel elle a trouvé le patient²⁶. » En filant la métaphore médicale, Valéry souligne que l'Europe actuelle est d'autant plus malade qu'elle souffrait depuis longtemps. Dans son *Journal* de guerre, ainsi que dans son article de 1923, Gide rejoint le point de vue de son ami : si aujourd'hui certains sont surpris d'assister « à la fin d'un monde, d'une culture, d'une civilisation²⁷ », c'est qu'hier ils n'ont pas su reconnaître les symptômes de sa décadence. L'essentiel de la réflexion valéryenne dans « La Crise de l'esprit » (1919) porte moins sur la description d'un présent désastreux que sur les causes qui l'ont généré, dans une perspective résolument antihistorique : « Les choses du monde ne m'intéressent que sous le rapport de l'intellect ; tout par rapport à l'intellect²⁸ ». À ses yeux, et c'est sur ce point que son analyse diverge une nouvelle fois de celle de Crémieux, le conflit n'a pas eu lieu en dépit du développement de l'Europe, en dépit de ses « vertus », mais bien à cause de celles-ci : « Tant d'horreurs n'auraient pas été possibles sans tant de vertus. Il a fallu, sans doute, beaucoup de science pour tuer tant d'hommes, dissiper tant de biens, anéantir tant de villes en si peu de temps²⁹. » Pour le poète, le continent souffre d'une disproportion entre l'étendue de son territoire et l'étendue de ses connaissances : au niveau spatial, l'Europe n'est rien qu'un simple *appendice* continental, mais compense son étendue limitée par une élévation extraordinaire, voire excessive, vers les sommets du savoir, d'où son déséquilibre. Comme il apparaît évident à la lecture de « La Crise de l'esprit », l'Europe est le lieu du *trop-plein*³⁰. Ce qui effraie Valéry, ce n'est pas tant la diversité des éléments qui la composent, mais leur concentration extrême, comme il l'écrit dans « Note (ou L'Européen) » (1922) :

²⁵ Paul VALÉRY, « La Crise de l'esprit » [1919], in *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 1009-1012.

²⁶ *Ibid.*, p. 991.

²⁷ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 33.

²⁸ Paul VALÉRY, « La Crise de l'esprit » [1919], in *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 994.

²⁹ *Ibid.*, p. 989.

³⁰ Pascal DETHURENS, *De l'Europe en littérature. Création littéraire et culture européenne au temps de la crise de l'esprit (1918-1939)*, *op. cit.*, p. 89.

Cette Europe peu à peu se construit comme une ville gigantesque. Elle a ses musées, ses jardins, ses ateliers, ses laboratoires, ses salons. Elle a Venise, elle a Oxford, elle a Séville, elle a Rome, elle a Paris. [...] Elle est assez petite pour être parcourue en un temps très court, qui deviendra bientôt insignifiant. Elle est assez grande pour contenir tous les climats ; assez diverse pour présenter les cultures et les terrains les plus variés³¹.

L'Europe existe comme un tout rassemblant une pluralité de cultures, mais sa richesse fait également sa faiblesse.

La notion de « saturation », centrale dans la pensée de Valéry, dont les textes ont été largement commentés, se situe au croisement de l'histoire des idées et de l'histoire littéraire. Sous la plume des intellectuels et des écrivains de l'époque, la conviction que l'Europe a atteint son *comble*, et qu'elle traverse la plus grave crise de son Histoire, se décline de manière diverse, au niveau tant de la réflexion critique que de l'écriture fictionnelle. Dans *L'Europe galante* (1925), Paul Morand imagine Saint-Pétersbourg comme un musée, où les monuments, abandonnés, tombent en ruine. « Le musée Rogatkine », l'une des histoires composant le recueil, s'ouvre sur cette image : « Sous l'influence d'un vent baltique, il dégelait ; l'eau suintait au long des murs, tombait des toits. Le sol se liquéfiait, et la débâcle ajoutait encore à l'immense abandon de cette ville, peut-être la plus belle d'Europe³². » Le narrateur décrit une ville-fantôme hantée par des « ombres silencieuses à base de caoutchouc », où les statues « [sont] verdissantes comme les fromages de Stilton³³ ». Tout est en putréfaction à Leningrad / Saint-Pétersbourg : l'hôtel Europe – où « de tous les pays, [on retrouve] un air de famille³⁴ » –, l'Ermitage, la Perspective Nevsky, le musée Rogatkine. Nécropole du monde d'hier, comparée à Ravenne, à Paestum, et à Babylone, la ville est une accumulation de vestiges de la culture cosmopolite de l'Europe d'hier :

Partout, ces concordances fuyantes, parallèles soulignées de neige, ces alignements de palais Empire, vert amande, « ornés, disait Stendhal, avec une volupté charmante », ces temples jaune d'or, Parthénons polaires relevés de stucs pâles dans le goût glacé de Thorwaldsen, ces hautes architectures de style Élisabeth Péetrovna, rocailles italiennes de cérémonie, [...] les grâces pétrifiées de Berninis suédois aux badigeons rosés, [...]. Béants, les arcs de triomphe, comme des ponts ruinés par un péage excessif. Des chiens à l'échine basse levaient des colonnes corinthiennes [...]³⁵.

³¹ Paul VALÉRY, « Note (ou L'Européen) [1922], in *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 1006.

³² Paul MORAND, *L'Europe galante : chronique du XX^e siècle*, in *Nouvelles complètes*, t. I, édition présentée, établie et annotée par Michel Collomb, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 323.

³³ *Ibid.*, p. 323-324.

³⁴ *Ibid.*, p. 322.

³⁵ *Ibid.*, p. 323.

Dans ce musée à l'abandon, se promènent des hommes-statues : « marbrés de froid³⁶ », ceux-ci participent pleinement de la pétrification du décor. Saint-Pétersbourg devient pour Morand le symbole d'une Europe à l'agonie : les ruines du Vieux Monde, amassées dans les rues, encombrant la ville, s'effondrant sous leur poids « dans la tombe boueuse du delta³⁷ ». Cette « fenêtre » sur le Vieux Continent, dont « personne n[e] [nettoie] plus les carreaux³⁸ », se place aux antipodes de la Vienne de Stefan Zweig, échappant presque miraculeusement au malaise de la culture : « Denn das Genie Wiens – ein spezifisch musikalisches – war von je gewesen, daß es alle volkhaften, alle sprachlichen Gegensätze in sich harmonisierte, seine Kultur eine Synthese aller abendländischen Kulturen³⁹ ». Dans *Die Welt von Gestern*, ce ne sont pas les « temples jaune d'or » qui incarnent le coucher de soleil de la culture de jadis : à l'image de l'Europe-musée, Zweig préfère celle de l'Europe-livre, jaune d'or à elle aussi. Dans le chapitre consacré au récit de son retour à Salzbourg, il s'attarde longuement sur la description de sa maison, où il se plaît à recevoir les grands hommes de son temps. Ce lieu de rencontre, idéalement placé sur les hauteurs de Kapuzinerberg, devient « ein europäisches Haus » [« une maison européenne »]. Sur les pages d'un registre, d'allure presque sacrée, l'écrivain garde jalousement les signatures de ses hôtes :

Von den Schriftstellern sind [...] van Loon, James Joyce, Emil Ludwig, Franz Werfel, Georg Brandes, Paul Valéry, Jane Adams, Schalom Asch, Arthur Schnitzler freundschaftlich empfangene Gäste gewesen, von der Musikern Ravel und Richard Strauss, Alban Berg, Bruno Walter, Bartók und wer noch alles von den Malern, den Schauspielern, den Gelherten aus allen Winden⁴⁰?

Le regard de Zweig est empreint d'une nostalgie profonde : le « livre d'or » atteste le meilleur d'une Europe qui semble être à jamais perdue. Son ambition de collectionneur le pousse à passer des autographes aux œuvres, afin de réunir l'excellence continentale dans une seule bibliothèque, la sienne. Il ne s'agit pas de posséder des objets de valeur, mais de faire une

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*, p. 324.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers* [1942], *op. cit.*, p. 40. Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, in *Romans, nouvelles et récits*, *op. cit.*, p. 881 : « Car le génie de Vienne – génie spécifiquement musical – avait toujours consisté à harmoniser en elle toutes les oppositions ethniques et linguistiques, sa culture avait toujours été une synthèse de toutes les cultures occidentales ». Sur l'importance des références à la musique nous aurons l'occasion de revenir (*infra*, p. 217).

⁴⁰ Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers* [1942], *op. cit.*, p. 394. Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, in *Romans, nouvelles et récits*, *op. cit.*, p. 1168 : « Parmi les écrivains, [...] Van Loon, James Joyce, Emil Ludwig, Franz Werfel, Georg Brandes, Paul Valéry, Jane Adams, Schalom Asch, Arthur Schnitzler furent nos hôtes, accueillis avec amitié, parmi les musiciens Maurice Ravel et Richard Strauss, Alban Berg, Bruno Walter, Bartók, sans parler des peintres, des acteurs, des savants venus de tous les points cardinaux. »

œuvre d'art à part entière, profondément et durablement représentative de l'Europe et de sa culture. « Ich wollte von den Unsterblichen – verwegene Anmaßung! – in der Reliquie » – écrit-il – « ihrer Handschrift gerade das, was sie für die Welt unterblich gemacht hat⁴¹. » Le fait qu'il désire rassembler « in ein organisches Gebilde⁴² » l'intégralité de la civilisation du Vieux Continent – dont il souhaite être le dépositaire – n'empêche pas Zweig de critiquer le caractère chimérique d'une telle entreprise. D'abord, il n'y aurait jamais de bibliothèque assez grande pour contenir la totalité de l'œuvre européenne. Ensuite, il faut se rappeler que « Museen Sammlungen und Rüstkammern, wenn man sie nicht fortentwickle, in sich erstarren⁴³ ». Il souligne qu'il faut sortir d'une logique de l'entassement pour faire de la culture européenne quelque chose de plus qu'un testament (encyclopédique) du monde d'hier. Finalement, l'Europe n'est pas une affaire de bibliothèques, car en aucun cas la contemplation du passé ne doit nous distraire du présent, qui appartient au *créateur*⁴⁴. Rien de plus difficile à entretenir qu'une ville-musée, rien de plus difficile à rassembler qu'une collection – d'autographes ou de manuscrits – transnationale. L'accumulation sous toutes ses formes équivaut à l'immobilisme ; et, partant, au déclin. : voilà ce que Morand et Zweig souhaitent, par des images différentes, mettre en lumière. L'Europe est le lieu de l'excès de connaissance : d'« innombrables pensées » – comme le disait déjà Valéry – l'occupent et la privent de toute vitalité, en la condamnant à sombrer dans une crise comparable, du point de vue médical, à une paralysie. Mark Rampion, l'un des héros de *Point Counter Point* (1926), formule de manière fort originale ce concept, en associant la plénitude à la platitude par une métaphore inédite : « I was talking about the world, not us. It's tame, I say. Like one of those horrible big gelded cats⁴⁵. »

⁴¹ Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers* [1942], *op. cit.*, p. 397. Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, in *Romans, nouvelles et récits*, *op. cit.*, p. 1170 : « Dans la relique du manuscrit, je voulais justement retenir de l'immortel – quelle audacieuse prétention ! – ce qui l'avait rendu immortel pour le monde. »

⁴² Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers* [1942], *op. cit.*, p. 395. Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, in *Romans, nouvelles et récits*, *op. cit.*, p. 1169 : « dans une construction organique ».

⁴³ Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers* [1942], *op. cit.*, p. 401. Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, in *Romans, nouvelles et récits*, *op. cit.*, p. 1174 : « Les musées, les collections et les cabinets d'armes anciennes se pétrifient si on ne les développe pas ».

⁴⁴ Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers* [1942], *op. cit.*, p. 401 : « Nicht das Gefühl des Habens, des Für-mich-Habens lockte mich ». Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, in *Romans, nouvelles et récits*, *op. cit.*, p. 1174 : « C'est la création qui m'a procuré de la joie, jamais l'objet créé ».

⁴⁵ Aldous HUXLEY, *Point Counter Point* [1928], London, Vintage Books, 2004, p. 121. Aldous HUXLEY, *Contrepoint*, trad. de Jules Castier, Paris, Plon, 1961, p. 115 : « – Ce qui m'assomme, moi, [...] c'est l'horrible et malsaine platitude du monde à notre époque [...]. Je maintiens qu'il est plat. Comme un de ces gros chats affreux qu'on a châtrés. »

Le roman d'Huxley mérite une digression dans notre analyse en raison du rapport (complexe) qu'il entretient avec *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide. Pour en comprendre les enjeux, il convient de revenir aux débuts de la carrière de Jean-Paul Sartre et tout particulièrement à ses conférences données à la Lyre Havraise, dont les notes sont demeurées longtemps inédites⁴⁶. De novembre 1932 à mars 1933, dans la salle d'une ancienne société chorale, le jeune professeur – reçu premier à l'agrégation à sa deuxième tentative – donne une série de conférences sur le roman. Ce sont des « causeries littéraires » – une par mois – adressées, comme il l'écrit lui-même, aux « bourgeois de Normandie⁴⁷ ». Fasciné par « le roman moderne », et par celui des années vingt en particulier, il le considère porteur d'une réflexion profonde sur l'époque actuelle, à laquelle il souhaite à son tour contribuer. Son ambition, en tant qu'écrivain, est de faire le point sur le genre avant de l'aborder : comme le remarque Annie Cohen-Solal, les conférences du Havre peuvent être considérées, à bien des égards, comme une « boîte noire⁴⁸ » de *La Nausée* (1938). Le premier ensemble de notes est consacré à « Quelques techniques particulières ». Sartre y étudie deux romans : le premier est un succès français, *Les Faux-monnayeurs* de Gide, publié en 1926, le deuxième appartient à la tradition littéraire anglaise, *Contrepoint* d'Aldous Huxley, paru chez Plon en 1928. Le critique ne s'efforce pas de cacher ses préférences, affirmant d'entrée de jeu que « si *Les Faux-monnayeurs* n'avaient pas été écrits, jamais Huxley, [...] n'aurait écrit *Contrepoint*⁴⁹ ». D'un côté, un écrivain à l'apogée de sa carrière, qui, à l'époque de la publication de son œuvre, a près de soixante ans, de l'autre, un jeune auteur de trente-quatre ans à peine, n'ayant jusqu'alors écrit que de « petits romans », comme *Crome Yellow* (1921). Au-delà de tout jugement de valeur, nous nous intéressons aux considérations que Sartre formule sur le « sujet » de *Contrepoint*, un livre qui entend recréer l'« atmosphère intellectuelle » de l'après-guerre, comme *L'Europe galante* de Morand en a recherché « [l'atmosphère] sentimentale⁵⁰ ». La science et la philosophie innervent les pages du roman ; tous les héros sont cultivés et chacun a son opinion sur les problèmes auxquels l'Angleterre de l'après-guerre se trouve confrontée. Miroir d'une époque historiquement et culturellement connotée, *Contrepoint* partage avec *Les Faux-monnayeurs* – dont l'action

⁴⁶ Annie COHEN-SOLAL et Gilles PHILIPPE (éds), *Les Conférences du Havre sur le roman, Études Sartriennes*, n° 16, 2012.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 7.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 17.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 67.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 65.

pourrait se situer à la fois avant et après le conflit de 14-18 – la même ambition totalisante. Toutefois, comme le remarque encore Sartre, leurs perspectives diffèrent radicalement :

Le sujet du roman de Huxley, comme celui du roman de Gide, doit être un univers. Seulement la grosse différence, c'est qu'il ne s'agit pas seulement d'un univers de relations sociales et de purs événements psychologiques. Huxley veut faire un roman *cosmique*. [...] C'est un monde cosmique où le monde est « entre parenthèses », comme dit Husserl. Un monde complet mais auquel Huxley ne croit pas⁵¹.

Dans sa préface à *Contrepoint*, le critique André Maurois qualifie le livre de « roman-somme », une expression que Pascal Dethurens reprend afin d'expliquer de quelle manière l'étendue du savoir mis en place dans le roman s'inscrit dans le cadre d'une Europe en crise de valeurs⁵². Pierre Masson et Jean-Michel Wittmann ont utilisé la même expression pour *Les Faux-monnayeurs* : lieu de réflexions croisées sur la forme romanesque, sur la morale et sur la politique, à la fois historiquement ancrées dans ce XX^e siècle de grands bouleversements et toujours actuelles, Gide conçoit son roman comme une véritable « somme », où il lui faut « tout [y] verser sans réserve⁵³ ». Autant le roman d'Huxley constitue une *somme-cosmique*, aspirant à rendre compte de toutes les « couches » de la réalité historique et culturelle qu'il représente, autant le second est une *somme-univers*, voire une *somme universelle*, visant à refléter, comme son auteur, son époque et en même temps à la transcender. Dans la foulée de Sartre, il est possible d'affirmer que le « monde cosmique » d'Huxley est « entre parenthèses », dans une double perspective. D'abord, il est « entre parenthèses » dans le sens où il est enchâssé dans les pages de *Contrepoint* : toute la culture européenne – « les disciplines techniques, philosophiques, scientifiques, politiques⁵⁴ » – aspire à y trouver sa place. Ensuite, il est « entre parenthèses » car il est sujet à caution : cette civilisation dont il décrit les exploits est quelque chose à quoi Huxley ne croit pas, ou plutôt, ne croit plus. Étalage sur différents niveaux du savoir européen, *Contrepoint* est surtout la *somme-cosmique* d'un monde en crise. Autant l'humanité des *Faux-monnayeurs* est dynamique et grouillante, tendue vers le futur, autant celle de *Contrepoint* apparaît statique, sans énergie. « It's factories, it's Christianity, it's science, it's respectability, it's our education, » – affirme le personnage de Mary Rampion, partageant

⁵¹ *Ibid.*, p. 68.

⁵² Pascal DETHURENS, *De l'Europe en littérature. Création littéraire et culture européenne au temps de la crise de l'esprit (1918-1939)*, *op. cit.*, p. 363-368.

⁵³ *Journal des Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 531. Voir Pierre MASSON, Jean-Michel WITTMANN, avec Aude LAFERRIÈRE (éds), *Le Roman-somme d'André Gide*. Les Faux-monnayeurs, Paris, Presses Universitaires de France, 2012.

⁵⁴ Annie COHEN-SOLAL et Gilles PHILIPPE (éds), *Les Conférences du Havre sur le roman*, *op. cit.*, p. 66.

les idées de son mari – « [they] weigh on the modern soul. They suck the life out of it⁵⁵ ». La jeunesse gidienne est en effervescence, anxieuse de découvrir, et de se découvrir, celle de Huxley est trop préparée à affronter le monde pour pouvoir vraiment le connaître et se connaître. Citons un extrait de *Chrome yellow* :

Books! Books! One reads so many and one sees so few people and so little of the world. Great thick books about universe and the mind and ethics. You've no idea how many there are. I must have read twenty or thirty tons of them in the last five years. Twenty tons of ratiocination. Weighted with that, one's pushed out into the world⁵⁶.

Le malaise tient à la pléthore de livres, reflet d'une Europe déclinante : « What a putrefaction! [...] The consummate flower of this charming civilization of ours⁵⁷ ! » Philip Quarles, personnage du romancier à la manière d'Édouard dans *Les Faux-monnayeurs*, livre dans son carnet des considérations d'ordre esthétique ainsi que des considérations sur l'actualité, sur l'atmosphère du temps : « The love of death is in the air. [Men] breathe it and get infected. [...] It's as though the young were absolutely determined to bring the world to an end – mechanize it first into madness, then into sheer murder⁵⁸. » Les pressentiments catastrophiques parcourant *Contrepoint* caractérisent profondément la narration et scandent le rythme du roman : Huxley livre une vision pessimiste du futur de l'Europe, en proie à une génération malade autant que celle de ses pères. S'il est vrai que Gide n'est pas sans craintes pour l'avenir de la jeunesse européenne – il suffit de penser au louche personnage de Ghéridanisol qui, dans *Les Faux-monnayeurs*, est tenu pour le responsable principal de la mort de Boris – c'est dans celle-ci qu'il faut pour lui continuer d'espérer.

Alors que les exemples de Morand et de Zweig nous ont permis d'aborder deux approches différentes de la façon de représenter *ponctuellement* la question européenne – la ville d'un côté, la bibliothèque de l'autre – celui d'Huxley nous invite à réfléchir sur le fait

⁵⁵ Aldous HUXLEY, *Point Counter Point* [1928], *op. cit.*, p. 121. Aldous HUXLEY, *Contrepoint*, *op. cit.*, p. 116 : « C'est les usines, c'est le christianisme, c'est la science, c'est la respectabilité, c'est notre éducation, [...]. Tout cela pèse sur l'âme moderne ; ça lui enlève toute vie ».

⁵⁶ Aldous HUXLEY, *Chrome yellow* [1921], London, Vintage Books, 2013, p. 37. Aldous HUXLEY, *Jaune de chrome*, trad. de Jules Castier, Paris, Union Générale d'Éditions, 1981, p. 35. « Les livres, les livres ! On en lit tellement, et l'on voit si peu de gens et si peu de monde. Les gros livres, bien épais, traitant de l'univers, de l'esprit, de la morale, vous n'imaginez pas comme ils sont nombreux. Tu as bien dû en lire vingt ou trente tonnes au cours des cinq dernières années. Vingt tonnes de ratiocination. Et, ainsi chargé, on se lance dans le monde. »

⁵⁷ Aldous HUXLEY, *Point Counter Point* [1928], *op. cit.*, p. 71. Aldous HUXLEY, *Contrepoint*, *op. cit.*, p. 73 : « Quelle pourriture ! [...] La fleur achevée de notre charmante civilisation – voilà ce qu'elle est ! »

⁵⁸ Aldous HUXLEY, *Point Counter Point* [1928], *op. cit.*, p. 413. Aldous HUXLEY, *Contrepoint*, *op. cit.*, p. 369 : « Le goût de la mort est dans l'air. Ils le respirent, et ils sont contaminés. [...] On dirait que les jeunes sont absolument déterminés à mener le monde à sa perte, – à le mécaniser d'abord jusqu'à la folie, et ensuite jusqu'à l'assassinat, sans phrases. »

que la représentation de la crise d'après-guerre peut également *affecter* l'œuvre dans son ensemble. *Contrepoint* incarne à lui seul le déclin du Vieux Continent, amalgame d'idées et d'opinions, de livres et de découvertes aujourd'hui dénué de sens (elles sont « entre parenthèses » selon l'expression de Sartre). Dans son ensemble, notre analyse a jusqu'ici mis en évidence la présence d'une dialectique constante entre passé et présent, dont le premier est regretté à plus d'un titre. À son retour de Venise, Paul Morand affirme avoir vu « le feu d'artifice tiré par une Europe moribonde » et prononce la phrase célèbre : « Je suis veuf de l'Europe⁵⁹. ». Or, faut-il porter le deuil pour toujours ? Peu à peu le pessimisme radical laisse la place à de timides expressions d'espoir. C'est ce sentiment que décrit Zweig dans *Le Monde d'hier* ; la Grande Guerre lui apparaît rétrospectivement comme une interruption tragique de l'Histoire, qu'il sera néanmoins possible, au prix de maints efforts, de surmonter pour reprendre le chemin du progrès :

Selbst aus dem Abgrund des Grauens, in dem wir heute halb blind herumtasten mit verstörter und zerbrochener Seele, blicke ich immer wieder auf zu jenen alten Sternbildern, die über meiner Kindheit glänzten, und tröste mich mit dem ererbten Vertrauen, daß dieser Rückfall dereinst nur als ein Intervall erscheinen wird in dem ewigen Rhythmus des Voran und Voran⁶⁰.

L'Europe de l'après-guerre est vouée à une rude épreuve : apprivoiser l'inquiétude qui la traverse pour tout refonder. Le titre de l'essai de Benjamin Crémieux – *Inquiétude et reconstruction* – condense au mieux la problématique à laquelle s'efforcent de répondre les intellectuels et les écrivains. Le critique s'inscrit dans une conception cyclique de l'Histoire et de l'histoire littéraire qui en est l'émanation, car pour lui « reconstruire » signifie essentiellement « renouer » avec le passé. L'Europe semble donc prédestinée à une véritable révolution – un mot formé par la racine « *volv-* » [rouler] et par le préfixe « *re-* » –, indiquant une répétition, un recommencement. L'Hamlet imaginé par Valéry, en revanche, hésite et ne semble pas trop faire confiance à une philosophie de l'éternel retour. Dans le contexte de 1918, la pensée de la durée – profondément marquée par les ouvrages d'Henri Bergson – revêt une signification historique et littéraire particulière ; en disposant de nouveaux outils d'analyse, l'interrogation sur la relation entre la vie et la connaissance

⁵⁹ Paul MORAND, *Venises*, Paris, Gallimard, 1971, p. 14.

⁶⁰ Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers* [1942], *op. cit.*, p. 19. Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, in *Romans, nouvelles et récits*, *op. cit.*, p. 864-865 : « Même du fond de l'abîme d'horreur dans lequel nous tâtonnons aujourd'hui, à moitié aveugles, l'âme égarée et brisée, je ne cesse de lever les yeux vers les astres anciens qui brillaient sur mon enfance, et je me console avec la confiance héréditaire qui me fait penser que cette rechute n'apparaîtra plus un jour que comme une pause dans le rythme éternel de la marche en avant. »

devient particulièrement urgente : comment naît une civilisation ? Une nouvelle civilisation peut-elle simplement être le prolongement de la vieille ? L'heure est à présent au renversement des certitudes et à la compréhension plus profonde du monde nouveau. Si, pour Crémieux, l'impératif est de reconstruire, ou plutôt de *restaurer* – peu importe si le sol est devenu mouvant – pour Valéry, rien ne peut être fait sur un terrain instable. Le premier perçoit la nécessité du monument, fût-il vacillant, le second pense « à l'ennui de recommencer le passé », et en même temps, « à la folie de vouloir innover toujours⁶¹ ». Parmi les décombres de l'Europe d'avant 1914, Valéry pose de manière problématique le rapport de l'avenir au passé.

Comme Gide, l'auteur de *La Jeune Parque* a très tôt affirmé son refus de tout ce qui est politique. Et pourtant, au cours des années vingt et trente, il multiplie les initiatives en faveur d'une Europe en crise, en prononçant plusieurs allocutions publiques et en publiant divers écrits sur l'actualité. Membre de la Commission de Coopération intellectuelle de la Société des Nations, il participe à la Décade de Pontigny de 1925 – « Nous autres Européens » – et l'année suivante il se rend d'abord à Vienne – où il assiste au congrès consacré au « Rôle des clercs dans la reconstruction de l'Europe » – et ensuite à Berlin⁶². Ses propos portent presque exclusivement sur la « Société des esprits », qui prime à ses yeux sur la Société des Nations : car c'est bien aux intellectuels qu'il incombe de penser la crise du Vieux Continent, de produire et d'organiser les *idées* en vue de la reconstruction d'une Europe renouvelée⁶³. Dans son *Journal*, Gide rapporte les extraits d'une conversation avec le poète au sujet du futur de la civilisation occidentale. L'enjeu du discours est éminemment culturel :

[Il se dit] angoissé par la situation générale et convaincu que le misérable travail des politiciens nous mène à l'abîme, et toute l'Europe avec nous. [...] Impossible de rassembler un front unique pour s'opposer aux ruineuses revendications des nationalistes. Il m'en persuade et je ressors de cet entretien fort assombri, car je ne puis douter qu'il n'ait raison. La catastrophe me paraît à peu près inévitable⁶⁴.

En 1932, le pessimisme l'emporte, mais il est évident qu'il souhaite se placer dans une perspective apolitique. L'année suivante, le poète formule une pensée qui lui tient à cœur

⁶¹ Paul VALÉRY, « La Crise de l'esprit » [1919], in *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 993.

⁶² Paola Cattani a établi une chronologie exhaustive des moments cruciaux de l'engagement de Valéry en faveur de l'Europe ; les « faits remarquables » (articles, discours, conférences) sont à peu près une soixantaine (Paola CATTANI, « Engagement pour l'Europe et littérature pure », *Fabula / Les colloques*, « Paul Valéry et l'idée de littérature », 2010. Version en ligne : <<http://www.fabula.org/colloques/document1420.php>> [consultée le 04 octobre 2017].

⁶³ Paul VALÉRY, *Correspondance pour une société des esprits* [1933], Università di Corsica, Albiana, 2016, p. 40-44.

⁶⁴ *J2*, 21 février 1932, p. 351-352.

depuis longtemps, à savoir que « la Société des Nations suppose la Société des esprits⁶⁵ ». À Jean Guéhenno, qui lui reproche de ne pas prendre position, Valéry répond par une boutade : « Il y a des hommes pour l'urgence ; d'autres ont d'autres emplois. Il faut des pompiers et des architectes ». Quelques lignes plus loin, il précise : « Ceux qui, comme moi, tiennent sur toute chose à l'esprit et, d'autre part, abhorrent la guerre, doivent agir contre la guerre par les voies de l'esprit⁶⁶. » La critique que Valéry porte à la notion d'Histoire – ainsi qu'elle prend forme dans *Regards sur le monde actuel et autres essais* (1931) – montre également à quel point son européisme se veut détaché de tout esprit de restauration. Dans son hommage au poète, Gide lui reconnaît une lucidité sans égale :

Quittant les régions abstraites des mathématiques, lorsqu'il reportait ses *regards sur le monde actuel*, ses jugements, ses prédictions étaient d'une pertinence qui nous paraît aujourd'hui prophétique, et je ne pense pas que personne, en ce temps, ait émis sur la situation de l'Europe et de la France des appréciations plus sensées⁶⁷.

En tenant pour absurde et impossible le fait de tirer du passé des leçons pour l'avenir, il s'agit pour lui de penser l'Europe de demain *autrement*. La crise que le Vieux Continent est en train de traverser est à ses yeux multiple (militaire, économique, politique et, surtout, intellectuelle), mais elle laisse « difficilement saisir son véritable point, sa *phase*⁶⁸ ». Valéry ne sait pas encore, en 1919, si le déclin en est à ses débuts ou à sa maturité, mais dans les années suivantes, il ne peut que constater, avec amertume, qu'il n'en est certes pas à son achèvement. L'*imprévisibilité* fondamentale de l'avenir – élément constitutif de sa critique de l'Histoire – se fait jour dans le texte d'une conférence de 1922. Dans « Note (ou l'Européen) », il affirme, que dans le désordre ambiant, « nos craintes sont infiniment plus précises que nos espérances » :

L'orage vient de finir, et cependant nous sommes inquiets, anxieux, comme si l'orage allait éclater. Presque toutes les choses humaines demeurent dans une terrible incertitude. [...] Nous espérons vaguement, nous redoutons précisément ; nos craintes sont infiniment plus précises que nos espérances [...]. Il n'y a pas de tête pensante si sagace, si instruite qu'on la suppose, qui puisse se flatter de dominer ce malaise, d'échapper à cette impression de ténèbres, de mesurer la durée probable de cette période de troubles dans les échanges vitaux de l'humanité⁶⁹.

⁶⁵ Paul VALÉRY, *Correspondance pour une société des esprits* [1933], *op. cit.*, p. 40.

⁶⁶ Lettre de Paul Valéry à Jean Guéhenno, 5 mars 1932, citée par Micheline HONTEBAYRIE, « Paul Valéry dans le courant de l'Histoire », in Robert PICKERING (éd.), *Paul Valéry : « regards » sur l'Histoire*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2008, p. 26.

⁶⁷ « Hommage à Paul Valéry » [1945], *EC*, p. 932.

⁶⁸ Paul VALÉRY, « La Crise de l'esprit » [1919], in *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 990.

⁶⁹ Paul VALÉRY, « Note (ou L'Européen) » [1922], *ibid.*, p. 1000.

Quant à la cause de la crise, Valéry n'a pas de doutes : l'excès de connaissance – ce « trop » caractérisant l'esprit européen – plonge le continent dans le chaos. « Carrefour » d'idées hétéroclites et de principes contradictoires, la civilisation occidentale est arrivée à sa fin. Quant à la possibilité de discerner ce qui attend le continent au sortir de la crise, la tâche s'annonce difficile, voire impossible. L'Europe, mais quelle Europe ? En 1919, Valéry souligne que « deux dangers ne cessent de menacer le monde : l'ordre et le désordre⁷⁰ ». Rien n'est moins certain que d'affirmer qu'à la limite d'une époque de désordre, telle l'Europe d'après-guerre, l'ordre recommence nécessairement. Dans une conférence prononcée en 1932 – d'abord intitulée « Le désordre que nous vivons » – Valéry insiste sur l'impossibilité, dans un présent chaotique, de penser l'avenir, quel qu'il soit :

Cet état présent, qui est notre œuvre, amorce nécessairement un certain avenir, mais un avenir qu'il nous est absolument impossible d'imaginer, et c'est là une grande nouveauté. Elle résulte de la nouveauté même du présent que nous vivons. [...] Quel est donc le penseur, le philosophe, l'historien même le plus profond, même le plus sagace et le plus érudit, qui se risquerait aujourd'hui à prophétiser le moindre⁷¹ ?

C'est une nouvelle conception du temps qui se fait jour dans la pensée du poète : un temps non plus cyclique, mais irrémédiablement linéaire, et prêt à s'interrompre à tout moment. Le passé constitue en rien une prémisse à l'avenir, notion vaine s'il en est : c'est ce que reflète la célèbre formule « *Nous entrons dans l'avenir à reculons...*⁷² »

À l'époque où Valéry constate les effets dévorants de l'« usure⁷³ » sur la culture européenne, Gide prépare son article pour *La Revue de Genève*. Analyse ponctuelle de l'état présent du Vieux Continent, l'article se propose également de reprendre, de manière *diachronique*, les étapes principales de la crise, en posant de manière problématique la dialectique passé-avenir qui est également à la base de « La Crise de l'esprit ». S'il avait pu, pour un temps, espérer dans le pouvoir régénérateur de la Grande Guerre, en 1923, Gide est désormais conscient qu'il faudra attendre longtemps avant d'entrevoir l'aube d'une époque nouvelle. Par la bouche de son interlocuteur chinois, Gide explique les raisons du dépérissement de l'Europe, victime d'un excès de progrès. L'argument est très proche de celui de Valéry : celui-ci parle de « désordre », tandis que Gide insiste sur le désaccord de

⁷⁰ Paul VALÉRY, « La Crise de l'esprit » [1919], *ibid.*, p. 993.

⁷¹ Paul VALÉRY, « La politique de l'esprit, notre souverain bien » [1932], *ibid.*, p. 1015.

⁷² *Ibid.*, p. 1040.

⁷³ Paul VALÉRY, « Note (ou L'Européen) » [1922], *ibid.*, p. 1000.

l'esprit européen⁷⁴. Mais si le premier pointe le doigt contre un ensemble de causes – l'« Europe mentale » souffre « [de] la libre coexistence dans tous les esprits cultivés des idées les plus dissemblables, des principes de vie et de connaissance les plus opposés⁷⁵ » – le second identifie un motif précis à l'origine de la rupture de l'harmonieux équilibre continental. Il n'y a pas une multiplicité de raisons, mais une seule raison profonde à la « Crise de l'esprit », d'où l'interrogation du ministre chinois :

Ne croyez-vous pas [...] que tout ce dont souffre aujourd'hui l'Europe vient de ce qu'ayant opté pour la civilisation, elle se rallie à une religion qui la nie ? Par quelle tricherie arrivez-vous à concilier l'un et l'autre ? Mais à vrai dire vous ne conciliez rien. Vous vivez dans un compromis [...]⁷⁶.

En amont, une opposition radicale entre civilisation et religion lacère le tissu fragile de l'Europe. Cette « religion » est bien sûr la religion chrétienne, car dans le discours de Gide celle-ci représente un *caractère* essentiel dans la définition de l'*homo europaeus*, comme le disait déjà Valéry. Celui-là même qui, souffrant, se promène maintenant sur les routes du continent, et sur lequel le Chinois jette un regard compatissant, que Gide rapporte au style indirect : « Il me dit alors qu'il était surtout sensible, en Europe, à l'expression de fatigue, de tristesse et de souci de tous les visages, et qu'il lui semblait que nous connaissions tous les arts hormis celui, si simple, d'être heureux⁷⁷. » Pourquoi ? Le problème est double. D'un côté, la civilisation a tout sacrifié au progrès : s'il est vrai que sa grandeur « valait bien quelques rides⁷⁸ », ses excès l'empêchent maintenant de jouir de ses acquis et de leur donner un sens. De l'autre, le christianisme, conçu comme un ensemble de valeurs éthiques et spirituelles, a fait fausse route en demandant « à la raison de s'y [à ses dogmes] soumettre⁷⁹ ». Voilà le véritable mal de l'Europe moderne, le principe même de la crise : si la civilisation a cru pouvoir faire seule, en marchant résolument à l'avant, c'est que le christianisme a perdu tout contact avec la vie et est devenu un ensemble stérile de lois asservissant et opprimant l'homme. C'est à ce « christianisme-là », essentiellement dogmatique et dénué de substance, qu'il convient d'imputer le « malaise » du Vieux Continent. Celui-ci décline, car la religion a cessé d'être ce qu'elle devrait être, soit un guide conduisant à une sagesse toute pratique⁸⁰.

⁷⁴ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 31.

⁷⁵ Paul VALÉRY, « La Crise de l'esprit » [1919], in *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 991-992.

⁷⁶ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 30.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 29.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 30.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 31.

⁸⁰ Cette sagesse le ministre chinois la reconnaît dans son peuple, où le bonheur se réalise sur terre (*Ibid.*)

Gide en arrive à suggérer le retour à une spiritualité authentique, libérée de tout dogmatisme et donc inséparable des passions et des sentiments générés par le contact de l'homme avec la vie. Celui-ci apparaît à ses yeux comme la condition *sine qua non* de la renaissance européenne.

Face à un Vieux Continent en crise de valeurs, qui présente tous les symptômes de la décadence, l'écrivain reste fondamentalement confiant dans le futur. À la fin de son article, il annonce lucidement la fin du monde européen et avertit à l'instar de Valéry que rien ne sera plus comme avant. Mais alors que celui-ci se refuse à se tourner vers *demain*, notre auteur déclare prophétiquement que « tout doit être remis en question » et que « les formes vieilles ne peuvent convenir aux forces jeunes⁸¹ ». Gide ne vit pas dans l'insouciance, mais privilégie un optimisme tempéré par les événements de l'Histoire, auxquels son esprit demeure, presque malgré lui, sensible. Comme son collègue et ami Albert Thibaudet, il est bien conscient de la fragilité de l'ordre établi par les traités de 1919. Inquiet quant au futur du Vieux Continent, celui-ci livre dans *La NRF* de février 1921 sa première analyse du démembrement dudit continent, décidé par les vainqueurs du conflit à la table des négociations. À l'occasion du compte rendu qu'il fait des *Conséquences politiques de la paix de Bainville*, il compare le morcèlement de la carte de l'Europe au découpage (maladroit) d'un poulet :

Ce traité a taillé, découpé, divisé abondamment l'Europe [...]. Il l'a découpée comme on découpe un poulet. Or il y a deux manières de couper un poulet, l'une qui suit les lignes de la vie, l'autre qui, pour des raisons très pratiques, procède mécaniquement⁸².

L'état de paix – écrit Thibaudet dans son célèbre article « Sur la démobilisation de l'intelligence » (1920) – « s'installe dans une Europe instable et surchauffée où les possibilités de guerre restent partout à fleur de sol⁸³ ». Jacques Rivière est du même avis. En 1922, il dépeint cette image peu flatteuse de Poincaré, dont la politique entêtée ne peut que mener à l'éclosion d'autres tensions :

M. Poincaré a tellement l'habitude de l'énergie qu'il s'y endort. Il n'a la sensation du devoir accompli que lorsqu'il se sent persister dans une décision ; sa conscience ne lui apporte de satisfaction que lorsqu'elle peut témoigner d'une conduite immuable, à quoi qu'elle soit appliquée.

⁸¹ *Ibid.*, p. 33.

⁸² Albert THIBAUDET, « Littérature et politique », *La Nouvelle Revue française*, n° 89, février 1921, p. 193-202.

⁸³ Albert THIBAUDET, « Sur la démobilisation de l'intelligence », *La Nouvelle Revue française*, n° 76, janvier 1920, p. 132.

Il conçoit la politique comme la reconstruction d'une voie de chemin de fer, et, avec cette particularité qu'il entreprend de percer un tunnel toutes les fois qu'un monticule lui barre la ligne droite : M. Poincaré est tout le temps « en tunnel⁸⁴ ».

Malgré l'absence de commentaires sur ces questions d'actualité, Gide en subit l'influence, et se voit obligé de constater que « la tristesse par instants, l'emporte : l'homme a décidément par trop saboté la planète⁸⁵ ». *Par instants* : s'il est vrai qu'il se laisse parfois aller à des moments de découragement, au fond, il ne désespère jamais de voir l'Europe renaître des décombres de la guerre. Le constat de la crise n'a qu'un temps dans l'itinéraire idéologique gidien : quand le ministre chinois lui demande « de lui déclarer ce qu'il pense de l'Europe », il affirme qu'il « en pense beaucoup de bien⁸⁶. »

2. Penser la crise : harmonie(s)

Le mot *Europe*, explique Albert Thibaudet dans *La Campagne avec Thucydide* (1922), comme jadis le mot *Grèce*, n'a pas seulement « un sens d'unité, mais un sens de pluralité, de diversité, même d'hostilité. Il implique, par son double contenu de géographie et d'histoire, ce cloisonnement et ces rivalités⁸⁷ ». Le Vieux Continent est un espace où les différents membres peuvent alternativement s'affronter ou se rencontrer : tout se joue en son sein. C'est dans « L'Avenir de l'Europe » (1923) que Gide développe cette idée. La civilisation occidentale est en péril car elle se consume dans la lutte contre sa propre décadence ; d'une certaine manière, donc, elle s'autodétruit. « L'humanité » – affirme le ministre chinois – « pouvait se proposer de progresser avec usure, ou d'empêcher l'usure en se refusant au progrès⁸⁸ » : l'Europe a emprunté la première voie, en décidant de sacrifier sa vie pour fuir l'immobilisme. La civilisation s'étiole à cause d'une *consommation* progressive qui est le résultat (inévitabile) d'un choix conscient. Pour Gide, si le Vieux Continent est en péril, cela n'a rien à voir avec l'émergence d'autres civilisations. Sur ce point, il se distingue de la plupart de ses contemporains, regardant au-delà des frontières européennes avec une curiosité mêlée à la fois d'admiration et de peur. Paul Claudel, dont la carrière de diplomate permet d'envisager l'Europe sous différents angles, est à la fois séduit et préoccupé, par la

⁸⁴ Jacques RIVIÈRE, « Pour une entente économique avec l'Allemagne », *La Nouvelle Revue française*, n° 116, mai 1923, in Jacques RIVIÈRE, *Une conscience européenne (1916-1924)*, *op. cit.*, p. 209-210.

⁸⁵ *J2*, 2 janvier 1928, p. 68.

⁸⁶ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 33.

⁸⁷ Albert THIBAUDET, *La Campagne avec Thucydide*, Paris, Éditions de La NRF, 1922, p. 161.

⁸⁸ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 29.

force et la puissance des États-Unis. Pendant son séjour à Washington, qui a lieu en 1929, l'année de la crise, l'inquiétude pour le sort du Vieux Continent l'accable. Le problème irrésolu des dettes de guerre est au centre de ses préoccupations : l'Europe, la France en particulier, est au bord de l'effondrement et repousse la main tendue par le président Roosevelt. Sans totalement justifier le comportement des Américains, au moment où les deux pays arrivent à une rupture des relations diplomatiques, il dénonce les dangers de l'isolement :

Je le demande à tous les lecteurs de bonne foi : abstraction faite de tout ce que nous avons perdu de l'autre côté de l'Atlantique et qui est démesuré, avons-nous à nous louer en Europe et en France de nous être aliéné l'Amérique ? [...] Un regard sur nos amitiés chancelantes, sur la zone redoutable d'isolement qui se crée autour de nous, sur notre situation militaire, financière et économique suffira à fournir la réponse⁸⁹.

L'Europe est désunie, son équilibre est chancelant : stratégiquement, il vaut mieux ne pas tourner le dos à l'Amérique, et risquer de se faire écraser par elle, mais s'en faire une alliée pour profiter de sa puissance. De toute évidence, Claudel éprouve une fascination ambiguë pour ce pays du « vide », un vide qui n'est pas sans signification, mais qui est la caractéristique d'un espace fourmillant, grouillant de vie, un espace à la « pulsation rythmique et nerveuse⁹⁰ ». Encore une fois, c'est l'argument du « plein » européen qui est convoqué, auquel Claudel oppose l'éloge de l'espace ouvert, conçu comme une ressource. Et il faut ici souligner que ce n'est pas exclusivement des États-Unis qu'il s'agit, mais des deux Amériques : c'est le continent dans son ensemble qui attire les Européens, Rodrigue dans *Le Soulier de satin* (1924-1928) et Christophe Colomb – *Le Livre de Christophe Colomb* (1927) – souhaitant fuir l'étouffement du Vieux Continent, cette « chose toute petite⁹¹ ».

Partagé entre attirance et appréhension, Claudel ne conçoit pas la culture américaine comme le résultat de l'acclimatation de la civilisation européenne : la première est toujours *autre* que la seconde, sans solution de continuité. Paul Valéry, de son côté, tourne son regard vers l'Ouest à la recherche d'un salut pour l'Europe, en voyant dans le monde d'Outre-Atlantique un prolongement de l'esprit continental. L'Amérique représente un espoir, une raison de ne pas céder au pessimisme causé par la contemplation des ruines d'après-guerre :

⁸⁹ Paul CLAUDEL, « L'Amérique et nous » [1936], in *Œuvres en prose, op. cit.*, p. 1213.

⁹⁰ Paul CLAUDEL, « L'élasticité américaine » [1936], *ibid.*, p. 1205.

⁹¹ Paul CLAUDEL, *Le Livre de Christophe Colomb* [1927], in *Théâtre*, t. II, édition établie, présentée et annotée par Didier Alexandre et Michel Autrand, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 605.

Toutes les fois que ma pensée se fait trop noire, et que je désespère de l'Europe, je ne retrouve quelque espoir qu'en pensant au Nouveau Continent. L'Europe a envoyé dans les deux Amériques ses messages, les créations communicables de son esprit, ce qu'elle a découvert de plus positif, et, en somme, ce qui était le moins altérable par le transport et par l'éloignement des conditions générales. C'est une véritable « sélection naturelle » qui s'est opérée et qui a extrait de l'esprit européen ses produits de valeur universelle, tandis que ce qu'il contient de trop conventionnel ou de trop historique demeurait dans le Vieux Monde⁹².

Le Nouveau Monde constitue un miroir de la diversité européenne, mais un miroir apaisé, ne comportant pas les risques de guerre pesant sur le Vieux. En cas de catastrophe, c'est l'Amérique qui garantira la continuation de l'esprit européen, dont elle conserve jalousement les plus beaux trésors : « Il y aura, ça et là, [...] des esprits dans lesquels vivront d'une seconde vie quelques-unes des créatures merveilleuses des malheureux Européens⁹³ » Si l'Europe valéryenne « regarde naturellement vers l'Ouest⁹⁴ », celle de Claudel louche, car d'un œil, elle observe l'Amérique et de l'autre, l'Orient. Considérons la réponse donnée par l'écrivain à la célèbre enquête de la revue *Cahiers du mois* sur la question du dialogue entre l'Orient et l'Occident (1925) :

« 1° – Pensez-vous que l'Orient et l'Occident soient complètement impénétrables l'un à l'autre ?

- Nullement. Les hommes sont les mêmes partout. [...]

3° – Êtes-vous d'avis, avec Henri Massis, que cette influence de l'Orient puisse constituer pour la pensée et les arts français un péril grave ?

- Nullement. Ce n'est jamais un mal de se connaître. [...]

4° – Quel est le domaine – art, lettres, philosophie – dans lequel cette influence vous semble devoir donner des résultats particulièrement féconds ?

- Les trois domaines. Le théâtre japonais, la vieille philosophie confucianiste et surtout taoïste me paraissent spécialement intéressants⁹⁵.

L'intérêt de Claudel pour le monde asiatique se manifeste clairement dans *Le Soulier de satin*. Une fois foulé le sol américain, Rodrigue ressent le besoin d'aller « de l'autre côté » : il s'agit pour lui de ne pas céder aux séductions du Nouveau Monde et de tenir « la promesse de Colomb⁹⁶ », à savoir de rejoindre par la mer les peuples d'Asie. À l'opposé de Claudel, Gide ne cède jamais à l'attrait de l'Amérique, sensible au mythe du cynisme apatride caractérisant ce peuple, ou à celui de l'Orient. Les livres de René Guénon lui inspirent cette

⁹² Paul VALÉRY, « L'Amérique, projection de l'esprit européen » [1938], in *Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. 989.

⁹³ *Ibid.*, p. 990.

⁹⁴ Paul VALÉRY, « Note (ou L'Européen) » [1922], in *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 1004.

⁹⁵ Paul CLAUDEL, « Réponse à l'enquête », *Les Cahiers du Mois*, n° 9-10, février-mars 1925, p. 289-290.

⁹⁶ Paul CLAUDEL, *Le Soulier de satin* [1928], in *Théâtre*, t. II, *op. cit.*, p. 414.

réflexion : « Aussi bien le plus clair profit que je retire de ma lecture, c'est le sentiment plus net et précis de mon occidentalité⁹⁷ ». Et pourtant, il faut considérer que certains passages de « L'Avenir de l'Europe » (1923) laissent entrevoir l'intérêt de l'auteur pour la philosophie orientale. Lorsque le ministre chinois parle de « sagesse », il fait allusion à Lao Tse et à Confucius⁹⁸, nommés également par Claudel en tant que représentants d'un Orient que l'Europe occidentale gagnerait à connaître. En outre, Gide avoue à son interlocuteur avoir toujours eu beaucoup d'intérêt pour la Chine, un propos (indirectement) confirmé par les lettres qu'il échange avec Zhang Ruoming, auteure d'une thèse sur son œuvre⁹⁹. Cela dit, l'écrivain tient à souligner que le grand royaume d'Orient, profondément changé suite à une révolution récente, jouit d'un bonheur auquel l'Europe a largement contribué : « La jeune Chine, qui s'agite, se soulève et se désemmaillote de son passé, a été préalablement réveillée par les idées occidentales¹⁰⁰. » Dans son article, Gide semble reprendre la dialectique valéryenne de l'*émission* et de la *réception*, déterminant la primauté de la civilisation européenne sur les autres :

Les autres parties du monde ont eu des civilisations admirables, des poètes du premier ordre, des constructeurs, et même des savants. Mais aucune partie du monde n'a possédé cette singulière propriété *physique* : le plus intense pouvoir *émisif* uni au plus intense pouvoir *absorbant*¹⁰¹.

Le Vieux Continent posséderait « une sorte de *tropisme* invincible¹⁰² », consistant à accueillir une grande variété de cultures, ainsi qu'une capacité unique de rayonner sur le globe. Cela fait de lui « la partie précieuse de l'univers terrestre », « la perle de la sphère¹⁰³ » dont l'unicité et la supériorité sont à préserver. Il est assez patent que l'Europe d'après-guerre se trouve dans un état d'infériorité par rapport aux autres civilisations, dont l'orientale, or c'est précisément de l'Europe dont celle-ci s'est inspirée pour devenir si grande. L'*émission* dépasse l'*absorption*, cela est une évidence. Si « l'Occident ne doit pas ignorer que sa civilisation n'est point la seule », Gide considère que « [celle] de l'Extrême-

⁹⁷ J2, Octobre 1943, p. 972.

⁹⁸ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 31.

⁹⁹ « Il me semble renaître à travers vos pages, et je reprends conscience de mon existence grâce à vous [...] et je ne pense pas m'être jamais senti si bien compris. [...] Combien je vous sais gré de cette lumière que vous apportez sur mon œuvre ! Il me semble que c'est à un ami que j'écris, car vraiment le "merci" que je vous adresse vient de mon cœur. » (Lettre du 12 janvier 1931, citée par Liu KE, « Quatre-vingts ans de présence d'André Gide en Chine », *BAAG*, n° 140, octobre 2003, p. 447).

¹⁰⁰ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 28.

¹⁰¹ Paul VALÉRY, « La Crise de l'esprit » [1919], in *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 995.

¹⁰² Paul VALÉRY, « Note (ou l'Européen) » [1922], *ibid.*, p. 1005.

¹⁰³ Paul VALÉRY, « La Crise de l'esprit » [1919], *ibid.*, p. 995.

Orient trouvera beaucoup plus à recevoir de nous que nous n'avons à accepter d'elle¹⁰⁴ ». Comme chez Valéry, l'Europe – remarque Pascal Dethurens – endosse le mythe de Narcisse¹⁰⁵. Mais tandis que chez l'auteur de *La Jeune Parque*, celle-ci contemple une image meilleure d'elle-même, chez Gide elle observe son véritable visage, ridé et crispé par les événements récents. *L'ailleurs* n'invite pas à espérer dans un futur meilleur, étant à la fois *européen* et *extra-européen* – l'Amérique de Valéry –, mais il invite à l'introspection, car il fournit l'occasion à l'Europe de comprendre que le remède est en elle-même. Ainsi, la civilisation s'autodétruit – nous l'avons souligné – et s'auto-régénère en regardant sans complaisance dans le miroir que lui tendent ses voisins – la Jeune Chine de « L'Avenir de l'Europe » – celle-ci pourra reconquérir sa place dans le monde.

La particularité de la pensée de Gide réside donc dans le fait qu'il pense la crise de l'Europe, et son nécessaire dépassement, comme une question à laquelle l'Europe seule peut (et doit) répondre. Si elle ne doit pas ignorer les autres espaces culturels, elle n'a pas pour autant besoin d'eux. Avec Valéry, l'écrivain partage un *eurocentrisme* assez nettement dessiné : « Tout est venu à l'Europe », et surtout, « tout en est venu¹⁰⁶ ». En ce qui concerne son rapport avec la pensée de Claudel, le discours se complique, car leur différente manière d'interpréter l'espace européen et ses liens avec les autres territoires du globe, recouvre une opposition idéologique profonde, puisant ses racines dans leurs divergences en matière de religion. Pour le poète-diplomate, l'univers est une création divine : son regard est animé par la conviction, constamment affirmée, que les contours géographiques du globe ont été dessinés par l'Architecte Suprême de l'univers. Dans *Le Soulier de satin*, c'est à l'Ange de l'affirmer : « Crois-tu que Dieu ait abandonné Sa création au hasard ? Crois-tu que la forme de cette terre qu'Il a faite soit privée de signification¹⁰⁷ ? » Ce caractère nécessaire de l'espace claudélien – composante essentielle de son imaginaire littéraire – a été souligné par plusieurs critiques : « [Claudel] professait que la Nature a des “intentions”, manifestées par les traits géographiques [...]. Si donc il existe [...] une correspondance et une adéquation entre la configuration géographique et la vocation cosmopolite d'un continent ou d'une nation, il est alors capital “d'interpréter les obscures volontés du site¹⁰⁸”. » Chacune des parties du monde joue, dans le drame cosmique – et théologique – de l'histoire humaine, un

¹⁰⁴ André GIDE, « Réponse à l'enquête », *Les Cahiers du Mois*, n° 9-10, février-mars 1925, p. 189-190.

¹⁰⁵ Pascal DETHURENS, *Écriture et culture. Écrivains et philosophes face à l'Europe (1918-1950)*, *op. cit.*, p. 117-128.

¹⁰⁶ Paul VALÉRY, « La Crise de l'esprit » [1919], in *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 995.

¹⁰⁷ Paul CLAUDEL, *Le Soulier de satin* [1928], in *Théâtre*, t. II, *op. cit.*, p. 414.

¹⁰⁸ Michel LIOURE, « La géographie spirituelle de l'Europe chez Claudel », in AA. VV., *Claudel et l'Europe*, Actes du colloque de la Sorbonne (2 décembre 1995), Lausanne, L'Âge d'Homme, 1997, p. 53.

rôle particulier. Dans l'article « L'Europe », datant de 1947, tout élément du globe est comparé à une partie du corps-univers. Le Vieux Continent apparaît comme une bouche immense :

On ne peut s'empêcher en étudiant sur la carte cet organe profond et disert, adapté à la compacte masse du Continent primitif, de le comparer à celui de la parole. La cavité est là. La langue est là dans la réciprocité sonore d'un parquet et d'un plafond, et ni les dents ne font défaut pour diviser, ni l'argile à modeler des lèvres, ni la salive, ni le larynx, ni les cordes vocales d'un bout à l'autre tendues sur leurs chevalets. C'est ici que l'humanité aboutit à l'expression. C'est ici qu'elle aboutit à l'articulation, à la forme et à la formule. À l'embouchure¹⁰⁹.

Présentée comme l'origine du langage, du Verbe, l'Europe a une vocation universelle, celle de réunir sous l'égide de la Croix tous les continents. Dans cette perspective, les départs de Rodrigue et de Colomb pour l'Amérique prennent une signification profondément spirituelle : le triomphe du christianisme dans le Nouveau Monde est la première étape de la réunification des parties disjointes de l'univers. L'Europe de Claudel est tout de même une Europe en crise, caractérisée par la fragmentation, la division de ses territoires marqués par la violence des conflits présents et passés. « [Elle est] déchirée, sanglante, sale, poussiéreuse, doutant d'elle-même, à moitié rapiécée et presque épuisée¹¹⁰ », écrit-il dans une conférence de septembre 1929. Une « crise » qui est sensiblement différente de celle dépeinte par Spengler, dont il critique ouvertement les théories¹¹¹. Le Vieux Continent, tel que Claudel l'imagine, n'est pas un corps inerte subissant l'inexorable avancée du syndrome qui l'afflige, mais un malade qui dégage une leçon de sa souffrance, en y puisant les racines de sa guérison et de son salut (au sens religieux du terme). Pour le dire autrement, c'est son état d'indigence qui amène le Vieux Continent à prendre conscience du rôle qu'il doit jouer dans le monde. Riche d'une grande diversité de cultures, secouée par la guerre, l'Europe est appelée à sortir de l'étroitesse de ses territoires nationaux pour s'élancer à la découverte du monde :

L'Europe, dans le faisceau entrecroisé de ses fibres douloureuses, a compris qu'elle ne trouvera son âme, qu'elle ne trouvera son unité, que dans l'accomplissement de sa fonction qui est de servir d'organe à la réunion de l'humanité toute entière, à cette catholicité future que couronne la formule superbe de Bacon :

¹⁰⁹ Paul CLAUDEL, « L'Europe » [1947], in *Œuvres en prose, op. cit.*, p. 1376.

¹¹⁰ Paul CLAUDEL, « Discours pour l'anniversaire de Lafayette » [1929] », cité par Pascal DETHURENS, *Paul Claudel et l'avènement de la modernité*, Paris, Les Belles Lettres, 2000, p. 122.

¹¹¹ Considérons cet extrait de l'enquête « Les Appels de l'Orient » (1925) : « Ou quelles sont les fausses valeurs qui, à votre avis, rabaisent notre civilisation occidentale ? – Les théories de Keyserling et de Spengler, autant que je puis en juger par les analyses que j'en ai lues, n'ont pas de rapports avec la réalité. » (Paul CLAUDEL, « Réponse à l'enquête », *Les Cahiers du Mois*, n° 9-10, février-mars 1925, p. 290).

*Mundum universum connubio conjugam stabili*¹¹².

L'unité du monde pour l'unité de l'Europe : tel est le *credo* claudélien. Ainsi, Rodrigue et Colomb parcourent le globe, sous forme de pomme, pour en réunir les différentes parties dans une solidarité universelle. Le fruit de la discorde devient le symbole de la concorde : « Je veux la belle pomme parfaite¹¹³ », déclare Rodrigue dans *Le Soulier de satin* ; Christophe Colomb, de son côté, s'écrie : « Oui ! oui ! oui ! oui ! oui ! l'Humanité qu'il faut réunir, [...] cette terre que Dieu t'a donnée comme la pomme dans le paradis pour que tu la prennes entre tes doigts¹¹⁴ ».

L'Europe de Claudel, comme l'Espagne du XVI^e siècle, est déchirée en son intérieur, mais conquérante. Appelé à réunifier l'univers au nom de la chrétienté, le Vieux Continent joue un rôle central – au sens géographique et spirituel du terme – dans le monde. La primauté de l'Europe sur les autres civilisations – ce qui est également une caractéristique de la réflexion de Valéry et de Gide – s'insère dans la pensée de Claudel à l'intérieur d'un projet universaliste d'inspiration religieuse. Son œuvre, et en particulier *Le Soulier de satin*, affirme la splendeur du christianisme rayonnant dans le monde. Or, que pense Gide du drame claudélien ? Dans son *Journal*, un seul adjectif suffit à le qualifier : « consternant ». « On imagine malaisément » – poursuit-il – « que dans une autre religion, les défauts de Claudel eussent pu s'épanouir aussi à l'aise que dans le catholicisme¹¹⁵. » « La foi n'est qu'un encouragement à son orgueil », écrivait-il déjà en 1922, « la communion [l']infatue¹¹⁶ ». Or, l'auteur des *Caves du Vatican* – satire grinçante de la Rome catholique – ne pouvait certes pas apprécier une œuvre où la capitale italienne est décrite comme la « colonne » de la spiritualité du Vieux Continent. Rien de plus éloigné de la sensibilité de Gide que cette vision de la catholicité comme fondement de l'esprit européen : « Ma place est ici, » – affirme le Vice-Roi – « au pied de cette colonne dans la mer qui soutient toute l'Europe et qui est le milieu de tout. [...] [Elle] réunit en un seul manche tous les fils et toutes les fibres¹¹⁷. » Cette scène nous semble particulièrement révélatrice de la distance séparant les deux auteurs, et plus particulièrement, leurs Europes. À l'époque où Claudel affirme que

¹¹² Paul CLAUDEL, « L'Europe » [1947], in *Œuvres en prose, op. cit.*, p. 1381.

¹¹³ Paul CLAUDEL, *Le Soulier de satin* [1928], in *Théâtre*, t. II, *op. cit.*, p. 506.

¹¹⁴ Paul CLAUDEL, *Le Livre de Christophe Colomb* [1927], in *Théâtre*, t. II, *op. cit.*, p. 582. Sur cette figure de la totalité, voir l'analyse de Nicolas DI MEO, « Imaginaire de l'espace et voies du salut dans *Le Soulier de satin* et *Le Livre de Christophe Colomb* », *Les Lettres romanes*, n° 3-4, 2004, p. 253-264.

¹¹⁵ *J2*, 30 octobre 1929, p. 161.

¹¹⁶ *J1*, 10 septembre 1922, p. 1190.

¹¹⁷ Paul CLAUDEL, *Le Soulier de satin* [1928], in *Théâtre*, t. II, *op. cit.*, p. 337.

le christianisme est la valeur qui fait la supériorité de l'Occident sur l'Orient¹¹⁸, l'auteur du *Journal* écrit : « La culture [occidentale] doit comprendre qu'en cherchant d'absorber le christianisme, elle absorbe quelque chose de mortel pour elle-même¹¹⁹. » Cette question hante Gide depuis longtemps, oscillant entre deux postures vis-à-vis de la religion : d'un côté l'exigence intime, sans cesse affirmée, d'une spiritualité personnelle, nourrie de la lecture de la Bible, de l'autre, la condamnation du christianisme en tant que système prétendant faire une société sur la base d'un ensemble de dogmes contraignants. Bien avant la guerre, il méditait d'écrire un essai sur ce sujet – *Le Christianisme contre le Christ* – resté embryonnaire :

Le christianisme [...] [doit se dégager] à présent des formules, où, comme les torrents de lave, il se fige à la surface.

Je m'étonne que le protestantisme, en repoussant les hiérarchies de l'Église, n'ait pas repoussé du même coup les oppressantes institutions de Saint Paul, le dogmatisme de ses épîtres, pour ne relever plus que des seuls Évangiles¹²⁰.

Fidèle à son esprit protestant, la référence suprême pour Gide, c'est le Christ et c'est à son enseignement que les peuples européens doivent revenir. Alors que dans « L'Avenir de l'Europe », il s'en prend au « christianisme » – réduit à un ensemble vide de préceptes –, dans son *Journal* de 1916, lorsque la crise religieuse atteint son *acmé*, il affirme que la « faillite de la société moderne », c'est-à-dire du « monde occidental », vient du *catholicisme*, « inspiré plus de Saint Paul plutôt que du Christ¹²¹. » Contre une religion – généralement chrétienne, plus particulièrement, catholique – ayant « pour raison d'être la norme et l'unification », il se tourne résolument vers une spiritualité qui travaille « [à] l'individualisation et, partant, [à] la diversité¹²² ». Ainsi, si l'Europe imaginée par Claudel est une « Europe chrétienne » dont la mission est de diffuser l'enseignement de Dieu dans le monde, celle de Gide est une « Europe christique¹²³ », qui se doit de retrouver dans la parole de l'Évangile la source de sa régénération. C'est la redécouverte du message authentique du Christ, conçu comme une force vitale, qui marque pour l'auteur le passage du Vieux Monde à une ère nouvelle.

¹¹⁸ Paul CLAUDEL, « Réponse à l'enquête », *Les Cahiers du Mois*, n° 9-10, février-mars 1925, p. 290.

¹¹⁹ *J2*, 14 juin 1926, p. 5 : « Elle cherche à admettre quelque chose qui ne peut pas l'admettre, elle ; quelque chose qui la nie. »

¹²⁰ « Morale chrétienne » [1896], *J1*, p. 260.

¹²¹ *Ibid.*, 23 juin 1916, p. 949.

¹²² « Journal sans dates (janvier 1910) », *EC*, p. 213.

¹²³ Nous empruntons cette définition à Martina DELLA CASA, « L'Europe chrétienne, l'Europe christique selon André Gide », in Martina DELLA CASA (éd.), *André Gide, l'Européen*, Paris, Classiques Garnier, en préparation.

Ainsi, plus qu'à un rejet radical du christianisme, Gide parvient à une remise en question radicale de celui-ci. Dans son itinéraire idéologique – comme l'affirme Pascal Dethurens – la constatation de la crise est immédiatement suivie sinon par sa glorification, « du moins dialectiquement [par sa] mise à profit¹²⁴ ». L'écrivain s'appuie sur le « malaise » de l'Europe, à ses yeux essentiellement spirituel, voire éthique, pour envisager une possible renaissance, passant par la figure du Christ. « Toute cette triste comédie qui [se joue] sur notre monde occidental » – écrit-il dans « L'Avenir de l'Europe » (1923) – « [porte] ce titre : La recherche de l'individuel ou le sacrifice du bonheur¹²⁵ ». Or, l'enjeu du problème est lié au fait que la « recherche de l'individuel » devrait coïncider non pas avec le « sacrifice du bonheur », mais avec sa réalisation. Chez Gide, le dépassement de la crise passe par l'épanouissement des individualités européennes, c'est-à-dire par la valorisation de la *diversité* des éléments caractérisant le Vieux Continent. C'est dans cette perspective que le christianisme, dans sa forme *originale*, est appelé à jouer un rôle déterminant : en tant qu'« école d'individualisme¹²⁶ », celui-ci nous guide vers la réalisation du bonheur sur terre, dépendant de l'exaltation du particularisme de chaque nation composant l'Europe. L'avenir du continent dépend donc d'un *retour* au Christ, dont le message est une invitation à cultiver le particularisme de chacun – lisez de chaque pays – en vue de son inscription dans un ensemble qui le dépasse. Entre le nationalisme borné défendu par Barrès au nom de « l'esprit français » et l'internationalisme d'un Jules Romains, appelant à une union fraternelle de tous les peuples confondus, Gide se fait promoteur d'une Europe reposant sur un équilibre harmonieux entre particularités nationales et concessions européennes.

Le terme d'« harmonie » renvoie à une métaphore que Gide affectionne particulièrement, celle du « concert ». Dans « Réflexions sur l'Allemagne » en 1919, il écrit :

C'est une absurdité que de rejeter quoi que ce soit du concert européen. C'est une absurdité que de se figurer qu'on peut supprimer quoi que ce soit de ce concert. Je parle sans aucun mysticisme : l'Allemagne a suffisamment prouvé en quoi elle pouvait être utile et nous avons suffisamment démontré ce qui nous manquait. [...] Mais il est mystique de prétendre que, supprimée, sa voix ne ferait pas défaut dans l'orchestre [...]¹²⁷.

¹²⁴ Pascal DETHURENS, « Gide et la question européenne », art. cit., p. 118.

¹²⁵ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 32.

¹²⁶ *Ibid.*

¹²⁷ André GIDE, « Réflexions sur l'Allemagne » [1919], *ibid.*, p. 18-19.

Comme nous l'avons souligné, l'écrivain refuse ce qu'il appelle la « dénationalisation de l'intelligence¹²⁸ », car pour lui, l'équilibre européen ne passe pas par le nivellement, mais par la valorisation des différences culturelles. « [C']est en étant, chacun de notre côté, le plus allemand possible, le plus français possible, le plus anglais, le plus russe, que nous pouvons le mieux servir la culture européenne¹²⁹ », écrit-il en 1928. Cette année-là, Gide se rend à Berlin à l'occasion de la présentation de son *Retour de l'Enfant prodigue*, traduit par Rilke, et y séjourne pendant deux longues semaines. Invité à prononcer une conférence publique sur l'état de l'Europe, il finit par y renoncer, pressé de toutes parts par ses amis. Dans le texte de ce discours, il reprend la métaphore du « concert » et en exploite pleinement le pouvoir évocateur :

[...] Dans le concert européen, il serait absurde que le violon prétendît rendre le même son que la flûte, Le voudrait-il, il ne le pourrait pas. Nous ne devons pas tendre à l'uniformité mais à l'harmonie, laquelle n'est pas réalisable sans une compréhension réciproque¹³⁰.

Force est de constater que les références à la musique sont une constante des discours sur l'Europe dans l'entre-deux guerres. Pascal Dethurens ne manque pas de citer Thomas Mann par exemple – « Einheitskultur! Dämmert uns heute nicht, in allem Jammer, die Möglichkeit der Harmonie¹³¹? » Le texte en question – « Von Deutscher Republik » [1922] – est particulièrement intéressant car l'auteur se sert de ce terme dans sa double acception culturelle et politique : « Die Vereinigung von Freiheit und Gleichheit, die "echte Harmonie", mit einem Worte: die Republik¹³². » En faisant référence à la réflexion de Novalis, qu'il considère comme l'un des précurseurs de l'Europe intellectuelle, Mann pose la nécessité d'une « harmonie » européenne fondée sur l'esprit démocratique. Ses considérations nous rappellent un extrait du *Journal* de 1917, où Gide affirme son souhait de voir l'« Allemagne en république » et plus généralement de voir « en république tous les États d'Europe¹³³ ». Plus que dans ses textes critiques, où l'occasion l'oblige souvent à forcer

¹²⁸ André GIDE, « Les rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne », *La Nouvelle Revue française*, n° 98, novembre 1921, p. 520.

¹²⁹ « Projet de conférence pour Berlin » [1928], *EC*, p. 660.

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ Pascal DETHURENS, *Écriture et culture. Écrivains et philosophes face à l'Europe (1918-1950)*, *op. cit.*, p. 92-93. Thomas MANN, « Von Deutscher Republik » [1922], in *Von Deutscher Republik. Politischen Schriften und Reden in Deutschland*, *op. cit.*, p. 134. « L'unité de la culture ! En dépit de toute la détresse, ne l'entrevoions-nous pas confusément, cette possibilité d'harmonie ? » (C'est nous qui traduisons).

¹³² *Ibid.*, p. 142. « L'union de liberté et d'égalité, l'"harmonie véritable", en un mot : la République. » (C'est nous qui traduisons).

¹³³ *Jl*, 3 mai 1917, p. 1032.

son discours en faveur de Weimar, c'est dans sa production fictionnelle – nous songeons en particulier à *Der Zauberberg* (1924) – que la métaphore musicale devient représentative de l'harmonie européenne. Considérons tout particulièrement le chapitre « Fülle des Wohllauts » [« Plénitude de l'harmonie »]. Pour le loisir des pensionnaires, la direction du *Berghof* décide d'acheter un phonographe. D'emblée, l'objet en question est posé comme un « Instrument » plus que comme un « Apparat » ou une « Maschine¹³⁴ » : sa puissance, sa perfection, donne l'illusion d'entendre jouer un véritable orchestre. Parfois, il s'assimile même à un organisme vivant, chaque oscillation de l'aiguille étant un souffle¹³⁵. C'est Hans Castorp qui en devient le gardien et en assure le contrôle : d'abord un morceau allemand, ensuite le final de l'opéra de Puccini, *La Bohème*, et encore trois morceaux français avant d'arriver à sa pièce préférée, *Der Lindenbaum* de Schubert. Le phonographe semble représenter la *totalité* européenne, une et diverse aux yeux de Thomas Mann. Deux métaphores complètent cette image de l'harmonie internationale : comme « temple noir et mat », le phonographe incarne le sanctuaire de l'Europe entière, celle de ses chanteurs et de ses instrumentistes ; comme « petit cercueil », il est le symbole d'une civilisation qui doit mourir pour renaître à une nouvelle vie¹³⁶. Les disques choisis par Castorp incarnent une mémoire, une culture, celle de l'avant-guerre, à préserver (temple) et en même temps à dépasser (cercueil), en vue d'un nouvel accord, sortant d'un « strömend[em] Füllhorn¹³⁷ » caractérisant le phonographe. Celui-ci est ainsi le symbole *vivant* d'une Europe symphonique, qui fait de ses différents éléments un enchaînement harmonique.

À l'image d'une Europe réifiée (le phonographe), Paul Claudel préfère celle d'une Europe personnifiée (donña Musique). Enveloppée d'« un grand manteau de fourrure », ce personnage énigmatique apparaît au cœur de la pièce *Le Soulier de satin*, et au cœur même de l'Europe – nous sommes à Prague – où une assemblée de saints s'est donné rendez-vous afin de discuter des remèdes à administrer au continent malade¹³⁸. Toute la scène III-1 de la

¹³⁴ Thomas MANN, *Der Zauberberg* [1924], *op. cit.*, p. 895. Thomas MANN, *La Montagne magique*, *op. cit.*, p. 728 : « instrument » ; « appareil » ; « machine ».

¹³⁵ Thomas MANN, *Der Zauberberg* [1924], *op. cit.*, p. 901 : « ein elastisch atmendes Schwingen » . Thomas MANN, *La Montagne magique*, *op. cit.*, p. 733 : « une vibration élastique, et comme respiratoire ».

¹³⁶ Nous reprenons ici partiellement l'analyse de Pascal DETHURENS, « L'esthétique de l'objet musical chez Thomas Mann : champ du roman et chant du monde », in Gisèle SÉGINGER (éd.), *De l'objet à l'œuvre*, Actes du colloque organisé à l'Université de Strasbourg (25-27 avril 1997), Presses Universitaires de Strasbourg, 1997, p. 115-126.

¹³⁷ Thomas MANN, *Der Zauberberg* [1924], *op. cit.*, p. 894. Thomas MANN, *La Montagne magique*, *op. cit.*, p. 727 : « corne d'abondance ».

¹³⁸ Comme le souligne Jacques Madaule, « il faut beaucoup d'instruments pour faire un orchestre et nulle part la Musique n'est plus nécessaire qu'au centre de ce continent divisé, déchiré par les guerres religieuses et nationales » (*Le Drame de Paul Claudel*, cité par Pascal DETHURENS, *Paul Claudel et l'avènement de la modernité*, Paris, Les Belles Lettres, 2000, p. 64).

pièce est marquée par la présence de la musique, à commencer par la première didascalie : « Grotte de Fingal », dont Claudel compare les « faisceaux mêlés d’anges et de guirlandes » aux « tuyaux d’orgue¹³⁹ » d’une église. Dans le contexte d’une discussion où le devenir de la culture est étroitement associé au devenir de la religion chrétienne, Doña Musique préfigure une nouvelle harmonie européenne, celle-ci étant pour l’instant encore « en gestation¹⁴⁰ », comme l’écrit Claudel dans *L’Esprit européen* (1936). Enceinte de don Juan d’Autriche, ce personnage est la métaphore d’une « Europe en travail¹⁴¹ ». Doña Musique engendre le créateur de l’Europe à venir, qui est à son tour créateur de musique : « Mon Dieu, faites que cet enfant en moi que je vais planter en ce centre d’Europe soit un créateur de musique et que sa joie à toutes les âmes qui l’écoutent serve de rendez-vous¹⁴². » L’Europe doit être refaite, cela est une évidence. Doña Musique en dénonce la crise – le Vieux Continent n’est à ses yeux qu’un ensemble de « morceaux enchevêtrés¹⁴³ » – en même temps qu’elle en annonce la (re)naissance imminente :

Qu’importe le désordre, et la douleur d’aujourd’hui puisqu’elle est le commencement d’autre chose, puisque
Demain existe, puisque la vie continue [...].
De tous ces mouvements épars je sais bien qu’il se prépare un accord, puisque déjà ils
sont assez unis pour discorder¹⁴⁴.

Comme celle de Mann, l’Europe imaginée par Claudel est une Europe polyphonique. La diversité est une caractéristique du Vieux Continent, elle participe de sa nature : l’harmonie de l’ensemble, le « concert », est donné par le pouvoir combinatoire des différents sons et instruments. Dans un article de peu postérieur au *Soulier de satin*, le dramaturge écrit : « Il y a des différences qui sont des harmonies¹⁴⁵. » Sur ce point, sa pensée nous semble très proche de celle de Gide : si le premier compare l’Angleterre à une « harpe immense¹⁴⁶ », le second pense l’Allemagne en « instrument de cuivre¹⁴⁷ ». Comme l’écrit encore Claudel dans un texte plutôt tardif, l’Europe « est un concert » – et sur ce point Gide *concorde*

¹³⁹ Paul CLAUDEL, *Le Soulier de satin* [1928], in *Théâtre*, t. II, *op. cit.*, p. 373.

¹⁴⁰ Paul CLAUDEL, « L’Esprit européen » [1936], in *Œuvres en prose*, *op. cit.*, p. 1310.

¹⁴¹ Pascal DETHURENS, *De l’Europe en littérature. Création littéraire et culture européenne au temps de la crise de l’esprit (1918-1939)*, *op. cit.*, p. 199.

¹⁴² Paul CLAUDEL, *Le Soulier de satin* [1928], in *Théâtre*, t. II, *op. cit.*, p. 380.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 376.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 379-380.

¹⁴⁵ Paul CLAUDEL, « L’Esprit européen » [1936], in *Œuvres en prose*, *op. cit.*, p. 1310.

¹⁴⁶ « L’Île est une espèce d’harpe immense disposée pour en tirer des voix et de la musique. » (Paul CLAUDEL, *Le Soulier de satin* [1928], in *Théâtre*, t. II, *op. cit.*, p. 493).

¹⁴⁷ André GIDE, « Réflexions sur l’Allemagne » [1919], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 19.

parfaitement – où « chaque membre [...] [a] l'œil à la partition et l'oreille au tout-ensemble¹⁴⁸ ».

À la fin de la scène III-1, doña Musique s'adresse aux Européens du futur en leur donnant rendez-vous sur « un lac d'or » et se demande : « Quand on ne peut pas faire un pas sans trouver de toutes parts des barrières et des coupures [...], alors pourquoi ne pas s'apercevoir qu'au travers le chaos il y a une mer invisible à notre disposition¹⁴⁹ ? » Ce qui nous intéresse tout particulièrement ici, ce sont les images du « lac d'or » et de la « mer invisible » : élément hautement symbolique pour un texte comme *Le Soulier de satin*, l'eau contribue au moins autant que la musique à l'imaginaire d'une Europe harmonieuse. L'unité du divers se réalise tout particulièrement à travers les fleuves, dont les méandres et les sinuosités unissent le Vieux Continent « dans un seul courant¹⁵⁰ ». Le Danube est, avec doña Musique, le grand protagoniste de la scène en question, unissant les pays d'une Europe continentale démembrée par le Traité de Versailles. Dans « À la louange de l'Autriche », un texte de 1936, Claudel définit le fleuve comme « l'artère maîtresse » du continent en insistant sur le « miracle » qu'il a su réaliser : une union à la fois fédérale et musicale de peuples divers¹⁵¹. Il en va de même pour le Rhin, ainsi qu'il l'écrit dans ses « Réflexions sur l'Allemagne » au lendemain de la Seconde Guerre mondiale : « Les fleuves ne sont pas des frontières. Ce sont des engins de rassemblement entre les terres et entre les peuples¹⁵². » Cette image du Rhin – traditionnellement symbole de division – nous rappelle les paroles de Romain Rolland à propos de son roman-fleuve (et pour cause) : « Jean-Christophe est le fleuve Rhin qui s'achemine vers la mer¹⁵³. » Il a souvent été remarqué que l'image du fleuve est (presque) omniprésente dans l'œuvre de Rolland et représente peut-être le plus évident leitmotiv avec celui de la musique¹⁵⁴. La sensibilité de Jean-Christophe semble en effet reposer sur ces deux éléments conjugués et sur la communion fraternelle qu'ils permettent d'établir entre les peuples. Pour Rolland, il s'agit de donner naissance à un monde parcouru par un *flot* de voix multiples que le protagoniste, incarnation du génie musicien, parvient peu à peu à retranscrire sur sa partition. Comme chez Claudel, l'harmonie représente un avenir vers lequel l'Europe doit tendre : la *symphonie*, se caractérisant par l'unité dans la variation,

¹⁴⁸ Paul CLAUDEL, « Le Canal de Kiel ou le trait d'union », *Le Figaro littéraire*, 27 avril 1940.

¹⁴⁹ Paul CLAUDEL, *Le Soulier de satin* [1928], in *Théâtre*, t. II, *op. cit.*, p. 377.

¹⁵⁰ *Ibid.*, 517.

¹⁵¹ Paul CLAUDEL, « À la louange de l'Autriche » [1936], in *Œuvres en prose*, *op. cit.*, p. 1085-1088.

¹⁵² Paul CLAUDEL, « Quelques réflexions sur l'Allemagne » [1948], *ibid.*, p. 1383.

¹⁵³ Citée par Jean-Bertrand BARRIÈRE, « Rivière » [1954], in *Romain Rolland. L'Âme et l'Art*, Paris, Albin Michel, 1966, p. 35.

¹⁵⁴ Citons, par exemple, l'ouvrage assez récent d'Alain CORBELLARI, *Les Mots sous les notes : musicologie littéraire et poétique musicale dans l'œuvre de Romain Rolland*, Genève, Droz, 2010.

en devient, dans *Jean-Christophe*, le symbole. Une précision pourtant s'impose. Chez Rolland, les références à l'univers musical renvoient de manière analogique à un horizon politique « internationaliste ». Dans la mesure où les sons et les voix peuvent cohabiter, et se superposer, la symphonie constitue l'image par excellence de la poétique unanimiste. Dans « La déclaration de l'indépendance de l'esprit » qu'il fait paraître dans *L'Humanité* du 26 juin 1919 – signée, entre autres, par Henri Barbusse, Stephan Zweig et Heinrich Mann – Rolland fait appel à une harmonie dissoute par la guerre :

Travailleurs de l'Esprit, compagnons dispersés à travers le monde, séparés depuis cinq ans par les armées, la censure et la haine des nations en guerre, nous vous adressons à cette heure où les barrières tombent et les frontières se rouvrent, un appel pour réformer notre union fraternelle – mais une union nouvelle, plus solide et plus sûre que celle qui existait avant¹⁵⁵.

Dans le sillage tracé par Jules Romains à partir de son article de 1905 « Sur la poésie actuelle¹⁵⁶ », il affirme la nécessité de prendre désormais en compte une collectivité ayant pris le pas sur l'individu, et donc, dans le contexte de l'après-guerre, l'exigence de considérer une collectivité européenne ayant pris le pas sur les diversités nationales. Sous son discours transparait le « sentiment océanique¹⁵⁷ » auquel Rolland fait référence dans sa correspondance avec Freud. Chez l'auteur, l'« harmonie » est un concept unificateur, impliquant une fusion des différents éléments – sons et instruments – dans l'ensemble. Ainsi, le thème musical fournit une articulation entre particulier et général, sensiblement différente par rapport à celle de Gide. Dans l'univers rollandien, pour reprendre les mots de notre auteur, le violon rend le même son que la flûte. En note de bas de page de la préface de l'édition de 1931 de *Jean-Christophe*, il traduit en français les paroles de Schiller dans l'*Ode à la joie* de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven : « Étreignez-vous, millions d'êtres ! Ce baiser au monde entier¹⁵⁸ ! » Chez Rolland, l'idéal d'une paix européenne fondée sur la fraternité entre les peuples se configure comme le prélude à une harmonie universelle, concernant l'Humanité dans son ensemble. La *fraternité* est une notion décisive, déterminant le sentiment d'appartenance du particulier au général ; elle est le fondement sur lequel il pense que l'on pourrait construire la nation, et au-delà de la nation, l'Europe, et au-delà de l'Europe, le Monde. *Jean-Christophe* est « der erste entscheidende Appell zur

¹⁵⁵ Cité par Michel WINOCK, *Le Siècle des intellectuels*, op. cit., p. 168.

¹⁵⁶ Jules ROMAINS, « Sur la poésie actuelle », *Revue des poètes*, 10 septembre 1905.

¹⁵⁷ À ce propos, voir Aude LEBLOND, *Sur un monde en ruine. Esthétique du roman-fleuve*, op. cit., p. 267-272.

¹⁵⁸ « Seid umschlungen, Millionen! Deiesen Küß der Ganzen Welt! »

Verbrüderung¹⁵⁹ » – écrit Zweig – dont l'écho retentit puissamment dans la revue *Europe*, lancée le 15 février 1923. À la lumière de ces considérations, nous pouvons mieux comprendre le sens profond de la comparaison Jean-Christophe / Rhin. L'identification de l'homme au fleuve est emblématique de la pensée de Rolland, car elle traduit le mouvement du *singulier* – le cours d'eau – au *collectif* – l'entrée de celui-ci dans la mer. Sur ce point, le romancier se rapproche beaucoup de Claudel, lequel considère les « embouchures » comme beaucoup plus importantes que les « sources¹⁶⁰ » : celles-ci diffèrent, tandis que celles-là aboutissent à un lieu commun, la mer nourrissant l'Europe avec son « intérêt inépuisable¹⁶¹ ».

Or, il est évident que la métaphore du « concert », désignant la combinaison de l'un et du divers, renvoie à des images différentes de l'Europe, autant de solutions à un seul et unique problème, celui du futur d'un espace en crise. Dans l'immédiat après-guerre, les écrivains ressentent le besoin de procéder à une mise en ordre de celui-ci, qui se caractérise par l'intuition d'une unité fondamentale, mais aussi par l'attachement à des distinctions nationales (et culturelles). Romain Rolland repère les différences entre les groupes humains afin de les effacer, en vue d'une Europe fraternellement pacifiée. Paul Claudel, pour sa part, charge le Vieux Continent d'une mission évangélique, dont l'objectif est celui de réunir *harmonieusement* un monde démembré : sa foi dans un ordre embrassant le ciel et la terre le conduit à élaborer une forme de synthèse « entre universalisme et différencialisme¹⁶² ». Outre-Rhin, Thomas Mann pense une Europe fédérale, une communauté « im Sinne der polyphonen Harmonie¹⁶³ », comme l'affirme Ernst Robert Curtius à la même époque. Bien que moins développée que chez les écrivains cités, la métaphore du « concert », loin d'être purement décorative, se fait porteuse d'un enjeu central de la pensée de Gide, pensée à l'enseigne tant de la variété, de la séparation que de la cohésion, de l'*harmonie*. D'ailleurs, il est intéressant de remarquer que le pouvoir évocateur de la musique s'étend également à d'autres domaines de sa réflexion. Le terme d'harmonie apparaît en effet très tôt sous la plume de Gide et dans la série « Nationalisme et littérature » (1909), il sert à décrire un

¹⁵⁹ Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers* [1942], *op. cit.*, p. 233. Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, in *Romans, nouvelles et récits*, *op. cit.* p. 1038 : « le premier appel décisif à la fraternisation ».

¹⁶⁰ Reprenons les mots de Rodrigue dans la scène IX de la IV^e journée : « Et tous ces peuples travaillés par l'hérésie, puisqu'ils ne peuvent se retrouver par leurs sources, qu'ils s'unissent par leurs embouchures ! » (Paul CLAUDEL, *Le Soulier de satin* [1928], in *Théâtre*, t. II, *op. cit.*, p. 571).

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 224.

¹⁶² Nicolas DI MÉO, *Le Cosmopolitisme dans la littérature française. De Paul Bourget à Marguerite Yourcenar*, Genève, Droz, 2009, p. 288.

¹⁶³ Ernst Robert CURTIUS, « Europäischer Geist und französische Literatur » [1924], in *Französischer Geist im neuen Europa*, *op. cit.*, p. 291 : « au sens d'Harmonie polyphonique » (c'est nous qui traduisons).

contexte national : « Si la France ne se réalise pleinement que dans l'harmonieux équilibre des éléments très divers qui la composent, de quel droit appeler plus ou moins français tel ou tel de ces éléments¹⁶⁴ ? » À plus de 40 ans de distance, dans le premier numéro de *L'Arche*, il reviendra sur cette caractéristique du génie français pour s'opposer à la République de Vichy, travaillant à uniformiser les consciences : « [Il] ne veut pas l'Unisson, mais l'Harmonie¹⁶⁵. » Cela pour dire que la réflexion de Gide s'étend sur un espace chronologique assez long, recouvrant tour à tour une signification proprement nationale et une autre plus largement européenne, autant du point de vue conceptuel que spatial. Le « concert » est interne à la France, qui fait à son tour partie de l'orchestre du Vieux Continent. Ce terme, participant pleinement du champ métaphorique de la « musique », est curieusement employé par Gide dans le contexte de son rapprochement du communisme. Dans un passage du *Journal*, par le rejet de l'« uniformisation », il célèbre l'importance pour l'individu de faire émerger son particularisme, en même temps qu'il affirme la nécessaire coordination de la partie au tout :

La diversité même des exécutants fait la richesse et la beauté de la symphonie, et souhaiter que tous les instruments, cuivres, violons, hautbois ou clarinettes rendent le même son, serait aussi absurde que de penser que chaque instrument jouerait mieux s'il s'émancipait de l'ensemble de l'orchestre et n'observait plus la mesure¹⁶⁶.

L'« orchestre » sert ici à décrire la relation de l'individu à sa communauté d'appartenance ; comme il l'avait déjà affirmé à propos des pays composant le Vieux Continent, la *symphonie* se réalise par l'équilibre entre particularités individuelles (nationales) et concessions collectives (européennes). Ainsi, non seulement la métaphore musicale sert à décrire un contexte national, celui de la France, et international, celui de l'Europe, mais elle s'avère également indispensable pour la compréhension des rapports parmi les individus au sein d'un groupe. Dans la conférence qu'il prononce à l'occasion du Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, il déclare : « C'est en étant le plus particulier que chaque être sert le mieux l'intérêt de la communauté¹⁶⁷. » En définitive, la réflexion de Gide sur l'avenir de l'Europe, telle qu'elle s'exprime dans l'article homonyme ainsi que dans son *Journal* et dans d'autres textes critiques, s'entremêle à ses

¹⁶⁴ « Nationalisme et littérature. À propos d'une enquête de *La Phalange* » [1909], *EC*, p. 179.

¹⁶⁵ André GIDE, « Appel », *L'Arche*, n° 1, février 1944, cité par Jocelyn VAN TUYL, *André Gide & la Seconde Guerre mondiale. L'Occupation d'un homme de lettres*, *op. cit.*, p. 186.

¹⁶⁶ *J2*, 12 août 1933, p. 425.

¹⁶⁷ « André Gide », in Sandra TERONI, Wolfgang KLEIN (éds), *Pour la défense de la culture. Les textes du Congrès international des écrivains, Paris, juin 1935*, *op. cit.*, p. 182.

considérations sur le génie français et à celles sur l'originalité de l'individu, deux questions parcourant l'ensemble de son œuvre, de la fin du XIX^e siècle au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Pour conclure, reprenons dans les grandes lignes les différentes étapes de la pensée gidienne sur la « crise ». Tout d'abord, le constat du déclin de l'Europe d'hier : comme beaucoup de ses contemporains, l'écrivain observe la fin d'un monde – la civilisation occidentale – arrivée à épuisement. Mais le tragique de la situation a ceci de prodigieux, qu'il offre l'occasion d'une renaissance. Le célèbre « *stirb und werde* » de Goethe pourrait ainsi constituer le mot d'ordre de Gide. Celui-ci croit à une Europe-Phénix renaissant de ses cendres, et pour cette raison, il ne regarde *ailleurs* – vers d'autres espaces géographiques – ni avec méfiance, ni avec enthousiasme. À une exception près : l'U.R.S.S., qu'au plus fort de son enthousiasme communiste, il a cru pouvoir être un modèle auquel l'Europe ne devait pas simplement tendre, mais auquel elle devait se soumettre – « J'aimerais vivre assez pour voir le plan de la Russie réussir, et les États d'Europe contraints de s'incliner devant ce qu'ils s'obstinent à méconnaître¹⁶⁸. » Enfin, troisième étape de l'itinéraire idéologique de l'écrivain, l'appel optimiste à l'Europe de demain, fondée sur l'acceptation (nécessaire) de son hétérogénéité. Gide demande aux différents pays un effort d'individualisation qui, selon la parole du Christ, doit avoir pour corollaire le « don » de soi. Les trois moments de l'Europe gidienne que nous avons identifiés correspondent *grosso modo* aux « fluctuations » reconnues par Pascal Dethurens : « l'assoupissement – l'inquiétude – la lucidité¹⁶⁹ ». Notre perspective, néanmoins, se veut résolument diachronique : il ne s'agit pas seulement de considérer la pensée de Gide en relation avec celle de ses contemporains, mais d'étudier comment sa réflexion sur l'Europe recoupe d'autres questions, dont les multiples ramifications se déploient tout au long de son œuvre : de ses études critiques à son *Journal*, en passant par ses échanges épistolaires à ses fictions. Quel est le rapport entre les considérations sur le génie français et l'harmonie européenne, sur la particularité individuelle et l'exigence collective ? Comment s'expriment-elles dans l'ensemble de sa production, y compris dans l'œuvre littéraire ? Ces questionnements feront l'objet de la troisième partie du présent travail, où nous tenterons de faire émerger, dans une perspective de longue durée, les *continuités* et les *variations* de la pensée gidienne.

¹⁶⁸ *J2*, 13 mai 1931, p. 272. Gide fait ici référence à l'Union des républiques socialistes soviétiques, officiellement proclamée en 1922.

¹⁶⁹ Pascal DETHURENS, « Gide et la question européenne », art. cit., p. 119.

Troisième Partie
L'Europe gidienne et
ses représentations : continuités et variations

Chapitre VI

Identité française et identité européenne : équilibre et diversité

1. La spécificité française

Dans son article « La Normandie et le Bas-Languedoc », datant de 1902, Gide définit ainsi le « génie français » : « [Il] n'est [...] ni tout landes, ni tout cultures, ni tout forêts, ni tout ombre, ni tout lumière – mais organise et tient en harmonieux équilibre ces divers éléments proposés¹. » Dans *La Création des identités nationales*, Anne-Marie Thiesse a démontré que les idées de variété, d'équilibre et d'harmonie sont au cœur du discours identitaire français tel qu'il se développe au XIX^e siècle dans le contexte plus général de la construction des identités nationales en Europe. La France est représentée comme une « synthèse de la diversité », une « alliance harmonieuse de contrastes » : cela fait d'elle la « terre par excellence de la modération² ». Si les différents pays ont tendance à investir leur identité dans des espaces spécifiques – les cimes des Alpes pour les Suisses, par exemple – la représentation de l'espace national français présente une spécificité, celle d'insister moins sur un lieu précis que sur une « série de paysages régionaux bien identifiés mais très divers³ ». Cette diversité naturelle est le reflet d'une diversité avant tout culturelle : chaque région de la France a ses traditions, son histoire, ses idiosyncrasies. « Je songe avec tristesse » – écrit encore Gide – « que si quelque hasard les rapprochait, le paysan normand que je connais et l'homme du Midi que je connais, non seulement ne s'aimeraient pas, mais ne pourraient même pas se comprendre⁴. » L'écrivain exacerbe ici le sentiment de « différence », afin de mieux dénoncer la doctrine de l'enracinement prônée par Maurice Barrès. Sans s'en prendre ouvertement à celui-ci, dans l'article cité – qu'il écrit à la demande de Mithouard pour la revue *L'Occident* – il reprend et développe l'éloge de sa double origine,

¹ « La Normandie et le Bas-Languedoc » [1902], *SV*, p. 6.

² Anne-Marie THIESSE, *La Création des identités nationales*, Paris, Seuil, 1999, p. 188-189.

³ *Ibid.*

⁴ « La Normandie et le Bas-Languedoc » [1902], *SV*, p. 5.

revendiquée dans la célèbre interrogation en ouverture de son texte de 1898⁵. En érigeant en principe un schéma qui est avant tout strictement personnel – Jean Delay l’a bien fait remarquer – l’écrivain s’est plu à imaginer un conflit d’influences entre Uzès et la Normandie. Face à Barrès, dont les thèses reposent sur l’idée qu’il existe un lien déterminant entre l’individu et la terre qui l’a formé, Gide – animé par la conviction secrète de n’être « pas pareil aux autres⁶ » – défend sa singularité comme étant le produit d’une conjonction, géographique et culturelle, d’exception : « Rien de plus différent que ces deux provinces de France⁷. » Dans son esprit, sont intrinsèquement liés le soleil et la terre paternelle d’une part, la pluie et la terre maternelle d’autre part⁸. Cette double ascendance serait à l’origine du « parti » qu’il a pris de voyager :

Je ne sais encore, à trente-six ans, si je suis avare ou prodigue, sobre ou glouton... ou plutôt, me sentant porté soudain de l’un à l’autre extrême, dans ce balancement même je sens que ma fatalité s’accomplit. Pourquoi formerais-je, en m’imitant facticement moi-même, la factice unité de ma vie ? C’est dans le mouvement que je peux trouver l’équilibre.

Par mon hérédité, qui croise en moi deux systèmes de vie très différents, se peuvent expliquer cette complexité et ces contradictions dont je souffre⁹.

Tout comme Victor Hugo qu’il ne manque pas de citer – celui-ci étant « *d’un sang breton et lorrain à la fois*¹⁰ » – ses attaches diverses ont forgé une personnalité d’artiste. La « complexité » et les « contradictions » de son moi sont la pierre de touche de sa vocation littéraire : « Souvent, je me suis persuadé que j’avais été contraint à l’œuvre d’art. [...] [Les] produits de croisement en qui coexistent et grandissent, en se neutralisant, des exigences opposées, c’est parmi eux, je crois, que se recrutent les arbitres et les artistes¹¹. » Ce que Gide déplore par-dessus tout dans les idées de Barrès, c’est que celles-ci prétendent supprimer le Poète, si raffiné et de complexion si délicate. Convaincu que « nous ne valons que ce par ce qui nous distingue des autres » – comme l’affirme Valentine Knox dans *Paludes* (1895) – il défend la valeur du *singulier* contre la médiocrité de l’« homme

⁵ « À propos des *Déracinés* de Maurice Barrès », *EC*, p. 4 : « Né à Paris, d’un père uzétien et d’une mère normande, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m’enracine ? »

⁶ *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 166.

⁷ *Ibid.*, p. 89.

⁸ Pierre MASSON, *André Gide, voyage et écriture, op. cit.*, p. 6-42.

⁹ *Jl*, 24 août 1905, p. 476.

¹⁰ « La Normandie et le Bas-Languedoc » [1902], *SV*, p. 6.

¹¹ *Si le grain ne meurt* [1924], *ibid.*, p. 89-90.

normal » : le premier est représenté par un pigeon aux « plumes de couleur » ; le second est gris, comme tous les autres¹².

Paru en novembre 1902, le texte de Gide suscite une réaction rapide de Maurras, qui en janvier 1903, écrit un article intitulé « Les deux patries ou l'élection de la sépulture ». En décrivant la région de Sainte-Baume, il développe l'idée qu'une unique région possède elle-même assez de caractères divers pour tenir lieu de « patrie » :

De grands ifs, des peupliers robustes, des houx, des noisetiers, des sureaux, des osiers, des tilleuls odoriférants, tous les arbres du Nord et de l'Ouest, ceux que l'on voit se dépouiller aux mois d'hiver, mais fleurir et prendre leurs feuilles à la belle saison, sortent d'une terre abondante, dénuée de légèreté mais travaillée avec une application admirable par des jardiniers qui possèdent l'instinct du beau fini et le goût de la perfection¹³.

Cette réplique de Maurras, dont l'article se conclut sur une pique – « M. André Gide a-t-il fait un choix de la place où il dormira ? Cette élection de sépulture pourra le renseigner sur sa véritable patrie¹⁴ » – détermine un changement de direction dans la polémique. Barrès passe plutôt au deuxième plan, car c'est Maurras qui prend la barre, en attaquant ouvertement Gide sur le plan religieux. Nous sommes le 14 septembre 1903 et la célèbre « Querelle du peuplier » commence officiellement : « Puisque M. Gide cherche où se “raciner”, je m'en vais le lui dire avec précision. Plus que de Normandie, de Languedoc ou de Paris, il est de la région, du Pays, de l'État protestant ; il est de Nation protestante¹⁵. » Dans *L'Ermitage* de novembre, Gide publie sa « Réponse à M. Maurras », où il s'efforce de dissocier celui-ci de Barrès, en réservant sa contre-attaque au premier. Ce passage révèle toute l'ambiguïté de ses sentiments à l'égard de l'auteur du *Culte du Moi* :

Mes articles sur M. Barrès, que j'écoute toujours, que j'admire souvent, et pour qui je garderais l'affection la plus vive s'il ne m'en empêchait pas quelquefois – mes articles sont des plus modérés contre une thèse dont je ne blâme que l'outrance et à qui j'en veux de gêner bien des pages d'un de nos meilleurs écrivains¹⁶.

¹² *Paludes* [1894], *RRI*, p. 288-289.

¹³ Charles MAURRAS, « Les deux patries », *Gazette de France*, 11 janvier 1903. Version en ligne : <<http://www.gidiana.net/articles/GideDetail2.1903.1.htm>> [site consulté le 20 octobre 2017].

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Charles MAURRAS, « La Querelle du peuplier », *Gazette de France*, 14 septembre 1903. Version en ligne : <<http://www.gidiana.net/articles/GideDetail2.1903.2.htm>> [site consulté le 20 octobre 2017]. Pour une analyse complète de cette question, voir Pierre MASSON, « L'arbre jusqu'aux racines ou la Querelle du peuplier », *BAAG*, n° 145, janvier 2005, p. 23-28.

¹⁶ « La Querelle du peuplier. Réponse à M. Maurras » [1903], *EC*, p. 123.

Alternant admiration – il serait aujourd’hui difficile de comprendre l’attraction de Barrès sur la génération fin-de-siècle, à laquelle il appartient – et irritation – il ne peut lui pardonner à d’avoir préféré la politique à la littérature –, l’opinion de Gide sur *Les Déracinés* apparaît pour le moins ambivalente. Dans une lettre à Eugène Rouart, il se plaint de ce que son article n’ait pas été compris :

J’avoue que je trouve la querelle de Maurras détestable. Ce qui m’y fâche le plus c’est qu’il m’y pose en adversaire de la doctrine de Barrès, lorsque, avec la plus grande mesure et la plus grande considération pour Barrès, j’y apportais simplement une nuance où je trouvais cette doctrine trop absolue¹⁷.

La boutade ironique ouvrant l’article de 1898 ne suffit pas à faire de Gide l’« anti-Barrès », selon une formule d’Henri Massis qui remporte un certain succès à l’époque. Au fond, l’auteur ne conteste pas la validité de la thèse inscrite au cœur des *Déracinés*, mais demande que sa validité soit limitée à ceux qu’il nomme les « faibles ». Pour lui, l’enracinement est affaire de troupeau, tandis que les « forts » forgent leur personnalité à l’épreuve du déracinement – ou plutôt, comme il le rappelle dans la « Querelle du peuplier », de la transplantation¹⁸. Dans cette perspective, seule l’élite, définie en termes intellectuels, peut tirer profit de la diversité inscrite dans le territoire français : « L’instruction accable le faible. / Oui, mais le fort en est fortifié¹⁹. » Animé par un orgueil d’inspiration nietzschéenne, dont il montrera bientôt les dangers dans *L’Immoraliste* (1902), il se situe lui-même dans cet autre camp :

Aux faibles l’enracinement, l’encroûtement dans les habitudes héréditaires qui les empêcheront d’avoir froid. – Mais à ceux qui, non plus faibles, ne cherchent pas avant tout leur confort, à ceux-ci, le déracinement, proportionné autant qu’il se peut à leur

¹⁷ *Correspondance Gide-Rouart*, t. II, 27 septembre 1903, p. 161-162, citée par Pierre MASSON, « Gide au miroir de Barrès », in Olivier DARD, Michel GRUNEWALD, Michel LEYMARIE et Jean-Michel WITTMANN (éds), *Maurice Barrès, la Lorraine, la France et l’étranger*, Bern, Peter Lang, 2011, p. 41-57.

¹⁸ « Le grand tort de M. Maurras aujourd’hui, par cette absurde querelle de mots, est de rendre sensible une faute qu’on n’avait pas bien remarquée, – en prétendant faire passer ce nouveau sens du mot *déraciné* : *dont les racines ont été tranchées*, en arboriculture où le mot n’a jamais voulu dire que : *dont les racines ont été arrachées de terre*. » (« La Querelle du peuplier. Réponse à M. Maurras » [1903], *EC*, p. 126). Ce disant Gide faisait sien le propos avancé par Remy de Gourmont dans son article « Les Transplantés » : « Les *transplantés* sont ceux qui, hommes ou arbres, ont été arrachés de la forêt ou de la pépinière natale, repiqués en un autre terrain, et qui cependant sont devenus de beaux arbres ou de beaux hommes, d’honnêtes et utiles créatures. En un mot, il y a les transplantations malheureuses : déracinement ; et il y a aussi les transplantations heureuses : transplantation proprement dite. » (Rémy DE GOURMONT, « Les Transplantés », *The Weekly Critical Review*, 10 septembre 1903. Version en ligne : < <http://www.gidiana.net/articles/GideDetail2.1903.5.htm> > [consulté le 20 octobre 2017]).

¹⁹ « À propos des *Déracinés* de Maurice Barrès » [1898], *EC*, p. 7.

force, à leur vertu – la recherche du dépaysement qui exigera d’eux le plus de vertu possible²⁰.

S’il est vrai qu’il a très vite compris le nihilisme inhérent au discours de Barrès – l’immobilisme lié au culte de la « Terre et les morts » – Gide ne se pose pas pour autant en adversaire radical de ses théories – « La mer et les vivants²¹ » – et opte décidément pour la voie de la modération. Celle-ci consiste à reconnaître à l’auteur des *Déracinés* le mérite d’avoir mis l’accent sur un point essentiel : la diversité régionale est une caractéristique du génie français qu’il faut savoir préserver.

C’est justement en raison de cette vision *pluraliste* que Gide attribue aux territoires de frontière une certaine spécificité. Dans un article publié dans *L’Ermitage* de juillet 1905, le déracinement demeure une prérogative réservée à l’élite, mais selon des critères plus objectifs : ses vertus ne sont plus réservées aux « forts » mais à ceux qui vivent dans la quiétude des régions centrales. Parallèlement, ce ne sont plus les « faibles » qui doivent rester, mais ceux qui habitent les territoires dont les frontières se trouvent sans cesse menacées :

Le paysan du Calvados, par exemple (pour parler de celui que je connais le mieux), est tout racines ; à force de cultiver « sa terre et ses morts », il ne pousse plus que du pied, vit au passé, devient stérile. Je ne fais pas ici de la littérature ; [...] si, jeune encore, le robuste paysan normand avait pu être extirpé, pour un temps, de sa terre, il aurait [...] compris, [...] qu’il est bon que le paysan lorrain s’enracine, pour lui permettre à lui, de ne pas s’enraciner trop²².

Gide loue l’enracinement en tant qu’« idée relative et particulière » et déplore toute forme de généralisation. Les « provinces frontières sont des provinces d’exception » dont il faut saisir, à l’instar de Barrès, les vertus. Mais ce qui vaut pour la Lorraine, ne saurait s’ériger en principe général : « Plus, à nos yeux, la pensée de Maurice Barrès et s’éclaire et se justifie, mieux je comprends l’erreur où nous serions de chercher à penser et sentir en Lorrains²³. » Pour l’auteur des *Déracinés*, la défense des identités locales vise à (re)fonder l’unité nationale. Or, c’est là le but que poursuit Gide, quoique dans une perspective différente : « Pour que se forme et s’affermissent le sentiment d’unité d’un pays, il faut que les divers éléments qui le composent se mêlent, se croisent et fusionnent²⁴. » S’il partage

²⁰ *Ibid.*

²¹ L’expression, devenue célèbre, est de Paul Claudel.

²² « “Au service de l’Allemagne” par Maurice Barrès » [1905], *EC*, p. 141.

²³ *Ibid.*

²⁴ « La Normandie et le Bas-Languedoc » [1902], *SV*, p. 5-6.

avec Barrès l'idée que la réalisation du génie français passe par la (ré)affirmation des spécificités régionales, son raisonnement n'en diffère pas moins radicalement. En fait, il articule le discours régionaliste et le discours national afin de proposer une vision de la France comme « multiple et synthétique²⁵ » : autant l'identité de Barrès est immuable, vouée à rester égale à elle-même, autant celle de Gide est « une unité riche, vivante et diversifiée²⁶ ». Comme il le déclare à son interlocutrice privilégiée – sa « chère Angèle » – « le génie, c'est le sentiment de la ressource²⁷ » : celui de sa patrie « s'informe et s'enrichit et se précise chaque jour²⁸ ».

Dans la pensée gidienne, les considérations sur l'esprit national participent à la fois d'une définition personnelle – « fils d'un père uzétien et d'une mère normande » – et d'un mouvement général, d'une tendance de fond marquant la réflexion sur l'identité française en ce début de siècle et même au-delà. La France apparaît comme le pays de la variété, et en même temps, de la cohésion : cet état de stabilité dynamique, pour ainsi dire, se trouve à l'origine de sa richesse, sans cesse renouvelée. Dans son « Image de la France » (1927), Paul Valéry décrit minutieusement les caractéristiques du territoire français, un espace jugé particulièrement propice à exprimer et à organiser le divers :

Une sorte de proportion heureuse existe en ce pays entre l'étendue des plaines et celle des montagnes, entre la surface totale et le développement des côtes ; et sur les côtes mêmes, entre les falaises, les roches, les plages qui bordent de calcaire, de granit ou de sables le rivage de la France sur trois mers. [...] Il s'y trouve beaucoup de terres à céréales, d'illustres coteaux pour la vigne ; l'excellente pierre à bâtir et le fer y abondent²⁹.

C'est à sa diversité géographique que le pays doit sa capacité d'harmoniser les tendances locales : « La terre de France est remarquable [...] par les différences de ses régions, par l'équilibre général de cette diversité de parties qui se conviennent, se groupent et se complètent assez bien³⁰. » La construction identitaire française se fonde prioritairement sur la nature au sens large : chez Valéry, il s'agit surtout de questionner la géographie territoriale, chez Gide, c'est la végétation qui joue un rôle de premier plan dans la définition de la France comme pays de la « diversité dans l'unité³¹ ». Cela découle (in)directement

²⁵ Peter SCHNYDER, « Gide face à Barrès », *Pré-textes. André Gide et la tentation de la critique*, *op. cit.*, p. 170.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ « Lettre à Angèle [VIII] » [1899], *EC*, p. 52.

²⁸ « Chronique générale. Seconde visite de l'interviewer » [1905], *ibid.*, p. 136.

²⁹ Paul VALÉRY, « Images de la France » [1927], in *Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. 994.

³⁰ *Ibid.*

³¹ Nous reprenons ici le titre d'un article de Nicolas DI MÉO, « L'espace européen ou la diversité dans l'unité. Enjeux idéologiques de la représentation du multiple chez quelques écrivains français de la première moitié du

d'un « instinct de naturaliste³² » qu'il cultive depuis son enfance, grâce à l'enseignement d'Anna Schackleton. En 1910, il note : « J'étais “naturaliste” avant d'être littéraire, et les aventures naturelles m'ont plus instruit que celles des romans³³. » Observateur attentif de la nature et de sa diversité, Gide est sensible au changement du paysage qui se déploie sous ses yeux, mais entre les « bois profonds » et la « garrigue³⁴ », il ne saurait point choisir : tous deux contribuent à définir sa personnalité, et plus généralement, le génie français. Le Midi et la Normandie, dont la différence est attestée par la végétation, sont en fait complémentaires. L'arbre devient le symbole de l'équilibre et de l'harmonie caractérisant le sol français : au Sud, le « blanc amandier », au Nord, le « pommier blanc³⁵ ». La flore – « thym » et « lavandes » à Uzès, « lins », « colzas » et « seigles³⁶ » en Normandie – constitue un domaine d'observation privilégié, au même titre que les habitants et leurs parlers. Comme chez Valéry, la question de l'identité concerne la géographie autant que « la formule ethnique et linguistique³⁷ » de la France. Le deuxième volet de la question, l'aspect linguistique, est certainement le moins intéressant aux yeux de notre auteur, opposant l'« épais jargon normand » au « parler chantant du Midi³⁸ ». S'il est vrai que dans son *Journal*, il lui arrive de citer un dictionnaire de patois assez connu – celui d'Edelestan et de Dumézil³⁹ – il ne se préoccupe pas d'enquêter sur les idiolectes locaux. Quant à la « formule ethnique » de la population française, le discours se fait plus complexe. Gide compare la « race » du Sud à celle du Nord, en s'efforçant toujours de formuler un jugement équilibré :

Mais, peut-être les qualités de la race normande, moins apparentes que celles des Méridionaux, prennent-elles chez ceux qui en restent dépositaires une force d'autant plus grande qu'une chair plus lourde les contraint plus, et gagnent-elles en gravité, en profondeur ce qu'elles perdent d'éclat en superficie⁴⁰.

En établissant un lien entre géographie et population, il distingue deux typologies humaines, aux caractères identitaires (et surtout physiques) bien définis. Par ailleurs, comme la région

XX^e siècle », in Éric LYSØE, Tania COLLANI (éds), *Entre tensions et passions. (Dé)constructions de l'espace littéraire européen*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2010, p. 63-76.

³² « Goethe » [1932], *EC*, p. 708.

³³ *Jl*, 19 juin 1910, p. 640.

³⁴ « La Normandie et le Bas-Languedoc » [1902], *SV*, p. 3.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*, p. 4-5.

³⁷ Paul VALÉRY, « Images de la France » [1927], in *Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. 996.

³⁸ « La Normandie et le Bas-Languedoc » [1902], *SV*, p. 3.

³⁹ *Jl*, 23 juin 1924, p. 1252.

⁴⁰ « La Normandie et le Bas-Languedoc » [1902], *SV*, p. 5.

s'avère une unité de mesure trop vaste pour jauger la diversité, il n'hésite pas à nuancer la dichotomie Normandie-Langue d'Oc.

Pour Gide, en effet, il existe au moins deux catégories de Normands : ceux de la « verdoyante terre du Calvados » – qu'il rencontre à La Roque, la ville dont il est maire – et ceux du « pays de Caux⁴¹ », habitant la région de Cuverville, d'où vient sa femme. Son regard d'observateur l'avait déjà porté à formuler ce genre de considérations « à propos des « grands champs plats de la Seine-Inférieure » :

Est-ce à ces vastes horizons, à des conditions économiques différentes, que l'on doit le repos de voir, à quelque cent kilomètres à peine du Calvados d'où je revenais attristé, des paysans, de même race je suppose, mais non plus perdus de richesse et de paresse et d'alcool, mais laborieux, graves, décents, et raisonnablement prolifiques⁴².

La région de La Roque apparaît marquée par la laideur des habitants, un motif récurrent sous la plume de Gide, même dans ses œuvres tardives : il suffit de penser à *Solidarité* (1935) – récit déjà cité – et à *Jeunesse* (1931). Ce dernier récit condense des souvenirs foncièrement négatifs, liés à un territoire qu'il a jadis tenté d'administrer de son mieux, de 1896 à la fin de son mandat, quatre ans plus tard. Parmi la galerie des personnages – dont celui de Goret, symbole d'un pays ravagé par la plaie de l'alcoolisme –, Mulot est certainement le plus intrigant. C'est surtout son « affaire » que Gide souhaite raconter, comme il le fera avec bien d'autres cas au cours de son expérience à la cour d'assises de Rouen. Mulot est un ouvrier agricole que Gide croit injustement accusé de faux témoignage dans une affaire mineure ; de retour à La Roque, l'ancien maire enquête auprès des habitants de la petite ville et le découvre responsable du viol d'une petite fille. L'histoire de Mulot – Pierre Masson l'a fort justement relevé⁴³ – présente plusieurs éléments en commun avec celle de la famille Heurtevent, dépeinte dans la deuxième partie de *L'Immoraliste* (1902). Après son voyage de noces, Michel revient avec sa femme dans la maison de son enfance – La Morinière – située en Normandie, le « pays le plus ombreux, le plus mouillé qu'[il] connaisse⁴⁴ ». Ce constat initial ne l'empêche pas de vanter les vertus de ce « territoire tempéré », qui lui offre le plus parfait exemple de l'équilibre qu'il recherche dans sa vie :

Nul doute, pensais-je, que l'exemple de cette terre, où tout s'apprête au fruit, à l'utile moisson, ne doive avoir sur moi la plus excellente influence. De cette abondance

⁴¹ *Ibid.*, p. 4-5.

⁴² « Lettre à Angèle [XI] », *EC*, p. 65.

⁴³ *SV*, p. 1300.

⁴⁴ *L'Immoraliste* [1902], *RR1*, p. 632.

ordonnée, de cet assouvissement joyeux, de ces souriantes cultures, une harmonie s'établissait [...], un rythme, une beauté toute à la fois humaine et naturelle, où l'on ne savait plus ce que l'on admirait, tant étaient confondus en une très parfaite entente l'éclatement fécond de la libre nature, l'effort savant de l'homme pour la régler [...]. Que serait le sauvage élan de cette sève débordante sans l'intelligent effort qui l'endigüe et l'amène en riant au luxe⁴⁵ ?

La beauté du paysage contraste admirablement avec la laideur de ses habitants. Charles – le fils de Bocage, l'administrateur de ses terres – invite Michel à se méfier des paysans travaillant sur sa propriété et à en assurer lui-même l'entretien. « Ils sont tous paresseux, dans ce pays⁴⁶ », affirme le jeune homme. Or, ces gens apparaissent accablées aux yeux du patron des vices attachés au stéréotype du « Normand » : l'alcool – Bute est vu par Bocage au petit matin « soûl comme un Polonais » – et l'appât du gain – le petit Alcide braconne pendant la nuit, tandis que son père, le marchand de bois Heurtevent, est un « maître receleur » et un travailleur négligent⁴⁷. Au fil des pages, cette famille se révèle être un concentré de débauche. Leur maison est un « lieu brûlant, à l'odeur forte » : le fils aîné a violé une jeune servante, aidé par son père, qui depuis la mort de sa femme – qu'il battait – couche avec sa fille, dont il a eu deux enfants⁴⁸. Tout cela est raconté par Bocage, en qui Michel nourrit une absolue confiance. Un détail retient toutefois l'attention du lecteur : les fils d'Heurtevent – observe le héros – « [semblent] de type étranger⁴⁹ ». Effectivement, on apprend aussitôt que leur mère n'était pas française : « Heurtevent, un vagabond fieffé dans sa jeunesse, l'avait, paraît-il, épousée en Espagne. Il était pour cette raison assez mal vu dans le pays⁵⁰. » Par conséquent, les méfaits – viol, vol, inceste – dont est accusée la famille semblent plutôt relever de la caricature. C'est un autre défaut bien « normand » qui se fait jour discrètement ici – comme plus tard dans *Solidarité* (1935) : la méfiance envers l'étranger, qui a pour corollaire la prépondérance des « on-dit » sur la vérité. À propos de Pierre, qui n'est certainement pas un personnage positif – « excellent travailleur deux jours, il se soûlait à mort le troisième » – le même mécanisme est à l'œuvre : « On ne sait même pas d'où qu'il vient » – affirme Bocage – « [dans] le pays, ça ne faisait pas bon

⁴⁵ *Ibid.*, p. 633-634. Ce passage correspond assez bien aux idées exprimées par Gide dans « La Normandie et le Bas-Languedoc », où il célèbre le « luxe » qu'exprime la terre du Calvados grâce à la contrainte qu'une « chair plus lourde » lui impose (« La Normandie et le Bas-Languedoc » [1902], *SV*, p. 5).

⁴⁶ *L'Immoraliste* [1902], *RR1*, p. 637.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 664, p. 668, p. 671.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 666.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 665.

⁵⁰ *Ibid.*

effet⁵¹... » Pour utiliser une expression chère à Gide, le défaut incombe davantage au regard (normand) qu'à la chose regardée.

De toute évidence, l'intérêt que l'écrivain porte aux régions françaises ne se double pas d'un éloge de leurs habitants : « Je ne trouvais [...] qu'intérêts mesquins, rapacités, sournoiserie, toutes les formes élémentaires de l'égoïsme ; que des visages fermés, narquois ou renfrognés ; que des corps mal dégrossis ou déformés⁵². » Si dans *Les Nourritures terrestres*, il a pu louer les joies du travail à la campagne – le chapitre trois du Cinquième livre s'intitule « La ferme » –, l'« esprit provincial⁵³ » (nous empruntons l'expression à Valéry Larbaud) l'intéresse exclusivement en tant que composante essentielle, dans ses qualités et ses défauts, du génie français. Le régionalisme de Gide répond à une curiosité prononcée pour tout ce qui est « local », mais ne débouche ni sur la valorisation de ce qui touche à la province, ni sur l'éloge de Paris en tant que métropole fédérant les particularismes du territoire. Sur ce point, l'auteur se distingue nettement de ses contemporains, dont la réflexion sur la diversité des provinces françaises conduit presque toujours à affirmer la prééminence de la capitale. La lecture de l'espace proposée par Paul Valéry dans divers textes critiques procède dans cette direction. Si la France est le pays de la diversité régionale, sa capitale en constitue un condensé. De son point de vue, Paris représente la « synthèse » accomplie du génie français :

PARIS répond à la complexité essentielle de la nation française. Il fallait bien que des provinces, des populations, des coutumes et des parlars si dissemblables se fissent un centre organique de leurs rapports, un agent et un monument de leur mutuelle compréhension. En vérité, c'est là la grande, propre et glorieuse fonction de PARIS⁵⁴.

C'est parce qu'elle se tourne vers ses provinces, dont elle absorbe en quelque sorte toute la variété, que la capitale française constitue un lieu sans égal : « Il est d'abord à mes yeux la ville la plus complète qui soit au monde, car je n'en vois point où la diversité des occupations, des industries, des fonctions, des produits et des idées soit plus riche et mêlée qu'ici⁵⁵. » Cette vision de la capitale est très partagée à l'époque, comme le rappelle Nicolas di Méo, qui cite l'exemple de Valéry Larbaud et de son « Paris de France » (1926) : la

⁵¹ *Ibid.*, p. 663.

⁵² *Jeunesse* [1931], *SV*, p. 725.

⁵³ Pour l'écrivain, il s'agit d'« un mélange de mesquinerie, de préjugés tenaces et d'absence de curiosité pour ce qui n'est pas la satisfaction d'une ambition matérielle » (Nicolas DI MÉO, *Le Cosmopolitisme dans la littérature française. De Paul Bourget à Marguerite Yourcenar*, *op. cit.*, p. 195).

⁵⁴ Paul VALÉRY, « Présence de Paris » [1937], in *Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. 1015.

⁵⁵ Paul VALÉRY, « Fonction de Paris » [1927], *ibid.*, p. 1008.

représentation de la ville en tant que « fédération de quartiers » vise à reproduire à petite échelle la richesse caractérisant l'ensemble du territoire⁵⁶. Or, si Gide reconnaît comme le fait Paul Valéry, que « la formule de constitution du peuple français [...], est une des plus complexes qui soient au monde⁵⁷ », Paris n'est pas à ses yeux un concentré de *francité*. Géographiquement, il occupe une position privilégiée, au milieu de l'Hexagone et plus profondément au cœur même de son esprit divisé : fils « d'un père uzétien et d'une mère normande », affirme-t-il, mais « né à Paris ». Moyen terme entre la terre maternelle et paternelle, la capitale française n'est pas pour autant décrite comme un lieu d'équilibre. Dans *Les Faux-monnayeurs* (1926), le vieil Azaïs, désireux de faire venir chez lui son ami La Pérouse, constate : « De la rue Vavin au faubourg Saint-Honoré, c'est tout un voyage⁵⁸. » Un voyage – ajoutons-nous – à travers un espace ambivalent et contradictoire : le tripot de Pedro, où Vincent perd tout son argent n'est pas loin du « mauvais lieu⁵⁹ » où Édouard souhaite se rendre à son arrivée ; les quartiers visités par Bernard en compagnie de l'Ange, où cohabitent « la maladie, la prostitution, la honte, le crime et la faim⁶⁰ », se trouvent très probablement au Nord du beau quartier du Luxembourg, où la jeunesse bourgeoise se donne rendez-vous. Carrefour chaotique, où règne le désaccord des parties, Paris est « un lieu d'attraction et de répulsion », le moteur idéal pour une population en perpétuel mouvement⁶¹. Si Valéry loue l'extrême cohésion et cohérence de la capitale française, ce qui fait d'elle le centre et la circonférence du génie national, celle-ci demeure aux yeux de Gide un lieu sans fascination, où règnent « l'agitation » et le faux-semblant, bien représentés par ce qu'il appelle la « myopie des fenêtres⁶² ». Pour notre auteur, on ne peut séjourner longtemps à Paris, comme il apparaît évident à la lecture de *L'Immoraliste* : dans ce lieu déserté par ses plus chers amis, où rien ne le retient et rien ne l'attire, Ménalque loge exclusivement à l'hôtel. De par son étendue (indéfinie) – la lettre « fortuitement » envoyée à Damoclès (*Le Prométhée mal enchaîné*) au mois de mai lui est livrée à l'automne⁶³ –, et de par ses frontières – dont le franchissement, comme *Paludes* le met en lumière, s'avère difficile⁶⁴ –,

⁵⁶ Nicolas DIMÉO, *Le Cosmopolitisme dans la littérature française. De Paul Bourget à Marguerite Yourcenar*, *op. cit.*, p. 192.

⁵⁷ Paul VALÉRY, « Pensée et art français » [1939], in *Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. 1048-1049.

⁵⁸ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 348.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 223.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 432.

⁶¹ Pierre MASSON, *Lire Les Faux-monnayeurs*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2012, p. 138.

⁶² « Postface pour la nouvelle édition de *Paludes* et pour annoncer *Les Nourritures terrestres* » [1896], *RRI*, p. 323.

⁶³ *Le Prométhée mal enchaîné* [1899], *ibid.*, p. 477.

⁶⁴ *Paludes* [1894], *ibid.*, p. 304-306.

Paris est un espace chaotique, en mutation continue : l'équilibre du génie français reste fondamentalement en puissance.

L'idée de France – fondée sur le parfait équilibre entre la diversité de ses provinces – et la réalité des « Français » ne seraient donc que rarement superposables. La France harmonieuse de Gide est de quelque manière une France idéale, qui se trouve sujette à bon nombre de démentis. Ainsi, le sens de l'équilibre constitue tout autant une structure déterminante du génie national qu'un but vers lequel tendre continuellement. *La Porte étroite* (1909) est un texte où cette *tension* caractérisant la pensée gidienne est particulièrement évidente. En fait, l'histoire de Jérôme et Alissa repose sur un triangle qui met en communication écriture critique et fiction littéraire : Le Havre / Fongueusemare – le pôle normand – ; Paris, le centre ; la maison de Juliette à Aigues-Vives – le Midi. Tout contribue à faire de la maison d'Alissa, lieu de vacances pour Jérôme, un endroit idéal, aussi bien en raison des circonstances que de la saison (« mentale » et non⁶⁵). Mais cela n'empêche pas le jeune homme de songer à partir, n'importe où, loin de la Normandie : le voyage, conçu comme une expérience solitaire, creuse un abyme entre les deux cousins qui s'aiment profondément. Les déplacements de Jérôme sont scandés par les lettres qu'Alissa lui envoie : si, pour un temps, elle s'imagine à ses côtés – « mon corps seul fait semblant d'être ici ; en vérité, je suis avec toi sur les blanches routes d'Ombrie⁶⁶ » – elle comprend vite que son destin est de *rester*. Cette prise de conscience suscite en elle un enthousiasme renouvelé pour la région : « Jamais encore la Normandie ne m'avait paru si belle. J'ai fait avant-hier, seule, à pied, une énorme promenade à travers champs, au hasard⁶⁷. » À travers les lettres de Jérôme, Alissa découvre que le vrai bonheur – un bonheur fait de sensualité et de plaisir – est quelque chose de trop fort pour elle. Comme le remarque Pierre Masson, au fur et à mesure que le récit avance, l'identification entre Alissa et sa demeure normande se fait plus évidente⁶⁸. Lorsqu'elle rend visite à sa sœur dans le Var, nous avons l'impression d'assister à un *déracinement* forcé : l'acheminement de Fongueusemare à Aigues-Vives nécessite un prétexte, fourni par l'accouchement imminent de Juliette. Au moment de son départ, Alissa commence un journal et c'est à travers celui-ci que l'on prend connaissance de ses premières impressions : « Je me sens seule – sur une terre différente, étrangère presque, et avec qui je n'ai pas encore lié connaissance. [...] [Elle] parle, cette terre méridionale, une langue que je

⁶⁵ Pierre MASSON, « La Porte ouverte ou voyages et voyageurs dans *La Porte étroite* », *BAAG*, n° 45, janvier 1980, p. 12.

⁶⁶ *La Porte étroite* [1909], *RRI*, p. 860-861.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 861.

⁶⁸ Pierre MASSON, « La Porte ouverte ou voyages et voyageurs dans *La Porte étroite* », art. cit., p. 13.

n'ai pas encore apprise et que j'écoute avec étonnement⁶⁹. » Le motif végétal sert encore une fois à stigmatiser les différences entre la Normandie et le Sud du pays : « Beaucoup de plantes et d'arbres inconnus [...] ... si lointains parents de nos arbres du nord – d'expression si différente⁷⁰ ». Le contact avec la « garrigue » méridionale suscite en elle de longues réflexions, qu'elle confie à Jérôme dans une lettre :

Ce qui m'étonne le plus c'est de ne pas me sentir plus joyeuse ; le bonheur de Juliette devrait me combler... pourquoi mon cœur cède-t-il à une mélancolie incompréhensible, dont je ne parviens pas à me défendre ? La beauté même de ce pays, que je sens, que je constate du moins, ajoute encore à mon inexplicable tristesse... [...] Enfin, je m'étais fait, à Fongueusemare et au Havre, une vertu de résistance à l'usage des jours de pluie ; ici cette vertu n'est plus de mise, et je reste inquiète de la sentir sans emploi. Le rire des gens et du pays m'offusquent ; peut-être que j'appelle « être triste » simplement n'être pas aussi bruyant qu'eux... Sans doute, auparavant, il entraînait quelque orgueil dans ma joie, car, à présent, parmi cette gaieté étrangère, c'est quelque chose comme de l'humiliation que j'éprouve⁷¹.

L'opposition entre les deux sœurs est nette : Alissa est faite pour le Nord, la « [p]luvieuse terre de Normandie⁷², Juliette, pour le Sud, comme son voyage de noces en Espagne en témoigne également⁷³. La vie à Aigues-Vives est effervescente et la chaleur de la région produit un effet bénéfique sur tous ceux qui y habitent, même sur Robert, le cadet de la famille : malgré ses réticences initiales, Jérôme ne peut, à la fin du livre, que se réjouir de le voir aux côtés de sa sœur au Sud, où son esprit a trouvé une source d'épanouissement⁷⁴. Alissa semble être la seule à ne pas profiter de la beauté du lieu, dont l'invitation au bonheur est inscrite dans la « gaieté » de sa population ainsi que dans le paysage : le « sentiment de la nature, si profondément chrétien à Fongueusemare » devient, au contact de cette terre du Sud, un « peu mythologique⁷⁵ ». Ce moment s'avère décisif dans l'itinéraire d'Alissa, en préparant la fin tragique de son histoire, qui s'achève à Paris, lieu où elle souhaite effacer tout souvenir de son amour pour Jérôme et en même temps *s'effacer* elle-même. La ville est un espace indéfini, dépourvu de tout prestige. Aucun détail sur la géographie citadine n'est donné : Alissa prépare sa mort, la Bible à son chevet, dans la chambre monacale d'une petite

⁶⁹ *La Porte étroite* [1909], *RR1*, p. 891.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 892.

⁷¹ *Ibid.*, p. 865.

⁷² *Les Nourritures terrestres* [1897], *ibid.*, p. 399.

⁷³ Alissa écrit à Jérôme : « Tu sais déjà combien Juliette a joui de Bayonne et de Biarritz, malgré l'épouvantable chaleur. Ils ont depuis visité Fontarabie, se sont arrêtés à Burgos, ont traversé deux fois les Pyrénées... Elle m'a écrit à présent de Montserrat une lettre enthousiaste. » (*La Porte étroite* [1909], *ibid.*, p. 859).

⁷⁴ *Ibid.*, p. 822 et p. 855. Abel en critique la stupidité (*ibid.*, p. 857), Juliette l'indolence (*ibid.*, p. 890).

⁷⁵ *Ibid.*, p. 892.

maison de santé dont l'adresse demeure inconnue. Le « néant parisien⁷⁶ », avec sa neutralité et son manque de définition, est le lieu où l'héroïne achève sa vie. Le choix de la capitale française est en soi, à sa façon, un suicide.

Dans *La Porte étroite*, Gide fictionnalise les tendances contradictoires de son esprit – nord / sud –, ainsi qu'il souligne l'impossibilité de trouver dans la ville de Paris une forme d'équilibre. Plus particulièrement, à travers le personnage d'Alissa, il s'efforce de mettre en lumière les difficultés d'adaptation liées au passage des pluies normandes à la chaleur (non seulement atmosphérique) du Midi, un milieu perçu par le personnage comme *étranger*. Dans *Si le grain ne meurt* (1924), dans un même élan d'empathie, il écrit à propos de sa mère : « J'imagine [son] dépaysement [...], lorsque, sortant pour la première fois du confortable milieu de la rue de Crosne, elle accompagna mon père à Uzès⁷⁷. » Du Nord au Sud, du Sud au Nord, peu importe la direction, comme cet exemple tiré du *Renoncement au voyage* l'atteste : « J'eusse voulu, dans mon jardin normand, tenter d'en acclimater un rhizome, comme je fis cet oignon étrange que je rapportai de la C***, mais qui, depuis deux ans, s'obstine à ne pousser que des feuilles⁷⁸. » Quand Gide pense à la germination, à la fructification, « c'est encore aux hommes qu'il pense et à la culture des âmes⁷⁹ ». Comme le remarque Daniel Moutote, cet « oignon diabolique⁸⁰ », réfractaire au changement – tout comme Alissa –, semble donner raison à Barrès... Loin de vouloir énoncer une thèse, fût-elle barrésienne ou anti-barrésienne, Gide invite le lecteur de *La Porte étroite* à réfléchir sur l'incapacité d'Alissa à s'acclimater à une autre terre que celle qui l'a vue grandir. Sa surdité à l'appel du Midi est le fruit d'un repli volontaire sur elle-même, déterminé par l'adhésion aveugle à une Foi qui l'empêche de connaître le bonheur sur terre. Si Gide se garde bien de condamner son personnage, il n'en montre pas moins les faiblesses. L'erreur d'Alissa est celle-là même qu'il avait reprochée à Maurras : d'un lieu à l'autre, il ne s'agit pas de « couper ses racines », mais d'aller à la découverte du monde en les portant toujours avec soi. De toutes les images employées dans son œuvre, il vaut la peine de retenir celle de l'« arbre qui marche⁸¹ », née de son compagnonnage avec Didinki dans les forêts du Congo. Si Juliette, la sœur d'Alissa, trouve son bonheur dans la terre du Sud, c'est justement parce qu'elle a su

⁷⁶ Pierre MASSON, « La Porte ouverte ou voyages et voyageurs dans *La Porte étroite* », art. cit., p. 9.

⁷⁷ *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 100.

⁷⁸ « Le Renoncement au voyage » [1904], *J1*, p. 418.

⁷⁹ Roger BASTIDE, *Anatomie d'André Gide* [1972], Paris, L'Harmattan, 2006, p. 25.

⁸⁰ Daniel MOUTOTE, *Les Images végétales dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970, p. 120.

⁸¹ *Didinki ou le pérodactyle potto* [1927], *SV*, p. 712. Pierre Masson a bien raison d'y lire le secret désir de Gide (« Botanique », in Pierre MASSON, Jean-Michel WITTMANN (éds), *Dictionnaire Gide, op. cit.*, p. 65).

*se replanter*⁸². À cela s'ajoute une réflexion sur la géographie du territoire qui rend Alissa encore plus responsable de son malheur. Si l'auteur reconnaît que les régions composant la France ne se ressemblent pas, elles ont toutes quelque chose qui fait que l'on se sent en France. L'enjeu de sa réflexion est double : le propre de la France est de se forger une identité commune à partir de la diversité de ses provinces, identité caractérisée par un équilibre harmonieux et varié qui rejaillit sur ces dernières et leur confère, par ricochet, un caractère français irréductible. Le Midi n'est pas la Normandie, certes, mais c'est l'aveuglement d'Alissa qui est à l'origine de l'échec de son voyage : Aigues-Vives est bien un lieu *étrange*, mais pas *étranger*.

« Je vois une Bretagne, une Normandie, un Pays basque, une Lorraine, » – écrit Gide – « et [...] je fais ma France. En Savoie, je sais que je suis en France ; et je sais qu'un peu plus loin je n'y suis plus⁸³. » Les manœuvres politiques ne semblent avoir aucun effet sur l'esprit français, qui possède aux yeux de l'auteur des caractères indélébiles : « Un triste traité ne suffirait à faire de l'Alsace-Lorraine une terre allemande⁸⁴ ». Dans un présent « dépondéré⁸⁵ » et un futur incertain, c'est vers le passé que se tourne son regard, avant les conquêtes napoléoniennes :

Le génie même de la France était cet équilibre qui fit notre grandeur, notre beauté ; équilibre si uniquement réalisé et que rompait tout aussi bien l'énorme victoire de l'Empire et ses périlleuses adjonctions que, depuis [18]70, la perte d'une province indispensable – d'une province de notre esprit⁸⁶.

La notion d'équilibre remplit une fonction décisive pour Gide, dans la mesure où elle ne sert pas seulement à définir le génie du point de vue territorial, mais constitue une sorte de structure ou d'état d'esprit caractérisant les Français en tant que peuple. Les frontières sont d'une importance cruciale, en ce qu'elles dessinent des contours qui ne sont pas exclusivement politiques : la nation ne devrait pas être une entité géographique abstraite, mais refléter l'esprit du peuple qui l'habite. L'influence de Renan sur la pensée de Gide, et sur celle d'autres intellectuels de sa génération, est évidente, car chez lui se trouve déjà en

⁸² Il est d'ailleurs significatif qu'Édouard Tissières, son mari, soit viticulteur, un métier *enracinant* – cette fois dans un sens pleinement positif. Jérôme le décrit comme un homme « plus grand, plus fort, plus coloré qu'aucun d[eux] » (*La Porte étroite* [1909], *RR1*, p. 852).

⁸³ « La Normandie et le Bas-Languedoc » [1902], *SV*, p. 5.

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ *J1*, Feuillet 1918, p. 1090.

⁸⁶ *Ibid.*

germe cette idée du « génie », voir de la race, comme d'un moule forgeant les individus⁸⁷. L'équilibre inscrit dans le territoire français est donc également un *sens* que tous les Français possèdent, ou devraient posséder (Alissa en manque déplorablement). Celui-ci détermine plus ou moins directement les modalités avec lesquelles ils interagissent avec le monde qui les entoure. Si cette notion joue un rôle de premier plan, la liste des caractères identitaires qui y sont associés est très variée, dans la mesure où Gide mêle des domaines aussi divers – et aussi peu comparables – que le comportement et la façon de s'habiller : les Français ont un « besoin inné de prendre parti⁸⁸ », car en tant qu'« homme[s] averti[s]⁸⁹ », ils ont toujours leur opinion sur tout ; « accessibles aux séductions de la mode⁹⁰ » – comme le remarque Robert de *L'École des femmes* (1936) – ils possèdent une « élégance [...] naturelle⁹¹ », celle que Lafcadio reconnaît comme un trait distinctif du marquis de Gesvres. La libre circulation de ces idées entre les textes critiques et la fiction littéraire rend le discours de Gide sur le génie français particulièrement complexe. L'auteur affirme l'existence d'une multiplicité d'attributs, forgeant les individus depuis leur naissance, sans pour autant établir un véritable système de référence : les considérations de ce genre parsèment son œuvre, où la contradiction (parfois) s'insinue⁹². C'est pourquoi, il nous semble intéressant de considérer le point de vue de Gide en relation avec celui de Jean Giraudoux, qui parvient en revanche à réaliser une synthèse cohérente des propriétés du génie national. Dans son récit – déjà cité – *Siegfried et le Limousin*, l'auteur fait de la mesure et de l'équilibre, jugés typiquement français, des *structures* influençant le comportement des personnages. Georges Forestier, blessé sur les champs de bataille au cours de la Grande Guerre, a perdu la mémoire de ses origines et est devenu Siegfried von Kleist : c'est une véritable *reconversion* allemande qu'il a subie, dont le nom n'est qu'une trace superficielle. L'attention du Narrateur est captivée par le style de certains articles qu'il a l'occasion de lire dans les journaux allemands : quelque chose dans ses textes lui rappelle les premières œuvres françaises de son ami, écrites avant

⁸⁷ Le texte le plus célèbre de Renan sur ce sujet est certainement « Qu'est-ce qu'une nation ? » (1882), publié dans le recueil *Discours et conférences* (1887). Le *Journal* de Gide garde les traces d'un intérêt constant de l'écrivain pour son œuvre. Il est également cité dans ses premiers textes critiques (voir, par exemple, « Lettre à Angèle [III] » [1898], *EC*, p. 21 et « Première visite à l'interviewer » [1905], *ibid.*, p. 131).

⁸⁸ *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 148.

⁸⁹ « "L'Amateur" de Rémy de Gourmont » [1910], *EC*, p. 234.

⁹⁰ *Robert* [1936], *RR2*, p. 656.

⁹¹ *Les Caves du Vatican* [1914], *RR1*, p. 1054.

⁹² « Billets à Angèle [mars 1921] », *EC*, p. 282 : « C'est aussi qu'en France, et dans la France seule, l'intelligence tend toujours à l'emporter sur le sentiment et l'instinct. » Quelques années auparavant, dans « Réflexions sur l'Allemagne », il affirmait que le peuple français est un peuple sentimental, habitué à se payer de mots, distrait par excès de « sensibilité », ou de « curiosité du cœur » (André GIDE, « Réflexions sur l'Allemagne » [1919], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 17).

le déclenchement des hostilités. Lorsque les deux se rencontrent, la joie du Narrateur se heurte à l'indifférence de Forestier / von Kleist, qui ne se souvient pas de lui. Par la voix du premier, Giraudoux pose la possibilité d'une permanence de sa *francité* au-dessous de l'éducation allemande (et nationaliste) qui lui a été inculquée :

Kleist se préparait d'ailleurs à parler ; à dire sur l'Allemagne sa pensée profonde, [...] pensée qu'il croyait inspirée en lui par Mommsen et Treitschke, alors qu'elle l'était par Michelet et par Renan, avec des détails d'expression qu'il croyait empruntés à Dehmel ou à Gottfried Keller et qui étaient du Toulet ou du Moréas, et parfois des hésitations qu'il attribuait à Luther, à Hauptmann, mais qui lui venaient de en fait de Montaigne ou de France⁹³.

Plus intéressante encore est la lettre que Forestier envoie à son ami, le prince de Saxe-Altdorf. La (re)découverte de ses origines françaises ne le surprend pas vraiment, car elle ne fait qu'expliquer la sensation qu'il a toujours éprouvée en Allemagne d'« être un élément étranger » :

Je me rends compte aujourd'hui seulement des malaises, des douleurs provoqués par elle en moi, et qui m'indiqueront peut-être mon vrai peuple : cette peine que j'avais toujours à rouler le verbe à la fin, cette manie de ne pas croire les journaux, ce besoin d'avoir les cheveux rasés, d'exiger une preuve à toute affirmation, un statut précis aux relations des États avec l'Empire et du cœur avec les sens⁹⁴.

La prise de conscience d'une spécificité nationale originelle conduit Forestier à ne pas coïncider complètement avec le modèle allemand qui lui a été imposé. Ce qui ressort ici est à la fois un méli-mélo de caractères français aussi variés que la coupe des cheveux ou le parler et l'opposition – quelque peu stéréotypée – entre le génie français et le génie allemand. Ces deux éléments sont également présents, bien que de manière moins évidente, dans la réflexion de Gide. Si à la fin du récit, Forestier retrouve son bonheur, c'est que sa *francité* le sauve : tant que celle-ci est préservée, le contact de l'étranger ne représente pas une menace, mais constitue au contraire une ressource précieuse. Sur cet aspect, le point de vue de Giraudoux rejoint celui de Gide : la rencontre de l'autre n'est fructueuse qu'à condition de ne pas subvertir les « structures » (psychologiques et culturelles) en place. Le lien entre identité nationale et cosmopolitisme apparaît par conséquent essentiel, dans la mesure où la plus grande qualité du génie français consisterait dans sa capacité unique à s'enrichir, sans se perdre, au contact de l'extérieur.

⁹³ Jean GIRAUDOUX, *Siegfried et le limousin* [1922], in *Œuvres romanesques complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 695.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 779.

2. La vocation cosmopolite de la France (et ses dangers)

Dans le premier article de la série « Nationalisme et littérature » (1909), Gide écrit : « Nos plus grands artistes sont le plus souvent des produits d'hybridation et le résultat du déracinement, de transplantations⁹⁵. » Comme nous l'avons souligné, l'auteur compte beaucoup sur l'importance de son héritage culturel et se considère comme le produit « d'un croisement de races⁹⁶ » (normande et uzétienne). Toutefois, dans l'article dont il est question, sa réflexion semble dépasser les frontières nationales : il ne s'agit plus ici de décrire un brassage régional – « sang catholique et normand », « sang languedocien et protestant⁹⁷ » – mais d'aborder la question de l'identité française dans une perspective incluant des éléments étrangers. Gide reprend les mots d'Henri Ghéon définissant le territoire de l'hexagone comme un espace de convergence :

Citerai-je un passage de la réponse de M. Ghéon, que M. Clouard goûte entre toutes ? – « En vérité notre cas est tout spécial. Nous ne formons pas une race, nous Français, mais une nation, mais la nation précisément où les races occidentales se touchent, se fondent, s'équilibrent. Et la France ne se réalise que dans cet équilibre, que dans cette fusion⁹⁸. »

Pour notre auteur, l'intégration a comme corollaire l'hybridation, perçue comme un facteur d'enrichissement et non comme une forme de dénaturation de l'esprit français. Cette idée revient sous sa plume dans un texte plus tardif où il traite de sa grande passion pour l'œuvre de Chopin. L'écrivain s'interroge sur l'appartenance du compositeur à la tradition française, celle du « dessein » (concept lié à ceux de mesure et d'équilibre) : « Si je reconnais, dans l'œuvre de Chopin, une inspiration, un jaillissement polonais, il me plaît de reconnaître également, à cette étoffe première, une coupe, une façon française⁹⁹. » Quelques lignes plus loin, Gide se moque de Barrès, qui en vertu des ascendances nancéennes du compositeur, en aurait certainement fait un Lorrain de premier ordre. Cette prétention conduirait à une simplification réductrice de la personnalité de Chopin et avec elle de son œuvre. Sa singularité – irréductible – est le fruit d'un métissage, parfaitement intégré à l'intérieur d'un pays qui fait de sa diversité, non seulement régionale, son atout principal :

⁹⁵ « Nationalisme et littérature. À propos d'une enquête de *La Phalange* » [1909], *EC*, p. 179.

⁹⁶ *Correspondance Gide-Jammes*, t. II, 6 août 1902, p. 137.

⁹⁷ « La Normandie et le Bas-Languedoc » [1902], *SV*, p. 3.

⁹⁸ « Nationalisme et littérature. À propos d'une enquête de *La Phalange* » [1909], *EC*, p. 179.

⁹⁹ André GIDE, *Notes sur Chopin* [1931], avant-propos de Michaël Levinas, Paris, Gallimard, 2010, p. 36.

Chopin est un exemple de plus de déracinement, qui plus est, d'expatriation et presque certainement de croisement de races. Je dis un exemple de plus et qui confirmerait cette vérité que je tiens pour acquise, que presque tous les grands esprits que nous glorifions aujourd'hui, que presque tous les créateurs, que presque tous ceux qui se sont élevés au-dessus de la masse, sont des produits d'hybridation, ou tout au moins, de déracinement – des « phoques », comme les appelait un jour M. Maurras¹⁰⁰.

En gardant dans ce contexte une double perspective sur le sujet – à la fois esthétique et idéologique – sa réflexion suit une logique assez nettement dessinée : la culture française, en raison de sa capacité unique d'équilibrer l'*étrange*, ce qui est divers, se caractérise par son attitude à accueillir ce qui est *étranger*, ce qui est différent. Ainsi, Gide pose une forme de « cosmopolitisme intérieur¹⁰¹ » – que la France posséderait en commun avec la Grèce¹⁰² – comme prémisse à son cosmopolitisme « extérieur ». C'est en raison de son dynamisme interne que sa patrie affiche une véritable vocation internationale, voire une perméabilité aux influences étrangères absolument unique : cela fait du pays « un lieu de rendez-vous, un carrefour¹⁰³ ». Dans son *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Paul Valéry affirme lui aussi que la France tire son originalité de sa capacité unique à équilibrer la formidable diversité de ses provinces. Or, c'est précisément parce qu'elle a su relever ce défi qu'elle peut tirer profit des influences étrangères :

Une carte où les mouvements de peuples seraient figurés comme le sont les déplacements aériens sur les cartes météorologiques, ferait apparaître le territoire français comme une aire où les courants humains se sont portés, mêlés, neutralisés et apaisés, par la fusion progressive et l'enchevêtrement de leurs tourbillons.

[...] À cause des sangs très disparates qu'elle a reçus, [...] la nation française fait songer à un arbre greffé plusieurs fois, de qui la qualité et la saveur de ses fruits résultent d'une heureuse alliance de sucs et de sèves très divers concourant à une même et indivisible existence¹⁰⁴.

Dans cette perspective et de manière presque paradoxale, Gide s'affirme à l'instar de Valéry comme un nationaliste se méfiant des nationalistes : ouvrir les portes du pays, ce n'est pas trahir la France – comme le pensent les nationalistes – bien au contraire, c'est demeurer fidèle à sa spécificité. C'est une tension inscrite dans le mot « nationalisme » qui se fait jour

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 112-113.

¹⁰¹ Nicolas DI MÉO, *Le Cosmopolitisme dans la littérature française. De Paul Bourget à Marguerite Yourcenar*, *op. cit.*, p. 118.

¹⁰² « Nationalisme et littérature. À propos d'une enquête de *La Phalange* » [1909], *EC*, p. 179.

¹⁰³ « Chronique générale. Seconde visite de l'interviewer » [1905], *ibid.*, p. 135.

¹⁰⁴ Paul VALÉRY, « Images de la France » [1927], in *Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. 996.

ici. Comme Michel Winock l'a bien mis en lumière, les débats marquant ce début de XX^e siècle – qui opposent les partisans du dialogue, d'un côté, aux tenants d'une identité française menacée par les influences externes, de l'autre – reposent essentiellement sur une opposition assez marquée entre deux courants : un courant « nationaliste fermé », volontiers xénophobe et prônant le repli sur soi, et un courant « nationaliste ouvert », selon lequel la France posséderait la capacité de se renouveler continuellement au contact du divers¹⁰⁵. Alors que les Barrès et les Maurras prônent l'affirmation d'une société close sur elle-même – les contacts entre peuples différents sont rendus responsables de la décadence et de la dissolution de l'unicité du génie français –, le discours ressortissant au « nationalisme ouvert », auquel Valéry et Gide appartiennent, tente de trouver une forme de conciliation entre le respect de l'identité nationale et l'ouverture des frontières.

Le point de vue de l'auteur nous semble très proche de celui exprimé par A. O. Barnabooth, pseudonyme derrière lequel se cache Valéry Larbaud¹⁰⁶. Sa biographie, transcrite par le fictif X.M. Tournier de Zable, contient une réflexion susceptible d'éclairer la manière dont Gide envisage son rapport à l'étranger : « “Je suis un grand patriote cosmopolite¹⁰⁷ !” » Dans sa réflexion, le cosmopolitisme semble se passer de toute théorie philosophique et politique : forme de disponibilité (désintéressée) à la diversité culturelle, il se lie étroitement à la conception de la France en tant que communauté cosmopolite, ouverte sur le monde. Il est néanmoins essentiel pour Gide que cette ouverture à l'étranger soit équilibrée / pondérée afin que le (bel) équilibre national ne s'en trouve pas compromis. Publié en 1909, *La Porte étroite* est un exemple significatif des dangers de l'« hospitalité¹⁰⁸ », comme l'écrit Barrès à la même époque. Un personnage attire particulièrement notre attention : Lucile Bucolin. Jérôme fait sentir dès les premières pages de son récit l'importance de cette figure, à laquelle il est loin d'être indifférent : « Je voudrais ne plus vous en vouloir, oublier un instant que vous avez fait tant de mal¹⁰⁹... » S'il s'efforce de parler sans colère, c'est qu'il est encore sous l'emprise de cette émotion. Jérôme prend la

¹⁰⁵ Michel WINOCK, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France* [1982], Paris, Seuil, 1990, p. 12-40.

¹⁰⁶ Gide rédige une note fort élogieuse sur ses *Poèmes par un riche amateur* [1908] et sur leur auteur supposé, un riche milliardaire américain ayant parcouru le monde : « Barnabooth a couru tous les pays. J'aime sa précipitation, son cynisme, sa gourmandise. Ces poèmes, datés de partout, sont assoiffants comme une “carte des vins”. » (« Poèmes par un riche amateur » [1909], *EC*, p. 161).

¹⁰⁷ La phrase, que Larbaud n'a pas repris dans la version définitive de l'ouvrage, est citée par Nicolas DI MÉO, *Le Cosmopolitisme dans la littérature française. De Paul Bourget à Marguerite Yourcenar*, op. cit., p. 182.

¹⁰⁸ Article publié dans *L'Action française* le 6 juillet 1912, cité par Jean-Michel WITTMANN, *Gide politique. Essai sur Les Faux-monnayeurs*, op. cit., p. 184.

¹⁰⁹ *La Porte étroite* [1909], *RRI*, p. 815.

parole en annonçant qu'il va raconter « tout simplement » ses souvenirs, mais il s'attarde longuement sur sa tante :

Lucile Bucolin était très belle. Un petit portrait d'elle que j'ai gardé me la montre telle qu'elle était alors, l'air si jeune qu'on l'eût prise pour la sœur aînée de ses filles, assise de côté, dans cette pose qui lui était coutumière : la tête inclinée sur la main gauche au petit doigt mièvrément replié vers la lèvre. Une résille à grosses mailles retient la masse de ses cheveux crépelés à demi croulés sur la nuque ; dans l'échancrure du corsage pend, à un lâche collier de velours noir, un médaillon de mosaïque italienne. [...]

Lucile Bucolin était créole ; elle n'avait pas connu ou avait perdu très tôt ses parents. Ma mère me raconta, plus tard, qu'abandonnée ou orpheline elle fut recueillie par le ménage du pasteur Vautier qui n'avait pas encore d'enfants et qui, bientôt après quittant la Martinique, amena celle-ci au Havre où la famille Bucolin était fixée¹¹⁰.

Transplantée dans la société protestante du Havre, « cette enfant si séduisante¹¹¹ », est telle une plante exotique dont les racines ne parviennent pas à pénétrer dans la terre normande, afin de trouver de quoi se nourrir. Parmi ses relations, elle seule a l'habitude de porter des robes blanches, plutôt voyantes, avec des écharpes colorées, et elle seule aime la musique de Chopin et les vers – ce qui fait rougir le jeune Jérôme. Cédant aux préjugés de l'époque, Gide insiste à plusieurs reprises sur l'incompatibilité des races et des modes de vie. Dans son jeune âge, la sensualité de Lucile est vue d'un mauvais œil par sa mère adoptive, craignant l'influence de sa personnalité insolite sur ses jeunes frères. Son mariage cause un grand chagrin, apprend-on, à toute la famille, qui aurait peut-être espéré mieux pour l'aîné¹¹². Au près de sa tante, Jérôme ressent un « singulier malaise », « un sentiment fait de trouble, d'une sorte d'admiration et d'effroi¹¹³ », qu'il interprète comme un pressentiment affreux du malheur dont elle sera la cause. Le personnage de Lucile obéit à un double objectif : d'une part, il fait resurgir, par le jeu du contraste, la spécificité de sa « race » par rapport à celle de son entourage normand ; de l'autre, il sert à condamner l'étranger en tant qu'élément perturbateur des équilibres existants. Si l'on considère la structure narrative du roman, il est possible d'observer que les événements tragiques s'enchaînent l'un après l'autre à partir de la fuite adultère de Lucile, désignée comme la coupable idéale. De cet épisode découle l'horreur de sa fille pour une sensualité qui est en quelque sorte inhérente à sa personnalité et qu'elle ne cesse par la suite de refouler. Bien qu'elle se montre plutôt enracinée dans sa

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 814. Porté à l'honneur par Charles Baudelaire dans son célèbre poème, la figure de la « dame créole » hante le paysage littéraire français du début du siècle. Le personnage de Lucile témoigne d'une fascination toujours renouvelée, à laquelle Gide s'est montré sensible.

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ *Ibid.*, p. 815.

terre – au point que le Sud de la France, nous l’avons vu, lui apparaît déjà trop loin – Alissa manifeste, souvent de manière involontaire, une disposition différente, qui lui vient de ses ascendances martiniquaises. « Un instant, j’ai cru revoir ta mère », lui dit son père un soir : c’est un geste de coquetterie qu’accomplit Alissa et ce n’est pas un hasard si la même mise en scène est prêtée à l’inquiétante Lady Griffith¹¹⁴. Il faut également remarquer qu’au lendemain de la mort de Miss Ashburton, la jeune fille s’habille en blanc, un peu comme sa mère l’avait fait après la mort du père de Jérôme, ce qui avait scandalisé Mme Palissier¹¹⁵... Finalement, au départ de Lucile avec son amant correspond celui d’Alissa pour Paris, ceci étant l’aveu (implicite) de ce qui est à ses yeux un échec : malgré ses efforts – symboliquement représentés par son choix de porter une coiffure « plate et tirée » et par sa décision d’enlever le piano de sa place accoutumée¹¹⁶ –, elle n’a pas su maîtriser complètement son hérité. Si Gide s’oppose à Paul Bourget à l’époque des *Caves du Vatican* (1914) – comme Pierre Masson l’a mis en évidence¹¹⁷ –, *La Porte étroite* semble en revanche développer des thèmes chers à *Cosmopolis* (1892). Du point de vue de l’histoire, Alba Steno, jeune fille vertueuse et tourmentée par l’inconduite de sa mère, présente quelques ressemblances avec Alissa, elle aussi exposée quotidiennement à la honte maternelle. À un niveau plus profond, ce qu’affirme Bourget dans la dédicace – sorte de préface au roman – à propos de la « permanence de la race » vaut également pour l’héroïne de *La Porte étroite* : « Si contradictoire que paraisse ce résultat, plus on fréquente les Cosmopolites, plus on constate que la donnée la plus irréductible en eux est cette force spéciale de l’hérité [...] prête à se réveiller aussitôt que la passion remue l’arrière-fond du tempérament¹¹⁸. » À travers l’histoire d’une mère et de sa fille, Gide s’interroge (indirectement) sur deux figures emblématiques du paysage littéraire et idéologique de ce début de XX^e siècle : le Barbare et le « Métèque¹¹⁹ ». Le premier apparaît dans le texte comme une menace : Lucile, originaire de Martinique, s’abat sur la paisible société normande pour faire des ravages et ensuite repartir vers de nouvelles destinations. Le second, en revanche, est plutôt une victime : l’influence d’une sensualité faite d’abandon et de mollesse pèse sur la vie d’Alissa, sans que son éducation ou sa vertu puissent en avoir raison. L’hérité a dans

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 895. *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 281.

¹¹⁵ *La Porte étroite* [1909], p. 813 et p. 873.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 878.

¹¹⁷ Pierre MASSON, « Paul Bourget au pays d’André Gide ou Le Cave du Vatican », *BAAG*, n° 43, juillet 1979, p. 33-41.

¹¹⁸ Paul BOURGET, « Au comte Joseph Primoli », dédicace de *Cosmopolis* [1892], t. I, Paris, Plon, 1934, p. II-IV.

¹¹⁹ Nous faisons référence ici au célèbre article de Maurras « Les Métèques », *La Cocarde*, 28 décembre 1894.

La Porte étroite quelque chose de tragique, dans la mesure où le personnage s'illusionne sur sa propre capacité à s'en affranchir. Mais il faut bien se garder de chercher dans le récit une quelconque leçon idéologique : Gide demeure toujours fidèle à son refus de conclure et à son souci d'inviter le lecteur à réfléchir librement¹²⁰. L'effort vers la « pureté » mené par Alissa conserve jusqu'au bout toute son ambiguïté, dont l'écho se répercute jusqu'aux *Faux-monnayeurs* (1926).

Revendiquée comme une vertu cardinale dans la pension du pasteur Vedel, cette notion alimente premièrement un débat moral. Enceinte de Vincent, Laura confie à Édouard sa peur d'affronter son père et son « horreur [...] de tout ce qui est impur¹²¹ ». Le terme « pureté » devient dans ce contexte synonyme de puritanisme, que Gide attaque en tant qu'expression d'un milieu bourgeois factice à l'« odeur¹²² » très spéciale. C'est cette critique qui l'amène ensuite à attribuer au terme d'autres significations, qui viennent alimenter le discours sur le métier de romancier, d'un côté, et sur l'identité française, de l'autre. « En art, comme partout, la pureté seule m'importe¹²³ », écrit Édouard dans son carnet. Point nodal dans le roman, elle constitue l'enjeu d'une réflexion à la fois esthétique – le personnage du romancier y aspire¹²⁴ – et politique – le « comme partout » indique en effet la possibilité de transposer le discours sur un autre plan, qui est celui d'une réflexion sur le génie national. Faut-il intégrer ce qui est divers, ou le refuser au nom de la *pureté* de l'esprit français ? Pour essayer de répondre à cette question, considérons la troisième partie du roman : au chapitre onze, Strouvilhou se rend chez Passavant – romancier mondain déprécié par son collègue Édouard – afin d'obtenir son soutien pour fonder la revue *Les Nettoyeurs*. Que ce personnage aux origines inconnues, dont la présence inquiétante hante le roman dès les premières pages, puisse ériger en idéal la notion de pureté, est en soi assez significatif. Dans une longue tirade, Strouvilhou prône « la suppression des malvenus » au nom de l'amélioration de la race :

¹²⁰ La question de la libre interprétation de l'œuvre littéraire a très tôt préoccupé Gide, au moins à partir de *Paludes* (1894). Dans un passage célèbre, il insiste sur la « part de l'inconscient » présente dans le roman – celle qu'il appelle également la « part de Dieu » – et sur la tâche du lecteur, qui devrait la déchiffrer (*Paludes* [1894], *RR1*, p. 259).

¹²¹ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 222-223.

¹²² *Ibid.*, p. 247.

¹²³ *Ibid.*, p. 227.

¹²⁴ Pour l'auteur et son personnage, il s'agit de trouver une manière d'échapper à la réalité, à laquelle le roman s'est toujours « cramponné » (*Le Journal des Faux-monnayeurs* [1926], *ibid.*, p. 543). Leur idéal est celui d'un roman anti balzacien, expression de la *pureté* de la tradition théâtrale française, celle de Molière (pour Gide) et celle de Racine (pour Édouard). Un idéal qui s'avère dangereux, car le risque est de s'« égarer dans des régions mortellement abstraites » (*Les Faux-monnayeurs* [1926], *ibid.*, p. 315). Pour approfondir cette question, voir Pierre MASSON, Jean-Michel WITTMANN, avec Aude LAFERRIÈRE (éds), *Le Roman somme d'André Gide*. Les Faux-monnayeurs, *op. cit.*, p. 139-151 et Jean-Michel WITTMANN, *Gide politique. Essai sur Les Faux-monnayeurs*, *op. cit.*, p. 159-172.

Et dites si ce n'est pas honteux, misérable... que l'homme ait tant fait pour obtenir des races superbes de chevaux, de bétail, de volailles, de céréales, de fleurs, et que lui-même, pour lui-même, en soit encore à chercher dans la médecine un soulagement à ses misères, dans la charité un palliatif, dans la religion une consolation, et dans les ivresses l'oubli. C'est l'amélioration de la race, à laquelle il faut travailler. Mais toute sélection implique la suppression des malvenus, et c'est à quoi notre chrétienne de société ne saurait se résoudre. Elle ne sait même pas prendre sur elle de châtrer les dégénérés ; et ce sont les plus prolifiques. Ce qu'il faudrait, ce ne sont pas des hôpitaux, c'est des haras¹²⁵.

À la pureté de l'œuvre d'art, dont l'idéal innerve le roman, correspond ici l'image d'une nation artificiellement « nettoyée ». L'adjectif, qui renvoie au titre de la revue imaginée par Strouvilhou, constitue la charnière entre le plan littéraire et idéologique. Dans le troisième article de la série « Nationalisme et littérature », au cœur de la querelle du classicisme, Gide vantait en effet les ressources des « régions [...] non nettoyées¹²⁶ ». Convaincu que la richesse de la France réside dans sa diversité, l'auteur condamne toute action visant à son éradication : la *sélection* envisagée par Strouvilhou conduirait à la suppression fâcheuse de beaucoup de « délicatesses » et de « subtilités¹²⁷ ». Cependant, *Les Faux-monnayeurs* est bien loin d'être un plaidoyer vif et serré en faveur de l'intégration : comme nous l'avons vu à propos de *La Porte étroite* (1909), les bienfaits du métissage sont eux aussi sujets à caution. Dans son roman, Gide met en jeu des idées antagonistes et souligne les dangers d'en pousser trop loin les limites, laissant « au lecteur le soin de l'opération¹²⁸ » : d'un côté, il dénonce les risques d'un repli excessif de la France sur une définition réductrice de son identité ; de l'autre, il témoigne des conséquences d'une trop grande ouverture à l'étranger, qui expose le pays à la dissolution de son particularisme.

Avec le personnage de Lilian Griffth, on assiste à l'effacement complet des caractères identitaires. Jeune femme d'origine américaine, probablement mariée à un riche Anglais, avec un jeune Français pour amant, Lilian possède « [f]ortune, intelligence, beauté¹²⁹ » ; elle parle plusieurs langues – « le russe, l'anglais et le français¹³⁰ » – et elle a très tôt appris à vivre sans aucune règle morale. L'auteur semble vouloir punir l'outrance, la démesure de ce personnage : rescapée du désastre de *La Bourgogne*, la jeune femme vient mourir à l'autre

¹²⁵ *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 419.

¹²⁶ « Nationalisme et littérature (troisième article) » [1909], EC, p. 198.

¹²⁷ Gide fait ici indirectement référence à une page de son *Journal* où il s'attarde sur la « question spartiate » (JI, 20 juillet 1895, p. 199).

¹²⁸ *Le Journal des Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 557-558.

¹²⁹ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *ibid.*, p. 339.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 210.

bout du monde, sur les rives de la Casamance, noyée, ironie du destin, *de la main* de son amant. Lilian, dont la présence secoue les équilibres de la narration, et de la nation, est d'une certaine manière expulsée par le microcosme parisien ; dans sa lettre au comte de Passavant, alors qu'elle ignore encore son destin, « elle ne parle pas de retour¹³¹ ». Placé aux deux extrémités d'un triptyque, Paris est à la fois un lieu de convergence et de divergence : Lilian, qui paraît avoir déjà beaucoup connu et découvert – « si l'on se fie à sa garde-robe¹³² » –, séjourne dans la capitale pour une brève période, dans l'attente de rebondir pour une nouvelle aventure. Le seul qui ne semble pas être de passage est Boris, appelé dans la capitale – comme son prédécesseur Lafcadio – pour y retrouver son grand-père. Censé être la dernière étape du processus de guérison entamé à Saas-Fée, Paris est le lieu où le personnage achève sa vie. Sa mort prématurée relevant d'une responsabilité partagée entre les différents personnages du roman, Boris apparaît comme une victime du milieu urbain, de « l'air empesté » qu'il respire à la pension Vedel, d'apparence « si austère qu'il semblait que les fleurs y dussent faner aussitôt¹³³ ». Gide fait de cet enfant un martyr de la ville, quelqu'un dont l'originalité aurait pu contribuer à l'enrichissement de la diversité propre à la capitale. Paris n'est pas cette « grande chose fermée¹³⁴ » qu'est la famille selon les mots de Juste-Agénor de Baraglioul dans *Les Caves du Vatican*. Elle est plutôt, dans le cas de Boris, une « grande chose » qui *se referme* (et écrase). C'est au cœur de l'Hexagone et du Vieux Continent, que les extrêmes – la cynique Lilian et le délicat Boris – se touchent. Paris se configure comme une métropole variée et cosmopolite, mais profondément déséquilibrée. Dans l'imaginaire de Gide, elle ne garantit pas l'unité de ce pays si généreux et varié qu'est la France, ni n'est capable d'intégrer harmonieusement les richesses venant de l'extérieur. Comme on l'a constaté à propos de la variété régionale de la France, la *synthèse* opérée par la capitale reste confrontée à une série de démentis : un personnage comme Lilian est justement éloigné de la ville, de la France, voire de l'Europe, car sa présence dérange les équilibres ; ce même « instinct de survie », toutefois, condamne à mort Boris, supprimé en vertu d'une idée d'unité radicalement simplificatrice. À cet égard, une fois encore, Gide se distingue radicalement de Valéry. Pour celui-ci, quoique « toute grande ville d'Europe ou d'Amérique [soit] cosmopolite¹³⁵ », la capitale française est celle qui réalise le mieux l'équilibre des différents éléments – régionaux et étrangers – qui la composent. Le point de

¹³¹ *Ibid.*, p. 416.

¹³² Pierre MASSON, *Lire Les Faux-monnayeurs*, *op. cit.*, p. 131.

¹³³ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 337 et p. 251.

¹³⁴ *Les Caves du Vatican* [1914], *RR1*, p. 1040.

¹³⁵ Paul VALÉRY, « Fonction de Paris » [1927], in *Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. 1007.

vue de Gide demeure beaucoup plus proche de celui de Jean Giraudoux. S'il est vrai qu'il qualifie Paris de « centre du monde¹³⁶ », dans *Siegfried et le Limousin*, l'image de cet espace tourné vers l'extérieur se teinte d'ambiguïté. La description du quartier cosmopolite de Montparnasse est un savant mélange d'admiration et de critique :

À cette intersection de la route d'Orléans et des routes de Dreux, à ce carrefour où les seuls passants ne devraient être que Tourangeaux, Beaucerons et coquassiers de Choisy, était installé tout ce que Paris compte de Japonais expressionnistes, de Suédois cubistes, d'Islandais graveurs, de Turcs médaillers, de Hongrois et de Péruviens à vocations complémentaires, chacun agrémenté d'une demi-épouse à maquillage individuel et dont aucune n'employait les mêmes couleurs pour les yeux ou les lèvres ; chacun dans l'accoutrement qui le faisait passer pour fou dans sa ville natale, mais qui représentait dans ce quartier, et pour la concierge elle-même, le minimum de l'extravagance¹³⁷.

Lieu d'une extraordinaire richesse et diversité, la capitale apparaît toutefois comme un espace menacé par l'inauthenticité ou le faux-monnayage pour le dire avec les mots de Gide. D'ailleurs, le quartier de Montparnasse décrit par Giraudoux ressemble un peu à celui entourant une autre gare parisienne, Saint-Lazare : cette portion de la ville « dit[e] de l'Europe¹³⁸ » est le décor où se joue la rencontre d'Olivier et d'Édouard, suivie de près par Bernard. Non loin de là, se trouve le tripot de Pedro, où « tout s'y passait entre gens du monde, entre amis¹³⁹ ». C'est ici que Vincent, poussé par Passavant, perd toute sa petite fortune. Le propriétaire – « Pierre de Brouville, qu'on appelait communément Pedro » – a des origines inconnues, mais très probablement étrangères, et n'accueille dans ce milieu louche rien de moins que la noblesse cosmopolite parisienne, laquelle se plaît à y brasser son argent¹⁴⁰. Avec ses rues et ses lieux célèbres, Paris demeure un espace ambivalent, traduisant l'oscillation constante dans la pensée de Gide entre exclusion et intégration des éléments étrangers. Celui qui vante les bienfaits du voyage, du déracinement et de l'hybridation – à l'encontre des gardes-frontières que sont Barrès et Maurras – exprime également la crainte de voir l'identité nationale se désagréger sous le coup d'une modernité synonyme d'échange et d'ouverture.

Ainsi, la pensée de l'auteur se caractérise par deux mouvements : un mouvement centripète de réflexion sur l'esprit, le génie français, et un mouvement centrifuge de réflexion sur les rapports culturels entre les états nationaux. Dans *Les Faux-*

¹³⁶ Jean GIRAUDOUX, *Siegfried et le Limousin* [1922], in *Œuvres romanesques complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 627.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 15-16.

¹³⁸ *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 204.

¹³⁹ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 201.

¹⁴⁰ *Ibid.* Voir Jean-Michel WITTMANN, *Gide politique. Essai sur Les Faux-monnayeurs*, *op. cit.*, p. 185.

monnayeurs – par le truchement de ses personnages et de la représentation de l'espace de la ville – Gide se pose une question fondamentale : peut-on devenir Français ? La réponse est positive, mais sujette à des réserves : l'écrivain se fait promoteur d'une intégration qui devient source d'enrichissement à condition de ne pas remettre en question les équilibres existants. Bien qu'il ne recoure jamais à la rhétorique apocalyptique de l'époque – la hantise du « mélange des races » est un motif récurrent de la première moitié du xx^e siècle – Gide demeure convaincu de l'importance de préserver la singularité du génie français. S'il est un domaine où le cosmopolitisme semble porter ses meilleurs fruits, pour l'auteur comme pour d'autres écrivains de l'époque, c'est bien celui de la littérature. Les échanges féconds ne sont pas la conséquence de brassages de populations, mais plutôt l'apanage d'une élite qui maîtrise bien ses référents culturels et ne court donc pas le risque de s'égarer. Gide s'exprime à plusieurs reprises sur cette question qui marque profondément et durablement ses convictions esthétiques, de sa première production critique à ses dernières conférences publiques. Après avoir étudié les points forts, mais aussi les risques, d'une collectivité nationale qui rassemble en son sein des individus provenant des quatre coins du monde, nous souhaitons à présent nous pencher sur une définition restreinte du terme « cosmopolitisme » pour n'aborder que la dimension littéraire de la question. « *Cosmopolite* » : tel est le territoire français -en ce qu'il accueille une communauté humaine riche et diversifiée, souvent métissée – et telle est aussi sa production. Dans cette perspective, il s'agira donc d'éclairer le point de vue de Gide sur le génie français lorsque celui-ci doit faire face, non plus dans les faits mais esthétiquement, au dialogue entre nations. Le débat s'amorce au tournant du siècle – comme l'a montré Paul Delsemme¹⁴¹ – pour se poursuivre dans les années 1910, autour de la querelle du classicisme, et dans les années d'après-guerre, lorsque le cosmopolitisme devient l'antidote au nationalisme (littéraire) dans la perspective d'une future union européenne de la culture.

Sur un ton ironique, c'est l'idée de la diversité – ayant pour conséquence la nécessité du dialogue – qui se fait jour dans cet article de 1900, publié par Gide à l'occasion de la parution du volume de Teodor de Wyzewa consacré au roman contemporain à l'étranger : « Certes, chaque œuvre garde la saveur de sa terre, et l'odeur de moujik n'est pas l'odeur du paysan normand ; je sais bien, quand je lis *Les [Frères] Karamazov*, que ce ne fut écrit ni vécu en Touraine, mais, de savoir qu'elles ne peuvent mûrir à Paris, n'empêche pas

¹⁴¹ Paul DELSEMME, « La querelle du cosmopolitisme en France (1885-1905) », dans François JOST (éd.), *Actes du IV^e colloque de l'Association internationale de littérature comparée (Fribourg, 1964)*, The Hague / Paris, Mouton & Co, 1966, p. 43-49.

d'aimer les dattes¹⁴². » La même année, dans la célèbre conférence « De l'influence en littérature », Gide affirme que si « les grands esprits cherchent avidement les influences, c'est qu['] [...] ils vivent dans une attente joyeuse de leurs nouvelles éclosions¹⁴³. » Les cultures étrangères ont essentiellement un rôle révélateur : l'enrichissement vient du fait qu'elles permettent au créateur de découvrir un aspect inconnu de sa personnalité, expression toute particulière du génie national. Vanter que « les grandes époques de la création artistique, les époques les plus fécondes, ont été les époques les plus profondément influencées », affirmer que Goethe a ressenti le besoin d'aller en Italie et Dante en France, c'est prendre position contre la peur du « virus étranger¹⁴⁴ ». À côté de l'écrivain de Weimar, représentant un modèle de référence – son exemple a « de quoi nous faire juger l'influence d'un pays étranger comme des plus importantes¹⁴⁵ » –, Gide n'hésite pas à livrer des souvenirs personnels. En fait, il évoque sa lecture de l'*Ode au Rossignol* de Keats, dont il laisse la « douce influence entrer en [lui], tendrement [le] toucher, [l]e reconnaître, s'apparenter à [s]es plus douteuses, à [s]es plus incertaines pensées¹⁴⁶ ». Non seulement l'écrivain vante les bénéfices de l'importation des littératures étrangères, mais il s'affirme dans son rôle de « passeur » : la fréquentation des grands auteurs nationaux lui apparaît tout aussi importante que celle des grands auteurs étrangers, tels que Shakespeare ou Conrad, qu'il s'efforce de traduire. Fréquentation tout aussi (si ce n'est pas plus) importante, car ceux-ci forcent le « cerveau » français à s'adapter à une autre forme, à un autre moule :

De tous les « grands auteurs » (je ne puis user de ce mot sans sourire), ceux qui m'ont le moins appris, sans doute, ce sont les Français. Et comment en serait-il autrement ? Je les ai dans le sang, dans la cervelle ; dès avant de les lire, j'étais fait d'eux. Ils sont de même étoffe que moi. Je puis apprendre à raisonner avec Descartes ; si je raisonne différemment, il me semblera que je déraisonne. [...] Raisonnable, et raisonneur, que je le veuille ou non, je le suis irrémédiablement ; j'ai beau faire, mon esprit n'assimile rien qui n'ait d'abord passé par l'octroi de ma raison. Mais ce que j'y veux faire passer, oh ! sans fraude, ce sont matières étrangères et que mon propre pays ne produit pas spontanément¹⁴⁷.

Comme le remarque Thomas Cazentre, la lecture des textes étrangers répond pour Gide à un désir de nouveauté – métaphoriquement représenté par la *faim* – que la seule littérature

¹⁴² « Myzewa. Kipling. Wells » [1900], *EC*, p. 100-101.

¹⁴³ « De l'influence en littérature » [1900], *ibid.*, p. 413.

¹⁴⁴ « Émile Verhaeren » [1920], *ibid.*, p. 860.

¹⁴⁵ « De l'influence en littérature » [1900], *ibid.*, p. 406.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 407.

¹⁴⁷ *J2*, Feuilletts 1937, p. 573.

nationale ne saurait satisfaire¹⁴⁸. La « découverte » s'impose également comme un privilège qu'il faut partager : loin d'être un simple plaisir intellectuel, le cosmopolitisme littéraire est appelé à jouer un rôle propulsif dans une entreprise collective de réception et surtout de création¹⁴⁹. Contrairement à quelques-uns de ses contemporains – comme Paul Morand et Valéry Larbaud¹⁵⁰ –, Gide ne se cantonne pas à un rejet des nationalismes, mais par son activité, dont celle de critique et de traducteur, il s'efforce de créer une communauté d'écrivains et de lecteurs de plus en plus large, loin des clivages nationaux.

Nulle part ailleurs, sans doute, le prix de l'*importation* littéraire n'est plus clairement exprimé que dans les textes critiques publiés dans *L'Ermitage* et dans *La NRF* dans le contexte de la querelle du classicisme. S'il est vrai qu'il existe un certain nombre de « caractères » français ineffaçables, pour Gide, il est aussi vrai qu'il y en a toujours de nouveaux : « Que de nouveauté, Dieu merci, nous promet notre vieille France ! [...] Admirables vertus de notre race ! Croyez-y, chère Angèle, et qu'il en est encore d'insoupçonnées¹⁵¹. » Dans cette perspective, le cosmopolitisme est conçu comme une source d'enrichissement esthétique, permettant à la production nationale de se régénérer sans cesse. L'une des causes principales de la gloire littéraire française est le « mélange » heureux d'influences diverses qu'elle a su accueillir au cours de sa longue Histoire. Dans son article de 1902, Gide écrit : « C'est ce qui fait de la terre française la plus classique des terres ; de même que les éléments si divers : ionien, dorien, béotien, attique, firent la classique terre grecque¹⁵². » L'écrivain fait du classicisme une qualité essentielle du génie français et ce contre le classicisme formel de l'« École romane » – prôné par Moréas – et contre le classicisme intransigeant de Maurras¹⁵³. La querelle divise le monde littéraire autour de 1910 et voit *La NRF* prendre une part prépondérante : celle-ci, à l'aube de sa naissance, s'efforce de promouvoir une conception dynamique de l'œuvre d'art, à rebours d'un idéal littéraire jugé paralysant et immobiliste. Au terme d'une décennie où Maurras et Moréas se sont

¹⁴⁸ Thomas CAZENTRE, *Gide lecteur. La littérature au miroir de la lecture*, op. cit., p. 49-51 (« La lecture de découverte »).

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 59-63.

¹⁵⁰ Voir l'article de Didier ALEXANDRE, « Petite histoire des usages de la notion de cosmopolitisme au XIX^e siècle », in Anne CADIN, Perrine COUDURIER, Jessica DESCLAUX, Marie GABORIAUD et Delphine NICOLAS-PIERRE (éds), *Romans et récits français, nationalisme et cosmopolitisme*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 23-64.

¹⁵¹ « Lettre à Angèle [II] » [1898], *EC*, p. 16-17.

¹⁵² « La Normandie et le Bas-Languedoc » [1902], *SV*, p. 6.

¹⁵³ À ce propos, voir Hélène MILLOT, « Maurras et l'École romane contre les Barbares et les Météques qui veulent "nous gâcher la langue, le style et le goût" », in Sarga MOUSSA (éd.), *L'Idée de race dans les sciences humaines et la littérature, XVIII^e-XIX^e siècles*, Actes du colloque international de Lyon, 16-18 novembre 2000, Paris, Budapest, Torino, L'Harmattan, 2003, p. 441-452.

constamment attachés à défendre l'idée d'un classicisme nourri aux sources de l'Antiquité gréco-romaine, Gide suggère pour sa part – qu'il s'agisse de littérature ou, plus généralement, de culture – la nécessité de se régénérer en assumant le « Barbare » en soi. Dans « Chronique générale. Seconde visite de l'interviewer » (1905), il évoque « l'héritage des Latins » et salue aussitôt nos « cousins germains¹⁵⁴ ». Un peu plus tard, dans le troisième article de la série « Nationalisme et littérature » (1909), de même qu'il formule un éloge des terres classiques – grecques, latines, françaises –, il se dit fasciné par les terres « basses, [...] en marge de la culture, "barbares" et méconnues¹⁵⁵ ». L'apparition du couple du Barbare et du Latin dans *L'Immoraliste* (1902) fait de ce récit une étape essentielle du débat que Gide poursuit à travers ses textes critiques. Dans le dernier chapitre de la première partie, après avoir laissé de côté ses « recherches philologiques¹⁵⁶ », Michel s'intéresse à Athalaric, petit-fils de Théodoric le Grand :

J'imaginai cet enfant de quinze ans, sourdement excité par les Goths, se révolter contre sa mère Amalasonthe, regimber contre son éducation latine, rejeter la culture comme un cheval entier fait un harnais gênant, et, préférant la société des Goths impolicés à celle du trop sage et vieux Cassiodore, goûter quelques années, avec de rudes favoris de son âge, une vie violente, voluptueuse et débridée, pour mourir à dix-huit ans, tout gâté, soulé de débauches¹⁵⁷.

Athalaric est le produit de deux civilisations, ou plutôt d'une race et d'une culture distinctes, voire opposées. En évoquant le destin de cet être métissé, de ce bâtard culturel, Gide développe son discours en prenant le contre-pied des nationalistes, qui prônent un retour aux sources : le jeune Goth « regimbe » contre son éducation – étroitement liée à une « diminution de la vie¹⁵⁸ » – et renoue avec sa *bestialité* naturelle, source d'énergie et de vigueur. Finalement, pour l'écrivain, la richesse de la littérature française « suppose de prendre le risque de faire taire en soi le Latin pour écouter la voie énergique du Barbare¹⁵⁹ ». Cette idée est reprise au lendemain de la guerre, lorsque la querelle du classicisme resurgit brièvement au moment du redémarrage de *La NRF*. En 1919, Jacques Rivière revendique pour la revue une renaissance « non pas textuelle et de pure imitation [...], mais profonde et

¹⁵⁴ « Chronique générale. Seconde visite de l'interviewer » [1905], *EC*, p. 134.

¹⁵⁵ « Nationalisme et littérature (troisième article) » [1909], *ibid.*, p. 196 et p. 198.

¹⁵⁶ *L'Immoraliste* [1902], *RRI*, p. 629.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 630.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 646.

¹⁵⁹ Voir Jean-Michel WITTMANN, « De l'utilité des "cousins germains" : Gide, les Latins et les Barbares », in Stéphanie BERTRAND, Paola CODAZZI et Enrico GUERINI (éds), Paris, Classiques Garnier, en préparation.

intérieure¹⁶⁰ ». Gide, de son côté, profite de l'enquête lancée par la revue *La Renaissance* (janvier 1921) pour se distancier une nouvelle fois de Maurras dont les idées l'avaient pourtant attiré au cours de la Grande Guerre : à travers *L'Action française*, celui-ci se fait le chantre d'un classicisme « qui opprime et supprime », alors que « le seul classicisme admissible est celui qui tient compte de tout¹⁶¹. » Gide s'attaque à une culture trop littéraire, qui resterait lettre morte, figée, formalisée à outrance et tend à la remplacer par une culture qui se veut vivante¹⁶². La formule de Paul Valéry, selon qui « la greffe est dans le développement des arts une méthode des plus fécondes¹⁶³ », résume parfaitement la conception gidienne de la littérature.

En définissant le classicisme comme une « notion dialectique¹⁶⁴ », l'auteur se fait le promoteur d'une esthétique en devenir, en accusant le groupe rassemblé autour de la revue *Les Guêpes* d'inspirer une manière d'anthologie¹⁶⁵. Ainsi, il pose les fondements d'un art assimilateur – dont il se veut « le meilleur représentant¹⁶⁶ » – susceptible de tirer profit des échanges entre la culture française et les littératures voisines :

Le seul classicisme légitime aujourd'hui [...] est celui dans l'ordre duquel « tous les éléments qui fermentent dans le monde moderne, après avoir trouvé une libre expansion, s'organiseront selon leurs vraies relations réciproques », conclut le critique du *Times*. Et j'adopte volontiers sa formule finale : « Le but auquel nous aspirons, c'est une large intégration. »

Intégrons, donc, ma chère Angèle. Intégrons¹⁶⁷.

Mais faut-il vraiment tout intégrer ? Si Gide n'a jamais remis en question les bénéfices des autres littératures, il n'en reste pas moins fidèle au concept de « littérature nationale », possédant une âme, un esprit, qu'il faut savoir préserver. Cette note, plutôt tardive, en est la preuve : « Je me sens issu de la culture française ; m'y rattache de toutes les forces de mon cœur et de mon esprit. Je ne puis m'écarter de cette culture qu'en me perdant de vue et qu'en

¹⁶⁰ Jacques RIVIÈRE, « *La Nouvelle Revue française* » [1919], in *Études (1909-1924). L'Œuvre de Jacques Rivière à La Nouvelle Revue française, op. cit.*, p. 35.

¹⁶¹ *Jl*, 14 janvier 1921, p. 1120.

¹⁶² Voir Peter SCHNYDER, « André Gide entre tradition et modernité : une dialectique subtile », dans Luc FRAISSE, Gilbert SCHRENK et Michel STANESCO (éds), *Tradition et modernité en littérature*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 299-309.

¹⁶³ Paul VALÉRY, « L'Amérique, projection de l'esprit européen » [1938], in *Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. 990.

¹⁶⁴ Voir à ce sujet l'article de Michel MURAT, « Gide ou "Le meilleur représentant du classicisme" », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 2, 2007, p. 313-330. Lire également l'article d'Éric MARTY, « Gide et les "classiques" » (version en ligne : <http://www.fabula.org/atelier.php?Gide_et_les_%22classiques%22>).

¹⁶⁵ Pierre MASSON, « L'Abeille et les Guêpes ou Quand Gide flirtait avec les royalistes », *BAAG*, n° 164, octobre 2009, p. 463-499.

¹⁶⁶ « Billets à Angèle [mars 1921] », *EC*, p. 281.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 285.

cessant de me sentir moi-même¹⁶⁸. » Une telle affirmation pose un principe fondamental : l'identité nationale et les apports étrangers devraient se compléter harmonieusement, sans pour autant se confondre. Dans cette perspective, pour Gide, il convient de distinguer toujours ce qui appartient à la tradition littéraire française de ce qui est en exclu, en tant qu'élément hétérogène (au caractère bénéfique et non nuisible) : « Il est absurde, il est dangereux même de nier les qualités de la littérature juive ; mais il importe de reconnaître que, de nos jours, il y a en France une littérature juive, qui n'est pas la littérature française, qui a ses qualités, ses significations, ses directions particulières¹⁶⁹. » Si la proclamation d'une spécificité juive a des implications antisémites certaines, l'enjeu pour l'auteur n'est pas d'en dévaloriser les créations, mais de dénoncer les risques d'une promiscuité aux conséquences fâcheuses :

Pourquoi parler ici de défauts ? Il me suffit que les qualités de la race juive ne soient pas des qualités françaises ; et lorsque ceux-ci (les Français) seraient moins intelligents, moins endurants, moins valeureux de tous points que les Juifs, encore est-il que ce qu'ils ont à dire ne peut être dit que par eux, et que l'apport des qualités juives dans la littérature, où rien ne vaut que ce qui est personnel, apporte moins d'éléments nouveaux, c'est-à-dire un enrichissement, qu'elle ne coupe la parole à la lente explication d'une race et n'en fausse gravement, intolérablement, la signification¹⁷⁰.

La définition de la littérature comme « lente explication d'une race » semble mal s'accorder avec l'idée de cosmopolitisme dont Gide se veut le défenseur. Le terme, ambigu s'il en est, n'est pas employé dans un sens exclusivement biologique, mais aussi et surtout culturel, ce qui est très fréquent à une époque marquée par la pensée de Renan. Pour l'auteur, la race est tout autant une essence, un marqueur identitaire, qu'une notion dépourvue du déterminisme que lui attribuent les nationalistes, dans la mesure où « [nous] ne pouvons connaître d'avance les limites du génie d'une race¹⁷¹ ». Les échanges visent à la seule croissance du génie national. Sa « signification » profonde, qui est son élément essentiel, est quelque chose qui reste toujours distinct :

Je ne nie point, certes, le grand mérite de quelques œuvres juives [...]. Mais combien les admirerais-je de cœur plus léger si elles ne venaient à nous que traduites ! Car que m'importe que la littérature de mon pays s'enrichisse si c'est au détriment de sa signification. Mieux voudrait, le jour où le Français n'aurait plus force suffisante, disparaître, plutôt que de laisser un malappris jouer son rôle à sa place, en son nom¹⁷².

¹⁶⁸ *J2*, 13 février 1943, p. 902.

¹⁶⁹ *J1*, 24 janvier 1914, p. 763-764.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 763.

¹⁷¹ « Myzewa. Kipling. Wells » [1900], *EC*, p. 101.

¹⁷² *J1*, 24 janvier 1914, p. 764.

La curiosité pour les littératures étrangères n'est pas, aux yeux de Gide, synonyme de renoncement à la tradition nationale ; elle répond en revanche au souhait d'en stimuler le renouvellement, en lui apportant d'autres nourritures. Cela dit, les échanges ne peuvent en aucune manière modifier le lien indissoluble existant entre l'esprit d'un peuple et sa production littéraire. C'est dans cette perspective qu'il faut lire cette déclaration, placée au début de « L'Avenir de l'Europe » : « Pour ma part je peux dire que c'est en milieu étranger que j'ai le mieux compris, le plus aimé la France¹⁷³. ».

Fidèle à une conception nationale de la littérature, Gide ne s'en est pas moins posé la question de l'« intérêt universel, c'est-à-dire tout simplement humain¹⁷⁴ » de toute production artistique. Considérons ce passage :

Les œuvres les plus humaines, celles qui demeurent d'intérêt le plus général, sont aussi bien les plus particulières, celles où se manifeste le plus spécialement le génie d'une race à travers le génie d'un individu. Quoi de plus national qu'Eschyle, Dante, Shakespeare, Cervantès, Molière, Goethe, Ibsen, Dostoïevski ? Quoi de plus généralement humain ? Et aussi de plus individuel¹⁷⁵ ?

De toute évidence, l'écrivain établit une équivalence parfaite entre les dimensions individuelle, nationale et universelle : « Aucune œuvre d'art n'a de signification universelle qui n'a d'abord une signification nationale ; n'a de signification nationale qui n'a d'abord une signification individuelle¹⁷⁶. » Dans ce contexte, le cosmopolitisme littéraire est relégué à l'arrière-plan du discours gidien, car ici il ne s'agit pas tant de penser l'articulation problématique entre identité nationale et apports étrangers, que de comprendre la relation existant entre le génie d'un peuple et l'« intérêt universel » de l'œuvre littéraire. De pays à pays, le jeu des divergences et des particularités semble se faire sur un *fond* d'unité : « Le mauvais goût allemand peut différer du mauvais goût français ; le génie allemand n'être pas le génie français, mais il m'est impossible de ne pas croire que toute œuvre puissamment belle repose sur un fond commun à tous les hommes¹⁷⁷. » Bien que les contours de celui-ci demeurent plutôt indéfinis, nous pouvons affirmer que ce « fond commun », c'est la culture européenne qui le fournit et manifestement l'ouvrage d'Herbert George Wells n'en fait pas

¹⁷³ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 26.

¹⁷⁴ « Nationalisme et littérature. À propos d'une enquête de *La Phalange* » [1909], *EC*, p. 177. Voir également « De l'influence en littérature » [1900], *ibid.*, p. 410 : « Devenir banal Shakespeare, banal Goethe, Molière, Balzac, Tolstoï... Et, chose admirable, c'est ainsi qu'il devient le plus personnel. »

¹⁷⁵ « Nationalisme et littérature. À propos d'une enquête de *La Phalange* » [1909], *EC*, p. 177.

¹⁷⁶ *Ibid.*

¹⁷⁷ « Myzewa. Kipling. Wells » [1900], *ibid.*, p. 101.

partie : « [Il] est tombé dans notre *littérature européenne* à la façon dont les Martiens de son livre tombèrent sur notre pauvre globe¹⁷⁸. » Une œuvre nationale possède une signification universelle à condition qu'il soit possible de déceler en elle la manifestation de parentés profondes, des convergences, avec un socle européen de référence. De manière ingénieuse, Gide parvient à concilier une certaine idée de la littérature, définie comme « l'expression d'un peuple », avec une certaine vision de la culture, qui se veut résolument *transnationale*, voire européenne¹⁷⁹. En s'opposant à d'autres écrivains de sa génération – dont le but est d'exalter à tout prix leur « unicité » (supposée) – il loue le souci du grand artiste de « DEVENIR BANAL¹⁸⁰ » : cela ne veut pas dire qu'il doit renoncer à sa personnalité, mais qu'il doit, en revanche, l'affirmer, en faisant ainsi une œuvre profondément nationale et donc universelle. La réflexion sur la littérature articule ainsi trois éléments – individu-nation-Europe – où l'un constitue le prolongement de l'autre.

Cette équation n'est pas complètement neuve et Gide n'a pas « la prétention de [la] découvrir¹⁸¹ », mais que dire de l'idée d'Europe ? Le terme est assez courant dans les textes critiques gidiens à la croisée du XIX^e et du XX^e siècle, sans pour autant faire l'objet d'une véritable réflexion. Pour un écrivain s'abreuvant – avec réserve – aux sources du symbolisme, le concept semble aller de soi et ne poser aucun problème de définition. Suite aux événements tragiques de la Grande Guerre, l'Europe deviendra néanmoins le sujet d'une construction idéologique et politique, ce qui influencera Gide dans sa manière d'appréhender et de juger la littérature de son temps. Si l'intérêt *universel* de l'œuvre d'art est une question qui anime la pensée critique de l'auteur depuis son entrée en littérature, ce n'est qu'avec la paix revenue qu'il prendra véritablement conscience du troisième élément du triptyque :

En vous disant ceci, j'exprime encore la pensée de Dostoïevski. Il n'y a pas d'auteur qui ait été tout à la fois plus étroitement russe et plus *universellement européen*. C'est en étant aussi particulièrement russe qu'il peut être aussi généralement humain. Et qu'il peut toucher chacun de nous d'une manière si particulière¹⁸².

Même lorsque l'Europe n'est pas ouvertement nommée, dans les textes d'après-guerre, il nous semble possible de déceler les traces d'une prise de conscience géographique, voire

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 102 (c'est nous qui soulignons).

¹⁷⁹ « Nationalisme et littérature. À propos d'une enquête de *La Phalange* » [1909], *EC*, p. 177. À ce propos, voir Jean-Michel WITTMANN, « Gide, du "génie des races" à la "culture européenne" », in Martina DELLA CASA (éd.), *André Gide, l'Européen*, Paris, Classiques Garnier, en préparation.

¹⁸⁰ « De l'influence en littérature » [1900], *EC*, p. 410.

¹⁸¹ « Nationalisme et littérature. À propos d'une enquête de *La Phalange* » [1909], *ibid.*, p. 177.

¹⁸² « Dostoïevski » [1923], *ibid.*, p. 652 (c'est nous qui soulignons).

politique, absente de ses articles d'avant 1914. Considérons, par exemple, un texte peu connu, l'*Allocution prononcée à Pertisau* (1946). Si la position de Gide ne varie pas beaucoup – ce qui montre une certaine continuité de pensée –, le « nous » semble renvoyer à une « humanité commune » aux contours assez nettement définis :

Il me déplâit d'entendre dire : l'Anglais, l'Allemand, le Français... Il y a des Anglais, des Allemands, des Français. Et certains traits communs peuvent bien caractériser un peuple, une race. Mais, parmi les masses, il y a ceux qui se distinguent de la masse, et c'est ce par quoi ils se distinguent qu'ils rejoignent l'humanité commune, par leurs particularités mêmes ; et c'est à travers eux, par eux, que nous pouvons communier¹⁸³.

C'est en tenant compte du rôle charnière joué par la catastrophe de 14-18 qu'il nous sera possible de saisir l'évolution de la dialectique du particulier et du général inscrite dans la pensée gidienne. Modulée de différentes manières, elle fonde une esthétique – où le « général » devient de plus en plus synonyme d'« européen » –, aussi bien qu'elle se lie à des convictions sociales et idéologiques appelées à évoluer rapidement, en répondant aux exigences d'une époque en profonde mutation.

3. Le particulier et le général

C'est au moment où Gide achève *Les Nourritures terrestres* (1897) que paraissent *Les Déracinés*, premier volet de la série *Le Roman de l'énergie nationale*. La métaphore de l'arbre, présente dans le titre et récurrente dans le texte, souligne l'importance du sol pour les sept jeunes protagonistes et pour Rœmerspacher en particulier. Celui-ci vient d'écrire un article remarquable sur l'œuvre de Taine, *Origines de la France contemporaine*. Touché par l'intelligence du jeune Lorrain, le grand homme décide de lui rendre visite à Paris, où il s'intéresse à son sort et à ceux de ses compatriotes, confrontés au brouhaha de la métropole parisienne. Taine conduit Rœmerspacher au square des Invalides et lui désigne un platane, devenant l'occasion d'une longue démonstration sur la nécessité des attaches : l'énergie dont un individu a besoin pour bien mûrir se trouve *naturellement* dans la terre qui l'a vu naître et le bonheur vient de la sage soumission à cette évidence. Symbole d'une vie obéissant aux lois du développement naturel, l'arbre de Taine est porteur d'un enseignement qui s'oppose à celui du professeur de philosophie Boutellier. Au lieu de les inciter à agir en conformité avec leur milieu et leur origine, celui-ci cherche à faire « de ses élèves des citoyens de

¹⁸³ André GIDE, *Allocution prononcée à Pertisau*, Imprimerie Nationale de France en Autriche, 1946.

l'humanité, des affranchis, des initiés de la raison pure¹⁸⁴ ». Barrès valorise l'idée d'hérédité, tandis que le culte de la raison – incarné par le « kantisme¹⁸⁵ » de Boutellier – est systématiquement condamné : une vie authentique doit, à l'image du platane enraciné dans son sol, trouver son sens en elle-même. C'est contre cela que s'oppose Gide, lui qui conçoit la vie comme une quête, comme une découverte passant par l'ouverture et le mouvement : face à un écrivain établissant un lien indissoluble entre l'individu et la terre natale, l'auteur affirme la nécessité de rechercher ailleurs – dans d'autres sols – de quoi se nourrir. C'est le sens de la formule insérée dans son article de 1898, où l'écrivain nous invite à voir « l'autre face » de l'idée : « *Le déracinement contraignant Racadot à l'originalité* : on peut dire, en souriant, que c'est là le sujet de votre livre¹⁸⁶. » Sur ce point, l'opposition à Barrès est frontale : Gide affirme le principe selon lequel subsiste en chacun une originalité indépendante des origines, ou plutôt s'affirmant à *ses dépens*. Ce n'est pas un hasard si en 1930, il fera dire à son Œdipe : « Que m'importe, dès lors, si je suis ou Grec ou Lorrain¹⁸⁷ ? » La question de l'hérédité – du sang, de la race, des gènes d'un milieu – est étroitement liée à la question plus large de l'héritage, qui est surtout une question d'éducation et de culture. Ce à quoi s'attend Rœmerspacher, c'est à une leçon de Taine, en qui il voit un mentor moral. La relation du maître au disciple est centrale dans *Les Déracinés* de Barrès : le penseur de référence de cette fin-de-siècle fait sentir son autorité sur la génération nouvelle, recueillant son legs. Rien de tel pour le Je de *Paludes* (1894). Sitôt rentré d'une promenade avec son ami Richard, il note : « Nécessité de faire craquer ses vêtements comme le *platane* ou l'*eucalyptus*, en s'agrandissant, ses écorces¹⁸⁸. » Comme son auteur – de retour de son voyage en Afrique du Nord – le héros de la sotie se propose d'« évacuer après digestion quelques grands noms¹⁸⁹ » parmi ses aînés ; dans la scène du banquet, le menu est littérairement exquis :

¹⁸⁴ Maurice BARRÈS, *Les Déracinés* [1897], Paris, Plon, 1967, p. 42.

¹⁸⁵ Barrès oppose clairement le « mauvais maître » Kant-Boutellier au couple positif Goethe-Taine.

¹⁸⁶ « À propos des *Déracinés* de Maurice Barrès » [1898], *EC*, p. 6. Dans sa « Postface pour la nouvelle édition de *Paludes* et pour annoncer *Les Nourritures terrestres* » [1896], Gide écrit : « J'aime [...] que chaque livre porte en lui, mais cachée, sa propre réfutation et ne s'assoie pas sur l'idée, de peur qu'on n'en voie l'autre face. » (*RR1*, p. 326).

¹⁸⁷ *Œdipe* [1930], *RR2*, p. 693 (c'est nous qui soulignons).

¹⁸⁸ *Paludes* [1894], *RR1*, p. 276 (c'est nous qui soulignons). Gide épingle de manière plus directe Barrès dans un autre passage : « “Tout ce qu'on ne peut pas mettre dans sa valise est insupportable !” – Le mot est de Barrès » (*Ibid.*, p. 303).

¹⁸⁹ Alain GOULET, « Pas si simple de refuser l'héritage ! Les exemples d'André Gide et de Sylvie Germain », *Studi Francesi*, n° 174, septembre-décembre 2014, p. 544. En ligne : <<http://studifrancesi.revues.org/1045>> [consulté le 11 novembre 2017].

- 1° *Potage (selon M. Huysmans).*
 2° *Beefsteck (selon M. Barrès).*
 3° *Choix de légumes (selon M. Gabriel Trarieux).*
 4° *Bonbonne d'eau d'Évian (selon M. Mallarmé).*
 5° *Chartreuse vert doré (selon M. Oscar Wilde)*¹⁹⁰.

La double dimension – biologique et morale, voire culturelle – de la réflexion inscrite au cœur des *Déracinés* est bien représentée par la fable gidienne *Le Retour de l'enfant prodigue* (1907). Ce « traité » – où le terme est dépourvu d'intention didactique – dépasse de beaucoup la seule problématique religieuse qui y est inscrite ; en fait, la parabole biblique sert de prétexte à l'écrivain pour moduler le discours autour de différents thèmes, dont celui de l'hérédité / héritage. Considérons cet extrait de la « Réprimande du père » :

« Mon fils, pourquoi m'as-tu quitté ? [...] J'avais une maison qui t'enfermait. Elle était élevée pour toi. Pour que ton âme y puisse trouver un abri, un luxe digne d'elle, du confort, un emploi, des générations travaillèrent. Toi, l'héritier, le fils, pourquoi t'être évadé de la Maison ?
 – Parce que la Maison m'enfermait¹⁹¹.

Le Prodiges a fui la maison paternelle, guidé par le désir de découvrir « d'autres cultures, d'autres terres, et des routes pour y courir, des routes non tracées¹⁹² ». À travers son exemple, Gide montre la possibilité pour l'individu de découvrir sa singularité en quittant son milieu. Ce qui pousse le Prodiges à voyager est la volonté de se définir autrement que par un simple principe de continuité : son but n'est pas celui de *correspondre* – « fils de [ses] parents, et frère entre [ses] frères¹⁹³ » – mais de *diverger*. Une parenté d'élection lie le Prodiges au Puîné, assurant le prolongement du récit ; avant de partir à son tour, celui-ci invite son frère à regarder la table de sa chambre, où se trouve un « livre déchiré¹⁹⁴ ». D'après les manuscrits, on constate que Gide a beaucoup hésité sur le choix de l'adjectif : « éventé », « insipide », « usé », « suranné ». Comme le remarque Pierre Masson, ceux-ci ont tous en commun de souligner ce que l'héritage familial a de dépassé¹⁹⁵. L'objet « livre » participe du mouvement de libération entrepris par le personnage et représente un motif récurrent de la première production de l'auteur. En effet, aux yeux de Gide, tout déracinement est avant tout « un déracinement par la tête¹⁹⁶ ».

¹⁹⁰ *Paludes* [1894], *RR1*, p. 283-284.

¹⁹¹ *Le Retour de l'enfant prodigue* [1907], *ibid.*, p. 781.

¹⁹² *Ibid.*, p. 784.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 787.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 793.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 1418.

¹⁹⁶ « À propos des *Déracinés* de Maurice Barrès », *EC*, p. 6.

Dans le « Prélude », à l'aube naissante, Urien souhaite partir et laisser derrière lui « l'amère nuit de pensée, d'étude et de théologique extase¹⁹⁷ » ; si le but du voyage est donné pour incertain, il semble clair toutefois que le héros et ses compagnons souhaitent chercher « quelque chose d'autre¹⁹⁸ » que les livres. C'est dans une atmosphère chargée de monotonie qu'Urien rencontre sa bien-aimée Ellis : « [Elle] nous attendait sur la pelouse, assise sous un pommier. [...] [Auprès] d'elle une petite valise avec des objets de toilette et quelques livres¹⁹⁹ ». Si Urien, exaspéré, finit par lancer les livres d'Ellis par-dessus bord, le Je des *Nourritures* s'adresse ainsi à son disciple : « Nathanaël [...] jette mon livre²⁰⁰. » Après « trois années de voyage » passées à « oublier » tout ce qu'il avait « appris par la tête²⁰¹ », le « Je » opère une mise à distance de ses références culturelles. Cette mise à distance est liée au message profond des *Nourritures* : afin d'être vraiment soi-même, il faut délaissier les livres, voire désapprendre une éducation stéréotypée. Nous comprenons mieux maintenant en quoi consiste la « désinstruction [...] lente et difficile²⁰² » dont parle le « Je » : il ne s'agit pas tant de liquider l'ancien – malgré le désir utopique qui en est formulé – que d'en reprendre possession, de l'amalgamer d'une manière nouvelle au présent. Comme le titre de la ronde du premier livre l'indique, il faut brûler pour assimiler²⁰³. Cette question est également au cœur de *L'Immoraliste*, dont l'écriture se fonde sur le rapport dialectique entre culture et « inculture²⁰⁴ ». Michel est un homme extrêmement raffiné, dont la précocité intellectuelle est remarquable. À quinze ans, il connaissait déjà bien le latin et le grec, et avec son père, il apprit « l'hébreu, le sanscrit, et enfin le persan et l'arabe²⁰⁵ ». À vingt ans, il n'avait « presque rien regardé que des ruines ou des livres²⁰⁶ ». Pendant sa longue convalescence à Biskra, Michel essaie de sortir de son état de boulimie intellectuelle au profit d'une parole qui se fait substance, *nourriture* à savourer. Bien qu'il ne soit plus l'« être malingre et studieux²⁰⁷ » d'auparavant, l'image qu'il emploie pour décrire le nouveau cours de sa vie lui vient encore de sa formation d'archéologue et de paléographe : celle du palimpseste, dont il lui faudrait retrouver le texte original. En jouant sur la double acception du mot « caractère » – désignant

¹⁹⁷ *Le Voyage d'Urien* [1893], *RRI*, p. 181.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 186.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 208.

²⁰⁰ *Les Nourritures terrestres* [1897], *ibid.*, p. 442.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 351.

²⁰² *Ibid.*

²⁰³ « RONDE POUR ADORER CE QUE J'AI BRÛLÉ », *ibid.*, p. 360.

²⁰⁴ Véronique DUFIEF-SANCHEZ, « *L'Immoraliste* ou l'exaltation de l'inculture », *BAAG*, n° 162, avril 2009, p. 175-192.

²⁰⁵ *L'Immoraliste* [1902], *RRI*, p. 598.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 599.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 622.

à la fois l'écriture (lat. *character* ; gr. *kharaktèr*) et l'ensemble des « qualités morales²⁰⁸ » du héros – Gide fait dire à Michel qu'il faut « laisser le temps, aux caractères effacés, de reparaître²⁰⁹ ». Même s'il formule le désir utopique de tout oublier et de repartir à neuf²¹⁰, il s'agit surtout pour lui de secouer le carcan d'une éducation rigide et contraignante. Comme dans *Les Nourritures terrestres*, la culture est stigmatisée quand elle est synonyme de conformisme et de paresse intellectuelle, quand elle est « connaissance abstraite et neutre du passé²¹¹ ». Personne n'est plus loin de Michel que le jeune Røemerspacher, qui se destine au métier d'historien, conçu comme une manière de comprendre et d'expliquer le monde. Par rapport au personnage des *Déracinés*, le héros de *L'Immoraliste* accomplit le chemin inverse : ayant commencé par une thèse où il s'agissait de « préciser la part de l'influence gothique dans la déformation de la langue latine²¹² », il renonce à toute entreprise de ce genre quand il se rend compte que ce genre de travail le détourne de lui-même et ne produit qu'une illusion de connaissance. Suite à la vente de sa propriété en Normandie, Michel repart avec sa femme vers le Sud, en passant par la Suisse et l'Italie ; ce n'est plus d'histoire ou de philologie qu'il est question : au cours de ce nouveau voyage, il emporte huit malles, dont « une, uniquement pleine de livres [qu'il n'ouvre] pas même une fois²¹³ ». D'ailleurs, il est intéressant de remarquer qu'avant de quitter sa demeure pour toujours – et, avec elle, son ancienne existence – le héros abat les arbres de ses terres. Pour comprendre à fond la portée de cette scène, il convient de ne pas l'envisager dans une perspective exclusivement psychologique²¹⁴, mais de la considérer à la lumière du débat idéologique cristallisé autour de la métaphore de l'arbre. « Ces bois ainsi dévastés » – affirme Michel – « étaient beaux, et je m'y promenais avec plaisir, [...] m'asseyant longuement sur un des troncs couchés qui semblait vivre encore et par ses plaies jetait quelques vertes brindilles²¹⁵. » L'impression de la vie est plus forte que la mort : afin d'affirmer pleinement sa propre personnalité, il faut avoir le courage de s'affranchir de tout attache pour se donner la chance de devenir soi-même. Cette scène est également présente dans *Les Nourritures terrestres*, où elle fait sa

²⁰⁸ D'après la définition du Larousse du XIX^e siècle, le mot renvoie à l'image d'une « personne considérée au point de vue des qualités morales qu'elle montre dans le commerce de sa vie » (voir Anne-Sophie ANGELO, *Le Sens des personnages chez André Gide*, Paris, Gallimard, 2015, p. 63).

²⁰⁹ *L'Immoraliste* [1902], *RRI*, p. 623.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 620-625.

²¹¹ *Ibid.*, p. 629.

²¹² *Ibid.*

²¹³ *Ibid.*, p. 679.

²¹⁴ Pierre MASSON, « Production – Reproduction : l'intertextualité comme principe créateur dans l'œuvre d'André Gide », in Raimund THIES et Hans T. SIEPE (éds), *Le Plaisir de l'intertexte*, Actes du colloque de l'Université de Duisburg, Frankfurt am Main, Peter Lang, 1986, p. 217-219.

²¹⁵ *L'Immoraliste* [1902], *RRI*, p. 665.

première apparition. Dans son récit, Ménélaque décrit l'abattage des arbres comme une forme de libération du poids des origines et de la contrainte des racines. Les peupliers de la querelle ne sont pas épargnés :

Trois poètes ont chanté l'accueil que je leur fis en ma demeure ; ils parlaient aussi des étangs avec les poissons et les plantes, des avenues de peupliers, des chênes isolés et des bouquets de frênes, de la belle ordonnance du parc. Lorsque l'automne vint, je fis abattre les plus grands arbres, et me plus à dévaster ma demeure²¹⁶.

Une dernière reprise de cette scène se situe à la fin d'*Isabelle*. Le massacre des arbres est cette fois-ci lié à la cupidité de l'héroïne, tandis que Gérard, en simple observateur, ne peut que constater les dégâts de la hache : « Là gisait le cadavre d'un chêne énorme, sous lequel je me souvins de m'être abrité de la pluie à l'automne : autour de lui s'entassaient en bûches et en fagots ses branches dont, avant de l'abattre, on l'avait dépouillé²¹⁷. » Si le récit se présente essentiellement comme une critique de l'illusion romantique – le décalage entre la réalité et sa perception déformée par Gérard est patent –, Gide ne partage pas complètement le jugement et la condamnation que les survivants de la Quartefourche réservent à l'héroïne. En fait, encore une fois, si le « saccage des bûcherons apparaît atroce », il est possible de déceler dans la « douleur du paysage » une « jouissance²¹⁸ ». Bien que le geste d'Isabelle soit sans appel – elle laisse le petit Casimir, son fils, complètement démuné –, il faut bien considérer que c'est d'une geôle qu'elle échappe : « J'ai pris tous ceux qui s'attachent à moi en horreur, » – écrit-elle à la veille de son premier départ (vite échoué) – « tous ceux qui m'attachent ici. [...] J'étouffe ici ; je songe à tout l'ailleurs qui s'entrouvre²¹⁹... »

À côté de ces parcs et de ces jardins, massacrés par leurs propriétaires – souhaitant *couper* tout lien avec leur milieu –, il y en a cependant un, paisible, que le Prodigue contemple à la veille du départ de son frère : « – Que regardes-tu donc à la croisée ? – Le jardin où sont couchés nos parents morts²²⁰. » La référence à Barrès est évidente et la question de la sépulture semble renvoyer également, de manière indirecte, à la querelle avec Maurras. Après avoir connu la faim, la lâcheté, la maladie et l'inconfort, le Prodigue est revenu à la maison paternelle, où son « seul soin désormais c'est de ressembler [à sa famille]²²¹ ». Première maille de la chaîne mettant en rapport l'individu avec la collectivité,

²¹⁶ *Les Nourritures terrestres* [1897], *ibid.*, p. 386.

²¹⁷ *Isabelle* [1912], *ibid.*, p. 976.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 978.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 953.

²²⁰ *Le Retour de l'enfant prodigue* [1907], *ibid.*, p. 793.

²²¹ *Ibid.*, p. 787.

la famille joue un rôle métonymique dans le récit, incarnant plus largement le rapport du sujet à la collectivité, voire à la nation, ainsi que l'allusion finale à « la terre et les morts » semble le prouver. Gide est bien conscient de la dimension collective de la réflexion inscrite au cœur des *Déracinés* : si le platane de Taine est avant tout le symbole d'une vie individuelle, il est aussi le symbole d'une réflexion sur le rapport de la partie au tout, où affleurent des implications sociales et politiques. Le discours de Barrès englobe à la fois l'exaltation d'une existence déterminée par le poids des origines et l'affirmation d'un dépassement de la dimension individuelle en vue de la nécessaire inscription de la partie dans le tout. Ainsi, l'organisation interne de l'arbre s'avère être une représentation parfaite de la nation, où chaque élément œuvre au service de l'ensemble : « Voyez, qu'il est d'une santé pure ! Nulle prévalence de son tronc, de ses branches, de ses feuilles ; il est une fédération bruissante²²². » Si, dans l'extrait cité, il n'est encore question que d'un destin singulier, le mot « fédération » est porteur d'une signification politique ; il faut en effet considérer que celui qui file la métaphore est bien l'auteur des *Origines de la France contemporaine* : son discours met en œuvre une réflexion sur le rapport entre le tout et les parties, c'est-à-dire entre la nation et les individus qui la composent. Rœmerspacher n'a pas besoin de forcer la pensée de Taine pour lire dans son propos une invitation à affirmer la primauté du destin collectif sur le destin singulier :

Immédiatement ce qu'il [Rœmerspacher] entrevoit, c'est la position humble et dépendante de l'individu dans le temps, et dans l'espace, dans la collectivité et dans la suite des êtres. Chacun s'efforce de jouer son petit rôle et s'agite comme frissonne chaque feuille du platane ; mais il serait agréable et noble [...] que les feuilles comprissent leur dépendance du platane et comment sa destinée favorise et limite, produit et englobe les destinées particulières²²³.

De manière plus explicite que le maître, le jeune Lorrain formule les principes d'une vision organiciste de la nation, résumable par cette simple phrase : « L'individu n'est rien et la société est tout²²⁴. » Toutes les branches, des « plus grandes [...] jusqu'aux toutes petites radicelles²²⁵ », assurent la croissance vigoureuse de l'ensemble. La double signification de la métaphore de l'arbre inscrite au cœur des *Déracinés* – individuelle et collective – est bien représentée dans *Paludes* : l'épisode de Briarée – supprimé à partir de 1920 – traduit la nécessité pour Gide de reprendre de manière critique le point de vue barrésien sur l'homme

²²² Maurice BARRÈS, *Les Déracinés* [1897], *op. cit.*, p. 210.

²²³ *Ibid.*, p. 214.

²²⁴ *Ibid.*, p. 245.

²²⁵ *Ibid.*, p. 211.

et sur son rapport à la nation. Lors du banquet des littérateurs organisé par Angèle, un dénommé Baldakin présente son nouveau livre. Celui-ci met en scène « l'homme aux cent bras », le géant Briarée, représentant « le Peuple²²⁶ ». Si le géant possède un « unique cerveau », voir un seul « sens commun », « [les] cent mains, les cent pieds du géant possèdent, il le faut, une conscience particulière²²⁷ ». Cette parabole pose deux sortes de problèmes. Le premier est celui du rapport entre l'individu et le groupe, le « Peuple » : chacune des mains cherche le bonheur, en s'efforçant de se placer dans la braise ; ce faisant, elle entraîne un déséquilibre de l'ensemble, auquel Briarée pose remède en plongeant autant de mains que nécessaire dans la glace. Le deuxième est celui du rapport des individus entre eux : chaque main œuvre à son propre contentement, condamnant les autres à souffrir. La portée de cet épisode est d'autant plus importante qu'elle fournit au « Je » l'occasion d'expliquer une nouvelle fois son livre : « *Paludes*, [...] c'est, monsieur, l'histoire d'une main détachée²²⁸. » Et en effet, à bien y regarder, le récit en préparation met en scène un personnage, Tityre, libre de toute entrave et de tout lien social : « *Paludes* [...] – c'est l'histoire d'un célibataire dans une tour entourée de marais²²⁹. » Comme Jean-Michel Wittmann l'a bien démontré, la parabole de Baldakin s'inscrit de façon très cohérente dans le récit, en éclairant le rapport du Je – volontairement détaché de l'ensemble – avec ses deux amis, Richard et Hubert, soucieux, chacun à sa manière, de préserver la cohésion du Peuple²³⁰. Le récit de Baldakin a ceci de particulier qu'il pose les enjeux de la question en même temps qu'il en fournit la réponse :

Et vous me demanderez peut-être pourquoi chaque main, révoltée et par l'autosection détachée, ne se soustrait pas au grand corps qui la veut plonger dans la glace ? [...] – Mais attendez : chaque organe de chaque corps tend à devenir organisme complet, vous savez. S'il se détache trop tôt du grand tronc, c'est sa mort. Sinon, vivent les mains libérées²³¹.

Baldakin invite donc le lecteur à prendre parti pour l'individu contre le groupe, à l'encontre des positions d'un Maurras ou d'un Barrès, *Les Déracinés* étant publiés seulement deux ans plus tard. Or, pour Gide, faut-il dire que la société n'est rien et l'individu est tout ?

²²⁶ « En marge de *Paludes* », *RR1*, p. 319.

²²⁷ *Ibid.*

²²⁸ *Ibid.*, p. 320.

²²⁹ *Paludes* [1894], *ibid.*, p. 263.

²³⁰ Jean-Michel WITTMANN, « Quand l'écrivain remet son ouvrage sur le métier : l'exemple d'une page supprimée dans *Paludes* », in Alain GOULET (éd.), *La Chambre noire d'André Gide*, Paris, Le Manuscrit, 2009, p. 19-38.

²³¹ « En marge de *Paludes* », *RR1*, p. 320.

Au tournant du siècle, la position de l’auteur s’avère ainsi très ambiguë : s’il n’a jamais cessé de s’opposer à ses adversaires nationalistes, il a pourtant toujours entretenu une forme de dialogue avec leurs théories, critiquant leur outrance sans pour autant en renier le fond. « L’Histoire de Tityre » – insérée à la fin du *Prométhée mal enchaîné* (1899) – est un exemple la façon dont le débat d’idées sur le rapport de l’individu à la collectivité engendre et nourrit l’écriture littéraire, ce qui contribue à ouvrir sur des perspectives diverses. À l’enterrement de Damoclès, Prométhée – qui, après avoir tué son aigle, se présente « gras, frais et souriant » – raconte la croissance extraordinaire d’une plante « aux racines puissantes²³² », à laquelle le personnage de Tityre se trouve attaché. Le chêne joue ici le double rôle que Barrès attribue au platane des *Déracinés* : il est à la fois le symbole d’une existence singulière, celle du héros, et l’image d’une société entière, dont celui-ci est le « maire²³³ ». Tityre ne ménage pas ses efforts pour se rendre utile aux autres, en réalisant par son dévouement à la plante l’idéal barrésien d’une vie menée « en respectant ses racines et suivant elles²³⁴ ». Le lien avec *Paludes* est évident, suggéré par le nom du héros et de sa compagne, ainsi que par la description de sa situation initiale, « seul [...], complètement entouré de marais²³⁵ ». Par ses actions, néanmoins, le Tityre du *Prométhée* rappelle plutôt le personnage d’Hubert : « membre de quatre compagnies industrielles », celui-ci accomplit beaucoup d’œuvres solidaires et ses efforts pour les « mains froides » contribuent à maintenir l’équilibre de l’ensemble²³⁶. Si, à la fin de *Paludes*, Hubert part pour Biskra en compagnie de Roland, en laissant le soin de « ses » pauvres au Je²³⁷, à la fin du *Prométhée*, Tityre suit le conseil d’Angèle et quitte son arbre²³⁸. À bout de forces, sentant l’« usure », il choisit de se détacher de son chêne / de sa chaîne, en renonçant à tout ce qui le (re)tient, « occupations, responsabilités et divers scrupules²³⁹ ». Tityre est un « fort » et peut donc tirer profit de son

²³² *Le Prométhée mal enchaîné* [1899], *ibid.*, p. 501-502.

²³³ *Ibid.*, p. 503.

²³⁴ Jean-Michel WITTMANN, « “Il faut porter jusqu’à la fin toutes les idées qu’on soulève.” La réécriture gidienne, des études critiques aux fictions », in Clara DEBARD, Pierre MASSON et Jean-Michel WITTMANN (éds), *André Gide et la réécriture*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2013, p. 271.

²³⁵ *Le Prométhée mal enchaîné* [1899], *RRI*, p. 502.

²³⁶ Comme l’écrit le Narrateur, Hubert « ne comprend pas un état qui n’est pas un état social » (*Paludes* [1894], *ibid.*, p. 268). Ses activités sont multiples : il « dirige avec son beau-frère une autre compagnie d’assurances contre la grêle » (*ibid.*, p. 262), « il sait assez de médecine pour se rendre utile dans des accidents », il s’occupe de « cinq familles d’indigents » et « place des ouvriers qui manquent d’ouvrage chez des patrons qui manquaient d’ouvriers » (*ibid.*).

²³⁷ *Ibid.*, p. 312.

²³⁸ « Détachez-vous » (*Le Prométhée mal enchaîné* [1899], *ibid.*, p. 505). Jean-Michel Wittmann souligne le lien existant entre l’épisode et l’histoire de Baldakin : en employant l’image du « grand tronc », celui-ci vante la liberté conquise par les « mains détachées » (Jean-Michel WITTMANN, *Gide politique. Essai sur Les Faux-monnayeurs*, *op. cit.*, p. 97).

²³⁹ *Le Prométhée mal enchaîné* [1899], *RRI*, p. 505.

déracinement ; les « limaces » – les faibles – en entravent pour un temps la libération²⁴⁰ : il faut que celles-ci « agonisent²⁴¹ », pour qu’il puisse enfin s’évader. Mais leur rôle à l’intérieur du récit demeure ambivalent : en même temps que les « limaces » freinent le héros dans son épanouissement, elles semblent le sauver d’une exclusion totale et définitive de l’ensemble... Au débat d’idées, tel qu’il prend forme dans son article sur *Les Déracinés*, Gide apporte une contribution d’autant plus intéressante qu’il parvient, par la fiction, à lui donner une nouvelle expression, plus complexe, et surtout, plus ouverte. Il s’agit bien ici d’affirmer l’idée – anti-barrésienne – d’une individualité irréductible au milieu d’origine, mais il s’agit également de réfléchir sur les risques liés à la suppression de tout lien avec la collectivité. Dans ce bref apologue, Gide fait valoir tour à tour les droits de la *part* et l’intérêt supérieur du *tout*, en essayant de trouver une forme de conciliation possible. À l’image de l’arbre-nation, Gide associe celle de la maison :

À côté de sa chambre, [il] fit bâtir une chambre pour les intérêts de la nation ; les deux chambres avaient même entrée, pour tâcher d’indiquer que les intérêts étaient les mêmes ; mais, à cause de l’entrée commune qui donnait même air aux deux pièces, les deux cheminées ne pouvaient tirer ensemble, et, par les temps froids, quand on faisait du feu dans l’une, on faisait de la fumée dans l’autre. Les jours où il voulait faire du feu, Tityre prit donc l’habitude d’ouvrir sa fenêtre²⁴².

Comment peut-on servir la communauté sans pour autant renoncer à affirmer sa singularité ? Telle est la question que se pose Gide à l’époque, comme son *Journal* en témoigne également : « Lassitude et tristesse. Vouloir servir l’État ; sentir sa force et ne comprendre point quel service on peut lui rendre. Il semble qu’il n’ait pas besoin de nous²⁴³. » Cette problématique est inscrite au cœur de *L’Immoraliste*. La lettre qui ouvre le récit est adressée au « président du Conseil ». L’ami de Michel demande à son frère d’intercéder auprès du gouvernement pour l’aider :

Saura-t-on inventer l’emploi de tant d’intelligence et de force – ou refuser à cela droit de cité ?

En quoi Michel peut-il servir l’État ? J’avoue que je l’ignore... Il lui faut une occupation. La haute position que t’ont valu tes grands mérites, le pouvoir que tu tiens, permettront-ils de la trouver ? – Hâte-toi. Michel est dévoué : il l’est encore ; il ne sera bientôt plus qu’à lui-même²⁴⁴.

²⁴⁰ Jean-Michel WITTMANN, « “Il faut porter jusqu’à la fin toutes les idées qu’on soulève.” La réécriture gidienne, des études critiques aux fictions », in Clara DEBARD, Pierre MASSON et Jean-Michel WITTMANN (éds), *André Gide et la réécriture*, op. cit., p. 272.

²⁴¹ « La Querelle du peuplier. Réponse à M. Maurras » [1902], *EC*, p. 123.

²⁴² *Le Prométhée mal enchaîné* [1899], *RRI*, p. 504.

²⁴³ *Correspondance Gide-Rouart*, t. 1, 27 novembre 1897, p. 425-426.

²⁴⁴ *L’Immoraliste* [1902], *RRI*, p. 593.

Le destin de Michel est étroitement lié à ses possibilités de réinsertion sociale. À bien y regarder, l'*entraîneur* du héros, Ménalque, n'est lui-même pas si « détaché » que l'on pourrait croire. S'il s'embarque pour des destinations lointaines, c'est qu'il est au service du « ministère des Colonies » : de son « aventureuse carrière », les journaux ne cessent de louer « les services rendus au pays, à l'humanité toute entière par les étranges découvertes de ses dernières explorations²⁴⁵ ». La hardiesse de son caractère va donc de pair avec l'« abnégation » et le « dévouement²⁴⁶ » qu'il doit à la nation, dont l'effort colonial à cette époque est le moteur même de ses mouvements. Ne refusant pas de servir l'État, mais demandant à ne pas renoncer pour autant à sa liberté individuelle, Michel / Gide ne s'oppose pas radicalement aux théories barrésiennes. Son propos est de parvenir à une forme de conciliation entre le droit de l'individu à affirmer son originalité et la nécessité pour le groupe, voire la nation, de garder sa cohésion, dans l'intérêt même de l'individu. C'est dans cette perspective que l'écrivain récupère la dialectique du particulier et du général inscrite dans *Les Déracinés* pour la plier à ses exigences.

Or, pour Barrès, le platane de Taine est un conseiller, un ami, qui a l'ambition de fournir à Rœmerspacher une synthèse explicative de son destin personnel ainsi que de sa vocation de citoyen français. L'arbre invite le jeune étudiant à un double (ré)enracinement : régional – suite à son expérience dans la capitale, il doit (re)devenir Lorrain –, et national – c'est par sa *lorraineté* qu'il peut le mieux « servir l'État²⁴⁷ ». Dans le roman, Barrès glisse de la défense des racines régionales des sept protagonistes à celle de la nation. Le particulier au service du général, voire la variété au service de l'unité, tel est son *credo* : le génie français, conçu comme une valeur fixe et immuable dans le temps, prospère à condition que chaque individu suive les prescriptions dictées par son milieu d'origine. Rœmerspacher et ses camarades sont l'expression d'un milieu et d'une patrie – d'une région, la Lorraine en l'occurrence – dont ils partagent tous les caractères et toutes les qualités. Les intérêts individuels et collectifs se rejoignent, car le *particulier* se fond dans le *général*. Plus Rœmerspacher suit sa pente naturelle, conditionné par le sol qui l'a vu naître, plus il a de chances d'apporter quelque chose à son pays : s'il veut contribuer à l'enrichissement du génie français, il doit seconder la force sommeillant en lui depuis sa

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 652.

²⁴⁶ *Ibid.*

²⁴⁷ Comme l'écrit Jean-Michel Wittmann, il s'agit pour Rœmerspacher de « se redécouvrir Lorrain pour mieux devenir Français » (*Barrès romancier. Une nosographie de la décadence*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 107).

naissance, cette force qui fait de lui un être merveilleusement identique à ses prédécesseurs²⁴⁸. Autant chez Barrès le but de l'individu est d'être la réalisation la plus parfaite de sa race, autant pour Gide « [l']individu s'oppose à la race²⁴⁹ ». Contre le Lorrain Rœmerspacher, qui « distingue et accepte son déterminisme²⁵⁰ », l'auteur défend l'idée que c'est en s'efforçant « d'[y] échapper²⁵¹ » que l'on parvient vraiment à réaliser sa vie. C'est en s'efforçant d'« échapper » à la race que l'individu peut contribuer à la richesse de la nation. En arguant que « l'idiosyncrasie est prétexte à généralités », et que « [les] caractères individuels sont plus généreux (j'entends : plus humains) que les caractères ethniques²⁵² », Gide affirme – contre Barrès – une vérité qui lui tient à cœur : la quête de l'individualité mène à l'universalité. L'argument tient du paradoxe, dans la mesure où les meilleurs représentants d'une race seraient ses éléments les plus originaux. Pour l'auteur, c'est en affirmant sa particularité qu'un individu peut le mieux servir l'intérêt collectif. En ce début de siècle, dominé par la voix de Barrès – passé du *Culte du moi* au *Roman de l'énergie nationale* – Gide fait entendre un accent singulier, en plaidant en faveur d'un individualisme qui n'a rien à voir avec l'égotisme / égoïsme²⁵³. En fait, l'affirmation d'une singularité irréductible aux déterminismes du milieu et de la race – pour reprendre les enjeux du débat fin-de-siècle – a pour corollaire le « don de soi », en vue de la nécessaire inscription du particulier dans le général. Dans cette perspective, Gide avance l'idée que le sacrifice du Moi constitue la seule véritable voie à son complet épanouissement :

On a écrit et dit bien des sottises contre l'individualisme – pour n'avoir pas compris ou voulu reconnaître que le triomphe de l'individu est dans le mot divin de l'Évangile : « Qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui la donnera la rendra vraiment vivante²⁵⁴. »

²⁴⁸ Maurice BARRÈS, *Les Déracinés* [1897], *op. cit.*, p. 214.

²⁴⁹ *Jl*, Feuillet 1911, p. 686.

²⁵⁰ Préface à la nouvelle édition d'*Un Homme libre* (1904), citée par Pierre MASSON, « Gide au miroir de Barrès », in Olivier DARD, Michel GRUNEWALD, Michel LEYMARIE et Jean-Michel WITTMANN (éds), *Maurice Barrès, la Lorraine, la France et l'étranger*, *op. cit.*, p. 46.

²⁵¹ « Littérature et morale » [1897], *Jl*, p. 253.

²⁵² *Ibid.*

²⁵³ « Lettre à Angèle [XII]. De Stirner et de l'individualisme » [1900], *EC*, p. 70-73.

²⁵⁴ *Jl*, Feuillet 1918, p. 1094-1095. Il s'agit d'un des passages de la Bible que Gide cite le plus volontiers, en variant parfois la traduction, comme dans un passage de *Numquid et tu ?* (1916) : « *Qui amat animam suam, perdet eam : et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam aeternam custodit eam.* (Jean, XII, 25.) Celui qui aime sa vie, son âme, – qui protège sa personnalité, qui soigne sa figure dans ce monde – la perdra ; mais celui-là qui en fera l'abandon, la rendra vraiment vivante – lui assurera la vie éternelle ; non point la vie futurement éternelle, mais la fera déjà, dès à présent, vivre à même l'éternité. » (*Jl*, p. 994). Il le cite également dans sa conférence « De l'influence en littérature » (1900), afin de décrire l'esprit du véritable artiste (*EC*, p. 410).

Un tel individualisme, qui fait de chaque membre composant la société un être inimitable et irremplaçable, est à même de servir la communauté. Sur cette conviction, marquée par ses références bibliques, Gide revient à plusieurs reprises à la fois pour nourrir son dialogue personnel avec Barrès et pour mener une réflexion plus générale sur l'identité nationale.

Dans ses textes critiques ainsi que dans ses fictions, la question de l'individualisme se lie à une nécessité de réaffirmation identitaire que la condition minoritaire de l'écrivain – protestant et homosexuel – rend particulièrement urgente. Gide reconfigure le binôme particulier / général inscrit dans la pensée de Barrès dans un sens qui l'arrange *personnellement*, car son objectif premier reste celui d'affirmer son originalité. La composante autoréférentielle de son discours est essentielle pour comprendre la complexité du raisonnement : le particulier n'est plus l'élément de trop, menaçant l'équilibre de l'ensemble, mais il est à la fois l'élément propre à garantir la richesse collective et l'élément indispensable à l'existence même du groupe. Mais il ne s'agit pas ici d'un peuple quelconque : c'est en France que l'éclosion de la diversité se réalise admirablement et c'est en France seulement que cette diversité travaille admirablement à l'unité. Gide érige sa terre en patrie de l'individualisme, en faisant de cette notion un mécanisme en devenir. C'est dans un texte plutôt tardif qu'il s'exprime le mieux sur cette question, qui se trouve néanmoins déjà inscrite en filigrane dans sa production critique précédente :

La pensée française, en tout temps de son développement, de son histoire, présente à notre attention un dialogue, [...] un dialogue non point entre une droite et une gauche politiques, mais, bien plus profond et vital, entre la tradition séculaire, la soumission aux autorités reconnues, et la libre pensée, l'esprit de doute, d'examen qui travaille à la lente et progressive émancipation de l'individu²⁵⁵.

La célébration de la France en tant que patrie de l'individualisme est une obsession récurrente de la réflexion gidienne qui influence directement le regard de l'auteur sur ses voisins d'Outre-Rhin. Ceux-ci incarnent à ses yeux l'informe, et par conséquent, l'uniforme : « Tout ce qui est français tend à s'individualiser ; tout ce qui est allemand à dominer ou à se soumettre²⁵⁶. » Selon ce raisonnement, l'écrivain postule qu'autant la littérature française est « *déductive et aprioristique* », autant l'allemande est « *naturaliste, [et] [...] empiriste*²⁵⁷ ». Le discours est à la fois esthétique et idéologique car, dans la pensée de Gide, ces deux plans se recourent sans cesse : sur le sol de l'Hexagone, le « triomphe de

²⁵⁵ « Souvenirs littéraires et problèmes actuels » [1946], *SV*, p. 919.

²⁵⁶ *J1*, Feuillet 1918, p. 1094.

²⁵⁷ « Réponse à l'enquête de Georges Le Cardonnell et Charles Vellay » [1905], *EC*, p. 151.

l'individualisme et le triomphe du classicisme se confondent²⁵⁸ ». S'il ne considère pas le classicisme comme une *exclusivité* française – ce serait exagérer la portée de son propos –, il ne fait pas de doute qu'il représente à ses yeux une *spécificité* de son pays. Dans son célèbre « Billet à Angèle » (1921), à travers la comparaison de la France avec la Grèce, il revient sur une idée qu'il avait déjà exprimée au début du siècle : « Je ne connais, depuis l'Antiquité, d'autres classiques que ceux de France²⁵⁹. » Bien qu'en parlant de la litote il fasse référence à des exemples tirés de la poésie anglaise, Gide demeure convaincu que c'est le génie de la France qui « s'est le plus pleinement réalisé²⁶⁰ » dans cet art, dont les querelles idéologiques et partisans ont faussé la signification profonde. À travers le classicisme, qui est un individualisme artistique, il ne s'agit pas seulement, pour Gide, d'affirmer la valeur générale du particulier, mais de lier également l'idée de contrainte à celle de liberté :

Volontiers je considère le classicisme comme un harmonieux faisceau de vertus, dont la première est la modestie. [...] La perfection classique implique, non point certes une suppression de l'individu (peu s'en faut que je ne dise : au contraire) mais la soumission de l'individu, sa subordination, et celle du mot dans la phrase, de la phrase dans la page, de la page dans l'œuvre. C'est la mise en évidence d'une hiérarchie²⁶¹.

L'individu, pour s'affirmer, a besoin de lois, car en art comme dans la vie, c'est la « contrainte²⁶² » qui exalte les qualités les meilleures. D'une certaine façon, l'auteur règle ses comptes avec la revendication de liberté qu'il a lui-même conçue à partir des *Nourritures terrestres* et dont il s'est appliqué à montrer les dangers et les limites à partir de ses œuvres suivantes (*L'Immoraliste* en tête). En cette période d'après-guerre, où plus que jamais se fait sentir le besoin de « cohésion », c'est l'absolutisme de cette revendication qu'il essaie de supprimer. S'il s'agit bien de s'en prendre aux valeurs en place, ce n'est pas pour les subvertir radicalement, mais pour les modifier afin que l'originel puisse fonder l'esprit d'une collectivité renouvelée.

En liant étroitement individualisme et classicisme à la définition du génie français, Gide semble attribuer à son pays une fonction de guide au sein du Vieux Continent. Sa réflexion – qui unifie esthétique, morale et politique – a des implications patriotiques évidentes : héritière d'une tradition européenne particulièrement valorisée, exemple

²⁵⁸ « Billets à Angèle [mars 1921] », *ibid.*, p. 281.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 282.

²⁶⁰ *Ibid.*

²⁶¹ « Réponse à l'enquête sur le romantisme et le classicisme » [1921], *ibid.*, p. 279.

²⁶² « De l'évolution du théâtre » [1904], *ibid.*, p. 437 : « L'art naît de contrainte, vit de lutte, et meurt de liberté. »

d'équilibre de l'un et du divers, la France se situe au premier rang des puissances d'un espace en proie à des changements politiques et historiques majeurs. En dessinant rétrospectivement le climat des années d'après-guerre, l'auteur fait l'éloge du rayonnement de son pays sur le Vieux Continent :

La grandeur, la valeur, le bienfait de notre culture française, c'est qu'elle n'est pas, si je puis dire d'intérêt local. Les méthodes de pensée, les vérités quelle nous enseigne [...] sont générales, humaines, susceptibles de toucher les peuples les plus divers ; et comme, en elles, tout humain peut apprendre à se connaître, peut se reconnaître et communier, elles travaillent non à la division et à l'opposition, mais à la conciliation et à l'entente²⁶³.

Ce qu'écrit Valéry dans les années 30 à propos du génie français – « Observez le paradoxe : avoir pour spécialité le sens de l'universel²⁶⁴ » – vaut également pour Gide. Le discours, qui a des retombées nationalistes manifestes, est particulièrement intéressant : le sens de l'« universel » est une caractéristique inscrite dans le génie français en raison de l'individualisme – mot où convergent des valeurs esthétiques, morales et politiques – qui le détermine. Les qualités de la France au service de l'Europe, tel paraît être le *credo* de Gide. Mais son point de vue est, en réalité, plus complexe : il faudrait plutôt dire que la France et l'Europe possèdent les mêmes qualités, d'où le rôle de premier plan que la première semblerait appelée à jouer au sein de la seconde. De toute évidence, dans la réflexion de l'auteur, les critères d'appréciation de la France et de l'Europe sont sinon identiques, du moins très proches²⁶⁵. L'idée d'unité dans la diversité est très exploitée dans le cadre de la valorisation du génie français : elle se trouve inscrite dans la dialectique du particulier et du général qui le distingue, ainsi que dans son territoire. Et si la France est le pays de l'unité dans la diversité, l'équilibre du Vieux Continent semble reposer sur le même principe. S'opposant à « l'infatuation isolante du nationalisme », et prenant en même temps ses distances avec « la dépersonnalisation que voudrait l'internationalisme²⁶⁶ », l'Europe gidienne s'élabore à partir de la prise de conscience de son hétérogénéité foncière. La force de ce territoire réside dans ses scissions, car cela permet un certain dynamisme, un certain mouvement (l'on sait bien que l'auteur a horreur de la stagnation). Gide a l'amour de la conciliation et la haine du compromis : au sein de la sphère européenne, l'idiosyncrasie de

²⁶³ « Souvenirs littéraires et problèmes actuels » [1946], *SV*, p. 918-919.

²⁶⁴ Paul VALÉRY, « La pensée et l'art français » [1939], in *Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. 1058.

²⁶⁵ Nicolas DI MÉO, « L'espace européen ou la diversité dans l'unité. Enjeux idéologiques de la représentation du multiple chez quelques écrivains français de la première moitié du XX^e siècle », in Éric LYSØE, Tania COLLANI (éds), *Entre tensions et passions. (Dé)constructions de l'espace littéraire européen*, *op. cit.*

²⁶⁶ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 34.

chaque pays doit être respectée, car l'Europe ne pourra sortir de l'état d'alanguissement qu'elle traverse que grâce à l'action complémentaire de ses composantes. Lorsque Gide propose un certain modèle d'Europe, fondé sur le principe de l'union dans la différence, fait-il en même temps un éloge de la France, le pays de l'unité dans la diversité ? Au début de « L'Avenir de l'Europe », en prenant comme interlocuteur imaginaire un enfant, il se pose exactement la même question, à laquelle il donne une réponse de Normand : « Le laisserais-je penser que, dans cette Europe même, la France occupe un rang privilégié ? Peut-être²⁶⁷. » Aucun pays mieux que la France, patrie de l'individualisme et lieu d'élection d'un classicisme à vocation universelle, ne semble pouvoir diriger le « concert européen ».

Face à une pensée, par nature oscillante et fragmentaire, nous ne pouvons en aucun cas conclure à une *supériorité* de la France sur les autres pays. En revanche, nous pouvons affirmer que, dans la réflexion de Gide, il existe – pour ainsi dire – un « avant » et un « après » : c'est le discours sur la France qui donne naissance, « par extrapolation²⁶⁸ », au discours sur l'Europe. Cela ne veut pas dire, il n'est pas inutile de le répéter, que la France prime, par ces qualités mêmes, sur les autres nations. Simplement, il faut admettre que l'écrivain pense l'Europe dans une perspective qui n'est pas nationaliste, mais nationalisée : la représentation qu'il se fait de son pays – unité dans la diversité – est la prémisse nécessaire à son européisme, régi par le même principe d'unité dans la diversité, d'union dans la différence. Comme Dostoïevski, qui aimait à se définir comme « un vieil Européen russe²⁶⁹ », notre auteur pourrait se qualifier de « vieil Européen français » : s'il attribue à son pays un rôle de premier plan, « ce n'[est] point par infatuation chauvine », mais « par l'intuition et l'intelligence profonde²⁷⁰ » qu'il a – en tant que *Français* – des questions agitant le Vieux Continent au lendemain de la Grande Guerre. Pour Dostoïevski, il n'existe aucune contradiction entre « le nationalisme et l'européisme²⁷¹ » ; pour Gide, comme il l'écrit dans son *Journal* de 1934, « on peut être à la fois *patriote* et internationaliste²⁷². » L'usage des termes est particulièrement intéressant dans ce contexte. À propos de l'écrivain russe, l'auteur fait référence à ce « nationalisme ouvert » que nous avons déjà eu l'occasion de définir et qui devient ici synonyme de « patriotisme ». Cette notion – connotée négativement au cours de la Grande Guerre²⁷³ – prend ici une signification

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 26.

²⁶⁸ Pascal DETHURENS, « Gide et la question européenne », art. cit., p. 112.

²⁶⁹ « Dostoïevski d'après sa correspondance » [1908], *EC*, p. 467.

²⁷⁰ *Ibid.*

²⁷¹ *Ibid.*, p. 472.

²⁷² *J2*, 19 août 1934, p. 473.

²⁷³ *J1*, 15 août 1914, p. 837.

positive et trouve écho dans ce passage du discours prononcé par Gide à l'occasion des funérailles de Gorki : « Ce qui menace la culture, ce sont les fascismes, les nationalismes étroits et artificiels qui n'ont rien de commun avec le vrai patriotisme, l'amour profond de son pays²⁷⁴. » Le choix de l'adjectif « internationaliste », quant à lui, est plutôt inusuel et doit être ici considéré comme un équivalent d'« européen ». Certes, il ne s'agit pas d'une référence au « sentiment unanime », notion forgée par Jules Romains au début du siècle et que Gide désapprouve de tout son cœur. S'il a pu rédiger un compte rendu élogieux de *La Vie unanime*, c'est surtout en raison de son style. Comme « individualiste » – ainsi qu'il se définit encore en 1928 – il ne pouvait pas accepter le fond conceptuel d'un livre où le singulier était amené à se dissoudre dans la (plus importante) communauté²⁷⁵.

À travers l'étude de ses textes critiques, ainsi qu'à travers son *Journal*, nous pouvons observer que la Grande Guerre porte avec elle un changement fondamental, qui va dans le sens d'un élargissement spatial : le principe de l'unité dans la diversité, qui fonde la réflexion de Gide sur l'identité nationale avant 1914, devient le pilier sur lequel il construit son européisme d'après-guerre. L'idéal d'une culture européenne riche et multiple puise ses racines dans les débats sur l'identité nationale ayant marqué le début du siècle. Le sens de l'équilibre et de l'harmonie, si français et si européen à la fois, se configure pour l'écrivain comme un but qu'il faut réaffirmer constamment. Ce mouvement est également observable chez d'autres écrivains qui, dans les années d'après-guerre, ressentent le besoin de redessiner un espace de dialogue entre les différents pays dans un cadre tenant compte des particularismes nationaux. Si Valéry envisage l'Europe comme le lieu où les peuples les plus divers ont pu se rencontrer et s'« instrui[re] les uns les autres²⁷⁶ », il ne faut pas oublier que dans ses *Considérations sur le monde actuel*, le pays le plus divers du continent demeure précisément la France. L'harmonie entre espace partagé et richesse culturelle est une valeur commune aux deux dimensions du discours, nationale et internationale. La composante géographique est centrale dans la réflexion de Valéry et dans celle de Valéry Larbaud également. Son idée d'Europe repose sur le respect des identités locales, ce qui le conduit à plaider en faveur d'« États-Unis français dans les États-Unis d'Europe²⁷⁷ ». Si chez Valéry et Larbaud identité nationale et identité européenne *cohabitent*, chez Gide c'est bel et bien à

²⁷⁴ « Discours prononcé sur la place Rouge à Moscou pour les funérailles de Maxime Gorki » [1936], *SV*, p. 788.

²⁷⁵ « Jules Romains “La Vie unanime” » [1909], *EC*, p. 158-160 et « Projet de conférence pour Berlin » [1928], *ibid.*, p. 659.

²⁷⁶ Paul VALÉRY, « Note (ou l'Européen) » [1922], in *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 1004.

²⁷⁷ Nicolas DI MÉO, *Le Cosmopolitisme dans la littérature française. De Paul Bourget à Marguerite Yourcenar*, *op. cit.*, p. 198-206.

une *conjonction* qu'on assiste. Pour les premiers, la « variété essentielle de la France physique, démographique et politique²⁷⁸ » joue un rôle déterminant : sa prédisposition naturelle à accueillir les éléments étrangers fait d'elle une sorte de reproduction miniaturisée de l'Europe. Pour le second, en revanche, il ne s'agit pas tant d'établir un parallèle entre les deux espaces, et leur organisation, mais de déceler une affinité de principe. L'équilibre dynamique qui règle les rapports entre les nations composant le Vieux Continent est le même que celui qui régit les rapports des individus à leur patrie, tels qu'ils se dessinent dans le cadre de sa réflexion sur le génie français. Nous touchons ici au cœur de la réflexion de Gide en matière d'Europe, dont il s'agit d'analyser la complexité en procédant par étapes : d'abord, il faudra revenir sur la manière dont l'écrivain pense les liens de pays à pays ; ensuite, il importera de souligner que la nature de ces relations s'avère être tout aussi politique que profondément humaine.

Les dernières lignes de « L'Avenir de l'Europe » (1923) sont à cet égard particulièrement significatives :

Je l'ai dit maintes fois et depuis bien longtemps déjà : *c'est en étant le plus particulier qu'on sert le mieux l'intérêt le plus général* ; et ceci est vrai pour les pays aussi bien que pour les individus. Mais cette vérité doit être fortifiée par la suivante : *C'est en se renonçant qu'on se trouve*²⁷⁹.

Considérons d'abord le premier volet : *c'est en étant le plus particulier qu'on sert le mieux l'intérêt général*. Avec cette formule, l'écrivain résume son *credo* selon lequel l'*universel* est le prolongement du *particulier*. *Credo* qu'il défend « depuis longtemps déjà », au moins à partir de son célèbre article sur *Les Déracinés*. Mais ce n'est qu'à partir de 1916 que sa réflexion acquiert une dimension internationale. Dans un passage déjà cité du *Journal*, en opposition à l'idée de « littérature européenne » formulée par Edmund Gosse, Gide souligne que « seule la particularisation de chaque littérature, seule sa nationalisation, permettrait l'eupéanisation de la culture²⁸⁰ ». Dans « Réflexions sur l'Allemagne », il revient sur cette idée en s'adressant indirectement aux internationalistes. Contre tout effacement des différences entre les pays, il souligne l'importance pour la culture européenne de l'idiosyncrasie de chaque élément qui la compose :

²⁷⁸ Paul VALÉRY, « Images de la France » [1927], in *Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. 1049.

²⁷⁹ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 34.

²⁸⁰ *Jl*, 9 octobre 1916, p. 965.

Vous vous êtes gaussé de ce que nous appelions notre culture européenne, et faute d'entendre ce que nous entendions par là, vous avez laissé croire et fait croire, et cru vous-même ou feint de croire, que nous prétendions dénationaliser les littératures, lorsque, au contraire, nous ne reconnaissons de valeur qu'aux œuvres les plus profondément révélatrices du sol et de la race qui les portaient. [...] Quoi de plus espagnol que Cervantès, de plus anglais que Shakespeare, de plus italien que Dante, de plus français que Descartes ou que Pascal, quoi de plus russe que Dostoïevski ; et quoi de plus universellement humain que ceux-là²⁸¹ ?

Gide revient sur des idées exprimées dans son article « Nationalisme et littérature », mais il le fait dans un cadre beaucoup plus large, dont les contours sont dessinés par le conflit qui vient de se terminer. L'« universellement humain » du texte de 1919 fait écho au « généralement humain » de 1909, tout en prenant une signification plus précise, puisqu'il se veut ici synonyme d'*européen*. Le mot renvoie à une prise de conscience idéologique que la Grande Guerre a rendue non seulement possible, mais nécessaire. Alors que dans le cadre du débat sur le classicisme, Gide cite le nom de Goethe, dans « Réflexions sur l'Allemagne », il ressent le besoin de l'exclure temporairement de son discours :

Je n'ose dire, il est vrai, quoi de plus allemand que Goethe ? Car à l'endroit de l'Allemagne, la Prusse est responsable d'un terrible malentendu. La Prusse a si bien asservi l'Allemagne qu'elle nous a forcés de penser : Goethe était le moins allemand des Allemands²⁸².

Pour l'écrivain, chaque culture – Allemagne comprise – sert d'autant plus l'intérêt général (européen) qu'elle s'affirme dans son particularisme (national). « Mais cette vérité » – et c'est le deuxième volet de notre citation – « doit être fortifiée par la suivante : *C'est bien en se renonçant qu'on se trouve*²⁸³. » Cette formule d'inspiration biblique – il s'agit d'une reprise du passage de Matthieu déjà cité – se lit plus comme un renforcement de la phrase précédente que comme une correction de celle-ci. Gide s'appuie sur la signification profonde de la parole évangélique pour souligner, une fois encore, que le « véritable » individualisme suppose le *renoncement à soi*, en vue de l'agrégation du moi à quelque chose de plus vaste que lui-même. L'écrivain demeure profondément « convaincu de la profonde vérité contenue dans l'enseignement du Christ », à savoir « que le sommet de l'individualisme est dans le sacrifice (mais volontaire²⁸⁴) ». Après avoir affirmé, au nom de l'individualisme, l'importance pour l'Europe de l'idiosyncrasie de chaque culture qui la compose, Gide

²⁸¹ André GIDE, « Réflexions sur l'Allemagne » [1919], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 19-20.

²⁸² *Ibid.*, p. 20.

²⁸³ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], *ibid.*, p. 34.

²⁸⁴ André GIDE, « Réflexions sur l'Allemagne » [1919], *ibid.*, p. 20.

reconnait – au nom d'un individualisme « “bien compris”²⁸⁵ » – qu'une meilleure connaissance de soi passe par le don à autrui. Finalement, l'harmonie du Vieux Continent repose sur le parfait balancement entre particularités nationales et concessions européennes, entre originalité et dévouement.

L'intérêt du passage en question, qui résume les principes essentiels de l'europhisme gidien, réside également dans l'ouverture qu'il introduit par la voie d'une comparaison : « Ceci est vrai pour les pays aussi bien que pour les individus²⁸⁶. » Parti d'une redéfinition de l'individu pour s'opposer à Barrès et à sa conception étroite du génie national, c'est à l'individu que Gide revient lorsqu'il s'agit de considérer le rapport de la nation au *tout*, l'Europe. Ainsi qu'elle s'exprime dans ses textes critiques et dans son *Journal*, la réflexion de Gide sur la nation et l'Europe, sur l'individu et la communauté, se recoupe. Sa préoccupation est la même : cultiver l'originalité, la différence en un mot, à condition qu'elle soit conciliable avec son intégration dans un ensemble qui la dépasse. Sa réflexion prend une profondeur et une résonance sans égales : lorsqu'il s'agit de discuter du présent et du futur de l'Europe, l'enjeu est proprement politique, mais fondamentalement, c'est une conception de l'homme qui est au centre du débat. Aux yeux de Gide, dans la « situation actuelle de l'Europe », la recherche d'une entente entre les pays et entre les hommes, lui apparaît non seulement « souhaitable » mais « *indispensable*²⁸⁷ ». Le passage d'une civilisation en ruine à un « monde neuf » nécessite une transformation qui se configure, chez l'écrivain, comme une réforme de l'individu et de ses rapports à la communauté :

À vrai dire, les questions politiques m'intéressent moins et me paraissent moins importantes que les questions sociales ; les questions sociales moins importantes que les questions morales. Je crois que la plupart des premières se ramènent à celles-ci, et que dans tout ce que nous déplorons aujourd'hui, il sied de s'en prendre moins aux institutions qu'à l'homme – et que c'est lui d'abord et surtout qu'il importe de réformer²⁸⁸.

Gide se fait le promoteur d'une conception profondément *humaine* de l'Europe : persuadé que la question morale prime sur toute autre, le salut du Vieux Continent dépend pour lui d'une remise en question de l'individu, entre originalité et renoncement à soi. À la même époque, Albert Thibaudet exprime un point de vue similaire, en appelant lui aussi à une *réforme* de l'homme : « Nous savons que nous avons besoin d'une France, besoin d'une

²⁸⁵ *J2*, 12 août 1933, p. 425.

²⁸⁶ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923 in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 34.

²⁸⁷ *J1*, Feuillet 1918, p. 1094.

²⁸⁸ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 34.

Europe, que les mêmes cerveaux ne les peuvent penser, que les mêmes hommes ne nous les peuvent donner²⁸⁹. » À la question européenne, Gide apporte une contribution d'autant plus intéressante qu'il parvient, par la fiction, à lui donner une nouvelle raison d'être. Sa réflexion critique sur les rapports entre la nation et l'Europe, sur l'individu et la communauté, s'avère en effet inextricablement liée à sa production narrative.

²⁸⁹ Albert THIBAUDET, *Les Princes lorrains* [1924], cité par Michel LEYMARIE, « Albert Thibaudet et l'Europe », *Revue historique*, n° 4, 2004, p. 827.

Chapitre VII

Individu, communauté, Europe

1. *Les Faux-monnayeurs* (1926), un roman (aussi) politique

« L’Avenir de l’Europe » cristallise en quelques pages la position de l’écrivain face au futur du Vieux Monde et apporte une contribution essentielle aux courants de pensée qui irriguent cette époque. Considéré par la critique d’aujourd’hui comme une synthèse (presque) parfaite de la réflexion de Gide en matière d’Europe, ce texte a pourtant causé à son auteur beaucoup de mal. C’est dans une lettre à Roger Martin du Gard qu’il essaie d’expliquer les raisons de ses difficultés de rédaction et la déception suscitée par le travail une fois terminé :

Hier j’ai posé le point final ; mais il me semble que je l’ai posé avant la fin et que je n’ai pas bien mérité ma récompense – celle de vous écrire, s’entend. – Je crois n’avoir jamais rien écrit de plus pénible et de moins bien « venu » que cet article, ni rien qui m’ait donné tant de mal. J’ai passé quinze jours atroces, à me débattre, à douter si je ne devenais pas gâteaux. Si j’éprouve, avec mon roman, pareilles inhibitions, pareilles crampes de la pensée et de la plume, il n’y a plus qu’à fermer boutique. Mais non : ceci m’a prouvé une fois de plus la difficulté qu’a (et que *doit* avoir) le vrai romancier – et je dirais même, avec Keats, le vrai poète – de parler en un nom propre et d’exprimer *ses* opinions, *ses* pensées. Et m’a prouvé du même coup que j’étais un fieffé romancier (fieffé poète serait mieux). [...] Bref, je me réjouis immensément d’aborder aux *Faux-monnayeurs*¹.

Face aux grands bouleversements de son temps, Gide reste un homme de Lettres avant tout, et comme il le prétend lui-même à plusieurs reprises, il n’entend dispenser aucune leçon ni se comporter en prophète, en l’occurrence, de l’Europe de demain. L’expression d’une pensée idéologique, « parfaitement datée historiquement² », le met face à la difficulté (et au risque) de prendre position à travers l’usage de la première personne. Guidé par le souci délibéré de ne rien démontrer, l’auteur est convaincu de s’exprimer au mieux dans l’écriture fictionnelle, où ses idées se trouvent *représentées* par ses personnages. Dans sa lettre à Roger Martin du Gard, Gide (re)définit son rapport à la politique – au sens large – et souligne l’importance d’intégrer celle-ci dans l’écriture fictionnelle, mieux « à même » que l’écriture

¹ *Correspondance Gide-Martin du Gard*, t. I, 7 octobre 1922, p. 193-194.

² Pascal DETHURENS, « Gide et la question européenne », art. cit., p. 110.

critique à véhiculer une pensée, la sienne, par nature oscillante et fragmentaire. En même temps, il pose les fondements d'une poétique du roman, développée dans ses textes critiques ainsi que dans son *Journal des Faux-monnayeurs* : « enfant dernier venu³ » de la littérature, celui-ci lui apparaît comme le genre le plus apte à accueillir des « éléments hétérogènes⁴ », parmi lesquels semble figurer l'Europe. En effet, cette lettre nous invite non seulement à considérer *Les Faux-monnayeurs* comme une « fiction du politique⁵ », mais nous pousse également à faire le lien entre le roman et « L'Avenir de l'Europe ». Selon le raisonnement de l'auteur, ses idées sur le futur du Vieux Continent s'exprimeraient mieux dans le premier que dans le second. S'il est vrai, comme nous l'avons vu, que la réflexion de l'auteur sur le génie national influence son écriture fictionnelle – des récits (*Le Retour de l'enfant prodigue*, *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*) aux soties (*Paludes*, *Le Prométhée mal enchaîné*, *Les Caves du Vatican*) – nous souhaitons maintenant nous pencher sur le roman, où la question de l'Europe peut se formuler dans toute sa complexité. Élaboré entre 1919 et 1925 – à l'époque où le sort du Vieux Continent préside largement aux préoccupations de Gide – *Les Faux-monnayeurs* relève le défi de réaliser une fusion harmonieuse du matériau *européen* dans la matière littéraire. Le « roman à thèse » se trouve expressément condamné dans *les Faux-monnayeurs* par la voix d'Édouard – porte-parole de l'auteur – au profit du « roman d'idées », genre pour le moins voisin qui, de par la multiplicité des points de vue qu'il met en œuvre, permet de tenir le lecteur en éveil sans jamais arrêter aucune conviction ni aucune conclusion.⁶

Or, quelles sont ces idées ? Dans *Les Faux-monnayeurs*, Gide représente un monde en pleine mutation qui est le reflet d'une série de bouleversements, à la fois personnels et collectifs. Jusqu'en 1917, il vit dans l'attente : tant qu'il considère Madeleine comme le « mystique Orient de sa vie », en dépit des contraintes qui en résultent, il ne peut commettre

³ « Les dix romans français que... » [1913], *EC*, p. 268. Remarquons au passage que l'idéal romanesque qui se dessine dans la pensée de Gide est étroitement lié à sa réflexion sur l'esprit français. Il ne s'agit pas tant pour lui de dénoncer un genre en « crise » – voir, à ce propos, Michel RAIMOND, *La Crise du roman. Des lendemains du Naturalisme aux années vingt*, Paris, José Corti, 1966 –, que de souligner qu'« où la France excelle à [ses] yeux, ce n'est pas dans le roman » (« Les dix romans français que... » [1913], *EC*, p. 271).

⁴ *Journal des Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 543.

⁵ Jean-Michel WITTMANN, « “Les éléments proprement inassimilables par le roman...” : la question politique, de *Paludes* aux *Faux-monnayeurs* », in Éléonore RÉVERZY, Romuald FONKOUA et Pierre HARTMANN (éds), *Les Fables du politique des Lumières à nos jours*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2012, p. 277.

⁶ Le système dialogique des *Faux-monnayeurs*, s'oppose au caractère essentiellement « monologique » que Susan Seleiman attribue au roman à thèse (*Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, *op. cit.*). La multiplication des points de vue représente pour Gide l'élément définitoire du genre : « Le roman, tel que je le reconnais ou l'imagine, comporte une diversité de points de vue, soumise à la diversité des personnages qu'il met en scène ; c'est par essence une œuvre déconcertée » (« Projet de préface pour *Isabelle* » [1911], *RR1*, p. 992).

l'aveu (irréversible) de ses penchants homosexuels. Son *Corydon* circule secrètement parmi un groupe restreint d'amis, ses *Mémoires* sont en préparation. Son départ pour l'Angleterre en compagnie de Marc – quatrième fils de son ami le pasteur Allégret – en 1917, ébranle l'équilibre de son ménage : sa femme brûle l'ensemble de leur correspondance, s'étendant sur une trentaine d'années. Peu de temps après avoir découvert l'amour dans une relation homosexuelle, Gide va éprouver pour la première fois le désir charnel pour une femme. Deuxième grand bouleversement de cette période : en avril 1923, de la liaison avec Élisabeth, la fille de Maria Van Rysselberghe, naît sa fille Catherine. Ces événements ont pour effet une véritable révolution sur sa création littéraire : aux relations verticales, celles de l'homme avec le « ciel », incarné par Madeleine – il suffit de penser à *La Porte étroite* – se succèdent des relations horizontales, celles des hommes entre eux. C'est un monde privé de transcendance qu'il représente dans *Les Faux-monnayeurs*, emblématique d'une crise individuelle et en même temps représentatif d'une époque marquée par les stigmates du conflit qui vient de se terminer. Tout en demeurant fidèle à sa volonté d'être inactuel et non-situé, Gide se montre sensible à l'esprit d'après-guerre, qui voit l'émergence d'une jeunesse rejetant toute contrainte du passé. Significativement, son roman se peuple d'adolescents en quête d'identité et d'affirmation. *Les Faux-monnayeurs* semblent ainsi réaliser la prophétie inscrite au cœur des *Nourritures terrestres* : « Je vois une génération qui monte, et je vois une génération qui descend. Je vois une énorme génération qui monte, qui monte tout armée, tout armée de joie vers la vie⁷. » Si l'ampleur de la tragédie collective avait, pour un temps, restreint considérablement le champ du « privé » – Jules Romains voit dans la Grande Guerre la « Fin de l'individualisme⁸ » – les années vingt imposent une remise en question de l'homme, et tout particulièrement, de l'« être en formation⁹ », dont la personnalité se construit et se forme au fil des expériences et des rencontres. Alors que du point de vue thématique *Les Faux-monnayeurs* peut être considéré comme un prolongement de la production française du début du siècle – Jean-Michel Wittmann en souligne justement la parenté avec le « roman de socialisation » étudié par Denis Pernot¹⁰ –, il n'en reste pas moins une œuvre parfaitement inscrite dans son temps, traduisant les angoisses et les doutes d'une humanité à la recherche de stabilité. Une

⁷ *Les Nourritures terrestres* [1897], *RRI*, p. 422.

⁸ Jules ROMAINS, *Verdun*, cité par Aude LEBLOND, *Sur un monde en ruine. Esthétique du roman-fleuve*, *op. cit.*, p. 274.

⁹ L'expression est employée par Julius de Bariglioul à propos de Lafcadio (*Les Caves du Vatican* [1914], *RRI*, p. 1055).

¹⁰ Jean-Michel WITTMANN, *Gide politique. Essai sur Les Faux-monnayeurs*, *op. cit.*, p. 47-52.

humanité qui évolue dans un espace dont il est impératif de redessiner les contours, effacés par quatre ans de combats meurtriers. Dans son roman, Gide reprend les enjeux principaux du débat fin de siècle ainsi qu'il s'inscrit pleinement dans l'atmosphère d'après-guerre, posant la question de l'Europe au cœur de son roman.

L'anecdote du naufrage de *La Bourgogne* raconté par Lilian renvoie à la fois au récit de Baldakin (*Paludes*) et à l'histoire de Tityre (*Le Prométhée mal enchaîné*). Pour Gide, il s'agit une fois encore de revenir sur les dangers d'un excès d'individualisme sous forme d'apologue : les marins coupent les mains des naufragés pour les empêcher de monter sur le canot qu'ils feraient chavirer et précipiter ainsi tout le monde à sa perte¹¹. Cette anecdote se trouve fondue à l'intérieur d'un texte où l'écrivain met en scène la tension entre l'épanouissement individuel et la cohésion du groupe de manière très complexe, multipliant les références, explicites et implicites, aux idées de Barrès, et plus généralement, des nationalistes. En raison des questions posées par Gide et de la manière même de les aborder, *Les Faux-monnayeurs* peut être considéré comme un « roman politique majeur », sorte d'« inventaire avant liquidation¹² » du débat concernant l'individu, la société et la nation, tel qu'il prend forme dans les textes de la Belle Époque. « *Les Faux-monnayeurs* n'ont pas l'aspect didactique du *Disciple* de Bourget ni des *Déracinés*, » – écrit Jean-Michel Wittmann – « mais c'est bien autour des idées engagées dans ces romans publiés à la fin du XIX^e siècle que le débat est lancé¹³. » C'est à compléter ce point de vue sur le roman – plutôt qu'à le dépasser – que nous aspirons dans le cadre de la présente recherche : s'il est vrai que dans *Les Faux-monnayeurs*, Gide réactive les enjeux de sa polémique avec Barrès, laquelle remonte à 1897, force est de constater qu'il parvient à les considérer sous un nouveau jour en raison de l'importance croissante occupée par l'idée d'Europe dans sa réflexion. Ainsi, bien que le débat soit « lancé » au sein des milieux littéraires fin de siècle, il faut souligner qu'il est poursuivi en fonction d'un discours plus *actuel*. Dans un monde sécoué par l'épreuve de la Grande Guerre, Gide s'attache non seulement à (re)penser l'articulation du *particulier* et du *général*, mais il se propose également de remettre en cause les rapports entre les *particuliers*. Tout en continuant de s'inscrire dans la perspective d'une promotion du moi – essentielle pour la génération symboliste qui est la sienne – il s'interroge plus largement sur les rapports humains, sur les attachements et les responsabilités qu'ils

¹¹ *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 218-221.

¹² Pierre MASSON, Jean-Michel WITTMANN, avec Aude LAFERRIÈRE (éds), *Le Roman somme d'André Gide. Les Faux-monnayeurs*, *op. cit.*, p. 112.

¹³ Jean-Michel WITTMANN, *Gide politique. Essai sur Les Faux-monnayeurs*, *op. cit.*, p. 12.

entraînent, en se faisant promoteur de l'idéal d'une société fondée sur l'authenticité. Si le point de vue de l'auteur en matière de politique s'exprime parfois ouvertement – c'est le cas de la réunion à laquelle assiste Bernard –, sa pensée sur l'Europe est essentiellement inscrite dans la « touffe » du texte. C'est cette touffe que nous essayerons maintenant de démêler, afin de reconstruire les différentes étapes de l'agir social auquel l'individu est confronté. Dans un premier temps, nous analyserons la manière dont Gide revient sur le débat fin de siècle – par ses multiples allusions à Maurras et à Barrès, *via* Bourget – en y apportant un éclairage nouveau, grâce au développement du thème de l'amitié. Dans le chapitre suivant, nous verrons comment celui-ci entre en résonance avec sa réflexion sur le présent et le futur de l'Europe, qu'il imagine comme un ensemble tout aussi varié qu'uni, où chaque pays est l'ami de son voisin.

1.1. Histoire(s) de famille(s)

À l'origine de toutes les histoires entremêlées que propose *Les Faux-monnayeurs*, se trouve un trio de patriarches : le vieil Azaïs, ancien pasteur, le maître de piano La Pérouse, et le père d'Édouard et de Pauline, sur qui nous ne savons rien, même pas son nom¹⁴. Ces figures agissent dans l'ombre, laissant le devant de la scène aux jeunes. Fondateur de la pension qui porte son nom, le vieil Azaïs est le guide spirituel de ses quatre petits-enfants Rachel, Laura, Armand, Sarah – Alexandre, l'aîné, est parti pour l'Afrique. La Pérouse, dont le ménage est profondément divisé, retrouve grâce à Édouard son neveu Boris, enfant délicat subissant l'influence d'une mère présente / absente comme la Wanda des *Caves*. Enfin, l'« Inconnu » est le grand-père de Vincent, Olivier et Georges, dont Édouard est le demi-oncle (Pauline et lui n'ont pas la même mère). La famille apparaît comme le premier exemple d'organisation où l'homme se trouve, presque malgré lui, inséré. En fait, chaque famille est un univers en soi, où l'individu se doit de trouver sa place – au risque de voir son originalité sacrifiée. Au chapitre XII de la première partie, Édouard consigne dans son carnet des réflexions sur le « sentiment de révolte » et sur l'utilité de celui-ci dans le développement de l'enfant ; une formule de Bourget, dont le personnage détourne ironiquement la signification, est placée au début du développement :

« Épigraphe pour un chapitre des *Faux-monnayeurs* :
La famille..., cette cellule sociale.

¹⁴ Pierre MASSON, « *Les Faux-monnayeurs* ou la quête de l'autre (suite) », *BAAG*, n° 172, octobre 2011, p. 485-488.

Cette vision négative de la famille transparaît dans tout le roman. Synonyme d'enfermement, comme à l'époque des *Nourritures terrestres*¹⁶, elle représente une forme d'oppression dont la jeunesse est la principale victime. La pension Vedel-Azaïs est l'illustration la plus accomplie de la violence symbolique constitutive de la relation familiale. Seul espace clairement délimité dans le roman, elle est décrite de manière différente par les personnages qui le peuplent, et toujours négativement : Olivier la compare à un « chauffoir » et demande à Édouard s'il n'a pas l'impression d'étouffer « dans l'atmosphère de cette boîte », où l'on « [crève] de chaleur¹⁷ ». Ce lieu insalubre est habité par le jeune Armand, logeant dans « une pièce étroite, dont la fenêtre [ouvre] sur une cour intérieure », où règne « une pénible odeur¹⁸ ». Emprisonné dans sa propre maison, il est en lutte contre le joug familial, représenté par le puritanisme du grand-père Azaïs – le geôlier – observant les « allées et venues des élèves¹⁹ » de son bureau. Armand dénonce avec véhémence l'hypocrisie de son milieu et de ses habitants : la vie à la pension est pour lui une triste comédie, où chacun est appelé à jouer son rôle. Sa lucidité lui permet d'en prendre conscience, mais pas de s'en affranchir complètement : l'amour qu'il éprouve malgré lui pour sa sœur Sarah, et l'affection qu'il ressent pour Rachel, contredisent sa volonté de rupture. L'esprit du jeune homme est en proie à un véritable dilemme intérieur, ce qui le conduit à construire une image négative de lui-même : « D'autres ont le sentiment de ce qu'ils ont, [...] je n'ai le sentiment que de mes manques. Manque d'argent, manque de forces, manque d'esprit, manque d'amour. Toujours du déficit²⁰. » Son cynisme recèle une détresse profonde, ce que Bernard ne semble pas capable de comprendre, bien qu'il constate fort justement que « son esprit n'est appliqué qu'à détruire [et] c'est contre lui-même qu'il se montre le plus acharné²¹ ». Le malaise d'Armand est aussi spirituel que physique : son corps est rongé par un cancer, tandis que sa sœur Rachel – elle aussi étouffée par sa famille et son milieu – souffre d'une maladie incurable aux yeux (la cécité dans ce cas est à la fois réelle et symbolique). S'opposant ouvertement aux idées exprimées par Bourget dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, Gide condamne un certain modèle de famille, qui ne représente plus à ses

¹⁵ *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 257.

¹⁶ *Les Nourritures terrestres* [1897], RR1, p. 382.

¹⁷ *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 247.

¹⁸ *Ibid.*, p. 383.

¹⁹ *Ibid.*, p. 251.

²⁰ *Ibid.*, p. 387.

²¹ *Ibid.*, p. 366.

yeux cet univers de référence où l'individu peut espérer trouver refuge. Loin de rassurer, elle met à mort ceux qui sont censés d'avoir enfreint ses règles. Le petit Boris est victime d'un entourage qui le condamne – il est « grondé » et « sermonné » par sa mère qui le juge sans le connaître ; quant à son grand-père, il pense injustement qu'il « manque un peu de patience²² ». Le même sentiment d'incompréhension règle le rapport parent-enfant au sein du foyer des Molinier, où les plus jeunes sont enfermés chaque soir dans leur chambre à coucher²³. Tous les trois s'opposent d'une manière ou d'une autre à l'autorité parentale : Vincent, destiné à une carrière de médecin, dilapide son patrimoine chez Pedro après avoir abandonné Laura pour Lilian Griffith ; Georges vole sa mère et espionne son père ; Olivier quitte Paris en compagnie d'un homme de Lettres à la réputation douteuse – le comte de Passavant – et à son retour, décide de retarder sa rentrée au foyer²⁴. Leur grand-père demeure invisible, empêchant tout genre de considérations, sauf une : au lieu de le contredire, Vincent semble avoir suivi son exemple... Le père, lui, est bien présent, ou croit l'être du moins : si Oscar Molinier nourrit une confiance absolue dans ses méthodes d'éducation, il est évident qu'à son insu, ses enfants ne cessent de se dérober à lui.

Mais peut-on véritablement échapper à sa famille ? La fugue est un art – comme le rappelle Édouard à propos de son roman – mais aucun des jeunes protagonistes du roman ne semble réussir à la pratiquer jusqu'au bout (exception faite, peut-être, pour Alexandre Vedel). L'exemple le plus frappant est celui de Bernard, appartenant à la famille Profitendieu, la seule privée de patriarce. Ce n'est pas la première fois que Gide explore le motif de l'éloignement volontaire de la famille – *Le Retour de l'enfant prodigue* en est un exemple –, mais dans *Les Faux-monnayeurs* celui-ci se greffe sur une réflexion autour du motif de la bâtardise. La condition qui, dans son principe, réalise le mieux la rupture entre l'individu et son milieu, tant social que culturel, est celle de l'enfant naturel, « un crochet dans la droite ligne²⁵ ». Libre de toute contrainte familiale, le bâtard peut se développer et trouver sa voie, en suivant ses penchants naturels. Faisant preuve d'une grande force de caractère, Bernard considère donc sa condition comme une forme de privilège : « Ne pas savoir qui est son père, c'est ça qui guérit de la peur de lui ressembler²⁶. » Après avoir

²² *Ibid.*, p. 328 et p. 340.

²³ *Ibid.*, p. 178 : « Maman descend nous [Olivier et Georges] dire adieu chaque soir, et fermer notre porte à clef. »

²⁴ *Ibid.*, p. 371.

²⁵ *Les Caves du Vatican* [1914], *RR1*, p. 1158.

²⁶ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 175. Si pour Bernard, la bâtardise est une chance de se fabriquer un destin, cette condition peut parfois gêner l'individu dans son épanouissement. Il suffit de penser au premier des bâtards gidiens, le petit Casimir d'*Isabelle* (1911). L'enfant reste fatalement attaché à la famille de sa mère, qui l'a abandonné aux soins de ses parents. Son infirmité physique, conséquence d'une grossesse mal cachée,

découvert par hasard des lettres d'amour adressées à sa mère, provenant sans aucun doute de son père biologique, le jeune Profitendieu refuse son nom, si ridicule, et quitte son foyer. Si l'itinéraire du héros des *Caves* est celui d'un bâtard qui tente de s'intégrer dans sa famille d'origine – dont il est repoussé²⁷ –, celui de Bernard procède dans le sens inverse. Quoique le jeune homme soit décrit comme un « fort » par Laura – ce qui renvoie de manière directe au débat sur le déracinement –, son départ est marqué par le sceau de l'ambivalence. Soucieux de conquérir sa liberté – les déclarations d'indépendance abondent –, il n'en ressent pas moins le besoin de justifier son geste. Dans une lettre adressée à son faux père, il affirme l'avoir toujours détesté, alors qu'on apprend peu après que celui-ci l'a toujours préféré à ses propres enfants :

En me sentant si peu d'amour pour vous, j'ai longtemps cru que j'étais un fils dénaturé ; je préfère savoir que je ne suis pas votre fils du tout. [...] Dites [à ma mère], si vous en avez le courage, que je ne lui en veux pas de m'avoir fait bâtard ; qu'au contraire, je préfère ça à savoir que je suis né de vous. [...] Je signe du ridicule nom qui est le vôtre, que je voudrais pouvoir vous rendre, et qu'il me tarde de déshonorer. [...] Je laisse chez vous toutes mes affaires qui pourront servir à Caloub plus légitimement, je l'espère pour vous²⁸.

Gide souhaite pousser son lecteur à reconsidérer le geste initial de Bernard et à remettre en question les bienfaits de la rupture, de la « délivrance²⁹ ». Le Narrateur reproche au personnage de s'être « laissé à lui-même trop tôt » et de ne pas avoir su plus longtemps « végéter, ainsi qu'il sied, dans l'oppression de sa famille³⁰ ». Le mot *végéter* nous indique la volonté de l'auteur de continuer le dialogue avec Barrès – disparu en 1923 –, volonté confirmée par le long développement de Vincent sur la croissance des arbres. Celui-ci observe que de « tant de bourgeons, deux tout au plus se développent, condamnant à l'atrophie, par leur croissance même, tous les autres ». Il précise aussi que « les bourgeons qui se développent naturellement sont toujours les bourgeons terminaux – c'est-à-dire : ceux qui sont les plus éloignés du tronc familial ». Et il conclut : « C'est ainsi qu'on mène à fruit les espèces les plus rétives, qui, les eût-on laissées tracer à leur gré, n'eussent sans doute

est la marque visible de son origine, ce qui apparente le récit à certaines épreuves du siècle précédent. C'est avec quelque ironie que Gérard constate à quel point l'abbé Santal, son précepteur, prend au sérieux l'éducation du petit : « – Leur petit-fils est mon élève. Dieu me permet de l'instruire depuis trois ans. Il avait dit ces mots en fermant les yeux et avec une componction modeste, comme s'il s'était agi d'un prince du sang. » (*Isabelle* [1911], *RR1*, p. 924).

²⁷ « Mon enfant, la famille est une grande chose fermée ; vous ne serez jamais qu'un bâtard. » (*Les Caves du Vatican* [1914], *RR1*, p. 1040).

²⁸ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 185.

²⁹ *Ibid.*, p. 175.

³⁰ *Ibid.*, p. 338.

produit que des feuilles³¹. » L'apologue permet de tirer deux leçons contradictoires, éclairant la complexité de l'histoire du bâtard Bernard : d'un côté, il souligne la vertu de la rupture avec la famille, productrice de fausse monnaie ; de l'autre, il exalte la nécessité, pour l'individu, de se reconnaître des modèles et des « pères », auxquels se rattacher³². Significativement, peu de temps après son départ, Bernard a la chance de rencontrer Édouard, dont il suit en qualité de secrétaire faits et gestes ainsi que les conseils³³. Gide exprime un point de vue nuancé sur la question de l'individualisme, affirmant à la fois sa volonté de ne pas sacrifier le *particulier* et son souci de préserver l'intérêt *général*. Dans ce contexte, la famille joue un rôle métonymique, mettant en branle des enjeux proprement politiques : la relation du personnage à cette « cellule » renvoie plus généralement au rapport de l'individu à la collectivité nationale, entre appartenance et reniement, obéissance et révolte.

Gide s'interroge depuis *L'Immoraliste* sur le danger qu'il y a à vouloir s'épanouir hors de toute contrainte : « Savoir se libérer n'est rien ; l'ardu, c'est savoir être libre³⁴ » affirme Michel avant d'entamer son histoire. À l'âge de la maturité, au moment où il s'agit de reconstruire sur un monde en ruines, l'auteur repousse les solutions extrêmes à *la Lafcadio*. Il suffit de comparer le destin du héros des *Caves* à celui de Bernard, pour mesurer la distance qui sépare un fils illégitime d'avant 1914 d'un fils illégitime d'après 1918. De la *sotie* au roman, l'auteur « [glisse] de la bâtardise héroïque à une bâtardise “critique”³⁵ ». Par sa griserie d'action, Lafcadio, qui se voulait explorateur du Sud-Est du monde, se découvre malgré lui soumis aux lois de la cité, donc « *criminel*³⁶ ». En revanche, Bernard parvient à concilier sa condition d'hors-la-loi (« *outlaw*³⁷ ») avec la nécessité de règles, de conventions sociales : le personnage se distingue par sa capacité d'évoluer au gré des circonstances, ce qui lui permet de dépasser l'alternative entre *enracinement* et *déracinement*, entre désordre et « anarchie » d'une part, ordre et « conservatisme³⁸ » d'autre part. Si la révolte contre la

³¹ *Ibid.*, p. 285. La réflexion de Vincent renvoie à une page du carnet d'Édouard où il est question de « bourgeons atrophiés » (*ibid.*, p. 378).

³² Pour une analyse approfondie, voir Jean-Michel WITTMANN, *Gide politique. Essai sur Les Faux-monnayeurs*, *op. cit.*, p. 98-101.

³³ Dans son célèbre essai sur les origines du roman, Marthe Robert écrit que le bâtard « n'en a jamais fini de tuer son père pour le remplacer, [ou] le copier » (*Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, 1972, p. 70).

³⁴ *L'Immoraliste* [1902], *RR1*, p. 597.

³⁵ Michel LACROIX, « L'aventure de la bâtardise critique : rupture, filiation et mise en abyme dans *Les Faux-monnayeurs* », *Littérature*, n° 162, juin 2011, p. 36.

³⁶ *Les Caves du Vatican* [1914], *RR1*, p. 1139.

³⁷ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 321.

³⁸ Lors de son séjour à Saas-Fée, Bernard avoue à Laura : « Je me sentais devenir anarchiste. À présent, au contraire, je crois que je tourne au conservateur. » (*Ibid.*, p. 324). Remarquons au passage que Bernard affiche

« cellule » familiale reste positivement connotée, Gide affirme en même temps son nécessaire dépassement. Lorsqu'il fait dire à Bernard qu'il ne croit pas « à la voix du sang³⁹ », c'est contre une conception darwinienne de la famille qu'il se lance, celle-ci étant conçue comme une poussée organique s'incarnant en figures successives. Plaidoyer contre les lois de l'assignation héréditaire, le propos du personnage renvoie en même temps au modèle d'une société fondée sur un principe d'élection : « J'ai lu que, chez certaines peuplades de l'Océanie, c'est la coutume d'adopter les enfants d'autrui, et ces enfants adoptés sont souvent préférés aux autres⁴⁰. » Traversant une période de transition historique, la pensée de Gide a considérablement évolué sur les plans social et politique. Le temps de la solitude orgueilleuse, emblématique du destin de Lafcadio, est désormais révolu. Bernard ne l'effleure d'ailleurs que pour un instant... C'est la Grande Guerre qui est appelée à jouer un rôle déterminant dans l'itinéraire de l'auteur, en marquant à la fois sa quête idéologique et son écriture fictionnelle. À la défense de l'originalité, il associe une pensée de l'intégration que la fin des hostilités rend particulièrement urgente. Il ne s'agit plus seulement de dénoncer la prison familiale et de poser la question de la liberté de manière problématique, mais de proposer une véritable *alternative*. La question du « groupe » occupe une place fondamentale dans le roman, ce dont témoigne en premier lieu le *Journal des Faux-monnayeurs* : point d'ancrage principal de la narration, l'affaire « des Faux-monnayeurs du Luxembourg » concerne une « bande », un « cénacle », une « assemblée⁴¹ ». Celui-ci est seulement l'un des rassemblements que Gide met en scène : c'est en fonction de ceux-ci que la vie sociale *en dehors* de la famille s'organise.

1.2. Groupe(s)

Ayant pris la décision de quitter le domicile familial, Bernard se rend au jardin du Luxembourg pour retrouver ses amis de lycée. Le « cercle du Luxembourg⁴² » – comme le définit Pierre Masson – est le premier apparaissant dans le roman : « Là, près de la fontaine Médicis, dans cette allée, avaient coutume de se retrouver, chaque mercredi entre quatre et

un certain goût de l'ordre, qui se manifeste dans la scène initiale – il remet en place la plaque d'onyx « doucement, précautionneusement » (*ibid.*, p. 176) – et par la décision, après son passage en Suisse, d'écrire un carnet parfaitement équilibré : « Sur la page droite, j'écris une opinion, dès que, sur la page gauche en regard, je peux inscrire l'opinion contraire. » (*Ibid.*, p. 319 et s.).

³⁹ *Ibid.*, p. 323.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Le Journal des Faux-monnayeurs* [1926], *ibid.*, p. 525.

⁴² Pierre MASSON, « *Les Faux-monnayeurs* ou la quête de l'autre (suite) », art. cit., p. 489.

six, quelques-uns de ses camarades. On causait art, philosophie, sports, politique et littérature⁴³. » Bien qu'en plein air, ce regroupement ressemble au « Banquet » de *Paludes* : chacun joue son personnage, dans le seul souci de paraître. *Qui sont-ils ?* Ce sont ceux qui le mercredi se retrouvent au Luxembourg pour discuter de « politique et littérature⁴⁴ ». Sur un banc, un petit groupe se rassemble autour d'un numéro de *L'Action française* :

Il se penchait par-dessus l'épaule du lecteur. Bernard, sans se retourner, l'entendait dire :

« Tu as tort de lire les journaux ; ça te congestionne. »

Et l'autre repartir d'une voix aigre :

« Toi, dès qu'on parle de Maurras, tu verdis. »

Puis un troisième, sur un ton goguenard, demander :

« Ça t'amuse, les articles de Maurras ? »

Et le premier répondre :

« Ça m'emmerde ; mais je trouve qu'il a raison⁴⁵. »

Peu loin de là, Dhurmer – « petit barbu à pince-nez » – expose son opinion sur une lecture récente, tandis qu'Olivier écoute distraitement le jeune Lucien Bercaïl lui présenter ses projets littéraires⁴⁶. Si le premier joue de sa supériorité intellectuelle, le second incarne la figure du poète. Au-delà de toute question de genre, il s'agit pour Gide de fournir une présentation du véritable artiste – qui fait de la sincérité la valeur suprême – et de l'impossibilité dans laquelle se trouve celui-ci de dialoguer avec ses confrères, passeurs de fausse monnaie littéraire. Au Banquet des Argonautes – soirée réunissant l'élite intellectuelle de la capitale – Lucien se trouve mal à l'aise : « dépaysé dans ce milieu », il tient en main une tasse de café « si gauchement que, dans son émotion, il en [répand] la moitié sur son gilet⁴⁷. » Défié par Jarry, qui le menace de son pistolet, il souhaite faire preuve de courage en adoptant une « pose napoléonienne », mais finit par paraître ridicule aux yeux des gens dans la salle. Au moment où le coup part, sans blesser personne, Olivier se cache sous la table avec Sarah, ce que Dhurmer ne manque pas de faire remarquer : « Regardez donc Molinier ! Il est poltron comme une femme⁴⁸ ! » Olivier voudrait frapper Dhurmer, qui réussit néanmoins à esquiver sa giflette et ne fait que répéter avec jubilation qu'il n'a pas été

⁴³ *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 176.

⁴⁴ Nous évoquons ici un passage de *Paludes* : « Qui sommes-nous tous, Messieurs ? Nous sommes ceux qui vont tous les vendredis soir chez Angèle. » (RR1, p. 290).

⁴⁵ *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 176.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 177-179.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 394.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 398.

touché. C'est sur une question d'honneur que ce personnage – dont le portrait se teint de stéréotypes antisémites – révèle sa nature de « faiseur⁴⁹ ». C'est Passavant qui se profile derrière ce portrait sommairement esquissé : celui-ci joue à être l'amant de Lilian Griffith, essaie de séduire Sarah pour détourner les soupçons sur son homosexualité, entretient avec Strouvilhou un lien mystérieux, et fait passer les idées d'autrui pour siennes⁵⁰. Dans son roman, Gide semble vouloir pointer du doigt les milieux intellectuels, apparaissant à ses yeux comme des catalyseurs d'hypocrisie, ou comme le dira plus tard Jean-Paul Sartre, de « mauvaise foi ». La fausse monnaie circule dans le « groupe » et empêche ainsi l'éclosion de liens sincères, car le mensonge s'impose en règle de communication.

Aucune rapport authentique ne semble pouvoir s'établir dans le champ littéraire, ni dans celui de la politique d'ailleurs. L'allusion à *L'Action française* dans le premier chapitre du roman prépare la discussion entre Olivier et Bernard aux pages suivantes : « – Dis... tu crois que Barrès sera élu ? – Parbleu ! ... Ça te congestionne ? – Je m'en fous⁵¹ ! » Plus loin dans le texte le jeune bâtard, accompagné d'un ange, quitte la Sorbonne après l'épreuve orale du Bac et participe à un *meeting* d'un parti politique proposant un programme de *régénération* de la France. Le premier orateur met l'accent sur la tradition, l'héritage, en insistant sur une idée chère à la doctrine nationaliste, à savoir « que nous dépendons d'un passé et que ce passé nous oblige ». Sans jamais citer ni Barrès ni Maurras, l'idée d'une « doctrine [...] léguée » – qui est « celle de notre pays » – renvoie directement aux *Déracinés* et tout particulièrement à la question de la dissociation et de la décérébration de la France⁵². Alors qu'il écoute les orateurs, Bernard n'éprouve aucune répulsion pour ce qui est dit, mais soupçonne ce qui est dit d'avoir pour corollaire un endoctrinement qui implique une soumission absolue, voire le sacrifice de la liberté individuelle. La présence de son demi-frère parmi le public achève de le convaincre de ne pas signer : « “Tu trouves que je devrais signer ? – Oui, certes, si tu doutes de toi, dit l'ange. – Je ne doute plus”, dit Bernard⁵³ ». Arrivé à un tournant dans son itinéraire, le personnage ressent un fort besoin d'agrégation, tout en demeurant soucieux de garder son indépendance d'esprit. Le parcours de Bernard est de ce point de vue assimilable à celui de Gide, qui en temps de guerre, n'est pas demeuré insensible à l'attrait des idées nationalistes. Par le biais de son personnage se refusant à toute

⁴⁹ C'est ainsi qu'Édouard qualifie Passavant, en l'opposant au véritable « artiste » (*ibid.*, p. 222).

⁵⁰ *Ibid.*, p. 368 : « Cette dernière phrase Olivier la tenait de Passavant, qui lui-même l'avait cueillie sur les lèvres de Paul-Ambroise, un jour que celui-ci discourait dans un salon. Tout ce qui n'était pas imprimé, était pour Passavant de bonne prise ; ce qu'il appelait “les idées dans l'air”, c'est-à-dire : celles d'autrui. »

⁵¹ *Ibid.*, p. 194.

⁵² *Ibid.*, p. 431.

⁵³ *Ibid.*, p. 432.

cause, l'auteur souhaite reléguer aux oubliettes une idéologie qui ne lui appartient plus. Mais plus globalement, Gide opère dans ce contexte une remise en question du principe associatif en soi, indépendamment de toute couleur politique. C'est un sentiment général de méfiance envers les corps constitués qui l'emporte ici et pour cause : le groupe se définit comme un espace de partage qui se situe à l'opposé de la construction hiérarchique distinguée par Bernard⁵⁴. La participation au *meeting* conduit le jeune homme à refuser de se rallier à tout parti, quelle que soit son orientation. Cette interprétation semble confirmée par un passage du *Journal des Faux-monnayeurs*, où il est question de souligner les dangers de l'« esprit d'équipe ». Si, dans un premier temps, Gide fait référence à la bâtardise de Bernard – qui l'empêche d'adhérer à une formation politique fondée sur l'idée « que la sagesse consiste, pour chacun, à prolonger la ligne qu'a commencé de tracer son père » – il formule ensuite des considérations qui nous permettent d'interpréter la scène du *meeting* dans une perspective plus large que la perspective antinationaliste :

Comment se forme une équipe modèle ?

La première condition, pour en faire partie, c'est de renoncer à son nom de manière à n'être plus qu'une force anonyme ; chercher à faire triompher l'équipe, mais ne pas chercher à se distinguer⁵⁵.

Parmi la foule rassemblée, Bernard aperçoit la silhouette de l'un de ses camarades, orphelin depuis peu, faible et peu sûr de lui : celui-ci apparaît aux yeux de l'auteur comme le meilleur candidat à la signature le bulletin d'adhésion. L'épisode met ainsi en évidence les dangers du sentiment collectif, qui dans la guerre qui vient de se terminer, n'a servi qu'à envoyer plus efficacement les individus à l'abattoir. C'est toute une réflexion sur l'individu et le groupe qui se fait jour dans ces pages : la réunion à laquelle assiste Bernard le persuade de reconnaître que l'homme n'existe qu'en fonction de l'ensemble auquel il est lié, sans pour autant le conduire à une abdication de son jugement en vue de l'adhésion à un « groupe » manipulant les consciences à travers la puissance de son discours. Une fois cette épreuve surmontée, le jeune bâtard poursuit son chemin, allant toujours de l'avant, sans que quelqu'un lui indique au préalable le but à atteindre. C'est en regardant en lui-même qu'il prend finalement conscience de ce qu'il appelle le « sens de l'État », auquel il ne s'agit pas de se soumettre, mais de se donner, en affirmant ainsi son originalité :

⁵⁴ « L'orateur cependant continuait. Quand Bernard recommença de l'écouter, l'autre enseignait un moyen certain de ne pas se tromper, qui était de renoncer à jamais juger par soi-même, mais bien de s'en remettre toujours aux jugements de ses supérieurs. » (*Ibid.*)

⁵⁵ *Journal des Faux-monnayeurs* [1926], *ibid.*, p. 555.

J'ai compris brusquement cela, l'autre jour, à cette indignation qui m'a pris en entendant le touriste de la frontière parler du plaisir qu'il avait à frauder la douane. « Voler l'État, ce n'est voler personne », disait-il. Par protestation, j'ai compris tout à coup ce que c'était que l'État. Et je me suis mis à l'aimer, simplement parce qu'on lui faisait du tort. Je n'avais jamais réfléchi à cela. « L'État, ce n'est qu'une convention », disait-il encore⁵⁶.

La Grande Guerre creuse un abîme entre Bernard et Lafcadio, car elle semble influencer directement sa manière de concevoir la figure du bâtard. Les considérations du jeune Profitendieu, qui postule la nécessité pour chaque individu d'assumer sa responsabilité à l'égard de la collectivité, permettent une fois encore de mesurer toute la distance qui le sépare de son prédécesseur. Celui-ci n'avait pas honte d'affirmer : « Si j'étais l'État, je me ferais enfermer⁵⁷. »

L'exemple du *meeting* nationaliste, ainsi que celui du Banquet des Argonautes, posent sur deux plans différents – le premier est un groupe d'opinion, le deuxième de profession – la question de la place de l'individu dans la société. Si Gide ne permet pas à ses personnages de se barricader en leur for intérieur, la collectivité – il ne s'agit pas encore ici des masses des années 30, mais de communautés relativement restreintes, instaurées par le sentiment d'une communion – se dessine tant comme une dimension essentielle de l'existence que comme un danger potentiel. L'*insertion* de l'individu dans des groupes déjà constitués représente le foyer thématique essentiel de la réflexion gidienne, mais l'écrivain s'intéresse également aux mécanismes réglant leur formation, qu'il étudie à travers l'exemple de la « *Confrérie des Hommes forts* ». Celle-ci apparaît comme un sous-ensemble d'un réseau plus vaste, agissant secrètement dans le milieu de la Pension Vedel. C'est le vieil Azaïs qui en parle le premier :

Figurez-vous que votre jeune neveu [il parle à Édouard] et quelques-uns de ses camarades ont constitué une sorte de petite association, une ligue d'émulation mutuelle ; ils n'y admettent que ceux qu'ils en jugent dignes et qui ont donné des preuves de vertu ; une espèce de Légion d'honneur enfantine. Est-ce que vous ne trouvez pas cela charmant ? Chacun d'eux porte à la boutonnière un petit ruban – assez peu apparent, il est vrai, mais que j'ai tout de même remarqué⁵⁸.

Comme le remarque Édouard dans son carnet, le pasteur se fait rouler par ses élèves : il croit avoir devant les yeux un groupe institutionnalisé, une armée jeune et vertueuse – ses propos

⁵⁶ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *ibid.*, p. 324.

⁵⁷ *Les Caves du Vatican* [1914], *RR1*, p. 1129.

⁵⁸ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 349.

font écho à ceux d'Armand, dont il veut faire « un brave petit soldat du Christ⁵⁹ » –, alors que le ruban jaune qu'ils portent est un signe de reconnaissance parmi les usagers d'une maison close. C'est de ce sujet dont parlent le juge d'instruction Profitendieu et son collègue Oscar Molinier dans le premier chapitre, mais ce n'est que beaucoup plus loin dans l'histoire que le lecteur apprend l'implication de Georges dans l'affaire. Au moment où l'enquête policière l'oblige à changer d'activité, le cadet de la famille s'adonne au trafic de fausse monnaie en compagnie de Philippe Adamanti et de Ghéridanisol, à qui Strouvillhou fournit les pièces à faire circuler. Un trio est ainsi constitué qui, une fois toute activité interrompue – Georges est averti par Édouard que les autorités sont au courant de leurs affaires louches – prend une forme nouvelle (la troisième) :

Ghéridanisol, Georges et Phiphi ne restèrent pas longtemps désœuvrés. Les menus jeux saugrenus auxquels ils se livrèrent les premiers jours n'étaient que des intermèdes. L'imagination de Ghéridanisol fournit bientôt quelque chose de plus corsé.

La *Confrérie des Hommes forts* n'eut pour raison d'être d'abord que le plaisir de n'y point admettre Boris⁶⁰.

Nous sommes ici face à une représentation paradoxale du groupe : l'union se fonde sur un principe d'exclusion. La confrérie paraît, de prime abord, résulter d'un « pacte » entre ses membres – tous les quatre signent une « feuille d'engagement⁶¹ » – mais il est bien évident que dans cette microsociété, Boris n'a pas de place. Si la formation du groupe se caractérise toujours par un mouvement de convergence, la distinction entre un groupe positif et un groupe négatif semble se jouer sur la dimension de liberté et d'enfermement qu'il implique. Dans le cas de la confrérie, de manière paradoxale, l'enfermement est la raison d'être de la convergence. C'est pour cette raison que les membres n'arrêtent « presque rien, non plus au sujet des “conditions d'admission” que des “qualités requises” » : « À quoi bon, puisqu'il restait acquis que tous trois “en étaient” et Boris “en était pas⁶²”. » Gide souligne l'illusion représentée par le « petit nombre » : qu'il s'agisse d'un parti, d'un groupe de professionnels de l'écriture, ou de quatre adolescents, le groupe est foncièrement inégalitaire et hiérarchisé. Ghéridanisol est le « chef » naturel – pour ainsi dire – de la confrérie : Philippe « se laisse mener » tandis que Georges séduit Boris après avoir été « instruit » par le cerveau du groupe, ayant déjà élaboré son plan⁶³. Ghéridanisol « ne peut souffrir Boris », pour lequel il éprouve

⁵⁹ *Ibid.*, p. 252-253.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 457.

⁶¹ *Ibid.*, p. 458.

⁶² *Ibid.*, p. 457.

⁶³ *Ibid.*, p. 455 et p. 458.

du dédain plus que de la haine véritable : « Sa voix musicale, sa grâce, son air de fille, tout en lui l'irrite, l'exaspère. On dirait qu'il éprouve à sa vue l'instinctive aversion qui, dans un troupeau, précipite le fort sur le faible⁶⁴. » À travers les mots du Narrateur, Gide revient sur les enjeux de son débat avec Barrès : l'opposition entre « forts » et « faibles » inscrite dans son article de 1898 est ici reprise afin d'en donner une lecture différente, voire aux antipodes. C'est également la question de l'homosexualité qui est en jeu ici : l'image du « bouc émissaire », affleurant dans le passage cité, renvoie à la suppression physique (morale et politique) de l'original, à la vocation artistique évidente⁶⁵.

S'il acquiert une signification précise dans le cadre du débat de Gide avec les nationalistes – Barrès en premier lieu –, cet épisode a cependant une portée plus générale, intéressant l'univers des relations inscrites dans *Les Faux-monnayeurs*. Le monde romanesque semble fonctionner à l'image de la société aquatique décrite par Vincent, composé de groupes distincts, souvent opposés, en lutte pour la vie⁶⁶. À travers *La Confrérie des Hommes forts*, l'auteur insiste sur le fait que même quand le groupe n'est pas une donnée préalable, il est susceptible de verser dans la manipulation. Le problème semble être lié au principe d'imitation, que l'écrivain pose comme (mauvais) fondement de l'agir social. C'est parce que Philippe et Georges imitent Ghéridanisol qu'ils faussent leur comportement. Et c'est par son désir de réussir enfin à « en être » que Boris accepte son destin et se sacrifie, plus ou moins consciemment : victime du groupe, il l'est également de lui-même, car c'est un excessif besoin de ressembler à autrui qui l'entraîne à sa perte. Pour Gide, il existe une différence essentielle entre l'être authentique et l'être « en société », qu'il aspire à faire coïncider. Pour que cela soit possible, il faut parcourir un chemin difficile, qui mène de l'affirmation de soi à l'intégration dans la collectivité, seule voie possible à l'établissement de rapports sincères. Une voie qui passe nécessairement par l'amitié, qui représente aux yeux de l'auteur la condition *sine qua non* d'une véritable société d'égaux, de tout « groupe » aspirant au bonheur. Significativement, les trois « forts » de la *Confrérie* n'ont aucune affection l'un pour l'autre, encore moins Boris. Pire encore, Georges attire celui-ci dans la toile tissée par Ghéridanisol en jouant la « comédie de l'amitié » : « Il affecta de s'éprendre de Boris d'une affection subite ; jusqu'alors on eût dit qu'il ne l'avait pas regardé⁶⁷. » Dans

⁶⁴ *Ibid.*, p. 455.

⁶⁵ Voir Jean-Michel WITTMANN, *Gide politique. Essai sur Les Faux-monnayeurs*, *op. cit.*, p. 144-152.

⁶⁶ *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 286-287.

⁶⁷ Le point de vue du Narrateur sur le personnage de Georges est teinté d'ambiguïté. Même si son comportement semble difficile à défendre, il faut toujours se garder de tracer des contours trop nets de la notion de « sincérité » : « J'en viens à douter s'il ne fut pas pris lui-même à son jeu, si les sentiments qu'il feignit

une société conçue comme une agrégation d'individus, pour Gide – qui invoque, à l'instar de Bernard, un idéal de probité et d'authenticité⁶⁸ –, l'amitié réunit les individus en une communauté harmonieuse, assurant la réalisation de l'intérêt *particulier* dans l'intérêt *général*. À travers une représentation négative du « groupe » – qu'il soit déjà formé ou en formation – l'écrivain se propose de déconstruire un tissu social marqué par l'inauthenticité pour le refonder sur la base d'un principe contraire à celui de l'*imitation*, à savoir le principe de la *complémentarité*. De cette manière, Gide articule dans *Les Faux-monnayeurs* une double dimension psychologique et politique, appelée par la suite à dépasser les frontières du discours national.

1.3. L'apprentissage de l'amitié

C'est parce qu'il est l'ami d'Olivier que Bernard se rend au jardin du Luxembourg juste après avoir quitté le domicile familial pour toujours. Une fois larguées les amarres filiales, c'est vers son copain qu'il se sent attiré. « Ce qu'il y avait de beau dans notre amitié, c'est que, jusqu'à présent, nous ne nous étions jamais servis l'un de l'autre⁶⁹ », songe le jeune bâtard avant de demander l'aide d'Olivier. L'amitié, pour Gide, est liée à ce qu'il appelle ailleurs le « désintéressement » : dans un monde dominé par des relations au caractère instrumental, il imagine dans les rapports d'amitié une gratuité étrangère à tout autre rapport. La relation de Bernard et Olivier brille par son opposition au couple amical Lafcadio / Protos : le héros des *Caves* subit l'influence de son camarade et le considère avec un mélange de crainte et d'admiration. Les deux font connaissance dans une pension parisienne, « une espèce de geôlier imperméable⁷⁰ » qui rappelle beaucoup la pension Vedel des *Faux-monnayeurs*. Ici, les deux camarades s'associent en signant un « pacte » qui est une sorte de préfiguration de la « feuille d'engagement » de la *Confrérie des Hommes forts* :

Un subtil dans l'argot dont Protos et lui se servaient du temps qu'ils étaient en pension ensemble, un subtil, c'était un homme qui, pour quelque raison que ce fût, ne présentait pas à tous ou en tous lieux même visage. Il y avait, d'après leur classement, maintes catégories de subtils, plus ou moins élégants et louables, à quoi répondait et s'opposait l'unique grande famille des crustacés, dont les représentants, du haut en bas de l'échelle sociale, se carraient.

n'étaient pas près de devenir sincères, si même ils ne l'étaient pas devenus de l'instant que Boris y avait répondu. » (*Ibid.*, p. 458).

⁶⁸ « Quelle belle chose ce serait, une convention qui reposerait sur la bonne foi de chacun... Si seulement il n'y avait pas que des gens probes. » (*Ibid.*, p. 324).

⁶⁹ *Ibid.*, p. 176.

⁷⁰ *Les Caves du Vatican* [1914], *RR1*, p. 1052.

Nos copains tenaient pour admis ces axiomes : 1^o Les subtils se reconnaissent entre eux. 2^o Les crustacés ne reconnaissent pas les subtils⁷¹.

Le rapport entre Lafcadio et Protos ne peut pas se définir comme un lien d'amitié, au sens le plus profond du terme : le caractère de dominateur, et d'habile escamoteur, du second empêche toute confiance, plaçant le premier dans une position de dépendance et d'émulation. C'est une fois encore l'imitation qui fausse les rapports interpersonnels, car elle a pour conséquence le blanchissement de la personnalité de Lafcadio⁷². Par crainte de se laisser entraîner à sa perte, celui-ci fuit la pension pour toujours, sans toutefois parvenir à se détacher complètement de la fascination qu'il éprouve pour l'autre. Il ne sait pas encore qu'il sera amené à rencontrer Protos dans un train allant de Naples à Rome et que ce personnage douteux tiendra en main son destin. Quand le professeur Defouqueblize révèle sa véritable identité pour mettre en œuvre son chantage, menaçant de livrer Lafcadio à la police, il profite de la situation et s'adresse à lui « entre amis⁷³ ». Dans *Les Caves*, ainsi que dans *Les Faux-monnayeurs*, la gratuité de l'amitié apparaît comme un leurre. Au début du roman, c'est justement un *service* que Bernard est venu demander à Olivier. Tout comme il est impossible, pour Gide, d'imaginer un acte complètement désintéressé, il serait utopique de concevoir une amitié complètement « libre ». Cela ne veut pas dire que le sentiment liant les deux adolescents soit utilitaire : leur rapport se fonde sur une vive et sincère affection qui n'a rien à voir avec les intérêts de Lilian – demandant à son *ami* le prince de Monaco une chaire pour son copain Vincent – ou d'Oscar Molinier – espérant obtenir la Légion d'honneur grâce à un *ami* fraîchement élu au cabinet ministériel⁷⁴. Dans le roman, l'amitié n'est ni gratuite ni utilitaire, elle est plutôt responsable : comme le dira plus tard Geneviève, elle a des « devoirs » qui ne sont liés à aucun « serment⁷⁵ ». L'un reçoit de l'autre tout autant qu'il donne à : Bernard sait qu'il peut compter sur Olivier, celui-ci, de son côté, ne peut et ne veut pas se soustraire au moment du besoin. Avant que le fugitif ne lui demande, il lui offre son appui : « Mais tout de même... si je pouvais t'aider⁷⁶. » Olivier s'exprime ici presque craintivement, comme s'il avait peur de froisser les sentiments de Bernard. En effet, dès la première scène, il apparaît évident que le jeune bâtard préfère agir seul. S'il est vrai

⁷¹ *Ibid.*, p. 1159.

⁷² *Ibid.*, p. 1049 : « Il m'imposait. À vrai dire, je n'ai eu avec lui qu'une seule conversation intime ; mais elle fut pour moi si persuasive que, le lendemain, je m'enfuis de la pension où je me blanchissais comme une salade sous une tuile, et je regagnai à pied Baden où ma mère vivait alors en compagnie de mon oncle le marquis de Gesvres... »

⁷³ *Ibid.*, p. 1160.

⁷⁴ *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 288 et p. 283.

⁷⁵ *Geneviève* [1936], *ibid.*, p. 851.

⁷⁶ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *ibid.*, p. 199.

qu'il fait confiance à son ami, il souhaite également se prouver à lui-même qu'il n'a besoin de personne.

Après avoir découvert l'infidélité de sa mère, Bernard s'interroge sur l'identité de son vrai père : « Un V, qui peut aussi bien être un N... [...] Libre à moi d'imaginer que c'est un prince. La belle avance si j'apprends que je suis fils d'un croquant⁷⁷ ! » Personnage orgueilleux et fier, le jeune homme souhaite construire son futur sur l'ignorance de son passé, singeant l'attitude de certains personnages appartenant à la tradition française, qu'il se vante de très bien connaître. S'il parvient, pour un temps, à rompre avec sa famille et à renier son nom, il ne cesse de revenir à ses attaches culturelles afin de se forger une certaine image de lui-même. Bernard se donne quelque chose d'un Rastignac, d'un Sorel, d'un Frédéric Moreau, ou encore d'un Georges Duroy, le « Bel Ami » de Guy de Maupassant. En assumant le rôle de l'aventurier, il joue devant son ami la comédie du parfait cynique : « “Je veux l'épouvanter par mon calme. C'est dans l'extraordinaire que je me sens le plus naturel⁷⁸” . » Tout en étant sincèrement l'ami d'Olivier, Bernard ne peut s'empêcher de fausser son image, afin de briller. C'est portant un masque qu'il se présente au jardin du Luxembourg et qu'il s'approche de la petite assemblée réunie :

Olivier rougit en voyant approcher Bernard et, quittant assez brusquement une jeune femme avec laquelle il causait, s'éloigna. Bernard était son ami le plus intime, aussi Olivier prenait-il grand soin de ne paraître point le rechercher ; il feignait même parfois de ne pas le voir.

Avant de le rejoindre, Bernard devait affronter plusieurs groupes, et, comme lui de même affectait de ne pas rechercher Olivier, il s'attardait⁷⁹.

Si l'attitude de Bernard est une manifestation de sa fierté, de son amour-propre, celle d'Olivier s'explique par un besoin de valorisation qu'il recherche dans le regard de son ami. Par son attitude, il exprime son désir de se sentir suivi, *voulu* par Bernard. À propos de ce personnage, dans son *Journal des Faux-monnayeurs*, Gide écrit : « On ne doit pas l'entendre ; à peine l'entrevoir ; mais déjà l'aimer un peu, s'attacher à lui et souhaiter de le voir et de l'entendre. Le sentiment doit ici précéder la connaissance⁸⁰. » En fait, le lecteur est tout de suite captivé par Olivier, qui se fait remarquer par sa générosité envers Bernard ainsi que par sa timidité :

⁷⁷ *Ibid.*, p. 175.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 176.

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Le Journal des Faux-monnayeurs* [1926], *ibid.*, p. 542-543.

Combien Olivier Molinier, parmi tous ceux-ci, paraît grave ! Il est l'un des plus jeunes pourtant. Son visage presque enfantin encore et son regard révèlent la précocité de sa pensée. Il rougit facilement. Il est tendre. Il a beau se montrer affable envers tous, je ne sais quelle secrète réserve, quelle pudeur, tient ses camarades à distance. Il souffre de cela. Sans Bernard, il en souffrirait davantage⁸¹.

Ce premier chapitre met dans un rapport de réciprocité deux êtres qui se vouent une affection profonde et solide, bien que peu authentique. C'est parce que Bernard se trouve en présence d'Olivier – qu'il estime particulièrement – qu'il prend la pose du héros révolté ; de son côté, Olivier brigue tellement l'amitié de Bernard qu'il feint l'indifférence pour se faire remarquer.

Nul doute qu'avec de telles prémisses la communication est difficile. L'usage massif du dialogue fait que le texte s'éloigne du genre proprement romanesque pour glisser vers l'écriture théâtrale, celle-là même qu'Édouard prend comme modèle à travers ses allusions à Racine : parler c'est agir, puisque « c'est plutôt le langage que le geste qui renseigne⁸² ». , Loin d'être purement informatif, en tant qu'outil de la diégèse, le dialogue est surtout une manière d'accéder à la psychologie du personnage. Le caractère, d'après Gide, se donne à entendre à travers la conversation : « Dès la première ligne de mon premier livre, j'ai cherché l'expression directe de l'état de mon personnage, – telle phrase qui fût directement révélatrice de son état intérieur – plutôt que de dépeindre cet état⁸³. » L'art du dialogue se trouve merveilleusement mis en place dans le chapitre III de la première partie. La scène se déroule dans la chambre d'Olivier et Georges, où le premier vient d'accueillir Bernard. Celui-ci annonce orgueilleusement qu'il est prêt à tout pour subsister sans l'appui de sa famille. L'autre, d'une voix hésitante, demande :

Bernard... tout de même, tu n'as pas l'intention de... Mais il s'arrête. Son ami lève les yeux et, sans bien voir Olivier, distingue sa confusion.

– De quoi ? demande-t-il. Qu'est-ce que tu veux dire ? Parle. De voler ? »

Olivier remue la tête. Non, ce n'est pas cela. Soudain il éclate en sanglots ; il étreint convulsivement Bernard.

« Promets que tu ne te... »

Bernard l'embrasse, puis le repousse en riant. Il a compris :

« Ça, je te le promets. Non, je ne ferai pas le marlou⁸⁴. »

⁸¹ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *ibid.*, p. 177.

⁸² *Le Journal des Faux-monnayeurs* [1926], *ibid.*, p. 553.

⁸³ *Ibid.*, p. 550.

⁸⁴ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *ibid.*, p. 193.

Or, c'est parce que Bernard ne saisit pas la raison profonde de l'angoisse d'Olivier – recélant un désir homosexuel mal assumé⁸⁵ –, qu'il lui parle sans aucun égard pour sa sensibilité. Inconscient des conséquences que son comportement peut avoir sur son ami, il le quitte brusquement à l'aube sans un adieu, ce qui laisse l'autre désespéré : « La tristesse qu'il avait eue à son réveil, de ne plus voir Bernard à son côté, [...] cette tristesse [...] montait en lui comme un flot sombre, submergeait toutes ses pensées⁸⁶. » L'amitié a du mal à se dire et elle a également du mal à s'écrire : preuve nous en est donnée par l'échange de lettres entre Bernard et Olivier. Après avoir épié les retrouvailles de son ami avec son oncle, le jeune bâtard recueille le bulletin de consigne que celui-ci laisse distraitemment tomber par terre, en s'emparant ainsi de sa valise. Surpris par Édouard, il lui offre ses services de secrétaire et l'accompagne en Suisse, non sans laisser une lettre pour avertir Olivier. Bien que Bernard y exprime son affection pour son ami, et son regret de ne pas l'avoir salué, le destinataire se sent abandonné par son camarade et par son oncle :

Une occasion unique s'est offerte à moi de partir en voyage. J'ai sauté dessus ; et je ne m'en repens pas. Il fallait se décider tout de suite ; je n'ai pris le temps de réfléchir, ni de te dire adieu. À ce propos je suis chargé de t'exprimer tous les regrets de mon compagnon de voyage d'être parti sans te revoir. [...]
Certains jours je te souhaite éperdument ; je me dis que c'est toi qui devrais être ici ; mais je ne puis regretter ce qui m'arrive, ni souhaiter y rien changer. Du moins dis-toi bien que je n'oublie pas que c'est grâce à toi que je connais Édouard, et que je te dois mon bonheur⁸⁷.

Le dépit qu'Olivier éprouve à la lecture de la lettre le pousse à se précipiter chez Passavant, une décision entraînant l'écriture d'une autre lettre, envoyée de Corse à Saas-Fée. D'après la définition qu'en donne Gide lui-même, il s'agit d'une « lettre de parade », qui se veut à la fois un geste de défense – Olivier souhaite montrer qu'il a trouvé lui aussi son bonheur – et d'ostentation – reçu au Bac, il s'apprête à devenir directeur de la revue *Avant-Garde*⁸⁸. Bernard, qui a raté son examen avant de partir, ne parvient à percevoir que le caractère offensif de ce texte, demeurant insensible au trouble qui perce parmi les lignes – Olivier évoque à plusieurs reprises sa crainte de peiner sa mère. À cause de cet échange de lettres, dont l'une est diamétralement opposée à l'autre, « un gouffre, entre Bernard et [Olivier] se

⁸⁵ Pierre MASSON, « *Les Faux-monnayeurs* ou la quête de l'autre (fin) », *BAAG*, n° 173, janvier 2012, p. 42-45.

⁸⁶ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 231.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 299.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 331-334.

[creuse]⁸⁹ ». L'aveuglement caractérisant le rapport des deux jeunes semble amplifié par la distance physique, qui accroît le malentendu. La tension atteint son apogée lorsque Olivier vient retrouver Bernard à la sortie de son examen. Rentré de Suisse le premier, de Corse le second, les rôles s'inversent. Cette fois, commente ironiquement le Narrateur, c'est Olivier qui se soucie des apparences : « Qui dira s'il n'est pas encore plus pressé de se montrer à lui que de le revoir⁹⁰ ? » Devant l'indifférence de Bernard, son assurance retombe cependant aussitôt, de même que son enthousiasme pour la revue qu'il devrait diriger. Son plus grand désir vole en éclats : « C'était si beau, ce rêve de débiter ensemble⁹¹. » Cet épisode, central dans le développement de l'intrigue, est révélateur de l'un des obstacles qui empêchent toute communion véritable entre Bernard et Olivier : le premier représente aux yeux du second « tout son ciel⁹² », ce qui est décidément trop.

« Olivier et [Bernard] » – commente le Narrateur – « ne comprenaient pas tout à fait de même l'amitié⁹³. » Cette vérité se trouve posée au début du roman et se trouve confirmée par les événements que nous avons décrits. Tour à tour, les deux adolescents éprouvent « du dépit, du désespoir, de la rage⁹⁴ » qui sont la manifestation d'une amitié imparfaite, ou plutôt, immature. Au fil du texte, Bernard apparaît comme un personnage replié sur lui-même, incapable d'entrer en relation si ce n'est dans le rôle de dominant. À plusieurs reprises, il essaie de briller au détriment d'Olivier et se réjouit de l'influence qu'il sent avoir sur son ami : « Il ne déplâit pas à Bernard d'étonner un peu [Olivier] ; il est surtout sensible à ce qui perce d'admiration dans [son] interjection⁹⁵. » Le regard du Narrateur sur son personnage demeure toujours bienveillant : si le jeune bâtard avance dans le roman tourné vers lui-même, c'est plus à cause des circonstances que par « caractère ». Ses défauts s'avèrent essentiellement liés à son geste initial de rupture, qui exige beaucoup de courage et de fierté. Bien qu'orgueilleux, Bernard possède un fond généreux et n'aime « personne autant [qu'Olivier] sur la terre⁹⁶ ». Celui-ci, de son côté, fait spontanément preuve d'ouverture envers autrui, ouverture que Pierre Masson attribue « à un désintérêt, [à] une méconnaissance » du personnage à l'égard de sa valeur⁹⁷. Trop soucieux de conserver l'estime de Bernard, qu'il ne croit pas mériter, Olivier admire immensément son ami et afin

⁸⁹ *Ibid.*, p. 370.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 367.

⁹¹ *Ibid.*, p. 375.

⁹² *Ibid.*, p. 377.

⁹³ *Ibid.*, p. 259.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 302.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 192.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 259.

⁹⁷ Pierre MASSON, « *Les Faux-monnayeurs* ou la quête de l'autre (fin) », art. cit., p. 63.

de l'« épater⁹⁸ », il se dénature, et se montre autre qu'il ne l'est. Cette phrase du Narrateur est particulièrement significative : « Sa grande faiblesse venait de ceci qu'il avait beaucoup plus besoin de l'affection de Bernard, que celui-ci n'avait besoin de la sienne⁹⁹. » À travers ses personnages, Gide s'interroge sur les rapports à autrui, sur l'amour et sur le respect réciproques : ce qui est requis, c'est un juste équilibre entre un sentiment qui recommande le rapprochement et celui qui ordonne de se tenir à une distance convenable, afin de ne pas tomber dans les pièges de l'abandon à autrui. Bien que les caractères des deux adolescents soient *complémentaires*, l'égoïsme de Bernard et l'altruisme d'Olivier empêchent la réalisation d'une amitié parfaite, qui demeure potentielle. L'intérêt de l'auteur est de montrer par le biais de ses héros les excès, dans un sens ou dans l'autre, à éviter, afin de nous fournir – *a contrario* – un modèle vers lequel tendre.

N'ayant (apparemment) besoin de personne pour assurer son équilibre, Bernard est un personnage qui aime monologuer : « J'avais cette habitude de me parler à moi-même¹⁰⁰. » Peu attentif aux sentiments d'autrui – ce qui explique également le fait qu'il néglige le petit Boris, dont il avait promis de s'occuper – il apprend le prix de l'amitié d'Olivier au moment où il comprend qu'il aime « quelqu'un d'autre que [lui], plus que [lui]¹⁰¹ ». Le jeune Molinier, quant à lui, est extraverti par nature et par principe, en raison du milieu étouffant dans lequel il vit et dont il souhaite s'évader. Olivier vit dans l'attente d'un libérateur, car il ne croit pas réussir à conquérir sa liberté de ses propres moyens. Face au courage de son ami, quittant le domicile familial les poches vides, il ne parvient pas à cacher son admiration et son étonnement : « [Olivier] a grand souci de se montrer à la hauteur des circonstances et de ne se laisser surprendre par rien ; pourtant un : “C'est énorme, ce que tu fais là” lui échappe¹⁰². » Si le surplus d'amour-propre est à condamner, le besoin absolu de l'autre est tout aussi dangereux. La vie d'Olivier apparaît comme une « quête d'amitié¹⁰³ », ce qui risque de le conduire à sa perte : lorsque Bernard le quitte, il a hâte de trouver un remplaçant sur-le-champ – Armand – et ce même mécanisme le pousse, après le départ d'Édouard, à se précipiter chez le comte de Passavant. À travers l'histoire de Bernard et d'Olivier, Gide fait de l'amitié une « nécessité exigeante¹⁰⁴ » en insistant sur l'importance du travail qu'il faut

⁹⁸ *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 177.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 370.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 375.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 376.

¹⁰² *Ibid.*, p. 192.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 383.

¹⁰⁴ Pierre MASSON, « L'amitié dans *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide », in Marie-Christine BELLOSTA (éd.), *L'Amitié*, Paris, Belin Sup, 2001, p. 126.

accomplir pour devenir et rester (véritablement) amis. Tout au long du roman, les deux adolescents tombent dans les pièges que l'auteur s'amuse à leur tendre, mais à chaque fois ils essaient d'en sortir et de se retrouver. Au fil des aventures partagées et des rencontres inopinées, ils mûrissent, apprenant à mieux *se connaître* (eux-mêmes et l'un l'autre). Comme Gide l'écrit dans son *Journal des Faux-monnayeurs*, le texte a la forme d'une ellipse : l'itinéraire de Bernard, ainsi que celui d'autres personnages, ramène à la case de départ. La loi du retour l'emporte (presque) toujours dans le roman – Caloub est l'anagramme de « boucle¹⁰⁵ » –, mais dans le cas du jeune bâtard il ne s'agit pas d'un retour décevant. S'il est vrai qu'il finit par rentrer à son domicile – d'où sa mère s'est (définitivement) enfuie –, il n'en a pas moins évolué au cours de l'histoire, forgé par les épreuves et les rencontres, qui éveillent son sens de l'écoute et de la solidarité. Lorsqu'il est reçu à son examen et qu'il ne trouve personne avec qui partager son bonheur, Bernard comprend finalement la valeur de l'autre : « [Il] devait éprouver ce matin-là qu'[...] il n'y a pas de plus grande joie que de réjouir un autre être¹⁰⁶. » De bâtard narcissique, comme l'était son prédécesseur Lafcadio, il se transforme, grâce à l'amitié d'Olivier, en un jeune homme responsable qui a conscience de son rôle de citoyen. Dans cette perspective, comme le remarque Pierre Masson, *Les Faux-monnayeurs* appartient de bon droit à la catégorie des « romans de formation » : Bernard apprend à vivre à travers les différentes épreuves de l'amitié¹⁰⁷. Le jeune homme qui, après l'épreuve du baccalauréat défend les intérêts de la France et fait preuve de son intégration dans le tissu social, n'est plus le jeune homme qui, en quittant la maison paternelle, affirmait : « Le difficile dans la vie, c'est de prendre au sérieux longtemps de suite la même chose¹⁰⁸. » Ce n'est qu'au prix de la souffrance qu'il est possible de nouer des rapports sincères et authentiques. Cette description du Narrateur semble figer dans l'instant l'image d'une relation ayant atteint sa *perfection* : « Bernard, ainsi qu'il avait fait les jours précédents, s'installa au chevet de son ami avec un livre¹⁰⁹. »

Conçue comme le vecteur de multiples enjeux, l'amitié dont nous envisageons ici le fonctionnement ne se laisse pas aisément circonscrire. Ressort romanesque essentiel, elle

¹⁰⁵ Au début du roman est évoqué « le petit Caloub [qu']une pension bouclait au sortir du lycée chaque jour » (*ibid.*, p. 175). C'est sur le même nom que se clôt le livre : « Je suis bien curieux de connaître Caloub. » (*Ibid.*, p. 466). Ainsi, Caloub est à la fois un personnage et une fonction, car il sert esthétiquement à boucler la boucle du roman (Pierre MASSON, Jean-Michel WITTMANN, avec Aude LAFERRIÈRE (éds), *Le Roman somme d'André Gide*. Les Faux-monnayeurs, *op. cit.*, p. 71).

¹⁰⁶ *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 429.

¹⁰⁷ Pierre MASSON, « L'amitié dans *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide », in Marie-Christine BELLOSTA (éd.), *L'Amitié*, *op. cit.*, p. 163.

¹⁰⁸ *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 215.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 413.

représente une notion « carrefour », chargée de préoccupations multiples (morales, sociales et politiques) dont la production fictionnelle de Gide est investie de longue date. La question du rapport de l'individu à la collectivité, déjà inscrite dans des œuvres comme *Paludes* et *Le Prométhée mal enchaîné*, est ici reprise avec une profondeur inédite, car elle s'intègre au tissu *émotionnel* des *Faux-monnayeurs* et influence la formation des réseaux amicaux liant les personnages. Dans le roman, il ne s'agit plus seulement de réfléchir sur l'interaction entre la singularité individuelle et l'identité collective : le propos de l'auteur est de revenir sur les mécanismes réglant les interactions entre *singularités* afin de refonder le *collectif* sur des bases plus sûres et plus solides. Les histoires entremêlées des personnages des *Faux-monnayeurs* – Bernard le bâtard, Olivier l'homosexuel, Édouard le pédéraste – permettent à l'écrivain de renverser les barrières d'un monde clos sur lui-même, et en même temps, de faire de l'amitié une force de cohésion sociale. S'opposant radicalement à l'*exclusion* qui caractérise la famille ainsi qu'à la constellation de groupes mis en scène dans le roman, l'amitié apparaît comme un mode de relation idéal, qui réalise l'équilibre parfait entre affirmation et renoncement, entre originalité et don de soi. C'est sur l'amitié en tant que principe politique qu'il s'agit maintenant de nous interroger, en tenant compte toujours du fait que les relations *humaines* et les relations *internationales*, du point de vue de Gide, se rejoignent. C'est dans cette perspective que nous serons amenés à considérer *Les Faux-monnayeurs* comme un roman de l'Europe.

2. Pour une Europe de l'amitié

En faisant le bilan de sa vie, en 1943, Gide affirme que le « besoin de sympathie a depuis toujours orienté sa vie¹¹⁰ ». Quelques années plus tard, il revient encore sur cette idée : « Un extraordinaire, un insatiable besoin d'aimer et d'être aimé, je crois que c'est cela qui a dominé ma vie¹¹¹. » En dépit de l'incompréhension de certains et du mépris de quelques autres, l'écrivain a véritablement fait « profession d'amitié », multipliant les correspondances, les rencontres, les échanges. On ne saurait imaginer un auteur plus entouré, plus recherché que ne le fut Gide : s'il avait des relations privilégiées, il s'efforçait de faire de chacune un point de départ, car pour cet « être de dialogue », rien n'était plus important qu'influencer et se faire influencer. Comme l'explique Pierre Masson, à l'origine de cette soif d'amitié, il y a très probablement la solitude de son enfance, accrue par la perte

¹¹⁰ *J2*, 14 mars 1943, p. 923.

¹¹¹ *Ibid.*, 3 septembre 1948, p. 1066.

prématurée de son père¹¹². Ce passage de ses *Mémoires* suggère la nécessité pour le petit André de s’imaginer un ami avec lequel partager son temps libre : « Maman, lasse de me voir tourner auprès d’elle, me conseillait d’aller jouer “avec mon ami Pierre”, c’est-à-dire tout seul¹¹³. » C’est justement sur son enfance qu’il se penche au moment de la rédaction des *Faux-monnayeurs*, l’élaboration des *Mémoires* et du roman se superposant pour une brève période. Or, il est assez intéressant de constater que ce qui était chez l’auteur un instinct naturel – le besoin d’un camarade – ne devient que très lentement matière d’écriture littéraire. Gide a très tôt conçu les rapports d’amitié en opposition aux rapports familiaux, ainsi que ce dialogue entre le Prodiges et son frère cadet le démontre : « “Mais je viens pourtant en ami – “Comment quelqu’un des miens saurait-il être mon ami¹¹⁴ ? » Pourtant, son intérêt pour les êtres d’exception, qui caractérise tout particulièrement sa première production littéraire, le conduit à privilégier des figures de héros solitaires, en lutte contre tout et tous. S’il y a toujours un désir d’intégration qui contredit la révolte et la rupture, celui-ci semble demeurer inassouvi, au moins jusqu’aux *Faux-monnayeurs*.

C’est avec *Le Voyage d’Urien* (1893) que Gide affirme pour la première fois la nécessité pour l’individu de se lier à un groupe d’esprits variés : au début du texte, animé par le désir de partir, le héros s’apprête à rejoindre ses « compagnons de pèlerinage¹¹⁵ », qui l’attendent au port. Les premières lignes du texte renvoient, par opposition, à l’attitude monacale d’André Walter : contrairement à son prédécesseur, figé dans la contemplation stérile de son image, Urien est motivé à agir et prêt à quitter son confort pour partir avec ses *amis*, aussi las que lui d’une existence livresque. Au moment du départ, le héros observe l’arrivée dans le port de trois navires, provenant de Norvège, des Antilles et de Syrie. La réalité prend forme à partir du son : ce sont les « clameurs » et les voix des matelots qui enchantent les voyageurs. Les références aux couleurs et à la frénésie des activités sur la jetée caractérisent le reste de la description, qui s’achève encore sur une sensation auditive : « Voici le soir [...] ; des chants crépusculaires [qui] montent¹¹⁶ ». À l’opposé du *Voyage* de Baudelaire, la frénésie du port, son activité, attire Urien et aiguise son enthousiasme. Le voyage assume tout de suite une allure mystique : le but poursuivi par le héros et ses compagnons est loin d’être bien défini. Les mots de Mélian – « Si nous cherchons des pays pour raconter nos

¹¹² Pierre MASSON, « L’amitié dans *Les Faux-monnayeurs* d’André Gide », in Marie-Christine BELLOSTA (éd.), *L’Amitié, op. cit.*, p. 103-107.

¹¹³ *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 83.

¹¹⁴ *Le Retour de l’enfant prodigue* [1907], *RRI*, p. 790.

¹¹⁵ *Le Voyage d’Urien* [1893], *ibid.*, p. 181.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 183.

belles âmes ? » – rappellent ceux de Narcisse, qui « part à la recherche des contours souhaités pour envelopper enfin sa grande âme¹¹⁷ ». Si ce personnage semble vouloir dépasser les apparences pour atteindre l'Idée – ce qui fait du voyage une quête poétique –, Tradelineau dessine une perspective de lecture opposée : c'est vers de « glorieuses destinées¹¹⁸ » que pointe la proue du navire. Lors de la première nuit sur le bateau, d'autres personnages prennent la parole pour discuter de leur passé et de leur futur. Bien que divisés sur les raisons et les fins de leur départ, ils n'en finissent pas moins par véhiculer une même (non-)vision du monde, typiquement symboliste : « [Ils tournent] le dos aux équipages, aux compagnons, à tout ce qui se fait¹¹⁹. » Les voyageurs – personnages fortement typés, au caractère indéfinissable – servent fondamentalement à illustrer le point de vue d'Urien : la polyphonie ne débouche sur aucune forme de dialogisme. Significativement, la discussion autour du *pourquoi* du voyage se termine sur ces mots du héros : « Il faut toujours représenter¹²⁰. » Émanations de la conscience d'Urien, quand leur nombre décroît au fil du récit, rien ne change véritablement à bord de l'*Orion*. Au chapitre VII de « L'Océan pathétique » – la première de trois parties – on apprend que plusieurs membres de l'équipage viennent de céder aux séductions d'une ville habitée uniquement par des femmes¹²¹. Les « vrais » chevaliers affichent une horreur profonde de la sexualité, qu'ils nient et qu'ils refusent : ceux qui succombent à l'appel de la terre / chair – les « faux chevaliers » – qui ne sont donc plus admis sur le navire. Au fur et à mesure que le voyage avance, et que le navire perd ses passagers, un sentiment d'ennui se propage à bord, ce qui coïncide avec son enlèvement dans la vase. Les voyageurs sombrent dans un narcissisme stérile et finissent par se perdre dans leur reflet : « Rien ne nous occupe plus, hors nous-mêmes¹²². » Commencé comme l'expédition des Argonautes, unissant vingt ou trente compagnons, *Le Voyage d'Urien* se termine par un échec.

À la solitude douloureuse de Walter et à l'entreprise vaine d'Urien, fait suite *Paludes*, où le besoin de l'autre se fait jour sous une forme diverse. Plusieurs personnages peuplent l'univers romanesque de la sotie : si les participants aux « Banquet d'Angèle » sont tous

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 186 et *Le Traité de Narcisse* [1892], *ibid.*, p. 170.

¹¹⁸ *Ibid.* Ces mots rappellent ceux de Walter, qui ressent en lui des « gloires latentes » (*Les Cahiers d'André Walter* [1891], *ibid.*, p. 35).

¹¹⁹ *Le Voyage d'Urien* [1893], *ibid.*, p. 185.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 187. Dans le chapitre X de *Si le grain ne meurt*, Gide revient sur l'importance qu'il accordait au mot « représenter » lors de l'écriture du *Voyage* : « “Nous devons tous représenter.” [...] Je paraîtrai vraiment trop bête si je n'explique un peu ma “formule”. En ce temps elle dominait d'autant plus impérieusement mes pensées, qu'elle était étai nouvelle maîtresse » (*Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 262).

¹²¹ *Le Voyage d'Urien* [1893], *RRI*, p. 172.

¹²² *Ibid.*, p. 205. Plus loin, on peut lire : « Nous regardions souvent l'eau noire, et souvent nos visages dans l'eau » (*ibid.*, p. 214).

indéfiniment des *amis* du Narrateur, celui-ci chérit des relations plus sûres et plus discrètes, celles avec Hubert, Richard et Angèle¹²³. Dans un petit secrétaire, le « Je » garde des papiers sur lesquels il note ses « réflexions et incidences » sur ses connaissances intimes, « un tiroir pour chacun ». Le texte présente la transcription d'une feuille de la liasse intitulée « Richard » :

J'ai le malheur d'être très estimé de Richard ; cela est cause que je n'ose rien faire. On ne se débarrasse pas aisément d'une estime tant qu'on ne cesse pas d'y tenir. Souvent Richard m'affirme avec émotion que je suis incapable d'une action mauvaise, et cela me retient quand parfois je voudrais me décider à agir. Richard prise fort en moi cette passivité qui me maintient dans les sentiers de la vertu, où d'autres, pareils à lui, m'ont poussé¹²⁴.

De peur de perdre l'estime de Richard, le Je « n'ose rien faire » : l'ami enfonce l'autre dans une direction qui ne lui est pas naturelle et que celui-ci s'efforce de prendre par complaisance. Ce mécanisme est sévèrement condamné par Gide, dont les théories sur l'influence en littérature, qu'il élabore à peu près à la même époque, valent également pour les rapports humains : le véritable ami ne devrait pas incliner l'autre dans une voie, mais le conduire à la découverte des possibilités insoupçonnées qui sommeillent en lui. Si le Je « se maintient dans les sentiers de la vertu », c'est que Richard ne sait pas le comprendre ni lui parler sincèrement. Bien qu'il apparaisse entouré d'amis, c'est le marais qui entoure véritablement le Narrateur : ceux-ci ne parviennent en aucune manière à remplir sa solitude, car l'incompréhension empêche toute forme d'échange. Les difficultés qu'il éprouve à expliquer à ses proches son projet littéraire le forcent à constater que toute forme de communication est impossible. Pour cette raison, les relations du « Je » apparaissent parfaitement interchangeable : son « grand ami » Hubert est remplacé à la fin du texte par un autre « grand ami » – Gaspard ; seule leur activité les distingue, car le premier revient du manège, le second rentre de l'escrime¹²⁵. Si « AUTRUI » cesse d'être une pure émanation du moi – comme c'était le cas dans *Le Voyage d'Urien* –, il continue de prendre forme *en fonction* du moi, ainsi qu'il apparaît évident à la lecture des *Nourritures terrestres* (1897). Si à travers le personnage de Ménalque, Gide réfléchit sur l'importance du don de soi, son intérêt est de décrire l'éclosion d'une âme dans la ferveur plus que dans l'amitié¹²⁶. Animé

¹²³ *Paludes* [1894], *ibid.*, p. 267 (« le plus sûr de mes amis ») et p. 269 (« votre discrète amitié »).

¹²⁴ *Ibid.*, p. 267.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 261 et p. 313.

¹²⁶ Ce n'est pas un hasard si le Narrateur décide d'effacer de son récit la « Ronde des meilleurs amis » et la « Ballade de toutes les rencontres » (*Les Nourritures terrestres* [1897], *ibid.*, p. 422).

par le « désir d'être à tous », par le biais d'une communion avec la nature – humaine et sensible –, Ménélaque finit (comme le « Je » de *Paludes*) par être à lui-même¹²⁷. Les personnages qu'il rassemble à l'écoute de son récit se trouvent de quelque manière fondus dans le décor, qui n'est autre que le firmament étoilé d'une nuit florentine¹²⁸.

Tout comme le Ménélaque des *Nourritures*, Michel raconte ses aventures devant un public restreint, composé par ses camarades de jadis. Si elle ne constitue pas la thématique majeure de *L'Immoraliste*, l'amitié en est néanmoins une composante essentielle, car elle encadre le récit du protagoniste : au début, les différents personnages accourent à son appel ; à la fin, devenus « complices¹²⁹ » du crime qu'il a commis, ils essaient de l'arracher à sa prison dorée. Tout est fait au nom d'une promesse, d'un « pacte¹³⁰ ». Le héros les définit comme ses « seuls amis véritables », dont le sentiment a résisté à l'épreuve de plusieurs années d'absence. Mais saura-t-il résister à l'épreuve de son récit ? Pour Gide, l'esprit d'équipe s'avère dangereux : par dessous l'entente de ce groupe gît une incompréhension totale, qui découle de l'aveuglement du sujet sur lui-même et sur les autres. Considérons ce passage du récit de Michel, s'adressant à ses interlocuteurs : « J'aimais quelques amis (vous en fûtes), mais plutôt l'amitié qu'eux-mêmes, mon dévouement pour eux était grand, mais c'était besoin de noblesse ; je chérissais en moi chaque beau sentiment. Au demeurant, j'ignorais mes amis comme je m'ignorais moi-même¹³¹. » La fidélité n'est rien s'il n'y a pas la sincérité dans les rapports. Michel ne peut véritablement jouir de l'amitié dans la mesure où il ne parvient pas à se connaître. Ce qui le lie à ses camarades est une alliance, régie par un engagement qui n'est pas, dans son principe, authentique. La petite communauté rassemblée autour du héros représente donc un contre-modèle que l'auteur s'attache à dénoncer. Mais il ne le fait pas pour souhaiter un retour à la solitude solipsiste du héros. Il le fait plutôt pour suggérer que si cette microsociété n'est pas composée par des amis véritables, c'est parce que les rapports sont d'emblée faussés. Partant, on peut imaginer que pour ceux qui sauraient retrouver l'amitié dans sa forme originelle, une telle société serait non seulement envisageable, mais souhaitable. Forme originelle qui se lie étroitement à la notion de « paire » : pour Gide, la prémisse nécessaire à tout groupe harmonieusement

¹²⁷ *Ibid.*, p. 383. Voir également *ibid.*, p. 385 : « J'accumulai les amitiés que mon grand cœur et ma légitime noblesse me permirent de ne pas dérober ; elles me furent, plus que tout le reste, précieuses, et pourtant, même à elles, je ne m'attachai point. »

¹²⁸ À travers cette comparaison, nous faisons référence à la fin du texte, où le Narrateur renvoie à la constellation des relations humaines (*ibid.*, p. 441).

¹²⁹ *L'Immoraliste* [1902], *ibid.*, p. 690.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 594.

¹³¹ *Ibid.*, p. 599.

constitué est l'établissement d'un « nous » minimal qui parvienne à communier, de manière sincère et authentique, dans l'amour et dans le respect réciproque. C'est à l'image du duo que s'intéresse tout particulièrement l'écriture fictionnelle.

Dans *Les Nourritures terrestres*, on assiste à l'apparition d'une figure centrale de l'univers gideen : l'entraîneur. C'est le rôle que joue Ménalque à l'égard du Narrateur et que celui-ci joue à son tour à l'égard de Nathanaël, auquel il adresse son monologue / dialogue. L'entraîneur est essentiellement un guide et un compagnon de voyage (réel ou imaginaire) : par sa force de caractère, il inspire l'autre à surmonter ses propres limites, à franchir des barrières qu'il n'oserait pas franchir tout seul. C'est parce que le « Je » diffère de Nathanaël qu'il peut avoir un effet positif sur sa personnalité et sur son développement, l'incitant à suivre son chemin. « Quand ai-je dit que je te voulais pareil à moi ? » – demande-t-il à son interlocuteur – « C'est parce que tu diffères de moi que je t'aime ; je n'aime en toi que ce qui diffère de moi¹³². » Le mot « entraîneur » pourrait également être synonyme d'« éveilleur », car le dépassement d'une frontière est surtout un fait de conscience. En raison de son ambiguïté foncière, cette figure est assez problématique à définir : à la fois camarade et maître, père et « grand-frère¹³³ », est-il également un ami, au sens le plus profond du terme ? L'entraîneur est animé d'un dynamisme double : d'abord, il est attirant et force l'autre à se mettre en route pour le suivre ; ensuite, il est repoussant et contraint celui qui a, dans un premier temps, suivi son exemple, à *passer outre*¹³⁴. Cette tension est inscrite au cœur de *L'Immoraliste*. Rentré à Paris avec sa femme, Michel reçoit dans un appartement une société plutôt variée, parmi laquelle il est dans « l'impossibilité de [se] faire entendre¹³⁵ ». Un personnage semble pourtant se distinguer de cette masse informe d'individus sans caractère : Ménalque. Dès qu'il aperçoit sa figure, Michel l'embrasse « *amicalement* devant tous¹³⁶ ». Ce personnage, qui l'attire « par sa secrète influence », cristallise l'individualisme du héros, en précipitant sa chute dans l'*inculture* : après avoir essayé de vivre selon le principe de la « parfaite utilisation de soi¹³⁷ », Michel embrasse une nouvelle éthique, celle de l'abandon à soi. D'une part, Gide nous invite à penser que Michel n'est pas complètement libre dans ses actions, puisque c'est Ménalque qui le *pousse* à regagner Biskra en lui

¹³² *Les Nourritures terrestres* [1897], *ibid.*, p. 442.

¹³³ Pierre MASSON, « L'amitié dans *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide », in Marie-Christine BELLOSTA (éd.), *L'Amitié, op. cit.*, p. 117 (« Complexe de Caïn »).

¹³⁴ « Nathanaël, je voudrais te faire naître à la vie [...] afin que dans la volupté tu t'éveilles – *puis me laisses* – pour une vie palpitante et déréglée. » (*Les Nourritures terrestres* [1897], *RR1*, p. 368).

¹³⁵ *L'Immoraliste* [1902], *ibid.*, p. 645.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 647 (c'est nous qui soulignons).

¹³⁷ *Ibid.*, p. 634.

montrant les petits ciseaux volés par Moktir. D'autre part, l'auteur montre clairement que Ménalque ne peut être considéré comme le responsable du départ du héros, car c'est lui qui par faiblesse lui attribue un rôle actif dans son destin, peinant à assumer pleinement ses désirs. Dans cette perspective, il apparaît évident qu'entre l'entraîneur et l'*entraîné* aucun sentiment d'amitié n'est possible. L'image, plutôt conventionnelle, du compagnonnage héroïque se charge chez Gide d'une connotation négative. Si le « besoin d'un ami » est un motif récurrent des fictions, force est de constater qu'il se manifeste (presque) toujours de manière complexe et conflictuelle.

Conseils, mises en garde plutôt, sont l'essence de l'art gidien : l'auteur se plaît à décrire des situations difficiles où des causes diverses – le manque de dialogue, l'incompréhension réciproque, le refus de la différence – provoquent des fissures irréparables dans les rapports. Dans le cas du *Prométhée mal enchaîné*, où le Narrateur jette un regard empreint d'ironie sur ses personnages, la communauté est dissoute avant même d'avoir débuté :

- « Nos points de vue sont opposés »
- « Je ne demande qu'à nous entendre »
- « Vous n'entendez que vous seul »
- « Et vous, vous ne m'écoutez même pas »
- « Vous prétendez le savoir mieux que moi »
- « Vous ne m'écoutez pas »
- « C'est que je sais ce que vous allez dire¹³⁸ ! ».

L'incommunicabilité est totale entre Coclès et Damoclès : chacun se retranche derrière sa propre idéologie et tout dialogue devient impossible. Il en va de même pour les personnages de Jérôme et Abel (*La Porte étroite*) dont l'entente réciproque est compromise dès le départ du récit à cause de l'aveuglement du héros. Celui-ci est en effet trop épris d'Alissa pour se rendre compte que Juliette, qu'il voudrait marier à son ami, est en réalité amoureuse de lui. Croyant faire le bonheur d'Abel et de la sœur cadette d'Alissa, Jérôme blesse son compagnon d'études et pose de fait un terme à leur rapport. Après avoir surmonté sa déception initiale, Abel reconnaît n'avoir pas su à son tour comprendre à fond la situation : « Pardon ! je suis stupide, moi aussi, et n'ai pas su y voir plus clair que toi, mon pauvre frère¹³⁹ ». Les événements de la soirée de Noël, qui précipitent la narration vers sa tragique conclusion, mettent en évidence les défauts de Jérôme en même temps qu'ils soulignent les limites d'un sentiment qui a du mal à se définir – être un « frère » est une chose bien différente qu'être

¹³⁸ *Le Prométhée mal enchaîné* [1899], *ibid.*, p. 486-487.

¹³⁹ *La Porte étroite* [1909], *ibid.*, p. 851.

un « ami ». Au fond, le héros attend trop d'Abel, car il le souhaite responsable de son propre bonheur : une fois évanoui le rêve d'un double mariage, la rupture entre les personnages se consomme définitivement. Si l'amour de Jérôme pour Alissa finit par desservir une amitié déjà imparfaite, dans *Les Caves du Vatican* ce sentiment ne fait que « resserrer [la] couture¹⁴⁰ » qui lie Fleurissoire et Blafaphas. Tout en mettant en lumière les limites de l'individualisme de Lafcadio, Gide s'amuse dans sa sottise à représenter un couple d'« amis siamois¹⁴¹ » :

Dans les récréations du lycée, on les voyait toujours ensemble ; brimés sans cesse, se consolant, se prêtant patience, renfort. [...] Leur amitié semblait à chacun l'arche unique, l'oasis dans le désert de la vie. L'un ne goûtait pas une joie qu'il ne voulût aussitôt partagée ; ou, pour mieux dire, rien n'était joie pour l'un que ce qu'il goûtait avec l'autre¹⁴².

Il ne s'agit pas d'une union, mais d'une fusion, d'une abolition totale des différences, d'un effacement des personnalités au sein d'un ensemble homogène. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Fleurissoire et Blafaphas s'éprennent de la même femme, la timide Arnica : le premier demande à son ami la permission de l'épouser et une fois obtenue sa bénédiction, « il lui promet de ne jamais user de ses droits conjugaux¹⁴³ ». À la mort impromptue de Fleurissoire, Blafaphas prend lui aussi le deuil : « Quel parent valait un tel ami¹⁴⁴ ? » Quelque temps après, il épouse Arnica, en se substituant définitivement à Fleurissoire : au fond, pour la jeune femme, rien ne change véritablement, car les deux maris occupent la même place dans son cœur. *Les Caves du Vatican*, dernière œuvre de Gide avant la guerre, nous offre un nouvel exemple de « mauvaise amitié » : l'échange et la réciprocité, qui sont à la base de toute affection véritable, sont ici tournés en dérision.

Du rapport faussé de Jérôme et Abel à la confusion entre Fleurissoire et Blafaphas, en passant par l'entraîneur / manipulateur Ménalque, l'écrivain nous fournit différents exemples de duos voués à l'échec. En même temps, à travers l'exemple de Michel dans *L'Immoraliste*, il s'interroge sur les dangers de l'amitié dans sa dimension collective et associative. Or, dans l'univers fictionnel gidien, toutes les relations se trouvent en quelque sorte corrompues ou contaminées : le regard de l'auteur n'épargne aucun sacrifice pour

¹⁴⁰ *Les Caves du Vatican* [1914], *ibid.*, p. 1072.

¹⁴¹ Pierre MASSON, « L'amitié dans *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide », in Marie-Christine BELLOSTA (éd.), *L'Amitié*, *op. cit.*, p. 119.

¹⁴² *Les Caves du Vatican* [1914], *RRI*, p. 1071.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 1073.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 1164.

s'approcher le plus possible de la perfection. Jouir dans l'amitié, est-ce véritablement possible ? La réponse pour Gide est sans aucun doute positive, mais il lui a fallu un long chemin pour y parvenir, un chemin qui mène de ses œuvres d'avant-guerre à son « roman somme ». Seul dans *Les Faux-monnayeurs*, en effet, il met véritablement à l'épreuve le mot du garçon de café du *Prométhée* : « Les personnalités, il n'y a que cela d'intéressant ; et puis les relations entre personnalités¹⁴⁵. » Plus qu'aucun texte précédent, le roman montre le caractère indissociable de la totalité vivante : regarder, analyser le *singulier*, c'est le considérer dans un faisceau de rapports et l'observer en fonction des règles de l'agir en communauté. Si l'amitié est toujours présente dans les textes d'avant-guerre, elle ne fait pas l'objet d'une analyse systématique : de faux liens s'établissent entre les personnages sans que cela n'entraîne l'étude, de la part de l'auteur, de leur comportement, en vue d'une évolution (possible) des dynamiques relationnelles. Le thème de l'amitié gagne en importance dans l'œuvre gidienne au fur et à mesure que la vie sociale intéresse l'écriture littéraire : du solipsisme d'Urien, qui n'a de véritable ami que lui-même, on passe à une exploration à tâtons du monde et de la diversité humaine, avant que le roman ne mette en jeu de façon méthodique les relations qui unissent les individus entre eux. Toute schématique que soit cette courbe, elle n'en dessine pas moins une évolution cohérente, qu'Alain Goulet a fort justement mise en relation avec la métamorphose générique de l'œuvre : traités – récits et soties – roman¹⁴⁶. Jusqu'au *Faux-monnayeurs*, Gide a presque toujours organisé ses fictions autour d'un personnage central dont les relations visaient presque exclusivement à révéler les dangers et les risques de son entreprise (c'est le cas de *L'Immoraliste*). Dans *Les Caves*, l'auteur met en scène un univers densément peuplé, mais chaque personnage n'est qu'une marionnette sans profondeur psychologique. Exception faite pour le solitaire Lafcadio, les fils de la narration sont tenus par le Narrateur, qui s'amuse à déplacer ses pions selon les règles d'un jeu de hasard plutôt rocambolesque. *Les Faux-monnayeurs*, en revanche, se caractérise par le fait que chaque personnage se détermine en fonction d'autrui, et plus largement, en fonction des contraintes que la société lui impose. Une société qu'il cherche, par le biais de l'amitié, non pas à subvertir, mais à *réformer* : si dans ses œuvres d'avant-guerre il ne fait que constater l'échec généralisé des relations humaines, dans le roman, l'auteur postule la nécessité – personnelle et publique – de penser une amitié *nouvelle*. Cette force d'âme, cet effort dans la réalisation de soi caractérisant les personnages

¹⁴⁵ *Le Prométhée mal enchaîné* [1899], *ibid.*, p. 471.

¹⁴⁶ Alain GOULET, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, *op. cit.*, p. 24-71.

des *Faux-monnayeurs*, qui va de pair avec la reconnaissance de l'autre, renvoient au sens le plus profond de ce sentiment et laissent entrevoir une forme de bonheur éthique.

Dans un espace relationnel où le lien amical prime sur le lien familial, la question gidienne par excellence – « en être ou ne pas en être » – perd sa signification. L'expression fait référence à l'épisode de la *Confrérie des Hommes forts* ainsi qu'aux propos exprimés par Bernard au début de son itinéraire : lorsqu'il lit le carnet d'Édouard, où celui-ci avoue son affection profonde pour Olivier, il éprouve « un dépit de ne pas *en être*¹⁴⁷ ». L'essor positif de son histoire – Bernard boucle son itinéraire en gagnant l'affection d'Édouard sans perdre celle d'Olivier – démontre que l'amitié est un sentiment généreux, qui vise à la mise en place d'une société ouverte, compréhensive, bienveillante, en un mot heureuse. Un accord aussi parfait que l'amitié, dans sa forme la plus authentique, permet à l'individu de briser son isolement et de mettre fin à sa séparation du monde en réalisant une unité harmonieuse et complète avec l'autre / les autres. Dans *Les Faux-monnayeurs*, Gide se fait le promoteur d'un type de société fondé sur l'amitié en tant que lien indissoluble d'homme à homme, assurant la cohésion de l'ensemble. Cette unité de base de l'agir social qu'est à ses yeux la paire, se caractérise par le fait d'être, au contraire de la famille, généreuse : autant Olivier se lie à Édouard, autant il se lie à Bernard, et celui-ci à Édouard. Loin d'être exclusive, l'amitié est par nature compréhensive : dans le monde romanesque, l'équilibre général se réalise par la multiplication des rapports d'amitiés liant les hommes entre eux, dont la force apparaît plus forte que toute *contrainte*. Le modèle qu'il préconise se situe ainsi à l'opposé de celui de Strouvillhou : « Il est bon, [...] il est même indispensable de créer des rapports de réciprocité entre les citoyens ; c'est ainsi que se forment les sociétés solides. On se tient, quoi ! Nous tenons les petits, qui tiennent leurs parents, qui nous tiennent. C'est parfait¹⁴⁸. » À la suite d'Aristote, Gide demeure convaincu que pour faire une cité, il faut l'amitié entre les citoyens et non l'asservissement à des principes et des intérêts communs.

Bien sûr, le modèle exposé par Gide renvoie à celui de la cité grecque, où l'amitié apparaissait comme un type d'union exemplaire et où la pédérastie, loin d'être condamnée, agissait comme facteur d'unité du tissu social. Dans les *Faux-monnayeurs*, l'écrivain reprend plusieurs éléments du quatrième dialogue de *Corydon*, qui couronne cette apologie de l'homosexualité en l'examinant du point de vue sociologique. Significativement, cette partie – absente de la première édition (1911) – a été écrite au lendemain de la Grande Guerre, au moment où l'auteur entame le premier cahier du *Journal des Faux-*

¹⁴⁷ *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 259.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 373.

*monnayeurs*¹⁴⁹. Tel qu'il apparaît dans l'édition définitive du texte – publiée en 1924 – le dialogue est centré sur la *réactualisation* du modèle grec dans la société moderne, où la pédérastie n'est pas indice de décadence, mais serait plutôt liée au courage et à la vertu¹⁵⁰. La trajectoire positive de l'itinéraire d'Olivier, qui découvre en Édouard un *ami* véritable, sous-entend le plaidoyer de l'auteur pour une société qui érige en modèle la relation entre un adulte et un jeune adolescent – entre 13 ans (l'édition de 1920 reporte 15 ans) et 22 ans¹⁵¹. La composante pédagogique du rapport est essentielle, dans un sens comme dans l'autre. Lorsque Pauline rend visite à son fils, elle voit en son demi-frère le tuteur idéal : « Je crois que vous pourrez lui faire du bien. Il ne tient qu'à vous¹⁵²... » Effectivement, c'est l'*amitié* d'Édouard qui permet au jeune Olivier de prendre conscience de son être authentique, de sa singularité, et de l'accepter. De son côté, le personnage du romancier, en mal d'inspiration, retrouve sa ferveur créatrice grâce à une communion intellectuelle qui ne s'était encore jamais instaurée dans le roman. Si Gide semble suggérer que parmi les différentes formes d'amitié, l'une apparaît à ses yeux supérieure à l'autre, cela ne doit pas nous amener à considérer le roman comme une simple apologie *pro domo*, destinée à légitimer les désirs de Gide et ceux de la société à laquelle il appartient par ses mœurs. Bien que l'univers des *Faux-monnayeurs* soit très profondément marqué par le quatrième dialogue de *Corydon*, la réflexion de l'auteur sur l'amitié dépasse les contours de sa pratique homosexuelle. L'auteur souhaite en effet plus largement nous fournir l'image d'une société équilibrée, qui permet de concilier l'épanouissement de la partie et la cohésion du tout. Considérons cet extrait de *Philoctète*, où Ulysse s'adresse à Neoptolème : « Et tu conviens que, si l'amitié est une chose très précieuse, la patrie est chose plus précieuse encore¹⁵³ ? » Or, l'ambition de Gide dans son roman serait de faire coïncider amitié et patrie, pour ne plus avoir à choisir entre les deux.

¹⁴⁹ Voir Alain GOULET, *Les Corydon d'André Gide (avec le texte originel du C.R.D.N de 1911)*, Paris, Orizons, 2014, p. 23-27. Pour les différences concernant les différentes éditions du *Corydon* se reporter également à Éric LYSØE, Anna Paola SONCINI (éds), *Corydon d'André Gide*, Bologna, I Libri di Emil, 2014.

¹⁵⁰ *Corydon* [1924], RR2, p. 129.

¹⁵¹ « [Édouard] regarda dormir son ami » (*Les Faux-monnayeurs* [1926], *ibid.*, p. 404). 133 occurrences du mot « ami/e(s) » dans *Les Faux-monnayeurs* ont été repérées, ce qui nous oblige à considérer qu'il y a une véritable *inflation* de cette pièce de monnaie, circulant avec les autres dans les coulisses de l'histoire (à ce propos, voir Stéphan FERRARI, *André Gide. Les Faux-monnayeurs*, Rosny, Bréal, 2001, p. 117-124). Les usages en vigueur à l'époque autorisent, dans une certaine mesure, la confusion avec un autre sentiment, l'amour. Gide profite habilement de la plasticité sémantique du mot, en parvenant à brouiller les repères du lecteur.

¹⁵² *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 410. Voir ce passage de *Corydon* : « Je dis aussi qu'un aîné se rend mieux compte des troubles d'un adolescent, que ne saurait faire une femme, et même experte en l'art d'aimer ; certes, je connais certains enfants trop adonnés à des coutumes solitaires, pour qui j'estime que cette sorte d'attachement serait le plus sûr moyen de guérir. » (*Corydon* [1924], *ibid.*, p. 141-142).

¹⁵³ *Philoctète ou Le Traité des trois morales* [1898], RRI, p. 451.

Pour reprendre les mots de Thésée à la fin de son itinéraire, l'auteur s'efforce de concevoir un monde où « les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres¹⁵⁴ ». Mais pour parvenir à réaliser l'amitié entre citoyens, qui est le fondement même d'une communauté heureuse, il faut que ce principe, à la fois psychologique et politique, reste toujours une source de renouvellement, un *moteur* de croissance. Arrivé à la fin de sa vie, le dernier des bâtards gidiens comprend que Pirithoüs le freine, en l'empêchant d'évoluer dans une nouvelle direction : « Il m'avait, au temps de ma jeunesse, accompagné partout, beaucoup aidé. Mais je compris que la constance d'une amitié nous retient et nous tire en arrière¹⁵⁵. » Bienfaiteur de l'humanité, Thésée atteint la pleine sagesse, mais demeure loin du contentement : l'amitié se caractérise par son mouvement perpétuel ; son dérivatif est l'idée de progrès, *credo* utile et fécond à toute communauté humaine¹⁵⁶. À travers son *Thésée*, l'œuvre d'une vie, Gide nous apprend que l'*amitié parfaite* – en tant que fondement d'une communauté d'esprits libres – demeure (presque) toujours un idéal à atteindre. Étalon indispensable à la constitution d'une société renouvelée, elle se donne comme un horizon d'attente, permettant d'estimer le degré et le défaut de ce qui se présente comme incomplet. « La crainte de passer pour chimérique ne doit pas arrêter l'homme dans ses convictions » – écrit Gide dans *Les Nouvelles nourritures* (1935). Et à la fin de son texte, il exhorte Nathanaël à aller à la rencontre de l'autre, en assumant ainsi ses responsabilités face à la communauté : « Fais ton bonheur d'augmenter celui de tous¹⁵⁷. » S'il a cru pour un temps voir dans le communisme la réalisation d'une *amitié* solidaire entre égaux, où l'harmonie des destins singuliers permet de créer l'unité, Gide revient vite de ses illusions, en constatant que la société russe n'est pas cette grande camaraderie universelle qu'il avait rêvée¹⁵⁸. Comme l'écrira beaucoup plus tard Derrida, l'amitié n'est liée à aucun fondement généalogique, ou filiation, ou « accord » institutionnel : d'une certaine manière, donc, elle est toujours là tout en étant sans cesse à venir¹⁵⁹. Cette tension, profondément inscrite dans la pensée de Gide, nous permet d'envisager l'amitié d'un autre point de vue, qui n'est pas seulement celui des relations entre citoyens. Si elle est opératoire dans la réflexion de

¹⁵⁴ *Thésée* [1946], RR2, p. 1023.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 1018. Gide a tenu à faire de son héros un bâtard, afin d'affirmer, encore une fois, le fait que cette condition représente la possibilité de se fabriquer un avenir à sa guise (« Je soupçonne [...] que le grand Poséïdon m'engendra », *ibid.*, p. 988).

¹⁵⁶ Voir Daniel DUROSAY, « Thésée roi. Essai sur le discours politique dans le *Thésée* de Gide », *BAAG*, n° 106, avril 1995, p. 201-221.

¹⁵⁷ *Les Nouvelles nourritures* [1935], RR2, p. 781 et p. 792.

¹⁵⁸ Le discours qu'il prononce au Congrès international des écrivains pour la défense de la culture peu avant son départ pour l'U.R.S.S. est encore plein de cet espoir (*supra*, p. 185).

¹⁵⁹ Voir Jacques DERRIDA, *Politiques de l'amitié*, suivi de *L'Oreille de Heidegger*, Paris, Galilée, 1994.

l'auteur sur la communauté humaine, en ce qu'elle met en œuvre une liaison de coordination entre les individus, caractérisée par la réciprocité, elle fonctionne également dans le cadre de la communauté européenne, conçue comme un ensemble de pays *singuliers* étroitement unis les uns aux autres. Ainsi, le développement du thème de l'amitié dans *Les Faux-monnayeurs* prend une coloration politique à la fois du point de vue national – Gide propose un modèle de société à rebours de Barrès et de Maurras –, et international, car sa réflexion sur les relations interpersonnelles entre en résonance avec sa pensée de l'Europe, un sujet qui l'occupe profondément à l'époque de la rédaction du roman. S'il est vrai qu'il y a un vide entre le plan des relations entre individus et le plan de la « cité », *Les Faux-monnayeurs* autorise une mise en rapport de ces deux niveaux. Et puisque pour Gide – ainsi que le souligne Pascal Dethurens – questionner l'homme signifie questionner l'Europe¹⁶⁰, il nous semble possible de comprendre le terme « cité » à la fois comme synonyme de collectivité locale (nationale) que de collectivité internationale. Si Pierre Masson a bien mis en lumière la portée politique du thème de l'amitié dans le roman¹⁶¹, il s'agira ici de franchir un cap supplémentaire dans l'analyse, afin d'en étudier la dimension *européenne*.

De notre analyse des *Faux-monnayeurs*, nous retirons l'impression que Gide nous instruit sur les relations humaines en dessinant plusieurs itinéraires, qui révèlent aux personnages quelque chose d'eux-mêmes et qui leur permettent d'établir des rapports mieux fondés. Si les personnages n'apprennent pas directement de leurs prédécesseurs – au début du texte, Bernard a beaucoup de points en commun avec Lafcadio –, ils font amende honorable et évitent de « [s'entêter] dans le pire¹⁶² ». Idéalement, pour l'auteur, l'amitié se configure donc comme un parcours avec plusieurs étapes : connaissance de soi et de ses limites ; ouverture (don de soi, prise en compte de l'autre) ; réaffirmation de soi, qui reste aux yeux de cet individualiste, le but suprême de l'homme. Le premier passage – celui du « Je » à « AUTRUI » – implique la rencontre, le contact avec un être différent. « L'amour peut être aveugle ; l'amitié point¹⁶³ », écrit Gide dans son *Journal* en 1928. Si chaque vis-à-vis se charge d'émotions profondes – Olivier ne peut pas regarder Bernard dans les yeux et souffre d'une sorte de paralysie lorsqu'il rencontre son oncle à la gare¹⁶⁴ – l'attirance réciproque demeure pour l'auteur quelque chose d'extrêmement rationnel. Pour construire

¹⁶⁰ Pascal DETHURENS, « Gide et la question européenne », art. cit., p. 123.

¹⁶¹ Pierre MASSON, « L'amitié dans *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide », in Marie-Christine BELLOSTA (éd.), *L'Amitié*, op. cit., p. 166-168.

¹⁶² *L'Immoraliste* [1902], *RR1*, p. 686.

¹⁶³ *J2*, 22 juillet 1928, p. 86.

¹⁶⁴ *Les Faux-monnayeurs* [1926], p. 178 et p. 229-231.

des rapports sincères et authentiques, il faut savoir rechercher la compagnie d'êtres qui nous sont *complémentaires*, ce qui se fait avec lucidité. Or, les dynamiques propres aux personnages des *Faux-monnayeurs* sont également à l'œuvre lorsqu'il s'agit de rapports entre états nationaux. Si dans l'univers romanesque, il y a des affinités électives, qu'il faut savoir découvrir et cultiver dans le temps, de même, en Europe, chaque pays se tourne vers son voisin avec le but de construire une relation durable, fondée sur une diversité harmonieuse. Après la dure épreuve de la guerre – la plus effroyable des *inimitiés* collectives – le regard de Gide pointe en priorité vers les voisins d'Outre-Rhin. Considérons ces deux extraits de « Réflexions sur l'Allemagne » :

En littérature, leur impuissance à créer des figures est remarquable. [...] Le peuple d'alentour ne leur présente pas de figures ; en présenterait-il, eux ne sauraient point le dessiner ; ils ne savent pas dessiner eux-mêmes ; et plus absolument ils ne savent pas dessiner. [...] Le grand instrument de culture, c'est le dessin, non la musique.

Il me paraît que rien n'est plus français, moins allemand, que ce que j'appellerai : l'esprit de discrimination. N'étant jamais particulier lui-même, l'Allemand ne sent la particularité d'aucun être ni d'aucune chose ; il n'a jamais su dessiner. La France est la grande école de dessin de l'Europe et du monde entier¹⁶⁵.

Gide reprend ici une distinction esquissée dans ses *Feuillets* de 1918, où il oppose « le colossal » et « l'individuel » : d'un côté, l'« uniformité » germanique, son absence de contours ; de l'autre, la finesse de l'esprit français, d'ascendance classique¹⁶⁶. C'est à maintes reprises qu'il revient sur cette idée, notamment dans son *Chopin* (1931) – « Il est admis, reconnu, que le peuple allemand, si peu artiste, si épais, est un peuple musicien¹⁶⁷ » – et dans son « Projet de conférence pour Berlin » (1928) :

Je suis individualiste. J'estime que c'est par nos particularités que chacun des êtres et que chacun des peuples peut servir l'intérêt général. J'ai toujours estimé que c'était ce qui différait le plus de nous qui pouvait le mieux nous instruire. Les Français sont des dessinateurs, les Allemands des musiciens : nous ne sommes pas semblables, nous sommes complémentaires¹⁶⁸.

C'est Gide lui-même qui pose sur un niveau d'équivalence les « êtres » et les « peuples » (voire les pays). Terre de dessinateurs, autant que de « stylistes » et d'« artisans¹⁶⁹ », la

¹⁶⁵ André GIDE, « Réflexions sur l'Allemagne » [1919], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 14-15 et p. 20-21.

¹⁶⁶ *Jl*, *Feuillets* 1918, p. 1094.

¹⁶⁷ André GIDE, *Notes sur Chopin* [1931], *op. cit.*, p. 114.

¹⁶⁸ « Projet de conférence pour Berlin » [1928], *EC*, p. 659.

¹⁶⁹ André GIDE, *Notes sur Chopin* [1931], *op. cit.*, p. 115.

France enseigne à son voisin l'importance de l'ordre et de la cohésion, tandis qu'elle apprend de l'Allemagne les vertus de la croissance dans l'ignorance des contours : « Elle est de la famille des ficus et comparable au banyan sans tronc principal, sans définition, sans axe, mais dont la moindre ramille (et même détachée du tronc) pousse au plus vite, [...] et vit, croît, prospère, s'élargit et devient à son tour forêt¹⁷⁰. » L'ami donne à l'autre ce que l'autre n'a pas, en même temps qu'il en respecte la liberté et conserve la sienne propre. La réciprocité est essentielle : « Les Allemands ont tout à prendre de nous. Nous avons tout à apprendre d'eux¹⁷¹. » Afin de maintenir l'équilibre essentiel au bon fonctionnement de ce rapport, les principes à respecter sont les mêmes que dans les relations humaines : il faut se rendre disponible sans se perdre, savoir influencer sans contraindre – l'influence est positive seulement si elle joue le rôle d'accoucheuse –, aimer sans imiter. Quelques exemples tirés du *Journal* de Gide, ainsi que de ses textes critiques, pourront éclairer la manière dont ces trois principes règlent les relations internationales.

Comme nous avons eu l'occasion de le souligner, l'auteur s'oppose à la clôture des frontières entre les pays et se fait ainsi le promoteur du dialogue interculturel. De son point de vue, tout contact n'est bénéfique qu'à condition de se dérouler dans le respect des identités nationales existantes :

À ne contempler que sa propre image, l'image de son passé, la France court un mortel danger. [...] J'ai souvent exprimé ma pensée au sujet du protectionnisme intellectuel. Je crois qu'il présente un grave danger ; mais j'estime que toute prétention à la dénationalisation de l'intelligence en présente un non moins grand¹⁷².

Gide reprend le mythe de Narcisse – comme dans ses fictions – afin de critiquer l'attitude contemplative (jugée pétrifiante et rétrograde) inscrite dans les doctrines de Barrès et de Maurras : l'isolement fige le pays dans l'admiration stérile de son passé, en empêchant toute forme de progrès. L'excès d'amour-propre – qui pourrait être assimilé aux « nationalismes haineux » que l'auteur dénonce en 1936 – conduit « fatalement, nécessairement¹⁷³ » à la guerre. C'est pourquoi il affirme à plusieurs reprises l'importance de l'ouverture à « AUTRUI », inscrite en lettres capitales dans *Les Nourritures* : la France se découvre en découvrant son voisin et affirme ainsi son irréductible singularité. Dans « L'Avenir de l'Europe », il énonce une vérité valable à la fois pour les individus et pour les pays au sein

¹⁷⁰ André GIDE, « Réflexions sur l'Allemagne » [1919], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 16.

¹⁷¹ *JJ*, 18 décembre 1917, p. 1052.

¹⁷² « Dostoïevski » [1923], *EC*, p. 651.

¹⁷³ « Discours prononcé sur la place Rouge à Moscou pour les funérailles de Maxime Gorki » [1936], *SV*, p. 788.

du Vieux Continent : « On ne peut bien juger que sans quelque recul ; et c'est aussi là ce qui fait qu'il faut se renoncer pour se connaître¹⁷⁴. ». Le rapprochement des êtres, ainsi que des pays, ne signifie pas l'effacement de l'un en l'autre, ou encore pire l'affirmation de l'un aux dépens de l'autre : « L'Allemagne pouvait bien avaler la France ; elle n'aurait pas pu la digérer¹⁷⁵. » Bien que cette notation occupe une place particulière dans l'ensemble diaristique – il s'agit d'une réflexion de 1938 concernant 1914 –, il y est davantage question d'une culture que d'un territoire : la reconnaissance dans l'autre de qualités qui lui sont spécifiques ne doit mener ni à l'affrontement ni à la soumission. L'influence ne crée rien, elle sollicite : l'exercer ne signifie pas *absorber* l'autre pour le modeler à sa ressemblance. Considérons cet autre passage du *Journal*, tout aussi marqué que le précédent par les événements en cours :

J'admire autant que [Ragu] les qualités et les vertus de l'Allemagne, de qui (je l'ai souvent écrit) nous aurions beaucoup à apprendre ; mais [je crois également] que la France [peut se sauver toute seule]. Ce qui me démoralise, au contraire, c'est la confiance béate, stupide, religieuse, aveuglée, dont on cherche aujourd'hui à infatuer notre jeunesse¹⁷⁶.

Aimer son voisin, l'estimer pour ses qualités, ne veut pas dire l'imiter. Bien que promoteur d'une éthique de la sympathie, Gide affirme toujours l'exigence de la distance : « Pour les nations comme pour les individus, le déshonneur ne vient que de ne point rester fidèle à soi-même¹⁷⁷ ». Indépendamment du contexte – amical ou politique – ce n'est pas à autrui qu'il incombe de révéler l'identité d'un individu. S'éprendre au risque de se perdre, admirer au point de se dépersonnaliser / dénationaliser, tel est le danger que Gide envisage avec appréhension. La seule leçon qu'Édouard donne à Bernard est bien celle-là : « Trouver [une] règle en soi-même ; [...] avoir pour but le développement de soi¹⁷⁸. » L'élan vers autrui – homme ou pays – est toujours suivi par un mouvement de ressaisissement, car cette force centrifuge qu'est l'amitié doit conduire, en dernière instance, à une réaffirmation du moi, métamorphosé, mais non dénaturé, par les rencontres. L'exemple de Bernard, nous l'avons vu, est emblématique en ce sens. Ce qui est intéressant, c'est que son itinéraire est comparable à celui de la France : de même que celle-ci apprend au contact de l'Allemagne

¹⁷⁴ André GIDE, « L'Avenir de l'Europe » [1923], in *Incidences* [1924], *op. cit.*, p. 26.

¹⁷⁵ *J2*, 19 septembre 1938, p. 622.

¹⁷⁶ *Ibid.*, 6 avril 1943, p. 935.

¹⁷⁷ *J2*, Feuilletts retrouvés 1941, p. 795.

¹⁷⁸ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 435.

à mettre en œuvre ses « plus beaux dons¹⁷⁹ », le jeune bâtard découvre au terme de son parcours des qualités restées en sourdine. *Viceversa*, l'Allemagne « a besoin [du levain français] pour faire lever sa pâte épaisse¹⁸⁰ », ainsi qu'Olivier a besoin de l'influence (positive) de son ami pour apprendre à apprécier sa valeur et à la cultiver. Cet aspect de la réflexion de Gide est particulièrement intéressant, car il permet de comprendre le pouvoir révélateur et pédagogique inscrit dans l'amitié, en tant que principe fondateur de l'agir humain et de l'agir *européen*.

Le point de vue de l'auteur au sujet de l'*amitié* franco-allemande ne varie pas beaucoup au fil du temps, en résistant tant bien que mal à l'épreuve de deux guerres mondiales et à la montée des totalitarismes. Lors de son discours pour l'inauguration de la Maison Goethe à Francfort, il insiste sur la solidarité entre les différentes cultures d'Europe – allemande et française en particulier – continent qu'il compare à un navire à la dérive, où « chacun des membres de l'équipage ne [permet] la suprématie d'aucun d'entre eux¹⁸¹ ». La compréhension mutuelle est essentielle, ainsi que la communauté des sentiments et des vues, comme si la crise de l'Europe – divisée entre vainqueurs et vaincus – pouvait être résolue à travers le dialogue entre les différents pays, assis entre amis à la table des négociations. Si l'unité fondamentale de l'amitié politique est la paire, tant pour les pays que pour les individus, celle-ci constitue le ressort d'un réseau relationnel beaucoup plus complexe : chaque ami est un point de départ vers d'autres rapports, car le but – personnel et politique – demeure celui de multiplier les échanges et les rencontres, afin de composer une communauté d'esprits variés. Pour Gide, l'idée est qu'il faut se tenir « au carrefour » d'un grand nombre d'individus / pays – diversement complémentaires – pour avoir la possibilité d'envisager tout problème, toute difficulté, sous des angles insoupçonnés. Considérons ce passage de *Si le grain ne meurt*, où l'auteur revient sur ses débuts littéraires :

Il me semblait que je les [mes amis] comprenais tous à la fois, et que du carrefour où je me tenais, mon regard plongeait à travers eux, circulairement, vers les perspectives diverses que me découvraient leurs propos.

Et je ne dirais là rien que de banal – car chaque esprit se fait centre, et c'est autour de soi qu'on croit que le monde s'ordonne – si, de chacun de ces amis, je ne me fusse flatté de devenir l'ami le meilleur. [...]

Cette sorte de foi que j'avais en ma prédestination poétique me faisait accueillir tout, voir tout venir à ma rencontre [...], afin de m'assister, de m'obtenir, de me parfaire¹⁸².

¹⁷⁹ André GIDE, « Réflexions sur l'Allemagne » [1919], *ibid.*, p. 18.

¹⁸⁰ *Ibid.*

¹⁸¹ Bernd KORTLÄNDER, « André Gide dans l'Allemagne d'après-guerre », *BAAAG*, n° 112, octobre 1996, p. 355.

¹⁸² *Si le grain ne meurt* [1924], *SV*, p. 251-252.

L'enjeu du passage est double : non seulement les amis permettent de distinguer l'*autre face* d'une idée, mais ils aident à développer les différentes *faces* de sa personnalité. Tout en demeurant profondément fidèle à lui-même, l'individu change en fonction d'autrui, en développant toutes les possibilités inscrites en lui. Le pouvoir éducatif que Gide prête à l'amitié – pouvoir qui sous-tend *Les Faux-monnayeurs* à travers l'histoire d'Olivier et Édouard entre autres – permet de mettre encore une fois en relation le plan personnel et le plan politique. En tant que Français, Gide est naturellement porté à considérer que son pays se trouve au cœur du Vieux Continent. Comme nous l'avons souligné, pour décrire l'amitié franco-allemande – unité fondatrice de son Europe de l'esprit – l'écrivain recourt à des qualificatifs différents : d'un côté, des dessinateurs, de l'autre, des musiciens, destinés à s'entendre en raison de leur diversité même. Lorsqu'à la fin de sa vie, Gide se rend pour la dernière fois en Italie, à Naples, il s'interroge sur les liens entre la France et ce pays dont il a très tôt découvert la beauté. Après les événements tragiques de la Seconde Guerre mondiale, il s'agit pour l'auteur d'insister sur l'importance d'un héritage commun. La France et l'Italie sont appelées à faire face à cette crise nouvelle de l'esprit européen, meurtri par quatre ans de combats violents et inhumains :

Aujourd'hui, nous devons comprendre que notre culture même, cet héritage commun, ce trésor indivis qui nous est transmis mais que nous devons conquérir à neuf, sans cesse, et préserver, que cette couronne (pour reprendre les mots de l'Apocalypse) est en grand péril et menacée de toutes parts. Pour vous, Italiens, comme pour nous, Français, j'estime que le véritable ennemi, c'est ce qui nous divise ; ce qui cherche ne doit pas parvenir à nous opposer¹⁸³.

Ce n'est pas le même discours que Gide fait sur l'Allemagne après la Grande Guerre : le « trésor » auquel il fait référence est la strate la plus profonde de la culture européenne, l'élément gréco-latin, que ces deux pays méditerranéens partagent. Quelques lignes après, il fait référence à Virgile à travers la citation d'un passage célèbre de *L'Énéide* : « *Cessi et sublato montes genitore petivi*¹⁸⁴ ». L'histoire du héros troyen est celle de la fondation d'un monde nouveau, certes, mais une fondation qui s'alimente d'un héritage assumé. « Ce que

¹⁸³ « À Naples » [1950], *ibid.*, p. 983.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 982 : « Je m'en allai et, ayant pris mon père sur les épaules, je gagnai les montagnes » (c'est nous qui traduisons). Gide avait déjà cité ce vers dans son *Journal*, en le chargeant d'une signification symbolique : « “Je m'acheminai ; et, assumant toute la charge de mon patrimoine, je m'efforçais vers les hauteurs.” N'est-ce pas cela même que se propose l'U.N.E.S.C.O. ? » (*J2*, 7 décembre 1946, p. 1035). Voir également le texte de la conférence qu'il donna au Somerville College d'Oxford en 1947 à l'occasion de la réception du doctorat *honoris causa* (« À Oxford », in « Hommage à André Gide », *La Nouvelle Revue française*, « Numéros spéciaux », novembre 1951, p. 41-49).

tu as hérité de tes pères, acquiers-le, pour en prendre possession¹⁸⁵ », disait Goethe. La culture ne doit pas être un fardeau à porter, tout au contraire, elle représente la nourriture permettant à l'Europe de surmonter – une deuxième fois après 1918 – l'état de précarité qu'elle traverse. À côté de la tradition latine, Gide fait également référence aux auteurs de la Renaissance italienne, incarnation d'un idéal classique dont la France moderne se veut la continuatrice : Raphaël et Michel-Ange pour l'art, l'Arioste et le Tasse pour les Lettres. La richesse extraordinaire de cette terre – qui a inscrit dans son paysage même sa longue histoire – conduit Gide à définir les Italiens comme « un peuple de bâtisseurs ». « N'est-ce pas là » – écrit-il – « ce qui surprend d'abord le voyageur lorsqu'il se rend de France en Italie : l'aspect monumental de ses constructions. Vous n'êtes avarés ni du temps qu'il faut pour construire, ni de l'espace, ni du travail d'homme, ni de la matière¹⁸⁶. » Si l'Italie « bâtit », que peut faire alors la France ? Telle est la question à laquelle Gide essaie de répondre, à la recherche d'une action *complémentaire* :

Car enfin c'est en Français que je m'adresse à vous, et je reste Français alors même que je vous admire et, après avoir magnifié le rôle de l'Italie dans l'histoire de notre culture occidentale, je me demande (oh ! sans inquiétude) quel rôle je réserve à la France, qui rende, à son tour, indispensable sa présence dans le concert européen. [...] [Le] rôle de démolisseurs¹⁸⁷.

Autant les Italiens se caractérisent par leur persévérance dans la construction, autant les Français sont par nature impatients, à l'« esprit un peu coureur¹⁸⁸ ». Mais ce qui peut paraître un défaut est ici un atout : l'esprit français est « plus dégagé », « plus alerte¹⁸⁹ » que l'esprit italien, ce qui le rend naturellement disposé à la critique. Le terme *démolir* a ici une signification positive, au contraire de celle qu'il avait dans *Les Faux-monnayeurs*. Le verbe était en effet employé par Strouvillou lors de sa conversation avec Passavant : « Qu'on propose de démolir, et l'on trouvera toujours des bras. Voulez-vous que nous fondions une école qui n'aura d'autre but que de tout jeter bas¹⁹⁰ ? » Cette « école » n'est pas l'École française, pour laquelle il ne s'agit pas tant de tout réduire en poussière que de remettre en question, d'examiner, en conformité avec la tradition cartésienne. Les pays, autant que les individus, courent à leur perte s'ils ne savent soumettre à une critique lucide toute vérité

¹⁸⁵ « Was du ererbt von deinen Vätern hast, erwirb es, um es zu besitzen » (GOETHE, *Faust*, I, « Nacht » v. 682-683).

¹⁸⁶ « À Naples » [1950], *SV*, p. 986-988.

¹⁸⁷ *Ibid.*

¹⁸⁸ « Stéphane Mallarmé » [1898], *EC*, p. 831.

¹⁸⁹ « Projet de conférence pour Berlin » [1928], *ibid.*, p. 661.

¹⁹⁰ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 420.

donnée pour acquise. Ces considérations prennent un sens particulier dans le climat d'après-guerre : Gide dénonce les désastres auxquels l'adhésion idéologique aveugle a conduit dans les années 39-45, faisant aussi (indirectement) allusion à son enthousiasme pour le communiste¹⁹¹. C'est à la critique en tant que « qualité » et « vertu civique¹⁹² » qu'il fait appel en 1940 et c'est à celle-ci qu'il fait encore référence une fois la paix venue : « Esprit d'insoumission, de révolte ; ou même d'abord et simplement : esprit d'examen...¹⁹³. » Cet esprit critique est fort prisé dans *Les Faux-monnayeurs*, prouvant qu'il s'agit bien d'un caractère essentiel de l'identité française que les événements ont rendu encore plus estimable et digne. L'épisode de la dissertation de français, dont il est longuement question au chapitre V de la troisième partie, marque un tournant véritable dans l'itinéraire de Bernard. Le jeune bâtard, candidat à l'examen, et Olivier, déjà diplômé, se retrouvent dans la cour de la Sorbonne : l'un après l'autre, ils proposent deux développements différents du sujet de la composition¹⁹⁴. Si le jeune Molinier se laisse entraîner à prononcer des propos qu'il tient de Passavant, Bernard glisse du littéraire au politique avec une certaine aisance et pour défendre les intérêts de sa patrie, il accuse son interlocuteur : « Avec de pareilles idées, on empoisonne la France¹⁹⁵. » Le héros des *Faux-monnayeurs* semble préoccupé de préserver et de valoriser les spécificités de sa patrie, son « esprit d'examen, de logique, d'amour et de pénétration patiente¹⁹⁶ ». Finalement, pour Gide, le rôle de la France dans l'échiquier européen serait aussi de maintenir « une saine critique, à la fois créatrice, animatrice et protectrice¹⁹⁷ » – celle-ci étant le complément parfait de l'enthousiasme fécond qui caractérise l'Italie. Aussi, car nous avons vu que ses responsabilités varient en fonction de ses amitiés.

La France est un « peuple de dessinateurs », tandis que l'Allemagne est un « peuple de musiciens » ; si l'Italie est un « peuple de bâtisseurs », alors la France, par rapport à la péninsule, se présente comme un peuple de « démolisseurs ». Tel est le système de rapports pensé par Gide, qui fait de l'amitié un principe politique au pouvoir fédérateur. Sa manière de concevoir les rapports entre les pays reflète parfaitement sa vision de l'Europe, qui est celle d'un *patriote internationaliste* : s'il multiplie les références à la complexité des rapports

¹⁹¹ « Les périls qui menacent notre culture, inutile que je les précise. Vous les connaissez aussi bien que moi. Pourtant j'en parle en particulière connaissance de cause, car moi aussi, par enthousiasme irréfléchi et, osons le dire : par naïveté, je me suis durant un assez long temps laissé séduire. » (« À Naples » [1950], *SV*, p. 988).

¹⁹² « Réponse à une enquête (octobre 1940) » [1940], *EC*, p. 308.

¹⁹³ *J2*, [janvier 1946], p. 1017.

¹⁹⁴ *Les Faux-monnayeurs* [1926], *RR2*, p. 367-370.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 369.

¹⁹⁶ *Ibid.*

¹⁹⁷ *Ainsi soit-il ou Les Jeux sont faits* [1951], *SV*, p. 1048.

qui rattachent la France à l'Allemagne, et la France à l'Italie, aucune mention n'est faite à la nature du lien unissant ces deux pays l'un à l'autre. L'amitié se configure ainsi comme un sentiment actif, en évolution continue : suite à la transformation que chaque pays subit au contact de l'autre, l'équilibre européen est par nature oscillant et mouvant. C'est cela qui fait aux yeux de Gide la richesse du Vieux Continent, dont la prospérité dérive de la multiplication des échanges entre espaces différents mais harmonieusement complémentaires. Dans le langage courant, un pays est considéré comme « ami » si l'on entretient avec lui de bonnes relations diplomatiques. Or, pour l'écrivain, le discours est beaucoup plus complexe, car nous avons vu que les mécanismes qui caractérisent les rapports entre esprits nationaux possède toute la richesse qui caractérise les rapports entre les individus. C'est peut-être pour conserver à son discours sa profondeur qu'il évite d'employer le terme « ami » pour désigner un territoire autre que la France. Si à la date du 5 septembre 1940, il a pu écrire que « composer avec l'*ennemi* d'hier, ce n'est pas lâcheté, c'est sagesse¹⁹⁸ », il n'a jamais ouvertement plaidé en faveur de l'« ami » allemand. Plus que de *dire* l'amitié, Gide se soucie d'expliquer ce qu'elle devrait être. Dans cette perspective, nous remarquons qu'à l'origine de tout rapport international, ainsi que de tout rapport humain, la complémentarité joue un rôle essentiel. Plus que le fruit d'un élan, l'attrait envers ce qui est différent s'affirme comme une exigence, le but ultime étant de construire un ensemble – tant national qu'europpéen – où se réalise « l'équilibre dans la diversité¹⁹⁹ ». Si Gide admet qu'« un écrivain n'a certes pas compétence pour fixer les conditions précises d'un accord politique », force est de constater qu'après la catastrophe de la Grande Guerre, « il n'est pas [...] de plus funeste erreur, pour les *peuples* et pour les *individus*, que de croire que l'on puisse se passer les uns des autres²⁰⁰ ».

¹⁹⁸ *J2*, 7 septembre 1942, p. 729.

¹⁹⁹ *Ibid.*, 13 février 1943, p. 902.

²⁰⁰ *J1*, Feuillet 1918, p. 1094 (c'est nous qui soulignons).

Conclusion

« *Et nunc...*

C'est dans l'éternité que dès à présent il faut vivre.
Et c'est dès à présent qu'il faut vivre dans l'éternité »

(*Numquid et tu... ?*, *Jl*, 18 avril 1916, p. 990)

« Sans résolution ni défi, son âme entière glissait outre,
et l'événement ne parvenait à le saisir
non plus que Jason à captiver Protée.

(*Jl*, Août 1917, p. 1036)

Au terme de cette analyse et à la lumière des dernières considérations, nous souhaiterions tirer les conclusions de notre travail et, ce faisant, revenir à notre point de départ sur la question du rapport de Gide au présent historique et collectif, où la Grande Guerre est censée représenter un moment charnière, marquant le début d'une réflexion sur le présent et le futur de l'Europe.

Dans la première partie de notre thèse, nous avons étudié la façon dont l'auteur vit et écrit l'Histoire de son temps, à travers l'étude, en période de trouble, des mécanismes à l'œuvre dans le *Journal*. Si la Grande Guerre, en tant qu'événement, demeure un « accident » qui n'engage pas les profondeurs de l'intime, Gide considère avec préoccupation et intérêt le conflit en cours, à la recherche de ce qui est en germe pour le futur. L'exploration des différentes postures du « Je » nous a amenée à identifier trois moments : le constat passif de l'inévitable, lorsque l'emprise de l'Histoire est si forte qu'elle écrase la parole journalière ; l'affirmation d'une résistance, seul rempart contre le danger d'une voix collective fausse et mensongère ; la volonté de *passer outre*, qui conduit à l'émergence – au cœur même du conflit – d'une pensée authentiquement (au sens gidien du terme) européenne. Ce passage de l'actualité factuelle à l'avenir idéal, visible dans l'écriture de soi ainsi que dans d'autres textes – *Solidarité* (1935) en particulier –, permet à l'auteur d'être parfaitement présent en son temps tout en échappant à son emprise. Dans son *Journal*, il écrit : « Je ne veux pas être de mon époque ; je cherche à déborder mon époque¹. » Avec

¹ *Jl*, 18 avril 1918, p. 1063.

l'expérience de la Grande Guerre, l'objectif est tout à fait atteint. En poursuivant chronologiquement la réflexion menée dans la première, la deuxième partie de notre thèse s'est attachée à explorer la manière dont Gide pense et construit l'Europe à travers le dialogue avec ses contemporains et par ses voyages (réels ou imaginaires). Autant l'auteur constate la crise dans laquelle le Vieux Continent sombre douloureusement, à l'image d'un corps malade, autant il affirme sa certaine régénération. La métaphore du « concert », qui sert à Gide pour décrire l'idéal d'une Europe unie dans la diversité, est récurrente dans son œuvre, ce qui nous a permis, d'une part, de saisir la manière dont sa réflexion sur le futur du continent s'enracine dans le débat sur l'identité française du début du siècle, d'autre part, d'étudier la façon dont elle entre en résonance avec sa conception de l'individu dans ses rapports à la communauté. Ceci a fait l'objet de notre troisième partie, où à travers l'analyse de ses œuvres fictionnelles, nous avons étudié – l'hécatombe de 14-18 en position centrale – les *continuités* et les *variations* de la réflexion gidienne en matière d'Europe.

Compte tenu de ce parcours, nous voudrions insister ici d'abord sur le fait que l'Europe n'est pas une simple « réaction » à l'armistice de 1918. Il s'agit en effet d'une idée qui fait son apparition, encore timide, au cours de la Grande Guerre, au moment où Gide – en tant que représentant éminent de toute une génération de gens de Lettres – mesure l'écart entre ce que nous (peuples européens) « sommes » et ce que nous « pouvons ». La mise en évidence de cet aspect chronologique est essentielle pour comprendre en quoi notre travail apporte une perspective inédite sur les études gidiennes. « Jusqu'à son terme, » – écrit Frank Lestringant – « la guerre le rapproche de l'extrême-droite nationaliste et belliciste. Il aura hâte, la paix revenue, de clarifier sa position et de retrouver le chemin de l'Allemagne². » Or, notre analyse du *Journal* de la période 14-18 rectifie, plus qu'elle ne contredit, cette vision des choses. La fin de la guerre accélère un processus en cours, visible à travers l'écriture diaristique, *en avance* sur le temps historico-biographique, ou plutôt, *outré* celui-ci. D'une certaine manière, dès qu'il est avec Maurras, Gide est déjà ailleurs, sur cette voie qui le conduit à être, au cœur des années vingt et trente, ce « Grand Européen » dont parle Klaus Mann. *À partir de la guerre*, son parcours idéologique et littéraire s'oriente donc dans une nouvelle direction, qui l'amène à intégrer la grande famille des « prophètes et témoins de l'Europe³ ». Quoique son implication dans le débat littéraire et intellectuel de l'époque

² Frank LESTRINGANT, « André Gide et la grande guerre », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, art. cit., p. 466.

³ Nous reprenons le titre de l'ouvrage de Georges BONNEVILLE, *Prophètes et témoins de l'Europe. Essai sur l'idée d'Europe dans la littérature française de 1914 à nos jours*, Leyde, A.W. Sythoff, 1961.

ne fasse pas de doute, il faut souligner que l'écrivain essaie de fuir toute action collective de peur de se voir affublé d'une étiquette qui l'empêcherait d'évoluer librement. *Européen*, certes, mais avec prudence. C'est cette tendance de son esprit qui le pousse, dans le *Journal*, à tordre un peu les faits pour organiser un effet de contraste entre vie personnelle et vie sociale. Non seulement il affecte à plusieurs reprises son ignorance de la « chose » européenne, mais il se plaît à mettre en relief sa maladresse et sa difficulté, en public, à dire ce qu'il faut. Ainsi, il lui est extrêmement difficile de reconnaître les visages, comme l'atteste ce passage du *Journal* à propos du Congrès international des écrivains pour la défense de la culture (1935). De manière significative, il s'agit du seul souvenir de ces journées, où le débat tourne autour d'une Europe menacée par le spectre d'une nouvelle guerre :

À ce Congrès des Écrivains, tant de délégués de tant de pays encore voudraient parler, devraient parler. Mais que faire, devant l'éloquence de certains orateurs, qui s'étale ?... Et pour réclamer précisément, revendiquer, le droit de parole de chacun. La surabondance oratoire des uns réduit les autres au silence. Je songe en particulier à cette représentante de la Grèce, qu'on me signale. [...] Elle a fait, me dit-on, le long voyage en quatrième classe, voyage pénible, péniblement payé par un groupe d'ouvriers, ses camarades... C'est elle sans doute que je vois là, sur l'estrade, au second rang, en péplum géant couleur safran, tout isolée. Aussitôt, je m'approche d'elle et, chargeant ma voix de toute la sympathie que je peux :

« – Il est heureux, camarade, que la Grèce, ici soit, représentée.

« Alors elle, tournant vers moi son beau visage, à demi-voix :

« – Moi, c'est l'Inde.

« De sorte que l'infortunée représentante de la Grèce n'aura même pas eu ma phrase de consolation⁴.

Soucieux avant tout de créer une œuvre destinée à durer, l'auteur se refusera toujours à pactiser avec les organes officiels de la réconciliation européenne, comme l'Institut de Coopération intellectuelle de la Société des Nations, qui n'est pas pour lui un lieu d'esprit – comme Colpach ou Pontigny – mais un lieu de commerce. Un peu paradoxalement, Gide est donc un écrivain qui veut être reconnu de ses pairs, et de son public, comme un « acteur » de l'Europe intellectuelle, mais qui s'oppose à tout système chargé en principe d'officialiser ce statut.

C'est en ce sens que nous pouvons affirmer que l'Europe prépare l'expérience africaine et l'expérience soviétique, celle-ci étant l'ultime (et extrême) fuite en avant de son engagement. C'est son « esprit européen », qui émerge dans les années 14-18 et gagne du

⁴ *J2*, 31 mai 1935, p. 495-496. Quelques jours avant l'ouverture des travaux, dans une lettre à Roger Martin du Gard, Gide écrit : « Il va falloir y aller d'un discours... Si quelque bel accident pouvait m'enlever à propos ! » (*Correspondance Gide-Martin du Gard*, t. II, 5 mai 1935, p. 29).

terrain après la fin des hostilités – suite à une prise de conscience politico-idéologique jusqu’alors inédite –, qui le pousse à franchir les frontières du Congo et du Tchad, ainsi que celles de la Russie stalinienne. Loin de vouloir ici retracer la chronologie gidienne, en sous-estimant la portée bouleversante de l’année 1925, nous souhaitons insister sur l’importance de la Grande Guerre comme foyer où s’élaborent les prémisses de sa *mobilisation* européenne, qui porte déjà en elle les contradictions caractérisant les étapes successives de son parcours. Reprenons ces considérations d’Éric Marty :

Si d’une certaine manière le voyage de 1925 en Afrique casse le *Journal* en deux, c’est moins parce qu’il marquerait la rencontre de Gide et de l’histoire que parce qu’il signe dans son œuvre la rencontre de l’*histoire* et de l’*idéologie*. [...] Avant ce premier séjour en Afrique, Gide n’est nullement hors de l’histoire, mais celle-ci apparaît dans le *Journal*, encore épargnée par le discours idéologique⁵.

Faut-il véritablement attendre 1925 pour assister, chez Gide, à une manière nouvelle d’appréhender l’Histoire ? Si l’Europe n’est pas une « idéologie », en tant qu’idée, ou encore mieux, en tant qu’idéal, n’est-elle pas déjà porteuse d’une transformation fondamentale, susceptible non pas de « casser » le *Journal* en deux, mais au moins d’en marquer profondément l’avancement ? Il s’agit là de questions auxquelles nous serions tentée de répondre affirmativement, au vu de l’analyse élaborée dans ce travail. Bien qu’il agisse en coulisse, en dehors des pétitions, des manifestes et des comités des revues à vocation européenne – une attitude qu’Ernst Robert Curtius lui reproche ouvertement –, Gide s’est véritablement *engagé* en faveur du Vieux Continent. Plus profondément, il a animé, à travers ses voyages et la variété de ses relations, un vaste réseau à géométrie variable, qui rend compte de l’hétérogénéité des approches possibles de l’*actualité* européenne. Cela nous amène à mettre en avant une spécificité de notre recherche, à savoir celle de montrer en action une circulation d’idées vive et sans frontières. Interroger l’Europe chez Gide signifie en même temps donner voix à un « concert » d’écrivains et intellectuels qui au cours des années 20 et 30 se sont non seulement exprimés en faveur de l’union des peuples et des pays, mais également, d’un bout à l’autre du continent, appelés et répondus.

À l’issue de la présente recherche, nous sommes en mesure de considérer l’importance, pour la compréhension de la pensée et de l’œuvre de Gide, des échanges qu’il a entretenus avec les « grands » de son époque, certains plus proches (Paul Valéry, Ernst Robert Curtius), d’autres plus lointains (Paul Claudel, Romain Rolland). En tant que tribune d’élaboration

⁵ *J1*, « Préface », p. XLIX.

littéraire et idéologique, les revues offrent un accès privilégié à « l'air du temps », que nous avons tenté d'explorer. Lieu de confiance, mais aussi lieu de débat, la correspondance joue également un rôle de premier plan : en raison de la liberté qu'elle autorise, la lettre permet à Gide d'élaborer une pensée de l'Europe *en dialogue*, où il ne met pas seulement en jeu ses convictions, mais, plus largement, son identité d'écrivain et son rôle d'« inquiet », tant dans sa patrie qu'ailleurs. Dans le contexte de notre propos, la dimension géographique, résolument internationale, est tout aussi importante que la dimension temporelle, résolument diachronique. L'europhisme de Gide ne saurait en effet se réduire à « L'Avenir de l'Europe » (1923) : s'il est vrai que son article pour de Traz condense, en quelques pages seulement, les éléments essentiels de son interrogation sur le futur du continent, il ne faut pas oublier que cette interrogation traverse l'ensemble de son œuvre. À bien y regarder, en effet, le principe de l'unité dans la diversité, principe qui représente le pilier autour duquel gravite son idée d'Europe, est également fondateur de sa pensée du génie national ou de l'esprit français, telle qu'elle s'exprime avant-guerre. La réflexion de Gide prend forme à la fin du XIX^e siècle, évolue de manière décisive au cours du conflit 14-18 et s'affermi dans les années vingt et trente. Face aux transformations qui bouleversent le paysage du Vieux Continent, préparant le terrain pour un nouveau massacre, l'écrivain ne perd pas espoir pour autant. En 1937, dans sa préface à « Achtung Europa! » [« Avertissement à l'Europe »], il s'adresse ainsi à Thomas Mann : « Notre monde n'est pas encore perdu [...]. Tant que des consciences comme la vôtre resteront en éveil et fidèles, nous ne désespérerons pas⁶. »

L'éclatement de la Seconde Guerre mondiale met en marche une rhétorique du silence, qu'il interrompt à son retour en France après la Libération, lorsqu'il renoue avec l'humanisme qui a toujours caractérisé sa pensée. Cela mérite d'être souligné, car si l'horreur de 39-45 a porté nombre d'intellectuels à mettre en doute son existence même au point de ne plus oser proférer son nom, l'Europe demeure pour notre auteur objet de réflexion et d'écriture. Pendant qu'une partie de son œuvre est encore en chantier⁷, l'attribution du grade de docteur *honoris causa* de l'Université d'Oxford en 1947, et celle, la même année, du Prix Nobel de Littérature, consacrent définitivement le caractère monumental de sa personne et de sa production littéraire. Mais Gide – qui s'oppose à toute forme de muséification et de panthéonisation –, n'a pas l'intention de laisser son œuvre parler pour lui. Le vieil homme

⁶ « Quelques écrits récents de Thomas Mann » [1937], *EC*, p. 721-724.

⁷ Voir l'article de Martine SAGAERT, « L'œuvre ultime d'André Gide. "Aucun fléchissement dans cette fougueuse vieillesse" », *Gérontologie et société*, n° 114, 2005, p. 97-114. Version en ligne : <<https://www.cairn.info/revue-gerontologie-et-societe1-2005-3-page-97.htm>> [consultée le 1^{er} septembre 2017].

sait que la génération qui sort du conflit 39-45 a encore besoin d'entendre sa voix, qui conserve intacte la force qu'elle avait à l'époque des *Nourritures terrestres*, cet hymne à la vie et à la jouissance dont le message est encore très actuel. En tant qu'ambassadeur de la culture française et européenne, dans le texte qu'il prononce à Stockholm et que reproduit *Le Figaro* du 21 novembre 1947, il formule ces considérations célèbres :

Si vraiment j'ai représenté quelque chose, je crois que c'est l'esprit de libre examen, d'indépendance et même d'insubordination, de protestation contre ce que le cœur et la raison se refusent à approuver. Je crois fermement que cet esprit d'examen est à l'origine de notre culture. C'est cet esprit que tentent de réduire et de bâillonner aujourd'hui les régimes dits totalitaires, et, comme leurs doctrines se font menaçantes, de droite et de gauche, comme elles recourent sans aucun scrupule à tous les moyens, force brutale et perfidie, pour s'imposer, j'estime que notre culture, que tout ce qui nous tenait à cœur et pourquoi nous vivons, tout ce qui donnait du prix à la vie, que tout cela est en grand risque de disparaître.

Il ne peut être question ici de frontières géographiques ou politiques, de races ni de patries. La Suède, au balcon de l'Europe, n'en tient pas compte, et les attributions du Prix Nobel me rassurent ; ce qui compte ici c'est la protection, la sauvegarde de cet esprit, « sel de la terre » qui peut encore sauver le monde ; l'élection de quelques-uns qui ont de leur mieux lutté pour son triomphe et pour qui cette lutte est devenue promptement raison d'être, [...] celle du petit nombre contre la masse, de la liberté contre toute forme de dictature, des droits de l'homme et de l'individu contre l'oppression menaçante, les mots d'ordre, les jugements dictés, les opinions imposées ; lutte de la culture contre la barbarie⁸.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, comme en 1918, « le destin même de l'humanité sur la terre se pose à l'état de problème⁹ » : l'entente lui apparaît alors comme la seule voie possible pour sortir du chaos. Persuadé que les valeurs qu'il chérit sont en train de disparaître, Gide se fait, une fois encore, chantre de l'Europe, en tournant son regard vers l'Allemagne. Son discours, en 1947, à l'Université de Munich, est un appel aux « jeunesses de tous les peuples, qui se sont réunies pour déterminer si des alliances sont imaginables dans la sphère même de la culture¹⁰ ». Or, compte tenu de ces considérations, si Dethurens a bien raison d'affirmer qu'il existe une « saison privilégiée » pour l'Europe, nous ne pouvons pas partager son avis lorsqu'il déclare que l'entre-deux-guerres est sa « seule saison¹¹ ». En effet, comme nous avons montré dans notre thèse, où les références aux années du deuxième après-guerre sont nombreuses, l'Europe est pour Gide un souci constant et

⁸ Nous citons le texte d'après la transcription qu'en donne Peter SCHNYDER, *Permanence d'André Gide : écriture, littérature, culture*, op. cit., p. 21-22.

⁹ « Préface à *Saint-Saturnin* de Jean Schlumberger » [1946], *EC*, p. 794-795.

¹⁰ Bernd KORTLÄNDER, « André Gide dans l'Allemagne d'après-guerre », art. cit., p. 357.

¹¹ Pascal DETHURENS, *De l'Europe en littérature. Création littéraire et culture européenne au temps de la crise de l'esprit (1918-1939)*, op. cit., p. 443.

réitéré, qui anime sa réflexion et son écriture jusqu'au dernier jour, lorsqu'il rédige les pages d'*Ainsi-soit-il ou Les Jeux sont faits* : « C'est l'homme même qui doit enrayer la banqueroute de l'humanité. [...] Mais il faudrait une entente¹² ».

Ces observations nous permettent de souligner une caractéristique propre de la recherche que nous avons conduite : tout en suivant une démarche essentiellement *idéelle*, nous avons proposé une grille de lecture inédite à la question de l'Europe à travers l'étude de l'œuvre fictionnelle. Dans cette perspective, une fois encore, la Grande Guerre marque un tournant : comme l'affirme Pascal Dethurens, c'est elle qui rend le continent à même d'être « réfléchi et écrit », voire représenté littérairement¹³. Gide nourrit *Les Faux-monnayeurs* (1926) de sa réflexion sur le présent et le futur du Vieux Continent, tout en donnant aux questions posées par le roman une valeur générale, voire universelle, afin de respecter le principe selon lequel l'œuvre d'art – au sens mallarméen – ne saurait être mise au service d'un discours idéologique. La question de l'individu et de ses rapports à la communauté – qui prend dans *Les Faux-monnayeurs* une importance inédite –, est également au centre de la réflexion de Gide sur l'Europe, telle qu'elle se profile dans ses textes critiques et dans son *Journal*. Nous avons donc formulé l'hypothèse, confirmée par l'analyse textuelle, que l'Europe se donne à voir dans le roman à travers les mécanismes qui règlent les rapports entre les différents personnages. De la sorte, notre travail montre que *Les Faux-monnayeurs* se tourne à la fois vers le passé – l'écrivain essaie de proposer une réponse (non définitive) aux interrogations soulevées par Barrès et ses théories – et vers le futur, à la recherche d'un équilibre moral, social et politique, entre diversité et unité, entre affirmation et renoncement. En s'inscrivant dans le tissu même de la narration, l'Europe intègre admirablement une œuvre qui de la première à la dernière page affiche son caractère non-conclusif : dans un univers romanesque fait essentiellement d'échecs, *Les Faux-monnayeurs* met en scène une aspiration, une possibilité d'entente – humaine et politique – qui reste encore et toujours à réaliser.

Les remarques faites à propos de l'amitié dans les *Faux-monnayeurs*, et plus généralement, la réflexion menée au cours du présent travail autour de la pensée de Gide, nous amènent à formuler un dernier constat : de son *Journal* à ses correspondances, en passant par ses études critiques et ses fictions, Gide se fait le promoteur d'une esthétique, et d'une politique, de l'effort. S'il est indéniable qu'il existe pour lui une Europe qui se

¹² *Ainsi soit-il ou Les Jeux sont faits* [1951], *SV*, p. 1063.

¹³ Pascal DETHURENS, *De l'Europe en littérature. Création littéraire et culture européenne au temps de la crise de l'esprit (1918-1939)*, *op. cit.*, p. 442.

manifeste dans le territoire imaginaire de la culture et de la littérature, il ne fait aucun doute que l'Europe, en tant que communauté de pays harmonieusement unis dans leur diversité, demeure toujours un idéal à atteindre. C'est dans l'écart entre un « déjà là » problématique et un « pas encore » utopique que se situe la pensée et l'œuvre de Gide. Le monde dans lequel il vit et celui qu'il imagine, différents radicalement, mais rien ne laisse penser que le second ne pourra un jour prendre le relai du premier. L'émergence, dans la Grande Guerre, d'un esprit européen se lie indissolublement, chez l'auteur, à l'aspiration vers une Europe qui vit et se nourrit de son *à-venir*.

« “Pourrait être continué...” c'est sur ces mots que je voudrais conclure mes *Faux-monnayeurs*¹⁴ », écrit Édouard dans son carnet. C'est par cette affirmation que nous souhaitons clore notre recherche qui reste orientée vers l'avant autant que l'est son objet / objectif : l'Europe. Car, tout comme Gide, nous sommes intimement convaincue que toute fermeture demeure résolument ouverte.

¹⁴ *Les Faux-monnayeurs* [1926], RR2, p. 322.

Bibliographie

1. Écrits d'André Gide*

Journal, t. I : 1887-1925, édition établie, présentée et annotée par Éric Marty, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996.

Journal, t. II : 1926-1950, édition établie, présentée et annotée par Martine Sagaert, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997.

Essais critiques, édition établie, présentée et annotée par Pierre Masson, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999.

Souvenirs et voyages, édition établie, présentée et annotée par Pierre Masson, avec la collaboration de Daniel Durosay et Martine Sagaert, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2001.

Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques, I, édition publiée sous la direction de Pierre Masson, avec la collaboration de Jean Claude, Alain Goulet, David H. Walker et Jean-Michel Wittmann, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009.

Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques, II, édition publiée sous la direction de Pierre Masson, avec la collaboration de Jean Claude, Céline Dhérin, Alain Goulet et David H. Walker, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009.

Les Cahiers d'André Walter [1891], édition publiée sous la direction de Claude Martin, Paris, Gallimard, 1986.

« Les rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne », *La Nouvelle Revue française*, n° 98, novembre 1921, p. 513-521.

Morceaux choisis, Paris, Éditions de La NRF, 1921.

Incidences [1924], Paris, Gallimard, 1989.

L'Affaire Redureau suivie de *Faits divers*, Paris, Gallimard, 1930.

Divers, Paris, Gallimard, 1931.

Notes sur Chopin [1931], avant-propos de Michaël Levinas, Paris, Gallimard, 2010.

Solidarité [1935], Claude Martin (éd.), *BAAG*, n° 172, octobre 2011, p. 433-443.

Allocution prononcée à Pertisau, Imprimerie Nationale de France en Autriche, 1946.

Littérature engagée, édition établie et présentée par Yvonne Davet, Paris, Gallimard, 1950.

* Nous signalons d'abord les ouvrages collectifs publiés dans la collection « Bibliothèque de la Pléiade ». Ensuite, le classement suit l'ordre chronologique.

Correspondances*

Deutsch-Französische Gespräche 1920–1950. La correspondance de Ernst Robert Curtius avec André Gide, Charles Du Bos et Valéry Larbaud, Herbert et Jane M. Dieckmann (éd.), Frankfurt am Main, Klostermann, 1980.

GIDE, André et ALIBERT, François-Paul, *Correspondance (1907-1950)*, Claude Martin (éd.), Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1982.

GIDE, André et BLANCHE, Jacques Émile, *Correspondance (1892-1939)*, Georges-Paul Collet (éd.), Paris, Gallimard, 1979.

GIDE, André et BLUM, Léon, *Correspondance (1890-1951)*, Pierre Lachasse (éd.), Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2011.

GIDE, André et BUSSY, Dorothy, *Correspondance (1918-1951)*, t. I-II-III, Jean Lambert et Richard Tedeschi (éd.), Paris, Gallimard, 1979-1982.

GIDE, André et CLAUDEL, Paul, *Correspondance (1899-1926)*, Robert Mallet (éd.), Paris, Gallimard, 1949.

GIDE, André et COPEAU, Jacques, *Correspondance (1909-1942)*, t. I-II, Jean Claude et Claude Sicard (éd.), Paris, Gallimard, 1987-1988.

GIDE, André et GHÉON, Henri, *Correspondance (1897-1944)*, t. I-II, Jean Tipy (éd.), introduction et notes d'Anne-Marie Moulènes et Jean Tipy, Paris, Gallimard, 1976.

GIDE, André et JAMMES, Francis, *Correspondance (1893-1938)*, t. I-II, Pierre Lachasse (éd.), Paris, Gallimard, 2014-2015.

GIDE, André et LAST, Jef, *Correspondance (1934-1950)*, C.-J. Greshoff (éd.), Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1985.

GIDE, André et MARTIN DU GARD, Roger, *Correspondance (1913-1951)*, t. I-II, Jean Delay (éd.), Paris, Gallimard, 1968.

GIDE, André, *Correspondance avec sa mère*, Claude Martin (éd.), préface d'Henry Thomas, Paris, Gallimard, 1988.

GIDE, André et MAYRISCH, Aline, *Correspondance (1903-1946)*, Pierre Masson et Cornel Merder (éd.), Paris, Gallimard, 2003.

GIDE, André et ROUART, Eugène, *Correspondance*, t. I-II, David H. Walker (éd.), Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2006.

* Nous indiquons ici une liste alphabétique des correspondances d'André Gide citées dans notre étude sous un titre abrégé (*Correspondance Gide-...*). Signalons en outre le volume édité par Claude MARTIN, *La Correspondance générale d'André Gide : répertoire chronologique (1879-1951)* (Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1997), qui a été un outil précieux pour le développement de ce travail.

GIDE, André et RUYTERS, André, *Correspondance*, t. I-II, Claude Martin et Victor Martin-Schmets (éd.), Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1990.

GIDE, André et SCHIFFRIN, Jacques, *Correspondance (1922-1950)*, Alban Cerisier (éd.), avant-propos d'André Schiffrin, Paris, Gallimard, 2005.

GIDE, André et SCHLUMBERGER, Jean, *Correspondance (1901-1950)*, Peter Fawcett et Pascal Mercier (éd.), Paris, Gallimard, 1993.

GIDE, André et VALÉRY, Paul, *Correspondance (1890-1942)*, Peter Fawcett (éd.), Paris, Gallimard, 2009.

GIDE, André et VAN RYSELBERGHE, Maria, *Correspondance (1899-1950)*, Peter Schnyder et Juliette Solvès (éd.), Paris, Gallimard, 2017.

2. Sources critiques sur André Gide *

Biographies

AA. VV, « Hommage à André Gide », *La Nouvelle Revue française*, « Numéros spéciaux », novembre 1951.

DELAY, Jean, *La Jeunesse d'André Gide [1956-1957]*, t. I-II, Paris, Gallimard, 1992.

LEPAPE, Pierre, *André Gide, le messenger*, Paris, Seuil, 1997.

LESTRINGANT, Frank, *André Gide, l'inquiéteur*, t. I-II, Paris, Flammarion, « Grandes biographies », 2011.

MASSON, Pierre, *Les Sept vies d'André Gide. Biographies d'un écrivain*, Paris, Classiques Garnier, 2016.

Témoignages

FERNANDEZ, Ramon, *Gide ou le courage de s'engager [1931]*, Paris, Klincksieck, 1985.

LAMBERT, Jean, *Gide familial [1958]*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2000.

* Au vu du vaste panorama d'études sur l'œuvre d'André Gide, nous renvoyons à la bibliographie critique proposée dans Frank LESTRINGANT, *André Gide, l'inquiéteur*, t. I et t. II, Paris, Flammarion, « Grandes biographies », 2011. Il s'agit d'une bibliographie dans laquelle nous avons puisée pour cette étude. Signalons ici en outre les ouvrages et les articles critiques qui ont été fondamentaux pour le développement de ce travail.

MANN, Klaus, *André Gide et la crise de la pensée moderne* [1943, en anglais ; 1948, en allemand], traduit de l'allemand par Michel-François Demet, Paris, Grasset, 1999.

MARTIN DU GARD, Roger, *Notes sur André Gide*, Paris, Gallimard, 1951.

MAURIAC, Claude, *Conversations avec André Gide*, Paris, Albin Michel, 1951.

SARTRE, Jean-Paul, « Gide vivant » [1951], *Les Temps Modernes*, n° 66, mars 1951, repris in *Situations*, t. IV, Paris, Gallimard, 2015, p. 91-96.

VAN RYSELBERGHE, Maria, *Les Cahiers de la Petite Dame. Notes pour une histoire authentique d'André Gide*, t. I-IV, « Cahiers d'André Gide », n^{os} 4, 5, 6, 7, Paris, Gallimard, 1973-1977.

VAN RYSELBERGHE, Maria, *Le Cahier III bis de la Petite Dame*, édition présentée et annotée par Pierre Masson, Paris, Gallimard, 2012.

Ouvrages critiques

AA. VV., *André Gide 1-11*, Paris, La Revue des Lettres Modernes, Les Lettres Modernes, 1970-1999.

ANGELO, Anne-Sophie, *Le Sens des personnages chez André Gide*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

ANGLÈS, Auguste, *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue française*, t. I-III, Paris, Gallimard, 1978-1986.

BASTIDE, Roger, *Anatomie d'André Gide* [1972], Paris, L'Harmattan, 2006.

BERTRAND, Stéphanie, CODAZZI, Paola, GUERINI, Enrico (éds), *Latin et latinité dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Classiques Garnier, en préparation.

BRÉE, Germaine, *André Gide, l'insaisissable Protée : étude critique de l'œuvre d'André Gide*, Paris, Les Belles Lettres, 1953.

CAZENTRE, Thomas, *Gide lecteur. La littérature au miroir de la lecture*, Paris, Kimé, 2003.

CLAUDE, Jean, *André Gide et le théâtre*, t. I et t. II, Paris, Gallimard, 1992.

CONNER, Tom (éd.), *André Gide's Politics: Rebellion and Ambivalence*, New York, Palgrave, 2000.

DEBARD, Clara, MASSON, Pierre et WITTMANN, Jean-Michel (éds), *André Gide et la réécriture*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2013.

DEBREUILLE, Jean-Yves, MARTIN-SCHMETS, Victoire, et MASSON, Pierre (éds), *Lectures d'André Gide. Hommage à Claude Martin*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1994.

DELLA CASA, Martina (éd.), *André Gide, l'Européen*, Paris, Classiques Garnier, en préparation.

FERRARI, Stéphan, *André Gide. Les Faux-monnayeurs*, Rosny, Bréal, 2001.

FOUCART, Claude, *André Gide et l'Allemagne. À la recherche de la complémentarité (1889-1932)*, Bonn, Romanistischer Verlag, 1997.

FOUCART, Claude, *Le Temps de la gadouille ou le dernier rendez-vous d'André Gide avec l'Allemagne (1933-1951)*, Bern, Peter Lang, 1997.

GOULET, Alain, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Minard, 1985.

GOULET, Alain, *Les Corydon d'André Gide (avec le texte originel du C.R.D.N de 1911)*, Paris, Orizons, 2014.

KOPP, Robert, SCHNYDER, Peter (éds), *André Gide et la tentation de la modernité*, Colloque international de Mulhouse (25-27 octobre 2001), Paris, Gallimard, 2002.

LANG, Renée, *André Gide et la pensée allemande*, Paris, Librairie Universelle de France, 1949.

LYSØE, Éric, SONCINI, Anna Paola (éds), *Corydon d'André Gide*, Bologna, I Libri di Emil, 2014.

MARTY, Éric, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide*, Paris, Seuil, 1985.

MARTY, Éric, *André Gide. Qui êtes-vous ? Avec les entretiens Gide-Amrouche*, Paris, La Manufacture, 1987.

MASSON, Pierre, *André Gide, voyage et écriture*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1984.

MASSON, Pierre, *Lire Les Faux-monnayeurs*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2012.

MASSON, Pierre, WITTMANN, Jean-Michel (éds), *Dictionnaire Gide*, Paris, Classiques Garnier, 2011.

MASSON, Pierre, WITTMANN, Jean-Michel, avec LAFERRIÈRE, Aude (éds), *Le Roman somme d'André Gide. Les Faux-monnayeurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012.

MORII, Ryo, *André Gide, une œuvre à l'épreuve de l'économie*, Paris, Classiques Garnier, 2017.

MOUTOTE, Daniel, *Le Journal de Gide et les problèmes du Moi*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968.

MOUTOTE, Daniel, *Les Images végétales dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970.

- MOUTOTE, Daniel, *André Gide : l'engagement 1926-1939*, Paris, Sedes, 1991.
- O'NEILL, Kevin, *André Gide and the Roman d'Aventure. The History of a Literary Idea in France*, Sidney, Sidney University Press, 1969.
- PHOCAS, Paul, *Gide et Guéhenno polémiquent*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1987.
- PRÉVOST, Jean-Pierre, *1914-1918. Trois écrivains dans la guerre. Trois amis de Saint-John Perse (Alain-Fournier, André Gide, Jacques Rivière)*, Paris, L'Harmattan, 2015.
- SAGAERT, Martine, SCHNYDER, Peter (éds), *André Gide. L'écriture vive*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2008.
- SAGAERT, Martine, SCHNYDER, Peter (éds), *Actualités d'André Gide*, Actes du colloque international organisé au Palais Neptune de Toulon et à la Villa Noailles à Hyères (10-12 mars 2011), Paris, Honoré Champion, 2012.
- SCHNYDER, Peter, *Pré-textes. André Gide et la tentation de la critique* [1988], Paris, L'Harmattan, 2001.
- SCHNYDER, Peter, *Permanence d'André Gide : écriture, littérature, culture*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- SÉGAL, Naomi (éd.), *Le Désir à l'œuvre. André Gide à Cambridge 1918*, Amsterdam-Atlanta, Rudopi, 2000.
- SIEPE, Hans T., THEIS, Raimund (éds), *André Gide und Deutschland / André Gide et l'Allemagne*, Düsseldorf, Droste Verlag, 1992.
- THEIS, Raimund, *Auf der Suche nach dem besten Frankreich: zum Briefwechsel von Ernst Robert Curtius mit André Gide und Charles Du Bos*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1984.
- VAN TUYL, Jocelyn, *André Gide and the Second World War: A Novelist's Occupation*, Albany, State University of New York Press, 2006 ; VAN TUYL, Jocelyn, *André Gide & la Seconde Guerre mondiale. L'Occupation d'un homme de lettres*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2017.
- WITTMANN, Jean-Michel, *Symboliste et déserteur : les œuvres « fin de siècle » d'André Gide*, Paris, Honoré Champion, 1997.
- WITTMANN, Jean-Michel, *Gide politique. Essai sur Les Faux-monnayeurs*, Paris, Garnier, 2011.
- WITTMANN, Jean-Michel (éd.), *Gide ou l'identité en question*, Paris, Classiques Garnier, 2017.
- WOLFMAN, Yaffa, *Engagement et écriture chez André Gide*, Paris, Nizet, 1996.

Articles ou chapitres d'ouvrages

AUZOUX, Amélie, « André Gide et Valéry Larbaud : deux traducteurs en guerre (1914-1918) », in LOMBEZ, Christine (éd.), *Traducteurs dans l'Histoire, traducteurs en guerre, Atlantide*, n° 5, 2016, p. 33-42.

BARTHES, Roland, « Notes sur André Gide et son *Journal* » [1942], *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Seuil, 2002, p. 33-48.

COTNAM, Jacques, « Le *Subjectif*, ou les lectures d'André Walter (1889-1893) », « Cahiers André Gide », n° 1, Paris, Gallimard, 1969, p. 15-114.

ELLISON, David, « André Gide et la question de la culture, de Brazzaville à Moscou », *La Littérature française au croisement des cultures*, Actes du colloque des 5-8 mars 2008 à l'Université Paris-Sorbonne, Genève, ADIREL, « Travaux de littérature », 2009, p. 377-384.

GOULET, Alain, « Pas si simple de refuser l'héritage ! Les exemples d'André Gide et de Sylvie Germain », *Studi Francesi*, n° 174, septembre-décembre 2014, p. 543-553.

LACROIX, Michel, « L'aventure de la bâtardise critique : rupture, filiation et mise en abyme dans *Les Faux-monnayeurs* », *Littérature*, n° 162, juin 2011, p. 36-47.

LESTRINGANT, Frank, « André Gide et la Grande Guerre », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, t. 160, janvier-mars 2014, p. 447-472.

LESTRINGANT, Frank, « “Le Christianisme contre le Christ”. Gide, de l'Évangile au communisme », in COLLANI, Tania (éd.), *Variations et inventions. Mélanges offerts à Peter Schnyder*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 45-58.

LESTRINGANT, Frank, « *Numquid et tu... ? L'Évangile latin d'un protestant* », in Stéphanie BERTRAND, Paola CODAZZI et Enrico GUERINI (éds), *Latin et latinité dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Classiques Garnier, en préparation.

MARTY, Éric, « Lire et éditer le *Journal* de Gide », in COLLOT, Michel, PEYRÉ, Yves et VASSEVIÈRE, Maryse (éds), *La Bibliothèque littéraire Jacques Doucet : archive de la modernité*, Actes du colloque des 5, 6 et 7 février 2004, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007.

MARTY, Éric, « Gide aux marges de l'affaire Dreyfus », in COLLANI, Tania (éd.), *Variations et inventions. Mélanges offerts à Peter Schnyder*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 59-71.

MASSON, Pierre, « Production – Reproduction : l'intertextualité comme principe créateur dans l'œuvre d'André Gide », in THIES, Raimund et SIEPE, Hans T. (éds), *Le Plaisir de l'intertexte*, Actes du colloque de l'Université de Duisburg, Frankfurt am Main, Peter Lang, 1986, p. 209-226.

MASSON, Pierre « L'amitié dans *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide », in BELLOSTA, Marie-Christine, *L'Amitié*, Paris, Belin Sup, 2001, p. 100-187.

MASSON, Pierre, « Gide et l'histoire littéraire », in FRAISSE, Luc (éd.), *L'Histoire littéraire à l'aube du XXI^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, p. 316-333.

MASSON, Pierre, « Gide au miroir de Barrès », in DARD, Olivier, GRUNEWALD, Michel, LEYMARIE, Michel et WITTMANN, Jean-Michel (éds), *Maurice Barrès, la Lorraine, la France et l'étranger*, Bern, Peter Lang, 2011, p. 41-57.

MARTY, Éric, « Gide et les “classiques” ». Le texte est disponible en ligne : <http://www.fabula.org/atelier.php?Gide_et_les_%22classiques%22>.

MURAT, Michel, « Gide ou “Le meilleur représentant du classicisme” », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 2, 2007, p. 313-330.

SAGAERT, Martine, « L'œuvre ultime d'André Gide. “Aucun fléchissement dans cette fougueuse vieillesse” », *Gérontologie et société*, n° 114, 2005, p. 97-114.

SCHNYDER, Peter, « André Gide entre tradition et modernité : une dialectique subtile », dans FRAISSE, Luc, SCHRENK, Gilbert et STANESCO, Michel (éds), *Tradition et modernité en littérature*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 299-309.

WITTMANN, Jean-Michel, « Un portrait de l'apprenti romancier en poète : Isabelle d'André Gide », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 106, 2006, p. 387-400.

WITTMANN, Jean-Michel, « Quand l'écrivain remet son ouvrage sur le métier : l'exemple d'une page supprimée dans *Paludes* », in GOULET, Alain (éd.), *La Chambre noire d'André Gide*, Paris, Le Manuscrit, 2009, p. 19-38.

WITTMANN, Jean-Michel, « Gide, un “anti-Maurras” ? », in DARD, Olivier, LEYMARIE, Michel et MCWILLIAM, Neil (éds), *Le Maurrassisme et la culture. L'Action française. Culture, société, politique*, t. III, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2010, p. 99-109.

WITTMANN, Jean-Michel, « “Les éléments proprement inassimilables par le roman...” : la question politique, de *Paludes* aux *Faux-monnayeurs* », in RÉVERZY, Éléonore, FONKOUA, Romuald et HARTMANN, Pierre (éds), *Les Fables du politique des Lumières à nos jours*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2012, p. 277-288.

Articles du *Bulletin des Amis d'André Gide*

AA. VV., « Varia », *BAAG*, n° 55, juillet 1982, p. 434-441.

AA. VV., *1918 dans l'itinéraire d'André Gide*, Actes du colloque de Paris (19 mars 1988), *BAAG*, n° 78-79, avril- juillet 1988.

AA. VV., « Gide à Tunis, 1942 – Souvenirs de Jacques Galland et Jean Amrouche », *BAAG*, n° 157, janvier 2008, p. 73-86.

AMSTRONG, Christine, VAN TUYL, Jocelyn (éds), *Gide à la frontière*, Actes du colloque de Denison University (Ohio, États-Unis, juin 2012), *BAAG*, n° 177-178, janvier-avril 1988.

CLAUDE, Jean (éd.), « Dossier “André Gide et Walter Rathenau” », *BAAG*, n° 181-182, janvier-avril 2014, p. 41-96.

DUBOILE, Christophe, « *L’Avenir de l’Europe* (1923) d’André Gide ou la pensée européenne d’un moraliste moderne dans le contexte intellectuel de l’entre-deux-guerres », *BAAG*, n° 193-194, avril 2017, p. 45-74.

DUFIEF-SANCHEZ, Véronique, « *L’Immoraliste* ou l’exaltation de l’inculture », *BAAG*, n° 162, avril 2009, p. 175-192.

DUROSAY, Daniel, « Diplomatie gidienne : au service du Luxembourg en 1919 – et des Mayrisch », *BAAG*, n° 66, avril 1985, p. 235-252.

DUROSAY, Daniel, « Thésée roi. Essai sur le discours politique dans le *Thésée* de Gide », *BAAG*, n° 106, avril 1995, p. 201-221.

FOUCART, Claude, « André Gide et Hermann Hesse ou l’indépendance de l’esprit au milieu des guerres », *BAAG*, n° 40, octobre 1978, p. 3-32.

FOUCART, Claude, « De Gide, de Hesse et surtout de Hans Prinzhorn (début) », *BAAG*, n° 50, avril 1981, p. 191-202.

FOUCART, Claude, « De Gide, de Hesse et surtout de Hans Prinzhorn (fin) », *BAAG*, n° 51, juillet 1981, p. 319-338.

FOUCART, Claude, « L’esprit et la réalité : Curtius, Gide et Goethe en 1932 », *BAAG*, n° 126-127, avril-juillet 2000, p. 335-350.

KE, Liu, « Quatre-vingts ans de présence d’André Gide en Chine », *BAAG*, n° 140, octobre 2003, p. 445-458.

KORTLÄNDER, Bernd, « André Gide dans l’Allemagne d’après-guerre », *BAAG*, n° 112, octobre 1996, p. 345-362.

IFRI, Pascal, « Gide et Proust face à la Grande Guerre », *BAAG*, n° 193-194, printemps 2017, p. 33-44.

IHRING, Peter, « André Gide, son image de l’Allemagne et le nationalisme français entre 1900 et 1918 », *BAAG*, n° 114-115, avril-juillet 1997, p. 269-282.

LACHASSE, Pierre, « Le point de vue esthétique », *BAAG*, n° 78-79, avril-juillet 1988, p. 87-106.

MASSON, Pierre, « Paul Bourget au pays d’André Gide ou Le Cave du Vatican », *BAAG*, n° 43, juillet 1979, p. 33-41.

MASSON, Pierre, « La Porte ouverte ou voyages et voyageurs dans *La Porte étroite* », *BAAG*, n° 45, janvier 1980, p. 4-32.

MASSON, Pierre, « *Robert ou l'intérêt général*. Quelques éléments pour un procès de réhabilitation », *BAAG*, n° 54, avril 1982, p. 269-293.

MASSON, Pierre, « Chronologie des voyages d'André Gide », *BAAG*, n° 61, janvier 1984, p. 95-105.

MASSON, Pierre, « Les lettres brûlées ou le chef-d'œuvre inconnu d'André Gide », *BAAG*, n° 78-79, avril-juillet 1988, p. 71-86.

MASSON, Pierre, « Autour du Foyer franco-belge », *BAAG*, n° 105, janvier 1995, p. 9-25.

MASSON, Pierre, « *Le Journal du Foyer franco-belge*, ou Le livre abandonné. Dossier critique », *BAAG*, n° 134, avril 2002, p. 137-160.

MASSON, Pierre, « L'arbre jusqu'aux racines ou la Querelle du peuplier », *BAAG*, n° 145, janvier 2005, p. 23-28.

MASSON, Pierre, « L'Abeille et les Guêpes ou Quand Gide flirtait avec les royalistes », *BAAG*, n° 164, octobre 2009, p. 463-499.

MASSON, Pierre, « Gide 43-44 ou Du danger de publier son journal en temps de guerre (début) », *BAAG*, n° 168, octobre 2010, p. 465-478.

MASSON, Pierre, « Gide 43-44 ou Du danger de publier son journal en temps de guerre (fin) », *BAAG*, n° 169, janvier 2011, p. 23-63.

MASSON, Pierre, « *Les Faux-monnayeurs* ou la quête de l'autre », *BAAG*, n° 171, juillet 2011, p. 339-366.

MASSON, Pierre, « *Les Faux-monnayeurs* ou la quête de l'autre (suite) », *BAAG*, n° 172, octobre 2011, p. 485-516.

MASSON, Pierre, « *Les Faux-monnayeurs* ou la quête de l'autre (fin) », *BAAG*, n° 173, janvier 2012, p. 41-77.

PUTNAM, Walter, « Gide et le spectacle colonial », *BAAG*, n° 131-132, juillet-octobre 2001, p. 495-511.

STEEL, David, « Gide à Cambridge, 1918 », *BAAG*, n° 125, janvier 2000, p. 11-74.

VAN TUYL, Jocelyn, « Les messages tacites des *Interviews Imaginaires* : décryptage d'un code intertextuel », *BAAG*, n° 113, 1997, p. 25-42.

3. Autres auteurs

Essais, conférences, articles critiques et théoriques

AA. VV., « Les appels de l'Orient », *Les Cahiers du Mois*, n° 9-10, février-mars 1925.

ARNAULD, Michel, « Walther Rathenau, par Gaston Raphaël », *La Nouvelle Revue française*, n° 76, janvier 1920, p. 120-124.

ARTAUD, Antonin, *Œuvres complètes*, t. VIII : *De quelques problèmes d'actualités aux Messages révolutionnaires*, Paris, Gallimard, 1980.

BENJAMIN, Walter, « Der Erzähler. Betrachtungen zum Werk Nikolai Lesskows » [1936], in *Gesammelte Schriften*, t. II : *Aufsätze, Essays, Vorträge*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1977, p. 438-465. BENJAMIN, Walter, « Le Conteur. Réflexions sur l'œuvre de Nikolai Leskov », in *Œuvres complètes*, t. III, trad. de M. de Gandillac, P. Rusch et R. Rochlitz, Paris, Gallimard, 2000, p. 114-147.

BERTAUX, Félix, « Notes sur l'Allemagne : Walter Rathenau », *La Nouvelle Revue française*, n° 79, avril 1920, p. 610-616.

BERTAUX, Félix, « L'utopie de Rathenau », *La Nouvelle Revue française*, n° 80, mai 1920, p. 767-770.

BLOCH, Marc, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de guerre* [1921], Paris, Allia, 1999.

BRETON, André, « Pour DADA », *La Nouvelle Revue française*, n° 83, août 1920, p. 208-215.

BROCH, Hermann, *Hofmannsthal und seine Zeit. Eine Studie* [1955], hrsg. v. Paul Michael Lützel, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 2001 ; BROCH, HERMANN, *Hofmannsthal et son temps. Étude*, in *Création littéraire et connaissance*, Paris, Gallimard, 1985.

CLAUDEL, Paul, *Œuvres en prose*, édition établie, présentée et annotée par Charles Galpérine et Jacques Petit, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965.

CLAUDEL, Paul, « Discours de remerciements à l'Université de Yale pour le titre de docteur *honoris causa* » [1928], in *Œuvres diplomatiques. Ambassadeur aux États-Unis (1927-1933)*, t. I : 1927-1929, édition établie, présentée et annotée par Lucile Garbagnati, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1994, p. 275-276.

CLAUDEL, Paul, « Le Canal de Kiel ou le trait d'union », *Le Figaro littéraire*, 27 avril 1940.

CRÉMIEUX, Benjamin, *Inquiétude et reconstruction. Essai sur la littérature d'après-guerre* [1931], Paris, Gallimard, 2011.

CURTIUS, Ernst Robert, *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich* [1918], Potsdam, G. Kiepenheuer, 1920.

CURTIUS, Ernst Robert, « Deutsch-französische Kulturprobleme », *Der Neue Merkur*, n° 5, avril 1921-mars 1922, p. 145-155.

CURTIUS, Ernst Robert, « Über André Gide », *Die Neue Rundschau*, t. I, n° 1, janvier 1922, p. 528-536.

CURTIUS, Ernst Robert, « Briefe aus Deutschland, Thomas Mann und die Republik », *Luxemburger Zeitung*, 3 janvier 1923.

CURTIUS, Ernst Robert, *Französischer Geist im neuen Europa*, Berlin und Leipzig, Deutsche Verlags-Anstalt, 1925.

CURTIUS, Ernst Robert, « Goethe ou le classique allemand », *La Nouvelle Revue française*, n° 222, mars 1932, p. 321-350.

DUHAMEL, Georges, « Le Miracle », *La Nouvelle Revue française*, n° 69, juin 1919, p. 55-67.

DUHAMEL, Georges, « Europe, par Jules Romains », *La Nouvelle Revue française*, n° 76, janvier 1920, p. 117-120.

DUHAMEL, Georges, « Guerre et littérature », conférence prononcée le 13 janvier 1920 à la Maison des amis des livres, Paris, A. Monnier, 1920.

FERRERO, Guglielmo, « L'Avenir de l'Europe. Le point de vue d'un italien », *La Revue de Genève*, t. V, juillet-décembre 1922, p. 438-448.

FREUD, Sigmund, *Das Unbehagen in der Kultur* [1930], Frankfurt, Fischer Taschenbuch Verlag, 1994 ; FREUD, Sigmund, *Le Malaise dans la culture*, trad. de P. Cotet, R. Lainé et J. Stute-Cadiot, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.

GIDE, Charles, *La Solidarité : cours au collège de France (1927-1928)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1932.

GOURMONT, Rémy de, « Les Transplantés », *The Weekly Critical Review*, 30 juillet 1903.

HELLENS, Franz, « La Belgique, balcon sur l'Europe », *Le Disque vert*, n° 1, novembre 1922, in Paul GORCEIX (éd.), *Un Balcon sur l'Europe*, Bruxelles, Labor, 1992, p. 37-38.

HESSE, Hermann, « O Freunde, nicht diese Töne » [1914], in *Krieg und Frieden: Betrachtungen zu Krieg und Politik seit dem Jahre 1914* [1946], Frankfurt am Main, Fischer, 1965, p. 17-26.

HESSE, Hermann, « Über die neue französische Literatur » [1919], in *Die Welt im Buch III: Rezensionen und Aufsätze aus den Jahren 1917-1925*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2002, p. 84-87.

HESSE, Hermann, *Blick ins Chaos: Drei Aufsätze*, Bern, Seldwyla, 1920.

HESSE, Hermann, « Eine Bibliothek der Weltliteratur » [1929], in *Gesammelte Schriften*, Zurich, Ex Libris, 1968, p. 319-321.

HESSE, Hermann, « André Gide, Europäische Betrachtungen » [1931], in *Die Welt im Buch IV: Rezensionen und Aufsätze aus den Jahren 1926 – 1934*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2003, p. 300-301.

HESSE, Hermann, « Remerciement à Goethe », *Europe*, n° 28, 1932, p. 245-254.

HOFMANNSTHAL, Hugo von, « Die Idee Europa. Notizen zu einer Rede » [1917], in *Gesammelte Werke, Gedichte und Prosa*, hrsg. v. Dieter Lamping, Düsseldorf und Zürich, Artemis&Winkler, 2003, p. 574-585.

HURET, Jules, « M. Maurice Maeterlinck », in *Enquête sur l'évolution littéraire* [1891], Paris, Corti, 1999, p. 149-158.

MALRAUX, André, « *Les Traqués* par Michel Matveev (Éditions de La NRF) » [1934], in *Œuvres complètes*, t. VI : *Essais*, édition établie, présentée et annotée par Jean-Yves Tadié, avec la collaboration de Philippe Delpuech, Christiane Moatti et François de Saint-Cheron, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 296-298.

MANN, Heinrich, « Coopération économique seulement ? », *La Nouvelle Revue française*, n° 119, août 1923, p. 248-253.

MANN, Heinrich, *Essays und Publizistik. Kritische Gesamtausgabe*, t. 2/1, 3/1, 4/1, 5, hrsg. v. Wolfgang Klein, Anne Flierl und Volker Riedel, Göttingen, Aisthesis Verlag Bielefeld, 2015.

MANN, Thomas, « Das Problem der deutsch-französischen Beziehungen » [1922], in *Essays*, t. II : 1914-1926, hrsg. v. Hermann Kurzke, Frankfurt am Main, S. Fischer, Verlag, 2002, p. 445-468.

MANN, Thomas, « Von Deutscher Republik » [1922], in *Von Deutscher Republik. Politischen Schriften und Reden in Deutschland*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1984, p. 118-159.

MANN, Thomas, « Kosmopolitismus » [1925], in *Essays*, t. II : 1914-1926, hrsg. v. Hermann Kurzke, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 2002, p. 1016-1023.

MANN, Thomas, « Lübeck als geistige Lebensform » [1926], in *Über mich selbst. Autobiographische Schriften*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1984, p. 28-51.

MANN, Thomas, « Im Warschauer PEN-Club » [1927], in *Reden und Aufsätzen*, t. III, Berlin, S. Fischer Verlag, 1990, p. 401-407.

MANN, Thomas, « Die Bäume im Garten. Rede für Pan-Europa » [1930], in *Von Deutscher Republik. Politische Schriften und Reden in Deutschland*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1984, p. 285-293.

MANN, Thomas, « Liberté et Noblesse », *La Nouvelle Revue française*, n° 222, mars 1932, p. 358-367.

MASSIS, Henri, « L'influence de M. André Gide », *La Revue universelle*, 15 novembre 1921.

MAURRAS, Charles, « Les Métèques », *La Cocarde*, 28 décembre 1894.

MAURRAS, Charles, « Les deux patries », *Gazette de France*, 11 janvier 1903.

MAURRAS, Charles, « La Querelle du peuplier », *Gazette de France*, 14 septembre 1903.

MAURRAS, Charles, *L'Action française*, 21 décembre 1917.

MAYRISCH, Aline, « Premier regard sur l'Allemagne », *La Nouvelle Revue française*, n° 69, juin 1919, p. 157-160.

MAYRISCH, Aline, « La critique d'art allemande », *La Nouvelle Revue française*, n° 73, octobre 1919, p. 804-811.

MAYRISCH, Aline, « Les pionniers littéraires de la France nouvelle, par Ernst Curtius », *La Nouvelle Revue française*, n° 85, octobre 1920, p. 626-635.

MAYRISCH, Aline, « Un jeune intellectuel allemand », *La Nouvelle Revue française*, n° 95, août 1921, p. 239-250.

MAYRISCH, Aline, « Au nom de Goethe », *La Nouvelle Revue française*, n° 104, mai 1922, p. 629-633.

MUSIL, Robert, « Europärtum, Krieg, Deutschtum » [1914], in *Gesammelte Werke*, t. VI : *Prosa und Stücke*, hrsg. v. Adolf Frisé, Reinbek bei Hambourg, Rowohlt, 1978, p. 1020-1022 ; MUSIL, Robert, « Européanité, guerre, germanité », in *Essais*, édition établie et présentée par Philippe Jaccottet, trad. de Philippe Jaccottet, Paris, Seuil, 1984, p. 73- 76.

MUSIL, Robert, « Das hilflose Europa oder Reise vom Hundertsten ins Tausendste » [1922], in *Das hilflose Europa*, München, R. Pieper & Co., 1961, p. 5-32 ; MUSIL, Robert, « L'Europe désemparée ou petit voyage du coq à l'âne », in *Essais*, édition établie et présentée par Philippe Jaccottet, trad. de Philippe Jaccottet, Paris, Seuil, 1984, p. 134-156.

NORTON CRU, Jean, *Témoins, essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928* [1929], Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2006.

RIVIÈRE, Jacques, « Reconnaissance à DADA », *La Nouvelle Revue française*, n° 83, août 1920, p. 208-215.

RIVIÈRE, Jacques, *Études (1909-1924). L'Œuvre de Jacques Rivière à La Nouvelle Revue Française*, édition établie et annotée par Alain Rivière, Paris, Gallimard, 1999.

RIVIÈRE, Jacques, *Une conscience européenne (1916-1924)*, édition établie par Yves Rey-Herme, avec la collaboration de Bernard Melet et Alain Rivière, Paris, Gallimard, 1992.

- ROLLAND, Romain, *Au-dessus de la mêlée* [1914], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2013.
- ROMAINS, Jules, « Sur la poésie actuelle », *Revue des poètes*, 10 septembre 1905.
- ROUGEMONT, Denis de, « Goethe médiateur » (Décades de Pontigny, 8-18 septembre 1932), *L'Union pour la vérité*, n° 3-4, décembre 1932-janvier 1933, p. 99-110.
- SCHLUMBERGER, Jean, *Émile Mayrisch. Précurseur de la construction de l'Europe* [1928], Lausanne, Centre de recherches européennes, 1967.
- SPENGLER, Oswald, *Der Untergang des Abendlandes. Umriss einer Morphologie der Weltgeschichte. Mit einem Nachwort von Anton Mirko Kocktanek* [1918-1922], t. I-II, München, Beck, 1923 ; SPENGLER, Oswald, *Le Déclin de l'Occident : esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, t. I-II, trad. de M. Tazerout, Paris, Gallimard, 1976.
- SUARÈS, André, « Goethe l'universel », *La Nouvelle Revue française*, n° 222, mars 1932, p. 378-413.
- THIBAUDET, Albert, « Sur la démobilisation de l'intelligence », *La Nouvelle Revue française*, n° 76, janvier 1920, p. 129-140.
- THIBAUDET, Albert, « *L'Honneur au miroir de nos lettres*, par G. Le Bidois ; *L'Art Vainqueur*, par Joachim Gasquet », *La Nouvelle Revue française*, n° 80, mai 1920, p. 751-753.
- THIBAUDET, Albert, « Littérature et politique », *La Nouvelle Revue française*, n° 89, février 1921, p. 193-202.
- THIBAUDET, Albert, *La Campagne avec Thucydide*, Paris, Éditions de La NRF, 1922.
- THIBAUDET, Albert, « Les Europes », *La Nouvelle Revue française*, n° 242, novembre 1933, p. 726-731.
- THIBAUDET, Albert, *Réflexions sur la littérature*, édition publiée sous la direction de Antoine Compagnon et Christophe Pradeau, Paris, Gallimard, 2007.
- TRAZ, Robert de, « Y-a-t-il une Europe ? », *La Revue de Genève*, t. V, juillet-décembre 1922, p. 417-422.
- TRAZ, Robert de, *L'Esprit de Genève* [1929], Lausanne, L'Âge d'Homme, 1995.
- VALÉRY, Paul, *Œuvres*, t. I-II, édition établie, présentée et annotée par Jean Hytier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957-1960.
- VALÉRY, Paul, *Correspondance pour une société des esprits* [1933], Università di Corsica, Albiana, 2016.
- VERHAEREN, Émile, *La Belgique sanglante*, Paris, Éditions de La NRF, 1915.

ZWEIG, Stefan, *Appels aux Européens*, préface et traduction de Jacques Le Rider, Paris, Bartillat, 2014, p. 109-126.

Correspondances, journaux, témoignages

BEAUVOIR, Simone de, *Lettres à Sartre*, t. I : 1930-1939, Paris, Gallimard, 1990.

BENDA, Julien, *La Jeunesse d'un clerc* [1936], suivi de *Un régulier dans le siècle* et de *Exercice d'un enterré vif*, Paris, Gallimard, 1968.

BLUM, Léon, *Souvenirs de l'Affaire* [1935], Paris, Gallimard, 1981.

CLAUDEL, Paul, *Journal*, t. I : 1904-1932, édition établie, présentée et annotée par Jacques Petit et François Varillon, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1968.

DU BOS, Charles, « E. R. Curtius » [1930], in *Approximations*, t. V, Paris, Corrêa, 1948, p. 110-140.

GREEN, Julien, *Pourquoi suis-je moi ? Journal (1993-1996)*, Paris, Fayard, 1996.

HELLENS, Franz, *Documents secrets 1905-1950. Histoire sentimentale de mes livres et de quelques amitiés*, Paris, Albin Michel, 1958.

HESSE, Hermann, « Erinnerung an André Gide » [1950], in *Autobiographische Schriften II*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2003, p. 464-469.

MANN, Thomas, *Betrachtungen eines Unpolitischen* [1914-1918], Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1984 ; MANN, Thomas, *Considérations d'un apolitique*, trad. de Jeanne Naujac et Louise Servicen, Paris, Grasset, 2002.

MARTIN DU GARD, Roger, *Journal I. Textes autobiographiques : 1892-1919*, édition établie, présentée et annotée par Claude Sicart, Paris, Gallimard, 1992.

RIVIÈRE, Jacques, *Carnets de guerre (1914-1917)* [1974], présentés et annotés par Isabelle Rivière et Alain Rivière, avec une préface de Pierre Emmanuel, Paris, Fayard, 2001.

ROLLAND, Romain, *Romain Rolland et La NRF. Correspondances avec Jacques Copeau, Gaston Gallimard, André Gide... et fragments du Journal*, édition présentée, établie et annotée par Bernard Duchatelet, Paris, Albin Michel, 1989.

ROLLAND, Romain, *Journal des années de guerre (1914-1919)*, Paris, Albin Michel, 1952.

SARTRE, Jean-Paul, *Lettres au Castor et à quelques autres*, t. I : 1926-1939, Paris, Gallimard, 1983.

SARTRE, Jean-Paul, « Autoportrait à soixante-dix ans », in *Situations*, t. X, Paris, Gallimard, 1976, p. 133-226.

SARTRE, Jean-Paul, *Carnets de la drôle de guerre* [1983], in *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, édition établie, présentée et annotée par Jean-François Louette, avec la collaboration de Gilles Philippe et de Juliette Simont, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010.

STEPHENS, Winifred (éd.), *The Book of France in Aid of the French Parliamentary Committee's Fund for the Relief of the Invaded Departments*, Paris, Édouard Champion, 1915.

VERHAEREN, Émile, VERHAEREN, Marthe, ZWEIG, Stefan, *Correspondence (1900-1926)*, édition établie, présentée et annotée par Fabrice van de Kerckhove, Bruxelles, Labor, 1996.

ZWEIG, Stefan, *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers* [1942], Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 2006 ; ZWEIG, Stefan, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, in *Romans, nouvelles et récits*, édition établie, présentée et annotée par Jean-Pierre Lefebvre, trad. de Dominique Tassel, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2013.

ZWEIG, Stefan, *Émile Verhaeren* [1910-1913], Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1984 ; ZWEIG, Stefan, *Émile Verhaeren : sa vie, son œuvre*, trad. de Paul Morisse et Henri Chervet, Paris, Belfond, 1985.

Œuvres littéraires

BARRÈS, Maurice, *Les Déracinés* [1897], Paris, Plon, 1967.

BOURGET, Paul, *Cosmopolis* [1892], t. I-II, Paris, Plon, 1934.

CLAUDEL, Paul, *Le Soulier de satin* [1928], in *Théâtre*, t. II, édition établie, présentée et annotée par Didier Alexandre et Michel Autrand, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2011.

CLAUDEL, Paul, *Le Livre de Christophe Colomb* [1927], in *Théâtre*, t. II, édition établie, présentée et annotée par Didier Alexandre et Michel Autrand, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2011.

ELIOT, Thomas Sterns, *The Waste Land / La Terre Vaine*, in *Anthologie bilingue de la poésie anglaise*, édition publiée sous la direction de Paul Bensimon, Bernard Brugière, François Piquet et Michel Remy, trad. par un collectif de traducteurs, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, p. 1189-1212.

GIRAUDOUX, Jean, *Siegfried et le limousin* [1922], in *Œuvres romanesques complètes*, t. I, édition publiée sous la direction de Brett Dawson, Alain Duneau, Lise Gauvin, Michel Potet, Agnès Raymond, Jacques Robichez, Jean-Yves Tadié, Guy Teissier et Colette Weil, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1990.

HESSE, Hermann, *Demian. Die Geschichte von Emil Sinclairs Jugend* [1919], Tübingen, Suhrkamp Basisbibliothek, 2000 ; HESSE, Hermann, *Demian. Histoire de la jeunesse d'Émile Sinclair*, trad. de Denise Riboni, Paris, Stock, 2017.

HESSE, Hermann, *Steppenwolf* [1927], Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1997 ; HESSE, Hermann, *Le Loup des steppes*, Paris, Le Livre de Poche, 1991.

HESSE, Hermann, *Der Europäer. Eine Fabel* [1917], in *Gesammelte Erzählungen*, t. III : 1909-1918, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlage, 1977, p. 315-322 ; HESSE, Hermann, *L'Européen. Une fable*, dans *Souvenirs d'un Européen*, trad. d'Edmond Beaujon, Paris, Calmann-Lévy, 1988, p. 143-153.

HUXLEY, Aldous, *Crome yellow* [1921], London, Vintage Books, 2013 ; HUXLEY, Aldous, *Jaune de crome*, trad. de Jules Castier, Paris, UGE, 1981.

HUXLEY, Aldous, *Point Counter Point* [1928], London, Vintage Books, 2004 ; HUXLEY, Aldous, *Contrepoint*, trad. de Jules Castier, Paris, Plon, 1961.

MANN, Thomas, *Der Zauberberg* [1924], Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1981 ; MANN, Thomas, *La Montagne magique*, trad. de Maurice Betz, Paris, Fayard, 1995.

MARTIN DU GARD, Roger, *L'Été 1914* [1936], in *Œuvres complètes*, t. II, avec une préface d'Albert Camus, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1955.

MORAND, Paul, *L'Europe galante : chronique du XX^e siècle*, in *Nouvelles complètes*, t. I, édition présentée, établie et annotée par Michel Collomb, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1992.

MORAND, Paul, *Venises*, Paris, Gallimard, 1971.

NIZAN, Paul, *Aden Arabie* [1931], Paris, La Découverte, 2002.

PESSOA, Fernando, *Ultimatum* [1917], trad. de Dominique Touati et Simone Biberfeld, Paris, Mille et une nuits, 1996.

ROMAINS, Jules, « Europe » [1916], Paris, Gallimard, 1919.

UNAMUNO, Miguel de, *Le Sentiment tragique de la vie* [1917], trad. de Marcel Faure-Beaulieu, Paris, La République des Lettres, 2017.

4. Littérature critique

Ouvrages et numéros de revue

AA. VV., *Claudél et l'Europe*, Actes du colloque de la Sorbonne (2 décembre 1995), Lausanne, L'Âge d'Homme, 1997.

AMARA, Michaël, *Des Belges à l'épreuve de l'Exil. Les réfugiés de la Première Guerre mondiale. France, Grande-Bretagne, Pays-Bas*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2008.

AUDEGUY, Stéphane, FOREST, Philippe (éds), « Notre Europe, 1914-2014 », *La Nouvelle Revue française*, n° 607, février 2014.

BATY-DELALANDE, Hélène, *Une politique intérieure. La question de l'engagement chez Roger Martin du Gard*, Paris, Honoré Champion, 2010.

BEAUPRÉ, Nicolas, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 1914-1920*, Paris, CNRS Éditions, 2006.

BEM, Jeanne, GUYAUX, André (éds), *Ernst Robert Curtius et l'idée d'Europe*, Actes du Colloque de Mulhouse et Thann (29, 30 et 31 janvier 1992), Paris, Honoré Champion, 1995.

BONNEVILLE, Georges, *Prophètes et témoins de l'Europe. Essai sur l'idée d'Europe dans la littérature française de 1914 à nos jours*, Leyde, A.W. Sythoff, 1961.

BOURG, Tony, *Colpach*, Luxembourg, Amis de Colpach, 1978.

BROULAND, Pierre, DOIZY, Guillaume (éds), *La Grande Guerre des cartes postales*, Paris, Hugo Image, 2013.

CADIN, Anne, COUDURIER, Perrine, DESCLAUX, Jessica, GABORIAUD, Marie et NICOLAS-PIERRE, Delphine (éds), *Romans et récits français, nationalisme et cosmopolitisme*, Paris, Classiques Garnier, 2017.

CATTANI, Paola (éd.), *Le Règne de l'esprit : littérature et engagement au début du XX^e siècle*, Firenze, L. S. Olschki, 2013.

CERISIER, Alban, *Une histoire de La NRF*, Paris, Gallimard, 2009.

CHABOT, Jean-Luc, *Aux origines intellectuelles de l'Union européenne : l'idée d'Europe unie de 1919-1939*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2005.

CHARLES, Christophe, *Naissance des intellectuels 1880-1900*, Paris, Éditions de Minuit, 1990.

CHAUBET, François, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny [2000]*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009.

CITTI, Pierre, *Contre la décadence. Histoire de l'imagination française dans le roman (1890-1914)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987.

COHEN-SOLAL, Annie, PHILIPPE, Gilles (éds), *Les Conférences du Havre sur le roman, Études Sartriennes*, n° 16, 2012.

COMPAGNON, Antoine, *La Grande Guerre des écrivains. D'Apollinaire à Zweig*, Paris, Gallimard, 2014.

COMPAGNON, Antoine (éd.), *La République des Lettres dans la tourmente (1919-1939)*, Actes du colloque international de Paris (Collège de France, 27 et 28 novembre 2009), Paris, CNRS / Alain Baudry et Cie, 2011.

DAGAN, Yaël, *La NRF entre guerre et paix (1914-1925)*, Paris, Tallandier, 2008.

DE GRÈVE, Claude, ASTIER, Colette (éds), *L'Europe. Reflets littéraires*, Actes du Congrès National de Littérature Générale et Comparée (Nanterre, 24-27 septembre 1990), Paris, Klincksieck, 1993.

DERRIDA, Jacques, *Politiques de l'amitié*, suivi de *L'Oreille de Heidegger*, Paris, Galilée, 1994.

DETHURENS, Pascal, *Écriture et culture. Écrivains et philosophes face à l'Europe (1918-1950)*, Paris, Champion-Slatkine, 1997.

DETHURENS, Pascal, *Paul Claudel et l'avènement de la modernité*, Paris, Les Belles Lettres, 2000.

DETHURENS, Pascal, *De l'Europe en littérature. Création littéraire et culture européenne au temps de la crise de l'esprit (1918-1939)*, Genève, Droz, 2002.

DIDIER, Béatrice, *Le Journal intime*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976.

DI MÉO, Nicolas, *Le Cosmopolitisme dans la littérature française. De Paul Bourget à Marguerite Yourcenar*, Genève, Droz, 2009.

DUCHENNE, Geneviève, *Esquisses d'une Europe nouvelle. L'euro péisme dans la Belgique de l'entre-deux-guerres (1919-1939)*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2008.

FRANK, Robert (éd.), *Les Identités européennes au XX^e siècle : diversités, convergences, solidarités*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004.

GIRARD, Alain, *Le Journal intime*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963.

GODARD, Henri, *Une grande génération. Céline, Malraux, Guilloux, Giono, Montherlant, Malaquais, Sartre, Queneau, Simon*, Paris, Gallimard, 2003.

HANNA, Martha, *The Mobilization of Intellect. French Scholars and Writers during the Great War*, Cambridge and London, Harvard University Press, 1996.

HEBEY, Pierre (éd.), *L'Esprit NRF (1908-1940)*, Paris, Gallimard, 1990.

HENRY, Anne (éd.), *Schopenhauer et la création littéraire en Europe*, Paris, Klincksieck, 1989.

HOBBSAWM, Eric, *The Age of Extremes: the Short Twentieth Century* [1994], London, Abacus, 1995 ; HOBBSAWM, Eric, *L'Âge des extrêmes : le court vingtième siècle, 1914-1991*, Bruxelles-Paris, Complexe – “Le Monde diplomatique”, 1999.

- KAUFMANN, Vincent, *L'Équivoque épistolaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1990.
- KOFFEMAN, Maaïke, *Entre classicisme et modernité. La Nouvelle revue française dans le champ littéraire de la Belle Époque*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2003.
- KOPP, Robert (éd.), *La Place de La NRF dans la vie littéraire du XX^e siècle : 1908-1943*, Paris, Gallimard, 2009.
- KURGAN-VAN HENTENRYK, Ginette, GUBIN, Éliane et GOTOVITCH, José (éds), *Une guerre pour l'honneur. La Belgique en 14-18*, Bruxelles, Racine, 2014.
- LACOUTURE, Jean, *Une adolescence du siècle. Jacques Rivière et La NRF*, Paris, Gallimard, 1994.
- LAURENT, Thierry, *Le Roman français au croisement de l'engagement et du désengagement (XX^e-XXI^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2015.
- LEBLOND, Aude, *Sur un monde en ruine. Esthétique du roman-fleuve*, Paris, Honoré Champion, 2015.
- LEJEUNE, Philippe, BOGAERT, Catherine, *Un journal à soi. Histoire d'une pratique*, Paris, Textuel, 2003.
- LEROY, Géraldi, *Batailles d'écrivains. Littérature et politique (1870-1914)*, Paris, Armand Colin, 2003.
- MASSON, Pierre, *Le Disciple et l'insurgé. Roman et politique à la Belle Époque*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1987.
- MEYLAN, Jean-Pierre, *La Revue de Genève, miroir des Lettres européennes (1920-1930)*, Genève, Droz, 1969.
- MICHELET JACQUOD, Valérie, *Le Roman symboliste. Un art de l'« extrême conscience ». Édouard Dujardin, André Gide, Rémy de Gourmont, Marcel Schwob*, Genève, Droz, 2008.
- PACCAGNELLA, Ivano, GREGORI, Elisa (éds), *Ernst Robert Curtius e l'identità culturale dell'Europa*, Atti del XXXVII Convegno Interuniversitario Bressanone / Innsbruck (13-16 luglio 2009), Padova, Esedra editrice, 2001.
- POPELIER, Jean-Pierre, *Le Premier exode. La Grande Guerre des réfugiés belges en France*, Paris, Vendémiaire, 2014.
- RAIMOND, Michel, *La Crise du roman. Des lendemains du Naturalisme aux années vingt*, Paris, José Corti, 1966.
- RIEUNEAU, Maurice, *Guerre et révolution dans le roman français de 1919 à 1939 [1974]*, Paris, Honoré Champion, 2000.
- ROBERT, Marthe, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, 1972.

ROUSSILLAT, Jacques, *Maria Van Rysselberghe, la Petite Dame d'André Gide*, Paris, Pierre-Guillaume de Roux, 2017.

SALMON, Gilbert-Lucien (éd.), *Jean Schlumberger et La Nouvelle Revue française*, Actes du colloque de Gubwiller et Mulhouse des 25 et 26 décembre 1999, Paris, L'Harmattan, 2004.

SAPIRO, Gisèle (éd.), *L'Espace intellectuel en Europe : De la formation des États-nations à la mondialisation XIX^e-XX^e*, Paris, La Découverte, 2009.

SCHIANO-BENNIS, Sandrine, *La Renaissance de l'idéalisme à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1999.

SIMONET TENANT, Françoise, *Le Journal intime. Genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Téraèdre, 2004.

SIPRIOT, Pierre, *Guerre et paix autour de Romain Rolland. Le désastre de l'Europe (1914-1918)*, Paris, Bartillat, 1997.

SIRINELLI, Jean-François, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX^e siècle*, Paris, Fayard, 1990.

SONCINI, Anna Paola, *Neutralité, guerre, littérature en Belgique entre 1914 et 1918*, Bologna, I Libri di Emil, 2015.

SULEIMAN, Susan Rubin, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983.

TERONI, Sandra, KLEIN, Wolfgang (éds), *Pour la défense de la culture. Les textes du Congrès international des écrivains, Paris, juin 1935*, Dijon, Presses Universitaires de Dijon, 2005.

THIESSE, Anne-Marie, *La Création des identités nationales*, Paris, Seuil, 1999.

TONNET-LACROIX, Éliane, *Après-guerre et sensibilités littéraires (1919-1924)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991.

WINOCK, Michel, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France* [1982], Paris, Seuil, 1990.

WINOCK, Michel, *Le Siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, 1997.

WITTMANN, Jean-Michel, *Barrès romancier. Une nosographie de la décadence*, Paris, Honoré Champion, 2000.

Articles ou chapitres d'ouvrages

BARRIÈRE, Jean-Bertrand, « Rivière » [1954], in *Romain Rolland. L'Âme et l'Art*, Paris, Albin Michel, 1966, p. 21-35.

BATY-DELANDE, Hélène, « De l'“engagement” chez les écrivains avant Sartre : essai de généalogie lexicale », *Les Temps Modernes*, n° 635-636, 2006, p. 207-248.

BEAUPRÉ, Nicolas, « De quoi la littérature de guerre est-elle la source ? Témoignages et fictions de la Grande Guerre sous le regard de l'historien », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n° 112, 2011, p. 41-55.

BECCHIA, Alain, « Les milieux parlementaires et la dépopulation de 1900 à 1914 », *Communications*, n° 44, 1986, p. 201-246.

CHARRIER, Landry, « Une amitié à l'épreuve de la crise de la Ruhr : Gide, Curtius et *La Revue de Genève* (Décembre 1922-Janvier 1923) », *Chroniques allemandes*, n° 11, 2006-2007, p. 273-291.

CHARRIER, Landry, « *La Revue de Genève*. Hantise de la décadence et avenir de l'Europe (1920-1925) », *Études Germaniques*, n° 254, 2009, p. 363-374.

CHARRIER, Landry, « La neutralité suisse à l'épreuve de la Première Guerre mondiale. *L'Internationale Rundschau*, une entreprise de médiation internationale », *Histoire@Politique*, n° 13, 2011, p. 146-160.

CATTANI, Paola, « Engagement pour l'Europe et littérature pure », *Fabula / Les colloques*, « Paul Valéry et l'idée de littérature », 2010. Le texte est disponible en ligne : <<http://www.fabula.org/colloques/document1420.php>> [consultée le 04 octobre 2017].

DAVID, Claude, « Hermann Hesses Beziehungen zu Frankreich », in Rolf WIECKER (éd.), *Text&Kontext*, n° 6.1/6.2, 1978, p. 335-354.

DELLA CASA, Martina, « “L'Europe est dans un état de civilisation avancée : je veux dire qu'elle est très malade”. Crise et régénération d'un mythe chez Artaud », *Lingue culture mediazioni / Languages cultures mediation*, n° 2, 2015, p. 149-164.

DELSEMME, Paul, « La querelle du cosmopolitisme en France (1885-1905) », dans JOST, François (éd.), *Actes du IV^e colloque de l'Association internationale de littérature comparée (Fribourg, 1964)*, The Hague / Paris, Mouton & Co, 1966, p. 43-49.

DETHURENS, Pascal, « Gide et la question européenne », *BAAG*, n° 85, janvier 1990, p. 109-126.

DETHURENS, Pascal, « L'esthétique de l'objet musical chez Thomas Mann : champ du roman et chant du monde », in SÉGINGER, Gisèle (éd.), *De l'objet à l'œuvre*, Actes du colloque

organisé à l'Université de Strasbourg (25-27 avril 1997), Presses Universitaires de Strasbourg, 1997, p. 115-126.

DI MÉO, Nicolas, « Imaginaire de l'espace et voies du salut dans *Le Soulier de satin* et *Le Livre de Christophe Colomb* », *Les Lettres romanes*, n° 3-4, 2004, p. 253-264.

DI MÉO, Nicolas, « L'espace européen ou la diversité dans l'unité. Enjeux idéologiques de la représentation du multiple chez quelques écrivains français de la première moitié du XX^e siècle », in LYSØE, Éric, COLLANI, Tania (éds), *Entre tensions et passions. (Dé)constructions de l'espace littéraire européen*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2010, p. 63-76.

EDET-GHOMARI, Chantal, « La polémique Romain Rolland-Thomas Mann face à la guerre », in LASERRA, Annamaria, LECLERCQ, Nicole et QUAGHEBEUR, Marc (éds), *Mémoires et antimémoires littéraires au XX^e siècle. La Première Guerre mondiale*, t. I, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, p. 33-49.

FRICKX, Robert, « Franz Hellens », *Nouvelles biographie nationale*, t. I, Bruxelles, Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-arts de Belgique, 1988, p. 140-160.

GORCEIX, Paul, « *Le Disque Vert* (1921-1941). Franz Hellens et les écrivains français », in FRICKX, Robert (éd.), *Les Relations littéraires franco-belges de 1914 à 1940*, Actes du colloque international organisé à la Vrije Universiteit Brussel par la Société d'Étude des Lettres françaises de Belgique (10 mars 1990), Bruxelles, VUB-Press Brussel, 1990, p. 111-128.

GULLENTOPS, David (éd.), « Émile Verhaeren et l'Europe », *Revue belge de philologie et d'histoire / Belgisch Tijdschrift voor filologie en geschiedenis*, n° 77, 1999.

HONTEBAYRIE, Micheline, « Paul Valéry dans le courant de l'Histoire », in PICKERING, Robert (éd.), *Paul Valéry : regards sur l'Histoire*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2008, p. 19-32.

HORNE, John, « Les mains coupées : "atrocités allemandes" et opinion française en 1914 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 171, juillet 1993, p. 29-45.

JAFFEUX, Vincent, « Alger, un foyer culturel pour les écrivains exilés de la France combattante (novembre 1942-août 1944) », *Planeta Literatur. Journal of Global Literary Studies*, n° 1, 2014, p. 85-102.

LEYMARIE, Michel, « Albert Thibaudet et l'Europe », *Revue historique*, n° 4, 2004, p. 821-842.

LEVIE, Sophie, « "Ouvert à tous, difficile cependant à ouvrir". La revue belge *Le Disque vert* (1921-1941) », in LEVIE, Sophie (éd.), *Reviews, Zeitschriften, Revues : die Fackel, die Weltbühne, Musikblätter des Anbruch, Le Disque Vert, Mécano, Versty*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1994, p. 97-137.

MILLOT, Hélène, « Maurras et l'École romane contre les Barbares et les Météques qui veulent "nous gâcher la langue, le style et le goût" », in MOUSSA, Sarga (éd.), *L'Idée de race*

dans les sciences humaines et la littérature, XVIII^e-XIX^e siècles, Actes du colloque international de Lyon, 16-18 novembre 2000, Paris, Budapest, Torino, L'Harmattan, 2003, p. 441-452.

SCHONFIELD, Ernest, « The Idea of European Unity in Heinrich Mann's political Essays of the 1920s and early 1930s », in HEWITSON, Mark, D'AURIA, Matthew (éds), *Europe in Crisis: Intellectuals and the European idea*, New York / Oxford, Berghahn Books, 2012, p. 257-270.

TRÉVISAN, Carine, « Jean Norton Cru, anatomie du témoignage », in CHIANTARETTO, Jean-François, ROBIN, Régine (éds), *Témoignage et écriture de l'Histoire*, Décade de Cerisy, 21-31 juillet 2001, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 47-65.

ZARD, Philippe, « L'arbre et le philosophe. Du platane de Barrès au marronnier de Sartre. Littérature et phénoménologie », *Revue Silène – Centre de recherches en littérature et poétique comparées de Paris Ovest-Nanterre-La Défense*, 2009, p. 1-23.

Annexe

Solidarité (1935)

Les principes premiers de la solidarité, voilà ce qu'on devrait surtout et d'abord enseigner dans les écoles. Le sentiment de la solidarité, voilà ce que le maître devrait prendre à tâche de développer. Dans les villages du pays de Caux, où, selon le dicton, « pour voir les gens aux fenêtres, mieux vaut crier *Au feu* qu'*Au secours* », chacun vit pour soi et ne se soucie du voisin que pour lui chercher noise ou lui nuire. (Il y a des exceptions à cela, il va sans dire ; mais elles sont rares.) Quatre communes se refusent à conjuguer leurs intérêts, pour le forage d'un puits artésien qui les abreuverait toutes les quatre. Il faut dire que tout le pays manque d'eau et que, dans le profond des vallées, les rivières coulent sous terre, n'affleurant au pied des falaises ou parmi les galets qu'à l'instant de rallier la mer. Les lavandières d'Étretat ne peuvent laver le linge qu'à marée basse et lorsque se retire le flot. Un nouveau maire, sur le point de se faire élire, propose donc ce dont bénéficierait tout le pays : capter les eaux haut en aval et les forcer d'alimenter quatre villages. Mais allez donc secouer les gens de leur antique torpeur ! Impossible de leur faire admettre qu'ils bénéficieront eux-mêmes de l'aide apportée à autrui. Ils ne consentent à voir que les « centimes additionnels » qu'il faudrait voter et qui grèveront la commune. Chacun pour soi ; le *would be* maître est blaqueboulé ; le pays reste sur sa soif. Parfois ce désintéressement du voisin prend des formes sordides.

Une jeune femme mène à grand'peine et tant bien que mal, seule et sans aide, l'exploitation de la ferme que son mari vient de laisser, car nous sommes pendant la guerre, et il a été appelé en Argonne. Un matin, tandis que Marthe s'occupe de ses deux enfants en bas âge, une génisse s'échappe de l'enclos. Quand elle s'aperçoit de la fuite, la génisse est loin. Tous les voisins l'ont vue passer, l'ont reconnue ; aucun ni ne la ramène, ni même ne l'arrête. Marthe ne la retrouve que le soir, malmenée et avec une corne de moins. Marthe ne songe même pas à s'en plaindre. À qui ? De quoi ? Il n'est là rien que de naturel, de coutumier. Chacun pour soi. Pourtant Marthe est fort obligeante, prête elle-même à aider autrui, et du reste bien vue de tous. C'est une des plus jolies filles du pays, je devrais dire : une des seules jolies, accorte, sans cesse souriante malgré les soucis qui pèsent sur elle, car la ferme est lourde ; elle n'y peut suffire. Et voici venir la saison des labours, travail décidément trop dur pour une femme et auquel elle n'est pas habituée. Elle a bien avec elle un petit goujat de treize ans, qui couche dans l'écurie et qui prend soin de l'étable ; qui

mènera le cheval lorsqu'on l'attelle à la charrue. Mais Marthe a beau peser de tout son poids, la charrue ne fait qu'égratigner la terre, ou s'achoppe en piquant du nez dans la glèbe... Aussi, lorsqu'il est question d'employer des prisonniers allemands comme ouvriers agricoles, elle se décide à en engager un. Elle aurait voulu consulter son mari, mais celui-ci ne sait pas écrire. Elle ne reçoit de lui, hebdomadairement, qu'une carte postale imagée sur laquelle un camarade, à côté de l'adresse, écrit : *Tout va bien. Baisers.*

D'abord personne, dans le pays, n'en voulait, de ces prisonniers. A-t-on idée d'inviter l'ennemi à venir cultiver nos terres ? Ils allaient faire en sorte de tout saccager. Les Boches étaient fourbes, malveillants, perfides, on le savait ; cruels, jusqu'à couper les mains aux enfants ; et, même étroitement surveillés, et même sans mauvais vouloir, ils n'avaient pas nos méthodes de culture, comment se faire entendre d'eux qui ne parlaient pas notre langue... ? On ne pourrait rien obtenir d'eux. Il fallut en envoyer d'office six sur la plus grande ferme du pays, pour l'exemple. Ces pauvres gens étaient si heureux de se retrouver en contact avec le sol, tirés de leur désœuvrement, qu'ils travaillèrent à merveille. À peu de temps de là, chacun en voulut. On n'y pouvait suffire. Marthe avait été une des premières à se décider ; elle refusait de croire aux on-dit, passait outre. Elle eut son prisonnier.

Karl était un Wurtembergeois : superbe gaillard aux yeux bleus, aux cheveux blonds, la face ouverte et souriante. Cultivateur lui-même, il avait laissé là-bas femme et enfants du même âge à peu près que ceux de Marthe. Il montrait à Marthe leurs photographies, et Marthe lui montrait celle d'Ernest son mari, soldat en Argonne. Karl dormait dans l'écurie, mais prenait ses repas avec Marthe, ainsi qu'il est d'usage dans nos campagnes. J'allais assez souvent causer avec lui, heureux de faire usage de mon peu d'allemand et de servir entre Marthe et lui d'interprète. Mais déjà par gestes et signes, ils s'entendaient fort bien, n'ayant rien de bien compliqué à se dire, car la besogne qu'on attendait de lui, déjà Karl l'eût faite de lui-même. Mais avec moi, bientôt, Karl ne se gêna plus pour critiquer beaucoup d'usages de chez nous : comment, par exemple, pouvait-on laisser se répandre au loin et se perdre le purin de la fumière ? En Allemagne on prend plus grand soin de ce précieux engrais naturel. Et puis, ici, en France, en Normandie du moins et pour autant qu'il en puisse juger, les hommes qui travaillent sont nourris sinon mal, du moins fort insuffisamment. Ce n'est point du tout qu'il se plaigne ; mais, mieux alimenté, le travailleur qu'il est serait d'un rendement supérieur. Il va jusqu'à parler de calories, oh ! du reste, sans pédanterie, mais soucieux un peu de me montrer qu'il n'est pas sans instruction et qu'il sait raisonner tout comme un autre et surtout sait assimiler des théories. Il en a pour l'éducation des enfants, leur hygiène. Il voudrait obtenir de Marthe qu'elle laissât les siens courir pieds nus, je vous demande !...

Pour un peu il lui apprendrait à les moucher. Du reste il s'occupe de tout dans la ferme, et Marthe lui fait confiance. Le visage de Karl, soucieux et triste d'abord, s'épanouit. Dans le pays, on commence à jaser. Les gens ont si mauvaise langue. Un Allemand ! Si ça n'est pas malheureux, tout de même ! Il se croit chez lui, ma parole ! Et la femme fait tout à sa guise. Ah ! ils ne s'en font pas, pour sûr, ces deux-là ! Et pendant ce temps, Ugène, le mari, se bat dans les tranchées. S'il se doutait, lui qu'on sait jaloux comme un tigre... On ferait peut-être bien de l'avertir. Mais chacun pour soi. Attendons seulement qu'il revienne. On rira bien.

Des semaines et des mois passèrent. Karl commençait à baragouiner un peu le français. La petite ferme prospérait. La guerre durait et Ugène ne revenait toujours pas. Où le pays commença vraiment à rigoler, c'est quand Marthe devint enceinte. Ça ne se voyait pas encore trop ; ça se savait. Ah ! vous parlez d'un fin travail ! Quand Ugène rentrerait au pays, s'il revenait jamais, il trouverait ses terres gentiment cultivées, et bien dûment ensemencées. Faudrait voir sa tête...

Je n'imaginai point quelle pourrait être la tête d'un Ugène furieux, mais savais fort bien qu'au naturel déjà il n'avait guère l'air commode. Déjà plusieurs fois je m'étais heurté à son caractère ombrageux. Peu de temps avant son départ pour le front, mon chien ayant, par jeu, mis à mal un de ses canards, encore que j'eusse aussitôt remboursé la bête et me fusse beaucoup excusé, Eugène, à quelques jours de là, n'avait pu se retenir d'envoyer à mon chien, avec son méchant fusil de braconnier, une volée de grenaille dont mon chien restait éclopé. Revêche, âpre, fermé, autant que sa femme était accorte et confiante, Eugène regardait à tout, rognait partout, grattant son profit jusqu'au delà du légitime, récoltant bouses et crottins sur les routes pour en fumer ses champs, ce qui est permis à tous, mais allant jusqu'à cisailer les barbelés de son enclos voisin du mien pour permettre à son bétail d'allonger la tête au delà et de broutailler un peu de mon herbe ; tout cela sournoisement, la nuit, et, de jour, se défendant avec force serments, le sourcil froncé, le regard noir...

Je ne fus pas sans trembler quand j'appris, le temps de la moisson venu, qu'Ugène, ainsi que maint autre soldat cultivateur, allait bénéficier d'un congé d'un mois et revenir dans le pays à titre de permissionnaire agricole. Marthe était, me semble-t-il, un peu pâle en m'annonçant cette nouvelle et ses lèvres tremblaient un peu.

Elle alla à sa rencontre à la gare, distante de trois kilomètres, vraisemblablement non tant par impatience de le revoir que pour le préparer un peu. C'était du moins ce que je me disais, et, comme cela se passait le soir, j'en fus réduit à imaginer le retour d'Ugène, ses découvertes, ses surprises, ses réactions premières. La maison où j'habite est si proche que j'entends tous les bruits de la ferme. Toute la nuit je restais l'oreille tendue, épiant,

m'attendant à quelques coups de feu, à des imprécations, des cris, et prêt à accourir au premier appel de Marthe. Le lendemain, d'assez bon matin, je sortis. Je gagnai cette large avenue de hêtres qui, selon l'usage du pays, entoure les fermes et les abrite du trop grand vent ; notre hêtraie enveloppe dans une même protection à la fois la ferme d'Ugène et ma demeure. Sitôt après s'étendent les champs d'Ugène, que, ce matin, Ugène et Karl arpentaient. Je les observais de loin, sans qu'ils me vissent. À défaut de paroles sans doute, Karl faisait force [de] gestes, expliquant vraisemblablement son travail. Ugène hochait la tête, sans guère rien dire, me semblait-il, mais d'un air manifestement approbateur. Je restai longtemps à les observer ; puis me laissai ; me mis à lire, assis au pied d'un hêtre... Quand je relevai les yeux, Karl et Ugène s'en revenaient de leur tournée, bras dessus, bras dessous en riant.

Souvent j'avais entendu dire, dans le pays : Le véritable ennemi, ce n'est pas l'Allemand, c'est l'Anglais. Sous prétexte de nous secourir, le voici bien installé en Normandie et dans nos provinces du Nord que l'Allemand n'a pas envahies. Il ne les quittera pas de si tôt, voulez-vous parier ? Les Boches, après tout, c'est d'assez bon gars ; on les voit même, sur le front, aux moments de trêve, tout prêts à faire camarade. On se bat parce qu'il le faut bien, mais sans se détester beaucoup. Faut pas croire tout ce que racontent les journaux, tous des bourreurs de crâne, des blagueurs ; écoutez plutôt les permissionnaires... Oh ! parbleu l'on n'est pas souvent à son aise dans les tranchées ; mais c'est aussi dur pour eux que pour nous. Tous ces Fritz-là, faut croire, pas plus que nous n'ont voulu la guerre ; ça c'est l'affaire des dirigeants ; eux, les Fritz, c'est des hommes comme nous, du pauvre peuple, des braves gens, cultivateurs et autres, qui ne tiennent pas plus que nous à mourir.

Les Anglais, eux, restaient fiers et rogues ; valeureux sans doute, braves gens peut-être, mais distants ; avec eux l'on ne faisait jamais camarades. Et puis n'allaient-ils pas se targuer de nos victoires ? La guerre avec l'Allemagne pourrait finir, ce serait ensuite toute une affaire, vous verrez, de débarrasser le pays des Anglais.

C'étaient ces propos que j'entendais dans le pays de Caux ; c'étaient ceux que Jacques-Émile Blanche entendait dans la région de Dieppe et qu'il me répétait alors, avec un peu d'inquiétude.

Le fait est que la présence dans le pays des prisonniers, ouvriers agricoles, avait assez vite eu raison de maints préjugés absurdes et de cette haine, prétendue instinctive, qu'entretenaient soigneusement les journaux.

Tout de même, entre Ugène et Karl, ce lien existait qui relie entre eux les marins, les mineurs, les cultivateurs. Tous deux ils aimaient leur métier et Ugène, si rustre et mal

dégrossi qu'il pût être, restait extraordinairement sensible (du moins dans sa partie) à la besogne bien faite. Certainement il était fort attaché à sa femme ; mais à sa terre sans doute plus encore. Son grand souci, tandis qu'il combattait en Argonne, était d'imaginer ses champs en friche, son bétail mal soigné, sa ferme à l'abandon. Et voici que jamais, au contraire, la récolte n'avait été si belle, ni la ferme si bien tenue. Tout le reste ne venait qu'ensuite. Il donnait à Karl, qu'il appelait Fritz, de grandes claques joyeuses sur les fesses et dans le dos. Parbleu ! c'était du beau travail ; lui-même n'aurait pas mieux fait. Et Marthe n'en revenait pas de les voir tous les deux si bien s'entendre ; elle était même un peu gênée, car à présent c'était entre eux que causaient toujours les deux hommes. De jalousie, il ne fut pas question un seul instant. Ah ! le pays pouvait bien rigoler ! Qu'importe ? Il savait bien qu'au fond ce n'était pas du mépris qu'on avait pour lui, mais de l'envie. Les seuls jaloux, c'étaient les autres. Lui, jaloux de Fritz ! Ugène qui n'avait jamais eu d'amis venait de se découvrir un frère. Et si Marthe avait un peu participé de ses soins, si Fritz n'avait pas fait attention rien qu'aux terres, s'il s'était un peu payé sur elle de sa peine, la belle affaire ! Ugène regardait le ventre de Marthe avec attendrissement. Un sentiment nouveau naissait en lui, dont je ne l'aurais point cru capable, car, vraiment, jusqu'à ce jour il s'était montré sans délicatesse aucune, comme une brute mal dégrossie ; mais, au contact de l'Allemand un peu langoureux, il découvrait en lui, comme par émulation, des ressources de sollicitude et se montrait plus prévenant avec Marthe, et plus attentionné qu'il n'avait jamais été. Les deux hommes rivalisaient entre eux de petits soins pour elle, de gentillesse ; tandis que le sentiment, le plus fort, l'amitié, c'était entre eux deux qu'il se tissait.

Ugène cependant fut rappelé sur le front. Il me parut que Karl s'affectait de son départ plus encore que Marthe. Même, pour dire le vrai, je ne suis pas certain que celle-ci n'en fut pas un peu soulagée ; car, malgré les petits soins de ses deux hommes, entre eux deux elle trouvait mal son compte et restait mal à l'aise, était plus sensible qu'eux aux affronts des voisins, et ce ménage à trois ne lui plaisait guère.

Puis vint l'armistice. Karl dut quitter le pays avant le retour d'Ugène et la venue au monde de l'enfant qu'il avait semé. Celui-ci grandit à présent comme un fils d'Ugène, si différent de ses frères et sœurs qu'il pourra bien comprendre un jour que celui qu'il appelle *papa* n'est pas son père ; si déjà Marthe ou Ugène ne le lui apprennent pas d'eux-mêmes.

Karl a retrouvé les siens, de l'autre côté de la frontière.

Index

Noms d'auteurs

A

Alain-Morello André, 179, 182, 183
Alexandre Didier, 265
Alibert François, 91, 117
Allégret Élie (père de Marc), 143, 181, 295
Allégret Marc, 94, 143, 148, 181, 295
Amara Michaël, 138, 139
Amrouche Jean, 29, 48, 71, 181
Angelo Anne-Sophie, 275
Anglès Auguste, 33, 178
Apollinaire Guillaume, 125
Aragon Louis, 48, 89, 140
Arcos René, 40
Arland Marcel, 90
Arnauld Michel, 151
Artaud Antonin, 19, 20, 202
Aulard Alphonse, 130
Auzoux Amélie, 36

B

Barbusse Henri, 23, 87, 88, 230
Barrès Maurice, 23, 32, 33, 49, 50, 71, 121, 127, 175, 176, 177, 178, 180, 188, 225, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 250, 254, 256, 262, 272, 273, 276, 277, 278, 279, 281, 282, 283, 290, 296, 297, 300, 304, 308, 329, 331, 345
Barrière Jean-Bertrand, 229
Barthes Roland, 66
Bastide Roger, 250
Baty-Delalande Hélène, 13, 37, 55, 68, 100
Baudelaire Charles, 71, 176, 257
Beaupré Nicolas, 87
Beauvoir Simone de, 68
Becchia Alain, 57
Benda Julien, 41, 46, 51, 174, 200
Benjamin Walter, 14
Bergson Henri, 126, 211
Bernard Tristan, 73
Bertaux Félix, 151, 152, 161, 167, 169
Bertrand Louis, 165

Blanche Jacques-Émile, 18, 29, 30, 31, 73, 125
Blei Franz, 147
Bloch Hans Manfred, 158
Bloch Jean-Richard, 40
Bloch Marc, 60
Bloy Léon, 29
Blum Léon, 19, 31, 52
Bogaert Catherine, 53
Boisdeffre Pierre de, 17
Bonnard Abel, 46
Bonneville Georges, 340
Bourdieu Pierre, 174
Bourg Tony, 148, 149, 152
Bourget Paul, 30, 247, 258, 297, 298
Bréal Auguste, 149, 150
Breton André, 89, 140
Broch Hermann, 113, 114
Brooke Rupert, 36
Brouland Pierre, 60
Brunetière Ferdinand, 29
Burdeau Auguste, 27
Bussy Dorothy, 45, 157, 195

C

Cattani Paola, 20, 212
Cazentre Thomas, 181, 264, 265
Cendrars Blaise, 140
Cerisier Alban, 36
Chabot Jean-Luc, 20
Chardin Philippe, 115
Chardonne Jacques, 46
Charles Christophe, 31
Charrier Landry, 145, 146, 147, 169, 170
Chaubet François, 152, 157, 163
Chopin Frédéric, 56, 254, 255, 257
Citti Pierre, 31, 126
Claude Jean, 44
Claudel Paul, 14, 21, 30, 46, 115, 116, 117, 139, 155, 175, 199, 202, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 227, 228, 229, 231, 241, 342
Cocteau Jean, 60, 92, 140
Cohen-Solal Annie, 208, 209
Collani Tania, 9

Compagnon Antoine, 101, 174
Conner Tom, 11
Conrad Joseph, 35, 264
Copeau Jacques, 16, 62, 67, 75, 76, 115, 131
Coppet Marcel de, 33
Cotnam Jacques, 27, 29
Coudenhove-Kalergi Richard, 161, 162
Crémieux Benjamin, 18, 203, 204, 211, 212
Curtius Ernst Robert, 21, 148, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 163, 164, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 203, 231, 342

D

Dagan Yaël, 37, 87, 150, 172
David Claude, 164
Del Marmol Joseph, 75
Delay Jean, 34, 177, 238
Della Casa Martina, 20, 202, 224
Delsemme Paul, 263
Démarest Albert (cousin d'André Gide), 96
Denis Maurice, 31
Derrida Jacques, 328
Descartes René, 188, 264, 289
Desjardins Paul, 102, 152, 157, 158, 161, 177
Dethurens Pascal, 23, 119, 120, 131, 189, 196, 204, 209, 221, 222, 225, 226, 227, 228, 233, 286, 293, 329, 344, 345
Di Méo Nicolas, 223, 231, 242, 246, 255, 256, 285, 287
Didier Béatrice, 53, 55
Dimitrov Georgi, 42, 154
Doizy Guillaume, 60
Domenichelli Mario, 203
Dörge Christophe, 173
Dorgelès Roland, 86, 87
Dostoïevski Fiodor, 90, 91, 99, 100, 163, 186, 187, 188, 189, 269, 270, 286, 289
Dreyfus Alfred (affaire), 30, 31, 32, 33, 37, 49, 51, 52
Drouin Dominique, 59
Drouin Marcel, 31
Du Bos Charles, 35, 74, 75, 84, 157, 158, 163, 170
Duboile Christophe, 159
Duchenne Geneviève, 139

Dufief-Sanchez Véronique, 274
Duhamel Georges, 45, 87
Dupouey Dominique, 36, 37
Durosay Daniel, 149, 150, 181, 328
Dwinger Edwin Erich, 102, 106

E

Edet-Ghomari Chantal, 160
Eichenlaub Jean-Luc, 128
Eliot Thomas Sterns, 203
Ellison David, 183

F

Fabre-Luce Alfred, 46, 172
Fernandez Ramon, 10
Ferrari Stéphane, 327
Ferrero Guglielmo, 145
Ferry Jules, 112
Flament Albert, 80
Foucart Claude, 123, 154, 164, 171, 173
Foucault Michel, 54
Frank Robert, 21
Freud Sigmund, 15, 39, 140, 230
Frickx Robert, 139

G

Gallimard Gaston, 36, 46
Gaulle Charles de, 48, 49
Ghéon Henri, 32, 34, 36, 37, 38, 60, 61, 62, 72, 75, 78, 122, 127, 129, 178, 254
Gide Charles (oncle d'André Gide), 31, 40, 57, 103, 104
Gide Madeleine, 15, 16, 31, 45, 65, 74, 84, 106, 112, 146, 177, 178, 294, 295
Gide Paul (père d'André Gide), 96, 318
Giovoni Arthur, 48
Girard Alain, 53
Giraudoux Jean, 174, 175, 202, 252, 253, 262
Godard Henri, 52
Goethe Johann Wolfgang von, 29, 86, 112, 130, 137, 144, 165, 166, 167, 168, 182, 187, 188, 189, 233, 264, 269, 272, 289, 333, 335
Gorceix Paul, 140
Gorki Maxime, 186, 287
Gosse Edmund, 95, 288
Goulet Alain, 33, 37, 39, 40, 74, 190, 196, 197, 272, 325, 327

Gourmont Rémy de, 240
Green Julien, 55
Greve Felix Paul, 153
Groethuysen Bernard, 153
Guéhenno Jean, 11, 213
Gullentops David, 136

H

Hanna Martha, 128
Hebey Pierre, 38, 90
Hellens Franz, 139, 140, 141
Hesse Hermann, 123, 124, 125, 155, 163,
164, 165, 168
Heurgon (Jacques et Anne), 48
Hitler Adolf, 40, 42, 46, 159, 184, 186,
189
Hobsbawm Eric, 15
Hofmannsthal Hugo von, 112, 113, 114
Hontebayrie Micheline, 213
Horne John, 60
Hugo Victor, 238
Huret Jules, 71
Huxley Aldous, 207, 208, 209, 210

I

Ifri Pascal, 16

J

Jaffeux Vincent, 48
Jaloux Edmond, 150, 157
Jammes Francis, 254
Jarry Alfred, 39, 303
Jaurès Jean, 69, 70
Jünger Ernst, 88

K

Kaufmann Vincent, 31
Ke Liu, 220
Keats John, 264, 293
Kessler Henri, 112, 154, 158, 182
Keyserling Eduard von, 19, 222
Klein Wolfgang, 42, 185, 232
Kopp Robert, 89
Kortländer Bernd, 333, 344

L

La Rochelle Drieu, 46
Lachasse Pierre, 10

Lacouture Jean, 150
Lacroix Michel, 301
Laferrière Aude, 209, 259, 296, 316
Laforgue Jules, 71
Lallemand Marcel, 100
Lambert Jean, 177
Larbaud Valery, 21, 140, 175, 246, 256,
265, 287
Last Jef, 40
Laurens Berthe, 97
Laurent Thierry, 44
Lauret René, 143
Lautréamont (Isidore Lucien Ducasse),
140
Le Bon Gustave, 57
Leblond Aude, 101, 230, 295
Lejeune Philippe, 53, 92
Léon Xavier, 74
Lepape Pierre, 16
Leroy Géraldi, 30
Lestringant Frank, 17, 18, 31, 33, 35, 36,
41, 45, 51, 76, 77, 78, 79, 80, 88, 90,
105, 107, 117, 135, 140, 143, 148, 340
Levie Sophie, 139, 141
Leymarie Michel, 291
Lioure Michel, 180, 221
Loti Pierre, 178
Louÿs Pierre, 10, 27, 41, 177
Lysøe Éric, 327

M

Madelin Louis, 85
Maeterlinck Maurice, 29, 71, 121, 136,
142
Mallarmé Stéphane, 29, 30, 39, 43, 49, 50,
71, 136, 273
Malraux André, 42, 45, 102, 154
Mann Heinrich, 21, 158, 161, 162, 163,
230
Mann Klaus, 158, 159, 340
Mann Thomas, 21, 116, 146, 147, 158,
159, 160, 161, 163, 167, 226, 227, 231,
343
Marcel Gabriel, 48
Margaritis Pierre, 37
Martin Claude, 10, 17, 44, 76, 103
Martin du Gard Roger, 33, 36, 37, 45, 46,
49, 51, 55, 69, 70, 72, 76, 99, 100, 101,
102, 103, 109, 157, 293, 341

Marty Éric, 10, 11, 29, 31, 32, 51, 54, 55,
 56, 59, 63, 64, 65, 66, 68, 71, 80, 82, 83,
 92, 94, 95, 181, 267, 342
 Massis Henri, 40, 175, 219, 240
 Masson Pierre, 11, 12, 16, 29, 30, 33, 45,
 48, 75, 78, 79, 80, 141, 142, 143, 148,
 174, 176, 177, 180, 181, 191, 193, 196,
 197, 209, 238, 239, 240, 244, 247, 248,
 250, 258, 259, 261, 267, 273, 275, 282,
 296, 297, 302, 313, 314, 315, 316, 317,
 318, 322, 324, 329
 Mauriac François, 45
 Maurois André, 209
 Maurras Charles, 23, 32, 33, 36, 37, 39,
 40, 50, 88, 95, 129, 135, 177, 239, 240,
 250, 255, 256, 258, 262, 265, 267, 276,
 278, 297, 303, 304, 329, 331, 340
 Maury Lucien, 37
 Mayrisch Aline, 122, 148, 149, 150, 151,
 152, 154, 157, 158, 177, 178, 180
 Mayrisch Émile, 149, 150, 152
 Menesce Jean de, 203
 Meylan Jean-Pierre, 145
 Michelet Jacquod Valérie, 30
 Michelet Jules, 143, 253
 Mille Pierre, 169
 Millot Hélène, 265
 Mithouard Adrien, 237
 Mockel Albert, 71, 142
 Molière (Jean-Baptiste Poquelin), 259,
 269
 Montaigne Michel de, 43, 53, 188, 253
 Montesquieu (Charles Louis de Secondat,
 baron de), 19, 91
 Morand Paul, 205, 206, 207, 208, 210,
 211, 265
 Moréas Jean, 253, 265
 Morgan Claude, 48
 Morii Royo, 103
 Moutote Daniel, 10, 11, 16, 42, 95, 117,
 119, 250
 Murat Michel, 267
 Musil Robert, 112

N

Nietzsche Friedrich, 46, 157, 165
 Nizan Paul, 202
 Norton Cru Jean, 62, 63, 87, 101
 Novalis (Georg Philipp Friedrich, baron
 de Hardenberg), 226

O

O'Neill Kevin, 88

P

Pascal Blaise, 188, 289
 Paulhan Jean, 139, 190
 Péguy Charles, 35, 155
 Pernot Denis, 295
 Pessoa Fernando, 121, 122
 Philippe Charles-Louis, 43
 Philippe Gilles, 208, 209
 Phocas Paul, 11
 Picabia Francis, 89
 Popelier Jean-Pierre, 70
 Prévost Jean-Pierre, 15
 Prinzhorn Hans, 123
 Proust Marcel, 14, 30, 38, 52, 87, 88, 167
 Putnam Walter, 183

R

Racine Jean, 182, 259
 Raimond Michel, 39, 294
 Rathenau Walter, 151, 152, 153, 154, 155
 Raverat Jacques, 18
 Régnier Henri de, 31, 34, 41
 Renan Ernest, 156, 251, 252, 253, 268
 Rieuneau Maurice, 100
 Rilke Rainer Maria, 159, 226
 Rimbaud Arthur, 140
 Riou Gaston, 200
 Rivière Jacques, 37, 38, 87, 88, 89, 131,
 143, 150, 151, 157, 158, 161, 172, 216,
 217, 266, 267
 Rolland Romain, 21, 37, 40, 61, 126, 129,
 130, 131, 145, 147, 155, 156, 160, 164,
 201, 202, 229, 230, 231, 342
 Romains Jules, 21, 23, 46, 87, 119, 120,
 225, 230, 287, 295
 Rondeaux Georges (beau-frère de Gide),
 62, 74
 Rondeaux Juliette (mère d'André Gide),
 27, 28, 30, 71, 96, 142, 143, 250, 318
 Roth Joseph, 114
 Rouart Eugène, 31, 149, 175, 180, 240,
 280
 Rougemont Denis de, 68, 144, 147, 168
 Rousseau Jean-Jacques, 91, 189
 Roussel Éric, 150
 Roussillat Jacques, 76

Rouveyre André, 41
Ruoming Zhang, 220
Ruyters Jean, 18, 57, 92, 180, 196

S

Sagaert Martine, 53, 186, 187, 189, 343
Saint-Exupéry Antoine de, 50
Salmon André, 139
Sapiro Gisèle, 20
Sartre Jean-Paul, 11, 17, 45, 50, 68, 69,
175, 184, 208, 209, 211, 304
Savage-Brosman Catharine, 17, 18
Schackleton Anna, 243
Schiano-Bennis Sandrine, 29
Schiffrin Jacques, 47
Schlumberger Jean, 14, 35, 37, 38, 41, 43,
50, 61, 62, 72, 73, 75, 89, 120, 128, 144,
149, 150, 157, 182
Schnyder Peter, 9, 13, 27, 29, 45, 47, 53,
97, 142, 143, 144, 146, 159, 186, 187,
189, 242, 267, 344
Schonfield Ernest, 162
Schopenhauer Arthur, 10, 27, 28
Scott Walter, 88
Seippel Paul, 145
Shakespeare William, 35, 182, 188, 264,
269, 289
Simonet Tenant Françoise, 56
Sipriot Pierre, 130
Sirinelli Jean-François, 45
Soncini Anna Paola, 139, 327
Sorg Jean-Paul, 128
Spengler Oswald, 15, 19, 113, 119, 201,
202, 222
Steel David, 148
Stendhal (Marie-Henri Beyle), 99, 205
Stengers Jean, 69
Stephens Winifred, 79
Sternheim Thea, 45
Suarès André, 30, 155, 167
Suleiman Rubin Susan, 30

T

Taine Hippolyte, 29, 43, 156, 271, 272,
277, 281
Tannery Paul, 66
Teroni Sandra, 42, 185, 232
Theis Raimund, 155

Thibaudet Albert, 22, 38, 87, 88, 89, 90,
216, 217, 290, 291
Thiesse Anne-Marie, 237
Tolstoï Léon, 99, 100, 167, 269
Tonnet-Lacroix Éliane, 17
Trachsel Albert, 143
Traz Robert de, 144, 145, 147, 157, 170
Trévisan Carine, 63
Tzara Tristan, 89

U

Unamuno Miguel de, 199

V

Valéry Paul, 10, 14, 21, 22, 23, 28, 29, 30,
31, 34, 48, 58, 85, 86, 111, 118, 141,
167, 175, 178, 179, 188, 189, 200, 201,
204, 205, 207, 211, 212, 213, 214, 215,
216, 218, 219, 220, 221, 223, 242, 243,
246, 247, 255, 256, 261, 267, 285, 287,
288, 342
Van Rysselberghe Élisabeth, 92, 148, 295
Van Rysselberghe Maria (Petite Dame),
35, 53, 61, 62, 71, 72, 73, 75, 76, 77, 78,
79, 80, 81, 82, 83, 94, 103, 104, 107,
109, 117, 135, 148, 149, 150, 152, 153,
157, 184, 295
Van Rysselberghe Théo, 74, 135
Van Tuyl Jocelyn, 12, 13, 46, 47, 48, 232
Verhaeren Émile, 36, 71, 135, 136, 137,
138, 139, 142
Verlaine Paul, 79
Viélé-Griffin François, 71
Viénot Pierre, 158
Vogüé Eugène-Melchior de, 188
Voltaire (François-Marie Arouet), 91, 188
Vukušić Zorica Maja, 186

W

Wells Herbert George, 269
Wharton Edith, 74
Whitehorn Ethel, 148
Winock Michel, 31, 230, 256
Wittmann Jean-Michel, 12, 28, 30, 32, 39,
51, 126, 142, 176, 177, 209, 250, 256,
259, 262, 266, 270, 278, 279, 280, 281,
294, 295, 296, 301, 308, 316
Wolfman Yaffa, 11, 17
Woltereck Richard, 164

Woolf Virginia, 65
Wyzewa Teodor de, 263

Y

Yourcenar Marguerite, 144

Z

Zola Émile, 31, 88
Zweig Stefan, 19, 112, 113, 114, 136, 137,
139, 147, 158, 199, 206, 207, 210, 211,
230, 231

Table des matières

Introduction	9
 Première Partie.	
André Gide à l'épreuve de l'Histoire : la Grande Guerre	25
 Chapitre I.	
Entre primauté esthétique et exigence éthique	27
1. Littérature, politique, Histoire.....	27
2. « Cette guerre n'est pas pareille à une autre guerre »	34
3. « Inquiéter, tel est mon rôle. »	41
4. Hier, aujourd'hui : Mallarmé et Barrès.....	49
 Chapitre II.	
Écrire la guerre : le <i>Journal</i>	53
1. Guerre et <i>Journal</i>	56
2. Hors <i>Journal</i> : le <i>Journal du Foyer franco-belge</i> (1916)	69
3. Le Moi dans la guerre	84
 Chapitre III.	
De l'événement à l'idée	99
1. <i>Passer outre</i> : reflets littéraires	99
2. L'Europe dans la Grande Guerre	111
 Deuxième Partie.	
Quelle Europe après la guerre ?	133
 Chapitre IV.	
L'enracinement de Gide dans l'espace culturel européen : réseaux et voyages	135
1. Proximités	135
2. L'axe franco-allemand	155
3. Frontières de l'Europe.....	175
 Chapitre V.	
Regards croisés sur l'Europe	199
1. Penser la crise : inquiétude(s)	199
2. Penser la crise : harmonie(s)	217

Troisième Partie.

L'Europe gidienne et ses représentations : continuités et variations.....235

Chapitre VI.

Identité française et identité européenne : équilibre et diversité237

1. La spécificité française237

2. La vocation cosmopolite de la France (et ses dangers).....254

3. Le particulier et le général271

Chapitre VII.

Individu, communauté, Europe293

1. *Les Faux-monnayeurs* (1926), un roman (aussi) politique293

1.1. Histoire(s) de famille(s)297

1.2. Groupe(s)302

1.3. L'apprentissage de l'amitié.....309

2. Pour une Europe de l'amitié317

Conclusion339

Bibliographie347

Annexe375

Solidarité (1935)377

Index383

Noms d'auteurs385

Table des matières391

Résumé(s)

FR La conférence « Souvenirs littéraires et problèmes actuels », prononcée d'abord à Beyrouth et ensuite à Bruxelles au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, représente l'occasion pour Gide de reconsidérer sa longue carrière d'écrivain à la lumière de son présent. Si en 1946 il affirme que la littérature n'a pas à se soucier de la réalité, sa production critique et fictionnelle se caractérise par un intérêt ambigu, mais constant, pour les questions historiques et sociales. En ce sens, la Grande Guerre est appelée à jouer un rôle décisif, marquant un tournant dans la vie et dans l'œuvre de l'auteur. Loin d'être un repère commode, destiné à retrancher le parcours gidien dans un « avant » et un « après », il est possible de déceler dans le conflit de 14-18 une conversion déterminante, fondée sur l'adhésion à une idée (celle de l'Europe) jusque-là passée inaperçue. Ce travail entend donc étudier tout d'abord à la lumière du *Journal*, la manière dont Gide appréhende l'événement, qui lui apparaît comme un « accident » extérieur à la conscience. L'analyse vise à faire émerger une volonté de dépassement de la situation en cours en vue de l'affirmation d'une « culture nouvelle », « non tant spécialement française qu'européenne ». Ensuite, en prenant le contre-pied de la célèbre interrogation adressée à Maurice Barrès, notre but est d'explorer l'enracinement de Gide dans l'espace européen (sans en oublier les frontières, externes et internes). Au fil des échanges avec d'autres écrivains et intellectuels de son époque, nous essaierons de cerner et comprendre les aspects essentiels de sa réflexion sur la « crise de l'esprit », où l'angoisse présente laisse vite place à l'espoir futur. Enfin, notre thèse se propose de mettre en lumière, dans une perspective de longue durée, les continuités et les variations de la pensée gidienne, profondément marquée par la Grande Guerre. Le passage d'un monde en ruine à un « monde neuf » nécessite d'une transformation qui se configure chez l'écrivain comme une réforme de l'homme et de ses rapports à la communauté. De ses études critiques à son *Journal*, en passant par sa correspondance et son œuvre fictionnelle, la réflexion sur l'Europe agit de façon diachronique, accompagnant Gide dans sa quête à la fois morale, idéologique et littéraire. Une quête qui serait idéalement à recommencer sans relâche. La Grande Guerre fait en effet émerger l'esprit d'une Europe qui reste toujours à venir.

ITA La conferenza « Souvenirs littéraires et problèmes actuels », pronunciata prima a Beirut e poi a Bruxelles alla fine della Seconda Guerra mondiale, è l'occasione per Gide di riconsiderare la sua lunga carriera alla luce del presente. Se nel 1946 sembra ritenere che la letteratura non debba occuparsi dell'attualità, la sua produzione critica e finzionale mostra un interesse ambiguo, ma costante, per le questioni storiche e sociali. In questa prospettiva, la Grande Guerra è chiamata a giocare un ruolo fondamentale, segnando un punto di svolta nella vita e nell'opera dell'autore. Lungi dall'essere un punto di riferimento comodo, destinato a dividere il suo percorso letterario in un "prima" e in un "dopo", è possibile osservare nel conflitto 14-18 le tracce di una conversione decisiva, fondata sull'adesione ad un'idea (quella d'Europa) fino ad allora non formulata. In primo luogo, questo lavoro

intende studiare, alla luce del *Journal*, il modo in cui Gide comprende l'evento, che gli appare come un "accidente" esterno alla coscienza. L'analisi mira a far emergere una volontà di superamento della situazione in corso che si traduce nel desiderio di veder nascere "una cultura nuova", "non specialmente francese quanto europea". In secondo luogo, in contrasto con il celebre interrogativo rivolto a Maurice Barrès, l'obiettivo è quello di esplorare il radicamento di Gide nello spazio europeo (senza dimenticarne le frontiere, esterne e interne). Attraverso gli scambi con altri scrittori e intellettuali dell'epoca, si cercherà di identificare e comprendere gli aspetti essenziali della sua riflessione sulla "crisi dello spirito", dove l'angoscia del presente lascia presto spazio alla speranza per il futuro. In terzo e ultimo luogo, il nostro lavoro vuole mettere in luce, in una prospettiva di lunga durata, le continuità e le variazioni del pensiero gidiano, profondamente segnato dalla Prima Guerra mondiale. Il passaggio da una civiltà in rovina a un "mondo nuovo" necessita di una trasformazione che si configura per lo scrittore come una riforma dell'uomo e dei suoi rapporti con la comunità. Dagli studi critici al *Journal*, dagli scambi epistolari all'opera letteraria, la riflessione sull'Europa agisce in maniera diacronica, accompagnando Gide nella sua ricerca sia morale, che ideologica, che estetica. Una ricerca che, idealmente, dovrebbe ricominciare senza sosta. La Grande Guerra fa infatti emergere lo spirito di un'Europa che resta sempre *à venir*.

EN The conference « Souvenirs littéraires et problèmes actuels », first pronounced in Beirut, then in Brussels, after Second World War, represents an occasion for Gide to reconsider his long career in light of his present situation. If in 1946 he considers that literature should not worry about current facts, his critical and fictional production attests his ambiguous, but constant, interest for historical and social questions. From this point of view, World War I proves to be a turning point in the author's life and work. Far from being a convenient mark to divide his journey as a writer in a "before" and a "after", the Great War can be considered a source of transformation, depending on the emergence of an idea (the idea of Europe) previously unknown. Firstly, this work has the goal to study, through the *Journal*, the way in which Gide understands the event, which is for him an external "accident". The aim of our analysis is to show a commitment to pass the ongoing situation guided by the desire of seeing the beginning of a "new culture", "not especially French but European". Secondly, the objective here is to move against the well-known question addressed to Maurice Barrès to explore Gide's rooting in the European space (considering its external and internal borders). Through exchanges with writers and intellectuals of his generation, our purpose is to reach a better understanding and comprehension of the author's reflection on the "crisis of the spirit", in which present concern soon gives way to future hope. Finally, this work intends to show, from a long-term perspective, continuities and variations of his thinking on Europe, deeply marked by World War I. The transition from a civilization in ruins to a "new world" demands a transformation that configures itself as a reform of the individual and of his relations to the community. Through his critical studies and his fiction, his correspondence and his *Journal*, the idea of Europe works diachronically, accompanying Gide in his moral, ideological and literary quest. A quest which should ideally begin all over again endlessly. In fact, World War I gives rise to the spirit of a Europe that is always *à venir*.